



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

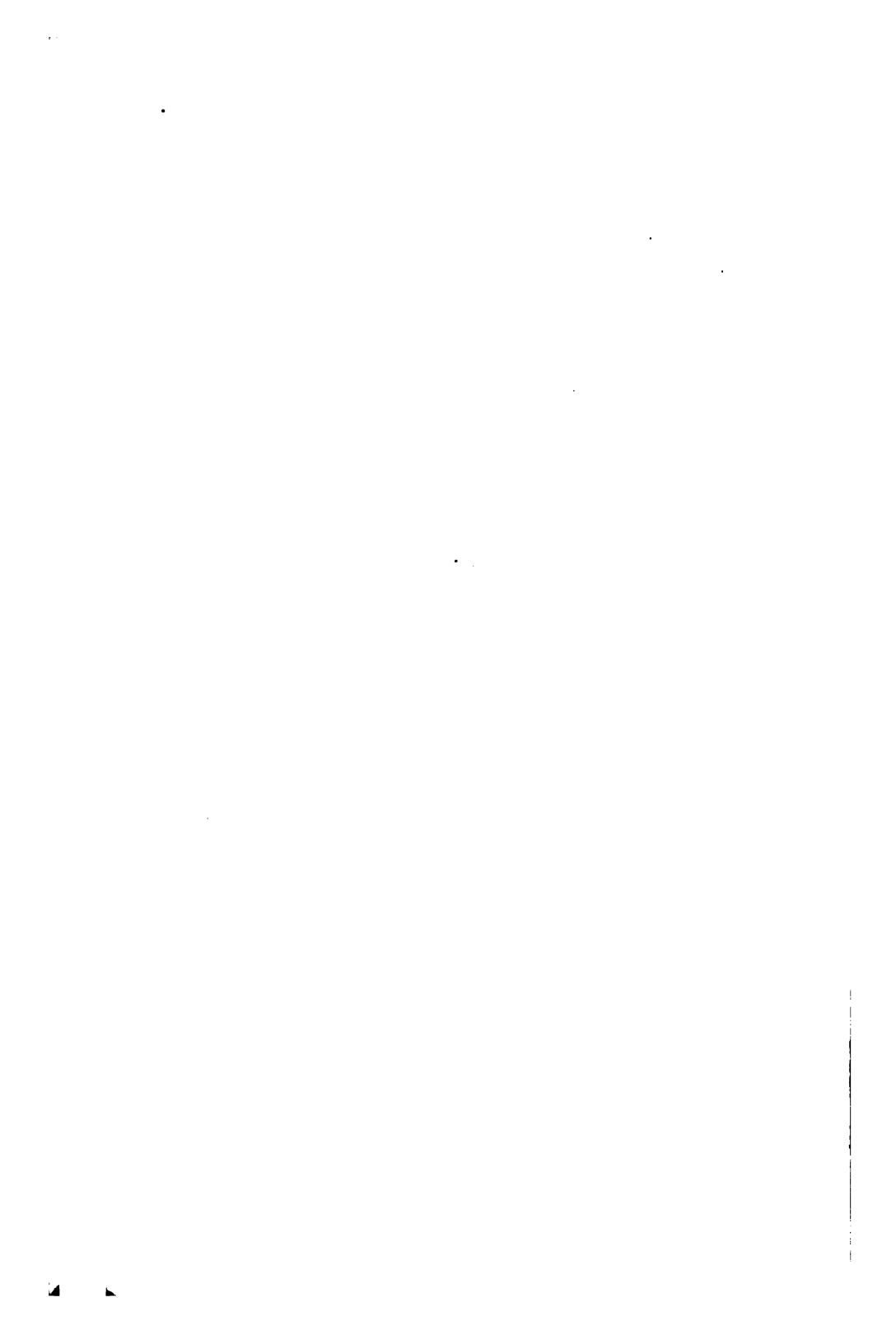
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



AN
MOUNTAIN
COUNTRY

1870



★ Mme. C. West van Helden

31 Dec 08

Adrian van Helden

MAURICE ET BARNEVELT.

Maurice
— *since of 1888*
A. N.

DUP. FOR A. L. 1888

MAURICE ET BARNEVELT.

ETUDE HISTORIQUE

PAR

Guillaume

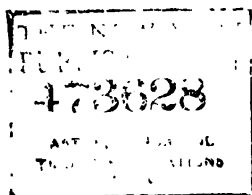
M^r. GROEN VAN PRINSTERER.

UTRECHT,
KEMINK ET FILS.

BRUXELLES,
C. MUQUARDT.

LEIPZIG,
T. O. WEIGEL.

1875.



WROX W38
31807
VW380

IMPRIMERIE: H. P. DE SWART ET FILS,
à La Haye.

AVANT-PROPOS.

A l'occasion du travail récent de M. LOTHROP MOTLEY *The Life and Death of John of Barneveld*, M.M. Kemink et Fils, Editeurs de la Seconde Série des *Archives de la Maison d'Orange-Nassau*, résolurent de publier séparément la *Correspondance intime du Prince Maurice avec le Comte Guillaume-Louis de Nassau*.

C'étoit une heureuse idée; car la collection des *Archives* est trop volumineuse pour trouver place dans beaucoup de bibliothèques particulières, et l'examen attentif de ces Lettres est indispensable pour former, sur la nature des dissensions religieuses et sur le caractère du Prince Maurice, un jugement définitif.

En juillet ils comptoient mettre en vente cet ouvrage dans le courant d'août.

Ils avoient écrit *septembre*. Ce délai me paroissoit trop long.

La réimpression étoit à peu près terminée. Il ne restoit qu'un *Avant-Propos* à rédiger.

L'Avant-Propos primitif est devenu une *Etude Historique*. L'Etude a acquis insensiblement les proportions d'un *livre*.

—

Tâchons maintenant d'être laconique.

En donnant le résumé de cette *Etude*. En signalant les traits caractéristiques des travaux de M. Motley.

N° I et II démontrent que les *hypothèses* s'évanouissent , dès qu'on les met en regard de la *Correspondance*.

N° III. *Souvenirs personnels* fera sentir ce qu'il m'en a coûté de combattre un adversaire si bien intentionné et qui par ses travaux précédents a fait ressortir les beautés de l'histoire de mon pays.

N° IV. *M. Motley apprécié par M. Guizot* indique, en rendant pleinement justice à ses mérites, le côté moins irréprochable de ses écrits.

N° V montre, dans un des historiens les plus renommés de notre siècle, injuste envers la mémoire du plus illustre de nos Princes, jusqu'où une opinion préconçue peut faire méconnoître le caractère des personnages les plus incontestablement dignes de l'admiration de la postérité.

N° VI—IX fournissent abondamment les preuves que le travail récent de M. Motley est *en sens contraire du progrès des études historiques dans notre pays*.

N° X constate, dans un fait personnel, que, bravant les scrupules de mes amis, j'ai désiré rendre un témoignage de reconnaissance nationale aux chefs illustres du parti *antistadhoudérien*, à Barneveldt et Jean de Witt.

N° XI et XII attestent que la physionomie de Maurice ,

—

tracée par M. Motley, sans exciter, je l'avoue, un cri de surprise douloureuse et patriotique, n'a cependant jusqu'ici trouvé parmi nous d'accueil favorable que dans les travaux historiques du parti *ultramontain*.

Précisons d'abord la *nature* et *l'importance* des écrits précédents de M. Motley.

Indiquons ensuite leur *côté faible*, surtout par rapport à la *Biographie de Barneveldt*.

Considérons enfin cet ouvrage dramatique sous le point de vue *religieux*.

I.

M. Motley nous a donné dans ses précédents ouvrages, dans le premier surtout, un RÉCIT CIRCONSTANCIÉ *au niveau des études savantes et des* RÉSULTATS ACQUIS.

M. Bakhuizen van den Brink, juge compétent, en annonçant la traduction de *William the Silent*, ne craignit pas d'affirmer qu'elle servirait de BASE aux travaux ultérieurs dans notre pays.

Het werk van Motley komt mij voor een zoo degelijken grondslag te leggen voor de geschiedenis van de wording van het Gemeenebest der Vereenigde Nederlanden, dat het bijna pligt wordt alles bij te dragen wat men zelf bezit om op dien grondslag voort te bouwen.

M. Fruin se joignit à lui. En faisant toutefois immédiatement pressentir que ce livre, malgré son incontestable mérite, ne pouvoit être, aux yeux des érudits Hollandois, qu'un travail préliminaire, et qui deviendrait nécessairement, par le progrès des études, un *thème à corriger*.

M. Motley, se dévouant ainsi à notre pays, a fait, non seulement beaucoup plus qu'on ne pouvoit attendre d'un étranger; mais en outre ce que n'eût entrepris, ni pu entreprendre, aucun de ceux d'entre nos compatriotes que la voix publique eût désignés pour une tâche aussi importante et aussi difficile.

La raison en est simple. Nos savants les plus érudits, consacrant leur vie à la recherche et à l'examen des sources historiques, s'apperçoivent, en faisant de nouvelles découvertes, que les travaux préliminaires d'une histoire, à leur avis, digne de ce nom, sont, aujourd'hui même, à peine commencés.

Terminant en 1845 un chef d'oeuvre de critique (*Cartons voor de Geschiedenis van den Nederlandschen Vrijheidsoorlog*) M. Bakhuizen lui-même observe qu'une Histoire de la Patrie ne deviendra possible que par des travaux préliminaires qui effrayent l'imagination.

«Eerst dan acht ik eene geschiedenis des Vaderlands mogelijk, zoo als ik die wensch. Maar jaren, maar onze leeftijd zal welligt voorbijgaan, eer die mogelijkheid bereikt is; honderden oorkonden zullen nog aan het licht gebragt en onderzocht, menigte van monographiën over enkele punten geschreven en wederlegd moeten worden... Zoo zulk eene Vaderlandsche Geschiedenis te eeniger tijd WAGENAAR ontbeerlijk maakt en

BILDERDUK verdringt; zoo zij ons volk een' getrouwen spiegel voorhoudt niet alleen van zijnen aard, zijne ontwikkeling en zijn lot, maar het ook eerlijk en onpartijdig aanwijst, waar het zijne bestemming bereikte, waar het daarvan afweek, dan zal die arbeid een deel harer voortreffelijkheid voorzeker daaraan te danken hebben, dat de waarschuwing is behartigd geworden, welke de Heer GROEN in zijn *Antwoord* aan Mr. M. C. VAN HALL, nederschreef, de gulden waarschuwing, waarmede wij als met het beste resultaat onze beoordeeling besluiten:

« Grondig onderzoek wordt op geene jammerlijker wijze dan *door voorbarig jagen naar RESULTATEN* belemmerd. »

Faut-il donc déprécier le travail de M. Motley, parcequ'il est insuffisant?

Au contraire. Il s'est dévoué (hélas, au prix de sa santé!) à un labeur prodigieux, qui réalise pour la génération contemporaine les fruits des recherches savantes et leur a imprimé un nouvel essor.

Voici un apologue qui dépeint admirablement la nature et l'importance des services qu'il nous a rendus.

D'année en année en 1574 on promettoit au Prince d'Orange, surtout en Allemagne, des secours considérables qui, sans jamais venir, toujours *viendroient*. « Nous devons *vivre*, » répondit-il, « pendant qu'on prépare un *magnifique banquet*. »

« Estant, pour en parler rondement, tout ainsi que si l'on auroit tenu quelque personne bien estroictement l'espace de deux ou trois jours, sans luy donner aucune chose à manger, souldz espoir d'ung *grand et magnifique banquet* que l'on apprestoit pour luy, et que, les trois jours expirés, on allast luy dire que le banquet n'est encore prest, mais qu'il doibt avoir espoir d'un *meilleur*; ne seriez-vous pas d'avis que ce pauvre

—
homme, pour éviter l'apparente ruine de sa personne, ne doit attendre d'avantage, mais accepter du pain où il le pourra trouver? »

Nos savants travaillent pour la *postérité*, je le crains, très-reculée. Ne pouvant prendre part au festin splendide qu'on prépare pour nos arrière-neveux, remercions M. Motley d'avoir songé à la nourriture des *contemporains*.

II.

Examinons maintenant avec une franchise respectueuse, le côté faible du RÉCIT.

Abordant cette tâche ingrate, je me félicite de pouvoir donner la parole à M. Guizot. Écoutons d'abord ce qu'il donne à entendre, même à l'égard de la *Vie de Guillaume Premier*. Ajoutons ensuite un mot sur la *Vie de Barneveldt*.

Dans sa généreuse ardeur M. Motley est *passionné*.

« En retraçant cette tragique et glorieuse histoire, il a porté dans son travail deux grandes qualités, la science et la passion. » — La louange ici est une critique déguisée, un modèle d'urbanité. Evidemment la *passion* ne compte pas parmi les grandes qualités de l'*historien*. La preuve du contraire se trouve dans les écrits de M. Guizot lui-même, où la vivacité du sentiment se concilie admirablement avec un calme caractéristique, qui, sans la pouvoir exclure peut-être, domine et maîtrise la *passion*.

Ce n'est pas tout. M. Guizot ajoute : « Trop bien instruit

—
pour méconnaître et trop véridique pour taire les faits reprochés au prince, loin de les éluder, il s'y arrête, les examine, en scrute tous les détails, en avocat convaincu de l'excellence de sa cause et décidé à la soutenir sans réserve.... Le livre est vrai et aussi attachant que concluant; c'est un grand plaidoyer historique en faveur de la liberté religieuse et politique; la cause est évidemment bonne et gagnée, quoi qu'on puisse dire de la passion du rapporteur.»

Sans contredit. Mais ici encore M. Guizot insinue ce qu'il ne veut pas exprimer. Mieux que personne M. Guizot, éminent historien lui-même, le savoit: un *avocat* n'est pas un *historien* et un *plaidoyer* n'est pas une *histoire*.

Dans son dernier ouvrage, le plus classique peut-être, sous le rapport littéraire, dans *la Vie de Barneveldt*, M. Motley est un guide dangereux pour le lecteur qui n'est pas averti.

Ici surtout, en renvoyant à ce que j'ai dit ailleurs, je puis être bref. — La *science* a fait défaut. La *passion* a redoublé de violence. *L'imagination* a eu le champ libre. *L'avocat* est devenu *poète*. Le thème étoit *tragique*. Ce n'est pas un *plaidoyer*, c'est une véritable *tragédie*. — Eliminez les accessoires nombreux qui interrompent le développement de la pièce. Mettez en titre: *MACBETH! tu seras Roi*.

Seulement sachez le bien; cette tragédie, au point de

—

vue historique, est une *contre-vérité*. Le criminel est innocent. Entraîné par des préjugés séculaires, qui ont trop longtemps obscurci et dénaturé la lutte de 1617, se laissant aller aux inspirations d'un caractère généreux, M. Motley cette fois, loin d'être au niveau des progrès de la science, contredit les *résultats acquis* depuis trente ans et confirmés en 1858 par des documents d'un genre décisif. Il semble ignorer le *dialogue épistolaire* de deux des trois principaux acteurs de la pièce. Il n'a pas prêté une oreille attentive à la voix confidentielle de ces illustres morts, qui sort aujourd'hui de leur tombeau. Contraste frappant avec le phénomène admirable que nous offre la perspicacité de notre compatriote, le professeur FRUIN, aujourd'hui parmi nous dans la critique historique *facile princeps*. En 1858, sans soupçonner peut-être l'existence de ces lettres confidentielles, il retrace l'épisode de 1617, comme s'il avoit eu le privilège de connoître la Correspondance et le loisir de la méditer.

III.

Enfin il faut considérer les écrits de M. Motley au point de vue du siècle des siècles, *au point de vue religieux*.

Sans doute; mais ici ce seroit inutile; car c'est le but de mon *Etude entière* et spécialement d'un dernier Chapitre *L'Arminianisme et la Parole de Dieu*.

TABLE.

Avant-Propos.

ETUDE HISTORIQUE.

Hypothèses.	pag. I.
La Biographie en regard de la Correspondance.	
1617.	„ XVIII.
Souvenirs personnels. 1853—1857	„ XXXIV.
M. Motley apprécié par M. Guizot	„ XLVII.
Le Professeur Leo et Guillaume Premier	„ LV.
Résultats acquis en 1841	„ LXXI.
1842—1858	„ LXXXV.
1858—1874	„ CXI.
Histoire des Provinces-Unies. 1617—1619	„ CXXV.
Une Statue à Barneveldt.	„ CXXXVII.
<i>The Life and Death of John of Barneveld.</i>	„ CLX.
Travaux historiques du Parti Ultramontain.	„ CLXXVIII.
L'Arminianisme et la Parole de Dieu	„ CCI.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Prolégomènes.

Le Comte de Nassau et le Prince d'Orange . . .	pag. 1.
Caractère de Maurice	„ 11.
Oldenbarnevelt	„ 17.
Crise religieuse et politique	„ 24.
Appréciation de la conduite de Maurice	„ 33.
Résultats	„ 55.

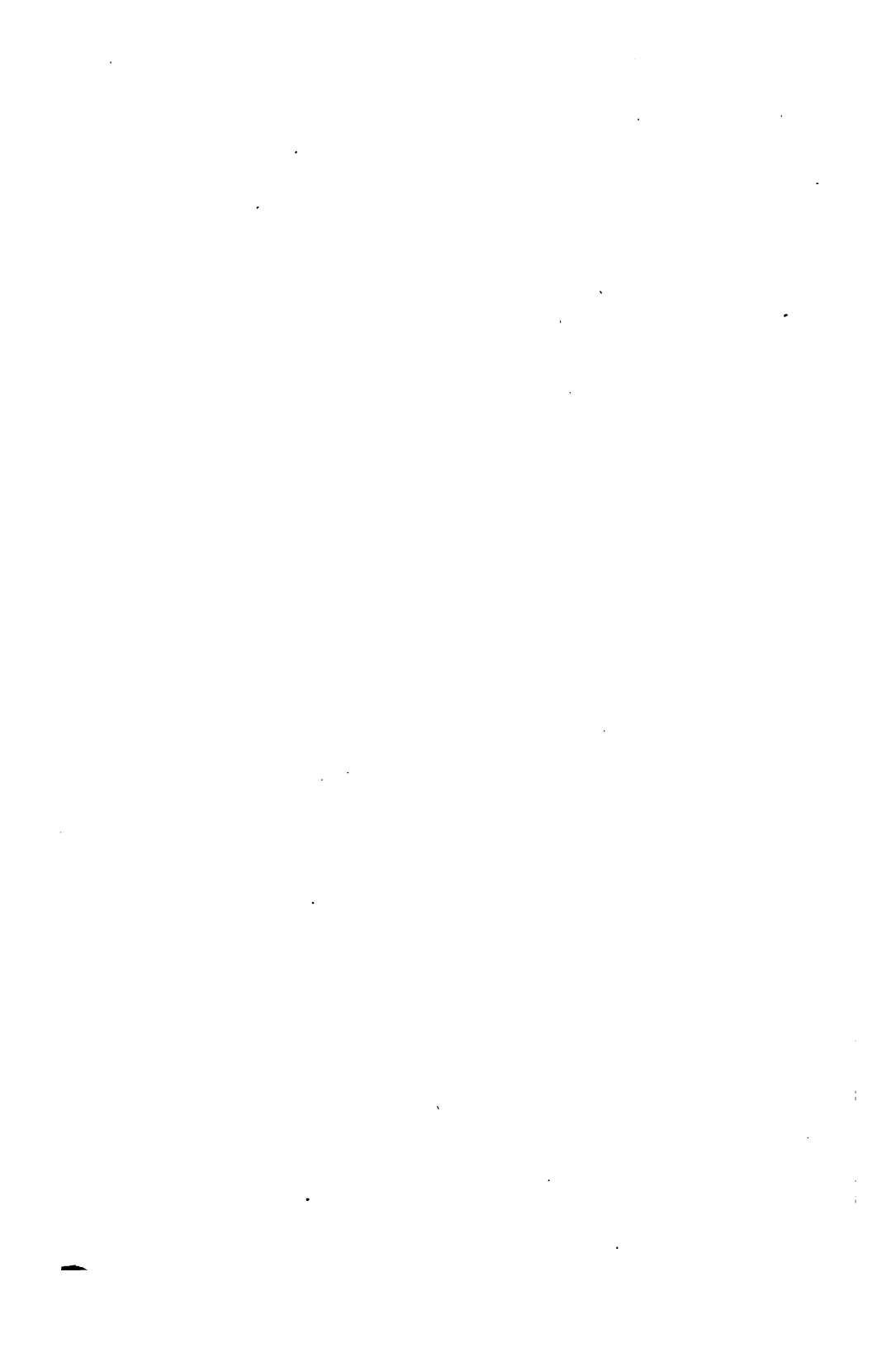
Correspondance.

Précis Historique	pag. 79.
Lettres du Prince d'Orange et du Comte Guillaume- Louis	„ 1*.
1617—1619. Récit de Mr. Fruin, conforme à la <i>Correspondance</i> , avant de la connoître . . .	„ 78*.
1617. Carleton nullement ennemi de Barnevelt . . .	„ 105*.

Récapitulation.

Additions.

ETUDE HISTORIQUE.



I.

HYPOTHÈSES. •

Malgré le désir manifeste d'être scrupuleusement impartial et véridique, M. Motley commet deux erreurs, part de deux *hypothèses*, dont la connexité est évidente.

Supposant que le *Calvinisme*, le *Puritanisme*, est une croyance erronée et détestable, il est contraint dès-lors de supposer aussi que l'*ambition* de Maurice a été le mobile de sa conduite envers Barneveldt.

Certainement il apprécie l'influence salutaire du *Calvinisme* pour la conquête des libertés religieuses et politiques. Néanmoins la doctrine consacrée par le *Synode de Dordrecht* (dogme caractéristique des Eglises issues de Calvin) est, selon lui, une erreur fataliste, un dogme odieux et ridicule, le cachet d'une religion, excellente il est vrai, mais uniquement pour les *ambitieux* ou pour les *idiots*.

Cette supposition admise est nécessairement suivie d'une seconde hypothèse relative au caractère et à la conduite de Maurice. Il n'étoit pas *idiot* sans doute. Donc il doit-être incontestablement *ambitieux*; aspirant à la Souveraineté des Provinces-Unies, sollicitant en vain la coöperation de Barneveldt, nourrissant dès lors une haine mortelle contre cet insupportable antagoniste, et, en 1617, saisissant avec

bonheur l'occasion d'une misérable querelle théologique pour se débarrasser et se venger de son rival.

Justifions ce qui précède, en citant les paroles mêmes de l'Auteur.

1.

M. Motley croit devoir et pouvoir séparer la *religion* de la *politique*.

Il suffit de lire la Préface.

I have avoided as much as possible any dealings with the theological controversies so closely connected with the events which I have attempted to describe. This work aims at being a political study. The subject is full of lessons, examples, and warnings for the inhabitants of all free states. Especially now that the republican system of government is undergoing a series of experiments with more or less success in one hemisphere — while in our own land it is consolidated, powerful, and unchallenged — will the conflicts between the spirits of national centralization and of provincial sovereignty, and the struggle between the church, the sword, and the magistracy for supremacy in a free commonwealth, as revealed in the first considerable republic of modern history, be found suggestive of deep reflection.

Those who look in this work for a history of the Synod of Dordrecht will look in vain. *The Author has neither wish nor power to grapple with the mysteries and passions which at that epoch possessed so many souls. The Assembly marks a political period. Its political aspects have been anxiously examined, but beyond the ecclesiastical threshold there has been no attempt to penetrate.* — I. p. x.

2.

M. Motley reconnoît que le Calvinisme (par l'énergie des soidisant *prédestinés* à la vie éternelle) a eu une influence incalculable et décisive pour la conquête et le

développement de la liberté en Europe et en Amérique. On ne sauroit, dit-il, qualifier de ridicule un enthousiasme sublime qui a produit de magnifiques résultats.

The doctrine of *predestination*, the consciousness of being chosen soldiers of Christ, inspired those puritans, who founded the commonwealths of England, of Holland, and of America, with a contempt of toil, danger, and death which enabled them to accomplish things almost supernatural.

No uncouthness of phraseology, no unlovely austerity of deportment, could, except to vulgar minds, make that sublime enthusiasm ridiculous, which on either side the ocean ever confronted tyranny with dauntless front, and welcomed death on battle-field, scaffold, or rack with perfect composure.

The early puritan at least believed. The very intensity of his belief made him — all unconsciously to himself, and narrowed as was his view of his position — the great instrument by which the widest human liberty was to be gained for all mankind. — *History of the United Netherlands*. IV. p. 548.

At that very moment it is probable that half the population of the United Provinces was Catholic. Yet it would be ridiculous to deny that the aggressive, uncompromising, self-sacrificing, intensely believing, perfectly fearless spirit of Calvinism had been the animating soul, the motive power of the great revolt. For the Provinces to have encountered Spain and Rome without Calvinism, and relying upon municipal enthusiasm only, would have been to throw away the sword and fight with the scabbard. — *The Life and Death of Barneveld*. II. 331.

3.

Quant à la croyance des Puritains on ne sauroit la dépeindre avec de trop sombres couleurs. Acceptant avec enthousiasme les décrets d'une tyrannie surnaturelle et se prosternant devant un Dieu de vengeance, de jalousie et d'injustice, le puritain régloit irrésistiblement sa conduite personnelle d'après les qualités atroces qu'il attribuoit à sa fausse Divinité.

We censure — as we have a right to do from the point of view which we have gained after centuries — the crimes committed by *bigotry* against *liberty*.

It is certain that those hot gossellers who had suffered so much martyrdom and achieved so many miracles were fully aware of their power and despotic in its exercise. Against the oligarchy of commercial and juridical corporations they stood there the most terrible aristocracy of all: the aristocracy of God's elect, predestined from all time and to all eternity to take precedence of and to look down upon their inferior and lost fellow creatures. It was inevitable that this aristocracy, which had done so much, which had breathed into a new-born commonwealth the breath of its life, should be intolerant, haughty, dogmatic.

The elected favourite of the King of kings feared the power of no earthly king. Accepting in rapture the decrees of a supernatural tyranny, he rose on mighty wings above the reach of human wrath. Prostrating himself before a *God of vengeance, of jealousy, and of injustice*, he naturally imitated the attributes which he believed to be divine. *l. l.*

4.

Donc, par conviction religieuse, les Puritains fidèles détestoient Barneveldt et les siens.

It was inevitable, therefore, that Barneveldt, and those who thought with him, when they should attempt to force the children of Belial into the company of the elect and to drive the faithful out of their own churches, should be detested as bitterly as papists had ever been. *l. l.*

5.

Une doctrine, si odieusement absurde, ne pouvoit trouver accès, comme divinement inspirée, que chez les *niais* ou, comme instrument politique, chez les *ambitieux*. Chez des énergumènes ou des hypocrites. Choisissez entre *idiot* ou *ambitieux*. Maurice n'étoit pas un *idiot*. *Atqui ergo*. Et voici donc la seconde hypothèse, logiquement inévitable, Maurice étoit *ambitieux*.

The hissings and screamings of the vulgar against Barneveldt as he moved

forward on his steadfast course he heeded less than those of geese on a common. But there was coming a time when this proud and scornful statesman, conscious of the superiority conferred by great talents and unparalleled experience, would find it less easy to treat the voice of slanderers, whether *idiots* ^{a)} or *powerful and intellectual enemies*, with contempt. — I. 332.

Peu après (p. 346) on lit: « Maurice had strong *intellectual* powers... He was not rapid in his conceptions, but he was sure in the end to comprehend *his opportunity*. »

6.

Toutefois M. Motley ne se plait nullement à déconsidérer Maurice. Bien au contraire. Il est impossible de ne pas s'apercevoir qu'il s'efforce d'accentuer tout ce qui peut servir plus au moins d'excuse à des calculs machiavéliques et vindicatifs.

There was no reason whatever why the now successful and mature soldier, to whom the country was under such vast obligations, should not aspire to the sovereignty. The Provinces had not pledged themselves to republicanism, but rather to monarchy, and the crown, although secretly coveted by Henry IV, could by no possibility now be conferred on any other man than Maurice. It was no impeachment on his character that he should nourish thoughts in which there was nothing criminal.

7.

M. Motley est un avocat et presque un panégyriste, convaincu sans doute, mais pas obstiné. Il ne sauroit approuver la conduite de Barneveldt au moment décisif.

In the bloody battles which seemed impending in the streets of Utrecht and in all the principal cities of the Netherlands between the soldiers of sovereign states and soldiers of a general government which was not sovereign, the letter of the law and the records of history were unques-

a) A foolish person, one unwise. *Webster*.

tionably on the side of the provincial and against the general authority. Yet to nullify the authority of the States-General by force of arms at this supreme moment was to stultify all government whatever. It was an awful dilemma, and it is difficult here fully to sympathize with the Advocate, for he it was who inspired, without dictating, the course of the Utrecht proceedings.

With him patriotism seemed at this moment to dwindle into provincialism, the statesman to shrink into the lawyer. *a)*

Ailleurs M. Motley nomme Barneveldt très-judicieusement « a champion of *liberties* rather than of *liberty*. » ¹⁾

¹⁾ *History of the Netherlands*. Tome IV, p. 545.

a) II. p. 165.

D'après ce courant d'idées, Maurice étoit logiquement *ambitieux*.

Que pouvoit-il ambitionner?

La *Souveraineté des Provinces-Unies*, dont sa carrière *militaire* lui frayoit la route.

Quel étoit nécessairement son rival? *Barneveldt* qui désiroit la *paix*.

Depuis quand date l'origine de ce déplorable conflit?

Ce n'est pas douteux. On sait avec quelle véhémence Maurice s'est opposé à la Trêve avec l'Espagne. L'opinion de Barneveldt a prévalu. *Manet altâ mente repostum*.

Voici maintenant une *anecdote*, relative à Louise de Coligny, belle-mère de Maurice, qui résume admirablement ces réflexions préliminaires de M. Motley.

The peace negotiations had opened a chasm. It was obvious enough that Barneveldt having now so long exercised great powers, and become as it were the chief magistrate of an important commonwealth,

would not be so friendly as formerly to its conversion into a monarchy and to the elevation of the great soldier to its throne. The Advocate had even been sounded, cautiously and secretly, so men believed, by the Princess-Dowager, Louise de Coligny, widow of William the Silent, as to the feasibility of procuring the sovereignty for Maurice. She had done this at the instigation of Maurice, who had expressed his belief that the favourable influence of the Advocate would make success certain, and who had represented to her that, as he was himself resolved never to marry, the inheritance after his death would fall to her son Frédéric Henry. The Princess, who was of a most amiable disposition, adored her son. Devoted to the House of Nassau and a great admirer of its chief, she had a long interview with Barneveld, in which she urged the scheme upon his attention, without in all probability revealing that she had come to him at the solicitation of Maurice.

The Advocate spoke to her with frankness and out of the depths of his heart. He professed an ardent attachment to her family, a profound reference for the virtues, sacrifices, and achievements of her lamented husband, and a warm desire to do everything to further the interests of the son who had proved himself so worthy of his parentage.

But he proved to her that Maurice, in seeking the sovereignty, was seeking his ruin....

Convinced by this reasoning, Louise de Coligny had at once changed her mind, and subsequently besought her stepson to give up a project sure to be fatal to his welfare, his peace of mind, and the good of the country. MAURICE LISTENED TO HER COLDLY, GAVE LITTLE HEED TO THE ADVOCATE'S LOGIC, AND HATED HIM IN HIS HEART FROM THAT DAY FORTH. — I. p. 27.

Il n'est pas étonnant que M. Motley ait trouvé dans cette anecdote (où il retrouvait l'image empreinte dans son esprit et le résultat final de ses raisonnements) une grande vraisemblance, *a great intrinsic probability*.¹⁾

¹⁾ «Mémoires de Messire Louis Aubéry, Seigneur du Maurier,» 1860, pp. 183, *sqq.* The story rests entirely on the testimony of du Maurier, son of the French ambassador so long resident at the Hague, who often recounted it secretly, in all its details, to his family. It has *so great*

Examinons cette anecdote de plus près.

D'abord la source; le récit de M. du Maurier.

Cette Princesse a dit en grand secret à mon Père, dans la naissance de ces divisions: que Mr. le Prince Maurice la pria de porter Mr. de Barneveld à consentir qu'il fust Souverain du Pays; qu'elle prist la peine de le sonder là-dessus: qu'il luy diroit ses sentimens plus librement qu'à personne, pour le respect qu'il luy portoit: et que pourveu qu'il eust son consentement et son assistance, il estoit assuré de parvenir à sa fin. Le Prince, pour l'engager davantage à favoriser son dessein, luy remontra qu'elle avoit le principal intérêt en cette affaire: qu'il n'avoit point d'enfans, et qu'il n'en auroit jamais, ne voulant point se marier; qu'ainsi son fils Henry Frédéric son jeune frère, qu'il avoit toujours élevé comme son propre fils, profiteroit seul de tous ses travaux, et hériteroit seul aussi de ses biens et de ses dignitez. Cette bonne Princesse qui avoit une passion démesurée pour l'avancement de son fils unique, se laissa éblouir au faux éclat de cette grandeur apparente, et résolut d'employer tout ce qu'elle avoit de crédit sur l'esprit de Mr. de Barneveld, afin qu'il luy accordast son suffrage et son secours, pour l'exécution d'un dessein qu'elle croyoit si avantageux à ce fils, qui luy estoit si cher. Pour cet effet, quoy qu'elle ne le visitast jamais, elle voulut l'entretenir à loisir dans son cabinet, sur une matière si importante; et après luy avoir confié un si grand secret, elle le conjura de leur estre favorable, l'assurant de leur éternelle reconnaissance.

Mais Mr. de Barneveld, homme d'une prudence consommée . . . luy prouva par des raisons sans réplique, que Mr. le Prince Maurice souhaitant cette Souveraineté, il souhaitoit sa ruine manifeste. . .

Ces puissantes raisons convinquirent tellement la Princesse, qu'elle changea d'avis absolument: et qu'estant allée rendre réponse au Prince Maurice, elle le conjura, par l'amour qu'il devoit avoir pour luy-mesme, pour son propre bien, et pour son repos, de ne point penser à une chose qui luy seroit préjudiciable, quand le succès en seroit heureux. En mesmetemps elle dit à mon Père, qu'elle s'apperceut bien, par la

intrinsic probability and is sustained as to its general bearings by so much of collateral circumstance that I do not hesitate to accept it as substantially accurate. — I. 29.

froide réponse du Prince, qu'elle ne l'avoit aucunement persuadé : et que l'ambition, qui aveugloit son esprit, l'avoit empêché de goûter la solidité des raisons qu'elle lui avoit alléguées.

M. Ouvré, dans ses *Documents inédits* ¹⁾, incline à admettre la réalité de l'anecdote. Toutefois il se garde de décider la question.

Ce fait important a été fort discuté ; et en effet, il ne repose que sur le témoignage de Louis du Maurier qui le raconte d'après son père. (*Mémoires de Hollande*, p. 183.) Selon Jennet (*Histoire de la république des Provinces-Unies*, la Haye, 1704, t. III, p. 12—17), l'affirmation d'un seul homme ne suffit pas pour incriminer le caractère et les intentions de Maurice, à qui d'ailleurs la trêve ne faisait rien perdre. a) Dans sa pensée, Maurice, comme son père Guillaume, est innocent du projet d'avoir voulu se faire souverain. — Levassor (*Histoire de Louis XIII*, t. II, 2^e partie, liv. VIII, p. 497—505) dit que le fait d'avoir aspiré à la souveraineté est si détestable, le dessein de sacrifier Barneveld à son ambition si atroce, qu'on ne doit y croire qu'après des preuves convaincantes. « Si M. du Maurier l'ambassadeur avait écrit lui-même ce que son fils a publié, peut-être que la réputation que M. du Maurier avait acquise par sa vertu et par ses bonnes qualités serait un préjugé de quelque force contre le prince Maurice. Mais ce n'est ici qu'un simple ouï-dire que son fils nous rapporte. . . . »

Du reste, l'importance du fait a été fort exagérée. Maurice n'a pas depuis ce jour formé le dessein de perdre Barneveld. Il a pu être mécontent et désappointé ; il a pu désirer reprendre un jour son influence et se venger de l'avocat de Hollande, s'il en trouvait l'occasion ; les circonstances ont fait le reste. b)

¹⁾ *Documents inédits du Protestantisme en France et en Hollande*. Paris. 1853. p. 186.

a) Ceci est moins exact. La Trêve lui faisait perdre l'occasion de déployer, pour le bien du pays, ses talents militaires.

b) M. Leclerc (*Bibliothèque Choisie*) a réfuté, selon M. Ouvré, toutes ces raisons une à une. Observons toutefois que Leclerc est un de ces nombreux écrivains dont la partialité est reconnue.

M. Ouvré observe que « nous avons des preuves de l'exactitude de Louis du Maurier. » Puis il ajoute. « On n'invente pas d'ailleurs des choses pareilles. »

Pour apprécier l'exactitude du rapporteur, on ne lira pas sans quelque fruit les passages suivants, qui donnent la mesure de son *impartialité*.

Il faut dire que le Prince Maurice, étoit naturellement bon et juste, et qu'il fust mort dans une réputation d'une droiture exemplaire, si à la fin de sa vie l'ambition de regner ne l'eust détourné du chemin de la vertu. . . .

Ce fut cette malheureuse ambition qui le fit résoudre à perdre Mr. de Barneveld. . . .

Depuis le temps de la Trêve, le Prince chercha des occasions pour se venger de Mr. de Barneveld, et des prétextes pour le perdre; néanmoins, devant que d'en venir à des résolutions extrêmes, il tenta de le gagner par le moyen de Madame la Princesse Douairière d'Orange sa belle-mère, ainsi que nous l'avons dit cy-dessus: ce qui n'ayant point réussi, la Princesse ayant esté convaincuë par les raisons de Mr. de Barneveld, que Mr. le Prince Maurice, tâchant de parvenir à la Souveraineté du pays, souhaitoit manifestement sa ruine, il résolut de s'appuyer de tous les ennemis et des envieux de la vertu et de l'autorité de Mr. de Barneveld, sans leur découvrir son dessein, remettant de le faire en temps et lieu; leur promettant seulement de les revestir de ses dépouilles, afin que par le support de ces esprits inquiets, intéressés et desireux de nouveantez, et par la force des armes qu'il commandoit souverainement, il pust parvenir à sa fin.

Mais afin que ceux qu'il vouloir perdre ne se songeassent point à se défendre, il leur accordoit toutes les grâces imaginables. . . . a)

Mais il falloit une occasion pour rendre Mr. de Barneveld et ses dépendants, suspects et odieux au peuple, afin de les pouvoir opprimer avec quelque ombre de justice. Le différend qui survint en ce temps-là au sujet de la Religion entre les sectateurs de Gomarus et d'Arminius, servit de prétexte specieux au Prince. b)

a) P. 267.

b) P. 269.

Ce témoin exact n'a pas craint de propager (comme un *on-dit* vraisemblable) la plus odieuse calomnie.

Barneveld fut exécuté dans la Cour du Chateau de la Haye, où l'on avoit dressé un échaffaut contre la fenestre de sa chambre, qui étoit exposé à la vue de l'appartement du Prince: et l'on dit mesme qu'il regarda cette exécution de ses fenestres, avec des lunettes de Hollande, dont il fut blâmé de plusieurs, comme se voulant soûler du sang d'un vieillard de soixante-seize ans, que avoit si long-temps, et si dignement servi l'Etat, et qui avoit été le principal auteur de le mettre, au sortir du College, à l'administration des affaires.

Mais de tout temps les Grands-hommes n'ont pu souffrir ceux qui se sont opposez à leur ambition. *a)*

Remarquez ici la différence entre l'exactitude de du Maurier et celle de M. Motley.

It has been recorded, and has been constantly repeated to this day, that the Stadholder, whose windows exactly faced the scaffold, looked out upon the execution with a spy-glass; saying as he did so.

« See the old scoundrel, how he trembles! He is afraid of the stroke. » *b)*

But this is CALUMNY. Colonel Hauterive declared thad he was with Maurice in his cabinet during the whole period of the execution, that by order of the Prince all the windows and shutters were kept closed, that no person wearing his livery was allowed to be abroad, that he anxiously received messages as to the proceedings, and heard of the final catastrophe with sorrowful emotion. *c)*

a) P. 285.

b) Wagenaar, x. 367. Cl. Sarravii Epist. p. 196. Brandt, Rechtspl. 213; and many engravings and broadsheets of the period. See also Vondel's tragedy of Palamedes. — Maurice étoit pire que NÉRON: Au dessous des estampes représentant l'exécution de Barneveldt, on lisoit „Nero tamen subtraxit oculos, jussitque scelera sed non spectavit.” TACITUS *in vita Agricolaë*.

c) Van der Kemp, IV. 129. Da Costa, Karakt. van Prins Maurits, 80. — Voyez *Prolegomènes*, p. 53.

M. Ouvré fait une remarque dont il faut, dans les études historiques, tenir soigneusement compte. *On n'invente pas des choses pareilles.*

Non. Communément une *anecdote* contient un fonds de vérité.

C'est un avantage dangereux. *Fama crescit eundo*. Passant par une infinité de rapporteurs, l'anecdote se propage, mais, en se propageant, se dénature. C'est ainsi que, par un mélange inévitable, l'erreur trouve facilement accès, en paroissant s'identifier avec la vérité.

Alors surgissent les devoirs et les difficultés de la critique. Alors l'historien doit soigneusement examiner ce qui, dans ce mélange, est décidément, ou conforme, ou contraire à des résultats irrévocablement acquis.

Lisez et relisez dans les *Prolégomènes* quelques passages relatifs au caractère de Maurice. ¹⁾ — Rappelez vous sa répugnance à se mêler de la politique. Observez que, même après son triomphe en 1619, Maurice ne songea pas à porter remède au gouvernement vicieux de la République. ²⁾

¹⁾ Quant à devenir, par la grâce de messieurs les Etats, Comte et Seigneur de Hollande et Zélande, aux conditions imposées à son illustre père, il comprit qu'une souveraineté à de telles conditions seroit le moyen pour les Etats de *gouverner leur gouverneur* et d'asservir leur Souverain. Il exprimoit d'une façon passablement énergique son peu de goût pour cet excès d'honneur. « Avant d'accepter semblable fardeau, je me précipiterois de la tour de la Haye, la tête en bas. » — *Prolégomènes*, p. 12.

²⁾ Maurice répugnoit, en 1619 comme auparavant, à se mêler des affaires politiques. Son inhabileté à se faire valoir, son indolence à porter remède au gouvernement vicieux de la République, se manifesta par un maintien déplorable du *statu quo*. De 1619 à 1625 rien ne fut fait rien ne fut entrepris, pour rétablir, d'après les besoins de la situation nouvelle, les

Admettons que Louise de Coligny ait consulté Barnevelt, mais n'allons pas supposer que ce fut à l'instigation de *Maurier*.

Admettons qu'elle ait communiqué le résultat de sa démarche à Maurice, mais n'allons pas en déduire que Maurice en ait conçu une *haine mortelle* contre Barnevelt.

M. Motley, qui désire être véridique, n'en offre pas moins lui-même un exemple comment une anecdote se dénature.

Du *Maurier* parle de la *froide réponse* de Maurice. Selon M. Motley il ne répondit *rien*; il garda le silence: « He listened to her coldly. »

Silence assez insignifiant, direz vous! Oui certes, si l'on se rappelle le *laisser-aller* habituel de Maurice, mais silence très-significatif, d'après le sinistre caractère que lui attribue M. Motley et qui se révèle dans son *iron reticence*. 1)

M. Motley fait de cette anecdote le point de départ,

loix constitutives de l'Etat. Tout se réduisit à un changement de personnes. Maurice, considérant ce qui avoit eu lieu comme des mesures exceptionnelles et passagères, oublia que le pouvoir oligarchique tel qu'il s'étoit formé et consolidé de son temps, est essentiellement destructif de toute union réelle et de toute véritable liberté. L'omnipotence provinciale, reprenant le dessus après sa mort, triompha avec une vigueur nouvelle des efforts du Stadhouder et des antipathies de la nation. — *Prolégomènes*, p. 36.

M. Motley a-t-il assez tenu compte de l'indolence de Maurice, dont lui-même, dans son précédent ouvrage *The History of the N.*, donne des exemples si caractéristiques? — Tome IV, p. 95, 201, 213, 268.

Songez aussi au passage de Jeannin. « Il se contentoit d'en dire son avis et de fumer sans s'en mêler plus avant. — *Prolégomènes*, p. 25.

1) Par ex. II. 162. « His appeal seems to have glanced powerlessly on the iron reticence of Maurice and the Advocate took his departure disheartened. »

l'idée-mère de la biographie, le *manet altâ repostum*, qui donne au drame son caractère tragique et sa saisissante unité.

Il y revient sans cesse. Par exemple, dans une sanglante ironie, en jouant sur le mot de *prédestination*.

Maurice was no theologian. . . . Maurice then paid no heed to the great point at issue, about which all the Netherlanders were to take each other by the throat — absolute *predestination*. He knew that the Advocate had refused to listen to his stepmother's suggestion as to his obtaining the sovereignty. « He knew nothing of *predestination* » he was wont to say, « whether it was green, or whether it was blue. He only knew that his pipe and the Advocate's were not likely to make music together. » This much of *predestination* he did know, that if the Advocate and his friends were to come to open conflict with the Prince of Orange-Nassau the conqueror of Nieuwpoort, it was *predestined* to go hard with the Advocate and his friends — I. 45.

De même en 1611.

« He had never forgotten the *unpalatable advice* given to him by the Advocate through the Princess-Dowager. » — I. 326.

En 1617 précisément lorsque la haine de Maurice, selon M. Motley, avoit atteint son apogée, la Correspondance n'en offre pas le moindre indice.

Ce contraste, qui me paroît décisif en faveur de Maurice, mérite un examen spécial.

. Préablement, en renvoyant aux *Prolégomènes*, il ne sera pas déplacé de faire remarquer ici que M. Motley, en attaquant le *Puritanisme*, attaque le principe de la Réformation, le salut gratuit, la foi également de Luther et de Calvin.

LA PRINCIPLE DE LA RÉFORMATION.

“ La Réformation strictement biblique de CALVIN est l'origine et la garantie des bénédictions dont 1789 donne la *trompeuse promesse* et la *déplorable caricature*. a)

Mon ami le docteur KUYPER, membre des Etats-Généraux, a récemment développé cette thèse dans un magnifique tableau historique. *Het CALVINISME oorsprong en waarborg onzer constitutionele vrijheden. Eene Nederlandsche Gedachte*. b)

Quant aux *résultats*, nous sommes d'accord avec M. Motley. Il y a contraste, quant à la *source* dont ces bienfaits découlent.

La source, le Calvinisme, étoit, dit-on, détestable; mais cette doctrine a néanmoins porté, par le mouvement énergique qu'elle a fait naître, de magnifiques résultats.

La logique, l'expérience et les S. Ecritures (St. Jacques, v. 11) donnent à cette supposition invraisemblable un démenti formel.

Sans parler de *Mahomet* et de son *Coran*, au dix-huitième siècle *Rousseau* et le *Contrat Social* ont également occasionné un mouvement énergique; mais l'arbre de la connoissance du bien et du mal, n'a produit, alors comme jadis, que des fruits mortels. La magnifique promesse « Vous serez égal à Dieu »! s'est réalisée dans une alternative sans cesse renaissante de l'anarchie et du despotisme. — Selon le résumé concis et précis de M. Guizot: « Nos pères en 1789 ont été condamnés à passer des perspectives du *Paradis* aux scènes de *l'Enfer*. »

Il s'agissoit au dix-septième, comme au seizième siècle et comme aujourd'hui, de la justification par la foi *seule*. c)

Il s'agissoit en 1617 de la justice et de la miséricorde de Dieu. De sa miséricorde infinie par l'intercession de notre Seigneur et Sauveur JÉSUS CHRIST. — *In hoc signo vinces*.

a) In de Calvinistische Reformatie naar de Heilige Schrift ligt oorsprong en waarborg der zegeningen, waarvan 1789 de bedriegelijke belofte en de jammerlijke karikatuur geeft. — *Nederlandsche Gedachten*, V, p. 399.

b) Amst. 1874.

c) Voyez les *PROLÉGOMÈNES*, p. 63—76.

A bon droit Duplessis-Mornay, déplorant les erreurs d'Arminius, s'écrioit: „Nous secouons nous-mêmes l'article fondamental de la vraie Chrétienté et le principe de notre réformation.” *Prolegomènes*, p. 27. — A bon droit les Réformés voyoient, ou prévoyoient, dans la doctrine des Arminiens un retour vers le Papisme. *I. I.* p. 70.

Cette doctrine au temps de la Réformation a triomphé du *Papisme* et de l'*Incrédulité*.

Dans les Pays-Bas, en Angleterre et ailleurs, du temps de Cromwell et de Guillaume III, dans la lutte contre la France ultramontaine et Louis XIV, on couroit les mêmes dangers.

Et où en sommes nous aujourd'hui?

Il y a deux devises plus que jamais contemporaines, l'injonction ROMA LOCUTA EST et la promesse ERITIS SICUTI DEUS. Il y a l'*Ultramontanisme* et la *Révolution*.

Appuyés sur les S. Ecritures (le *Hac nitimur hanc tuemur* de nos Pères) nous leur opposons, aujourd'hui comme alors, la justification par la foi, le FIDE SOLA de Luther et de Calvin, le témoignage complet et magnifique rendu dans les murs de Dordrecht a) à la grâce de Dieu.

a) „Quand est-ce que l'Eglise de Hollande a été triomphante, glorieuse? quand a-t-elle marché à la tête de toutes les Eglises de la Chrétienté? c'est lorsqu'il lui fut donné de porter dans les murs de Dordrecht le plus complet, le plus magnifique témoignage qu'il ait jamais été permis aux hommes de rendre à la grâce de Jésus Christ.” — Merle d'Aubigné, *Prolégomènes*, p. 34.

*. Un écrit postérieur aux Prolégomènes (le *Parti antirévolutionnaire et confessionnel* 1860), prouve surabondamment b) que, pour résister aux envahissements du rationalisme, je n'ai jamais été d'avis qu'il fallut se retrancher dans le sens absolu et littéral des formulaires avec une anxiété absurde et puérile. c)

b) Voyez par ex. p. 16—26.

c) En général la théologie de Dordrecht n'est ni plus ni moins que la *théologie de la Réforme*; la théologie de nos pères, telle qu'elle se forma à la lumière de l'Évangile et à la lueur des bûchers. Se fondant sur les Saintes Écritures, règle unique de foi, le Synode, après un examen renouvelé de la Confession liturgique, n'y apporta pas le moindre changement qui ait quelque portée dogmatique.

L'oeuvre spéciale du Synode fut l'interprétation raisonnée du point en litige, du dogme de la prédestination.

En insistant sur le dogme de l'élection, formulé avec une précision rigoureuse, nos pères, au 17^e siècle, eurent parfaitement raison. Pourquoi? parce qu'alors nier l'élection était le premier chaînon d'une déduction logique qui aboutissait au salut conditionnel. *I. I.*

II.

LA BIOGRAPHIE EN REGARD DE LA CORRESPONDANCE.

1617.

Pour se convaincre que M. Motley s'est trompé, quant au caractère de Maurice, il suffit de comparer avec la *Correspondance* le Chapitre XIV de la *Biographie*.

L'un et l'autre se rapporte à l'année 1617. A l'an décisif, où l'orage éclata.

Le Chapitre VIII (1616) dépeint Maurice, déjà hardi politique, mais évitant encore de se prononcer.

Les Chapitres IX—XIII traitent presque exclusivement de l'histoire de l'Europe en général.

Le Chapitre XIV au contraire transporte au centre de la crise religieuse et politique, *in medias res*.

Constatons d'abord que, selon M. Motley (en ceci nous sommes d'accord) même en 1616, Maurice ne vouloit pas prendre ouvertement parti.

Voyons ensuite comment, au Chapitre XIV, le caractère se développe et se trahit dans le sens que M. Motley lui attribue.

Examinons enfin si la Correspondance à coeur ouvert confirme ce jugement très-défavorable ou le détruit.

Depuis la réponse de Barnevelt à Louise de Coligny la haine mortelle, sans éclater encore, respire dans le récit de M. Motley.

L'entrevue confidentielle de Maurice avec Winwood, ambassadeur de l'Angleterre en 1612, en est, selon lui, un exemple frappant. 1)

The international, theological, and personal jealousy of the King against Holland's Advocate having been plainly developed, the Ambassador proceeded to pour into the Prince's ear the venom of suspicion, and to inflame his jealousy against his great rival. The secret conversation showed how deeply laid was the foundation of the *political hatred*, both of James and of Maurice, against the Advocate. . . .

Winwood asked *insidiously* and *maliciously*. . . .

Maurice then discoursed largely and vehemently of the suspicious proceedings of Barneveld, and denounced him as dangerous to the State. . . .

« When one man who has the conduct of all affairs in his sole power, » he said, « shall hold underhand intelligence with the ministers of Spain and the Archduke, and that without warrant, thereby he may have the means so to carry the course of affairs that, do what they will, these Provinces must fall or stand at the mercy and discretion of Spain. Therefore some good resolutions must be taken in time to hold up this State from a sudden downfall, but in this much moderation and discretion must be used »

Thus the Prince developed his ideas at great length, and accused the Advocate behind his back, and without the faintest shadow of proof, of base treachery to his friends, and of high treason. Surely Barneveld was in danger, and was walking among pitfalls. Most powerful and deadly enemies were silently banding themselves together against him.

1) I. p. 276—281.

Could he long maintain his bold on the slippery heights of power, where he was so consciously serving his country, but where he became day by day a mere shining mark for calumny and hatred?

En lisant la dépêche de Winwood, on n'aura pas une impression aussi défavorable.

On ne soupçonnera pas ici le germe d'une conjuration longtemps préméditée. On remarquera que Maurice désire demeurer fidèle à la politique de son illustre père; prévenir *la Ligue de la France avec l'Espagne* et former une *Confédération des Etats Réformés*.

« I concur in judgment with his Majesty, » continued the Prince, « that the main scope at which these plots and practises do aim, for instance, the alliance between *France and Spain*, is this, to root out religion, and by consequence to bring under their yoke all those countries in which religion is professed.

« The first attempt, » continued the Prince, « is doubtless intended against these Provinces. The means to countermince and defeat these projected designs I take to be these: the continuance of his Majesty's constant resolution for the protection of religion, and then that the King would be pleased to procure a *general confederation between the kings, princes, and commonwealths professing religion*, namely, Denmark, Sweden, the German princes, the Protestant cantons of Switzerland, and our United Provinces.

« Of this confederation, his Majesty must be not only the director, but the head and protector.

« Lastly, the Protestants of France should be, if not supported, at least relieved from that oppression which the alliance of Spain doth threaten upon them. This, I insist, » repeated Maurice with great fervour, « is the only coupe-gorge of all plots whatever between France and Spain. »

He enlarged at great length on these points, which he considered so vital.

C'étoient pour Maurice des questions *vitales*. Ainsi que pour son père, même après la St. Barthélemy. Afin de

s'en convaincre on n'a qu'à lire deux Lettres d'entre les plus remarquables; celle de Guillaume I au Comte Jean de Nassau en 1574 après le désastre du Mookerhei 1) et celle de Guillaume-Louis la communiquant à Maurice. 2) Il écrit:

J'ay recouvert par le moyen de Dekema, passez deux ou trois jours, une lettre escrite de la main de feu Monseigneur vostre père à Mr. mon père, estant interceptée des ennemis et la trouvant digne, tant pour la matière que le stile, de la renommée du dit Monseigneur de très haute mémoire, je n'ay pas voulu faillir de faire part à v. S., comme à celui lequel par héritage suyt de si près les traces héroïques de tant illustres et rares vertus; espérant que v. E. ne trouvera mauvais que je me serve de ceste occasion, en me deschargeant vers Monsieur mon père en un affaire, lequel touche beaucoup à la cause commune et prospérité du pais. A sçavoir, ayant eu monseigneur vostre père en singulière recommandation, pour faire un vray contrepoix contre un ennemi, le plus puissant de l'Europe, comme le premier et plus sage Prince de son temps a jugé nul moyen plus propre que *de mettre la France en picque contre l'Espagne, et faire une alliance estroicte avecq tous les Princes réformez*, spécialement en Allemagne, pour estre secouru en temps de nécessité d'eux d'un bon gros de gendarmerie. Quel solide jugement et prudence c'a esté, v. E. et les plus sages, pondérans la puissance de l'ennemy et examinans à plus près la disposition des affaires d'alors, tant du Pays-Bas que de la France en particulier et de toute l'Europe, en comparant les conjointures et affaires présents avecq les événements du temps, en pourront donner vray et suffisant tesmoignage. Car quant à la France, Dieu monstre assez évidemment combien il a estimé cest homme rare en luy faisant part de ses conseils, en ce que, grâces à sa divine bonté, les affaires de France, contre l'attente de tout le monde, sont déjà en tels termes qu'en sentons au Pais-Bas grand soulagement de misères, et commençons à cest heure à ficher noz yeux à ce que par telle divine prudence cest excellent Prince a de si longue main préveu.

1) Archives. 1^e Serie. L. 492.

2) 2^e Serie. L. 96.

Prévenir *l'alliance entre la France et l'Espagne* et former une *alliance entre les Princes Réformés*, voilà le résumé de l'avis de Maurice dans l'entretien avec Winwood. 1)

Constatons surtout (afin de ne pas méconnoître l'importance du Chapitre XIV) que, selon M. Motley, même en 1616 Maurice desiroit encore ne pas se compromettre.

The Prince had not yet taken a *decided position*. He was still under the influence of John Uytenbogaert, who with Arminius and the Advocate made up the fateful three from whom deadly disasters were deemed to have come upon the Commonwealth. HE WISHED TO REMAIN NEUTRAL. But no man can be neutral in civil contentions threatening the life of the body politic any more than the heart can be indifferent if the human frame is sawn in two. . . . a)

Toutefois M. Motley nous avertit: ne vous figurez pas que Maurice n'avoit pas le coup-d'oeil politique. Il alloit comprendre bientôt le rôle qu'il devoit nécessairement jouer.

It was not long before *he fully comprehended the part which he must necessarily play*. To say that he was indifferent to religious matters was as ridiculous as to make a like charge against Barneveld. Both were religious men. It would have been almost impossible to find an irreligious character in that country, certainly not among its highest-placed and leading minds. Maurice had strong intellectual powers. He was a regular attendant on divine worship, and was accustomed to hear daily religious discussions. To avoid them indeed, he would have been obliged not only to fly his country, but to leave Europe. He had a profound reverence

1) M. Motley, avec sa sincérité habituelle, en publiant la dépêche de Winwood dans un Appendice, prémunit le lecteur contre le coloris un peu trop vif de sa narration.

a) I. 345.

for the memory of his father, Calbo y Calbanista, as William the Silent had called himself. But the great prince had died before these fierce disputes had torn the bosom of the Reformed Church, and while Reformers still were brethren. But if Maurice were a religious man, he was also a *keen politician*; a less capable politician, however, than a soldier, for he was confessedly the first captain of his age. He was not rapid in his conceptions, but *he was sure in the end to comprehend his opportunity.* *a)*

Par instinct et par logique il devint chef des contra-remoutrants.

The Church, the people, the Union — the sacerdotal, the democratic, and the national element — united under a name so potent to conjure with as the name of Orange-Nassau, was stronger than any other possible combination. *Instinctively* and *logically* therefore the Stadholder found himself the chieftain of the Contra-Remonstrant party, and without the necessity of an apostasy such as had been required of his great contemporary to make himself master of France...

Barneveld still effectually ruled the nation through his influence in the States of Holland, where he reigned supreme. Thus far Barneveld and My Lords the States-General were one personage.

But there was another great man in the State who had at last grown impatient of the Advocate's power, and was secretly resolved to brook it no longer. Maurice of Nassau had felt himself too long rebuked by the genius of the Advocate. The Prince had PERHAPS never forgiven him for the political guardianship which he had exercised over him ever since the death of William the Silent. He resented the leading strings by which his youthful footsteps had been sustained, and which he seemed always to feel about his limbs so long as Barneveld existed. *He had never forgotten the unpalatable advice given to him by the Advocate through the Princess Dowager.*

L'anecdote reparoît. — M. Motley n'a garde de l'oublier. ¹⁾

¹⁾ Peu après il vient itérativement en aide à la mémoire du lecteur. « The
a) I. 346.

Selon lui l'opposition de Maurice à la Trêve avoit pour véritable motif des calculs personnels. En faisant valoir les intérêts de la République, il cherchoit un prétexte, ou du moins il *il se faisoit illusion*.

The brief campaign in Cleve and Jülich was the last great political operation in which the two were likely to act in even apparent harmony. But the rivalry between the two had already pronounced itself emphatically during the negotiations for the Truce. The Advocate had felt it absolutely necessary for the Republic to suspend the war at the first moment when she could treat with her ancient sovereign on a footing of equality. Spain, exhausted with the conflict, had at last consented to what she considered the humiliation of treating with her rebellious provinces as with free states over which she claimed no authority. The peace party, led by Barneveld, had triumphed, notwithstanding the steady opposition of Prince Maurice and his adherents.

Why had Maurice opposed the treaty? Because his vocation was over, because he was the greatest captain of the age, because his emoluments, his consideration, his dignity before the world, his personal power, were all vastly greater in war than in his opinion they could possibly be in peace. *It was easy for him to persuade himself that what was manifestly for his individual interest was likewise essential to the prosperity of the country. . . . a)*

Sous les apparences de l'amitié, durant les premières années de la Trêve, le ressentiment et la jalousie étoient au fond du coeur de Maurice.

A hollow friendship was kept up between the two during the first few years of the Truce, but *resentment and jealousy lay deep in Maurice's heart*.

attempt of the Prince to sound Barneveld on this subject through the Princess-Dowager has already been mentioned, and has much intrinsic probability. »

a) I. 325, sv.

Aerssens s'entendoit parfaitement à attiser cette flamme.

About the period of the return of Aerssens from his French embassy, the suppressed fire was ready to flame forth at the first fanning by that artful hand. It was impossible, so Aerssens thought and whispered, that *two heads could remain on one body politic*. There was no room in the Netherlands for both the Advocate and the Prince. Barneveld was in all civil affairs dictator, chief magistrate, supreme judge: but he occupied this high station by the force of intellect, will, and experience, not through any constitutional provision. In time of war the Prince was generalissimo, commander-in-chief of all the armies of the Republic. Yet constitutionally he was not captain-general at all. He was only stadholder of five out of seven provinces.

Barneveld suspected him of *still wishing to make himself sovereign of the country*. PERHAPS his suspicions were incorrect. Yet there was every reason why Maurice should be *ambitious* of that position.

Le mot dubitatif PERHAPS contraste avec l'idée fondamentale de la biographie. La haine mortelle sommeilloit en apparence; le démon de l'ambition dévorait Maurice, mais il procédoit avec sa lenteur habituelle et caractéristique. Dans sa prévoyance calme et attentive il s'apprêtoit à saisir habilement le moment propice à son dessein long-temps prémédité.

Toutefois, remarquez le bien! en 1616 Maurice n'avoit pas encore fait le moindre pas décisif; il désiroit conserver encore son apparente et trompeuse neutralité. *He wished to remain neutral.*

Passons à l'année 1617.

L'orage commence à se former. Le ciel se couvre de nuages.

The clouds were gathering every day more darkly over the head of the Advocate.

Carleton, le redoutable Carleton ¹⁾ arrive.

He had come charged to the brim with the political spite of James against the Advocate, and provided too with more than seven vials of theological wrath.

La lutte devient *personnelle et politique*. Maurice, dans sa prévoyance habile, combat avec des armes empruntées à l'Eglise.

C'est un combat *inégal*. C'est une lutte à mort.

The contest to which the Advocate was called had become mainly a *personal* and a *political* one, although the weapons with which it was fought were taken from *ecclesiastical* arsenals. It was now an *unequal contest*.

For the great captain of the country and of his time, the son of William the Silent, the martial Stadholder, in the fulness of his fame and vigour of his years, had now openly taken his place as the chief-tain of the Contra-Remonstrants. The conflict between the civil and the military element for supremacy in a free commonwealth has never been more vividly typified than in *this death-grapple between Maurice and Barneveld*.

Un soldat victorieux (surtout ayant fait des progrès dans l'art de la politique) a, dans un gouvernement républicain, l'avantage sur l'homme d'Etat le plus accompli.

The aged but still vigorous statesman, ripe with half a century of political lore, and the high-born, brilliant, and scientific soldier, with the laurels of Turnhout and Nieuwpoort and of a hundred famous sieges upon his helmet, reformer of military science, and *no mean proficient in the art of politics and government*, were the representatives and leaders of the two great parties into which the Commonwealth had now unhappily divided itself. But all history shows that *the brilliant soldier*

¹⁾ Voyez, afin de ne pas être envers Carleton trop sévère, p. 104*—p. 122*.

of a republic is apt to have the advantage in a struggle for popular affection and popular applause over the *statesman*, however consummate.

Both in antiquity and in modern times there are noble although rare examples of the successful soldier converting himself into a valuable and exemplary magistrate.

Les chances étoient contraires à Barnevelt. Aussi longtemps que les questions politiques et religieuses demeuroient à l'arrière-plan, il n'avoit eu rien à craindre. Maintenant le Stadhouder, arrêté dans sa carrière militaire, alloit se déclarer défenseur de l'Eglise et de la Confédération.

In the rivalry of Maurice and Barneveld, however, for the *national affection*, the chances were singularly against the Advocate. The great battles and sieges of the Prince had been on a world's theatre, had enchained the attention of Christendom, and on their issue had frequently depended, or seemed to depend, the very existence of the nation. The labours of the statesman, on the contrary, had been comparatively secret. . .

So long as the States of Holland, led by the Advocate, had controlled in great matters the political action of the States-General, while the Stadholder stood without a rival at the head of their military affairs, and so long as there were no fierce disputes as to government and dogma within the bosom of the Reformed Church, the questions which were now inflaming the whole population had been allowed to slumber.

The termination of the war and the rise of Arminianism were almost contemporaneous. The Stadholder, who so unwillingly had seen the occupation in which he had won so much glory taken from him by the Truce, might perhaps find less congenial but sufficiently engrossing business as champion of the Church and of the Union.

Pour Barnevelt le combat sera désespéré.

If the sword is usually an overmatch for the long robe in political struggles, the cassock *a*) has often proved superior to both combined. But

a) A close garment, worn by the clergymen of the Roman Catholic and Episcopal churches, under the surplice or gown. *Webster*.

in the case now occupying our attention the cassock was in alliance with the sword. Clearly the contest was becoming a *desperate one for the statesman*.

Maurice, par le génie de la haine, va devenir profond politique. — Voici déjà *a master stroke* machiavélique : « Vos pareils à deux coups ne se font pas connoître Et pour leurs coups d'essai veulent des *coups de maître*. »

« There are two factions in the land, » said Maurice, « that of Orange and that of Spain, and the two chiefs of the Spanish faction are those political and priestly Arminians, Uytenbogaert and Oldenbarneveld. »

Orange and Spain! the one name associated with all that was most venerated and beloved throughout the country, for William the Silent since his death was almost a god; the other ineradicably entwined at that moment with everything execrated throughout the land. The Prince of Orange's claim to be head of the Orange faction could hardly be disputed, but it was *a master stroke of political malice* to fix the stigma of Spanish partisanship on the Advocate.

Spain and Orange. Nothing for a faction fight could be neater. Moreover the two words rhyme in Netherlandish, which is the case in no other language, « Spanje—Oranje. » *The sword was drawn and the banner unfurled.*

La conviction religieuse de Maurice s'exprimait d'une manière naïvement laconique. — C'est la religion de mon père, disoit-il. Cela suffit.

No one disputed the obligation of all parties to maintain the Reformed religion. But the question was whether the Five Points were inconsistent with the Reformed religion. The contrary was clamorously maintained by most of those present. In the year 1586 this difference in dogma had not arisen, and as the large majority of the people at the Hague, including nearly all those of rank and substance, were of the Remonstrant persuasion, they naturally found it not agreeable to be sent out of the church by a small minority. But Maurice chose to settle the

question very *summarily*. His father had been raised to power by the strict Calvinists, and he meant to stand by those who had always sustained William the Silent. «For this religion my father lost his life, and this religion will I defend,» said he.

Pas de place pour deux.

The hostility between the representatives of the civil and military authority waxed fiercer every hour. The tumults were more terrible than ever. Plainly there was no room in the Commonwealth for the Advocate and the Stadholder.

Ici M. Motley décrit le terrible *argumentum ad ensem* et la magnifique cavalcade envahissant le *Kloosterkerk*. ¹⁾

L'inimitié se prononce enfin.

Coming out of the church with his stepmother, the widowed Louise de Coligny, Princess of Orange, he denounced the man in unmeasured terms. «He is the enemy of God,» said Maurice. At least from that time forth, and indeed for a year before, Maurice was the enemy of the preacher.

En faisant décréter la levée d'une soldatesque municipale Barnevelt tire l'épée et commet une imprudence. Le calme de Maurice contraste admirablement avec cette témérité.

The deed was done. The sword was drawn. It was drawn in self-defence and in deliberate answer to the Stadholder's defiance when he rapped his sword hilt in face of the assembly, but still it was drawn.

¹⁾ Voyez p. 107* et 119*. He clapped his hand on his rapier; et It was as if the great soldier were marching to siege or the battle field. Il n'y a pas de tableaux plus saisissants.

The States of Holland were declared sovereign and supreme. The National Synod was peremptorily rejected. Any decision of the supreme courts of the Union in regard to the subject of this resolution was nullified in advance. Thenceforth this measure of the 4th August was called the « Sharp Resolve. » It might prove perhaps to be double-edged....

Maurice was duly notified of the passage of the law. His wrath was great. High words passed between him and the deputies. It could hardly have been otherwise expected. Next day he came before the Assembly to express his sentiments, to complain of the rudeness with which the resolution of 4th August had been communicated to him, and to demand further explanations. Forthwith the Advocate proceeded to set forth the intentions of the States, and demanded that the Prince should assist the magistrates in carrying out the policy decided upon. Reinier Pauw, burgomaster of Amsterdam, fiercely interrupted the oration of Barneveld, saying that although these might be his views, they were not to be held by his Excellency as the opinions of all. The Advocate, angry at the interruption, answered him sternly, and a violent altercation, not unmingled with personalities, arose. Maurice, *who kept his temper admirably on this occasion*, interfered between the two, and had much difficulty in quieting the dispute. He then observed that when he took the oath as stadholder these unfortunate differences had not arisen, but all had been good friends together. This was perfectly true, but he could have added that they might all continue good friends unless the plan of imposing a religious creed upon the minority by a clerical decision were persisted in. He concluded that for love of one of the two great parties he would not violate the oath he had taken to maintain the Reformed religion to the last drop of his blood. Still with the same *petitio principii* that the Reformed religion and the dogmas of the Contra-Remonstrants were one and the same thing, he assured the Assembly that the authority of the magistrates would be sustained by him so long as it did not lead to the subversion of religion.

Clearly the time for argument has passed. As Dudley Carleton observed, men had been disputing *pro aris* long enough. They would soon be fighting *pro focis*.

Au milieu de l'agitation générale Maurice seul demeure tranquille. Il sait attendre. Il sait que son temps viendra. Toutefois il ne reste pas inactif.

Meantime the Stadholder remained quiet, but *biding his time*. He did not choose to provoke a premature conflict in the strongholds of the Arminians as he called them, but with a true military instinct preferred making sure of the ports. . . .

Cette habileté consommée le rend déjà maître de la situation ; il sait et calcule que la certitude de son triomphe est dans l'embarras et la témérité de son antagoniste.

Feeling himself, with his surpassing military knowledge and with a large majority of the nation at his back, so completely master of the situation, he preferred waiting on events. *And there is no doubt that he was proving himself a consummate politician and a perfect master of fence. a)*

Tout ceci est un exemple bien déplorable des fruits de la jalousie et de l'animosité !

There could be no doubt of the *bitter animosity* between the two men. There could be no doubt that *jealousy* was playing the part which that master passion will ever play in all the affairs of life.

On comprendra donc le sentiment douloureux à l'entrée du Chapitre suivant.

It is melancholy to see the Republic thus perversely occupying its energies. It is melancholy to see the great soldier becoming gradually more ardent for battle with Barneveld and Uytenbogaert than with Spinola and Bucquoy, against whom he had won so many imperishable laurels. It is still sadder to see the man who had been selected by Henry IV as the one statesman of Europe to whom he could confide his great projects for the pacification of Christendom, and on whom he could depend for counsel and support in schemes which, however fan-

a) *Fence. v. t.* To inclose with a hedge, wall, or any thing that prevents the escape or entrance of cattle.

Fence. v. i. To use a sword or foil, for the purpose of learning the art of attack and defence.

tasfic in some of their details, had for their object to prevent the very European war of religion against which Barneveld had been struggling, now reduced to defend himself *against suspicion hourly darkening and hatred growing daily more insanc.*

The eagle glance and restless wing, which had swept the whole political atmosphere, now caged within te stifling limits of *theological casuistry and personal rivalry* were afflicting to contemplate.

Maintenant je demande au lecteur attentif qui, sans connoître à fond notre histoire, vient de parcourir ce Chapitre: *Que vous semble-t-il de Maurice en 1617? Qui soupçonne?*

De cette ambition, de cette haine, de cette persévérance habile? de cette lutte à mort contre un homme d'Etat septuagénaire, qui a rendu des services multiples et inappréciables à la République, à la Maison d'Orange, à Maurice lui-même, et dont la glorieuse carrière ne respire, dit-on, que l'amour de la tolérance et de la liberté? Comment qualifiez-vous cette ardeur prétendue et subite du rusé Stadhouder pour une croyance absurde, déplorable par l'énergie du fanatisme qu'elle excite et par le point d'appui qu'elle prête à des calculs machiavéliques? — Evidemment, direz-vous, on a calomnié Maurice en prétendant que sa cruauté surpasse celle de Néron; mais seroit-on injuste en le comparant à tel ou tel autre de ces Empereurs Romains dont le nom a passé avec défaveur à la postérité?

Je vous répons: lisez la *Correspondance*; lisez les épanchements confidentiels de Maurice et prononcez alors, en connoissance de cause, votre jugement final.

M. Motley fait du *Second Tome des Archives* mention deux fois.

Maurice s'avoit en 1621 songé à faire rentrer les Provinces Unies sous l'autorité du Roi et des Archiducs; soupçon qui se dissipait, je m'assure.

D'abord, en publiant deux lettres de Guillaume-Louis à Barneveldt, il ajoute :

I find no allusion to these letters of Count William among Barneveldt's papers, or elsewhere. *The learned Groen v. Prinsterer does not give them*, and they have never been printed, so far as I know. As they are short, I give them entire in the Appendix.

Ces lettres, dont je n'ai trouvé dans les Archives de la Maison d'Orange aucune trace, je les emprunte volontiers à M. Motley. 1) Elles ne me paroissent guères favorables à Barneveldt.

M. Motley, disois-je, cite les Archives *deux fois*. Il leur emprunte la lettre de Maurice relative à l'exécution de Barneveldt. Cette lettre officielle (récit lacorrique, dont la brièveté et la sécheresse font une impression pénible) étoit connue depuis longtemps.

Du reste, pour autant que je sache, il n'est fait nulle part mention, ni de la *Correspondance* INTIME 2), ni des *Prolégomènes*.

Selon moi, après un examen impartial et scrupuleux de la Correspondance, on ne trouve pas l'ombre de sinistres calculs et d'une vengeance depuis longtemps préméditée. Au contraire. Ce n'est qu'avec une répugnance extrême, à la fin des fins, et cédant aux instances continuelles du Comte Guillaume-Louis, que Maurice se décide à user de ses droits et à remplir son devoir.

M. Fruin, après avoir constaté ce résultat de son examen,

1) Voyez p. 97, sv.

2) Déjà dans la première Lettre (p. 1^{re}) Guillaume-Louis la caractérise : « priant v. Exc. après lecture, de jeter cette présente au feu. »

ajoute: « Lisez sans prévention les lettres dans le Second Tome des Archives et puis la Correspondance inappréciable de Carleton et vous serez, je n'en doute point, de mon avis. » ¹⁾

Remarquez surtout que, dans les lettres les plus secrètes de Maurice et de Guillaume-Louis, des deux chefs du parti opposé à Barnevelt, M. Motley lui-même n'a pas découvert une seule lettre, une seule phrase, à l'appui de son opinion désavantageuse. Comment donc ne s'est-il pas aperçu que *cet argument négatif* est la preuve la plus incontestable de son erreur!

¹⁾ P. 121*.

. Le Comte Guillaume-Louis, conseiller et confident de Maurice, ne soupçonnoit guères en lui, même après le 23 juillet (date de la *cavalcade menaçante*) une préméditation machiavélique et de sombres calculs. C'est son *irrésolution* qu'il redoute. « Tout se redressera à la fin, non obstant que les Remontrants semblent vouloir mouvoir ciel et terre, par les extrémitez qu'ils menacent, et Dieu donne qu'il ne soit au desseing de ruiner l'estat, la conservation duquel requiert nécessairement que v. Exc., par sa prudence et *constance*, porte les remèdes convenables, selon que les procédures des Remontrants requireront estre nécessaire; car v. Exc. est tenu, devant Dieu et cet Estat, de maintenir la religion réformée, comme elle a esté durant ces troubles, et l'estat des affaires est en tel termes qu'il la faut maintenir à present; car, si v. Exc. se *laisseroit amuser ou refroidir*, elle se trouveroit avec le pays perdu. P. 54*.

III.

SOUVENIRS PERSONNELS.

1853—1857.

Mon premier entretien avec M. LOTHROP MOTLEY, il y a plus de vingt ans, m'a laissé un souvenir ineffaçable.

Ce fut le 8 août 1853. On me remet un billet de notre éminent archiviste Bakhuizen van den Brink. ¹⁾ Il m'annonce la visite d'un Américain, frappé des analogies entre les Provinces-Unies et les Etats-Unis, entre Washington et le fondateur de notre indépendance, interrompant sa carrière diplomatique, afin d'écrire la vie de Guillaume Premier; ayant déjà fait preuve d'ardeur et de persévérance; travaillant dans les bibliothèques et dans les dépôts de manuscrits et venant poursuivre ses recherches à la Haye. ²⁾

¹⁾ « That most distinguished critic and historian », écrit dans sa Préface en 1856 M. Motley. — Il remercie également notre bibliothécaire actuel M. Campbell pour ses « numerous acts of friendship. »

²⁾ Voici le billet. Il donne une idée de l'ardeur et de la persévérance de M. Motley.

« De heer LOTHROP MOTLEY, een Amerikaan, op het archief geïntroduceerd door den Amerikaanschen gezant, den heer Folsom, verlangt aan u te worden voorgesteld. Mr. Motley houdt zich bezig met in het Engelsch te schrijven een leven van Willem van Oranje, in drie of vier deelen.

Pendant que je m'étonne et m'extasie, on m'avertit que M. Motley lui-même attend la réponse. On conçoit mon empressement à faire entrer un tel associé de mes sympathies et de mes travaux. Mais comment peindre ma surprise en m'apercevant bientôt que ce collaborateur inconnu et infatigable a réellement lu, je dis lu et

U vraagt wat de raison d'être van dit boek is. Voor den Yankee zal de overeenkomst van Willem den Zwijger met Washington de roode draad zijn.

Mr. Motley gaat niet onbeslagen aan zijnen arbeid. Hij schijnt in Duitschland eenige jaren doorgebracht en daar de wetenschappelijke bearbeiding der geschiedenis aan de mannen van het vak te hebben afgezien. Hij heeft Hollandsch en Spaansch geleerd en kent Bor en van Meteren zoo goed als Strada en Bentivoglio. Hij bestudeert zelfs van der Haer, het recueil van Hopperus, de Commentarios van Mendoza enz. Thans doorsnuffelt hij op de Koninklijke Bibliotheek de Duncaniana. Het Archief van Dresden heeft hij bezocht en daar vele afschriften genomen. Inzonderheid heeft hij er zich met de zaak van Anna van Saxon bezig gehouden en mij nog eenige bijdragen medegedeeld, waarvan ik gebruik hoop te maken.

Thans wilde hij u een bezoek brengen. Uwe Archives te hebben doorlezen, over Willem I te schrijven, Europa te hebben bereisd en den heer Groen niet te hebben ontmoet, het zou te veel gevergd zijn. Bovendien wenscht hij zich te vergewissen of Z. M. huis-archief nog stukken bevat, die voor zijne geschiedenis niet te verwaarloozen zijn, al zijn zij slechts gedeeltelijk of niet door u medegedeeld. Hij zal u op sommige punten opheldering vragen en misschien eenigen toegang tot of mededeeling uit het huis-archief verlangen.

Wat ik uit eigene ondervinding kon getuigen was uwe verplichtende hulpvaardigheid, zoo dikwijls ik iets noodig had. De heer Motley rekent zeker te veel op mijnen invloed, wanneer hij eenen aanbevelingsbrief bij u van mij verlangt. Intusschen op het gevaar af van weigering, waag ik het u mijnen Amerikaan schriftelijk voor te stellen en de gelegenheid voor hem te verzoeken dat persoonlijk te kunnen doen.

Wanneer is u in stad en wanneer zou het u convenieren den heer Motley, door mij hetzij al of niet vergezeld, te ontvangen? Uwe ure zal de onze zijn. »

relu, nos *In Quarto*, nos *In Folio*, les énormes tomes de *Bor*, de *van Meteren*, outre une foule de livres, de brochures, et même de documents inédits. Déjà il est au fait des événements, des péripéties, des détails caractéristiques de la vie de son et mon héros. Non seulement il connaît mes Archives; mais il semble ne rien ignorer de ce volumineux Recueil.

La conversation s'anime; nous récapitulons à l'envi les moments de crise qui mettent le caractère du Prince en évidence. Je me plais à citer de mémoire des passages où son courage, sa persévérance, sa confiance en Dieu, son âme et sa foi se révèlent. ¹⁾

¹⁾ Par exemple.

Après le désastre du Mookerhei et la mort de deux de ses frères : « Je ne sais à grand peine ce que je fais. Toutefois, combien que nous vinssions tous à mourir et que tout ce pauvre peuple fut massacré ou chassé, il nous faut avoir cette assurance que *Dieu n'abandonnera jamais les siens.* »

Après un notable succès. « Puisque c'est le *Seigneur Dieu des armées qui nous a donné cette victoire*, la raison veut aussi qu'à Lui seul nous en rendions grâces, avec espoir qu'Il défendra cette si juste et équitable querelle malgré tous ses ennemis. »

Se plaignant de la parcimonie des Princes Allemands : « Ce néanmoins je le remets à ce bon Dieu, lequel, nous aiant mené si avant, je m'assure qu'Il ne délaissera Sa juste querelle et si bonne cause, quoiqu'Il tarde. . . Il conduira sa tant juste et équitable cause à bonne et heureuse fin, à l'avancement de Sa gloire et à la délivrance de tant de pauvres Chrétiens, si injustement opprimés. »

Après la nouvelle foudroyante de la St. Barthélemy : « Je suis délibéré, avec la grâce de Dieu, m'aller tenir en Hollande ou Zélande et illec d'attendre ce qu'il *Luy plaira de faire.* » Et un mois plus tard : « Je suis résolu de partir vers Hollande et Zélande pour maintenir les affaires par delà, tant que possible sera, *ayant délibéré de faire illec ma sépulture.* »

Eh bien! coup sur coup mon interlocuteur, se joignant à moi, ne me laissoit pas achever la phrase. Que dis-je! au timbre de sa voix, au feu de son regard, je pouvois aisément me convaincre qu'il sentoit, non moins vivement que moi-même, l'importance biographique de ces élans confidentiels. Sa physionomie entière exprimait ce que souvent je me suis dit à moi-même. « Ah! ce sont pas là des formes de langage, qui n'ont guère de valeur et de sens. Ce n'est pas là une phraséologie affectée, un beau masque sous lequel une ambition profonde vient se cacher. Est-il donc si difficile de reconnoître cette abondance du coeur dont la bouche parle; ne voit-on pas qu'une pieuse confiance, animant le style, lui donne une teinte chrétienne? Involontairement il se colore, exprimant ainsi le recours au Dieu de l'Evangile, dans les épanchements multipliés et le plus souvent fraternels d'une correspondance intime. Tantôt au milieu de la joie, tantôt au plus fort de la douleur, dans les moments les plus désespérants et les plus critiques. Croit-on à une affectation de tous les instants, de toute la vie? A-t-on le droit de la supposer chez le Prince d'Orange, qui confirmoit la sincérité de ses paroles par la nature de ses actions; qui avoit, au milieu de tant de traverses, de désappointements, et d'infortunes, besoin sans doute d'un principe supérieur aux intérêts terrestres et qui, s'il n'eut eu pour rocher l'Eternel, ne fut pas resté fidèle à la devise; *«saevis immotus in undis*, inébranlable au milieu des flots courroucés? »

En m'envoyant le dernier volume de son *Histoire de la Fondation de la République des Pays-Bas* M. Motley m'écrivait: « Sans les Archives je n'aurais jamais pu

entreprendre la tâche difficile que je m'étais imposé, et du moins vous aurez vu, d'après mes nombreuses citations, que j'en ai fait une étude consciencieuse et sincère.» — Certes, en lisant ce témoignage, je me suis félicité d'un si beau fruit de mes travaux, mais la reconnaissance que M. Motley exprimait à mon égard étoit sincèrement réciproque. Les Archives sont un Recueil scientifique et mon Manuel de l'Histoire nationale, écrit en Hollandois, ¹⁾ ne franchit guères les étroites limites de mon pays. Et voilà qu'un étranger, devenu par l'ardeur de ses sympathies notre compatriote, a fait ce qui n'étoit pas en mon pouvoir. Par le détail et le charme du récit, par le fonds et la forme d'une oeuvre, que l'universalité de la langue anglaise et de nombreuses traductions alloient rendre cosmopolite, M. Motley, ainsi que cet autre illustre historien, Prescott, qui fut enlevé à la science par une mort prématurée, a popularisé dans les deux hémisphères, et le dévouement sublime du Prince d'Orange, et les destinées exceptionnelles et providentielles de mon pays, et les bénédictions de l'Eternel pour tous ceux qui se confient en Lui et ne tremblent qu'à sa Parole. ²⁾

¹⁾ *Handboek der Geschiedenis van het Vaderland*, 1846—1852. — «Je l'ai lu à plusieurs reprises,» m'écrivait M. Motley alors. — La troisième Edition, en 1863, a subi, d'après la *Correspondance* dont il s'agit, de notables modifications.

²⁾ En 1857, en publiant *le Premier Tome de la Seconde Série des Archives*, j'écrivais :

«D'après des juges qu'on ne récusera point, la première Série forme, avec les importantes collections de l'infatigable Mr. GACHARD et les nombreux Manuscrits de Granvelle publiés par Mr. WEISS, un ensemble de pièces historiques qui nous rend presque contemporains de Guillaume

1857—1874.

En 1856 le premier travail de M. Motley étoit terminé. Déjà le 19 février 1857 il m'écrivit de Boston.

« ... Je sais fort bien que vous seul avez l'entrée d'un dépôt précieux pour l'histoire de la république, les *Archives de la famille royale*. Cepen-

Premier. Mr. PRESCOTT, dans son *Histoire du règne de Philippe II*, où il donne tant de preuves de sagacité dans les jugements et d'exactitude dans les recherches, fait ressortir le caractère spécial de communication intime des Archives de la Maison d'Orange-Nassau : « The contents are various, but consist chiefly of letters from persons who took a prominent part in the conduct of affairs. Their correspondence embraces a miscellaneous range of topics, and with those of public interest combines others strictly personal in their details, thus bringing into strong relief the characters of the most eminent actors on the great political theatre. A living interest attaches to this correspondence, which we shall look for in vain in the colder pages of the historian. History gives us the acts, but letters like these, in which the actors speak for themselves, give us the thoughts, of the individual. » — Mr. LOTHROP MOTLEY, dans son magnifique tableau de la formation de notre République (*History of the rise of the Dutch Republic*, London, 1856), après avoir décrit le caractère de Guillaume Premier, ajoute : « As much as possible, his inmost soul is revealed in his confidential letters. » — Au reste je suis extrêmement sensible à la bienveillance avec laquelle ces deux écrivains s'expriment à mon égard. L'un, Prescott, si célèbre déjà par ses écrits, l'autre, Motley, dont chacun dira : « Vos pareils à deux coups ne se font pas connoître et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître. » Appréciant surtout le témoignage rendu à mon impartialité envers les Espagnols et les Catholiques, j'espère ne jamais oublier qu'on est redevable de la publication des Archives au sens éclairé de nos Rois ; que, si j'ai été honoré de leur confiance, afin de réaliser ce bienfait, de ma part c'est moins un mérite qu'un privilège, et que, même au prix d'un travail long et difficile, on est, en lisant des Ouvrages tels que ceux que je viens de citer, doublement heureux d'avoir fourni des matériaux à des historiens qui en font un usage pareil. »

dant j'ai osé nourrir l'espérance que vous pourriez peut-être me communiquer *quelques pièces intéressantes* qui donneraient de l'importance et de l'intérêt à mon travail, sans déroger à la valeur de vos volumes, vu que j'écris dans une langue étrangère et que je n'ai nullement l'intention de publier des pièces justificatives, mais seulement de faire usage d'autant de documents inédits qu'il me sera possible, pour me mettre à même de juger les personnages et les événements remarquables pendant les vies des deux princes d'Orange Maurice et Frédéric-Henri. Surtout le caractère de Maurice m'attire et m'intrigue, et je suis persuadé que personne jusqu'à présent ne l'a peint dans toute sa grandeur et toutes ses complications. J'en serois on ne peut plus reconnoissant, vû que je ne pourrais guère différer mes travaux et qu'il seroit très-long d'attendre successivement la publication de votre grand et important ouvrage.»

Le 1 sept. 1857 M. Motley m'annonce son arrivée à Londres, en me réitérant sa demande.

.... I shall certainly not fail to study very attentively all that you have published upon the subject of Prince Maurice de Nassau. I need not say that the development of his character and the history of his achievements will form a prominent portion of the work which I have in hand. — Any thing in the way of documents and letters, printed or inedited, which you can be obliging enough to procure me with, will be of the greatest value to me.

I am most desirous of doing full justice to so great a historical figure, but it is unnecessary for me to state that the first duty of every conscientious historian is to make the most impartial and unbiassed statement of facts, and to judge every personage and every scène of events according to the code prescribed by justice and reason, which are unchanging and perpetual.

The complications between the two great internal parties, the Synod of Dort, the character of Oldenbarneveld and Prince Maurice, will certainly be the objects of my most earnest attention and study....

Le 18 oct. 1857 il me communique de Paris le projet de séjourner à la Haye l'été suivant.

Mon cher Monsieur!

J'écris ces lignes, seulement pour accuser la réception de votre aimable lettre de 10 septembre. . .

J'ai l'intention de faire un assez long séjour l'été prochain dans votre charmante ville. — Préalablement je ferai aussi une courte visite au mois de novembre ou de décembre. Le seul but de mon séjour en Europe est de m'occuper de l'histoire de la révolution des Pays-Bas, selon le plan que j'ai déjà eu l'honneur de vous indiquer.

J'ai travaillé plusieurs semaines à Londres au Musée Britannique et au State-Paper-office, où j'ai fait prendre des copies de plusieurs correspondances très intéressantes. Depuis que je suis ici, je me suis occupé aux archives de l'Empire. — Après avoir établi ma famille à Nice pour l'hiver, je compte aller en Belgique et en Hollande.

Il me sera très agréable de faire la connoissance de votre ami Mr. van der Kemp ^{a)} dont le nom m'est parfaitement connu, quoique malheureusement jusqu'à présent, je n'ai pas pu me procurer son ouvrage. . .

Je vous remercie très affectueusement Monsieur, pour la promesse que vous me faites de me faire voir des documents inédits qui jettent de la lumière sur le caractère et l'histoire de Maurice. ^{b)} — Comme vous avez la bonté de remarquer dans votre lettre, je désire juger tous les hommes et tous les événements historiques avec une impartialité complète.

Assurément, je ne manquerai pas à cet égard envers le grand capitaine de la Hollande, quoiqu'il faut avouer que je me sens un peu coupable de préjugé en sa faveur à cause de mon culte presque religieux pour le caractère de son père. . .

Dès lors j'ai redoublé d'ardeur dans la publication des Archives.

Le Tome II de la Seconde Série (1600—1625) a paru en 1858, les Tomes III et IV en 1859.

M. Motley m'avoit demandé *quelques pièces intéressantes*.

^{a)} Un de mes amis, qui a fait de l'histoire de l'Eglise Réformée de la Hollande une étude spéciale et approfondie; auteur d'une biographie de Maurice très-intéressante. M. Motley le cite souvent.

^{b)} La Correspondance de 1617.

« Je désire surtout des lettres intimes, s'il y en a qui pourraient éclaircir l'histoire de l'époque que je désire peindre. » — Eh bien ! dans les Archives de la famille royale il n'y a, que je sache, rien de comparable, pour l'époque de Maurice, à la *Correspondance intime* de 1617. Je m'estimois heureux d'avoir pu répondre abondamment et sans délai à un vœu si légitime.

En 1858 M. Motley étoit en possession de tout ce qui, à ma connoissance, pouvoit dans ce dépôt lui être de quelque utilité pour les affaires militaires ou politiques.

Je comptois qu'à l'aide de ces lettres intimes il alloit mettre enfin, par son talent remarquable et son influence justement acquise, un terme aux préventions contre Maurice.

En 1860, recevant les deux premiers volumes du second ouvrage de M. Motley, je commençois à craindre qu'en s'étendant plus qu'il n'avoit prévu sur les questions militaires, il ne se vît plus ou moins forcé d'être bref en abordant les autres. Je me permis donc d'insister sur l'importance des dissensions religieuses en 1617. Surtout aussi à cause des analogies avec les luttes de l'Eglise Réformée en Angleterre et aux Etats-Unies d'Amérique.

« . . . Plus ou moins doué de sens historique on ne sauroit méconnoître ni votre talent de présenter l'histoire pour ainsi dire vivante par l'exactitude et le choix des détails caractéristiques, ni votre désir sincère d'atteindre cette impartialité complète à laquelle il n'est peut-être donné à personne de parvenir. Il m'a toujours paru que le mot de Fontenelle « *tendre sans jamais y prétendre* » est applicable à cette qualité. . . : Maintenant que vous avez si heureusement achevé une partie si considérable de votre tâche, je suppose que nous aurons sous peu l'avantage de vous revoir. Les matériaux, à ce que j'apprends, ne vous manqueront point. Vous aurez peut-être assez de peine à concentrer en deux volumes ce qui

vous reste encore jusqu'au Synode de Dordt. a) Aux années qui suivent, vous accorderez, j'en suis sûr, une place proportionnée à leur importance. C'est à faire ressortir la communauté d'intérêt pour l'Angleterre et les Provinces-Unies que vous avez consacré une partie considérable de votre travail. Vous aurez ensuite des motifs semblables de nous faire les mêmes largesses. On vous conseillera peut-être *de traiter fort en abrégé nos troubles religieux*. Je me flatte que vous serez d'un avis contraire; non seulement à cause de leur importance religieuse et politique, mais aussi en remarquant, ici encore, *les analogies de notre histoire avec celle de l'Angleterre. Les tendances de l'Arminianisme ont perdu les Stuarts. Les libertés de l'Angleterre et des Etats-Unies (ce n'est certes pas à moi à vous l'apprendre) sont le fruit du puritanisme chrétien.*

J'espère, cher Monsieur! que votre santé ne se ressent pas trop de si longs et pénibles travaux. Veuillez me compter parmi vos plus sincères admirateurs et croire à ma vive gratitude pour le talent et la persévérance avec laquelle vous mettez en lumière les magnificences de l'histoire de mon pays. »

En 1867 le Second Ouvrage étoit achevé.

Nous revîmes bientôt M. Motley. Durant ses derniers séjours à la Haye, j'ai eu plusieurs fois l'avantage de causer avec lui. Je ne me rappelle pas que les événements de 1617 aient jamais fait le sujet de nos entretiens. J'avoue en avoir été surpris; mais, ayant publié des lettres à mon avis si remarquables, il me sembloit devoir attendre que M. Motley me fit connoître l'impression qu'il en avoit reçue. Craignant, je l'avoue, à cause de son silence quelque dissentiment, je ne pouvois néanmoins me figurer qu'après avoir examiné ces lettres confidentielles, il prononceroit un jugement si défavorable et, selon moi, si complètement erroné.

a) Effectivement M. Motley a eu besoin d'un cinquième et d'un sixième Volume pour atteindre au Synode de Dordt.

Le portrait de Maurice, tel que *La vie et la mort de Barneveld* le représente, m'a fait, on le conçoit, une impression pénible.

Supposant que M. Motley peut-être n'aurait pas lu la Correspondance, je n'ai pas cru devoir émettre une opinion à cet égard, sans m'être préalablement adressé à lui-même.

La Haye, 12 juin '74.

Cher Monsieur!

Vous aurez peut-être été surpris de n'avoir pas encore reçu mes remerciements pour l'envoi de votre difficile et remarquable travail *The Life and Death of John of Barneveld*. Probablement néanmoins vous aurez compris le motif de mon silence. Votre opinion sur le caractère de Maurice est diamétralement contraire à la mienne.

L'influence si justement acquise de votre verdict m'impose un pénible devoir. . . .

Permettez moi de vous demander un éclaircissement auquel j'attache beaucoup de prix. D'où vient que vous ne faites pas mention de la Correspondance si remarquablement intime de Maurice et Guillaume-Louis en 1617 dans le Tome Second des Archives? Il me paroît évident que vous ne la connoissez point. Selon moi elle a, pour l'appréciation de la conduite de Maurice, une importance incontestable et décisive. Si j'avois pu soupçonner qu'elle vous fut inconnue, je me serois empressé de fixer votre attention sur l'importance de ces documents confidentiels.

Désirant vivement recevoir des nouvelles rassurantes sur votre santé, je me dis, cher Monsieur! avec les sentiments invariables de ma respectueuse amitié.

Je reçus immédiatement la réponse la plus affectueuse.

Brown's Hotel. June 17. 1874.

Dear M. Groen van Prinsterer!

Your letter of the 12 of june was received by me two days ago and I regret that I can only dictate a very brief and I fear unsatisfactory reply. The state of my health about which you were so good as to inquire is such that I am strictly forbidden to use a pen at all or to engage in any occupation requiring study or thought. The severity of the shock

to my nervous system which I received last summer has left effects from which I fear it will take me a long time to recover. You will pardon the extension of these details into which indeed it was necessary for me to enter by way of an excuse for not being able more fully to reply to your letter. I had not ventured to hope for that full concurrence between your views and mine as to the character of Maurice which it has so long been my pride and pleasure to feel existed as to the character of his great father. — I am sure you will agree with me that the first duty of a historical writer is absolute candour in forming and expressing his opinions. The duty in this instance has been a painful one for me to have performed, since it have brought me into variance of sentiments with a friend and guide to whom I have long felt so profound an esteem and so sincere an attachment. Your questions concerning Maurice and William Louis in the year 1617 I can answer only vaguely, as I am living just now at an hotel and entirely separated from my books and papers, even were I able to make use of them. I can only say therefore that every line of the documents which you have published and of your commentaries upon them has been carefully studied by me both with regard to my last volumes and to all their predecessors. The Volume II to which you refer was always on my table during the whole period of my work and could you see it you would find it covered at almost every page with my notes. I was not aware that no direct allusion to this confidential correspondance had been made by me, nor can I in my present circumstances explain this omission, but I am sure that no part of it has escaped my careful attention. — I am far from wishing to deprecate criticism, particularly from one so candid and friendly as yourself, and I am only sorry that I am unable to do justice either to the subject or to myself in this letter.

Pray believe me with sentiments of unalterable friendship and esteem
very sincerely yours.

Le 21 juillet, envoyant à M. Motley le Prospectus de mon travail apologétique, je lui exprimais combien j'étois heureux du ton si amical de sa lettre.

La Haye, 20 juillet 1874.

Cher Monsieur Motley !

J'ai été vivement touché de la bonté que vous avez eue, malgré l'état

de votre santé, de me répondre si promptement, et avec tant de détails. Cette fois, je vous en prie, ne prenez pas la peine de me répondre vous-même, mais veuillez me faire donner de vos nouvelles. Je désire vivement en recevoir.

Vous verrez, par le Prospectus ci-joint, que j'ai pris la défense de Maurice; mais vous serez convaincu d'avance que mes observations seront présentées au public avec la respectueuse déférence dont mes sentiments envers vous me font un agréable et facile devoir.

Que Dieu, cher M. Motley! vous conserve encore longtemps pour vos utiles et importants travaux, et pour vos nombreux amis et qu'Il vous donne sa grâce qui vaut mieux que la vie! C'est le vœu sincère de votre ami.

M. Motley, peu de temps après, venu en Hollande, passa quelques jours à la Maison du Bois. La veille de son départ il eut malgré l'état encore peu avancé de sa convalescence, la bonté de me rendre visite. Nous causâmes avec une franchise bienveillante, complète et réciproque. Je lui exprimais sans détour, quant à sa partialité involontaire, ce que je me préparais à communiquer au public. Il comprit ce que, dans sa lettre du 1 sept. 1857 ¹⁾ il avoit déjà prévu. Il me réitéra l'assurance positive qu'il avoit examiné *la Correspondance de 1617*, désirant et insistant qu'il n'y eût pas le moindre doute à cet égard.

¹⁾ Voyez ci-dessus, p. XL.

IV.

M. MOTLEY APPRÉCIÉ PAR M. GUIZOT. 1)

Deux ouvrages, publiés naguère aux Etats-Unies d'Amérique, *l'Histoire du règne de Philippe II*, par M. Prescott, et *l'Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies*, par M. Motley, ont précisément pour sujet les premières scènes et les premiers acteurs du grand drame européen dont j'ai essayé de résumer le cours et le sens : la monarchie espagnole dans sa morne splendeur et la république hollandaise dans son sanglant berceau : Philippe II et Guillaume d'Orange : le catholicisme et le protestantisme aux prises avec une égale ardeur et sous leurs plus indomptables chefs. Les deux historiens se sont, pour ainsi dire, partagé cette mémorable époque ; ils ont pris, pour objet principal de leur récit, l'un le roi et le peuple catholiques, l'autre le peuple et le prince réformés. L'ouvrage de M. Prescott doit embrasser tout le règne de Philippe II, et les deux premiers volumes, les seuls publiés jusqu'ici, n'en contiennent que les douze premières années, de 1556 à 1568. Le livre de M. Motley est déjà une œuvre complète ; voulant faire assister ses lecteurs

1) Extrait des *Mélanges Biographiques et Littéraires*. Paris. 1868. Il s'agit du premier ouvrage de M. Motley. De Guillaume Premier. Ce sont les dernières pages d'un article sur *Philippe II et ses nouveaux historiens*.

à la naissance de la république des Provinces-Unies, il a pris la vie de Guillaume d'Orange, dit *le Taciturne*, pour centre et mesure de son travail. Après une *Introduction* sur l'ancienne histoire des Pays-Bas et les dernières scènes du règne de Charles-Quint, il commence son récit à l'avènement de Philippe II, au moment où la lutte s'engage, bien que d'abord sans bruit, entre le roi inquisiteur et le prince réformateur, et il s'arrête en 1584, au moment où Guillaume tombe frappé par l'assassin payé par Philippe, qui s'écrie en l'apprenant: « Si le coup eût été porté deux ans plus tôt, l'Eglise catholique et moi nous y aurions gagné. » Philippe II avait raison de ne se réjouir qu'avec regret; Guillaume de Nassau était mort, mais la république des Provinces-Unies était fondée.

En retraçant cette tragique et glorieuse histoire, M. Motley a porté dans son travail deux grandes qualités, la science et la passion; il a profondément étudié les faits, et en les racontant il a ressenti, avec une ardeur sincère, toutes les émotions qu'ils pouvaient susciter dans une âme sympathique et généreuse. De nos jours seulement, les événements et les hommes de cette époque ont été mis en pleine lumière et peuvent être bien compris. . . .

Depuis trente ans surtout des sources nouvelles se sont ouvertes de toutes parts: en Espagne, en Hollande, en Belgique, en France, les archives ont été fouillées; les correspondances, les mémoires, les documents originaux, ont été recherchés et livrés aux curieux de toute sorte, savants ou oisifs. Trois grands recueils surtout, les *Archives de la maison de Nassau*, publiées à Leyde par M. Groen van Prinsterer, les *Correspondances de Charles-Quint, de Philippe II et de Guillaume le Taciturne*, que

M. Gachard a tirées, soit textuellement, soit par extraits, des archives de Simancas et de Bruxelles, et les *Papiers du cardinal Granvelle* insérés dans la grande *Collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France*, dont en 1833, et comme ministre de l'instruction publique, j'ai fait commencer la publication ¹⁾, tous ces travaux ont inondé de lumière l'histoire de cette époque, et nous pouvons assister aujourd'hui au spectacle du xvr^e siècle, presque comme si les acteurs étaient là, agissant et parlant devant nous.

A tant de documents dont le public était déjà en possession, et après les avoir soigneusement exploités, M. Motley en a lui-même ajouté de nouveaux; il a voyagé, il a séjourné longtemps en Europe, particulièrement en Hollande, en Belgique, en Allemagne; il connaît les lieux; il a visité les théâtres des événements; il a fouillé dans les bibliothèques, dans les archives, dans les collections de manuscrits; il rend compte dans sa préface des sources d'information, jusque-là inconnues, où il a puisé, des bienveillants appuis qu'il a rencontrés, des résultats qu'il se flatte d'avoir obtenus; et la lecture de son ouvrage confirme pleinement, quant à sa profonde étude du sujet, la confiance qu'inspire, au premier aspect, le simple exposé de ses travaux.

A la science M. Motley joint la passion. Protestant et républicain, il porte à son sujet, aux destinées de la Réforme et de la république hollandaise, un intérêt ardent; libéral, sincère et honnête homme, il s'indigne, comme

¹⁾ Voyez *Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps*. III. Chap. xv. Etudes Historiques.

s'ils étaient d'hier, contre les attentats dont la liberté religieuse et politique a eu tant à souffrir, il y a trois siècles, dans un pays lointain et étranger à sa patrie. Il s'attache et se plaint à flageller les auteurs de ces violences faites à l'âme et de ces souffrances infligées à la vie humaine. Il porte la même ardeur dans son admiration pour les défenseurs de la cause libérale et protestante; autant il déteste Philippe II et le duc d'Albe, autant il aime Guillaume d'Orange; il le raconte, il le commente, il l'explique en homme personnellement intéressé dans sa destinée et sa gloire; Guillaume le Taciturne n'est pas seulement pour lui un héros; c'est son héros. Trop bien instruit pour méconnaître et trop véridique pour taire les faits reprochés à ce prince, loin de les éluder, il s'y arrête, les examine, en scrute tous les détails, en avocat convaincu de l'excellence de sa cause et décidé à la soutenir sans réserve. Le récit du mariage de Guillaume, en 1561, avec la princesse Anne de Saxe, fille du grand électeur Maurice, et des ambiguïtés religieuses du prince dans la négociation de l'affaire, est un modèle de plaidoyer obstiné et habile pour couvrir les côtés faibles d'une bonne cause et d'un client chéri. Ce parti pris si tranché, ce sentiment si arrêté et si vif enlèvent à M. Motley, habituellement, l'apparence et quelquefois la réalité de cette équité historique qui, de nos jours, n'est souvent que du scepticisme ou de l'indifférence; il ne s'applique pas à pénétrer dans les rangs et dans les cœurs ennemis pour les comprendre et les décrire avec une impartialité scrupuleuse; il développe avec complaisance les faits et les scènes propres à susciter dans l'âme de ses lecteurs les sentiments dont il est lui-même animé, et il

ne donne presque jamais, à l'autre face des événements et des hommes, autant de place et de couleur. Mais ce caractère de l'ouvrage frappe au premier coup d'œil et empêche le lecteur de se livrer sans réserve à l'auteur. Et deux mérites s'élèvent bien au-dessus de cette imperfection trop apparente pour être périlleuse: le livre est vrai et aussi attachant que concluant; c'est un grand plaidoyer historique en faveur de la liberté religieuse et politique; la cause est évidemment bonne et gagnée, quoi qu'on puisse dire de la passion du rapporteur.

*. M. Guizot suppose que le caractère de l'ouvrage empêche le lecteur de se livrer sans réserve à l'auteur. — Assurément, quand le lecteur est M. Guizot lui-même ou son égal. Mais n'oublions pas que, pour le plus grand nombre des lecteurs, il n'y a rien de plus entraînant que l'éloquence de la *passion*, rien de plus irrésistible que l'indignation sincère contre les attentats, dont la liberté religieuse et politique, dit-on, a eu tant à souffrir, et dont un avocat habile, éloquent et profondément convaincu se plaît à flageller les auteurs.

La *passion* est doublement dangereuse, lorsque la *science* est incomplète.

Quant à la biographie de Guillaume Premier, « depuis trente ans surtout des sources nouvelles, » comme l'observe M. Guizot, « se sont ouvertes de toutes parts. » Cet avantage n'est pas également échu à M. Motley pour l'époque de Barneveldt. Des travaux préparatoires n'en ont pas également inondé de lumière les obscurités. Ce manque de documents a laissé un libre cours à l'imagination. Pour l'historien un don nécessaire sans contredit, mais néanmoins, sous l'empire d'une passion sans contrôle, incalculablement dangereux.

M. Fruin a déjà fait cette remarque par rapport au séjour de Leicester dans les Pays-Bas. (1585—1587).

« Een geschiedschrijver mag niet volstrekt ontbloot zijn van dichterslijke verbeelding. Terwijl hij de bijzonderheden eener gebeurtenis verneemt,

moet zich zijn geest onwillekeurig van die gebeurtenis een beeld vormen, waarin alle bijzonderheden tot een geheel zamensmelten. Hoe uitgebreider zijn kennis der bijzonderheden is, des te minder heeft zijn geest uit zich zelf aan te vullen, en des te juister komt dus zijn beeld met de werkelijkheid overeen. Maar zelfs dan nog heeft zijn verbeelding uit dat aantal bijzonderheden het geheel te scheppen. Zonder verbeeldingskracht kan hij slechts herhalen wat hij vernomen heeft, met andere woorden hoogstens, maar zeker op dezelfde wijs. Hij mag oorspronkelijk zijn in het beoordeelen der gebeurtenissen, bij het verhalen, bij het voorstellen moet hij in de voetstappen zijner voorgangers treden. Zijn beschrijving mist noodzakelijk het leven, waarmêe alleen een scheppende geest haar bezielen kan. Dat Motley in hooge mate deze gave des dichters bezit, weten de lezers zijner vroegere geschriften. Onder het bestuderen der oude kronieken, der slecht gestelde brieven van tijdgenooten, der dorre staatsstukken, ontwaakt zijne verbeelding, en voor zijn kunstenaarsoog verrijst het verleden in vaste omtrekken met gloeiende kleuren. Alleen omdat de geschiedenis voor hem leeft, kan hij ze ons zoo levendig voor oogen stellen. Zijn talent van schilderen zou nutteloos zijn, zonder die hoogere gave aan te zien wat voor ons prozamenschen onzichtbaar blijft.

Maar die gave, hoe onontbeerlijk voor den geschiedschrijver, heeft ook haar gevaarlijke zijde. Indien zij niet gepaard gaat aan een strenge krietiek, verleidt zij ligt tot verbeelding, tot schildering van hetgeen had kunnen zijn, maar niet geweest is. Ik zou niet durven beweren, dat Motley aan die verleiding altijd weêrstand biedt. »

The Life and Death of John of Barneveld est (quant aux événements de 1617—1619) un plaidoyer en faveur de Barnevelt, un réquisitoire contre Maurice. Un récit séduisant par le charme de l'art et du style. Un poème en prose. La vivacité de la forme vous captive et vous éblouit, comme le feroit la beauté d'une tragédie de Shakespeare, ou d'un roman de Walter Scott. Impossible d'ouvrir un tel livre, sans le lire jusqu'à la fin. Mais, prenez y garde! dans votre sympathie admirative, dans votre admiration passionnée, à moins que votre science ne surpasse celle de l'auteur, vous courez risque de confondre la fiction et la réalité.

Le danger redouble, lorsque, comme ici, la sincérité de l'historien-poète est indubitable, même dans les écarts de son imagination.

M. Augustin Thierry regardoit Walter Scott comme « le plus grand maître qu'il y ait jamais eu en fait de *divination historique*. » a) Cependant Walter Scott a écrit *The Tales of my Landlord*, dont la déplorable tendance a été mise en pleine lumière par M^r RIE.

D'après le point de vue de M. Motley non seulement Maurice est *ambitieux*, mais Cromwell devient nécessairement *hypocrite*. Les bénédictions de la Réformation, selon lui (voyez ci-dessus p. III) sont les résultats d'un fanatisme absurde; qui, à l'instar par exemple de la religion de Mahomet, a changé la face du monde, en donnant à l'énergie de ses fougueux sectaires un magnifique essor.

N'oublions pas que, sous la forme d'un roman, l'appréciation des événements et des personnages peut, chez des écrivains d'élite, être scrupuleusement historique.

Fort du témoignage de M. Fruin, je réitère, plus énergiquement encore, ce que j'écrivois en 1857. « Personne peut-être n'a mieux réussi à saisir et à exposer la véritable nature des rapports entre le Comte de Leicester et les Etats de Hollande que M^{me} BOSBOOM-TOUSSAINT dans ses romans historiques.

« Van den belangrijken en vruchtbaren strijd, die naar aanleiding der romans van Mevrouw Bosboom-Toussaint gevoerd is, heeft Motley geen kennis genomen. Zelfs die romans schijnt hij niet gelezen te hebben, hoewel Mr. Groen van Prinsterer, in de voorrede der nieuwe reeks van de *Archives*, ze als de beste voorstelling van dit tijdvak geprezen had. »

Ailleurs M. Fruin développe ce qu'il y a de regrettable dans cette omission.

« Het jaar 1585 was bijna ten einde, eer Leicester aan het hoofd der vijfduizend Engelsche voetknechten en duizend ruiters in het land verscheen. Brielle en Vlissingen werden aan de Koningin tot pand voor haar voorschotten ingeruimd. Een nieuw tijdvak begon voor onze geschiedenis, waarvan de gevolgen geduurd hebben zoo lang de republiek heeft gestaan.

a) *Miscellaneous writings, chiefly historical*. Edinburgh. 1841. P. 247—450.

Natuurlijk boezemt het ons groote belangstelling in. Voor weinige jaren gewaagde onze letterkundige wereld van niets anders dan van Leicester en van de tegenwerking door hem van de Staten van Holland ondervonden. *Het zijn de historische romans van Mevrouw BOSBOOM-TOUSSAINT, aan wie de eer toekomt van de aandacht van het publiek in die mate op dit tijdvak gevestigd te hebben.* Niet alleen als ver-
dichting, ook als *historische studie* hebben zij groote waarde; zij ken-
merken zich door eene oorspronkelijke opvatting van den geest des tijds,
die aanleiding tot denken en tot onderzoeken geeft. Niet dat de toedragt
der zaken er volkomen naar waarheid in beschreven wordt. De historische
waarheid is met de eischen der verdichting slechts gedeeltelijk overeen
te brengen. *De taak van den romanschrijver is eene andere dan die
van den historicus.* De romanschrijver vestigt de aandacht, en wekt de
weetgierigheid op; de geschiedschrijver tracht ze te bevredigen. Walter
Scott drukt dit eigenaardig verschil in de voorrede van een zijner romans
dus uit: «de historische roman is de wigchelaarsstaf, die aanduidt waar
de schat begraven ligt; dien te beuren is het werk der geschiedenis.»
Zoo is het ook hier met de geschiedenis van Leicester's bewind gegaan.
*De romanière heeft getoond, hoe merkwaardig voor onze geschiedenis
dit tijdvak geweest is.* Geschiedkundigen zijn op die aanwijzing afgegaan,
en hebben den schat althans gedeeltelijk aan het licht gebracht.» a)

Pour apprécier le mérite et l'influence des ouvrages de notre roman-
cière il suffit de lire la première partie d'un Volume publié en 1857
(*Historische Novellen*). C'est l'histoire en action. Vous assistez aux commen-
cements de la Réforme, au zèle persécuteur des papistes, et à la con-
stance des martyrs. b) — Ajoutez-y (afin de comprendre son but et sa
mission) l'épilogue (*Narede*) de *Leicester in Nederland* (1846) et la
Préface des *Historische Novellen* (1857).

a) *De Gids*.

b) Une trilogie: *De van Beveren*, *Jan Woutersz. v. Cuyck*, *Des Konings vriend*. —
En 1853. Jugez les écrits d'après leur date.

V.

LE PROFESSEUR LEO ET GUILLAUME PREMIER.

. Cette réfutation fait partie des *Prolegomènes* des Archives. 1^{re} Série. Tome III. (1836).

M. LEO, depuis 1828 professeur d'histoire à Halle, est à juste titre considéré comme un des plus illustres savants de l'Allemagne; unissant à la science et à la passion un esprit quelquefois étonnamment paradoxal.

La réimpression de ces pages servira d'avertissement salutaire à ceux qui, entraînés par M. Motley, sont enclins à méconnaître le caractère de Maurice. Lui-même pourra se convaincre que, par une *opinion préconçue* et une *conclusion précipitée*, on arrive à outrager la mémoire de GUILLAUME PREMIER, son héros et le mien.

Sous son autre aspect encore ces pages de 1836 ont en 1874 le mérite de l'à-propos. En général les Catholiques-romains ne se font aucun scrupule de façonner l'histoire à leur usage, à la manière de M. Veuillot. — Résumant en 1855 les principes d'un *Journal politique* dont j'étois rédacteur, je pouvois et devois écrire: « *De Nederlander heeft telkens gewezen op hetgeen plaats had in ons eigen Land; de reconstructie der geschiedenis naar ultramontaanschen bouwtrant; de gelijkstelling van dien WILLEM DEN EERSTE, die, meer dan één onzer uitstekende Vorsten, den naam van Vader des Vaderlands verdiend heeft, met een landverrader en eervergeten huichelaar, die met God en menschen gespot heeft.* » — Depuis lors on a redoublé d'ardeur et d'audace dans cet asservissement de l'histoire aux tendances et aux besoins de l'ultramontanisme. — Avouons toutefois que Rome sans renier sa foi, ne sauroit épargner la mémoire, ni de Guillaume Premier, ni de Maurice.

La doctrine des Arminiens, en méconnoissant le principe évangélique

de la Réforme, ramenoit à Rome. Le livre de M. Motley, plaidant la cause de l'arminianisme, prépare, malgré lui, les voies au *parti ultramontain*.

Il y a environ quarante ans j'ai été assailli, avec véhémence, toutefois dans un esprit chevaleresque, par une des célébrités historiques de l'Allemagne, M. HENRI LEO.

Quatre épithètes signalent la véhémence de cette philippique.

„Nous aurions pu terminer ici cet Avant-Propos sans la publication récente de l'Histoire des Pays-Bas par M. le Professeur LEO (*Zwölf Bücher Niederländischer Geschichten von Dr. H. Leo, I und II Th., Halle 1832 und 1835*). Jamais peut-être la Révolution qui donna naissance à la République des Provinces-Unies, n'a été présentée sous un aussi défavorable aspect. Jamais on n'a avec une égale assurance dépeint Guillaume Premier comme *un ambitieux, un intrigant, un traître, un hypocrite...*”

M. Leo, disois-je, a été conduit par des *préoccupations fâcheuses* à des *jugements erronés*.

„Il est évident qu'ici comme ailleurs, en tout ce qui concerne le Prince et son époque, des *préoccupations fâcheuses* ont conduit l'auteur à des *jugements erronés*. Mais d'où ces préoccupations lui sont-elles venues? Si nous parvenons à découvrir leurs racines, nous parviendrons à les déraciner.”

Il se lance dans des *exagérations* en sens inverse de celles qu'il combat.

„Il a fait trop peu de cas de ses devanciers. Il semble poser

en fait que la haine contre les Espagnols et l'admiration pour le Prince d'Orange ont produit chez nos historiens une excessive partialité. Certes les irritations d'une guerre longue et cruelle ont laissé dans la plupart de leurs écrits de profondes traces. Toutefois il y a eu des exceptions honorables même au fort de la lutte; et quand plus tard, les passions étant calmées, le point de vue national eut fait place au point de vue *scientifique*, nos historiens et nos publicistes ont en grande partie réparé nos torts à cet égard. — Quant aux Princes d'Orange, on doit se rappeler une vérité, surprenante au premier abord, mais que l'opposition des partis aisément explique; c'est que, si d'un côté on a exalté le mérite des Stadhouders, il y a toujours eu de l'autre côté *une tendance à le rabaisser*.

Faute d'avoir fait ces remarques, supposant à tout écrivain Hollandois un aveuglement presque complet, croyant donc faire *bien* en faisant *autrement*, M. Leo, soutenant la contrepartie, a dû nécessairement tomber dans des exagérations beaucoup plus graves que celles qu'il croit réfuter. Si l'on ne fait pas chorus avec ceux qui comparent Philippe II à tous les monstres de la terre et de l'enfer; si l'on est tenu de dissiper les calomnies à son égard, de reconnoître ses bonnes qualités, de montrer jusqu'aux excuses de ses vices; il n'ensuit pas qu'on doive en faire un Roi modèle et tracer un panégyrique. Si l'on croit pouvoir refuser à Guillaume Premier une partie des éloges qui lui ont été prodigués, il n'ensuit pas qu'on doive le dépouiller de toute vertu. S'animant pour la cause qu'il croit maintenir contre d'injustes accusateurs, M. Leo semble oublier que l'historien n'est pas avocat, mais juge; qu'il ne doit pas former contrepoids, mais tenir la balance, et qu'on ne rectifie pas des erreurs en tombant dans un extrême opposé."

Il méconnoit le *principe évangélique* de la Réforme.

„L'auteur, ce nous semble, eût considéré le Prince et ses efforts sous un autre aspect sans ce qu'il y a d'incomplet et d'inexact dans ses idées *sur la nature et l'importance de la Réforme*. M. Leo, hâtons-nous de le reconnoître, est *Protestant*, il ne partage pas les préjugés du Papisme. Il se joint tout aussi peu aux opinions retardataires de nos jours qui, ne pouvant se soustraire aux influences tristement vivaces d'une époque irrégulière, ne voyent dans le mouvement du seizième siècle que ce qu'ils appellent l'émancipation intellectuelle, le triomphe d'une liberté d'examen illimitée. Même il se prononce énergiquement contre ceux qui, n'ayant de la Réforme aucune idée, l'exaltent à cause de l'identité ou des analogies qu'ils lui supposent avec des systèmes désorganisateurs. Qu'est donc pour lui la Réforme? Un progrès, un perfectionnement de l'Eglise (*eine Weiterbildung der Kirche*) et ceci encore est vrai sous certain rapport; car les hérésies, et certes celle de Rome Papale aussi bien que les autres, nécessitant de nouveaux combats, deviennent pour l'Eglise de Christ une source de victoires et un moyen d'avancement vers le triomphe final. Mais la Réforme (et c'est en ceci que l'auteur nous semble n'avoir pas entièrement saisi son esprit, ni reconnu sa portée) ne fut point un pas en avant dans la voie, voie de perdition et d'erreur, où se trouvoit alors l'Eglise soi-disant Catholique. Elle fut un progrès, mais aussi un retour: elle régénéra, au lieu de développer. Ce fut en revenant à la vérité fondamentale de l'Evangile, *le salut uniquement par grâce et par la foi vivante aux mérites de notre Dieu et Sauveur JÉSUS-CHRIST*, que la Réforme, renversant un échafaudage de superstitions séculaires, devint le coup de mort d'un régime où la Bible étoit mise de côté et les Cieux à l'encan, Christ persécuté dans ses disciples, et Rome plus anti-chrétienne que sous les Césars. Ce n'est qu'en comprenant ainsi le Papisme et la Réforme, qu'on apprécie le principe religieux de notre révolution, la nature d'un

Etat, où le Seigneur donna naissance, durée, et force à Son Eglise, et les mérites des Princes qui furent appelés à servir d'instruments pour cette grande oeuvre de Dieu."

N'ayant pas, à notre avis, rendu entièrement justice à la Réformation, ni pénétré ce qui constitue son essence, il s'est aisément exagéré la force des *éléments révolutionnaires* qui sont venus s'y mêler.

„*Par sa nature, au lieu d'avoir avec ces éléments des affinités, la Réforme les repousse.* — Ce n'est point assez de reconnaître que, proscrivant la violence en toutes choses, elle n'a jamais par elle-même pu exciter à un bouleversement social. Il faut ajouter qu'en rappelant le principe Chrétien, savoir l'obéissance pour l'amour de Dieu et comme au ministre de Dieu, qu'en subordonnant en toutes choses l'autorité humaine à l'autorité Divine, elle a raffermi le pouvoir en le replaçant sur sa véritable base; elle a neutralisé, étouffé beaucoup de germes de rébellion produits, surtout vers la fin du Moyen-âge, soit par une fausse application du droit Romain, soit par un enthousiasme peu réfléchi pour les souvenirs républicains de l'antiquité."

Il devient souverainement *injuste* en commettant de prodigieux *anachronismes*.

„Dans la suite des temps, lorsque, perdant beaucoup de sa pureté première, la Réforme eût perdu beaucoup aussi de la vertu répulsive dont nous venons de parler, alors certes aux intérêts Protestants ont pu se joindre plus d'une fois les intérêts de doctrines dangereuses et funestes; mais, si l'on écarte quelques branches évidemment parasites, dont ni Luther, ni Calvin, ni Zwingle, ni aucun de nos pieux Réformateurs a pris la défense, au seizième siècle des rameaux sauvages n'ont pas encore été entés sur l'arbre de la Réforme. Afin d'excuser

les atrocités des Papistes, M. Leo observe que la Religion est le fondement indispensable de tout ordre social; que l'on admet un athéisme plus ou moins déguisé, aussitôt qu'on ne veut plus d'un principe religieux positif; que le Catholicisme Romain, conservant quelques grandes vérités, est préférable à des croyances indéterminées et chimériques. C'est vrai, c'est parfaitement vrai, mais tout-à-fait inapplicable à la question dont il s'agit. Les Protestants ne vouloient que professer l'Evangile en paix; s'abstenir de ce qui leur sembloit impie et idolâtre; célébrer, dans le petit cercle de leur famille et de leurs amis, le salut par grâce et les mérites expiatoires de Christ. Si une politique prévoyante étoit en droit d'étouffer leur voix par les supplices, n'accusons plus les Empereurs jetant aux bêtes les confesseurs d'une doctrine de paix et de charité, il est vrai, mais ennemie des idoles et qui, par son triomphe, devoit complètement changer la face du monde payen.

Confesser Christ, vivre selon ses commandements, voilà ce que les Protestants vouloient; tel étoit leur désir et leur but. Quant à leurs moyens, longtemps *ils n'eurent d'arme que la Parole de Dieu*; il ne coula de sang que celui de leurs *martyrs*. Il y eut une longue période de résignation et de patience dont l'Evangile seul possède le secret; on ne vit point de combats, mais d'autant plus de supplices; témoignant en faveur de leur foi, la douceur des victimes augmentoit la fureur des bourreaux. Et quand, après un demi-siècle, ces terribles persécutions déterminèrent les sujets à défendre leur vie contre les ordres sanguinaires du Souverain, nous ne prétendons pas qu'alors, durant les guerres civiles, la cause des Protestants soit demeurée pure d'excès: nous savons que par la suite, ne se bornant plus à la liberté de conscience, on voulut un culte public et des garanties de son maintien; mais nous affirmons que, par attachement traditionnel aux Maisons régnautes, autant que par principe

et scrupule religieux, on désiroit se réconcilier avec le Souverain; que le but primitif étoit la défense légitime renfermée dans ses plus étroites limites; que les prétentions, les exigences, c'étoit de n'être pas brûlé, c'étoit de n'être pas enterré vif.

Pour répondre à ceux qui sont prompts à stigmatiser la résistance des Chrétiens, empruntons, en terminant, le langage naïf du courageux et pieux de la Noue. „Ils méritent, dites vous, qu'on les extermine avec les armes, puisqu'ils prennent les armes. Ceux qui sont à leur aise, se courroucent aisément, et se soucient peu ou point de la misère des affligés: avisez si vous n'êtes pas tels. Si quelqu'un vous avoit seulement picqué, vous lui diriez des injures, et peut estre le frapperiez vous. Et ne considérez pas que ceux de la Religion de France ont souffert doucement l'espace de quarante ans, et ceux de Flandres quarante et cinq, toutes sortes de géhennes spirituelles et tourmens corporels pour fausses imputations. Et puis vous ne voulez pas encore qu'ils cherchent quelques remèdes pour s'exempter de si insupportables et cruelles misères!”

M. Leo est enclin ¹⁾ à embrasser les opinions erronées du parti *anti-stadhoudérien*.

„A ces sources de prévention ajoutons encore une cause fortement agissante; c'est le point de vue sous lequel M. Leo considère, par rapport aux Provinces-Unies, la position de la Maison d'ORANGE-NASSAU. Nous regrettons que, suspendant ses études à la mort de Guillaume Premier, il n'ait pu, en pénétrant dans les complications, nous dirions presque, dans le dédale de notre organisme politique, se convaincre que les Stadhouders, bornés, cernés, pour ainsi dire, de toutes parts, ne pouvant songer à une autorité despotique, étoient,

1) M. Motley, à son point de vue, *presque contraint*.

même si la générosité de leur caractère et des traditions de famille ne les y eussent déterminés, appelés et presque contraints à défendre, en face de l'aristocratie communale et de ses tendances exclusives, des libertés et des droits incessamment menacés. *La Maison d'Orange a su remplir cette importante et noble tâche; c'est le secret de son immense popularité.* L'entraînement des divisions intestines a pu voir des tyrans dans ceux qui ne permettoient ni à une classe, ni à une province, ni à une ville, d'accaparer le pouvoir aux dépens de la Généralité; il a pu même travestir en patrons généreux du peuple les chefs habiles d'un parti qui vouloit la liberté pour soi et une domination sans contrôle ou contrepoids sur les autres; ces erreurs se dissipent, ou même sont déjà dissipées; et pour une opinion telle que M. Leo en exprime ¹⁾, on n'en trouve guère d'équivalent, même dans ces productions éphémères qui, surgissant au milieu de la violence des passions, portent à chaque page, par les exagérations de leur amertume, le cachet de leur déplorable origine."

Le coloris du style, trahissant une partialité passionnée, devient un avertissement salutaire pour le lecteur. ²⁾

„Il a fallu le concours de toutes ces causes pour porter un écrivain aussi judicieux à exalter le Duc d'Albe ³⁾, à soutenir

¹⁾ Voici un passage très-significatif. „Die alte Niederländische Freiheit muss gegen Oranien und sein Haus vertheidigt werden... In diesem Kampfe entwickelten die Niederländer und vor allen die Holländer weit herrlichere Tugenden als irgendwo in dem Kampfe mit Spanien."

²⁾ La retenue de M. Motley, son louable désir de ne pas lâcher la bride à son indignation, rend son livre infiniment plus dangereux que le *nec plus ultra* accusateur de M. Leo.

³⁾ „Als ein *muthiger*, vor innerer Verantwortlichkeit nicht zurückschreckender *Diener*. Als ein durch das ameisenartig-subjective Wühlen unter dem Volke in

la nécessité d'un régime de terreur, qui dans un pays pacifié par la Duchesse de Parme ne fit que raviver un incendie presque éteint, que susciter des oppositions nouvelles. Il falloit ces préventions accumulées pour ne reconnoître à notre Révolution qu'une seule cause tant soit peu légitime, la levée irrégulière du dixième denier; pour trouver naturel (*ganz natürlich*) qu'on déclarât tous les habitants des Pays-Bas hérétiques, et tous les hérétiques coupables de haute trahison; pour justifier le Conseil des Troubles, pour s'extasier sur sa douceur ¹⁾, pour voir dans toute description quelque peu énergique des exécutions qui se succédèrent dans un court espace de temps, de l'exagération, du pathos ²⁾, du fanatisme ³⁾, ou le désir de défendre des séditieux. ⁴⁾ — Quant à Guillaume Premier, pas d'action que l'auteur ne prenne en mauvaise part, pas d'accusation qu'il n'admette, d'intention perfide qu'il ne suppose, de qualification odieuse dont il croie devoir s'abstenir. Il reproche au Prince la découverte du secret de Henri II ⁵⁾ (lui qui dans le Duc d'Albe approuve la dissimula-

den Niederlanden verletztes, angeekeltes edles Gemüth, was dabei für die Strenge des Rechts und des Dienstes begeistert ist, und was denen die sich gebärden als könnten sie kein strenges Recht tragen, als Strafe die ganze Last des Unrechts zu tragen giebt — als einer jener stolzen baumeisterlichen Geister, wie die Geschichte ihrer wenig hervorgebracht, erscheint Alba in seinem Wirken in den Niederlanden."

1) „Bei dieser Lage der Dinge hat man sich über Alba's und seines Blutrathes Milde, nicht über ihre Strenge zu verwundern."

2) „Wäre nicht die gemüthliche Empörung eines Niederländers gegen die Einrichtung des Blutrathes zu erklärlich, so könnte man fast komisch finden, mit welchem Pathos *Hoof*t dabei verweilt, dasz dieser Rath das kräftige, blühende Niederländersvolk so geknechtet." — Nous recommandons à M. Leo la lecture des Sentences du Duc d'Albe, 1567—1572, rassemblées par Marcus (Amst. 1735). Là il trouvera du pathétique en action, et fort peu qui prête au ridicule.

3) „Man sollte sich überzeugen bis zu welchem Grade protestantischer Besessenheit die meisten Schriftsteller über den Niederländischen Aufstand gekommen sind."

4) „Die Zärtlichkeit neuerer Schriftsteller für allen revolutionären Janhagel."

5) Voici ce qui s'étoit passé. — „Quand étant en France," écrit le Prince „j'ens

tion envers les Comtes d'Egmont et de Hornes ¹⁾; le départ pour l'Allemagne ²⁾, comme s'il eût fallu attendre qu'on le menât à l'échafaud; les ménagements envers le Roi, qui n'étoient, selon lui, que momeries et subterfuges odieux ³⁾; les négociations avec la Cour de France, comme si les Protestants des Pays-Bas, lorsque le Roi d'Espagne s'obstinoit à leur faire une guerre d'extermination, ne pouvoient, même au moment de périr, essayer cette voie de salut. Attribuant partout au Prince intrigues, égoïsme, fausse dévotion, caractère vindicatif ⁴⁾, pour couronner cette curieuse biographie, il

entendu de la propre bouche du Roy que le Duc d'Alve traictoit des moyens pour exterminer tous les suspects de la Religion, . . . et que le Roy pensoit . . . que je fusse aussi de ceste partie . . . ; pour n'estre envers S. M. en desestime, comme si on m'eust voulu cacher quelque chose, ie respondis en sorte que le Roy ne perdit point ceste opinion, ce qui luy donna occasion de m'en discourir assez suffisamment pour entendre le fonds du project des Inquisiteurs." *Apologie*. — Sur quoi M. Leo observe: „Wenn Granvelle glaubte die revolutionären Elemente, welche sich der Reformation bereits angeschlossen hatten, mit äusserer Gewalt in Fesseln legen zu können," (S'agissoit-il pour Granvelle d'exterminer des éléments révolutionnaires qui s'étoient mêlés à la Réformation?), so sehen wir darin nicht das „mindeste Tadelnswürdige, so wenig wir, als der Fürst von Orange dem Könige das Geheimniss gewissermassen *abhorchte und abschlich*, dies irgendwie zu loben wissen."

¹⁾ „Von Heuchelei kann in solchen Dingen nicht die Rede sein; ein Herzog von Alba würde vollkommen als Dummkopf in der Geschichte erscheinen, wenn er überall seine Absichten durch Offenheit seinen und der Regierung Feinden hätte blösgeben wollen."

²⁾ „Er faazte den Beschlusz die Niederlande zu verlassen, um *sich persönlich in Sicherheit zu bringen*."

³⁾ „Klug mag so etwas sein. . . , aber widrig bleibt es."

⁴⁾ Voici quelques échantillons. „Oraniens rachsüchtige und eigensüchtige Natur." „Der schlaue Reinecke." „Oraniens reineckische Natur." „Bei einem Manne von der Gemüthsart wie Oraniën waren dergleichen Vorstellungen (wie sehr er gegen Recht und Gewissen handle) verloren." „Der schleichende Schweiger." „Kann man ein groszerer Lügenkaiser seyn?" — Ce genre d'expressions, selon nous, ne convient pas à la gravité de l'histoire, n'est pas en harmonie avec le calme nécessaire à l'historien; celui-ci doit, du moins lorsqu'il accuse, être de sang-froid.

voit la rétribution Divine dans la manière perfide dont il fut assassiné." 1)

Last not least. Ainsi que M. Motley, M. Leo a subi l'empire d'une généralisation précipitée.

„Vraiment un tel excès de partialité seroit, malgré toutes les influences que nous avons énumérées, une énigme, si nous ne devons y ajouter une cause d'erreur, dont M. Leo semble avoir fait publiquement l'aveu. C'est le besoin de généralisation précipitée; la formation d'une opinion définitive avant l'étude approfondie des détails. „Quand," dit-il, „dans les travaux scientifiques, on s'abandonne à la recherche de bagatelles et de minuties (ce qu'il qualifie du nom de genre Hollandois, *Holländerei*), toute vigueur, toute agilité d'esprit, tout le *grandiose* de la composition et du travail doivent bientôt disparaître." 2) Sans entreprendre, en faveur du peuple auquel nous avons l'honneur d'appartenir, une défense qu'on jugeroit aisément intéressée, nous nous bornerons à remarquer que, si l'on craint de se perdre dans les minuties, il faut craindre aussi de trop promptement les dédaigner. En histoire, pour connoître les grandes choses, il est indispensable d'en apprendre beaucoup de petites. Quiconque ne veut pas se soumettre à cette laborieuse nécessité, restera dans l'incomplet, se lancera dans le vague, se fixera et s'en-

1) „In Beziehung auf Oranien kann man in diesem Ende nur eine gerechte Nemesis sehen. Daz er, der die Niederlande in Unruhe, Verwirrung und unägliches Unglück gestürzt, keinen ruhigen, besonnenen, sondern einen gewaltsamen Tod fand; ... ist am Ende Alles so einfache ~~Ver~~füllung des Spruches: wer Unglück sät, wird Schaden ernten, daz Sentimentalität bei diesem Falle am allerwenigsten angebracht ist."

2) „Wenn wir uns mit unseren wissenschaftlichen Bestrebungen erst einer eigensinnigen Holländerei und Kleinigkeits-krämerei ergeben, wird bald alle rasche Lebendigkeit und aller grosartige Betrieb am Ende seyn." *Jahrbücher der Wissensch. Kritik.* Marz 1835.

foncera dans l'erreur, mais n'atteindra point la réalité. „Il faut se garder de satisfaire le besoin de généralité par des généralisations incomplètes et précipitées... L'esprit humain est comme la volonté humaine, toujours pressé d'agir, impatient des obstacles, avide de liberté et de conclusions;... mais, en oubliant les faits, il ne les détruit pas; et ils subsistent pour le convaincre un jour d'erreur et le condamner. Il n'y a qu'un moyen d'échapper à ce péril, c'est d'épuiser courageusement, patiemment l'étude des faits, avant de généraliser et de conclure. ¹⁾

Ce que M. Leo recommande en théorie, savoir de ne pas s'embarrasser dans les détails, il l'a, selon nous, mis ici trop en pratique, et c'est pourquoi nous protestons contre ses arrêts comme évidemment précipités. Se flattant d'avoir saisi les grands traits, il glisse rapidement sur des particularités qui pourroient le faire changer d'opinion, s'il les avoit suffisamment méditées. Ainsi, par exemple, nous avions espéré qu'il auroit adouci ses jugements en lisant dans notre second Tome les nombreux passages où l'on voit les combats intérieurs du Prince désirant concilier ses devoirs envers le Roi avec ceux envers le pays, et surtout avec ses obligations envers Dieu et ses sympathies pour les Chrétiens persécutés. Mais non, il se borne à nous objecter les expressions du Comte d'Egmont que nous avons analysées. Il se hâte de donner ses conclusions sur un Ouvrage qu'il n'a pu encore que parcourir ²⁾; tandis que, d'après ses propres préceptes, il faut, pour prononcer en connoissance de cause sur le caractère de Guillaume Premier, examiner chacune de ses Lettres avec le soin le plus scrupuleux.” ³⁾

¹⁾ GUIZOT, *Cours d'Histoire moderne*. Leçon 12.

²⁾ Le Tome II des *Archives* a été expédié vers la fin de Juillet: la Préface de M. Leo est datée de Halle le 4 septembre.

³⁾ „Jeder von Wilhelms Briefe erfordert eine besondere psychologische Rückwärtsrechnung, wobei ein sehr complicirter Ansatz zu machen ist.”

Expliquer les Lettres d'après un point de vue général, est un procédé qui, stéréotypant une erreur préconçue, peut devenir souverainement dangereux.

„Observons néanmoins que, d'après M. Leo, les Lettres du Prince ne peuvent être pour son histoire qu'une source secondaire; la source première étant l'idée qu'on se forme de l'ensemble de ses actions. 1) — Qu'est ce à dire? Que les paroles du Prince n'ont pas de valeur dès qu'elles sont en opposition avec ces actes? C'est vrai. — Que l'on ne sauroit avoir une foi implicite en ce qu'il écrit. C'est encore vrai. — Qu'il faut peser chaque expression avec sévérité et méfiance? C'est bien, pourvu que la précaution n'amène pas l'injustice et la partialité. Mais expliquer la correspondance par l'idée qu'on a cru devoir se former de l'écrivain, qu'est-ce sinon plier et façonner les faits d'après un système tracé d'avance, ce qui fut et sera toujours une source inépuisable de méprise et d'erreur. Des Lettres nombreuses, intimes, écrites dans les circonstances les plus diverses, tiennent incontestablement le premier rang parmi les sources premières; elles contiennent une infinité de faits, surtout de faits psychologiques, dont l'idée générale (*die Totalauffassung*) ne peut être que le dernier résultat.”

On comprendra le désir que j'exprimois à M. Leo.

„Plus nous estimons les talents, les connoissances, et le caractère du Savant dont l'Ouvrage nous a contraints à faire ces remarques, plus aussi nous désirons qu'il dépose des opinions qui semblent indignes de lui; qu'il soit amené quelque jour à payer un tribut d'admiration méritée au Prince dont, tout

1) „Für die Geschichte Wilhelms können seine eigene Briefe nur eine secundäre Erkenntnisquelle bilden; die erste bleibt durchaus die Totalauffassung seines Handelns.”

en croyant servir la vérité, il a, même avec véhémence, outragé la mémoire; et que, poursuivant ses études, découvrant dans nos Annales un genre de beautés différent de celui que jusqu'à présent il a cru devoir y chercher, il rende, en détruisant et renouvelant une partie de son travail ¹⁾, un nouveau service à tous ceux qui s'intéressent à la connoissance intime des événements, des hommes, et de l'esprit des siècles passés."

M. Motley a réfuté admirablement M. Leo. En se fondant sur la *Correspondance* de Guillaume Premier. ²⁾

La prière par laquelle je terminois alors, ne sera jamais hors de saison.

¹⁾ Nous ne croyons pas que des additions (*Supplementarbogen*) puissent suffire: quand il s'agit des grandes lignes de la composition, nous contestons leur efficacité. „Si prématurément vous débutez par la synthèse, tout est perdu, il n'y a pas d'issue, et vous ne pouvez revenir à l'analyse qu'en détruisant tout votre travail précédent, et cette brillante synthèse dont les séductions vous avaient donné le change sur ses difficultés et ses inconvénients." V. COUSIN, *Histoire de la Philosophie au 18^e siècle*.

²⁾ Cette réplique, à la portée de chacun, n'étoit pas superflue. La réponse de M. Leo, dans une nouvelle édition de son ouvrage, modèle d'urbanité à mon égard, *laissoit beaucoup à désirer*.

„Herr Groen van Prinsterer, der mich mit seinem freundlichen Wohlwollen geraume Zeit zuvor beehrt hat, ehe der 2te Band meiner Geschichte der Niederlande das Leben des Prinzen von Oranien in einer Weise behandelte, gegen welche sein patriotisches Gemüth nothwendig Opposition machen musste, hat in dem Vorwort zu dem dritten Bande seiner *Archives* ausgesprochen, was er gegen meine Behandlung dieses Stoffes einzuwenden hatte. Diese Entgegnung war von seiner Seite natürlich, und fand in einer Form statt, welche überall das persönlich freundliche Vernehmen zwischen uns durchblicken liess. In der That konnte dies dadurch nicht gestört werden, da wir in religiöser und politischer Richtung im Wesentlichen für dieselben Ziele begeistert sind. Wenn ich aber *seine* Entgegnung natürlich finde, und wenn die Achtung, die ich vor diesem vortrefflichen Manne, dessen Character (wie selbst seine Gegner zugestehen) über jeden Tadel erhaben ist, hege, durch die Lebendigkeit

„ Nous sommes loin de prétendre pour nous et nos compatriotes au monopole de notre histoire. Au contraire, nous souhaitons ardemment que des savants étrangers y consacrent leurs travaux, espérant que cela même sera un heureux résultat de notre travail. L'histoire de la Maison d'Orange-Nassau et celle des Provinces-Unies offre un vaste champ et une immense tâche; tâche assez belle, assez éminemment Européenne pour exciter et justifier un intérêt universel. Nous sommes loin aussi de vouloir nous ériger en critique, nous qui avons besoin d'indulgence, et toujours, et doublement

des Gefühles, welches seiner Entgegnung zu Grunde ligt, nur *bevestigt* und *gesteigert* werden konnte, wird man mir es doch anderseits nicht verargen, wenn ich erkläre, jenes Gefühl für Oranien so wenig wie irgend eine Pietätspflicht gegen dessen Andenken theilen zu können. Oranien hat Deutschland nichts zu Gute gethan, und ich bin weder ein Niederländer von Geburt, noch dem nassauischen Hause für irgend Etwas zur Pietät verbunden. Ich kan unter diesen Umständen den von Herrn Groen van Prinsterer gegen mich angeführten Gründen nur zugeben, dass ich allerdings glauben will, dass Oranien im Fortgange eines Kampfes, bei dem er fortwährend durch die Kirche Verbündete suchen musste; im Fortgange eines Kampfes, der ihn selbst oft in so grosse Bedrängnisse brachte, sich almalig gegen Ende seines Lebens zu einer ernsteren religiösen Ansicht menschlicher Dinge hingeneigt habe. Früher war er so leichtlebig, wie aller niederländische Adel dieser Zeit; wofür, wenn nicht andere Beweise angeführt werden könnten, des Herrn Prof. Böttiger Abhandlung im Jahrg. 1836 des historischen Taschenbuches vollgültigen Beweis enthält. 2° Kann ich zugeben, und muaz ich zugeben, dass meine Darstellung der niederländischen Verhältnisse zu Oraniens Zeit in leidenschaftlicher Sprache abgefasst ist. Dies letztere ist ein Vorwurf, der mehr oder weniger jede von mir herrührende Darstellung, an der ich wirklich gemüthlichen Theil genommen habe, treffen wird. Ich bin zuweilen etwas erregbarer Complexion als die meisten Menschen, und würde nur mittelst einer Gattung Heuchelei mir den Ruhm eines gemezenen Schriftstellers erwerben können, will mir aber lieber den Vorwurf der Leidenschaftlichkeit Zeit Lebens mit Recht machen, als mir das Sündenjoch einer erheuchelten Aeuszerungsweise aufladen lassen. Ausserdem habe ich jene Partie meiner niederländischen Geschichte geschriben, während der niderträchtigste Liberalismus halb Europa in Bewegung setzte, und die Zeitbegebenheiten haben damals lange mich in einen vollkommen krankhaft aufgeregten Zustand versetzt. Abgesehen von diesen beiden Zugeständnissen, sehe ich aber durchaus nicht ein, worin mich Hr. Gr. v. Pr. irgend *widerlegt* hätte, wie man das in deutschen Litteraturzeitungen wohl angegeben gefunden hat.”

dans un ouvrage où, pour ne pas trop ralentir la marche on est à chaque instant forcé d'être incomplet et superficiel. Néanmoins nous prions ceux qui voudront s'occuper de cette étude, de ne pas prononcer avant de connoître à fond la cause, de ne pas troubler les développements de la science par des assertions hasardées qu'un examen ultérieur renversera demain ; de ne pas décider des questions qu'on n'a pu encore approfondir ; surtout de ne pas aisément déverser le blâme sur ceux qui, au jugement des contemporains et de la postérité, sont des modèles de véritable grandeur et de dévouement généreux."

VI.

RÉSULTATS ACQUIS EN 1841.

*. A son point de vue M. Motley devoit aboutir à une opinion exactement conforme à celle du *Parti anti-stadhoudérien*, dont le progrès des études historiques a depuis trente ans fait justice dans notre pays. — Le fragment suivant est emprunté aux *Archives*. 1^e Série. Tome II. 2^e Edit. 1841.

Incontestablement *dans le dernier quart de siècle* nous avons fait des progrès, quant à la manière de considérer les temps passés. La preuve en est que, sans crainte d'être contredit par ceux dont l'opinion a du poids, je puis affirmer que l'Histoire de notre Patrie a été longtemps exposée avec injustice et passion, de part et d'autre, il est vrai, mais surtout d'après les opinions et les intérêts du parti anti-stadhoudérien.

Ce fait s'explique aisément. Dès la fin du seizième siècle l'Aristocratie communale fut contraire aux Stádholders. Elle voyoit en eux les seuls antagonistes qu'elle eût vraiment encore à redouter. Par la révolution, le Clergé Catholique-Romain étoit banni et le Clergé Protestant n'avoit acquis aucune influence immédiate sur les affaires de l'Etat; la Noblesse étoit appauvrie, décimée; les Régén-

ces des Villes n'avoient donc, pour devenir toutes-puissantes, qu'à se débarrasser entièrement du pouvoir royal. C'est assez dire que, par calcul et presque par instinct, leurs efforts alloient se diriger contre le Stadhoudérat. En effet cette charge, ce pouvoir, dont, par la confusion des rapports, il devenoit facile de modifier la nature et de restreindre les limites, étoit néanmoins un reste de Monarchie au milieu d'une République improvisée; une espèce de protestation permanente contre la forme de Gouvernement que les circonstances avoient substituée à l'ordre traditionnel; et, qui plus est, cette autorité (aux yeux des Aristocrates, une espèce d'anomalie) offroit un point de ralliement, une pierre d'attente, une espérance à tous ceux qui revendiqueroient des droits usurpés.

Ce n'est pas qu'il n'y eût eu moyen de s'entendre; pourvu que le Stadhouder, au lieu d'être le Chef et le modérateur des Etats, eût consenti à devenir tout de bon leur ministre: on eût changé ainsi un adversaire importun, un dangereux rival, en un auxiliaire précieux; par lui on eût contenu et réprimé le peuple; on se fût déchargé sur lui de toute responsabilité. Mais les Princes de la Maison de Nassau ne se prêtèrent pas à cette combinaison, n'acceptèrent pas ce rôle subalterne et passif. Investis d'un pouvoir que généralement on jugeoit essentiel et inhérent à la République; forts du souvenir des services rendus au pays; soutenus par la plus grande partie de la nation, qui voyoit en eux ses défenseurs naturels; justement indignés des prétentions de la Hollande et en particulier de la Ville d'Amsterdam, trop souvent le centre de bien des intrigues déplorables et illicites, ils se crurent tenus de rétablir l'équilibre, de repousser les attaques de l'in-

térêt particulier contre le Corps de l'Etat, et de récupérer ou tout au moins de maintenir les libertés du peuple que les entreprises des patriciens avoient enlevées ou venoient incessamment menacer. Dès lors il y eut entr'eux et l'Aristocratie un antagonisme perpétuel; et, lorsqu'elle n'eut pas besoin de leurs services, elle s'efforça de se soustraire à un contrôle parfois très-embarrassant. On conçoit donc avec quelle défaveur, surtout dans des moments de crise et de lutte, leurs actions et leurs intentions furent jugées. Ils furent accusés de flatter la populace, de viser au despotisme.

Au dixhuitième siècle, le parti anti-stadhoudérien se renforça du parti révolutionnaire et libéral. Le champ de l'histoire fut exploré au profit des opinions nouvelles, le mot de République fut jugé synonyme de celui de liberté; par conséquent rien de plus simple que de voir dans nos oligarques des patrons du peuple et dans les Stadhouders des tyrans. Ayant adopté ce point de vue, un débordement de reproches et d'injures contre ceux-ci fut inévitable. Il y eut une époque où la haine les transforma en antagonistes des droits de l'humanité.

Ce n'est pas tout. — Le culte Réformé étoit la religion de l'Etat. Les lois devoient être conformes au principe Chrétien qui formoit la base de cette Eglise Evangélique; au reste tous les membres de l'Eglise dominante étoient, sans acception de personne, soumis au pouvoir temporel. Sur tous ces points les différents partis étoient d'accord. Mais il y avoit néanmoins de graves ressentiments. Fidèles aux principes des Réformateurs et aux notions de la véritable liberté, les Stadhouders défendoient, par attachement et par devoir, d'abord la liberté de conscience

pour tous, puis la foi et l'indépendance de l'Eglise Réformée, tenue de faire respecter dans son sein les points fondamentaux de sa croyance; libre de refuser toute intervention de l'Etat; lequel, à moins de circonstances exceptionnelles, ne prenoit connoissance de ses décisions, en matière de dogme et de discipline, que pour les faire exécuter. L'Aristocratie avoit des vues moins larges et plus intéressées. Le parti anti-stadhoudérien eut constamment des affinités, des rapports, des alliances avec le parti hétérodoxe. Désirant étendre sa domination, il prêtoit facilement l'oreille aux suggestions des sectaires qui, pour n'être pas mis au ban de l'Eglise, faisoient assez bon marché de ses libertés. Un tel accord eût produit un contrat de servitude pour prix d'une protection funeste. Ici encore les Stadhouders intervinrent en faveur de l'Eglise établie et de ses principes constitutifs. De là de nouvelles invectives; ils prenoient, disoit-on, les dehors de la piété, les apparences de la ferveur religieuse, pour acheter l'appui du Clergé orthodoxe. Ce fut pis encore quand à l'hétérodoxie succéda l'incrédulité. Elle admit à peine dans le passé la sincérité d'une foi qu'elle avoit abandonnée; dans les efforts des Princes d'Orange et de leurs adhérents elle ne vit que deux mobiles, l'ambition et le fanatisme.

Ces préventions injustes se propageoient avec facilité. Le parti anti-stadhoudérien, qui longtemps eut en mains un pouvoir arbitraire et exclusif, fut constamment nombreux dans les classes qui donnent le ton à l'opinion publique; il domina surtout dans la province de Hollande, contre les empiétements de laquelle les Stadhouders avoient eu le plus fortement à lutter, et qui,

plus qu'aucune autre, étoit le centre des lumières et la résidence des gens de lettres. L'affluence des étrangers étoit extrême, par suite du commerce et par les événements politiques; la plupart contractoient des relations avec les familles opulentes de nos grandes villes. Endoctrinés par la noblesse bourgeoise; encouragés, salariés par leurs patrons, ils répétoient la leçon qu'on leur avoit faite; de bonne ou de mauvaise foi, ils adoptoient les préjugés de la caste qu'ils avoient le plus habituellement fréquentée; excités par l'ambition et la reconnaissance, ils les répandoient dans de nombreux écrits. Ainsi l'opinion des Aristocrates devint générale, à force d'être proclamée; et l'écho de ces mille voix réagit souvent sur les habitants des Provinces-Unies émerveillés de ce nombre infini de témoignages, dont il eût toutefois été facile d'expliquer l'admirable concert.

Il fut démontré que les Stadhouders, auxquels du reste on vouloit bien ne pas refuser, ni quelques talents militaires, ni quelque habileté diplomatique, avoient eu le pouvoir absolu pour but constant, principal, unique; que, pour y atteindre, ils avoient employé toute espèce de moyens; caressé, excité les passions de la multitude, provoqué la guerre, favorisé l'intolérance et la fougue dogmatique des Calvinistes, et que notre histoire pouvoit se résumer dans le récit de leurs projets d'usurpation, déjoués chaque fois par la prudence extrême et le dévouement sublime des autorités municipales. On ne se contenta point de vanter les talents extraordinaires des Barneveldt et des de Witt, de louer leur caractère énergique, de déplorer la triste fin d'une carrière, dans laquelle d'importants services semblent avoir racheté de graves

erreurs; mais l'on s'obstina à métamorphoser ces chefs habiles et audacieux d'un parti lequel aspirait à réunir tous les pouvoirs, en véritables démophiles, en martyrs sublimes de leur amour pour la liberté. La détermination hardie de Guillaume II, subjuguant, jeune encore, ses adversaires par son audace, devint un crime de lèse-majesté-aristocratique. Guillaume III, sauvant l'Europe par les combinaisons de son génie, ne fut qu'un ambitieux ordinaire, sacrifiant les intérêts de la République au désir de se ceindre le front du bandeau royal; Maurice, après quarante années de victoires, après l'abaissement de ses adversaires dans l'Eglise et dans l'Etat, se refusant à toute augmentation de pouvoir, et donnant ainsi par le fait, le plus éclatant démenti aux accusations d'absolutisme, fut, à force de calomnies, assimilé au dernier des tyrans; le Père de la patrie, le fondateur de la liberté, Guillaume I lui-même, malgré une vie de sacrifices, ne put échapper au soupçon d'avoir été guidé par un égoïsme hypocrite. Ainsi, grâce à l'esprit de parti, notre histoire, travestie, défigurée, étoit, par des métamorphoses successives, devenue un recueil de contre-vérités.

Vers la fin du siècle dernier il y eut une dissonnance au milieu de cet accord presque universel. Le célèbre KLUIT, Professeur à Leide, dans des Ouvrages d'une rare érudition, souleva le voile qui couvroit une foule d'erreurs; mais ses écrits, rédigés avec beaucoup de ménagements et de réticences, eurent fort peu de retentissement en dehors du monde savant. Ce n'étoit pas à cette époque qu'on approfondissoit sérieusement des doctrines peu en harmonie avec les idées reçues. On ne s'inquiéta guère des preuves; on crut faire assez en condamnant hautement

les résultats. On admira la science prodigieuse de l'écrivain; on regretta la tendance des opinions qu'il avoit professées. Aussi ne franchirent-elles pas les bornes de quelques dissertations académiques. La protestation contre les préjugés fut, pour le moment, à peu près inutile. Auprès du public ils se maintinrent dans leur droit mal acquis de chose jugée: on mettoit au ban de l'opinion quiconque osoit émettre un doute modeste et discret.

Mais il n'est pas donné à l'homme d'exclure la vérité pour toujours. Quand, en 1813, au terme de la triste époque de nos disputes révolutionnaires et de notre anéantissement politique, une nouvelle lumière se leva sur la patrie réhabilitée, un souffle de rénovation en toute chose se fit sentir. Il y eut alors une de ces époques trop courtes et qu'il faut saisir au passage, parcequ'elles ne reviennent qu'à de longs intervalles, où le sentiment religieux et national, longtemps comprimé, réagit avec force et promit un meilleur avenir. L'influence favorable sur les études historiques fut manifeste. Le mouvement spontané contre le double joug d'un Gouvernement anti-national et d'un despotisme militaire et administratif, le retour à une existence indépendante, le loisir d'une situation pacifique et tranquille après des troubles multipliés et des guerres qui sembloient ne devoir jamais finir; le besoin d'échanger le vague des théories arbitraires contre quelque chose de positif; le désir si naturel de fonder et d'affermir le patriotisme sur la base inébranlable des traditions communes, firent reporter les regards avec amour sur les actions mémorables de nos Ayeux. Un examen libre et impartial devenoit plus facile; l'organisation de la République ayant été abandonnée, ce qui avant 1795 se rattachoit d'une

manière plus ou moins directe aux intérêts de la génération contemporaine, tomboit définitivement dans le domaine paisible du passé : le feu de la souffrance, on le croyoit du moins, avoit consumé jusqu'au dernier germe de la discorde.

Cependant il falloit laisser beaucoup à l'action lente et régulière du temps. On ne détruit pas en un jour des opinions qui ont joui, durant plusieurs générations successives, d'un empire incontesté. D'ailleurs la tendance anti-stadhoudérienne avoit, non pas réellement, mais moyennant une légère illusion d'optique, assez de conformité avec les idées libérales qui, dans notre pays comme ailleurs, reprenoient un libre cours après la chute de Bonaparte. Il étoit donc à craindre que longtemps encore les tentatives de réforme céderoient à l'influence de la routine. Mais un esprit d'une trempe extraordinaire vint bientôt par ses attaques hâter la démolition de l'édifice que plusieurs auroient encore voulu étayer. BILDERDIJK, homme d'un rare génie et d'un caractère ardent, et qui n'avoit jamais fléchi devant les nouveaux systèmes, soit en religion, soit en droit public, saisissant avec ses forces gigantesques les armes préparées par Kluit, rattachant l'étude de notre histoire aux grands principes de la légitimité et du Christianisme, fondit tout à coup sur ceux qui se trainoient paisiblement dans le sentier battu ; troubla, terrassa ses foibles antagonistes, qui, dans un doux sentiment de quiétude, ne songeoient qu'à se livrer à leurs goûts littéraires, ou à leurs penchans politiques. Dans le sentiment de sa force, il attaqua de front ce qui sembloit inattaquable ; il renversa des réputations usurpées, et, comme s'il eût visé à des résultats

inverses, il exalta ce qu'on avoit coutume de traiter avec mépris, il traîna par la boue ce qui avoit été l'objet d'une constante adoration. Il y eut, pour l'étude de notre histoire, un choc violent, une espèce de tremblement de terre du monde moral. L'impression fut vive, particulièrement sur les jeunes étudiants auxquels il communiquoit ses vues et le feu dont il étoit dévoré; leurs thèses et leurs écrits en firent foi.

On jeta les hauts cris. C'est la coutume et presque le droit de ceux qui se sentent grièvement blessés. On accusa Bilderdijk de paradoxe, d'obscurantisme, et, malgré l'absurdité du reproche, vû la tendance prononcée du Gouvernement vers les principes libéraux, on ne rougit pas de parler même de servilisme. Peu s'en faut qu'en l'honneur de la liberté de penser ce qu'on veut et de dire ce qu'on pense, on eût imposé à Bilderdijk le silence ou l'exil. On le regardoit comme un perturbateur public. Quoi de plus naturel? Il contestoit à la plupart de nos hommes de lettres la légitimité de leurs affections, et de leurs antipathies, et, ce qui peut-être leur étoit plus douloureux encore, il les dérangoit dans le repos de leurs convictions et de leurs habitudes; et, si, lors de la première apparition des Institutes de Gajus, des Professeurs en Droit se sont irrités contre le malencontreux antiquaire qui bouleversoit leurs études par sa découverte, comment n'auroit-on pas repoussé avec indignation Bilderdijk, provoquant un remaniement complet de nos Annales par sa violente attaque! En outre, liant le passé à des vérités universelles, il avoit donné à ses principes et à ses idées une actualité menaçante. Une levée de boucliers étoit donc inévitable. Mais il étoit trop tard; le

coup étoit porté. Bilderdijk avoit dissipé le prestige d'infaillibilité dans lequel l'opinion dominante avoit trouvé sa sauvegarde; il avoit fait sentir, même à ses antagonistes, la nécessité de revenir sur des questions qu'on avoit crû décidées. Nous regrettons l'aigreur, l'amertume, qui, de part et d'autre, vinrent trop souvent changer les discussions en disputes, mais au moins, et ce fut un gain immense, la science, longtemps stationnaire, parcequ'on croyoit avoir atteint les limites de la vérité, reprit sa marche par l'impulsion du doute. ¹⁾

¹⁾ M. Fruin se plaint à reconnoître, *dans sa partialité même, la sincérité de BILDERDIJK.*

« Wanneer wij de geschiedschrijving als een kunst erkennen, kan het ons niet ontgaan dat zij, als elke kunst, hare grenzen heeft, en dat wij van den kunstenaar niet vergen mogen wat die grenzen te buiten gaat. Van den geschiedschrijver te vorderen dat hij de geschiedenis anders schrijve dan hij ze zich voorstelt, is even ongerijmd als van den schilder te vragen dat hij een voorwerp afbeelde anders dan hij het ziet.

Wat volgt hieruit? Dat onpartijdigheid te vorderen van iemand die partijdig is, onredelijk zou wezen. Het is, te verlangen dat hij anders zal schrijven dan hij denkt. Laat een partijdig man, zoo hij zich geroepen acht om een geschiedenis te schrijven, partijdig schrijven. Hij trachte de overtuiging, die hem bezielt, zoo levendig, zoo sprekend mogelijk uit te drukken. Zoo zal hij althans een stuk leveren, dat kunstwaarde bezit, dat een reden van bestaan heeft. Zoekt hij daarentegen die overtuiging te bedekken en te bemantelen, om andersdenkenden geen aanstoot te geven en aan allen te voldoen, hij zal een misgeboorte voortbrengen, dat niet leven kan, omdat het beginsel van het leven moedwillig vernietigd is. En hij zal zelfs niet eens den schijn van onpartijdigheid kunnen bewaren, want onze overtuiging kunnen wij gelukkig niet verloochenen. Wij mogen haar verbergen, zoo veel wij willen, op het onverwachtst straalt zij door, en geeft dan des te meer ergernis, naar mate zij schroomvalliger bedekt was. Reeds de eerlijkheid vordert dat men zijn

Il nous semble qu'on peut résumer à peu près de la manière suivante l'opinion actuelle de la plupart des hommes modérés et impartiaux. Son principal caractère est de n'être pas encore définitivement fixée, mais de marcher à la conquête de la vérité avec une hardiesse qui, après la découverte de beaucoup d'erreurs, n'a qu'un très-foible respect pour les jugemens traditionnels. Se rappelant qu'il n'y y pas de marque de partialité plus sûre et plus ridicule à la fois, que de vouloir louer ou condamner les adhérents d'un parti en masse, on convient que l'aristocratie communale a rendu de très-grands services et qu'une foule d'hommes distingués est sortie de ses

oordeel te kennen en niet te raden geeft, dat men zich toont zoo als men is, en niet zoo als men denkt het minst te mishagen. Wat is het dat Bilderdijk zoo ergert in Wagenaar? Juist die *bedekte partijdigheid*. In plaats van ruiterlijk uit te komen voor zijn gevoelen, hartstogtelijk te roemen of te laken, zoo als Bilderdijk gewoon is, pleegt Wagenaar zijn eigen oordeel bescheiden te verzwijgen, maar den lezer als van zelf tot het vormen van een oordeel te leiden, dat met het zijne overeenkomt. Zoo houdt hij zich schijnbaar onzijdig, maar oefent inderdaad op de meening zijner lezers een even beslissenden invloed uit, als indien hij zijn eigen gedachte met kracht van taal had aangedrongen. Zeker, wij zullen den ruwen, heftigen toon van Bilderdijk niet prijzen, maar aan zijn ronduit spreken geven wij de voorkeur boven het behendig insinueren, dat vele oogenschijnlijk minder partijdige schrijvers zich veroerlooven.

De onvergefelijke fout van Bilderdijk ligt, naar mijn oordeel, niet in zijn partijdige opvatting, maar in zijn gebrekkig onderzoek. Hij heeft zich de noodige moeite niet getroost om naauwkeurig te leeren kennen hetgeen hij beschrijven wilde. Hij heeft dezelfde fout begaan als de schilder, die zijn portret op het doek brengt voor hij den af te beelden persoon juist heeft opgenomen. Hoe fraai geschilderd, hoe geniaal opgevat, zijn stuk zal geen portret, maar een bloot fantaisiestuk wezen. »

rangs, mais on se demande si les efforts de cette classe ont mérité les éloges qu'on lui a si prodigalement donnés ; si, jalouse de son indépendance, elle a eu un respect égal pour les libertés publiques ; si elle n'a pas eu constamment en vue l'extension de ses privilèges et l'agrandissement de son pouvoir, accaparant, aux dépens des Stadhouders et du peuple, la direction de l'Etat ; si sa domination n'est pas devenu un joug difficile à porter, insupportable même à plusieurs époques ; si ses relations à l'étranger ont toujours été marquées au coin d'un véritable patriotisme ; et si, dans le cas que ses empiètements successifs n'eussent rencontré que de foibles obstacles, elle n'eût pas dégénéré aisément, à l'instar de Venise, dans un gouvernement d'Oligarques. De même, sans se laisser égarer par un enthousiasme sans bornes, on croit qu'il est juste d'examiner si les Princes d'Orange, auxquels on reproche de s'être opposés plus d'une fois, à la paix, n'ont pas déjoué ainsi les manœuvres d'un ennemi doublement redoutable, lorsqu'il sembloit vouloir déposer les armes ; si, en maintenant la Religion Réformée, ils n'ont pas, à part leur conviction personnelle, agi conformément à leurs obligations envers Dieu et envers les hommes ; si les jugements sévères sur chacun d'eux en particulier ne reposent pas, en grande partie, sur des bruits controuvés et des calomnies accréditées ; enfin, pour ne pas oublier ici une accusation qui leur fut commune, si, au lieu de pencher vers la tyrannie, ils n'ont pas avec un zèle, qui souvent au moins, fut désintéressé, combattu la tendance d'une caste égoïste, disposés à lui laisser une influence légitime, mais décidés à ne pas sacrifier à ses exigences hautaines les droits du reste des citoyens.

On ne craint plus d'aborder même les points sur lesquels autrefois l'esprit de parti ne pouvoit supporter la moindre contradiction. La mémoire de Guillaume II a été, jusqu'à un certain point, réhabilitée. On rend plus de justice aux actes et aux intentions de Guillaume III. On convient que le titre d'amis du peuple va mal aux chefs d'une faction oligarchique. On reconnoit que les Régences avoient, par de longues menées, mis successivement les droits des bourgeoisies à néant. Si tous ne voient pas en Maurice le défenseur de l'Eglise et de l'Etat contre l'oppression des Arminiens et des Aristocrates, plusieurs avouent que sa conduite en 1618 et 1619 a été atrocement dénaturée. On comprend même, chose qui longtemps parut si difficile à concevoir, que le fameux Synode de Dordrecht n'a pu être l'objet d'un jugement équitable à une époque d'incrédulité ou d'indifférence, et que cette Assemblée, en condamnant des erreurs, déplorables en elles-mêmes et plus funestes encore par leurs conséquences, a rendu un service important à la Chrétienté et sauvé l'Eglise de la corruption, comme le Stadhouder a préservé l'Etat de la guerre civile. Enfin l'on est d'accord que l'ignorance ou l'esprit de parti ont beaucoup omis et beaucoup exagéré, qu'ils ont dépeint une multitude de faits sous des couleurs fausses, et qu'avant de se disputer sur l'appréciation des événements et des personnages, il faudra savoir si les hommes et les choses ont réellement été tels qu'on a eu coutume de se les représenter.

Voici donc où nous en sommes. Une Histoire des Pays-Bas, ou même des Provinces-Unies, n'existe pas encore et ne sauroit encore exister. L'insuffisance de tout ce qu'on nous a donné sous ce titre est manifeste, et l'on

commence à se défier, même plus ou moins, croyons nous, à se moquer de l'outréçuidance avec laquelle plusieurs de nos écrivains ont raconté les événements, indiqué les causes, déduit les conséquences, tracé les portraits, analysé les caractères, et démêlé, comme par un art magique, jusqu'aux plus fines nuances du coeur et de l'esprit. Dans l'investigation des faits l'on a recours aux sources contemporaines et aux pièces inédites. On comprend qu'il faut une autre base à l'édifice et que les travaux préparatoires sont à peine commencés.

Quels sont les devoirs que cet état de choses prescrit? Mettre une grande ardeur dans les recherches, éviter toute précipitation, quand il s'agit de juger; s'abstenir de toute arrière-pensée, de tout but particulier qui pourroit rendre suspect le dévouement à la vérité.

VII.

1842—1858.

Frappez fort plutôt que *juste!* étoit, je ne dis pas la maxime, mais plus ou moins l'erreur et l'habitude de Bilderdijk et de quelques-uns de ses disciples. Elle a eu, il faut en convenir, d'excellents résultats.

La science longtemps stationnaire, parcequ'on croyoit avoir atteint les limites de la vérité, reprit sa marche, par l'impulsion du doute. Ce fut le mérite inappréciable de cette école, malgré ses exagérations, ses paradoxes, son évidente partialité. ¹⁾

Des auteurs distingués, en songeant au *medio tutissimus ibis*, sont arrivés à un jugement plus équitable que leurs devanciers.

C'est ainsi que, dans un travail classique *Nederlands*

¹⁾ A cette école (bien que l'auteur n'ait pu suivre les leçons de Bilderdijk) appartient la Vie de Maurice *in zijn leven, waardigheden en verdiensten voorgesteld* par Mr. VAN DER KEMP, dont le quatrième et dernier Volume a paru en 1843. — Il a publié aussi une Apologie très-remarquable du Synode de Dordrecht (*De Eere der Nederlandsche Hervormde Kerk gehandhaafd*, déjà en 1830) et plusieurs autres écrits relatifs à cette époque.

Heldendaden te Land ¹⁾ M. BOSSCHA, terminant la revue des sièges et des campagnes de Maurice, déjà en 1834 ajoutoit :

« Genoeg zoo op deze bladzijden de verplichtingen eenigermate zijn in het licht gesteld welke ons Vaderland heeft aan het krijgsbeleid en aan den heldendegen des mans, wiens onwaardeerlijke verdiensten, door *dezen* Prins van Oranje als Hoofd der Nederlandsche Landmacht bewezen, bij sommigen *minder nauwkeurig bekend zijn dan de omstandigheden der terechtstelling van Oldenbarnevelt.* »

Ou je me trompe fort, ou c'est ici le cas de dire à *bon entendeur salut* ! Formé à l'école des Anciens, l'auteur, dans la finesse de son ironie, concentre et indique l'ardeur de son indignation contre ceux qui, absorbés dans leur infatigable étude des particularités qu'on débite pour noircir les antagonistes de Barnevelt, seroient assez embarrassés de vous dire les services incalculables que Maurice, par son intrépidité, par son coup-d'oeil, par sa tactique, a rendus à leur pays.

De même, vingt ans plus tard, en 1854 le lieutenant-général KNOOP, dont les écrits historiques sont trop peu connus hors de l'enceinte étroite de notre territoire, donne une leçon sévère et méritée à ceux qui, par de déplorables préjugés, opposent sans cesse Maurice à Barnevelt, Guillaume III à Jean de Witt.

De naam van *Oldenbarnevelt* is, ongelukkigerwijze, een partijnaam

¹⁾ Ouvrage indispensable pour étudier sérieusement l'histoire de notre pays. La seconde Edition est soigneusement revue et augmentée. L'époque de Maurice dans le Tome I, p. 195—322. On y trouve un récit très-détaillé de la bataille de Nieuwpoort. — Voyez aussi, quant à Maurice, p. 195, 198, 220, 235, 247, 311.

geworden, die als wapen gebezigd wordt in den strijd der staatkundige meeningen; men stelt dien naam vijandig tegenover dien van prins *Maurits*, evenals men den naam van *De Witt* aan dien van *Willem III* overstelt. Dat is iets, dat wij afkeuren en veroordeelen: laten wij de partijschappen onzer vaders vergeten, en laat ons alleen hun roem en hunne grootheid indachtig zijn; of, wilt gij volstrekt de herinnering aan de *prinsgezinden* en *staatsgezinden* van vroeger tot in onze eeuw doen voortleven, zijt dan ten minste eerlijk, oprecht en billijk in uw oordeel, en bedenk, dat die mannen van het verleden, waarin gij uwe staatkundige tegenstanders ziet, toch ook *uwe* landgenooten waren, en dat hun roem toch ook *uw* roem is. Dat men bij die rampzalige staats-twisten van 1618 het gedrag en de handelingen van *Maurits* verdedige, verontschuldige, zelfs rechtvaardige, — het zij zoo, wij hebben er niets tegen: dit hangt van de wijze van zien af, van de beginselen, die men door geboorte en opvoeding heeft verkregen; en daar dit alles bij de menschen zeer uiteenloopt, zoo zal het altijd verstandig zijn in dit opzicht verdraagzaamheid uit te oefenen. Maar doe ook hulde aan het groote en uitstekende, dat gij aantreft bij de staatspartij, door u *niet* aangekleefd; heb eerbied voor den staatsman, die een langdurig leven en weergalooze bekwaamheden onvermoeid wijdde aan den bloei en de grootheid van zijn vaderland; heb eerbied voor den martelaar zijner staatkundige meeningen, — al is het dat gij die meeningen niet deelt; heb eerbied voor den grijsaard, die, toen hij met van ouderdom wan- kelende schreden het schavot betrad, met volle overtuiging en met volle waarheid aan de schare der toegestroomde omstanders kon zeggen: «mannen, geloof niet dat ik een landverrader ben; ik heb oprecht en vroom gehandeld als een goed patriot, en die zal ik sterven!» a)

Après avoir rendre justice à l'école de Bilderdijk n'oublions pas que l'essor des études historiques depuis quarante années est dû surtout au Souverain qui ouvrit avec un généreux empressement les Archives de son *Royaume* et celles de sa *Maison*.

a) *Krijgs- en Geschiedkundige Geschriften*. VII. p. 356.

Rappelons qu'en 1827, lorsque le Roi prit un Arrêté relatif aux Archives du *Royaume* et même en 1833, lorsqu'il donna liberté illimitée de publier, d'après les règles que j'avois indiquées, ce qui me sembleroit utile dans les Archives de sa *Maison*, l'opinion assez généralement admise étoit encore, nonobstant les travaux de Bilderdijk et ses disciples, très-défavorable à *Maurice* et au *Synode de Dordrecht*.

Les Stadhouders avoient eu, disoit-on, le pouvoir absolu pour but constant, principal, unique; pour y atteindre, ils avoient employé toute espèce de moyens; caressé, excité les passions de la multitude, provoqué la guerre, favorisé l'intolérance et la fougue dogmatique des Calvinistes.

MAURICE, après quarante années de victoires, après l'abaissement de ses adversaires dans l'Eglise et dans l'Etat, se refusant à toute augmentation de pouvoir, et donnant ainsi par le fait, le plus éclatant démenti aux accusations d'absolutisme, fut, à force de calomnies, assimilé au dernier des tyrans.

En 1841 au contraire on pouvoit résumer le progrès ainsi :

Si tous ne voyent pas en *Maurice* le défenseur de l'Eglise et de l'Etat contre l'oppression des Arminiens et des Aristocrates, plusieurs avouent que sa conduite en 1618 et 1619 a été atrocement dénaturée.

On comprend même, chose qui longtemps parut si difficile à concevoir, que le fameux SYNODE DE DORDT n'a pu être l'objet d'un jugement équitable à une époque d'incrédulité ou d'indifférence, et que cette Assemblée, en condamnant des erreurs, déplorables en elles-mêmes et plus funestes encore par leurs conséquences, a rendu un service important à la Chrétienté et sauvé l'Eglise de la corruption, comme le Stadhouder a préservé l'Etat de la guerre civile. *a)*

Eh bien ! quel a été le résultat des travaux préparatoires d'une Histoire exactement véridique ?

On a découvert une infinité de documents.

a) Ci-dessus, p. LXXXIII.

L'esprit de parti s'est plus ou moins effacé devant la recherche sérieuse et sincère de la vérité.

Le dépouillement des Archives du *Royaume* et de la *Dynastie* a conduit à des résultats identiques.

Les plus magnifiques raisonnements cèdent à l'évidence des *faits*. Un document quelconque où se révèle l'esprit d'une époque renverse votre hypothèse; une lettre où se trouve l'empreinte caractéristique d'un personnage marquant, détruit la fausse image que des préventions ou des prédilections de tout genre auroient transmises à la postérité.

Malgré notre antagonisme en religion et en politique, mes recherches dans les Archives de la Maison d'Orange ont abouti, quant à l'exposition des *faits*, à un accord très-remarquable avec les travaux dans les Archives du Royaume par des savants, dont l'érudition et la perspicacité donnent à leur suffrage un poids presque décisif.

J'en citerai deux exemples.

M. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, dont le nom est assez célèbre pour se passer de commentaire, intervint en ma faveur en 1845.

En 1844 une violente attaque fut dirigée contre moi par Mr. M. C. van Hall.

Ma réponse fut immédiate. ¹⁾ En voici l'analyse.

¹⁾ Dans un écrit détaillé (*Antwoord aan M. M. C. VAN HALL, over a. Hendrik Graaf van Brederode, b. Uitgave van Brieven, c. Historische Kritiek: Leiden, 1844.*)

Plus d'une fois nous avons saisi l'occasion de nous exprimer franchement sur les deux principales lois auxquelles nous avons taché d'être fidèle; publier, autant que possible les documents *en leur entier*, et observer une *impartialité complète, même envers nos ennemis les plus odieux*.

M. VAN HALL a pris en fort mauvaise part mon jugement défavorable et la publication de quelques Lettres du Comte de BREDERODE, qui certes ne lui font pas grand honneur. Mais en outre il a généralisé la question: prétendant d'abord, quant à la communication de pièces inédites, que *des Lettres particulières sont et restent, à travers les siècles, le domaine de ceux qui les ont écrites*: « In het algemeen houd ik het openbaar maken van de brieven van anderen, hetzij bij hun leven of na hunnen dood, zonder derzelver daaromtrent uitgedrukten wil, voor ongeoorloofd . . . De daarin uitgedrukte gevoelens zijn het eigendom der schrijvers, waarover niemand buiten hunne toestemming, zelfs niet ten behoeve van het algemeen, vermag te beschikken: »

Il n'est jamais permis, sans leur aveu, d'en faire usage au détriment de leur renommée; et, par conséquent, nous aurions dû nous borner, sans donner les documents eux mêmes, à transmettre au public, après les avoir étudiés, ce qui nous auroit paru de nature à fournir des renseignements nouveaux sur leur vie politique.

Il nous reproche ensuite, quant à notre opinion sur Brederode, d'avoir été plus indulgent pour un Duc d'Albe et un Philippe II, que pour un de ceux qui, en face des périls de la patrie, se dévouèrent au salut public.

Malgré notre répugnance pour les disputes littéraires, nous ne pouvions nous dispenser cette fois de prendre la plume; par déférence pour notre antagoniste, qui nous portoit, en terminant son panégyrique, un défi direct et positif, et en outre parceque la défense est de droit légitime et naturel, et que M. van Hall, en justifiant Brederode, nous avoit adressé des reproches tendant à jeter le blâme sur l'ensemble de notre Recueil.

En premier lieu nous avons prié M. van Hall de remarquer que, sans vouloir nuire en aucune façon à la mémoire de Brederode, nous avions dû toutefois exprimer sans détours notre opinion; confirmée par le cours de sa vie aussi bien que par la teneur de ses lettres et par le jugement de plusieurs de ses contemporains et de ses amis: que nous n'avions pas cru, afin de ne point détruire un prestige ou afin de respecter un préjugé, pouvoir omettre des pièces tres-curieuses, *qui caractérisent le*

personnage et son époque, et par lesquelles chacun est maître à son tour de réfuter les conséquences qu'à tort ou à raison nous en avons tirées.

Abordant l'accusation relative à la publication des Lettres, sous le point de vue général, nous avons dit que *ce prétendu droit de propriété nous sembloit entièrement chimérique*; que bien au contraire les Lettres étoient remises à la disposition de celui qui les avoient reçues; que chacun dès lors, se rappelant les conditions du régime épistolaire, pouvoit en user avec discrétion ou bien en abuser d'une manière indigne; que vouloir exiger, pour toute publication de Lettres intimes, un consentement impossible désormais à obtenir, seroit jeter la défaveur sur les services les plus importants rendus à la vérité, porter le coup de mort à l'avancement des études historiques, méconnoître, en faisant valoir des prétentions imaginaires, les droits les plus incontestables de la postérité, rendre impossible tout jugement solide sur les actes et les motifs des générations passées. Que publier, d'après la volonté présumée de chacun, exclusivement ce qui sembleroit donner à ses actions et à ses qualités un nouveau lustre, seroit le plus sûr moyen d'enlever à ce travail apologetique, privé de son complément naturel, toute espèce de portée et de crédit. Qu'il est difficile et souvent presque impossible de tracer une ligne de démarcation entre la vie publique et privée; que souvent les plus petits détails de l'existence domestique sont indispensables pour apprécier le caractère de l'homme d'État, et qu'il vaut infiniment mieux ne pas rester, soit dans le vague, soit dans la gêne de préceptes généraux, mais soumettre chaque cas spécial à un examen scrupuleux et particulier. — Nous avons persisté dans notre opinion que, *loin de morceler les pièces*, il faut, autant que possible, *les montrer dans leur intégrité*; que rien n'est plus dangereux que la présentation de phrases détachées, qui, par leur isolement, placent dans un faux jour des idées qui se modifient, s'expliquent et se complètent dans le texte par les passages avoisinants. Que proscrire toute communication immédiate et admettre uniquement un recueil, non de pièces inédites, mais des *résultats* obtenus par l'intermédiaire d'un seul lecteur, feroit manquer infailliblement le but qu'on désire atteindre; qu'ainsi, sous l'apparence de poser des limites, on affranchiroit l'examineur privilégié de tout contrôle, livrant les événements et les hommes au pouvoir discrétionnaire d'un *grand juge littéraire* et aux erreurs inévitables d'un point de vue *subjectif et individuel*.

Enfin, quant à ce qui concerne notre trop grande indulgence pour des personnages, qui sont l'objet dans notre pays d'une haine traditionnelle et fort légitime, nous avons rappelé que nous n'avions jamais dissimulé les crimes de l'arbitraire et du fanatisme, et que nous avons même repoussé, avec la chaleur du patriotisme, des assertions fausses ou exagérées, touchant les intrigues du Prince d'Orange, la mansuétude du Roi, l'énergie admirable et nécessaire du Duc d'Albe, les qualités des Papistes et les écarts des sectateurs de la Réforme; que si, à la distance de trois siècles, nous n'avions pu souscrire, sans quelques modifications et réserves, à toutes les condamnations et les épithètes contemporaines, si nous n'avions pu, après mûr examen, dépeindre Granvelle comme un ministre servile, flatteur du maître et partisan des Espagnols, Philippe II comme cruel par caractère, et comme un monstre altéré de sang et qui n'avoit d'humain que la forme, nous avons tâché néanmoins d'éviter soigneusement ce penchant vers des réhabilitations éclatantes et cette espèce de mouvement réactionnaire, qui à des reproches ou des éloges faux et outrés oppose instinctivement un excès de louanges ou de critiques. Que nous pouvions tout au moins affirmer n'avoir jamais déprécié, soit Bréderode, soit quelqu'autre personnage, en cédant à nos prédilections politiques; que déprécier ses antagonistes nous avoit toujours paru une mauvaise action et un mauvais calcul, et qu'on ne peut faire valoir la grandeur d'Achille en rabaissant Hector.

M. van Hall a publié une réplique (*Wederwoord aan M. Groen van Prinsterer*. Amst. 1845). Nous avons abandonné la lice. Les disputes seroient interminables et la vie se consumerait avec peu de profit, s'il falloit écrire pour cette portion du public qui, changeant d'avis à chaque discours, ne sauroit jamais trouver que le dernier opinant a tort. a)

M. Bakhuizen a publié en 1845 une critique de l'attaque et de la défense. 1) — Ayant soin de ménager le respectable défenseur d'une cause perdue, il ne dissimule pas la gravité de ses erreurs. Quant à l'accusé, entremêlant aux éloges des objections très-importantes. M. Bakhuizen fait remar-

1) *Eene Boekbeoordeeling*. Dans les *Studiën en Schetsen over Vaderlandsche Geschiedenis en Letteren*. Utrecht. 1855.

a) *Archives*, Tome VIII. p. LVII.

quer que la divergence de nos *jugemens* provient bien plus de nos *principes* que de nos *recherches*. Nos *considérations* (il se sert du mot vague *beschouwingen*) sont très souvent différentes, même entièrement contraires. Il a soin de le constater à plusieurs reprises. Mais, en sécurité de ce côté là, il se plait à rendre témoignage à l'exactitude de mes recherches et à notre conformité dans les *faits* eux-mêmes, malgré la différence du *point de vue* d'où nous les observons.

Als proeve van dieper doortastend navorschen is Groen van Prinsterers arbeid voortreffelijk, en wat hij van de bestede studie verzekert, gelooft referent ten volle, niet om den eerbied, dien hij den Heer Groen van Prinsterer toedraagt, maar uit eigene ervaring. Voor een bepaald doel waren de *Archives*, inzonderheid de drie eerste deelen, — opdat ik in eigen persoon spreke, — mijne gezette studie; geene bladzijde, bijzonder van het tweede deel, waar ik niet mijne aanmerkingen heb bijgekrabbeld. Het zijn deels aanhalingen ter bevestiging van het door Groen van Prinsterer gestelde, vaak uitbreidingen van zijne dikwijls veelbeteekenende korthed, op andere plaatsen, — waartoe het verheeld? — verbeteringen, zoo ik meen, waar ik geloofde, dat de uitgever dwaalde. Wij geeselen onze eigene traagheid al te vaak met het verwijt, dat de Belgen zoo veel meer voor het onderzoek hunner geschiedenis doen dan wij; maar indien slechts eêrzucht het doel, ijverzucht het beginsel der studie ware, dan zou de arbeid van Groen van Prinsterer een fonds zijn, waaraan vele onzer landgenooten de vergunning tot luijeren mogten ontleenen...

Ik ben deze hulde aan den Heer Groen te eer verschuldigd, dewijl ik de vrijheid moet nemen in de *beschouwing en beoordeeling der hoofdzaken* van hem te verschillen.

Voilà un exorde qui, à première vue, promet peu, j'en conviens. Mais attendez la fin.

Ik wijt dit verschil *meer nog aan strijdige beginselen, dan aan zijn onderzoek*. Maar ook het onderzoek des Heeren Groen deelt de feilen der menschelijke natuur; daarbij kaatsen dwalingen van het

oog en dwalingen van den wil elkander, meestal onopgemerkt, den bal toe. Groen behoort tot de school van Bilderdijk *a)*; maar hij is der school ontwassen, en brengt haar op zijne beurt verder. De oorspronkelijke rigting echter blijft, en hetgeen bij deze *paradoxie* was, den strijd meen ik, met hetgeen in onze geschiedenis de overlevering scheen te hebben geheiligd, is bij hem voorzigtiger gewijzigd tot *partijdig wantrouwen jegens die overlevering*. Ik wil verder gaan: die rigting is bij Groen door *wijsgeerige* of, wilt gij, *godsdiensstige beschouwingen* stelselmatig geworden. Ik zoek naar geene karikatuur, maar naar eene formule, en ik meen het eerlijk, wanneer ik, als uitdrukking van het beginsel in Groens beschouwing der geschiedenis, als dogmen opgeef: 1° dat de kracht en de waarde van iedere gebeurtenis in zijn oordeel afhangt van de kracht en de waarde des geloofs, waardoor zij tot stand werd gebragt; 2° dat het beginsel van den staat, door God zelven onmiddellijk gegeven is, en dat de hoogste ontwikkeling van den staat is: *terugkeering tot dat beginsel*, in welken vorm zich ook de theocratie hebbe *geopenbaard*. Nu kan men, louter bespiegeland, beginsel tegen beginsel laten strijden; maar hoe wetenschappelijk ook, die strijd kan te dialektisch gevoerd worden. Voorzeker is er, onder alle onze schrijvers, geen beter meester in dialektiek dan Groen; want weinige zijn meer klassiek en hebben door grondiger studie die kunst aan Plato afgezien; en evenwel vervelen zich de toeschouwers bij zulk een' dialektischen kampstrijd. Laat men daarentegen de dialektische strengheid varen, *dan komt er zelden eene degelijke afdoende disputatie tot stand*; meistens van beide partijen een wat *declamatorisch gesteld programma*, waarbij beide hare eigene meeningen overdrijven. Een andere weg is minder wetenschappelijk, is ietwat willekeurig, wordt zelden ten einde bewandeld, omdat hij wat lang is, maar is zeer populair, en aanvankelijk kan men het op dien weg eenige stappen verder brengen. Het is de toepassing der afgetrokkene *beschouwing* op enkele gedeelten der geschiedenis. «Verklaar mij,» heet het, «uit uw standpunt die gebeurtenis, dien toestand, dien persoon! ik zal het uit het mijne doen.» Wanneer ik tot zulk eenen wedstrijd met den Heer Groen en roeping en moed had, zou ik WILLEM I kiezen, *omtrent wien mijne BESCHOUWING geheel van de zijne afwijkt*.

Evidemment M. Bakhuizen craint de se compromettre.

a) Quod nego. Voyez Le Parti antirévolutionnaire. Amsterdam. 1860.

Il est trop sincère et loyal, trop zélé en faveur de la vérité historique *quand-même*, pour ne pas reconnoître, vis-à-vis des préjugés surannés et des singulières exigences de M. van Hall, l'exactitude de mes recherches et mon impartialité. Il ne dissimule pas que nous sommes le plus souvent d'accord, quant aux *faits* eux-mêmes; mais il a grand soin de prendre ses réserves, quant aux considérations (*beschouwingen*); c'est-à-dire quant aux *appréciations* des événements et des personnages remarquables.

A vrai dire, cette distinction est souvent assez difficile à faire. C'étoit pour M. Bakhuizen une planche de sûreté. Il craint de se compromettre, en tendant la main à un retardataire qui méconnoît le dix-neuvième siècle et ses gigantesques progrès. Les différences auxquelles il fait allusion, étoient en réalité bien moins grandes qu'il ne se le figuroit.

En voici un exemple frappant; car il s'agit du Père de la Patrie et M. Bakhuizen le choisit.

Wij hebben WILLEMS handelwijze beschouwd in een gansch ander licht dan de Heer Groen; maar hij, hoop ik, zal willen toestemmen, dat naauwgezet onderzoek de grondslag onzer beschouwing is geweest. Wij hebben opregtelijk onze innigste overtuiging nedergeschreven, en zoo onze bewijzen over die des Heeren Groen mogten zegevieren, niets zou ons meer leed doen, dan dat de Vader des Vaderlands daardoor in iemands achting daalde. Voor ons, wij verklaren het, is hij de groote man gebleven, dien wij altoos bewonderden. Maar wanneer de Heer Groen zijne handelingen verklaart uit een zedelijk-godsdienstig — wij zeggen meer — uit een Hervormd-Christelijk beginsel — dan achten wij het standpunt dier beschouwing onhoudbaar. . . .

Dat eerst de omstandigheden aan Willems plannen bepaald hunnen omtrek en hunne rijpheid hebben gegeven, gelooven wij even zeker als de Heer Groen. Dat zelfs langzamerhand Willems tegenstand een zedelijk en ideaal karakter heeft aangenomen, is bij ons uitgemaakt. Beschuldig

hem van staatszucht, zoo als Leo gedaan heeft, er zijn eigenschappen, die hem van alle staatszuchtigen onderscheiden: dat in het midden der schrikkelijkste, der in vele opzigten buitensporigste omwenteling, zijne hand zich met geen onschuldig bloed bevekt heeft, zijn geweten voor geen geld te koop is geweest. Zulk een lof wordt niet verkregen, ten zij die eerezucht zelve vast zij aan hoogere, aan heiliger beginselen. Herhaaldelijk merkten wij in hetgeen hij in 1566, zoowel opentlijk als in vertrouwen, schreef, den stelregel op: als het land verloren gaat, gaat de dienst des Konings en de Godsdienst verloren. Het is de stelregel van den Staatsman, maar een stelregel, eeuwig onvereenigbaar met dien van Filips: Liever verlies ik al de *Nederlanden*, dan dat ik er één' ketter in dulde; den stelregel van den geloovigen, maar bekrompen' zoon der kerk. Zoo de tegenstand, dien Willem van Oranje als *Staatsman* uit een *staatkundig* oogpunt begon en doorzette, de algemeen mensche-lijke, echt Christelijke belangen in zich opgenomen en verwezenlijkt heeft; zoo Willems werkzaamheid ten zegen voor ons Vaderland, ten zegen voor zijn vorstelijk geslacht, ten zegen voor hem zelve geweest is, wij erkennen daarin eerbiedig met den Heer Groen de hand der Voorzienigheid, die alles aan hare oogmerken heeft dienstbaar gemaakt; maar om den wille van geschiedkundige waarheid en zuivere kritiek, men noeme Willem van Oranje in 1566 nog geen' geloofsheld; men zie in hetgeen hij deed of sprak, naliet of zweeg, niet de wankelste stappen van eenen geroepene, niet de eerste schreden van eenen heilige; men verheffe hem niet tot een' JOSAPHAT, een' HISKIA, een' DANIEL!

Sans doute M. Bakhuizen ne sauroit apprécier ni même comprendre Guillaume Premier, disant en 1584 peu de jours avant sa mort à Aldegonde. «Souffrons que l'on marche sur nous, pourvu que nous puissions *aider l'Eglise de Dieu.*»

Mais il oublie que toujours, dans les *Archives* et dans le *Handboek* j'ai fait remarquer chez le Prince d'Orange le développement *successif* de l'oeuvre de Dieu. Je dis volontiers avec lui: «Men noeme Willem van Oranje in 1566 nog geen geloofsheld.»

Dans une autre occasion encore M. Bakhuizen rendit témoignage à mon impartialité.

Un savant renommé en Allemagne M. Schlosser, auparavant très-bienveillant à mon égard, mais las, à ce qu'il paroit, de mon orthodoxie évangélique, avoit dans un article violent, en me lançant quelques sarcasmes, révoqué en doute mon exactitude à publier *toute* la vérité. J'avois immédiatement répondu à ce soupçon, d'un ton plus ou moins vif, comme une attaque de ce genre méritoit.

M. Schlosser a publié un article relatif à la Préface de notre Tome V (*Heidelb. Jahrbücher*, März 1839, p. 209—224). — M. Schlosser reproduit à sa manière une Lettre confidentielle que nous lui avons écrite; nous avouons ne pas aimer les correspondances particulières par voie de Journal. — M. Schlosser nous reproche un manque de franchise quand il s'agit de Guillaume I; nous espérons qu'en jetant un coup d'oeil dans le Tome VI, lui-même aura pu, maintenant du moins, se convaincre que nous sommes fidèles au double précepte: « ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat. » — M. Schlosser parle des « Jésuites Réformés du Synode de Dordt » et des tentatives des Stadhouders (« die theologisch-militärisch monarchischen Bestrebungen eines Moritz und Wilhelm II »), d'après les opinions accréditées, c'est-à-dire d'après des *préjugés*, dans toute la force du terme; tandis que, dans l'état actuel des recherches et des découvertes historiques, nous croyons à la nécessité d'un examen long et difficile, avant de résoudre des questions sur lesquelles il se prononce d'une manière si positive et si acerbe. — M. Schlosser, croyant devoir exposer ses croyances religieuses, repousse avec horreur toute idée d'*expiation sanglante* (« Dem Ref. ist der Gott der einer blütigen Sühne bedarf, ein Aergerniss »), au lieu que, rendant grâces, nous disons avec les Apôtres: « le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché, » et avec le Seigneur lui-même: « Mon sang est répandu pour plusieurs en rémission des péchés. » — M. Schlosser, qui se dit et, nous n'en doutons pas, se croit véritablement Chrétien, affirme que *le côté historique est le côté faible de l'Evangile* (« die historische Seite des Evangeliums die schwächste »): il faut donc, ou que la vérité ait des côtés faibles, ou que l'Evangile ne soit pas la vérité; au lieu que nous croyons que la destinée de l'Eglise

de Christ, exposée dans les S. Ecritures, règle, jusqu'à la fin des siècles, les destinées du genre humain. a)

En 1853 M. Bakhuizen, auquel j'avois communiqué des documents avec une confiance illimitée, fait allusion à ce singulier épisode.

Aan een' duren pligt moet ik voldoen, eer ik deze Voorrede besluit. Het is eene hulde aan den Heer Groen van Prinsterer. Ik zal hem in mijn boek dikwijls aanhalen, dikwijls mij op hem beroepen, dikwijls hem trachten te wederleggen. *Zijne inzichten en beschouwingen omtrent de Geschiedenis zijn de mijne niet, en ik twijfel, of zij het ooit zullen worden; maar dikwijls toch komen wij in HET VOORSTELLEN DER FEITEN overeen.* Dat is een onwillekeurige hulde aan zijne groote historische ervarenheid en diepen blik. Die hoedanigheden evenwel vinden minder bestrijders dan zijne *eerlijkheid als geschiedschrijver*. Het is juist deze, die ter zake van het onderwerp van ons geschrift door den beroemden en scherpzinnigen Schlosser in twijfel getrokken is, en geen' papegaai kan men het kwalijk nemen, indien hij zulk eene krachtige en hoorbare stem nabaauid. Ik moet daartegen deze getuigenis afleggen: zoodra ik den Heer Groen van Prinsterer mededeelde, dat ik over deze zaak wenschte te schrijven, heeft hij mij al de schatten van Z. M. Huisarchief onder zijn beheer, *zonder eenig voorbehoud, zonder de minste terughouding* geopend: hij heeft mij alles doen mededeelen, zoowel wat door hem zelve geheel of gedeeltelijk was gebruikt, als wat door hem was ter zijde gelegd. Mij plaatsend op het standpunt, waarop hij stond, toen hij zijne *Correspondance inédite* uitgaf, moet ik zeggen, dat hij niets verzwegen heeft, wat tot opheldering van de vraag omtrent Willem's

a) *Archives*, Tome V, p. XLIV.

M. DA COSTA m'écrivit à ce sujet. „Hoe heerlijk komt daar weder de voortreffelijke Prins (Guillaume Premier) uit de nevelen van het voorgaande tijdvak der briefwisseling te voorschijn. Het is toch waarlijk, bij de menschelijke gebreken (en ook dezen moeten het werk van God recht doen uitkomen!) een der edelste en schoonste karakters die de Historie oplevert. Aangenaam was het mij dat het eerste gesprek in de Vergadering van het Instituut, vóór den aanvang der zitting, door mij bijgewoond, over uw werk ging. *Het deed mij genoegen dat ook bijzonder het kort en bondig antwoord aan SCHLOSSER op prijs gesteld werd.*”

tweede huwelijk kon dienen, *zelfs niet, wat zijnen held zou kunnen verdacht maken*. Deze getuigenis geef ik om den wille van anderen; niet uit mij zelven. Want te allen tijde heb ik de talenten en het karakter van den Heer Groen van Prinsterer opregtelijk geëerbiedigd, en niet alleen bij deze, maar bij alle gelegenheden, heb ik, hoe verschillend van hem in meeningen, zijne welwillende ondersteuning op het dankbaarste moeten erkennen. a)

Ce témoignage m'est précieux.

Toutefois je fais mes réserves. J'ai toujours senti que la confiance du Souverain m'imposait une double mesure de responsabilité.

Je ne me suis fait aucun scrupule de communiquer des pièces, même que je n'avois pas lues, à M. Bakhuizen. J'en aurois usé de même envers M. Fruin; envers d'autres; par exemple envers un travailleur infatigable, tel que M. Louis Mulder ¹⁾, qui a consacré des années entières à un labeur énorme (et ennuyeux, ce me semble, au suprême degré) pour rendre à la science un service réel, en publiant une édition-modèle de Duyck. Voilà des savants qui se sacrifient, à la manière des Bénédictins, pour préparer obscurément la voie aux travaux et aux triomphes des historiens.

Chez de tels savants la passion pour la vérité des FAITS est assez forte pour contrebalancer l'influence de leurs erreurs religieuses ou politiques.

¹⁾ Journaal van ANTHONIS DUYCK (1601—1602). Uitgegeven op last van het Departement van Oorlog. 1866. — Le dévouement de M. Mulder est d'autant plus remarquable, parce qu'il excelle dans les compositions historiques. Voyez *In Memoriam. Tafereelen uit Hollands Tachtigjarigen strijd. De Verrassing van Bergen in 1872*.

a) Het Huwelijk van Willem van Oranje met Anna van Saxon. Historisch-kritisch onderzocht door R. C. Bakhuizen van den Brink. Amst. 1853.

Quant aux historiens eux-mêmes (M. Ranke excepté et ses pareils) j'inclinerois à dire: « Profitez des *résultats acquis*. Laissez à d'autres le soin de vous fournir les *matériaux*. Vous ne pouvez suffire à une double tâche! Vous courez même risque de commettre de graves erreurs. Il y a grand péril à détacher des lambeaux d'une infinité de Manuscrits feuilletés à la hâte pour un but spécial. »

C'est pourquoi M. Fruin a désiré que les pièces, dont M. Motley nous donne des morceaux, soient publiées *in extenso*.

Je ne doute pas que moi aussi, dans mes recherches en France et en Allemagne, je n'aie quelquefois, me félicitant de mes découvertes, omis ce qui, avant ou après le fragment privilégié, en modifie le sens et la portée.

Espérons donc que les Gouvernements et les Souverains suivront l'exemple du premier Roi des Pays-Bas. ¹⁾

¹⁾ En ANGLETERRE surtout.

M. Ranke a fixé l'attention sur les trésors qui s'y trouvent. (*Englische Geschichte*, VII, p. 69°. *Von dem Briefwechsel Wilhelms III*).

« Für die Geschichte der letzten Jahrzehnte des siebzehnten Jahrhunderts würde eine Sammlung und Mittheilung der Correspondenzen Wilhelms III, ungefähr in der Art und Weise, wie sie den Reliquien Wilhelms I durch Groen van Prinsterer zu Theil geworden ist, unschätzbar sein. Von vielem Werth ist schon die letzte Publication Groens von 1861, welche die Briefe Wilhelms III bis zum Jahre 1688 umfasst.

Bei Arbeiten dieser Art versteht es sich aber von selbst, dass sie nicht vollständig oder wie man sagt, abschliessend sein können. Englische Bibliotheken und Archive werden noch gar Manches zur Ergänzung des bekannt Gewordenen darbieten.

So bewahrt das britische Museum eine Sammlung der Briefe des

Remarquez la phrase très-significative, qui résume mon accord avec M. Bakhuizen dans l'histoire proprement dite.

« Les vues et les considérations de M. Groen sur l'Histoire de notre pays ne sont pas les miennes », et je doute qu'elles le deviennent jamais. Souvent néanmoins nous nous rencontrons dans l'exposition des faits (in het voorstellen der FEITEN).

Les *faits* d'abord. Les raisonnements après. Une marche inverse est le sûr moyen de *dénaturer les faits*.

Parmi les souvenirs de ma jeunesse je me rappelle le conseil d'un avocat rompu aux affaires qui, à mon entrée au barreau, me répétoit sans cesse, avec un accent et un sourire très-significatif: *Lisez surtout les pièces!* — C'est un conseil dont, juge au tribunal de l'histoire, j'ai gardé fidèlement le souvenir.

Et comment connoître les *faits*, si ce n'est dans les *documents*, dans les *pièces* historiques!

Prinzen von Oranien an Ossory aus den Jahren 1675 bis 1679, die auch in dem fragmentarischen Zustande, in der sie sich befindet, einer nähern Durchforschung würdig wäre, zumal da sie das innigste Verständniz auch in politischen Dingen verräth.»

Ajoutez surtout aussi les lettres à notre compatriote le Duc de Portland (BENTINCK) dont Macaulay a fait ressortir l'importance. Voyez *Archives*, 2^e Série, Tome V, p. cxxx.

En Angleterre longtemps le Gouvernement et la Nation ont été l'objet d'une mystification qui, dans le sens littéral du mot, leur a coûté cher. — « In 1800 a *Record Commission* was established, which carried on its labours for a period of nearly 38 years. It has spent upwards of *half a million* in the preservation and publication of the legal and historical records of the country, and nevertheless all these labours of the commission have left our civil and constitutional history exactly where it was before they began. » *Quarterly Review*, 1838.

N'oubliez pas, me dira-t-on, (M. Guizot nous le rappelle) qu'il y a des *faits* d'un ordre supérieur à ceux qu'on cherche dans les manuscrits.

C'est sur des *faits* que notre esprit s'exerce, il n'a que des *faits* pour matériaux, et quand il en découvre les lois générales, ces lois sont elles mêmes des *faits* qu'il constate... En étudiant les *faits* l'intelligence peut s'en laisser écraser; elle peut s'abaisser, se rétrécir, se matérialiser; elle peut croire qu'il n'y a de *faits* que ceux qui la frappent au premier coup d'oeil, qui nous touchent de près, qui tombent, comme on dit, sous nos sens: grande et grossière erreur; il y a des *faits éloignés*, immenses, obscurs, sublimes, très-difficiles à atteindre, à observer, à décrire et qui n'en sont pas moins des *faits*, et que l'homme n'est pas moins obligé d'étudier et de connaître; et s'il les méconnaît ou s'il les oublie, sa pensée, en effet, en sera prodigieusement abaissée, et toute sa pensée portera l'empreinte de cet abaissement. *a)*

Ces *faits* sont des *principes*, des faits au premier rang.

Oui certes; mais la vérité de ces faits d'un ordre supérieur est elle-même sujette à discussion. Devenu l'esclave d'un *préjugé*, on plie et façonne l'histoire d'après les exigences d'un point de vue systématique et foncièrement erroné. L'étude sérieuse des documents historiques est contre ces funestes entraînements un merveilleux préservatif. On devient le contemporain des siècles passés. Il ne s'agit plus de *raisonner*; il faut *vérifier* d'abord. Vos systèmes et vos illusions, même si vous n'y renoncez pas encore, ne vous empêchent pas de donner exactement le *résultat* de vos découvertes; sauf à examiner plus tard jusqu'à quel point elles se concilient avec vos soi-disants principes et les hypothèses, fruit souvent trompeur de vos déductions logiques.

a) Voyez *Ongeloof en Revolutie*, p. 14.

En raisonnant au coin du feu sur des pays lointains on court risque de commettre de prodigieuses erreurs. On rectifie ses idées en voyageant. C'est une expérience universelle. Mais ce qui est plus extraordinaire c'est de constater, par le sens et le génie historique, *ce qu'on n'a pas encore vu*.

Nous en avons un exemple dans le savant qui, plus directement encore que M. Bakhuizen van den Brink, est mon compagnon d'armes contre M. Motley.

M. FRUIN décrit la *nature* et donne l'*exemple* de l'*impartialité* de l'historien.

En 1860, nommé Professeur d'Histoire à l'Université de Leide, dans un Discours Académique ¹⁾, il en traçoit l'*idéal*.

L'historien n'est pas semblable à un *miroir* où les objets viennent se réfléchir. Il ne vous offre pas une *photographie*, travail de la lumière. *Peintre* lui-même il décrit les événements et les caractères, non pas exactement tels qu'ils *sont*, mais tels qu'il les *voit*.

Het ideaal van een geschiedenis vinden wij ergens aldus geschetst: « Een geschiedenis, welke voldoet aan hetgeen men van haar verwachten mag, stelt de gebeurde zaken voor, juist zoo als zij gebeurd zijn, en wordt teregt bij een *helderen spiegel* vergeleken, waarin niet slechts de omtrek, maar ook de kleur der voorwerpen wordt gezien. » Voorzeker zulk een spiegelbeeld zou, wat de gelijkenis betreft, aan onze hoogste eischen voldoen. Wat is er onpartijdiger te bedenken dan het koude spiegelglas?

¹⁾ *De Onpartijdigheid van den Geschiedschrijver*. Ter aanvaarding van het Hoogleeraarsambt te LEIDEN.

Maar mogen wij zulk een ideaal aan den geschiedschrijver ter **navol-**ging voorhouden? Van waar zal hij den spiegel bekomen, **waarop zich** het verledene in zijn juiste gedaante terugkaatst? Het is onredelijk **het** onmogelijke te wenschen. Het verledene kan zich zelf niet **afspiegelen**, kan zich niet, als de voorwerpen door middel der **photographie**, **zelf** afbeelden. Een geschiedenis onderstelt een geschiedschrijver, die het gebeurde niet voorstelt zoo als het gebeurd is, maar zoo als het zich aan zijne verbeelding voordoet. Zij kan in getrouwheid het spiegelbeeld niet evenaren, zij kan geen andere verdiensten bezitten dan die van een welgelijkend *portret*. Een portret geeft ook den persoon, dien het voorstelt, niet terug gelijk hij is, maar wel zoo als de kunstenaar hem zich verbeeldt. En twee goed getroffen portretten van denzelfden persoon door verschillende meesters geschilderd, zullen eveneens van elkander afwijken als twee geschiedverhalen van hetzelfde tijdvak door verschillende schrijvers gesteld. Want de oorspronkelijkheid van den kunstenaar kenteekent zijn werk. Zijn verbeelding vat het karakteristieke van hetgeen hij gaat afbeelden op eene eigenaardige wijs op, die noodzakelijk van eens anders opvatting verschilt.

Il est absurde d'exiger une impartialité *complète*. Ce qu'il faut condamner et craindre c'est la partialité *dissimulée*. ¹⁾

Pour suffire à sa tâche, il est un don également indispensable pour l'historien et pour le poète dramatique. La faculté de *s'identifier*, pour ainsi dire, avec les époques et les personnages dont il s'agit.

De geschiedschrijver moet soortgelijke talenten bezitten — als de dramatische dichter....

Hij ziet in de geschiedenis menschen handelen onder omstandigheden die gedeeltelijk van hun wil afhankelijk zijn, en die weérkeerig op hun willen en hun werken invloed oefenen. Hij zoekt van hunne daden de drijfveeren en de bedoelingen te leeren kennen, hij poogt de redenen te

¹⁾ Ci-dessus, p. LXXX.

begrijpen waarom zij zoo en niet anders zijn geschied. Hij tracht onder het schijnbaar toevallige het wezenlijk noodzakelijke te ontdekken. Hij tracht van de enkele daden, die hij ziet bedrijven, op te klimmen tot de eenheid van het karakter waaruit zij voortvloeijen, om dan uit dat algemeene karakter weer iedere afzonderlijke daad te verklaren.

Is het geen dramatische kunst die daartoe vereischt wordt? Heeft de tooneeldichter niet hetzelfde doel na te jagen, dat wij den geschiedschrijver stelden? Ook hij moet de personen, die hij ten tooneele voert, zoo doen handelen en spreken, dat iedere daad, ieder woord, als zoo vele trekken ons een karakter teekenen, dat eenheid en waarheid en leven bezit. Ook hij heeft het schijnbaar toevallige te ordenen tot een noodzakelijk geheel. Alleen daarin verschilt zijne taak van die des geschiedschrijvers, dat hij zijne stof uit zich zelf, uit zijne vrije verbeelding ontleent, terwijl deze de zijne eerst met moeite en vlijt bijeen moet zoeken. Maar om die stof te verwerken wordt bij beiden hetzelfde kunstvermogen gevorderd. De beste dramatische dichter zou tevens de beste geschiedschrijver zijn, indien maar niet de fantaisie van den dichter meestal afkeerig was van het moeitevol onderzoek, dat een geschiedschrijver, die niet slechts treffend, maar ook getrouw het gebeurde wil voorstellen, zich getroosten moet.

Shakespeare avoit au plus haut degré cette précieuse faculté.

Stellen wij ons, met lust tot zulk historisch onderzoek beziel, een man als Shakespeare voor. Welk een onovertroffen geschiedwerk zou hij ons kunnen leveren! Welke toestand, dien hij niet begrijpen, welk karakter, dat hij niet doorgronden zou? Onder allerlei omstandigheden weet hij zich te verplaatsen, allerlei menschen doet hij overeenkomstig hun aard handelen en spreken. Den man van het practische leven, den man van wijsgeerig twijfelen, den man van hartstogt, den man van berekening, allen stelt hij ze ons voor, zoo als zij zich in de werkelijkheid voordoen. De meest uiteenloopende meeningen en begrippen laat hij door de verschillende personen, die hij ons vertoont, met gelijke overtuiging verdedigen: hij heeft begrepen wat voor elk geloof, voor iedere levensbeschouwing te zeggen is.

Hoe gemakkelijk zou zich zulk een dichter kunnen verplaatsen in de toestanden, die de historische overlevering dikwerf slechts gebrekkig te

kennen geeft. Hoe zeker zou zijn talent de karakters uit de *handelingen*, den geest des tijds uit de enkele feiten opmaken. Zoo iemand, *dan zou* hij bezitten wat men historischen blik pleegt te noemen.

Enfin, pour être *impartial*, il faut avoir des *principes arrêtés*. Il faut appartenir à un *parti*. Il faut avoir *un point de vue*, avant de pouvoir *examiner*.

Hors de là vous ne faites que réfléchir, dans vos jugemens variables et superficiels les opinions de votre siècle, de votre pays, de vos alentours, vos impressions momentanées et personnelles. Vous travestissez les temps passés à l'image des systèmes et des événements contemporains.

Enfin. C'est un *paradoxe*, mais ce paradoxe est une *vérité*. La science d'abord, mais en outre et surtout des *principes arrêtés*: « Pour être *impartial*, il faut appartenir à un *parti*. » ¹⁾

M. Fruin cite Leopold Ranke en exemple. Dans ses nombreux écrits vous remarquerez toujours que, appartenant à une Eglise et à un parti politique, il sait admirablement comprendre d'autres positions sociales et d'autres opinions religieuses. ²⁾

¹⁾ « Aangesloten bij eene *Partij*! Voor den historieschrijver, zegt men, een radicaal gebrek!

Veeleer, naar ik acht, een onmisbaar vereischte.

Het moge *paradox* schijnen, doch het is *waar*. *Onpartijdig* kan hij alleen zijn, die *partij* kiest. » — *Nederlandsche Gedachten*, V, p. 357.

²⁾ En 1841 déjà je me suis empressé de rendre hommage à ses mérites.

« M. RANKE répand avec profusion les trésors de la science dans des Ouvrages où l'on trouve partout l'exposition consciencieuse des faits.

Non seulement par ses laborieuses recherches, il a découvert une infinité de documents, mais avec une grande sagacité il a mis à profit

Ik wil U den geschiedschrijver noemen, in wien ik de onpartijdigheid, die ik heb aangeprezen, in hoogere mate dan bij iemand anders opmerk en vereer: LEOPOLD RANKE. Het is bekend welk kerkgenootschap, welke staatspartij hij toegedaan is. Als burger heeft hij zijn voorkeur nooit ontveinsd. Hij is de vriend van een krachtige Monarchie; hij is een streng Protestant, en hij gevoelt meer sympathie voor de drijfveeren, die het geslacht der 16^{te} en der 17^{de} eeuw bewogen, dan voor die waarnaar wij handelen. Maar leest zijne talrijke werken, en Gij zult erkennen, dat zijn welgevestigde overtuiging hem nooit belet zich met liefde te verplaatsen in andere maatschappelijke toestanden, onder andere kerkbegrippen.

M. Fruin ne se borne pas à des préceptes. Il donne l'exemple.

Ses articles historiques dans le Journal mensuel *De Gids*, spécialement ceux sur les écrits de M. Motley, méritent d'être soigneusement étudiés.

Son ouvrage *Tien Jaren uit den Tachtigjarigen Oorlog* (1588—1598) a été d'un inappréciable secours pour M. Motley. Sans ce lumineux travail ¹⁾ jamais un étranger

d'autres qu'on connoissoit déjà; il a indiqué des rapports, des aperçus nouveaux; faisant jaillir la lumière où avant lui il n'y avoit eu que ténèbres; enfin il a réussi à rendre ses écrits populaires par la fraîcheur et l'intérêt du récit. Il réunit quelques traits de caractère et dépeint ainsi, avec des couleurs naturelles, les personnages marquants. La figure est reproduite alors par la lumière historique et non par le pinceau de l'écrivain: ce sont, pour ainsi dire, des portraits daguerréotypés. Souvent cette réunion de science et de vie nous a rappelé les paroles de Mme de Stael sur Jean de Muller: «Son érudition, loin de nuire à sa vivacité naturelle, étoit comme la base d'où son imagination prenoit l'essor, et la vérité vivante de ses tableaux tenoit à leur fidélité scrupuleuse.»

¹⁾ La première édition a été l'objet d'une marque d'admiration exceptionnelle de la Société Hollandaise van *Fraaije Kunsten en Wet-*

auroit pu trouver le fil du dédale de la *Formation de la République*. ¹⁾

Voici un passage sur Barneveldt et Maurice qui caractérise l'esprit du livre entier.

OLDENBARNEVELT, de grootste staatsman, naar mijn oordeel, die ooit ons land bestuurd heeft, naast Prins WILLEM den grondlegger van onzen staat, den stichter onzer republiek.

Wie kan zijn naam uitspreken zonder smartelijke herinneringen op te wekken; wie zich den man voorstellen zonder het moordschavot op den achtergrond! Rampzalige partijschap, die den grooten staatsman aan het eind van een moeitevol leven een schandelijken dood deed sterven, en met zijn bloed den grooten krijgsheld bezoedelde, met wien hij zoo veel zorgen en zoo veel roem gedeeld had. Ik acht mij gelukkig dat ons plan niet verder reikt dan de vriendschap tusschen *Maurits* en *Oldenbarneveldt* heeft geduurd, en dat wij hen, die ik *gelijkelijk vereer*, zullen zien samenwerken tot verlossing en bevestiging van het vaderland, niet elkander bestrijden uit partijschap en zelfzucht.

M. Fruin a fourni une *preuve éclatante* que cette *impartialité*, se joignant à la *science*, est le plus sûr moyen de découvrir la vérité.

Maintenant, je vous en prie, soyez attentifs. *Arrigite aures!* La Hollande contemporaine vous offre un exemple de sagacité véritablement extraordinaire, qui rappelle les

schappen. En décernant à l'auteur une médaille d'or on le prioit de publier une seconde édition. Elle a paru, considérablement augmentée, en 1861.

¹⁾ M. Motley a su l'apprécier. — « Compare FRUIN, A work of remarkable search and power. » (*History of the Netherlands*, II, p. 18.) — « Compare FRUIN, to whose lucid and learned exposition of the Netherlands polity I am under great obligations. » l. l. p. 35.

mérites dans la littérature ancienne de ces savants hollandais, les Ruhnkenius, les Wyttembach, dont aujourd'hui encore M. COBET (ainsi que son maître et le mien M. BAKE) est le digne successeur.

En 1858 M. FRUIN ne soupçonnoit pas l'existence des *lettres intimes*. Néanmoins il retrace la crise de 1617 et 1618 d'une manière exactement conforme à cette *Correspondance confidentielle*.

Ce merveilleux rapprochement vient *inonder de lumière*¹⁾ le trait distinctif du caractère de Maurice en politique (son insouciance, son irrésolution) défiguré par les exagérations et les calomnies de ses antagonistes, dont M. Motley, malgré sa bonne foi évidente, est, à mon grand regret, devenu l'écho.

Nos conclusions, à notre insu, étoient identiques.

Terminant son exposé M. Fruin ajoute, avec une admirable modestie et simplicité.

CE QUI PRÉCÈDE ÉTOIT LIVRÉ À L'IMPRESSION QUAND LE NOUVEAU TOME DES ARCHIVES PARUT, où Mr. Groen traite de la révolution de 1618, de ses causes et de sa légitimité. On ne sauroit être surpris que ses vues diffèrent sous plus d'un rapport des miennes. Les points de vue dont lui et moi nous considérons l'histoire sont trop différents pour que les faits puissent nous donner exactement la même impression. J'ai été d'autant plus satisfait de remarquer que, malgré beaucoup de différence, il y a aussi une grande conformité entre ses conclusions et les miennes. Les pièces dans ce Tome ne nous apprennent pas beaucoup de nouveau quant à la chose principale (*de hoofdzaak*). Seulement il en résulte que MAURICE a été encore plus craintif de se mêler des discussions religieuses que je ne l'avois supposé et que c'est surtout par le Comte GUILLAUME LOUIS qu'il a été décidé à prendre parti pour les contra-remoutrants. a)

¹⁾ Expression de M. Guizot. Ci-dessus, p. 81*.

a) Voyez p. XLIX.

Ainsi, par une étude exacte et consciencieuse des *faits connus*, une perspicacité exceptionnelle peut suppléer au manque de documents.

Le rapport du connu à l'inconnu est la source et la garantie de cette intuition historique dont M. Fruin a donné un si frappant exemple.

Si la Correspondance n'étoit pas venu confirmer son exposé, aujourd'hui encore les admirateurs de l'oeuvre vraiment séduisante de M. Motley, vertueusement indignés de l'ambition criminelle du Stadhouder, s'obstineroient à ne voir dans le récit de M. Fruin qu'un paradoxe, un jeu de l'esprit, curieux sans doute, mais inadmissible et, à vrai dire, presque ridicule.

On se moquoit de Christophe Colomb *découvrant* l'Amérique avant de la *voir*.

M. Fruin termine par un excellent conseil.

Que chacun lise sans prévention les Lettres dans le Second Tome des Archives et puis la Correspondance inappréciable de l'ambassadeur Anglois Carleton, et il sera, je n'en doute point, d'accord avec moi.

Que chacun lise! CHACUN A-T-IL LU?

VIII.

1858—1874.

Depuis cette *réhabilitation éclatante* du Prince Maurice seize ans se sont écoulés.

Chez *le public* en général de l'indifférence. — Pour le plus grand nombre l'histoire, au milieu des luttes contemporaines, n'est qu'un vieux almanac.

Chez les *antagonistes de Maurice* un silence presque universel. En effet, lorsque des *lettres confidentielles* font *revivre* les personnages illustres des siècles passés, quand à la question : *les morts sortent-ils du tombeau ?* la réponse est affirmative, il faut bon gré mal gré se résigner.

Chez la plupart des *adversaires de Barnevelt* un désir sincère de lui rendre complètement justice.

Les adversaires de *Barnevelt*. — Mes amis, ceux-même qui autrefois, disciples de Bilderdijk, avoient publié des écrits aussi véhéments que ceux de leur maître, surtout depuis 1858 donnèrent l'exemple de scrupuleuse équité.

Il suffira de citer quelques passages de ma *Correspondance avec M. DA COSTA*. ¹⁾

Da Costa est apprécié par les Chrétiens Protestants de toute nation, comme un des plus illustres témoins de la vérité Evangélique. ²⁾

Pour d'autres le témoignage rendu le 3 mai 1860 à sa mémoire ne sera pas superflu.

« Ook ik zal, *bij dit geopend graf*, over schitterende gaven niet spreken dan in verband met het Evangelie, waardoor op het vergankelijke de stempel der onvergankelijkheid gedrukt wordt.

Da Costa was getuige der Evangelie-waarheid, gelijk ze tegen al wat haar ontkent of miskent, gekant is. Belijder dus en strijder. Belijder en lijder; martelaar zijner overtuiging, door dat zielelijden, hetwelk, niet om den persoon, maar omdat in den persoon het beginsel aangerand wordt, martelaarschap te weeg brengt.

Niet slechts heeft hij het Evangelie *beleden*; zijn leven, sedert hij het Evangelie gekend heeft, is eene *gestadige belijdenis* geweest. Sedert 1823, toen hij tegen den geest der eeuw optrad, totdat hij in November 1859 de laatste regelen schreef, was er, in al zijn werken en streven ééne gedachte: getuigenis geven en aldus zielen te brengen tot den Heer.

Da Costa heeft niet slechts gestreden voor het Christendom; hij was *Christen*. Alle zijne gaven hebben eene hoogere wijding en zalving van geloof en liefde gehad.

Als er van zielenadel sprake mag zijn, Da Costa had eene edele, eene ridderlijke, eene koninklijke ziel; eene ziel waarvan men, bij den ijver waarmee zij aan de behartiging der aardsche bezigheden deel nam, des niet te min en des te meer gevoelde dat zij in hooger sfeeren te huis was. Die verhevenheid van geest, die grootheid, die onbekrompenheid des harten, was (en dit is wel het uitnemendste merk zijner voortreffelijkheid geweest) met de volheid der Christelijke liefde gepaard; der

¹⁾ Publiée en trois Volumes. *Brieven van Mr. I. DA COSTA*. Amst. 1872 et 1873.

²⁾ Voyez M. DE ROUGEMONT. *Les deux Cités*. II. p. 547.

liefde, uit liefde tot Hem, die ons het eerst en tot in den dood lief gehad heeft.

Met weemoed, met diepen weemoed, staan wij op dit graf. En toch vergeten wij niet hoeveel reden tot dankbaarheid ons ten deel valt. Indien Da Costa, op 25jarigen, op 30jarigen ouderdom, toen dit gesternte eerst aan den horizon schitterend opging, aan Nederland was ontvallen, ook dan zouden wij, de hand op den mond leggende, gezegd hebben: God antwoordt niet van zijne daden. Maar nu heeft hij een 62jarigen ouderdom bereikt. Nu heeft hij, jaar op jaar, ons telkens door de vruchtbaarheid van zijn geest verrijkt en verbaasd. Nu heeft hij, nog in zijn laatste dichtstuk, een zijner heerlijkste meesterstukken geleverd. Nu heeft hij, weinige dagen vóór het begin zijner ziekte, de eerzuil voor zijn geliefden leermeester voltooid. Nu heeft hij, zou dit te veel gezegd zijn? in Nederland eene *Apostolische en Profetische roeping* gehad en vervuld.»

«L'abbé»
Disciple de Bilderdijk et autrefois aussi passionnément anti-stadhoudérien que son maître, Da Costa s'exprime sur Barneveldt, après avoir lu les *Archives* et le livre de M. Fruin, avec une incoutestable modération, avec réserve et même avec douceur.

Le 23 juillet 1858 il m'écrit:

«Mij dunkt, wij worden, door deze nieuwe opening van het Oranje-Archief, grootelijks bevestigd in onze gevoelens omtrent de gebeurtenissen van 1600—1625, en omtrent het karakter en de bedoelingen der hoofdpersonen. Is er in de toegeeflijkheid van Prins Maurits tot op het beslissend oogenblik iets berispelijk, des te helderder komt daardoor uit *zijne volstreckte vrijheid van politieke ambitie* en, ik voeg er bij, van die stijfhoofdigheid, die Oldenbarneveldt ten val bracht. Graaf Willem-Lodewijk komt hier wederom treffend uit, als onmisbare boezemvriend en raad, die van den beginne goed gezien en trouw geadviseerd heeft...

Ik geloof nog steeds, gelijk in mijn stukje over het karakter van Maurits, dat hij niet anders heeft *kunnen* handelen dan hij gedaan heeft... Uwe edelmoedige gematigdheid jegens overwonnen tegenpartijders, en misschien wat al te hooge achting voor de bekwaamheden van Staatslieden in het vijandelijke kamp, brengt u, mijns inziens, *tot een al te gunstig oordeel over Barneveldt*. Ik kan, bij alle erkenning van

bekwaamheden in het driemanschap van Barnevelt, de Witt en Thorbecke, noch den stijfhoofdigen trots, noch den weêrzin tegen het van God ge-roepen Oranje, noch alzoo den strijd tegen God en Zijne waarheid, voorbij zien. Barnevelt en de Witt zijn bovendien wreedaarts van karakter geweest; Thorbecke was gelukkig tot hertoe niet in de gelegenheid daarvan te doen blijken. a)

Daar is bij Macaulay, ik meen in zijn Essay over Baco, eene plaats, die ook hier van toepassing schijnt, in dezen zin. «Daar bestaat in het oordeel over gedenkwaardige mannen geene vrijheid tot *compensatie*. De groote bekwaamheden van Baco geven hem geen vrijbrief voor het onedele en oneerlijke van zijn gedrag en karakter. De groote diensten van Oldenbarnevelt zijn dit evenmin, waar zijne latere Kerk en Staat verwoestende dwalingen en ambitie ter sprake komen.

Intusschen ben ik bijna zeker dat ook dit deel uwer *Archives* niet slechts in America, maar ook in Nederland (meest misschien nog bij liberalen als *Fruin*, *van Deventer* en anderen) zeer bijzonder, — en bepaaldelijk in het voordeel van Maurits, en in het nadeel van den aristocratischen drijver zal worden gewaardeerd.»

«Mon jugement sur Barnevelt», répondis-je, «n'est pas aussi sévère que le votre.»

Ook mij dunkt dat niet Willem-Lodewijk alleen, maar ook MAURITS veel bij de mededeeling van deze stukken wint. Ik wil hierop thans niet terugkomen. De ontwikkeling mijner zienswijze hieromtrent maakt het grootste gedeelte der *Introdactie* uit. Wat de nuance betreft in ons oordeel over de twee Vorsten en over Barnevelt, daarover houd ik mij zeer aanbevolen om later uwe opinie, in verband vooral ook met den inhoud dezer briefwisseling, in bijzonderheden te vernemen...

Ik blijf het waarschijnlijk achten dat Willem-Lodewijk de behandeling reeds bij de instructie van het geding, en vooral de voltrekking van het doodvonnis, niet onvermijdelijk, niet in allen opzichte verdedigbaar geacht heeft. *Mijn oordeel over Barnevelts karakter en politiek is tot dus ver niet zoo gestreng als het uwe.* Verdiensten als die van Barnevelt kunnen wel niet, dit geef ik toe, als *circonstances atténuantes* van het-

a) M. Da Costa, selon moi, jugeoit Thorbecke beaucoup trop défavorablement.

geen ik zelf als misdadig gequalificeerd heb, worden beschouwd: er is ook regtens, *stricto jure*, geene compensatie; maar het is toch ook waar dat de overweging van die m. i. zeer groote verdiensten den persoon des misdadigers in een ander licht stelt; ons omtrent hem in eene andere gemoedstemming brengt; een weemoed in ons verwekt, waarvoor wij, op regtagronden, het hart niet kunnen sluiten, zonder te vervallen in het *summum jus*, dat aan *summa injuria* gelijk is. SCIPIO wist de kracht van het argument, toen hij, op de lange acte van beschuldiging, meende te kunnen volstaan met de herinnering aan den dag toen hij over Carthago getriumfeerd had.

Presque immédiatement je reçus une réplique détaillée. L'on reconnoitra, même dans son appréciation sévère, la générosité, je dirois presque l'amabilité de son caractère.

Onderwerpen als wederom door uwe Tweede Serie ter sprake gebracht worden, kunnen mij noch koel noch kort van stof doen zijn. Gaarne dus nog het een en ander over de hoofdpersonen en de aangelegenheden van 1600—1619. Ik werd er te meer bij bepaald, daar ik een vers op den slag van Nieuwpoort op mij nam, ten geleide van een plaat naar De Keyzer's bekende schilderij, en ik dus ook langs dien weg met hart en gedachten bij die tijden bepaald werd. Bij uitnemendheid verkwik ik mij dan ook dezer dagen in al het belangrijke dat de correspondentie der edele Nassauers (welk een stam!) omtrent die gebeurtenissen bevat. Doch wij zijn hier op politiek gebied. De groote vragen omtrent gedrag en gemoedsrichting bij de hoofden in het beslissend tijdvak van het twaalfjarig bestand. Bij al mijne groote ingenomenheid met ook deze uwe voortreffelijke *Introductie*, is er (gelijk gij te recht aanmerkt) een verschil van beschouwing over het karakter, of, eigenlijk nog veel meer, over de behandeling van Oldenbarnevelt, zoo door zijne Rechters als door den Prins. Misschien verschillen wij ook iets of wat in de waardeering van het standpunt van den Heer van Deventer en de mannen zijner richting.

Aangaande Oldenbarnevelt, allereerst. — Ik denk, dat noch gij noch ik, althans zoo het geval thans voorkwam, den dood gestemd zouden hebben; gij niet uit edelmoedige verschooning van een oud, verdienstelijk, en ongelukkig geworden Staatsman; ik niet, uit die misschien dichterlijke weekhartigheid, die den vijand liever bekampt dan vonnist.

Doch in het beoordeelen van historische feiten en personen moeten wij ons (is het niet zoo?) op een meer *objectief* standpunt plaatsen, en vooral in aanmerking nemen zoowel de *denkbeelden als de toestanden van den tijd*. En dan heeft, dunkt mij, het volgende eenig recht om in de weegschaal gelegd te worden tegen de hardheid van een doodvonnis als waarover hier de vraag is:

1° Wat kon, wat mocht de Stadhouder in dezen doen? *Pardon* verleenen! Daf *wilde* hij, dat *verlangde* hij. Maar zoo de aard der zaak, als de begrippen dier tijden vorderden dat het *pardon* dan ook gevraagd werd, en wel met zekere *verootmoediging, althans belijdenis van schuld*. Dat wilde Barnevelt niet; dit *liet wellicht zijne politieke consciëntie niet toe*. Zoo moest dan het recht zijnen loop hebben. — Maar hij kon misschien en moest bij de gedelegeerde Rechters geïnfluenceerd hebben tot verzachting van de straf. — Kon hij dat, zonder zich, meer dan de executive macht van een Stadhouder voegt, in het rechterlijke te immisceeren? Was ook dit zelf niet moeilijk gemaakt door de onbetamelijke en tergende houding van Oldenbarnevelt's familie en vrienden, reeds van het oogenblik af zijner gevangenneming (toen zij b. v. geweld dreigden voor de kamer daar Barnevelt zich bevond), en voorts volgens den brief van Maurits aan Willem-Lodewijk. — Ik kan in dien brief dat harde of drooge niet vinden, hetwelk u daarin tegenstaat. Het is een korte, officieele, kennisgeving. En Maurits was de man niet, om juist op dat oogenblik aan eene gevoeligheid toe te geven, die bij zijn gesprek met Walacus zich zoo aandoenlijk in tranen openbaarde. — Men vergeet niet dat de Prins militair was, dat *de feitelijke wederstand met waardgelders beproefd, in zijn oog een vergriep was tegen de fundamenteu zelve van elken Staat!* dat, evenzeer, in zijne wijze van zien, geen sparen mogelijk was, dan bij erkenning en als dan bij wege van *pardon*. Waarlijk, men was er destijds nog niet aan toe als in onzen tijd, waarin wij *vera rerum vocabula amisimus*.

Wat hadden de Rechters kunnen doen? Ook in het geval dat Maurits had getracht ten behoeve van Oldenbarnevelt te influenceeren? — Het gold toch hier geene vraag bij uitaluiting den Prins regardeerende; maar geheel de Unie, de Religie, het (ook naar onze overtuiging) *to be or not to be* van Kerk en Land. Daargelaten of er volstrekt geen grond geweest zij om Oldenbarnevelt van eenige onderhandelingen met den vijand, of neiging daartoe, te verdenken, — de begunstiging van Rome en Spanje lag in de daad zelve en hare noodzakelijke gevolgen.

Stel de partij van Oldenbarnevelt had getriumpheerd, zoo ware natuurlijk Prins Maurits, en met hem Willem-Lodewijk onmogelijk geworden, — het volk (zoo zich althans de geheele zuiver Gereformeerde partij niet geheel en onvoorwaardelijk had onderworpen) in tweeën verdeeld, en tegen het einde van het Bestand, alzoo machteloos tegenover den nog zeer krachtigen vijand, — de Militie gedemoraliseerd, de Religie over Arminius heen naar Socinus of Rome gevoerd, de Unie feitelijk ontbonden, of gebonden overgeleverd aan Holland en zijnen Advocaat en stedelijke dwingelandjes. — Het beste dat had kunnen gebeuren, ware nog geweest Frederik-Hendrik, *onder voogdij* van Louise de Coligny en den Advocaat, die intusschen (ook van Capelle heeft dit in zijne verhandeling over Philips-Willem zeer goed gezien) nog veel beter met Maurits oudsten broeder gediend ware geweest. En deze, hoe welgezind ook jegens zijne broeders, jegens zijn oude Vaderland, was in elk geval Roomsch, en onderdaan van den koning van Spanje. Ik begrijp de kortzichtigheid niet dergenen die (geheel de religieuze quaestie, zoo mogelijk, daargelaten) uit het bloote politieke standpunt alleen niet begrepen hebben, dat de triumpf der Remonstrantsche en Barneveltsche partij *de ruïne van het land ware geweest*. Barnevelt zelve was hieromtrent even blind als Johan de Witt. Het *quo non mortalia pectora cogis!* is niet alleen op het goud, maar ook op de politieke ambitie toepasselijk.

De gedelegeerde rechters, levende in het midden der omstandigheden, en de partij en haar personeel nog zoo veel beter kennende dan wij, begrepen alzoo tegen *het hoofd der partij* streng te moeten zijn. Men kon Barnevelt niet gelijk stellen met ondergeschikte werktuigen als Grotius en Hogerbeets. Men moest (zelfs de meest gunstig voor Barnevelt gestemde Junius heeft het erkend) het *Respublica poscit exemplum* in acht nemen. Het is toch opmerkelijk dat (van der Kemp, zegt het met stellige zekerheid) de veroordeeling ter dood *unaniem* geweest is; en dat hiertegen de ellendige praatjes van Brandt, Vondel, c. s. omtrent het karakter en leven dezer 24 mannen *niets*, volstrekt *niets*, in de weegschaal legt, heb ik (zoo mij niet alles bedriegt) in mijn brochure over Oldenbarnevelts rechtspleging uitvoerig bewezen. (Dit boekje, ofschoon in te hartatochtlijken toon geschreven om zich bij de contra-wetenschappelijke wereld aan te bevelen, verdiende toch wel, zoo om de paragraaf over de rechters, als om die over het vonnis van Oldenbarnevelt, eenige kennismeming, gelijk het die dan ook voor een gedeelte bij van der Kemp gevonden heeft. Gaarne, had ik er tijd toe, gaf ik de beide

brochures in kalmer toon en meer uitgewerkt op nieuw eens uit; en wellicht geef ik er nog wel eenige wenken uit, hier of daar met verwijzing naar de bronnen die op zoo ruime en rijke wijze ons sedert door u geopend zijn).

Laat mij ook nog dit mogen in consideratie geven. Een verzachtende straf, ZONDER gevraagd *pardon*, ware die niet een soort van erkenning van zwakheid of onrecht geweest? Zou een levenslange gevangenis of ballingschap voor Oldenbarnevelt zelve niet harder en ontegender zijn geweest, dan een dood, die vooral in die dagen op politiek terrein niet veel anders was dan een sneuvelen op het slagveld voor den krijgsman? Ik herhaal het, *het doodvonnis van den 70jarigen Pensionaris te onderteekenen zou ook mij bijna onmogelijk geweest zijn*. Toch vind ik den dood minder hard dan de foltering der opsluiting op Loevestein, en ik erken gaarne dat ik adem, bij het oogenblik toen de rijkbegaafde, naar hier inderdaad medeschuldige Grotius, door de benaauwde boekenkist heen, wederom in de vrije lucht zich verkwikken en bewegen mocht. Wat mij in het proces van Oldenbarnevelt hindert, zijn de barsche en harde vormen, onedelmoedig en onnoodig tegen den ouden man, door den Fiscaal b. v. en anderen, gebruikt. Doch zoo waren die tijden: *forsch*, maar ook *hard*, en tegenover den verwonneling zonder *égards*.

En écrivant ce qui suit Da Costa n'avoit pas encore lu l'article de M. FRUIN. Il se fût empressé de reconnoître, comme il le fit plus tard, le mérite d'un écrivain dont le *point de vue*, à notre avis erroné, n'avoit pas obscurci la clairvoyance dans l'exposition des *faits*.

Er is een mij ondragelijke *gids-trots*, die voor geen ding hart hebbende dan voor het recht der *wetenschap* en der *kritiek*, in den grond evenwel noch de eischen eener diepere wetenschap, noch de onpartijdigheid eener zuivere kritiek, in acht neemt of te eerbiedigen weet.

Dieu dans l'histoire is bij deze lieden een vreemd en onkristisch element, ten zij hoogstens gereduceerd tot een nevelachtige erkenning eener algemeene Godsregeering, maar die vooral in geene zaken van politiek of kerkelijk verschil mag betrokken worden. Niet wetende, wat (met het oog op God en zijnen Christus in de historie, — in de historie van Nederland, — in de historie dier tijden) de strijd tusschen Remonstranten

en Contra-remonstranten voor hoogere beteekenis gehad heeft dan een strijd tusschen twee ambitiën, of hoogstens twee bloot menselijke overtuigingen, zien deze mannen, ook buitendien, elke ingreep van God in de dingen der historie voorbij; en mag men vooral bij hen met geene opmerkingen voor den dag komen als b. v. van die Godsvergelding, die het zwaard bracht over dengene, die zelf het zwaard getrokken had, en daarmede en gedreigd en geslagen had in de dagen zijner hoogte. Zelfs een Heeren a) erkende nog iets van de Godsregeering en Godsvergelding, zij het ook onder den heidenschen naam van *Nemesis*. — Maar (zoo als Bilderdijk het ergens uitdrukt:) *wij zijn wuizer, wij, in wuizer tijd geboren!*

Even weinig zal het dezen critici treffen, hoe b. v. uit iedere miskenning, die zich Maurits heeft laten welgevallen, een nieuwe en ongedachte triumpf is voortgekomen. Gij hebt 't wederom in uwe schoone Introductie doen uitkomen, hoe b. v. de strik, hem door het onverstand der Staten gespannen, te Nieuwpoort tot eene glansrijke overwinning, van den Heer verordend werd. Het twaalfjarig bestand, door den Advocaat doorgedreven, leidde tot den meest beslissenden ondergang van zijne politiek en factie enz. enz.

Maar die heeren (men mag het hun tot hun eigen goed, zoo wel als in het belang der waarheid, wel eens doen gevoelen) moeten dan ook weten dat wij ons met hen begevende op een louter staatsrechterlijk, politiek, menschelijk-kritisch standpunt, van een aan ons (die aan Gods Woord gelooven) *superieur* standpunt *af dalen*. Dit *af dalen* kunnen wij veilig, en mogen wij en moeten wij wel voor een oogenblik, maar onder protest, dat de ware *ratio decidendi*, zoo op kerkelijk-Nederlandsch gebied als op Theologisch terrein, hooger ligt dan hun *wetenschappelijk* oog kan reiken.

M. Da Costa, suppose que la Correspondance sera appréciée par M. MOTLEY.

Welkom en gewenscht zal in elk geval ook wederom *dit* Deel zijn

a) De thans minder algemeen bekende Göttinger hoogleeraar, schrijver van het *Handbuch des Europäischen Staatensystems* en vele andere voortreffelijke werken.

aan mannen als MOTLEY, en ik wenschte er ook zoo gaarne Macaulay en de Duitsche geleerden bij te voegen.

A la veille d'une excursion en Suisse, je résumois le 2 août le résultat de notre échange d'idées en déclarant ne pouvoir aller plus loin, sans devenir *partial* en faveur de mes antagonistes.

Ik heb de vaste overtuiging, waarin ook uwe brieven mij hebben bevestigd, dat de vrienden van Oldenbarnevelt althans geen reden van beklag over mij hebben, en dat ik, verder gaande in de zachtmoedigheid mijner beschouwing, uit vrees van *partijdig te worden in mijn zin, partijdig in den geest der tegenpartij zou kunnen zijn.*

En lisant la *Correspondance* Da Costa méditoit son dernier chef-d'oeuvre *De Slag bij Nieuwpoort*.

Il a joint à ce magnifique poème des notes très-intéressantes.

C'est là qu'il rend justice à M. Bakhuizen ¹⁾, à M. Bosscha ²⁾, à M. Fruin.

¹⁾ « Dr. R. C. Bakhuizen van den Brink heeft, in zijn historisch-kritisch Onderzoek van *Het huwelijk van Willem van Oranje en Anna van Saxe* (Amst. 1853), de onderscheidene vraagstukken, tot die treurige echtverbindtenis betrekkelijk, op meesterlijke wijze toegelicht en opgelost. Hij heeft vooral, met de kalmte van een zuiver wetenschappelijk onderzoek, doch alles behalve zonder de warmte die de handhaving van de goede zaak der waarheid op elk gebied als van zelve te weeg brengt, zoo wel de grootheid der schuld van Anna van Saxe als hare onschuld aan de bekeering van Oranje tot het Protestantsche Gelooft, op eene wijze doen blijken, die ten volle zijne bewustheid rechtvaardigt van « met dit zijn betoog de zaak te hebben afgedaan. »

²⁾ « Men zie van dit alles in bijzonderheden, onder zijne tijdgenooten, Bosscha, *Neêrlands Heldendaden te land*, Dl. I, bl. 271—277, verg.

«Wanneer de Heer Fruin verder voort zal gaan de geschiedenis met die kalmte en dat doorzicht te onderzoeken, die hij tot hiertoe getoond heeft te bezitten, dan zullen de vrienden van Maurits en van de Contraremonstranten voor hunne goede zaak meer aan dezen trouwhartig liberalen Schrijver hebben, dan aan de Ypey's en soortgelijken, die sedert lang in den boezem zelve der Nederlandsche Hervormde Kerken er een eer in stelden, de hun toevertrouwde panden ook op historisch gebied prijs te geven en te verloochenen.»

Il se prononce avec une vivacité patriotique contre une accusation d'un ami. Ami et cependant catholique, ultramontain zélé.

«Van den Heer Alberdingk Thym had men inderdaad, indien al niet het zelfde, althands een onpartijdiger oordeel mogen verwachten, dan zijne uitingen zoo over Maurits als Veldheer (die hem Spinola zelf, zoo ik meen, niet zou hebben gepermitteerd), als over de rechtspleging van Oldenbarnevelt en de Groot, zonder eenige notitie te nemen van eene historische bron b. v. als de Tweede Serie der *Archives*, vooral T. II en zijne *Introduction*. — Doch de Heer Alberdingk Thym zal mij veroorloven, hem ook in het openbaar (behoudens mijne hoogachting voor zijne talenten en vriendschap voor zijn persoon) te doen opmerken, dat de wijze waarop in zijne *Isabella Clara Eugenia* (bl. 45 en 46) de nagedachtenis van Prins Maurits beleedigd wordt, tegen alle wet en regel van historische of wetenschappelijke polemieek inloopt. Het is te wenschen, dat de geleerde Schrijver met iets degelijker voor den dag zal komen dan het geen *hier* zijne beschuldiging van den voortreffelijken Prins zal moeten staven, — de beschuldiging van uit heerschzucht in het jaar 1621 te hebben onderhandeld over het wederbrengen der Vereenigde Nederlanden onder de gehoorzaamheid van den Koning en de Aarts-hertogen! Vrienden en hoogschatters van den beroemden Held en Stadhouder zouden dan op nieuw in de gelegenheid kunnen gesteld worden, hem door een bevoegde en onpartijdige pen even glansrijk tegen deze

bl. 313—317, Dr. R. Fruin, *Tien jaren uit den tachtigjarigen Oorlog, 1518—1598*, bl. 56—62 (BEIDE, ZOO WAT DE ZAKEN ALS WAT STIJL EN VORM BETREFT, MEESTERWERKEN), en, als schier van-zelve spreekt, de *Archives de la Maison d'Orange-Nassau*, II^e Série, T. I et II.»

ongehoorde blaam gehandhaafd te zien, als met betrekking tot zijnen Vader, recht en waarheid getriumfeerd heeft door het reeds herinnerd Geschrift van Dr. Bakhuizen van den Brink in 1853.»

Da Costa combattoit à regret cet ami, dont il estimoit les talents et la piété. Je suis émérite ¹⁾; mais, si M. Alberdingk Thym vouloit développer les motifs de ses soupçons, il trouveroit apparemment en M. Fruin et en d'autres savants à qui parler.

Ayant soin de faire mes réserves quant à ceux qui étudient l'histoire à la lueur douteuse d'une orthodoxie strictement papiste, je ne suppose pas que l'idée-mère du drame de M. Motley sera adoptée par mes compatriotes qui sont censés avoir voix en chapitre. ²⁾

¹⁾ En 1837, forcé d'entrer en lice contre M. Thorbecke, j'écrivois : « Je n'aime pas la polémique, mais je m'y résigne. »

²⁾ Que *droit*, par exemple, s'il vivoit encore, un homme qui unissoit à beaucoup de science une rare perspicacité, J. VAN LENNEP? Apprenez-le en lisant le Chapitre 19^a de son Histoire écrite (à la manière de M. Guizot) pour ses enfants.

Que *droit* DA COSTA? que *droit* le biographe de Maurice, le défenseur du Synode de Dordrecht, M. VAN DER KEMP? que *droit* le travailleur infatigable et judicieux, qui vient de nous être enlevé, M. KOENEN?

Que *diront* des juges compétents, encore pleins de vie et de force? Professeurs, bibliothécaires, archivistes, ardents à la recherche de la vérité historique et qui, les yeux continuellement fixés sur des livres imprimés ou manuscrits, savent ce que signifie le mot d'Horace *pallescere libris*!

Que *dira* M. VAN VLOTEN, qui lui aussi a fourni abondamment des preuves de son exactitude dans la recherche des *faits*. Et mon ami J. J. VAN TOORENENBERGEN, éditeur des *Godsdienstige en Kerkelijke Geschriften de Marnix* (La Haye 1871). — Que *dira* (voyez les Archives, 2^e Série, Tome V, p. LXXXV) le professeur VREEDE?

a. De voornaamste Geschiedenissen van Noord-Nederland door M. J. VAN LENNEP aan zijne kinderen verhaald. Amst. 1847.

La diversité des *opinions* a disparu chez nos érudits, devant l'évidence des *faits*. ¹⁾ Il suffira de citer encore deux exemples.

D'abord M. VAN DEVENTER et ses *Gedenkstukken van J. van Oldenbarnevelt en zijn tijd*.

En 1865 j'ai signalé dans cette oeuvre un travail avant-coureur d'un arrêt définitif.

« Ook naar mijn oordeel heeft deze verzameling blijvende en niet geringe waardij.

De bewerking is, door ongemeene historiekennis niet slechts, maar ook door *een ernstig streven naar onpartijdigheid*, opmerkenswaard.

Nauwelijks is eenig tijdperk van weerskanten, door vooroordeel en laster, evenzeer als dat waarover deze verzameling loopt, misvormd. Weldra echter zal het onwedersprekelijk zijn dat de Vorst in onze militaire jaarboeken bij uitnemendheid vermaard, *Prins Maurits*, geen drijfveer dan pligtbesef gehad heeft in de handhaving van gewetensvrijheid tegen de Staten van Holland en tegen hun onverzettelijken Raadsman, en evenmin zal het nog lang kunnen worden ontkend dat *Oldenbarnevelt* als Staatsman onvergelykbaar, al is hij, uit vasthoudendheid aan zijne opvatting van het toenmalige staatsregt, *tot aanranding van volksregten en volksgeloof verleid*, desniettemin, in het vestigen van de onafhankelijkheid van het Gemeenebest *verdiensten gehad heeft in eere te houden tot in de verste nakomelingschap.* »

Dans une *Histoire de la Patrie* remarquable M. le professeur BRILL observe que Maurice, assistant au culte Réformé et passant ainsi le Rubicon, rendit un service incalculable en garantissant le pays contre les excès de la multitude. Sans aucun dessein ambitieux.

« Bij de bestaande omstandigheden was dit van MAURITS zijde eene daad

¹⁾ M. van Deventer est l'auteur d'une lettre très-intéressante sur l'authenticité de la Lettre de Guillaume-Louis à Maurice (p. 72*) en faveur de Barnevelt.

van vijandschap tegen de Staten van *Holland*, eene openlijke betuiging, dat hij den Contraremonstranten de hand boven het hoofd dacht te houden, en van zins was hen in hunne minachting van der Staten gezag te stijven en op den weg hunner aanmatiging te volgen. Te volgen? Neen! voor te gaan. En dank zij der Voorzienigheid, die ons Vaderland in de overmaat des ongeluks eene uitkomst, in de *uiterste wetsverkrachting* a) zelve een waarborg van orde bereid heeft. Want in MAURITS had de opstand wel een *medepligtige*, maar tevens een *hoofd* gevonden. Van nu aan stond al het gezag, al de magt van den zoon van WILLEM van Oranje, van den held der *Nederlanden*, der tegenpartij van de wettige orde ten dienste; maar zoo zou dan ook een waardig tweegevecht, eene geregelde magtsproef tusschen de twee strijdende partijen, zonder inmen-
ging van het woest gemeen, den twist kunnen beslechten. MAURITS zelf had de zaak in handen genomen. Nu mogten al de ondergeschikte personen de baan ruimen, en alle ongeregelde hartstogten zich schuil houden. Nu mocht men allen lust tot straatruoer of gewelddadigheden tegen de Remonstranten of de hoofden der Regering uit de zinnen zetten, want MAURITS was de man niet om zulk eene lafhartigheid te dulden. Hij had zijn karakter als krijgsman tegenover het onordelijk gepeupel, zijn karakter als edelman tegenover de tegenpartij, wier onderdrukking hij ook beloofd had te beletten, zijnen onbevleeten roem tegenover gansch Europa te handhaven. En geene dolle of al te gewaagde stappen waren van hem te duchten. Immers geen hartstogt dreef bij dit bedrijf met hem zijn spel. De houding, die hij nu openlijk aannam, was hem opgedrongen, en van alle eerzucht om voor zich eenige magtsvermeerdering of verandering van staat te verwerven was hij volkomen vrij. Inderdaad, wanneer men aannemen moet, dat het twistvuur niet gedempt zou geworden zijn, dan mag men wel dankbaar erkennen, dat MAURITS door zich aan het hoofd der Contraremonstranten te plaatsen het land voor grooter schande en misschien voor den ondergang behoed heeft. Had hij *Nederland*, van alle kanten besprongen, van den buitenlandschen vijand gered, thans nu het land op den weg was zich zelf rampzalig te maken, thans redde hij het land van het gevaar, waarin het zich zelve bragt. » b)

a) Voyez p. 96*.

b) *Algemeene Geschiedenis des Vaderlands* door AREND. Na diens overlijden bewerkt door Mr. O. VAN REES en Dr. W. G. BRILL. Tome III, p. 728 (1860.)

IX.

HISTOIRE DES PROVINCES-UNIES.

1617—1619.

Si j'ai été injuste envers Barnevelt, si je n'ai pas saisi le caractère, ni de ce personnage, ni de son époque, ma responsabilité est infiniment plus grande que ne le sera, dans le cas contraire, celle de M. Motley. Car, surtout dans cette partie de son énorme labeur, l'histoire de notre pays n'est en réalité qu'un accessoire, un épisode auquel se rattache celle de *l'Europe entière*, un texte et un prétexte; tandis que mon regard a été bien plus exclusivement et plus longtemps arrêté sur les *Provinces-Unies* et sur la tragédie et les acteurs que M. Motley dans son récit passionné nous retrace.

On a souvent prétendu trouver dans mes écrits la déplorable influence d'un Calvinisme outré. Les Puritains du dix-septième siècle sont mes coreligionnaires. Je suis *sectaire* et non pas *historien*.

Cette supposition mérite d'être examinée.

Effectivement la question religieuse domine toutes les autres.

C'est au point de vue religieux qu'il faut choisir entre le travail de M. Motley et le mien.

A mesure que, dans l'atmosphère des manuscrits, je voyois un jour nouveau se lever sur les points controversés de notre Histoire, j'ai soumis les *résultats acquis* au tribunal de la critique. En outre, aussi promptement que possible, je les ai publiés à l'usage de la nation.

Dans un MANUEL (*Handboek*) de l'Histoire de la Patrie. La première Edition parut de 1841 à 1846.

Dix ans plus tard un Chrétien, dont l'amitié a été pour moi un des plus signalés bienfaits de la Providence, et qui comptera parmi les hommes les plus influents et les moins appréciés de mon pays ¹⁾, eut l'heureuse idée

¹⁾ Récemment j'ai publié le premier Volume de notre Correspondance (*Brieven van WORMSER 1842—1852.*) — J'ai pu dire sans exagération que, pour étudier notre époque, elles ne sont pas moins intéressantes que celles de THORBECKE et de DA COSTA.

« Er zijn er in Nederland velen welligt aan wie zelfs de naam van *Wormser* onbekend is.

Een deurwaarder bij de regtbank te Amsterdam.

Een Christen, wiens vriendschap en voorlichting ik, als een der uitnemendste voorregten die mij te beurt gevallen zijn, herdenk. Van wien DA COSTA, in de krisis van 1853, schreef: « Wat voortreffelijke kop en wat karakter daarbij! Ware ik koning of minister, hij bleef geen half uur langer deurwaarder. »

Een man wiens invloed, door geschrift en wandel, ter handhaving van den *christelijk-protestantschen volksgeest*, en onberekenbaar en (althans bij vele magtigen en edelen en wijzen naar de wereld) onopgemerkt is geweest.

Wormser was geloovig Christen van uitstekende begaafdheid. Hij had

de mettre ce travail à la portée d'un très grand nombre de lecteurs.

« Bij scholen en kerken moet ons volk een eigen Huis-Bibliotheek hebben van werken van blijvenden aard, die de ouders hunnen kinderen nalaten. Dit is sedert jaren mijn verlangen geweest. Er wordt door de boekverkoopers op een onverantwoordelijke wijs gespeculeerd op de beurs van den burgerman, door hem te overstelpen met een stroom van dubbeltjes-preeken en brochures, waardoor het volk altoos *hetzelfde* leest, tijd en geld verspilt en niet vooruit komt. Wanneer ik zie wat men in *Engeland* doet, dan behoort die zaak eens geschud te worden. Vele belangrijke werken kunnen goedkoop geleverd worden, zoo men tracht veel koopers te vinden. Het volk kan voor hetzelfde geld betere en blijvende lectuur bekomen; de boekverkoopers kunnen dezelfde verdiensten hebben; maar met een weinig meer arbeid. Indien door u tot de uitgave besloten wordt, hoop ik daarop zooveel invloed te mogen hebben, dat ik gelegenheid verkrijg de tusschenstanden te doen gevoelen, dat het *Handboek* N° 1 zal zijn van eene *reeks* belangrijke werken op die wijze uit te geven. »

een geopend oog niet slechts, maar een scherp en ruimen blik voor onzen geheelen kerkelijken en maatschappelijken toestand.

Niemand welligt heeft hem geëvenaard in het algemeen verstaanbaar maken van het *Christelijk-historisch beginsel*, toepasselijk op *Kerk, Staat en School*. Zijne vlugschriften, wier invloed niet gering was, hebben blijvende waardij.

Gezond zielevoedsel en vaste spijs! Wie liefst *oppervlakkigheid* begeert, legge ze ter zij. Voor hem zijn ze *te diep*. Het is hier, als in de goudmijn; hoe dieper men graaft, hoe meer de arbeid beloond wordt. *Wormser* zelf levert telkens het bewijs dat « de diepte der waarheid in de hoogst mogelijke eenvoudigheid ligt. — Diepzinnig en helder te gelijk, is hij, ook waar niet alles onder ieders bereik valt, verstaanbaar en leerrijk; in christelijken kring *stichtelijk* en *populair*. »

Voorbeeldig door bescheidenheid en eenvoud. Met eene zeldzaam geëvenaarde en steeds bedachtzame scherpzinnigheid bedeeld, die, bij het licht van Gods Woord, *zich somtijds tot profetische wenken verhief*. »

M. Höveker entreprit de publier la Seconde Edition ¹⁾ par souscription.

Le résultat dépassa de beaucoup ses espérances. ²⁾

En 1861 une Troisième Edition alloit bientôt devenir nécessaire.

Elle parut de 1863 à 1872. ³⁾

Dans la PRÉFACE, écrite en 1846, je n'ai rien changé.

J'en détache quelques fragments. Pour constater la différence, disons mieux, le contraste entre le point de vue de M. Motley et le mien; entre la croyance *Unitaire* et la croyance *Evangélique*. Je suis issu de CALVIN ⁴⁾, enfant du *Réveil*. Fidèle à la devise des Réformateurs: *La justification par la foi seule* et la *Parole de Dieu demeure éternellement*. Je considère l'histoire au point de vue de *Merle d'Aubigné*, de *Chalmers*, de *Guizot*. Je désire être *disciple* et *témoin* de notre Seigneur et Sauveur JÉSUS-CHRIST.

¹⁾ A un prix très-modéré f 4.80. La première f 12.10.

²⁾ La première livraison en janvier 1863. La seconde (*Maurice*) en oct. 1863. La troisième en déc. 1864. La quatrième en déc. 1865. — L'ouvrage aurait pu paraître alors en entier; car dans la dernière livraison (mars 1872) presque rien n'a été ajouté. Je m'étois proposé de la retravailler; mais des circonstances politiques sont intervenues et d'ailleurs je me suis aperçu qu'écrire l'histoire est une entreprise difficile et presque téméraire pour un contemporain.

³⁾ Environ 2500 souscripteurs.

⁴⁾ *La Hollande et l'influence de CALVIN*. Aux Chrétiens réunis à Genève, le 27 mai 1864.

1. Pas de séparation entre la *Religion* et la *Politique*.

Ik ben ongezind, waar men om der *Godsdienst wille* onverzoenlijk geweest is, enkel op den twist over *stoffelijke belangen* te wijzen: ik verlang niet uit eergierigheid en baatzucht alleen daden te verklaren, waarbij het geloof, in menig opzigt, drijfveer en levensbeginsel geweest is. Deze weigering is niet op vooringenomenheid van eigen sympathieën gegrond. Om de verdiensten van het Huis van ORANJE of van een OLDENBARNEVELT en DE WITT te erkennen, behoeft men niet onder de Oranjegezinden of Patriotten te worden geteld. Evenzoo, om het Christelijk of ook het Revolutionair element, waar het de Historie bezielde heeft, te doen aanschouwen, is het niet noodig dat men Christen of Jacobijn, het is genoeg dat men, met het karakter der tijden niet onbekend, aan waarheidsliefde en eerlijkheid getrouw zij.

Laat ons voor de gevolgen dezer pligtsbetrachting niet bevreesd zijn. De bekendmaking van al wat, in daad en ook in bedoeling, gebeurd is, ziedaar de voorwaarde om uit de ervaring der menschheid wezenlijk nut te kunnen trekken. Menigeen zou, gelijk eene Godsdienst, evenzoo eene Geschiedenis voor niemand aanstootelijk verlangen; vergeten wij niet dat, in deze wereld van dwaling en bederf, met het ophouden der ergernis, de heilzame kracht, beide van Godsdienst en Historie, te loor gaat. Geen terugdeinzen voor de waarheid, omdat zij in den prikkel haar kenmerk, en tevens haar vermogen ter opwekking en ter genezing, behoudt.

2. A la Religion appartient toujours *le premier rang*.

Men voert mij welligt te gemoet dat ik in het geheele werk mijne gevoelens, bepaaldelijk in de Godsdienst, op den voorgrond gesteld heb. Voorzeker. Ik ben niet van oordeel dat *verloochening of ontveinzing van beginsels een voorwaarde of een waarborg eener prijselijke en gewenschte onpartijdigheid* is. Ik heb overal gesproken op den toon van *Christen* en *Protestant*. Ik heb, met blijkbare belangstelling, doen zien dat op de belijdenis van het Evangelie, de opkomst en bloei, op de verzaking van het Evangelie, de ondergang van Nederland gevolgd is. Ik heb met ingenomenheid opgeteekend hoe de waarheid in CHRISTUS zich ook op nederlandschen bodem krachtig betoond heeft ter nederwerping van de sterkten, waarachter bijgeloof en ongeloof zich hadden

verschanst, en hoe, trots moordzieke dweepzucht, in het bloed van martelaren en geloofshelden de grondslag gelegd is van een Republiek, klein in omvang en die straks voor elken vijand scheen te moeten zwichten, en die echter haar vlag op alle zeeën wapperen, haar gezag, wijd en zijd, in alle wereldstreken eerbiedigen deed, en de aanzienlijkste Mogendheden in rijkdom, in vermogen, in beslissenden invloed op het lot van Koningen en Volken, minstens geëvenaard heeft. Evenzoo heb ik niet met onverschilligheid vermeld het te voorschijn treden der aardse wijsheid, toen de wijsheid, die van Boven is, veracht werd; de strekking eener verleidelijke leer, het betooverende van haar beloften, de doodelijkheid van haar vrucht, en de wijs waarop zij, langs wegen van rampspoed en lijden, ten laatste de bron van onmagt en nietsbeduidendheid voor den Staat, van verbastering voor de Kerk, en van ellende voor het beklagenswaardige Volk, slagtoffer der proefnemingen in Godsdienst en in Politiek, geweest is.

3. Faisant ressortir le point de vue *Évangélique*, on est par là même fidèle à la mission de *l'historien*.

Hetgeen mij als CHRISTEN betaamt, zou ik, als *beoefenaar der Historie*, gehouden zijn geweest te verrigten. Ik heb de Geschiedenis niet tot voorspraak mijner zienswijze in de Godsdienst misbruikt. Ik heb mij niet van licht en schaduw met ongeoorloofd overleg en eenzijdige voorkeur bediend. — Ik heb geen gezochte eenheid en gedwongen verband in de gebeurtenissen gelegd. Maar ik heb evenmin gemeend, in eene wetenschap, tot getuigenis geven aan de *gansche waarheid* bovenal geroepen, de *hoogste waarheid* ter zijde te mogen stellen. — Het is den kortzigtigen sterveling niet vergund, in ijdelen waan, de raadsbesluiten Gods voor uit te loopen en den sluier op te heffen dien Hij over de geheimenissen van het wereldbestuur gelegd heeft; maar het is den geloovigen en ootmoedigen *Christen* evenmin vergund het oog te sluiten voor de lichtstralen waarin, bij de wonderen der Historie, de glans zijner volmaaktheden schittert. Dat de liefde en de regtvaardigheid Gods zich aan de Natïën in de wegen zijner Voorzienigheid niet onbetuigd liet; dat de lotgevallen van het Vaderland de kracht der toezegging: « Die Mij eeren zal Ik eeren », hebben getoond en bevestigd, ook deze waarheden behooren uit den kring der *gebeurde zaken* waarin zij bij uitnemendheid voegen, niet te worden geweerd. Het zijn de *doorlopende feiten*, het

merg en gebeente waardoor het gestel zamenhang en vastheid verkrijgt; de levensgeesten door wier adem het doode lichaam der Historie bezielde wordt. Over deze waarheden en haar middenpunt, CHRISTUS, is het, dat van den beginne der tijden tot op den huidigen dag, telkens onder veelsoortigen vorm, verdeeldheid en strijd is. Verflauwen wij niet, omdat haar handhaving tegenkanting ontmoet. Het *getuigen*, niet het *overtuigen*, is de plicht waarvan de verantwoordelijkheid ons opgelegd is. Met het oog opwaarts valt dit getuigenis geven ligt. Te midden der beroeringen van menschelijke wijsheid en menschelijke driften steunen wij op Hem, door wien, volgens het Profetisch woord, dat zeer vast is, de ontwikkeling van het lot der wereld naar dien gedachten en heerlijken afloop geleid wordt, wanneer de Heer zelf de banier oprigten en den overmoed, ten hoogsten top gestegen, te niet zal doen met den adem zijns monds. Ook dat is HISTORIE; de kern en de slotsom der Historie; de Geschiedenis der toekomst en der eeuwigheid: haar kenbron ligt in Gods Woord, haar zekerheid in Gods trouw, haar heerlijkheid in Gods liefde, haar aanschouwelijk betoog in de blijde of rampzalige ervaring aan de overzijde van het graf.

Dans la troisième édition j'ai retravaillé plusieurs parties. Notamment l'époque de 1609 à 1619. ¹⁾

«Ik reken mij verplicht, nu meer dan tot dusver, te doen uitkomen dat de derde druk niet herdruk is, maar omwerking. Omwerking die, in de veelbeduidendheid van het woord en naar de geringheid mijner kracht, het regt geeft en de verplichting oplegt te verklaren, dat ik den derden druk, waaraan althans geen moeite gespaard is, alleen als het Handboek erken.» a)

a) *Nederlandsche Gedachten* N° 38 en 39, pag. 311.

Voici quelques paragraphes, dont l'ensemble est contraire au récit dramatique de M. Motley.

¹⁾ La quatrième Edition. qui se publie maintenant par souscription, est une réimpression.

§ 252. De Staten van Holland, als waren zij ook in geloofszaken oppermagtig, drongen, als christelijk liefdebetoon, aan de Kerk het dulden op van een leer welke zij voor onwaar, onbijbelsch, verdorftelijk hield. Vrijheid van spreken werd aan de remonstrantschgezinden, vrijheid van tegenspraak weldra niet meer aan de regtzinnigen vergund.

a. Les Etats de Hollande et Barneveldt, par leurs décrets de tolérance réciproque, étoient *tolérants* en apparence et *persécuteurs* en réalité. P. 89*.

§ 254. De Hervormden, onvermogen, zouden gaarne, bij minnelijke schikking, de kerken hebben verdeeld; de Remonstranten, bijkans meester, konden niet met de helft te vrede worden gesteld. Er bleef dus, waar de prediking uitsluitend aan Remonstrantsche leeraars opgedragen was, den verongelijken niet over dan, met prijsgeving der kerkgebouwen, in huizen en schuren te gaan. Doch, ziet! ook deze zamenkomsten werden verboden, belet, met geldboete, ontpoortering, en uitbanning gestraft. Uit vele Kerken verdreven, werd de kerkleer ook daar buiten niet meer geduld.

a. „Je crois”, écrit Maurice, „que ce seroit beaucoup faits s'ils pouvoient obtenir liberté de prêches en quelque grange ou maison.” P. 86. — Voyez la réponse énergique p. 87.

§ 256. Aldus was er wezenlijke vervolging tegen de belijdenis, waarvoor de Vaderen gestreden hadden en die tot hoeksteen van den Staat gelegd was. Gehechtheid aan de Gereformeerde kerkleer werd door stedelijke Overheden als oproerigheid gestraft. De boog was te sterk gespannen; ook in Holland bleek dit. De eerste gewigtige tegenstand ging uit van Amsterdam. Nu ving een strijd aan die, van de zijde der Gereformeerden, in den beginne althans, slechts verdedigenderwijs en om gewetensvrijheid gevoerd werd.

a. Maurice, ayant juré de maintenir la religion réformée, n'ayant ni le droit ni la présomption de prononcer dans des questions de controverse, insista sur la *tolérance* envers les réformés orthodoxes et sur l'opportunité et l'absolue nécessité d'un Synode national. P. 91.

§ 257. Tegen de wederstreving der burgerijen riep Oldenbarneveldt de hulp ook van den Stadhouder in. Spoedig bleek het dat zijne berekening omtrent de onderdanigheid van Maurits, ook tegen zijne overtuiging en

geweten, gefaald had. Tot partijkiezen gedwongen, verklaarde hij, volgens zijn eed, de Gereformeerde Godsdienst, pilaar en vastigheid van den Staat, te zullen beschermen. Aan geen verdrukken van de Remonstranten werd door hem gedacht. Veel zou zijn gewonnen, indien slechts aan het verdrukken van de Gereformeerden een einde gemaakt wierd; indien de gewetensvrijheid der Contra-remonstranten, door het niet verstooren hunner bijeenkomsten, erkend, indien hun, in de groote steden althans, een eigen kerkgebouw verleend, indien, na deze tijdelijke schikking, het oordeel over de theologische geschillen, niet door den Magistraat, maar door eene wettige Nationale Synode, geveld wierd.

a. Contraint par Barnevelt à prendre parti, Maurice refusa de concourir à la persécution des Réformés. P. 92*.

§ 258*. Door onderlinge toegeeflijkheid was en bleef nog het geschil voor schikking vatbaar. Mits aan de Oud-gereformeerden vrijheid van godsdienstoefening verleend wierd; mits de tegenpartij niet bij uitsluiting de Gereformeerde kerken bezet hield; mits de hoop op kerkelijke beslissing niet wegviel; mits de stedelijke Overheid van geweld, in het doordrijven van haar eigendunkelijk en partijdig goedvinden, afzag. Ter rustverkrijging op dergelijken voet werd door Maurits en Willem-Lodewijk geen arbeid of moeite gespaard.

a. Un accord, moyennant une véritable tolérance, étoit facile. P. 90*.

§ 259. De Staten van Holland, wel verre van tot zachtheid en toegeeflijkheid te worden gestemd, stellen zich schrap tegen de Kerk, tegen den Stadhouder, tegen de Unie, tegen het meerendeel der burgerij, tegen een aanzienlijk gedeelte zelfs der stedelijke Vroedschappen van hun eigen Gewest. Met geringe meerderheid drijft Barnevelt ook nu door wat hij goedvindt. De Nationale Synode geweigerd, het nemen van waardgelders in de steden vergund, het beklag bij Hoven en Regtbanken ontzegd, de ondergeschiktheid van het krijgsvolk der Generaliteit aan de Provinciale betaalsheeren gevergd. *Scherpe Resolutie* inderdaad; volledige toepassing van Barnevelts beginsel omtrent der Staten oppermagt, in de toenmalige omstandigheden, bijkans aan oorlogsverklaring gelijk.

a. La Résolution du 4 août 1617, dont Barnevelt fut le téméraire auteur, contenoit en germe la guerre civile. P. 91*.

§ 260. Uitzigt op minnelijke schikking verdween. De stedelijke Regenten nemen waardgelders aan, eischen een nieuwen eed van de burgerij, en vermeten zich bevelen te geven aan de soldaten door de Provincie betaald. Maurits handhaaft zijn gezag over het krijgsvolk; vijf Gewesten worden het eens dat de Nationale Synode plaats hebben zal, en, zoowel in Holland als in Utrecht, is afkeer en haat het gevolg van aanmatiging en geweld. Nu althans scheen voor de partij van Barnevelt terugwijken raadzaam. Desniettemin werd de meerderheid der Staten van Hollaud door zijn invloed tot het betoonen van de uiterste hardnekkigheid geleid.

a. Barnevelt n'avoit pas fait le 4 août ce pas pour reculer. P. 96*.

§ 261. Aldus zou, door eene gewapende meerderheid der Staten van ééne Provincie, ten nadeele der Hervormde Godsdienst, de wet worden gesteld aan de Kerk, aan de burgerij, aan vijf Gewesten, zonder dat er op den aard en eisch der Unie van Utrecht en op de onverbrekelijkheid van den door geloofseenheid gelegden band gelet wierd. Zoodanige overheersching kon en mogt niet worden geduld. Weifeling en uitstel zou, bij toenemende spanning, leiden tot scheuring en burgerkrijg, dubbel verderfelijk om het naderend einde van het Bestand. Spoedige en krachtige tusschenkomst der Unie was het eenige middel van behoud. De Algemeene Staten namen een afdoend besluit. De afdanking der waardgelders, met kloeke beradenheid, te Utrecht hoofdzetel der Remonstranten, door Maurits geschied, bewees dat Barnevelt eigen kracht te hoog had berekend, en dat, nu hij in roekeloze vaart een kloeken en standvastigen wederpartijder ontmoet had, zijn overmoed goem overmagt was.

a. Enfin Maurice, afin de prévenir la guerre civile, se décida à couper le noeud gordien. P. 96*.

Le chute de Barnevelt, vers l'expiration de la Trêve, fut salutaire pour le pays. P. 101*.

Contrairement à la dernière phrase du livre de M. Motley. „Thus crippled, the Republic was to go forth and take her share in that awful conflict now in full blaze, and of which after-ages were to speak with a shudder as the Thirty Years' War.”

Dans cinq paragraphes on trouve le résultat final de mes recherches et de mes méditations sur le caractère

et la conduite de MAURICE, de GUILLAUME-LOUIS et de BARNEVELT.

§ 200^a. Aan drie uitstekende mannen, aan Prins MAURITS als *Veldheer*, aan OLDENBARNEVELT als *Staatsman*, en met Maurits aan Graaf WILLEM-LODEWIJK, vooral ook in het handhaven van volksregten en gewetensvrijheid, heeft de Republiek haar opkomst, haar toeneming in voorspoed en krachten, haar onafhankelijkheid en luister, te danken gehad.

§ 201. Met den voortgezette oorlog heeft Prins MAURITS het werk van Willem I, *de vrijmaking van het Spaansche juk*, voltooid. Terwijl hij in veldheerstalenten ook zijn Vader overtrof, was hij in staatkundig doorzicht en overleg met hem niet vergelijkbaar. In krijgskunst uitgeleerd, begeerig naar bedrijfsbedrijf, rusteloos bezig met de vorming en leiding van het leger, met schrander blik afkeerig van elke verzoening die voor onafhankelijkheid of Godsdienst gevaarlijk zou kunnen zijn, was hij niet geneigd zich te mengen in het inwendig Landsbestier; *streefde niet naar hooger gezag*; liet gaarne aan Barnevelt overwigt en beslissing in het staatsbeleid; berustte in den wil der Staten, zelfs waar hem in oorlogszaken de voet dwars gezet werd; was dikwerf, meer welligt dan aan den Stadhouder vergund was, *onverschillig en bijkans vreemd aan hetgeen de partijen verdeeld hield*, en bleef lijdelijk aanschouwer van de aanmatigingen der Stedelijke Aristocratie. *Niet altijd evenwel*. Toen de Vergadering der Staten van Holland, ter staving en sterking van de Gewestelijke oppermagt, de regten miskende van *de Godsdienst* wier bescherming vooral ook aan hem opgelegd was, toen verklaarde MAURITS zich tegen dit buitensporig bedrijf. In trotschen overmoed, had men den burgerkrijg, met al het daaraan verbonden onheil en gevaar, bijkans onvermijdelijk gemaakt; toen heeft hij, door pligtmatige tusschenkomst, dien geweldigen voortgang gestuit.

§ 202. Maurits was door een aantal krijgshelden uit het Geslacht van Nassau omringd. Uitmunten boven allen was zijn neef WILLEM-LODEWIJK, Stadhouder van Friesland en Groningen; moedig en bekwaam veldoverste, schrander en godvruchtig Vorst, die deze twee Gewesten met liefderijken zin en tevens met vastheid en klem bestuurd heeft. *Uit pligtbeseft standvastig en onvervaard*, waar Maurits niet zelden *weifelend en besluiteloos tegen bezwaren opzag*, is hij en in den oorlog dikwerf zijn raadsman,

en in al wat de partijschappen in Staat en Kerk betrof, met zachtmoedige evenzeer als krachtvolle wijsheid, zijn *leidsman* geweest.

§ 203. Als *Staatsman* heeft, ter vervanging van Willem I, niemand OLDENBARNEVELT geëvenaard. Advocaat van Holland, verkreeg hij weldra dat alvermogen, hetwelk, in benarden toestand, aan den meest bekwame, aan den onontbeerlijke, aan dengene op wien men zich gelukkig acht den last der regering en der verantwoordelijkheid te kunnen afwerpen, ten deel valt. Aldus meester van de overnagtige Provincie, was hij het evenzeer van het Gemeenebest. In het beleid, zoowel van buitenlandsche zaken als van eigen landsbeheer, is, ter vestiging, bescherming, regeling van de Republiek, zijn invloed doorgaans beslissend geweest. Zijn stelselmatig drijven vooral, waarbij men echter den drang der omstandigheden niet mag voorbij zien, heeft het overwigt van Holland, van de gewestelijke oppermagt, en van de stedelijke vroedschap gevestigd. Ondanks veel tegenkanting en misnoegen, zou de man, aan wiens zeldzame begaafdheden en onvermoeiden ijver het Gemeenebest, in zijn opkomst, zoo veel te danken gehad heeft, niet als slagtoffer van burgertwist zijn gevallen, indien niet Oldenbarnevelts *vastheid van karakter* somtijds in *hooghartige stijfhoofdigheid*, zijne *vaderlandsliefde* in *partijgeest* ontaard was; indien hij niet, bij het ontbranden van religie-verdeeldheid, het zwichten der geloofsovertuiging van de kern der Natie voor het goedvinden der Staten begeerd had.

§ 263. Het doodvonnis tegen OLDENBARNEVELT, door een buitengewone regtbank uitgesproken, is, wie zou het niet betreuren? ten uitvoer gelegd. Zoodanig was het jammerlijk uiteinde van den meer dan zeventigjarigen Staatsman, wiens eigenzinnig en vermetel drijven van een aristocratisch beginsel, tot het op gewetensdwang uitliep, het Land in verwarring en in gevaar bragt; maar omtrent wiens *goede trouw en vaderlandsliefde*, ook waar hij door *partijdigheid* gedwaald heeft, geen twijfel mag bestaan; wiens verdiensten in de vestiging der onafhankelijkheid van het Gemeenebest, nevens die van WILLEM I en MAURITS, met dankbaarheid moeten worden herdacht, en omtrent wien, in het Resolutiën-boek der Staten van Holland, ten dage zijns overlijdens, met aandoenlijken ernst en eenvoud, aangeteekend is: « een man van grooten bedrijve, arbeidzaamheid, geheugen, en beleid, ja buitengewoon in alles; die staat, ziet toe dat hij niet valle, en zij God zijne ziele genadig, Amen! »

X.

UNE STATUE à BARNEVELT.

Une Statue à Barnevelt! — C'est à moi, apologiste du Prince Maurice, qu'on est redevable de cette idée. C'est moi qui, en 1874, malgré mon attachement incontestable à la Maison d'Orange, ai proposé de reconnoître les mérites de BARNEVELT, en lui érigeant une STATUE monumentale *au nom de la Nation*.

Ceci demande explication pour quiconque n'est pas au fait de la situation politique de notre pays.

THORBECKE venoit de mourir. Le parti *libéral* mettoit le pays en émoi pour ériger une statue à cet homme d'Etat qui, durant un quart de siècle, exerça une influence presque toujours prépondérante dans l'Etat.

C'étoit, notez le bien, non pas un élan patriotique, un tribut d'admiration portant le cachet d'une sincérité évidente. C'étoit une démonstration, nécessaire au point de vue des intérêts et de la situation embarrassante du libéralisme décapité. Une tentative de *ralliement*. On saisissoit l'occasion de simuler une entente fraternelle. C'étoit peut-être aussi, espérons-le, un acte de tardif *repentir*. On n'ignore pas, en Hollande du moins, que Thorbecke, dans les dernières années de sa vie, éminent encore et *facile*

princeps, n'avoit guères à se louer de ses impatients disciples.

Ce tribut d'outre-tombe l'auroit scandalisé. Mieux que personne il eût senti que cette ardeur subite étoit absurde, factice et ridicule. Il étoit *libéral* sans doute, mais dans le genre *napoléonien*. 1) Par ses dispositions législatives et réglementaires, par ses talents et surtout par l'énergie de son caractère, il avoit maitrisé le radicalisme, moins dangereux ici qu'ailleurs, mais remuant néanmoins par ses velléités anarchiques. Dans un moment de crise, il

1) Ennemi de *la Révolution*; mais, n'ayant pas d'appui dans le principe décidément Chrétien de la Réforme Evangélique, Thorbecke étoit contraint de se retrancher dans la citadelle de tous les gouvernements révolutionnaires *l'Etat c'est Moi!*

Notre Correspondance de 1830 à 1832 (*Brieven van THORBECKE Amst. 1873*) indique la nature et le développement de sa politique. Dans la Préface on lit: « Beducht voor de Volkssouvereiniteit was ook Thorbecke zelf; maar, ter beteugeling van het staatsregtelijk wangedrocht, had hij geen steunpunt dan het *Staatsidee*. Het *Staatsvermogen* dat, zelfs op Nederlandschen bodem, in den eisch der gewetensvrijheid, geen grens-paal erkent. »

Peu de jours avant sa mort je résumois ainsi *le contraste de nos principes*.

« Thorbecke geeft, sedert meer dan dertig jaar, als hoofd van de Regeering of van de Oppositie, in Nederland den toon.

In harmonie met den grondtoon der Eeuw. Zijn leus was: *Het KAN niet anders*.

De mijne: *Ik MAG niet anders*.

Thorbecke was, en bleef, de vertegenwoordiger van het *Staatsidee van 1789*. Van het *Staatsvermogen*, ook in *Kerk en School*.

Hij was en bleef *Regent*. Bij het zeldzame van karakter en begaafdheid viel den Hoogleeraar en Minister een zeldzaam voorregt te beurt. Aan de Academie en door zijne Geschriften heeft hij kweekelingen gevormd, die hem, in de Staten-Generaal en in den Ministerraad, met lichtverklaarbaren ijver en ondergeschiktheid, ten dienste hebben gestaan. »

exerçoit un pouvoir *dictatorial* au nom de la *Nécessité* et du *Salut Public*.

Une telle ardeur de zèle posthume alloit immanquablement attiser le feu de la discorde, au moment même où, dans l'intérêt général, et d'après les plus simples convenances, le calme et la réflexion devoient être à l'ordre du jour.

C'étoit un *défi*, une *provocation* au parti soi-disant *conservateur*. — Le triste sort de ce parti semi-libéral, incapable de résistance efficace au libéralisme logique, étoit de préparer les voies au dictateur, même après l'avoir renversé et de subir son joug, mais en frémissant. Soit aveuglement, soit tactique, on dénonçoit Thorbecke comme « un tyran du roi et même comme un républicain latent, ennemi secret de la Maison d'Orange » et imposant son bon plaisir au Souverain. ¹⁾

Ce parti, *conservateur* à rebours, *a non conservando*, également contraire à l'influence de Thorbecke et à celle du parti antirévolutionnaire, s'imaginait tenir le juste milieu salubre entre Charybde et Scylla.

¹⁾ « C'était le calomnier », écrit M. Réville dans son remarquable article dans la *Revue des Deux-Mondes*. — « Thorbecke voyait dans le maintien de cette famille sur le trône des Pays-Bas la pierre angulaire de la constitution, et il jugeait avec grand sens que, si la république est le seul gouvernement stable là où il n'y a pas de famille royale incontestée, universellement désirée, la monarchie constitutionnelle en revanche est de toute nécessité, si l'on veut vivre libre dans un pays où l'assentiment unanime décerne la primauté permanente du rang et du pouvoir à une famille historique. En pareil cas en effet, la république ne peut avoir qu'une existence précaire, et, pour se maintenir, elle doit recourir aux mêmes procédés arbitraires et oppressifs auxquels sont fatalement condamnées les dynasties forcées de lutter pour leur existence. »

Sans jamais m'associer à cette navigation périlleuse, je n'en ai pas moins combattu sans cesse le principe dont Thorbecke bon gré mal gré subissoit le joug.

a) D'accord avec le libéralisme à vouloir un régime de garanties et de libertés politiques, je repoussais le principe auquel il rattachait ses maximes et ses efforts. Chef avoué du ministère, chef du parti libéral, M. Thorbecke, par la supériorité de cette position, et bien plus encore par la supériorité de ses talents et par la force de sa volonté, était décidément contraire à tout ce qui pour moi était nécessaire et légitime. Dans ses divers projets de loi, je combattais par dessus tout l'idée démocratique, l'idée que, dit M. Guizot, il faut extirper à tout prix; et c'est précisément ce que M. Thorbecke, qui ne voulait plus entendre parler de la souveraineté de la dynastie, qui soumettait en définitive la couronne à la majorité parlementaire ou électorale, qui faisait fléchir toutes les résistances et même les droits acquis devant *l'omnipotence de l'Etat*, ne voulait, ne pouvait souffrir. Pour lui la suprématie de la démocratie centralisée était un fait accompli et obligatoire. Rien de plus naturel que notre antagonisme. Car, en m'écartant du cercle de Poppius qu'il lui convenait de me tracer, je me rendais, selon lui, coupable de divagations inutiles; j'étais perpétuellement hors de la question, et, de plus, en opposition avec l'esprit de mon siècle et finalement en dehors de mon époque. Accoutumé à de pareils reproches, je ne fus guère terrifié et ne pliais point sous la férule; je me permettais d'opposer à l'esprit du siècle l'esprit des siècles, et quelquefois de rappeler à M. Thorbecke les paroles si remarquables et, au point de vue antirévolutionnaire, parfaitement orthodoxes, qu'il écrivait en 1831: « Partout où l'esprit de Révolution apparaît, et partout avec le même résultat, il essaie de créer. Il prétend posséder sans acquérir, il veut le présent sans le passé, et un avenir dont il étouffe le germe. Autrefois il luttait contre l'ordre établi; il lutte maintenant contre le développement de ses propres théories. Mais de cet esprit il faut distinguer soigneusement l'ordre de choses qui a surgi depuis et pendant la Révolution. La Révolution elle-même a pris place dans l'enchaînement des phénomènes historiques et est subordonnée à sa loi. En ce sens, elle est devenue un

a) *Le Parti antirévolutionnaire*. P. 88.

antécédent pour les générations suivantes à l'influence duquel on tâche vainement de se soustraire. Sur le terrain même où la Révolution a exercé ses ravages, une nouvelle semence se développe, d'après une règle différente.»

On conçoit donc combien ma position étoit difficile et délicate.

Depuis 1820 *ami* de Thorbecke, depuis 1831 ayant des principes arrêtés, diamétralement contraires aux siens, constamment et en toute occasion, j'avois eu à lutter contre ce redoutable *antagoniste*.

Constamment opposé néanmoins au dénigrement puéril et systématique par lequel les coryphées d'une politique sans base et sans force, s'étudioient, dans le sentiment de leur impuissance, à reporter sur lui le fardeau de leur propre responsabilité.

En 1872 l'heure solennelle, l'heure d'une revue sérieusement retrospective avoit sonné. L'heure qui prescrit, disons mieux, qui inspire le calme indispensable pour un examen sincère et sérieux.

C'est à cette heure que la malencoutreuse proposition fut lancée dans le pays.

Vous ne songez donc pas, m'écriois-je, à ce mot du poète: « Son cercueil est fermé, Dieu l'a jugé, Silence! »

Vous ne respectez donc pas même *la Trêve de Dieu!*

Ter beoordeeling van *persoonlijkheden*, waarin zich een politieke rigting afspiegelt en die aldus het voorwerp zijn van verregaande miskenning, zoowel als van uitbundigen lof, is er een oogenblik van meer kalme beschouwing. Een tijdsgewricht waarin de *kiem gelegd wordt voor het oordeel der nakomelingschap*.

De onverbiddelijke dood heeft, ter sussing van de felste hartstogtelijkheid, een eigen en onberekenbare kracht. Dan acht doorgaans ook de tegenstander het zwijgen voegzaam. Dan, meer dan ooit, tot ernstig nadenken gestemd, is hij zelfs voor naberouw niet onvatbaar. Dan is er, wat men, in den hartaangrijpenden stijl der Middeneeuwen en naar den eisch van christelijken ootmoed en vergevensgezindheid, zou kunnen noemen *UNE TRÈVE DE DIEU*.

Voor dergelijken wapenstilstand moet, als *conditio sine quâ non*, wederkeerigheid zijn. De ernst der aangevangen historische toetsing moet niet, door onberaden trotsering, worden gestoord.

Ziedaar juist wat mij, in de argelooze, maar voorzeker ondoordachte *HULDE-MANIE* bejammerenswaard voorkomt. Dat ze, tegen een nauwelijks ontalpen Staatsman, die in Nederlands geschiedenis slechts enkelen telt met hem vergelijkbaar, het smeulende vuur der vijandige hartstogtelijkheid heeft aangeblazen tot lichtelaaijen gloed. a)

a) *Nederlandsche Gedachten* V, p. 343.

N'allez pas aigrir les esprits et fomenter la discorde, en faisant du nom de *Thorbecke* un drapeau de parti.

N'allez pas, après avoir méconnu et taquiné *Thorbecke* jusques dans les derniers moments de sa vie, passionner le pays par une manoeuvre de parti qui doit nécessairement aboutir au ridicule. 1)

Rectifiez votre erreur en atteignant votre but par *voie indirecte*.

Sans doute il faut *aux grands hommes la patrie reconnoissante*.

Honorez *Thorbecke* dans ses représentants historiques.

1) D'après la requête de quelques individus, et comme s'il étoit question d'une affaire locale, le Conseil Communal de la Haye a donné son consentement à la majorité d'une *voix*.

Barnevelt et Jean de Witt. Surtout dans son alter ego
BARNEVELT.

Je concentrois mes idées dans quelques Thèses.

1. Een **STANDBEELD** is een exceptioneel eerbewijs, dat, om wezenlijke waarde te hebben, het zegel behoort te zijn op het langzaam gerijpte oordeel der Nakomelingschap.

2. Voor dergelijk *Nationaal huldebetoon* wordt vereischt, althans in 's Gravenhage, in de Residentie, op klassiek-nederlandschen bodem, niet de toestemming van de Gemeenteraad, maar *Nationaal verdict* in wettelijken vorm.

3. Het is kleingeestige partijdrift te beweerden dat voor Thorbecke, na schier vijf-en-twintigjarige dictatuur, in later Eeuw van dergelijk gedenkteeken geen sprake zal zijn.

4. Voorbarigheid, die de *Natie* identificeert met eene *Partij*, is schier onoverkomelijk beletsel voor de kalmte en billijkheid, waartoe, bij een nauwelijks gesloten graf, zelfs andersdenkenden geneigd zijn.

5. Eerst nu, daar *staatsregelrijk antagonisme* opheuddt, begint voor Thorbecke *geschiedkundige toetsing*. Ook om na te gaan in hoever hij der *liberalen*, hetzij *geestverwant*, hetzij *wederpartijder* geweest is.

6. *Overijling* en *overdrijving* van *liberale* opgetogenheid verraadt onopregtheid. Om de kleingeestige kwellaadje te doen vergeten, waaraan de meester, door eigenwijsheid der kweekelingen, ten doel heeft gestaan. Om verdeeldheid te ontveinzen en, kon het zijn, *ralliement* te bewerken.

7. Ook misschien om straks een vaart te hernemen, die de Dictator zelf, met het *Sic volo, sic jubeo*, gestuit heeft.

8. Twee Staatslieden van den eersten rang zijn er, Oldenbarnevelt en Jan de Witt, voor wie thans, krachtens de uitspraak der Historie, in de nabijheid van den Eersten Willem, de tijd van standbeeld-oprigting daar is.

9. Ter plaatse die dankbaarheid en naberouw aanwijst; waar de een onthoofd *a)* en de ander verscheurd *b)* werd. *c)*

a) Au Binnenhof.

b) Près du Gevangenpoort.

c) Ned. Ged. V, p. 361.

Une Statue à BARNEVELT auroit fourni la preuve que, si mes amis et moi nous ne prétendons pas anticiper sur le jugement de la postérité, ce n'est pas par rancune et que nous savons comprendre *et pardonner*.

Nos souvenirs personnels nous reportent vers les temps de *Barnevelt*. — Thorbecke contesta en 1837 la liberté religieuse aux *Dissidents Réformés*.

L'ardeur évangélique du Réveil, d'une part, et de l'autre l'infidélité ou l'insouciance des ministres avait, en plusieurs localités, fait éclater la dissidence. Ayant faim et soif d'une prédication conforme à la Parole de Dieu, beaucoup de simples fidèles, guidés par quelques jeunes ministres, formaient prématurément des *Eglises séparées*, ou, sans prendre des résolutions si extrêmes, s'édifiaient dans des *conventicules*. Indignées de cette outrecuidance anti-réglementaire, les autorités ecclésiastiques, sans remonter à la cause, eurent hâte d'étouffer ces germes de désunion et de fractionnement. Il fallait faire rentrer les ministres rebelles dans le devoir, les brebis égarées dans le bercail; ces velleités d'indépendance étaient intolérables; heureusement, disait-on, les lois existantes offraient un moyen très-efficace de maintenir l'unité. Le Synode, qui n'était guère qu'un corps administratif, issu du pouvoir civil, le Synode *a*), sans crédit, sans influence morale, ne rougit pas de solliciter du Gouvernement son appui et d'insister sur l'application sévère des articles que le despotisme soupçonneux de Bonaparte avait introduits dans le Code Pénal. L'Etat se laissa entraîner dans cette déplorable voie. On dissipa les réunions à main armée; on traduisit les séparatistes, surtout leurs pasteurs, devant les tribunaux, on les mit à l'amende et en prison, on s'efforça de vaincre les récalcitrants par une mesure détestable, par l'envoi de *garnisaires*. Pourquoi non? L'opinion publique, opposée à toute religion vivante et la taxant de mysticisme, de piétisme, de pharisaïsme, ne se formalisait nullement de ces excès de pouvoir; assez souvent elle semblait presque y applaudir et sourire des peines et des embarras de ces âmes bizarrement et obstinément dévotes. Ne pouvant rester plus longtemps

a) Formant contraste avec le *Synode de DORDRECHT*.

témoin passif d'une aussi criante injustice (bien que désapprouvant la dissidence, selon moi fort nuisible, par une séparation soudaine, aux intérêts de l'Eglise) je rompis enfin un coupable silence. Passionnément repoussés d'abord, ces accents trouvèrent peu à peu de l'écho; la persécution se ralentit, la position des dissidents fut adoucie; toutefois ce ne fut qu'en 1852 qu'elle fut définitivement reconnue et légalisée. a)

a) *Le Parti antirévolutionnaire et confessionnel.*

Thorbecke prit la défense du Gouvernement. 1) L'Eglise est une institution soumise à l'Etat. Notre discussion (c'étoit dès lors inévitable) devint vive et eut un caractère sérieux.

La théorie de L'ORDRE PUBLIC *quand-même* ne me sembloit pas compatible avec nos souvenirs religieux et patriotiques.

M. T. connoît parfaitement la mesure et son caractère odieux; car voici la définition qu'il en donne. C'est « l'établissement d'un pouvoir préventif permanent dans la demeure des citoyens, qui seroient tentés de porter atteinte à L'ORDRE PUBLIC. » Eh bien! Ce qu'il désire, c'est que ce moyen, ainsi défini, soit régi par certaines règles, soumis à des conditions déterminées, et, à cet effet, autorisé par une loi.

J'espère que le gouvernement sera sourd à toute insinuation pareille. « Un pouvoir préventif permanent dans la demeure des citoyens: » et puis, voyez l'admirable latitude d'expression dans le reste de la phrase: « qui seroient tentés de porter atteinte à l'ordre public. » Voulez-vous donc renouveler la loi des suspects! Et vous parlez de Loi Fondamentale, de droit public et de liberté! Fidèle aux principes que j'ai eu souvent occasion de professer, j'avoue que mon dévouement monarchique, inséparable de l'amour pour les véritables libertés, n'est jamais allé jusque là, et, puisque M. T. parle de mes sermons, jamais, du moins, je n'ai prêché le despotisme.

1) Dans le *Journal de la Haye*. Sous la lettre T. (anonymité transparente.) Ma réponse se trouve dans le même Journal.

Encore un mot sur l'application aux RÉFORMÉS DISSIDENTS.

Le gouvernement ne se mêle pas des dogmes, dit-on. C'est très-heureux, mais gardons nous d'une confusion d'idées.

Je ne citerai pas ici l'arrêté royal. Je ne demanderai pas si, dans le système du gouvernement lui-même, il ne devoit pas enjoindre au Synode de ne pas trahir ce dont on lui a prescrit le maintien. Je n'invoque aucune intervention que fondée sur le droit commun. Les gouvernements ne doivent pas se faire juges de controverse; mais que cette vérité n'en fasse pas oublier une autre, savoir, qu'en toute chose ils doivent justice à tous. Ne faut-il donc pas protéger dans une Eglise ceux qui en professent les dogmes contre ceux qui les repoussent? Quand ceux-ci, se trouvant en majorité, ayant le pouvoir en main, substituent à ces dogmes essentiels et constitutifs, leurs propres idées, doit-on tolérer cette injustice? protéger ceux qui la commettent? laisser venir les choses au point que plusieurs, pour entendre les vérités que leur Eglise professe, soient contraints de se séparer? prêter main forte à leurs adversaires, quand il s'agit de les poursuivre au dehors? les considérer comme une secte nouvelle, et qu'on ne connoît point? dès qu'ils se réunissent, les mettre à l'amende, en prison, ou en face des baïonnettes?

Quant au ton de M. T., on me permettra de dire fort peu de chose à cet égard.

Il convient quelquefois de frapper fort; il vaut toujours mieux de frapper juste. Le chant de triomphe n'est pas la victoire, le ton hautain ne supplée pas au raisonnement, et les éloges qu'on se dispense, ne sont pas des preuves pour autrui.

Les sarcasmes contre le *bouclier saint* et les *âmes dévotes* ne sont pas de saison. C'est un anachronisme. Cela pouvoit être piquant à certaines époques du règne de Louis XIV ou de Charles X. De nos jours l'hypocrisie est une fort mauvaise spéculation. De plus, des traits de ce genre ne servent qu'à amener des représailles. Vous êtes peut-être *incrédule*, au jugement de ceux que vous appelez *dévots*.

Je me tais sur ce qui me concerne en particulier. La discussion finit, où les personnalités commencent. Le zèle officieux de M. T. l'a emporté trop loin. Le gouvernement ne sauroit désirer qu'on injurie les amis de la dynastie, du Souverain et du pays, dès qu'ils expriment leur dissentiment, avec franchise, avec réserve, par conviction, et à regret.

Il ne s'agit pas uniquement des *Séparatistes*, mais des *relations de*

l'Eglise Réformée avec l'Etat, et indirectement, sous plus d'un rapport, de notre *système gouvernemental tout entier*. De grandes questions sont à l'ordre du jour. Je désire que d'autres maintenant s'en occupent; car ce n'est point par goût si je m'arrache à de paisibles travaux. Je désire que la discussion de si grands intérêts ne soit, ni étouffée par l'insouciance et la pusillanimité, ni envenimée par l'esprit de parti. Le meilleur préservatif, c'est un désir sincère de servir Dieu, la Patrie et le Roi. Avant tout, pas de persécution contre les Dissidents; évitez en jusqu'à l'apparence. Pas de souverain, chef suprême de l'Eglise; car c'est l'asservissement, l'anéantissement de l'Eglise qu'un système pareil. Pas de *pouvoir préventif permanent dans la demeure des citoyens qui seroient tentés de porter atteinte à L'ORDRE PUBLIC*. Autant vaudroit, par mesure de police, mettre la Loi Fondamentale à l'index.

Ces mesures étoient prises, comme aux temps de Barneveldt, contre des gens, disoit-on, puérilement superstitieux. Au nom (affirmoit-on encore, comme en 1617) de la véritable *tolérance* et de la véritable *liberté*.

Ce qui étoit facile à prévoir arriva. Les amis vrais ou prétendus de Thorbecke ne se laissèrent pas détourner de leur projet, tandis que le mien rencontra une vive opposition.

Des hommes bien intentionnés, mais dépassant Bilderdijk ¹⁾ lui-même en partialité et en violence et découvrant dans les luttes contemporaines, non seulement des *analogies* avec ce qui eut lieu jadis, mais la *continuité*, le prolongement *identique* des partis qui ont divisé et souvent déchiré la République, loin de reconnoître les mérites, soit de Thorbecke, soit de Barneveldt, aujourd'hui encore

¹⁾ Ci-dessus, p. LXXXVIII.

ne voyent en eux que des criminels de lèze-majesté orangiste. A ce point de vue mon attachement à la Maison d'Orange devient problématique.

On conçoit donc leur étonnement et leur indignation, quand j'ai eu l'outrecuidance de songer à une *Statue* pour *Barnevelt*; à une *Statue* au lieu d'un *échafaud*; à une *Statue* au lieu même de l'échafaud. Un d'eux, dont je me plais à reconnoître le zèle et l'esprit de sacrifice, m'interpella dans quelques lignes, que je communique volontiers (*ex uno disce omnes*) à mes lecteurs.

.... «Het kan U, den bekwamen geschiedkundige, toch wel niet onbekend zijn, hoe menigmaal de gebeurtenissen hier bedoeld, reeds ter sprake kwamen; hoe zij altijd overeenkomstig de beginselen der sprekers of schrijvers beoordeeld zijn, en hoe dat nimmer veranderen kan, omdat die gebeurtenissen zich tot op den huidigen dag en bijna dagelijks, maar onder andere en minder ruwe gedaanten, op nieuw voordoen en de namen Maurits, Oldenbarnevelt en de Witt niet anders te beschouwen zijn dan als namen van partijen, die in het geheel niet zijn uitgestorven, maar nog heden in levenden lijve aanschouwd kunnen worden.

De geschiedenis van ons volk is nog dezelfde als vóór 300 en 200 jaren. Welke dankbaarheid en welk naberouw zijn wij dan schuldig? Is het omdat wij het geheel vergaten dat onze Eerste Willem niet op diplomatische slim- of sluwheden vertrouwde, maar voor het ongelukkige land een verbond met den Potentaat der potentaten gesloten had?

Hier is op deze vragen niet te antwoorden, maar uwe stellingen werpen mijns inziens een twistappel op, die zijne werking doen zal, al werd zij ook, tot mystificatie, met een weinig honig voor Prins Maurits bestreken.» a)

a) *De Standaard*, 25 mars 1874.

La réponse se trouve abondamment, ce me semble, dans les *Archives*, dans le *Manuel*. Je n'en ai pas d'autre à donner. Ce que je pourrois y joindre, ne serviroit

pas à convaincre, mais à irriter. Il suffira, je crois, en 1874, de transcrire ce que j'ai écrit en 1844.

Après trente ans on renouvelle, en sens contraire, la querelle que me fit M. Van Hall. ¹⁾

Jean de Witt, ainsi que Barneveldt, étoit son favori. Eh bien! à moins de se lancer dans l'idéal, lui dis-je, aucun admirateur de ce chef du parti anti-orangiste ne tracera de lui un portrait plus avantageux que le mien.

Er kan in de geheele historie van het Gemeenebest niemand zijn voor wien ik, naar Uw oordeel, sterkeren weérzin gevoele dan voor den man die, gesproten uit een tegenstadhouderlijk geslacht, van kindsbeen af in den haat tegen Oranje gekweekt, de kunstgrepen en het geweld zijner Staatkunde aan de vernedering van het Stamhuis der weldoeners van het Vaderland, met voorbeeldelooze hardnekkigheid en bitterheid, gewijd heeft. Mag ik U verzoeken in mijn *Handboek* te willen naslaan op welke wijs ik mij over dezen verklaarden vijand van hetgeen mij dierbaar is, uitgelaten heb? Niet dat ik me zou beroemen van geenszins op het gezag van Bilderdijk aan een JAN DE WITT uitstekende talenten ontzegd, hem niet als een speelbal der vreemde Gezanten beschouwd, of den blaam niet op hem geworpen te hebben van den Staat met opzet, door schijnbare roekeloosheid, onder den invloed van een Republikeinsch en aan het Huis van Oranje vijandig Engeland te hebben willen stellen; maar ik heb gesproken van zijn veelomvattend genie; ik heb doen opmerken dat geen lage geldzucht of bekrompen eigenbelang hem bezielde heeft, dat hij voor de zegepraal der beginsels welke hij zich ten rigtsnoer gesteld had, het leven veil zou gehad hebben: dat hij, wel verre van Franschgezind te zijn, een tegenstander van Frankrijk en in dit opzigt een voorlooper en wegbereider van WILLEM III kan heeten; dat hij, in scherppzinnigheid, overleg, volharding, en energie, door zeer weinige Staatslieden geëvenaard is, en dat de vooringenomenheid tegen Oranje, in plaats van enkel het uitwerksel van familie-wrok te zijn, bij hem in verband gestaan heeft met de vaste overtuiging dat geen aristocratisch en zelfs geen republikeinsch beheer op den duur met een Eminent Hoofd

¹⁾ Ci-dessus, p. CLXXXIX.

vereinigbaar is. Ik meen vrijmoedig te mogen volhouden dat **geen** begunstiger der Staatsgezinde partij, ten ware hij zich een droombeeld, van alle deugden voorzien en van alle gebreken ontdaan, mogt willen ontwerpen, een voordeelijker karakterschets van den zoo verschillend beoordeelden en van wederzijde zoo dikwerf miskenden Staatsman leveren zal.

Ne révoquez pas en doute, ajoutois-je, mon *impartialité*.
Fin finale elle me sert à merveille.

La supériorité des Princes d'Orange reluit par la grandeur de leurs antagonistes. — Voyez par exemple Guillaume Premier.

Het zal U welligt eenigermate bevreemden, wanneer ik hier bijvoeg dat ik in deze, mijns erachtens en ervarens, juist niet algemeene billijkheid van oordeelvelling eigenlijk eene niet zeer groote verdienstelijkheid stel. Zij is bij mij het gevolg, voorzeker ook van plichtbesef, maar tevens, ik wil het niet zwijgen, van *de overtuiging dat ik hierdoor aan de beginsels die ik voorsta geen ondiens bewijs*. Van het verkleinen mijner tegenstanders heb ik steeds, als van een niet enkel ongeoorloofd en bekrompen, maar bovendien dwaas en bedriegelijk overleg, een afkeer gehad.

WILLEM I zou immers zoo groot niet geweest zijn, indien hij, aan het hoofd enkel van grootmoedige Vaderlanders, enkel monsters in menschengedaante had te bestrijden gehad; maar, nu wij weten dat er, behalve voor de Protestanten, bij FILIPS II, Don JUAN en PARMA doorgaans ruimschoots vergevensgezindheid geweest is; nu wij gezien hebben dat juist hierdoor de schranderst uitgedachte ontwerpen keer op keer verijdeld zijn geworden; nu we ons ergeren dat de beklagenswaardige Vorst grootendeels door wankelmoedigen en verraders omringd was; dat hij onophoudelijk tegen verdeeldheid, baatzucht, en overdrijving te worstelen had, en dat de Unie zelve van *Utrecht*, jaar op jaar, de vernietiging van elk overblijfsel van eendragt en Unie scheen te zullen bewerken, nu staren wij hem met telkens toenemende bewondering aan, en het is als of zijne beeldtenis rijst, naarmate zijne vijanden hooger en zijne medegenooten en werktuigen lager schijnen te staan. a)

a) *Antwoord aan M. M. C. Van Hall*. P. 99.

Voyez encore Jean de Witt. La déplorable tendance de sa politique devient d'autant plus évidente, quand on rend pleinement justice à l'énergie de son caractère et à la grandeur de ses talents.

Nog een ander voorbeeld. Ik ben overtuigd dat de rigting der Staatsgezinde politiek nadeelig, doodelijk voor wezenlijke vrijheid en onafhankelijkheid was, doch zouden wij daarvan eene zoo treffende proeve bezitten, indien Nederland gedurende het eerste Stadhouderlooze tijdperk, evenzeer als tijdens het tweede, onder den invloed van middelmatige en meestendeels zeer kleine personatiën gestaan had? Geef mij daarentegen een Regent, in wien de meest schitterende gaven welke tot ontwerpen en ten uitvoer leggen noodig en nuttig zijn, zich schijnen vereenigd te hebben: en wanneer ik U dan op de vruchten van zijn twintigjarig bewind, verdeeldheid, verbittering, verlies van Bondgenooten, weerloosheid, vijandig eedverwantschap, overrompeling, ondergang, wijs, dan mag ik, dunkt mij, op hooger toon de vraag tot U rigten welke toch de aard en gehalte eener Staatskunde zij, waardoor zelfs een DE WITT den Staat ten val gebragt heeft, om enkel, onder Gods blijkbaren zegen, door de jeugdige dapperheid en het reeds mannelijk beleid van den Prins van Oranje te worden gered.

On ne se borna pas à ce genre irréprochable de polémique. On se donna plus librement carrière par voie *anonyme*. Depuis longtemps on publie de petits écrits populaires; des dialogues à l'usage des vrais orangistes, afin de leur inculquer, sur les points les plus contestés de nos annales, des opinions calvinistiquement orthodoxes.

Je cite en exemple un de ces opuscules, non comme le plus violent, mais comme dirigé en 1874, à mon adresse.

ORANJE EN NEDERLAND.

JAN. Raad nu eens, wat ik wel wou Kees?

KEES. Ja, wie weet dat? Er zijn tegenwoordig wel menschen, die een

standbeeld willen oprichten voor *Oldenbarnevelt* en *Jan de Witt*, en om dan geen erg te geven, willen ze *Prins Maurits* er wel bij zetten.

AART. Maar zulk een plan kan toch niet opkomen in het hart van iemand, die Oranje en het Vaderland lief heeft.

KEES. Dat is sedert lang hier de vraag niet meer. De kwestie is maar, dat de liberalen voor THORBECKE een standbeeld willen, en nu zijn de zich noemende *antirevolutionairen* jaloersch, en die willen nu ook standbeelden. In de keus er van komt echter de aap uit de mouw, en die schraapt, zonder dat zij het willen of merken, het woordje *anti* weg. Zij willen voor Oldenbarnevelt en Jan de Witt een standbeeld om dankbaarheid en berouw te toonen...

Het draagt daarom ook de blijken van den grootsten *Oranjehaat*, als men voor de verachters van het ons zoo dierbaar Stadhuis standbeelden wil gaan oprichten. Het is niets minder dan God *zelven* in het aangezicht slaan, die deze twee verachters zelf heeft verdaan...

Het systeem van Jan de Witt, *Oranje op zij*, heeft geducht gewerkt en nog wordt bij dat alles ons gemoedelijk toegevoegd: laten wij de broederhand aan *Rome* reiken, — en: laten wij een standbeeld oprichten voor *Jan de Witt*. Dat is, met het oog op de aanstaande feesten, een verschrikkelijke hoon voor den *Koning*...

KEES. Ik wed, dat ik wel raden kan wat gij graag zoudt willen. Je hebt zeker den 12den Mei ^{a)} op het oog, en hebt al eens gedacht, dat het met zoo'n groote menschenmassa als daar bijeen zal zijn, wel de moeite waard zal zijn.....

JAN. Om een poging te wagen dat de Koning tot Souverein wordt uitgeroepen. Dat meen ik, en me dunkt dat ware vrij wat beter bewijs van berouw en dankbaarheid, dan het vervaardigen van standbeelden, die ons een slag doen geven in het aangezicht van ons voorgeslacht, van den Koning, van God *zelven*...

KEES. 't Was te wenschen, dat het volk begreep, wat het aan Oranje verschuldigd is, en doen wij van onzen kant onze plicht, dan behoeven wij ook aan Oranje niet te vertwijfelen, maar hij zal ons hooren en helpen, even als eenmaal Prins Willem III, toen hij uit zijne banden bevrijd was. God geve dus het volk zijn plicht te begrijpen, en waar gebroken wordt met de ongerechtigheid, die Nederland aan Oranje en

a) Le vingt-cinquième anniversaire du couronnement de S. M.

zichzelven pleegt, dan is er hoop, dat de Oranjezon weer eens vriendelijk schijne over ons arme land....

Ja vriend, de vijanden der waarheid en Oranje hebben het rijk in, en er is geen uitkomst te wachten, dan wanneer God den wensch van onzen vriend Jan vervult en het volk het in het hart geve om den Koning Souverein te maken, want dat staat in onze dagen gelijk met de benoeming tot Stadhouder in den tijd van den Prins. a)

a) Gesprekken No 41. — 8 April 1874. — Brieven aan den heer J. L. Bernhardi.

CONCLUSION. — Par une *commotion populaire*, comme en 1672, il faut, dès que l'occasion s'en présente, donner au Roi une *Souveraineté illimitée*.

Un de nos Publicistes les plus distingués, qui s'est, à juste titre, acquis une influence considérable, membre des Etats-Généraux, mon compagnon d'armes dans la presse périodique ¹⁾, n'a pu souscrire à mon idée d'honorer, par une statue monumentale, les deux chefs infortunés du parti antistadhoudérien.

Ayant lu la Préface de M. Motley j'avois écrit: Attendons la justification de *Maurice*; nous songerons ensuite à la Statue de *Barnevelt*.

« Oprichting van een standbeeld moet teeken zijn van verzoening op onbevangen onderzoek en wederzijdsche waardeering gegrond. Geen standbeeld voor Barnevelt, zoo niet, althans op Nederlandschen bodem, door de deskundigen, in elke richting (op het voorbeeld van onzen uitnemenden historiekennner Fruin) een onpartijdig oordeelook aan Maurits wedervvaart.» a)

a) *Nederlandsche Gedachten* V, p. 361.

¹⁾ Voyez ci-dessus p. xv.

Ce délai fut jugé insuffisant. En face de la Maison d'Orange, me répondit-on, il ne conviendra jamais d'honorer ainsi Barneveldt et Jean de Witt.

« Ook zóó onderschrijven we deze beide stellingen niet. Oprichten van een standbeeld voor Oldenbarneveldt en Jan de Witt, als « Nationaal huldebetoon » (St. 2), « in de residentie, op klassiek Nederlandschen bodem » « bij nationaal verdict in wettelijken vorm, » dunkt ons ondenkbaar en ongerechtvaardigd, zoolang het vorstenhuis van Oranje op den troon te 's Gravenhage zit en althans de kern van het Nederlandsch volk, zijn verkleefdheid aan dat Oranjehuis in historischen zin opvattend, niet kan vergeten dat Barneveldt en Jan de Witt, als historische figuren, de leiders der partij zijn geweest, die aan Nederland den schat ontrooven wilden, die God ons in het historisch Oranjehuis schonk. a)

De talenten, de arbeidzaamheid, de zeldzame gaven dezer mannen kan men volmondig erkennen, zonder toe te geven, dat het talent gekroond mag worden, dat naar nationaal verdict zich het scherpst gekeerd heeft tegen den hartader van onze nationale existentie.

De scheur door het bedrijf dezer mannen in de conscientie der natie getrokken, is nog verre van geantikeerd. Ze leeft integendeel nog en zal blijven leven, zoolang het: « Al is ons prinsje nog zoo klein! » volksuiting is van historisch bestaan. » b)

a) „On ne sauroit justifier ce *verdict national* et en vertu d'une *loi*, dans la *résidence*, aussi longtemps que la Maison d'Orange règne à la Haye et que du moins l'élite de la nation, prenant son attachement à la Dynastie au sens historique, ne peut oublier que Barneveldt et Jean de Witt, comme figures historiques, furent les guides d'un parti qui a voulu enlever à la Néerlande le trésor que Dieu lui a donné dans cette Maison.

On peut reconnoître les talents, l'activité, les dons exceptionnels, sans avouer qu'il est permis de couronner le talent qui, d'après le *verdict national*, s'est élevé le plus violemment contre le principe vital de la *nation*.”

b) *De Standaard*. 25 Febr. 1874.

Il y a ici deux nuances d'opinion que je suis loin de vouloir dissimuler.

La première concerne la formule strictement *calviniste* de la *Prédestination*. La seconde notre devoir relativement aux *préjugés séculaires* du peuple.

Quant à la question religieuse, l'Eglise Chrétienne, l'Eglise Réformée, le Calvinisme sans doute; la justification par la foi *seule*; par la souveraine grâce de Dieu; mais sans exiger l'adhésion à une formule qui de nos jours, au lieu de réunir, divise les *Chrétiens Réformés*.¹⁾

« Homogeen zijn we; doch *niet in alles*.

Verschilpunten zijn van weerskanten wel niet *geaccentueerd*, maar evenmin *verbloemd*.

De *kleurschakering* liet ik niet onvermeld. In de beteekenis van *onkerkelijke* rigting. In de beoordeeling van het zoogenaamde *Réveil*. In de mate der *toepasselijkheid* van het *Calvinisme*.

« In de Calvinistische Reformatie naar de Heilige Schrift ligt oorsprong en waarborg der zegeningen, waarvan 1789 de bedriegelijke belofte en de jammerlijke karikatuur geeft. » Dit motto der doorwrochte redevoering van Dr. Kuiper, aan de *Nederlandsche Gedachten* ontleend, beaäm ik als nederlandsch-staatsregtelijk axioma. Edoch met hetgeen ik in 1865 *Aan de Kiezers* schreef in verband.

„Van den religiestrijd onzer dagen heb ik ook thans nog gunstige verwachting. Niet omdat ik opwekking van het oude Calvinisme in den vorm van vervlogen tijden te gemoet zie, maar omdat ik het geloofsvertrouwen van Calvijn en van de wolke der getuigen, door alle tijden heen, het geloof aan het eeuwig Evangelie, het geloof aan het eeuwig leven, het geloof in den Vorst des Levens, op dezen rijkgezegenden en langgespaarden martelaarsbodem nog niet voor uitgedoofd houd.”

Isolement op den evangelischen rotssteen is en blijft de *raison-d'être* en de levensvoorwaarde der christelijk-nationale rigting. Maar bij principiële onverbiddelijkheid zoek ik, ter aantrekking van menigen wederpartijder, in hetgeen ons tegen den gemeenschappelijken vijand vereenigt, een *aanrakingspunt*. » a)

a) *Nederlandsche Gedachten* V, p. 400.

¹⁾ Voyez *Le Parti antirévolutionnaire*, p. 16—20. Dans ma polémique sur la nature de l'Eglise, dans ma Correspondance avec Wormser (p. cxxvi) et dans ses lumineux écrits (entr'autres *De Onkerkelijke rigting*) on trouve des renseignements sur la nature, l'importance et les difficultés de ces débats.

La nature de la *résistance* aux erreurs dogmatiques se règle et se modifie, selon moi, d'après le genre de la *lutte*.

En approuvant l'inflexibilité de nos pères, il faut se garder de suivre aveuglément leur exemple. *Il faut agir différemment, par le même motif.*

Une vérité, sur laquelle se concentrait la lutte évangélique, peut devenir d'une importance tout-à-fait secondaire, selon que les circonstances la mettent en rapport avec ce qu'il y a de fondamental dans l'Evangile ou l'en isolent. Dans la connexité des erreurs arminiennes avec le pélagianisme et le socinianisme, était alors le véritable danger : de nos jours, au contraire, le dogme de la prédestination, souvent mal saisi et les canons de Dordrecht surtout, d'ordinaire fort peu connus, rencontrent parmi les chrétiens les plus respectables de véhéments contradicteurs. La même formule qui garantissait alors d'une fraternité mensongère, serait maintenant un obstacle à une fraternité réelle.

Ma ligne de conduite dans l'Eglise Réformée ¹⁾ a été, depuis 1842, conforme à celle tracée, en 1864, avec sa conviction lumineuse et énergique, M. Guizot dans la *Conférence Pastorale* de Paris.

« On nous demande pourquoi nous n'avons pas parlé dans notre déclaration de principes, du péché originel, de l'expiation, etc. Pourquoi, Messieurs? Précisément parce que nous n'avons pas voulu faire une confession de foi, ni en avoir seulement l'apparence en énumérant toutes les grandes croyances chrétiennes. Nous avons porté la défense là où se portait spécialement l'attaque. Quels sont, au vu et su de tout le monde, les points de la foi chrétienne aujourd'hui contestés ou niés avec ardeur? Ce sont le surnaturel, l'action surnaturelle de Dieu, l'inspiration divine des Livres saints, la divinité et la vie miraculeuse de notre Seigneur Jésus-Christ. Ce sont aussi là les questions dans lesquelles nous nous sommes renfermés, les croyances que nous nous sommes attachés à affirmer. Nous avons un but actuel, pratique, limité; c'est dans ce but que nous avons limité notre manifestation. » ^{a)}

a) GUIZOT.

¹⁾ Je suis issu de Calvin, enfant du Réveil.

Il s'agit, en face de la *Révolution*, de rendre témoignage au DIEU VIVANT et à la VIE ETERNELLE.

« Quelle est, au fond et religieusement parlant, la grande question, la question suprême qui préoccupe aujourd'hui les esprits? C'est la question posée entre ceux qui reconnaissent et ceux qui ne reconnaissent pas un *ordre surnaturel*, certain et souverain, quoiqu'impénétrable à la raison humaine. D'un côté les incrédules, les panthéistes, les sceptiques de toute sorte, les purs rationalistes; de l'autre les chrétiens. *Les chrétiens seuls ont* LE DIEU VIVANT. C'est du DIEU VIVANT que nous avons besoin. »

« Il faut que ceux qui n'ont pas laissé toute espérance, il faut que le pauvre et le riche, l'ignorant et le savant, celui qui a rencontré le Ressuscité dans la douleur et près de la mort, celui qui a rencontré le Sauveur dans le repentir, celui qui, dans l'étude, a vu la lumière du Verbe éternel briller à ses regards, il faut que tous ceux qui croient encore à Dieu, à l'âme, au devoir, à la sainteté, à l'immortel avenir, se rapprochent, s'unissent, et, à la parole de néant qui va se répandant sur la terre, répondent avec fermeté: LA VIE ÉTERNELLE! » a)

a) NAVILLE.

Remarquez la différence, le contraste des époques.

Au *dix-septième siècle*, ici et ailleurs, après des temps de foi et de sacrifice, après le siècle des martyrs, le plus simple chrétien étoit entraîné vers un dogme, résultat logique et naturel de sa conviction personnelle.

Au *dix-neuvième siècle*, après un dévergondage d'incrédulité, c'est en retournant d'abord aux *vérités centrales*, à l'*abc* de l'Evangile, au Catéchisme de *Heidelberg*, par exemple, sans endoctriner et enflammer le peuple par les Canons de *Dordrecht*, que vous ouvrirez la voie au *nec plus ultra* d'une dogmatique enracinée dans le coeur du croyant par la Parole de Dieu. Vous éviterez le risque de vous réjouir prématurément d'une adhésion, sincère peut-être, mais qui, au contact de la vie, est souvent stérile et prompte à s'évanouir.

La seconde nuance concerne directement la *question politique*.

Ici encore il y a des *analogies* entre notre époque et les temps de crise qui ont agité la République. Il n'y a *pas identité*. Gardons nous de *perpétuer* et de *stéréotyper* les exagérations des siècles écoulés.

Il s'agit de *comprendre*, afin de *pardonner*.

Il faut se placer au point de vue des personnages; il faut se rendre compte des circonstances dans leur portée et dans leur complexité.

Le parti antistadhoudérien a souvent méconnu le rôle providentiel de la Maison d'Orange, le principe et la nature de notre nationalité; mais la mémoire de ses chefs a été ternie, l'histoire de notre pays a été dénaturée par les diatribes de ses ennemis. Maurice ne nourrissoit pas une haine mortelle contre Barneveldt, mais, en réfutant M. Motley, n'allons pas imiter son erreur, en affirmant que Barneveldt étoit ennemi juré de Maurice. Démêler les motifs et les desseins de Jean de Witt n'est pas chose facile; mais, en admettant les suppositions les plus sévères, il faut tenir compte des traditions de famille et d'une violence réciproque et presque inévitable.

Avouons, en tenant la balance égale, que le parti orangiste lui aussi n'étoit pas irréprochable et que souvent il tendoit à abuser de la popularité de nos Princes, pour fonder, au moyen des entraînements de la multitude, l'absolutisme monarchique.

Cette suprématie incontestée eût été fatale à la Dynastie et au pays.

Parmi les plus glorieux souvenirs des Princes d'Orange il faut compter la résistance aux exagérations de leurs partisans.

Se dévouant à l'indépendance de la patrie contre des ennemis puissants et divers, ils ont maintenu les libertés de la nation contre les velleités autoritaires de leur entourage et le zèle aveugle d'un orthodoxisme outré. C'est par la foi en Dieu, c'est par l'ascendant du génie et du caractère, qu'ils ont triomphé dans la lutte contre divers genres de despotisme. C'est, en demeurant fidèle aux traditions de ses ancêtres, que l'un d'eux, brisant en Angleterre le joug de Rome et de la race superstitieuse et despotique des Stuart, a donné le modèle d'un Gouvernement constitutionnel aux peuples civilisés.

Loin de ménager des erreurs, qui pourroient devenir funestes, il faut résolument les combattre.

Il faut que, de part et d'autre, en examinant, on apprenne à pardonner.

La reconnaissance, *l'admiration* peut-être, sera la conséquence et fournira la preuve de la sincérité du *pardon*.

On se rappellera que, d'après le témoignage de M. Fruin, *Barneveldt*, en fondant la République, a achevé l'oeuvre de *Guillaume Premier*. ¹⁾

On se rappellera que Guillaume III, luttant pour l'indépendance de la Patrie, eut pour précurseur Jean de Witt. ²⁾

¹⁾ « OLDENBARNEVELT was, naast Prins WILLEM, de grondlegger van onzen Staat, DE STICHTER ONZER REPUBLIEK. »

²⁾ Verre van franschgezind, is DE WITT tegenstander van Frankrijk geweest. Naar goede verstandhouding, ook uit partij-belang, begeerig, schroomde hij evenwel niet, waar Frankrijk te ver ging, dringend en dreigend zich te verzetten. In beloften en tractaten heeft hij wellicht te veel vertrouwen gesteld, en ten onregte in den erfelijken volkshaat van Engelsen en Franschen een waarborg tegen de luimen van een gewetenloozen Karel II gezien. Evenwel, weigerachtig aan Lodewijk XIV, door medewerking of oogluiking, ten dienste te staan, heeft hij, in het aandringen op een vestingrei en in het sluiten van een Drievoudig Verbond, EENIGERMATE DEN GRONDSLAG VOOR DE MEER VERHEVEN STAATKUNDE VAN WILLEM III GELEGD. — *Handboek*, § 334.

XI.

THE LIFE AND DEATH OF JOHN OF BARNEVELD.

« QUE CHACUN EXAMINE! » disoit en 1858 M. Fruin. *A-t-on examiné?*

Cherchons la réponse dans l'accueil fait en 1874 à l'ouvrage de M. Motley.

Je n'ai pas caché mon impression *personnelle*. En lisant la *Préface*, en voyant que M. Motley croyoit devoir et pouvoir séparer la *religion* de la *politique*, qu'il effaçoit ainsi le trait distinctif de l'époque, j'ai compris que nécessairement il s'étoit trompé dans l'appréciation des acteurs de la tragédie. Maurice devoit apparôître sous un jour désavantageux et même sinistre vis-à-vis du héros de la pièce.

Le retrait de la proposition honorifique, évidemment prématurée, fut immédiat.

Soyez impartial envers Maurice, avant de glorifier son antagoniste! ¹⁾

¹⁾ De Stellingen waren reeds ter drukkerij, toen ik (11 Febr.) MOTLEY *The Life and Death of JOHN OF BARNEVELD* ontving.

Een standbeeld moet teeken zijn van verzoening, op onbevangen onder-

En outre je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'on attendoit de l'Editeur des *Archives* une réponse.

Me préparant à cette tâche, j'ai préalablement indiqué, dans *deux erreurs dont la connexité est évidente*, la source d'une accusation qu'un examen attentif de la Correspondance fait disparaître.

« Malgré le désir manifeste d'être scrupuleusement impartial et véridique, M. MOTLEY, a, ce me semble, commis deux erreurs dont la connexité est évidente.

Certainement il apprécie l'influence salutaire du Calvinisme pour la conquête des libertés religieuses et politiques. Néanmoins la doctrine consacrée par le Synode de Dordrecht (le dogme caractéristique des Eglises issues de Calvin) est, selon lui, une *erreur fataliste*, un *dogme odieux et ridicule*, le cachet d'une religion, excellente il est vrai, mais uniquement pour les *ambitieux* ou pour les *idiots*.

Cette supposition admise, Maurice, qui n'étoit pas IDIOT sans doute, devient incontestablement par là même un AMBITIEUX, aspirant à la Souveraineté des Provinces-Unies, sollicitant en vain la coopération de

zoek en wederzijdsche waardeering gegrond. Geen standbeeld voor BARNEVELT, zoo niet, althans op Nederlandschen bodem, door de deskundigen, in elke rigting (op het voorbeeld van onzen uitnemenden historiekennner Fruin) een onpartijdig oordeel ook aan MAURITS wedervaart. — *Nederlandsche Gedachten* du 17 février 1874.

J'ai ajouté: « In leverancie van Historische Figuren, voor Nederland niet slechts, maar voor Europa, is misschien geen Vorstenhuis aan ORANJE gelijk. » N'oublions pas GUILLAUME-LOUIS. *Pièces Justificatives*, p. 101. Ni le second fils du dernier de nos Stadhouders, « le Prince FRÉDÉRIC d'Orange, plein de feu, de zèle et de génie, qui semblait destiné à ressusciter la gloire des grands hommes de son illustre Maison. » — « Europa, meende men later, zou geheel andere uitkomsten gezien hebben, zoo Bonaparte te Marengo, in plaats van den ouden Mélas zonder vuur of geestkracht, den ondernemenden, talentvollen, onvergetelijken Frederik van Oranje tegenover zich had gehad. » *Bosscha, Ned. Heldendaden te land*, III, p. 96—107.

Barneveldt, nourrissant dès lors une haine mortelle contre cet insupportable antagoniste, et, en 1617, saisissant avec bonheur l'occasion d'une misérable querelle théologique pour se débarrasser et se venger de son rival.

L'accusation contre *Maurice* s'évanouit devant la *Correspondance secrète* en 1617.

Maurice n'avait, ni la foi fervente, ni la conduite exemplaire, ni le coup d'oeil politique de Guillaume-Louis. Mais, même en 1617, on ne trouve pas l'ombre des sinistres calculs et de cette vengeance depuis longtemps préméditée que lui attribue M. MOTLEY. Au contraire. Ce n'est qu'avec une répugnance extrême, à la fin des fins, et cédant aux instances continuelles du Comte Guillaume-Louis, qu'il se décide à user de ses droits et à remplir son devoir. » a)

a) Voir le *Prospectus* de M. M. KEMINK ET FILS en juillet.

Après cette remarque préliminaire, voyons quel accueil a reçu le travail biographique
dans notre *Patrie*,
en *Europe*,
de la part des Catholiques.

I.

Dans notre *Patrie*.

Quant à la question principale, le silence a été complet.

M. Van Oordt, professeur d'histoire au gymnase de la Haye, fit remarquer, dans un article très-judicieux, que M. Motley n'a pas été assez attentif à la distinction réelle et spécifique des partis et qu'il se trompe en attribuant le zèle du Roi d'Angleterre pour les Calvinistes à de méprisables motifs.

. . . . In zijn schildering van den strijd tusschen remonstranten en contra-remonstranten heeft Motley het specifieke onderscheid tusschen beide partijen te zeer uit het oog verloren. Het gold hier niet louter een

geschil over een leerstuk wat de één zus en de ander zóó opvatte, maar de contra-remonstranten hadden het woord tot leus wat in die tijden en bij ons toenmalig volk het godsdienstig gemoed trok en vasthield: het woord dat niet verzwegen *wilde* zijn en dat zich verzwegen achtte als het niet ten volle was gesproken en overal gehuldigd werd. Het was met dat woord in zijn banier geschreven dat het volk, dat ten behoeve van zijn aloude privilegiën het krijgsvolk van Filips getrotseerd had, thans willig de hulp van het zwaard tegen den staatsman zocht, die naast Willem den Zwijger meer dan iemand anders tot de zege van die oude regten en vrijheden had bijgedragen.

In verband hiermede staat ook de onbillijke beoordeeling die Motley van de bemoeijingen van koning Jacobus met de kerkelijke zaken der Vereenigde Gewesten geeft. Hij beschuldigt hem niet alleen van inconsequentie, maar wijt deze aan zijn haat tegen Oldenbarnevelt. In de Nederlanden, heet het, staat Jacobus de puriteinen voor die hij in Engeland vervolgt, en wil hij het Arminianisme uitroeijen dat hij in Engeland zelf huldigt of althans zijn gang laat gaan. In de Nederlanden wil hij de kerk onafhankelijk van den Staat laten, terwijl hij ze in Engeland zelf beheerscht. In 1613 keurt hij het goed dat de vijf punten omtrent de leer der voorbeschikking, waar ook de Arminianen genoeg meê namen, door de Staten van Holland als rigtsnoer voor de prediking gehandhaafd worden, en geeft hij aan de Nederlandsche gezanten in een vertrouwelijk gesprek te kennen dat hemzelve het leerstuk der praedestinatie te zwaar lijkt om er zich openlijk over te verklaren; maar later treedt hij tegenover diezelfde Staten als de felste voorvechter van het strenge Calvinisme op.

Wel nu, als Jacobus in 1613 in de vijf artikelen het venijn niet ontwaard heeft wat de contra-remonstranten er in zochten, maar later tot de overtuiging is gekomen dat zij met de echte praedestinatieleer niet bestaanbaar waren, dan is dit stellig iets wat iedereen kon overkomen. Zelf was hij regtzinnig, en tegen de Engelsche puriteinen was hij niet om hun geloofsleer, maar omdat zij weigerden in hem den van God gestelden verdediger des geloofs te zien, die met hulp der bisschoppelijke hiërarchie zijn onderdanen op den regten weg moest houden. Van den invloed van een republikeinsch bestuur op de kerk kon hij, als hij de zaak wel overwoog, niets anders wachten dan een onvastheid die hij voor de kerk verderfelijik achtte, en een synode van predikanten, waar hij zelf niet van invloed verstoken was, moest in zijn oog ver te verkiezen zijn. Met zijn bisschoppelijk stelsel en zijn denkbeeld van het ker-

kelijk gezag des konings, rijmde hij het Arminianisme stellig beter dan het Calvinisme, en onder zijn zoon heeft het dan ook spoedig veld gewonnen; maar zoo hem dit in zijn ijver voor regtzinnigheid en te gelijk voor eigen gezag ontgaan is, dan is hem dit toch niet als verwijt toe te rekenen.

Oldenbarnevelt had welligt beter ingezien welke kerkelijke partij zich aan de heerschappij van den staat het ligtst zou onderwerpen; maar stellig heeft hij de krachten te gering geschat die zich tegen zijn stelsel vereenigden. Hij toont zich als een man van het gezag en van het *geschreven regt* tegenover die fellere partij die geen geweld of omwenteling ontziet als zij daarmede haar doel kan bereiken. Die partij kwam met zijn val aan het roer, en teregt is er opgemerkt *hoe gelukkig ons volk zich prijzen mag, dat een schrander en bezadigd staatsman als prins Maurits aan haar hoofd stond om haar voor afdwalingen te behoeden.* a)

a) *De Nederlandsche Spectator*, p. 80. — La conclusion, favorable à Maurice, est conforme à celle de M. le professeur BRILL. Ci-dessus, p. CXXIV.

Du reste *conticuere omnes intentique ora tenebant.*

On s'est abstenu d'émettre un jugement. On a compris (même avant que j'eusse annoncé mon dessein) que la réfutation étoit un travail, à mon âge doublement difficile, mais dont je ne pouvois me dispenser.

Le moment étoit venu de fournir la preuve de ce que, en 1835, j'affirmois au Souverain, qui avoit daigné m'honorer d'une confiance illimitée. « LA MAISON D'ORANGE NASSAU peut librement ouvrir ses Archives et justifier par là même le haut rang qu'elle a depuis longtemps occupé. »

Toutefois, avouons-le; ce silence presque général est une preuve du peu d'intérêt que la Hollande contemporaine, même en célébrant ses jubiléés séculaires, attache à ses plus beaux souvenirs. Si, après seize années depuis la publication de la *Correspondance*, il y avoit eu chez le public quelque connoissance des *résultats acquis* par le progrès des études historiques, un portrait de Maurice

et des Chrétiens Réformés tel que Motley, dans la sincérité naïve d'une conviction passionnée, les livre à l'indignation du monde civilisé, eût, ce me semble, fait éclater chez un peuple, digne encore de ses ancêtres, un sentiment de surprise, de douleur et de réprobation universel.

II.

Voyons, en second lieu, les *Écrits périodiques* qu'on peut à juste titre considérer, en France et en Angleterre ¹⁾, comme organes de *l'Europe savante*.

On n'est hélas! guères au fait de nos travaux. Même de ceux qui concernent les temps où la Hollande avoit une influence considérable sur les destinées du monde chrétien.

Depuis 1658 un commerce épistolaire, qui se rattache à l'histoire de la guerre de Trente Ans, est resté presque entièrement inconnu hors des étroites limites de notre pays. Les sentinelles du monde savant, en Angleterre et en France du moins, n'en ont pas connoissance. Il n'est pas étonnant dès lors qu'elles n'ont pu résister à l'influence d'un style magnifique et passionné.

Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir le *Comptendu* de la biographie de *Barneveldt* dans quatre Revues, qui ont acquis, à juste titre, une influence presque cosmopolite.

¹⁾ Jusqu'ici je n'ai pas vu qu'en Allemagne ou ailleurs on se soit prononcé.

I. THE ATHENAEUM. 31 Jan. 1874.

« Maurice regarded Barneveld with *hatred* and *jealousy*.

Thus the game went on until the summer of 1618, when Barneveld was seventy one, and Maurice could not wait longer and allow the *old statesman to die a natural death*. On a most-frivolous pretext Barneveld was arrested. . . . He was summoned before a packed *a) tribunal of amateur judges*. . . . »

a) united iniquitously.

Résumé laconique, mais exact du livre, ainsi que du sentiment de reprobation qu'il excite nécessairement dans toute âme généreuse, qui se laisse entraîner par la passion de son auteur.

II. EDINBURGH REVIEW. July 1874.

« M. Motley has given a *vivid, graphic and sparkling narrative* to the world. . . »

« The Predestination- or *ultra-Calvinistic party* was the most popular and, as is usual, *the most fanatical*. . . »

« The gist of this great controversy was in truth the old question whether priests should control the state, or the state should control the priests. . . »

Tout est dit. On admire le récit animé, pittoresque et étincelant, dans lequel M. Motley décrit le fanatisme du peuple et le coup-de-main jésuitique de Maurice.

« Until 1617, after brooding long over *fancied wrongs* received at the hands of Barneveld, and goaded more and more by the spirit of enmity towards his rival. . . »

Le *master-stroke* de Maurice (p. xxvii) devient « a sort of Jesuitical coup de Jarnac. » *a)*

a) Un mauvais service rendu par un traître qui avait l'air de favoriser la personne qu'il atteint. — *Laveaux.*

III. QUARTERLY REVIEW. July 1874.

Le *Reviewer* s'exprime avec circonspection. Il se borne à des considérations générales, qui dispensent de se livrer immédiatement à un examen spécial et sérieux. L'article est très-intéressant sans contredit; mais également propre à introduire un livre quelconque sur un sujet pareil.

IV. LA REVUE DES DEUX-MONDES. 15 Août 1874.

Ici M. Auguste Laugel, dans une analyse extrêmement remarquable, est l'écho généreux, éloquent et fidèle de l'indignation profondément sentie de M. Motley. Il n'est donc pas surprenant que cet article se termine et se résume dans un anathème lancé contre Maurice.

« Le nouvel ouvrage de M. Motley est la suite de l'histoire de la *Fondation de la république des Provinces-Unies*, et l'on y retrouve les mêmes qualités, l'art de peindre, la profondeur des vues, une chaleur généreuse, une ironie puissante.

Barnevelt expia sur l'échafaud le crime d'avoir trop simé son pays, et d'avoir un moment servi de barrière à l'ambition d'un de ces hommes qui sont les glaives vivans d'une invincible fatalité. »

« Si Maurice ne devenait roi, il falloir que, sous un nom quelconque, il devint le maître. . . »

« Un seul homme était assez grand pour lui faire obstacle: c'était Barnevelt. Si Maurice était le général de la république, Barnevelt en était le représentant politique. . . »

« Le grand drame s'ouvre que raconte éloquentement M. Motley dans son livre: le duel entre Maurice et Barnevelt. Au lendemain pour ainsi dire de la paix, l'antagonisme commence. » — [*Enters Louise de Coligny avec l'anecdote*].

« Les années qui suivent sont presque entièrement remplies en Hollande

par les disputes religieuses. On comprendrait mal ces luttes, si l'on n'apercevait pas les dangers *politiques* qui leur donnaient pour *ainsi dire* l'aiguillon. . . »

« On rirait de ces misérables querelles, si elles n'eussent *couvert les plus noirs desseins*. L'ambassadeur d'Angleterre, en sortant de chez Barnevelt, allait *conspirer* contre lui chez Maurice. . . »

« *Le soldat silencieux*, on l'avoue presque avec regret, semble *avoir* eu une vision plus nette de l'avenir que le savant, le noble et *généreux* Barnevelt; il comprenait qu'aux heures de crise on ne peut *rester* neutre et planer dans la tolérance. Il devinait instinctivement *qu'en* face de la grande croisade catholique qui se préparait contre les *puissances* protestantes, le peuple hollandais se donnerait à ceux qui *lui* souffleraient *le plus de haine*. . . »

« Barnevelt avait toujours *dédaigné les flèches de la calomnie*, elles seraient tombées sans force à ses pieds; *la haine de Maurice les ramassa et s'en fit une arme mortelle*. . . »

« Maurice de Nassau tient une grande place dans l'histoire; cependant combien sa gloire serait plus pure, s'il avait apaisé les discordes intérieures, établi la paix parmi les églises, sans souiller ses mains d'un *sang inutile!* »

« Le malheureux vieillard fut LA VICTIME CHOISIE DU STADHOUDER. »

Phrase finale! On ne sauroit plus laconiquement, à l'exemple de Motley, déshonorer la mémoire du *malheureux* Maurice. Confiant dans la générosité de M. Laugel, je nourris l'espoir d'une révision de cet arrêt.

Je conçois que des savants étrangers ne vont pas étudier l'époque de Barnevelt dans un Manuel *hollandois*¹⁾;

¹⁾ Toutefois je saisis cette occasion de reproduire un passage de la PRÉFACE, écrite en 1846. — Il m'a semblé utile de constater que, à

mais, quand la Maison d'Orange, dont l'histoire s'identifie, plus qu'aucune autre peut-être, avec celle de l'Europe, permet, avec une rare magnanimité, la publication des lettres confidentielles de ses ancêtres, il est permis de s'étonner et de regretter qu'on n'examine pas les *Correspondances secrètes* écrites en *allemand*, en *anglois* et en *françois*.

une époque particulièrement intéressante, dans les temps avantcoureurs de la Révolution de 1789, le Manuel contient un extrait raisonné de *lettres confidentielles* QUI RESTERONT APPAREMMENT LONGTEMPS ENCORE INÉDITES.

« Een iegelijk die met den invloed van de openbaarmaking der Archiven van het Huis van Oranje op de tijden van WILLEM I eenigermate bekend is, zal ligt kunnen bevroeden dat, ook voor later eeuw, de vrije toegang tot deze bron mij van onberekenbare nuttigheid geweest is. Dankbaar betuig ik dat, ofschoon zij niet ten allen tijde even mildelijk vloeit, onder Stadhouderlijk beheer, naauwelijks jaren aanwijsbaar zijn, waarvoor ik aan die Verzameling geene bijdrage ter opheldering en teregtwijzing ontleend heb. Zoo is het met een deel der gewigtige tijden waarin de Staatkunde van WILLEM III het Vaderland beschermd heeft. Zoo is het, om nog een voorbeeld te kiezen, met een tijdvak hetwelk, minder om de onzekerheid der feiten, dan om de hartstogtelijkheid der wederzijdsche voorstellingen, opheldering behoeft. Ik mag namelijk niet ontkennen dat, van 1747 tot 1795, in de hoofdpunten, het bestuur van WILLEM IV, het gedrag der *Gouvernante*, de houding der Republiek niet enkel tegen *Frankrijk*, maar ook tegen *Groot-Brittanje*, mijne beschouwing meer dan gewoonlijk van de aangenomen meeningen verschilt. En toch ben ik mij zelve bewust ook dit gedeelte van den weg niet met voorbarigen en onbesuisden tred, maar met huivering en schoorvoetend afgelegd te hebben. Ik zou mij, waar zoo veel tot omzigtigheid en aarzeling noopt, niet vermeten hebben een stelligen toon te gebruiken, indien mij niet een schat van vertrouwelijke brieven had ten dienste gestaan; indien niet, in kritieke tijdsgewrichten, het bijwonen, dag voor dag, van de meest geheime beraadslagingen mij vergund geweest was. Doch waartoe verder nuttelooze betuigingen verspild? Eene volledige vrijbrief zal mij

III.

Quel sera l'accueil que feront à la *Biographie* nos concitoyens *catholiques*; orthodoxes selon les décrets du *Vatican*?

Nous le savons déjà.

Les catholiques *ultramontains* applaudissent à l'oeuvre récente de leur véhément antagoniste. Il va devenir, bien malgré lui, un allié précieux.

L'*Arminianisme* conduit à ROME. L'histoire du dix-septième siècle en fournit la preuve. De là chez les Catholiques une vive sympathie pour *Barneveldt* et une inclination fort naturelle à déprécier *Maurice*.

Il est évident qu'ils doivent exalter aujourd'hui un

eerst dan worden verleend, wanneer, ten gevolge eener erfelijke onbekrompenheid in het Geslacht onzer Vorsten, de voortgezette uitgave der bescheiden waarin de wijsheid en de Vaderlandsliefde hunner Voorouderen openbaar is, bij het aan den dag brengen mijner feilen, mij over 't algemeen van de verdenking eener voorbarige en meesterachtige oordeelvelling, naar ik vertrouw, regtvaardigen zal.»

Le dernier Tome des *Archives* finit en 1688. Depuis là le Manuel est un *résumé de Correspondances* dont l'accès ne sauroit être ouvert à la curiosité du public, ni même au triage hâtif et souvent fautif d'écrivains dont l'ardeur est dirigée vers un but personnel et spécial.

Le Manuel est ainsi une *source historique*, à laquelle longtemps encore, si l'on désire connoître la vérité complète, on sera contraint d'avoir recours.

Il faudra donc, ou apprendre le Hollandois, ce qui n'est pas facile; ou donner une traduction exacte, ce qui est peut-être plus difficile encore; ou bien enfin, ce qui seroit admirablement simple et facile, décréter par arrêté Académique que tout extrait de pièces inédites, rédigé dans une langue barbare (ou qui du moins, pour s'exprimer plus poliment, n'est pas au sens général du terme, *européenne*) sera désormais de nulle valeur.

historien, sur le compte duquel, il y a peu de temps encore, ils s'exprimoient d'une toute autre façon.

Leur organe le plus accrédité est M. NUYENS. ¹⁾ Il a déjà commencé de s'acquitter avec habileté de cette tâche. Voyons d'abord son jugement en 1872 sur les travaux de Motley et sur les miens.

Nous verrons ensuite ce qu'il dit en 1874 de la Biographie de *Barneveldt*.

En 1872, lors du jubilé séculaire, il s'est débarrassé de nous d'une façon polie, plus ou moins chevaleresque, en tout cas *sommaire*. Mes écrits relatifs à Guillaume Premier aboutissent à une *Légende*, ceux de Motley à un *Roman*.

Groen van Prinsterer is in ons land genoeg bekend. Hij heeft zich door zijne historiestudien een duurzamen naam verworven. Weinigen hebben, gelijk aan hem, diensten aan de geschiedkundige wetenschap, omtrent het tijdvak onzer omwenteling der XVI^{de} eeuw, bewezen. Als navorscher van bronnen heeft hij slechts in Gachard zijn gelijke. Wat echter zijne opvatting van den historischen persoon van Willem van Oranje betreft, gelooven wij dat Groen geheel en al faalt; niet door gemis aan kennis der geschiedenis van den Zwijger, — wie kent die beter dan hij? — maar door het licht waarin hij hem beschouwt. Prof. Fruin te Leiden heeft het reeds, achttien jaren geleden, aangetoond, welke de zwakke zijde van de historiebeschouwing des heeren Groen is: «De opstand (tegen Spanje) is voor onze antirevolutionairen een onvermijdbaar struikelblok. Hij is het begin van den Staat, dien zij in zoo menig opzicht als voorbeeld ter navolging voorstellen, en daarom niet wel zonder voorbehoud te veroordeelen. Maar toch is en blijft hij een

¹⁾ M. Nuyens a publié en 1865 le premier Volume d'une Histoire des Troubles du Pays-Bas; *Geschiedenis van den oorsprong en het begin der Nederlandsche Beroerten*. 1^e Deel (1550—1567).

opstand, een revolutie. En iedere revolutie wordt door de antirevolutionairen gewraakt. *a)* Dus dient men dien opstand aan beweegredenen toe te schrijven die hem wettigen kunnen, als er zulke beweegredenen maar te vinden zijn. Groen heeft er een welgemeende poging toe gedaan. maar ik *b)* geloof zonder gewenscht gevolg.»

Om nu die revolutie, en, wat hetzelfde is geworden, den persoon van Willem van Oranje, te rechtvaardigen, zoekt Groen de wettige, billijke, zelfs door God geboden reden tot den opstand in de «verdrinking van het gezuiverde Evangelie;» niet in de begeerte naar eene staatkundige omwenteling. Oranje wordt verheven tot een geloofsheld; een anderen Gideon of David, die het uitverkorene volk, door zijnen krachtigen arm, van de nieuwere Philistijnen en de dwingelandij van een anderen Saul moet verlossen. Geheel de opvatting van het karakter des Zwijgers wordt naar deze theorie gewrongen. Het *legendarische* verdringt het *historische*. De leider eener staatkundige omwenteling, voor wien de omwenteling in het godsdienstige eene nevenzaak was, wordt herschepen in een geloofsheld!

Groen is bij die beschouwing niets anders dan de tolk van eene meening, die door een aanzienlijk gedeelte des Nederlandschen volks, sinds bijna drie eeuwen, voor eene schier onomstootbare waarheid is aangezien. Immers van de Calvinistische kansels, gedurende de republiek der VII provincien, en niet het minst in tijden, wanneer de strijd tusschen de staatspartijen van Staats- en Prins-gezinden het land beroerden, werd die leer gepredikt. Na 1815, vooral in het jaar 1830, werd diezelfde leer nogmaals verkondigd, moest hij nogmaals dienen om het «geloovig volk» in den strijd tegen het Papisme te versterken. Dit heeft echter niet belet dat de waarheid meer en meer is doorgedrongen; dat het *legendarische* van de figuur van Willem van Oranje wordt weggeveven door nieuw ontdekte perkamenten.

a) M. Nuyens cite à l'appui de cette assertion un écrit de M. Fruin en 1853. M. Nuyens ne connoit-il aucun de mes écrits politiques depuis 1831 jusqu'à aujourd'hui?

b) Fruin en wij met hem. (Note de M. Nuyens.)

Un ton si calme et si bienveillant doit être admirablement persuasif; d'autant plus que M. Nuyens peut fournir

la preuve que dans son appréciation de Motley il n'a pas entièrement tort. La voici.

Zooveel als het moderne Protestantisme verschilt van het orthodoxe Calvinisme, zooveel verschilt de opvatting van MOTLEY van die van Groen. De Amerikaansche schrijver heeft in ons land schier het burgerrecht gekregen. Zijn boek is meer bekend dan degelijke, historische werken door van Vloten en Fruin geschreven, over gedeelten van hetzelfde tijdvak, dat hij behandelt. Wij mogen hem derhalve voor een type eener algemeen verspreide opvatting der geschiedenis van de omwenteling der XVI^{de} eeuw en van den persoon van Willem van Oranje beschouwen.

Rationalistisch Protestantisme, politiek Radicalisme zijn de grond uit welke Motleys beschouwingen zijn ontsproten. Wij kunnen moeielijk zeggen, welke de zienswijze des Amerikaanschen schrijvers, in het godsdienstige zijn; wij meenen ons echter gerechtigd tot het vermoeden dat zijn Protestantisme niets anders is dan een vaag Deïsme; met zekerheid kunnen wij zeggen, dat het *protesteerende* element bij hem zeer sterk is; immers zijn Protestantisme openbaart zich voornamelijk door eene vinnige, schier tot waanzin opgeklommen, vijandschap tegen het Catholicisme. Zijne afkeer tegen de monarchale instellingen van het oude Europa komt met niet minder scherpe trekken te voorschijn. Hij heeft zijn werk getiteld: *De opkomst der Nederlandsche Republiek*; ofschoon er vóór den dood van Willem den Zwijger geen spraak is van Republiek; ofschoon de geniale, maar volstrekt niet onbaatzuchtige leider van den opstand nooit aan eene Republiek heeft gedacht. Motley idealiseert misschien nog meer dan Groen, den persoon van Willem van Oranje. Hij meent in hem een Washington te zien. Oranje is onbaatzuchtig, hij is vlekkeloos; hij bemint slechts het land, welks zaak hij tot de zijne heeft gemaakt; zijne feilen zijn geene feilen meer; omstandigheden, die tot een minder gunstig oordeel aanleiding kunnen geven, worden ter loops slechts aangevoerd, zoo niet geheel en al verzwegen. Dusdoende is een figuur te voorschijn gekomen, niet meer *legendarisch* gelijk dat van Groen, maar *romantisch* gelijk de eene of andere van de helden der historische romans van Walter Scott. a)

a) *De Wachter (Revue Ultramontaine)*. 1 Jan. 1872.

M. Nuyens écrivait ainsi en 1872. Que va-t-il écrire en 1874?

Nous le savons déjà; nous en savourons les prémices. Dans un article écrit avec une modération remarquablement habile: *De val van Johan van Oldenbarnevelt*.

Motley, qu'on comparait, non pas *honoris causa*, à Walter Scott, est transformé, par un coup de théâtre, en *grand historien*. On le compare à Guizot et à Ranke. Ce n'est pas tout. S'imaginant avoir fait à ceux-ci trop d'honneur, on s'empresse d'ajouter: ce sont de grands historiens aussi sans doute, mais leur style est sec et dogmatique. Quelle différence quand on lit l'ouvrage de Motley! Ayant négligé jusqu'à ce moment de constater ce progrès, on nous félicite d'avoir rencontré un historien au niveau de son époque, né pour le siècle de la démocratie, et dont le style simple et facile répond *mutatis mutandis*, à la question: «Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?»

Voici comment s'opère un tel changement de décoration.

Het is den lezers van dit tijdschrift niet onbekend, dat ik het in historiebeschouwing met den Amerikaanschen geschiedschrijver, MOTLEY, volstrekt niet eens ben. Ik heb verscheidene jaren aan studie besteed om den gevierden en schitterenden schrijver van *De opkomst der Nederlandsche Republiek* te wederleggen, zijne dwalingen aan te toonen, zijne eenzijdigheid aan het licht te brengen. Dit belet mij niet hulde te brengen aan de uitstekende eigenschappen van Motley, als *historieschrijver*. Weinigen hebben meer dan hij de beoefening der Geschiedenis aantrekkelijk gemaakt. Weinigen hebben meer dan hij gebroken met den drogen, dogmatischen toon, dien zoovelen van Europa's voornaamste historieschrijvers zich eigen hadden gemaakt, welke, wel is waar de statigheid, ernst en soberheid van stijl in harmonie brachten met den ernst van hun onderwerp, maar die daardoor juist de aantrekkelijkheid voor het groote lezend publiek verloren. Moesten wij namen noemen, het zouden die van Guizot en Ranke zijn. Daarbij heeft Motley met onverflauwd

ijver de voornaamste archieven van Europa doorzocht en menig stuk, dat meer licht verspreidt over het streven en de daden der handelende personen, uit het stof, dat het meer dan twee eeuwen had bedekt, te voorschijn gehaald. Ondanks zijne gebreken, onder welke wij hartstochtelijke voor- of tegeningenomenheid in de eerste plaats stellen, is en blijft John Lothrop Motley een groot geschiedschrijver.

Immédiatement suit le décret qui proclame, dans la personne de Motley, l'avénement de l'historiographie populaire.

Wanneer ik, in weinige woorden, de plaats, welke hij in de geschiedenis der wetenschap zal innemen, moest formuleeren, zou ik zeggen: *Motley heeft de historiebeschrijving gedemocratiseerd.*

Certainement Motley a mis l'histoire à la portée d'un public nombreux, mais il y a ici une observation chronologique. Si les chefs-d'oeuvre de Guizot et de Ranke ont une teinte plus aristocratique, Macaulay, de Barante, Michelet, Thiers ne sont pas disciples de Motley.

Après ce magnifique éloge suit une critique sévère. Motley a entièrement méconnu le caractère religieux et dogmatique de la question.

Wanneer wij de groote fouten van Motley's werk: *The Life and Death of John of Barneveld* moesten aanwijzen, dan zouden wij die zoeken in het plan des werks zelf, in hetgeen de schrijver omtrent zijnen arbeid zegt: «Ik heb zooveel mogelijk vermeden de godsdienstige twisten aan te raken, die zoo nauw verbonden zijn met de gebeurtenissen, welke ik getracht heb te beschrijven. Dit werk beoogt slechts eene politieke studie te zijn. Zij die in dit werk eene geschiedenis zoeken der Dortsche Synode, zullen vruchteloos zoeken. De schrijver bezit noch het vermogen, noch den wensch om te worstelen met de geheimenissen en hartstochten, die in dat tijdperk zoovele zielen vervulden. De Vergadering wijst eene staatkundige periode aan en hare staatkundige zijde is nauwkeurig onderzocht; maar er is geene poging gedaan om den godsdienstigen drempel te overschrijden.»

Gaarne willen wij toegeven dat de geschiedenis van het twaalfjarig Bestand geene geschiedenis der Dortsche Synode behoeft te zijn; doch ik geloof dat men ons zal moeten toegeven, dat de geschiedenis van het twaalfjarig Bestand *beheerscht wordt door de godsdienstgeschillen*; dat alle andere feiten en omstandigheden, hoe gewichtig overigens ook, daarvoor op den achtergrond moeten geschoven worden.

't Is waar de gebeurtenissen dier dagen werden grootelijks beheerscht door hetgeen in de Kabinetten en in de Staatsvergaderingen geschiedde; maar veel meer nog door hetgeen geschiedde in de kerken, op de kansels; wat gezegd werd op de predikstoelen; wat geschreven werd in pamfletten. Ik erken dat Motley dit niet onopgemerkt heeft laten voorbijgaan; maar hij heeft er nog niet eens de waarde aan gegeven die het verdiende.

Sans doute, mais d'où vient, après tant d'éloges, une réprimande exprimée avec tant de vivacité? Voici le mot de l'énigme. La question *religieuse* de 1617—1619 est une question capitale au point de vue *ultramontain*. Barneveldt a été martyr de sa tolérance envers la théologie anticalviniste des *Arminiens*, diamétralement opposée au principe vital de la Réforme, et qui contenoit ainsi en germe un retour vers le bercail.

Nuyens accepte, sans examen, l'anecdote, base fragile de l'oeuvre de Motley. ¹⁾ Il admet l'astuce et la vengeance; mais avec une modération apparente.

Voici deux exemples de cette impartialité de mauvais aloi.

I. *Het vuur des haats dat in het hart van Maurits brandde*, werd niet weinig aangeblazen door andere vijanden van den Advocaat, terwijl

¹⁾ Il y retrouve l'image empreinte dans son esprit et le résultat final de ses raisonnements. *It has a great intrinsic probability*. Voyez ci-dessus, p. VII.

de haat der menigte werd aangewakkerd door de orthodoxe predikanten en door een gedeelte van den machtigen koopmanstand van Amsterdam.

La haine consumeit le coeur de Maurice. Passion criminelle. — *D'autres l'attisoient*. Réflexion atténuante.

II. Maurits voltooid *het verderf van zijn tegenstander uit wrok en haat*; maar niets gerechtigd ons, om te veronderstellen, dat hij niet geloofde aan alles wat aan Oldenbarnevelt door diens vijanden werd ten laste gelegd.

Il acheva la ruine de son adversaire. Accusation. — *Il se peut* qu'il ajoutoit foi à toutes les accusations des ennemis de Barnevelt. Excuse.

Toutefois il se peut *qu'il n'en croyoit rien*. En ce cas sa conduite seroit doublement atroce. Mais ceci est une question non encore résolue.

Il est donc indubitable pour quiconque ajoute foi au dernier résultat d'une étude scrupuleusement attentive: «Par *ressentiment* et par *haine* Maurice acheva de perdre Barnevelt.»

Par une trame depuis longtemps ourdie, un Prince, ambitieux, silencieux et machiavélique ¹⁾ parvint au but de ses désirs. Pour prix d'inappréciables services, il fit monter le grand homme d'Etat, le continuateur de l'oeuvre de son illustre Père, le vieillard septuagénaire, à l'échafaud.

La nature de cette historiographie, à l'usage de nos concitoyens catholiques, mérite un examen spécial.

¹⁾ «Maurice (1609) listened coldly . . . and hated BARNEVELD in his heart from that day forth.» Ci-dessus, p. VII.

XII.

TRAVAUX HISTORIQUES DU PARTI ULTRAMONTAIN.

1.

Appréciant les bénédictions de l'Eternel dans la Réformation Evangélique au seizième siècle et dans l'Eglise Réformée des Pays-Bas, j'ai, en toute occasion, fait preuve d'impartialité envers mes concitoyens catholiques-romains.

. Voyez, par exemple le chapitre *Verhouding tot de Roomsch-Catholyken* (*Narede op vijfjarigen strijd*) et *Le Parti antirévolutionnaire*, p. 61—68.

2.

Le désir d'être scrupuleusement fidèle à la vérité est évident dans mes *écrits historiques*.

. Il suffira, j'espère, de citer les *Archives* et le *Manuel*. En y ajoutant le témoignage de M. GUIZOT et de M. PRESCOTT.

. L'article de M. Guizot (ci-dessus p. XLVII) relatif à Motley, traduit de l'*Edinburgh Review* 1857, n'est qu'une partie de l'original. Plusieurs passages ont été retranchés.

En comparant Prescott et Motley, M. Guizot ajoute:

« Mr. Motley has more vehemence: not that of a politician engaged in the struggles of party and the responsibilities of office, but that of

a Republican, a Protestant, an honest man, who hates, as if he saw them before his eyes, the outrages and persecutions inflicted on civil and religious liberty, centuries ago, in a far country, and lashes with all his heart the authors of these crimes.

Excited by alternations of extreme aversion and strong predilection — which, however reasonable in themselves, have obtained absolute possession of Mr. Motley's mind — this writer does not handle his subject with the perfect fairness and comprehensive grasp of Mr. Prescott: nor does he, like his eminent contemporary, descend into the ranks or search the hearts of his enemies, to understand and to describe their conduct with strict impartiality.

His strong and ardent convictions on the subject of his work have also affected its style and literary character: his narrative sometimes lacks proportion and forbearance; he dwells to excess upon events and scenes of a nature to kindle in the mind of the reader the excitement he himself feels, and he studiously withholds from the opposite side the same amount of space and of colouring. His style is always copious, occasionally familiar, sometimes stilted and declamatory, as if he thought he could never say too much to convey the energy of his own impressions....

The consequence is that the perusal of his work is alternately attractive and fatiguing, persuasive and irritating. An accumulation of facts and details, all originating in the same feeling and directed to the same object, mingles our sympathy with some degree of distrust; and although the cause he defends is beyond all question gained, *we are not impressed with the judgment of such an advocate.*

«To the numerous documents, which were already known to the public, Mr. Prescott and Mr. Motley have added some new and hitherto unknown results of their own researches. Their books are not mere compilations from other books; they have prosecuted these discoveries in public libraries, in archives, in private collections of MSS.; each of them gives a careful account in his preface of his own sources of information, of the courteous assistance he has received, of the results which he hopes to have attained; and their works fully confirm, by their close and conscientious study of the subject, that confidence which the mere statement of their labors at once inspires.»

Voici les éloges que, selon M. Guizot, ils méritent tous deux.

«With these merits and with these imperfections the *History of Philip II*

and the *History of the Rise of the Dutch Republic* are undoubtedly two important works, the result of profound researches, sincere convictions, sound principles and manly sentiments; and even those who are most familiar with the history of the period will find in them a fresh and vivid addition to their previous knowledge. They do honour to American literature, and they would do honour to the literature of any country in the world.»

Enfin voici un témoignage qui m'est aujourd'hui doublement précieux.

M. Prescott a été strictement impartial envers les catholiques; mais, ajoute M. GUIZOT, chez un Hollandois, Protestant zélé, travaillant dans les annales des souffrances et des luttes héroïques de ses ancêtres, cette scrupuleuse et ferme sincérité est d'autant plus méritoire.

«As we proceeded in the history of Philip II by Mr. Prescott, this confidence steadily increased. He has given us not only a complete and accurate narrative, but a narrative which is remarkably impartial; and this impartiality is not only the strict impartiality which consists in speaking the truth, the whole truth, and nothing but the truth, but the generous impartiality of a liberal mind which enters into opinions and feelings it does not share, assigns a fair place to diversity of situation, to disinterested motives, to traditional prejudices, to irresistible circumstances; and treats the memory of historic personages, whose principles and actions it execrates, with the equity and forbearance of an upright and humane judge passing sentence on their lives. Philip II and the Duke of Alva, even Margaret of Parma and Cardinal Granvelle, sometimes but Mr. Prescott's virtue to a severe trial; but his virtue is never at fault. It does great honour to Protestant civilisation that it has furnished historians thus prepared to render full and free justice to its bitterest enemies. This impartiality, just without effort, is the result of a sincere homage to truth, of an earnest sentiment of Christian charity, and of the security of a cause already won. Nor is this honourable moral distinction peculiar to Mr. Prescott; it may be traced in several of the Protestant historical researches which have recently been directed to the Catholic Powers of the sixteenth century, and especially in the dissertations prefixed by M. Groen van Prinsterer to his *Archives of the House of Nassau.*» *From a Dutchman and a zealous Protestant, busied in the records of the sufferings and the heroic struggles of his*

forefathers, this scrupulous and unswerving fairness is even more meritorious.

*. M. PRESCOTT m'écrivait de Boston le 17 Avril 1856.

Sir!

I feel that I should sooner have made you an acknowledgment for the great benefit that I have received from your excellent publication *Archives et Correspondances de la Maison d'Orange-Nassau* in the preparation of a work the two first volumes of which have recently appeared, *The History of Philip the Second*. In my notes to that work I have taken occasion to acknowledge the obligations which I have to you in common with every other scholar for what you have done to illustrate the History of the Netherlands. The work indeed under your hands is possessed of a much higher value than what is derived from the mere reproduction of the text; although we can not praise too highly the apparently faithful and accurate manner in which this has been accomplished. But your own notes and preliminary dissertations furnish stores of information to the historian and to the student of history for which he might look for in vain elsewhere: and although in some points there are some of your readers who may come to a different conclusion from yourself, there is no one who will refuse to you the credit of having conducted your investigations with thoroughness, candor, and a conscientious love of truth.

I hope you will not think these remarks impertinent, but take them as an expression of gratitude to you which I feel for lightening my own labors, and for assisting me, I trust, in giving them a right direction. . . .

3.

La patrie religieuse du Parti ultramontain est au Ciel, dans l'avenir sans doute! mais dans cette vie à Rome. Sa loi est la Parole de Dieu sans doute! mais interprétée à Rome. Sa conscience est son guide, sans doute! mais dirigée par un *Ipse dixit* du Vatican; soit par voie directe, soit indirectement par la transmission du pouvoir hiérarchique, jusqu'au dernier rang de ses ministres.

4.

En face de la Révolution et des idées de 1789, mes amis et moi nous n'avons pas oublié que les distinctions entre Chrétiens s'évanouissent.

* En 1830 je prenois fait et cause pour les droits des Catholiques contre le libéralisme d'un Gouvernement Protestant. Depuis 1861 jusqu'à aujourd'hui j'ai combattu le *Droit Nouveau* signalé par M. de Broglie, inauguré par M. de Cavour (*La Diplomatie et le Droit Nouveau*, Paris 1868) exploité par M. de Bismarck.

5.

Le Parti Ultramontain, au contraire, se servoit volontiers du libéralisme pour combattre les Protestants Evangéliques et ramener ainsi, par un détour salutaire, les brebis égarées dans le bercail.

* En 1852 *l'Univers* écrivait :

« Modifié et tempéré par l'influence du caractère national, le libéralisme, DANS LA NÉERLANDE, est chose assez douce. »

On mandoit de Bruxelles : « Le Parti *clérical* en Belgique est d'avis que chaque progrès du *libéralisme* en HOLLANDE sert les intérêts du *Catholicisme*. » — Cette conviction fit adopter en 1857 la loi sur l'enseignement primaire, beaucoup moins nuisible aux catholiques qu'aux protestants chrétiens.

Quelquefois nos concitoyens ultramontains m'ont rendu plus ou moins justice. Même en 1871 le Journal *De Tijd* dans une série d'articles très-remarquables. Voyez *Nederlandsche Gedachten* V, N° 116, svv.

La Parole de Dieu est une arme à deux tranchants.

Verbum Dei manet in aeternum was en blijft de Christelijk-reformatische zinspreuk.

De eenige macht, tegenover Liberalisme en Ultramontanisme, is ten allen tijde « *de heerschappij in het menschenhart van GODS EEUWIG EN ONFEILBAAR WOORD.* »

Dès 1852 je ne me suis fait aucune illusion sur la défaite logiquement inévitable du Catholicisme inconséquent.

* En diverses circonstances, l'ultramontanisme peut, en vue de ses *intérêts*, laisser sommeiller ses *principes*. Il subit l'empire des idées modernes, il les apprécie comme un mal nécessaire, d'où résultent des avantages accidentels; toutefois, esclave de fausses maximes, qui tendent à détruire la liberté, il est essentiellement contraire à ce qui dans les égarements de l'esprit du siècle est conforme à la nature et aux besoins réels et sublimes de l'esprit humain. Il peut dissimuler ces antipathies, mais il n'est pas en droit et en mesure de s'approprier les vérités qui, entremêlées à l'erreur, donnent aux théories éblouissantes du libéralisme le prestige qui entraîne et qui séduit. J'admire un souffle de liberté dans les écrits, par exemple, de M. de RADOWITZ et de M. de MONTALEMBERT. Ce sont là, comme le dit M. Prévost-Paradol, « de ces esprits éminents et courageux qui ont conservé dans le sein de l'Eglise romaine, sans parvenir à les y répandre, l'intelligence et l'amour de la véritable liberté. » Il ajoute: « L'Eglise romaine, dans son ensemble et surtout dans l'esprit de ses chefs, paraît animée d'un instinct contraire, et elle redoute une complète liberté des cultes et leur indépendance absolue de l'Etat à l'égal d'une persécution. » Et il en donne la raison. « C'est que l'idéal de l'Eglise romaine, dans ses relations avec l'Etat, ce n'est point l'*indépendance*, mais la *domination*, ce n'est point la *liberté*, mais l'*empire*. » En effet, d'après les principes de l'Eglise romaine, si elle n'est pas libre de régner, libre de persécuter, on lui fait injure et elle prétend gémir dans la captivité de Babylone. Dans son traité *des intérêts catholiques au 19^e siècle*, en 1852, M. de Montalembert reproche vivement à des écrivains religieux de trahir, au nom de leur Eglise, la cause de la liberté, de se faire les avocats et les panégyristes du pouvoir absolu, d'envoyer imprudemment aux protestants l'*apologie de la révocation de l'Edit de Nantes*, et de leur fournir ainsi des arguments parfaitement adaptés à leur thèse quotidienne de l'incompatibilité de l'influence catholique avec le maintien d'un gouvernement libre. J'aime à croire que M. de Montalembert n'entend pas voiler les *principes* pour servir les *intérêts*, et que, rêvant l'alliance de Rome avec la liberté réelle, il partage lui-même les illusions qu'il fait naître; mais, convaincu que, sous cette union apparente avec le libéralisme,

se cachent des entreprises très-dangereuses pour nous, je préfère que l'ennemi lui-même aperçoive et me signale la liaison entre les conséquences que je redoute et les prémisses que je combats; je préfère, aux paroles rassurantes de M. de Montalembert, la sincérité, la logique, les violences et les imprudences de M. VEUILLOT.

7.

M. Alberdingk Thym et M. Nuyens appartiennent à ce parti. Ils en sont incontestablement, sur le terrain *historique*, les plus dignes représentants et les plus autorisés.

* * Voyez ci-dessus, p. CXXI.

8.

M. Nuyens a entrepris d'écrire une *Histoire de la Patrie*. En 1867 M. Fruin a applaudi aux prémices de cet essai hardi et difficile; entremêlant à ses encouragements des remarques qui le mettoient en garde contre ceux qui voudroient abuser de la magnanimité chevaleresque d'un Protestant.

* * Het lofwaardige en tevens voor geloovig-protestantsche beschouwing onwaardeerbare dezer *Geschiedenis der Nederlandsche beroerten* schildert Fruin met één enkelen trek. «Ik zou Dr. Nuyens bijna altijd kunnen weerleggen met de feiten, die hij zelf vermeldt. Een overtuigend bewijs voorwaar van zijn eerlijkheid. Hij moge bevooroordeeld onjuiste gevolgtrekkingen afleiden uit de feiten, die feiten, al getuigen zij tegen hem, verzwijgt hij niet.»

Fruin heeft evenwel de uitbundigheid van zijn lof door twee opmerkingen, van krachtige mixtuur, getemperd.

Vooreerst, na den lof dat Dr. Nuyens de feiten niet verzwijgt, leest men: «Alleen verzwijgt hij wat tot oneer van de Kerk verstrekt; als een goed zoon bedekt hij de gebreken van zijn moeder met den mantel

der liefde.» Dit *alleen*. Niets meer dan dit. Fijn, puntig en scherp. Want deze tederheid voor eene moeder, onder wier feilen de eisch van onfeilbaarheid behoort, is van veruitziende strekking, is althans niet conform het motto, waarmee het werk ook van Dr. Nuyens prijkt, met de eerste wet der historie: al wat waar is te durven zeggen (*ne quid veri dicere non audeat*) en niet van eenige voorliefde verdacht te zijn (*ne qua suspicio gratiae sit in scribendo*). — Ook van de historische waarheid en van deze moeder, voor ons Evangelischen althans, geldt: «Wie vader of moeder boven mij lief heeft, is mijns niet waard.»

Ten anderen schrijft Fruin: «Ik heb maar ééne ernstige grievende tegen den schrijver.» Slechts ééne; dat is inderdaad zeer weinig; doch welk ééne? «Het is de voortdurende verongelijking van den *Prins van Oranje*.»

Dr. Fruin wordt op dit punt warm. Geen karakter is veilig tegen redeneringen als waarmee Dr. Nuyens den Prins van Oranje, ook waar het hart zich lucht geeft, verdacht maakt.

«Zelfs zijne ontboezeming in vertrouwelijke brieven wordt verdacht gehouden. Tegen zulke achterdocht is niet te redeneeren. Om ze te weêrleggen zou men voet voor voet ieder feit uit het leven van den beschuldigde moeten uitpluizen, de bedoeling en strekking er van ontvouwen, de ongegrondheid van den argwaan, die er kwaad in zoekt, betoogen. Ten slotte zou men hoogstens tot zwijgen gebracht, maar toch niet overtuigd hebben. Ik heb in dien noodeloozen en overbodigen arbeid geen lust.»

9.

Un incident qui sembloit regrettable mit en 1868 fin à une telle indulgence. — On se préparait à célébrer la fête séculaire de la victoire de *Heiligerlee*. Un jeune Abbé, enhardi par l'accueil que M. Fruin avait fait à un travail sérieux, s'empresse de mettre l'ouvrage de M. Nuyens à profit. Avec une confiance aveugle et un caractère, à ce qu'il paroît, plus ou moins bouillant, il se permet, dans un discours à Amsterdam, d'insulter, par une arrogance prématurément triomphale, aux plus beaux de nos souvenirs.

. HEILIGERLEE. «Graaf Lodewijk met 25 man in Groningerland, vermeestert het Huis te Wedde, verslaat (23 Mei) met 3000 man voet-

volk en 300 ruiters, den Graaf van Aremberg bij het klooster HEILIGERLEE. Sneuvelen van Graaf Adolf; de vijand laat 1000 dooden op het veld.» *Handboek*, § 159.

L'abbé prononça à Amsterdam un discours où il comparoit le vainqueur, le Comte Louis de Nassau, à *un échappé à la potence*. — Prenant l'histoire à rebours, « Vous savez, » disoit-il, « la profondeur de l'abîme où le catholicisme fut précipité dans notre pays. On a voulu l'étouffer dans le sang et dans la boue. . . . Le protestantisme ne déposa la corde du bourreau et le fer de l'égorgeur que pour s'emparer de la balance des lois. »

10.

Au nom de la Religion et de la Patrie on m'adjura de ne pas laisser un tel scandale inaperçu. Dès que j'eus lu le discours ¹⁾, je crus devoir satisfaire à ce désir légitime. Sous un titre collectif je publiois trois brochures sur les questions que cette insolence mettoit à l'ordre du jour. ²⁾

. Les Protestants, ceux-même dont la modération envers les catholiques étoit généralement reconnues, sentoient la nécessité d'une réponse un peu vigoureuse. J'aime à citer ici M. BOSSCHA, dont nous regrettons aujourd'hui la perte et qui, en recevant ma seconde brochure, m'écrivait : « Ik mag niet langer mijne blijdschap verborgen houden over uw heldhaftig besluit om de handschoef op te nemen, zoo onbeschaamd daarheen geworpen door de booze geesten die de bulle « *Ex quo die* » gedicteerd hebben. Geluk met uwen *tweeden lansstoot*. Moge u de kracht bijblijven de nederlaag te voltooijen. »

1) *De Nederlanden en de gevierden te Heiligerlee*. Amst. 1868.

2) *Heiligerlee en Ultramontaansche Kritiek*. — C'est un de mes écrits dans lesquels je crois avoir abondamment prouvé le désir d'être envers l'Eglise de Rome aussi tolérant qu'on peut l'être sans renier la foi évangélique.

Examinant l'essai prétendument historique de l'Abbé, je me bornois à signaler un *artifice* et à indiquer une *excuse*. Il séparoit, même au seizième siècle et dans les Pays-Bas! la *religion* de la *politique*; éliminant ainsi ce qui fut la raison-d'être de la lutte; la résistance aux hommes, pour obéir à Dieu. Dès lors il n'y avoit que des *rebelles*, au lieu de *martyrs*. Une franchise sévère étoit indispensable contre un tel renversement d'idées. Toutefois je fis remarquer qu'une confiance illimitée en M. Nuyens avoit induit ce fougueux jeune homme en erreur relativement au *Comte Louis de Nassau*. — Cette *excuse*, écartant l'Abbé, avoit pour but, je n'en fis pas mystère, de substituer le *docteur* au *disciple*.

* * ESCAMOTAGE de la question.

« De redenaar heeft eene allezins eigenaardige historie-beschouwing. Het voornaamste vergeet hij. Het kenmerkende der zestiende eeuw verzwijgt hij. In de berekening der drijfveeren telt hij den RELIGIESTRIJD, den grondtoon dier tijden, niet mee. . . »

Het is openbaar dat, door deze *verwonderlijk-negatieve kunstbewerking*, het karakter van ieder persoon of gebeurtenis die met den strijd tusschen Reformatie en Ultramontanisme in verband heeft gestaan, in een radicaal-valsch licht raakt. . . »

In ieder strijdperk, waar de geschiedenis ter spraak komt, is en blijft « waarheid, niets dan de waarheid, geheel de waarheid, » de eerste voorwaarde van historische toetsing. De eisch eener behandeling van den tijd onzer nationale wedergeboorte, zonder melding van godsdienstigen en kerkelijken strijd, is een ongerijmd *systematizeren van kolossale historie-vervalsching*.

Dit ongehoord bedrijf, de ter zijdestelling van *het bezielend element*, is feitelijk gepleegd.» a)

a) *Heiligerlee en Ultramontaansche Kritiek*, p. 9.

Pour rectifier la caricature de la *Réformation*, résultat de cette ingénieuse plaisanterie, je renvoyois M. l'Abbé à un exposé *élémentaire*. «Ik stel hieronder van al wat ontbreekt eene beknopte opgaaft, die ik liefst, omdat hier alles *elementair* is, uit een door mij in het licht gegeven *Kort overzicht*, uit een *historisch A-B-boek* afschrijf.» a)

a) l. l.

* * EXCUSE.

«Tegenover de feestviering van HEILIGERLEE mogt een schitterend *ultramontaansch protest* niet ontbreken. Op den 300^{sten} verjaardag, op denzelfden dag van lofrede en lierzang te Heiligerlee, was eene dichterlijke philippica te Amsterdam onmisbaar. Dit laat zich begrijpen; wat kon er dan, om, in dezen nood der tijden, tegen den bepaalden termijn gereed te komen, worden verrigt? Aan eigen bestudering kon niet gedacht worden. Hier dus, indien ooit was het: «roeijen met de riemen die men heeft.» Maar neen, aan varenstuig of wapentuig is thans geen gebrek meer. Rome heeft voortaan in Nederland een arsenaal voor uitmuntende antiprotestantsche polemieek. Het werk van Dr. NUYENS is, voor onze roomsche landgenooten, klassiek. Brouwers ziet het boek in. *Veni, vidi, vici*. Op ieder punt waar slag moet worden geleverd, is de overwinning gewis. Op dat van den *beeldenstorm* vooral. Merk het aan den redenaar! gloeiend van verontwaardiging, is hij van de schuld van den duitschen fortuinzoeker overtuigd. Waarom? omdat hij voor Dr. NUYENS onvoorwaardelijk crediet heeft. *Deze twijfelt er niet aan. Ipse dixit.*» — *Heiligerlee en Ultramontaansche Kritiek*, p. 91.

12.

Dans ses tours de gobelet l'Abbé avoit perdu l'équilibre sur un terrain glissant. L'indication d'une incroyable bévue mit un terme à son outrecuidance. Il accusoit les *Nobles Confédérés*, surtout le Comte *Louis de Nassau* et le Comte de *Brederode*, d'avoir encouragé le *bris des images*.¹⁾ Comme

¹⁾ En regrettant les écarts qui dans plusieurs endroits ont accompagné

base de cette accusation il citoit une phrase que, dans son ardeur joyeuse, il n'avoit lue *qu'à-demi*. On se borna à lui soumettre la phrase *entière*, indiquant le passage omis par des majuscules. La lutte se termina tout-à-coup. En sens contraire du *Veni, vidi, vici* l'Abbé disparut.

*. Zie hier, in haar *geheel* en in het oorspronkelijke, eene zinsnede, nu vooral, als keursteen der kritiek die de uitnemendsten onzer volks-historie hooghartig en meêdogenloos verguist, dubbel opmerkenswaard.

« Nach dem unsz auch die bilderstürmerey bey vielen ein grosz geschrey unndt bössen namen machet, so bitte ich E. L. die wollen unsz andern bundtsverwanten in dissem bey menniglichen entschuldigen helfen, DANN ES INN DER WARHEITT DURCH EIN GEMEIN, NICHTIG, GERING UNDT BLOSZ VOLCK, SONDERN UNSERER ANDERER VORWISSEN, NOCH VERWILLIGUNG, GESCHEEN IST. » — *Heiligerlee en Ultramontaansche Kritiek*, p. 90.

13.

Ce duel plus ou moins comique fut le prélude d'un combat sérieux. M. Nuyens, auquel le chevalier désarçonné avoit fait appel, acceptant mon défi, entra dans l'arène pour réparer cet échec. Il ne pouvoit guères s'en dispenser. Une confiance illimitée étoit la cause de la hardiesse et de la déconfiture de son aventureux disciple. Il publia une brochure ¹⁾ rédigée avec beaucoup de talent, et de prudence

l'iconoclasie, il faut tenir compte de l'observation très-fondée de mon ami M. J. J. van Toorenenbergen, dans cette matière certes un des juges les plus compétents. « Het was eene daad van menschelijk geweld, waaraan zeker zonde kleefde, maar het was tevens eene uiting van een ijver die in beginsel heilig was. De *beeldenstorm* is een uiting geweest van den reformatorischen afkeer van het *afgodisch karakter* hetwelk de eeredienst der Kerk van Rome had aangenomen. » — Voyez la dernière page de *Heiligerlee en Ultramontaansche Kritiek*.

¹⁾ *De Ultramontatinsche Kritiek*. Antwoord aan Mr. Groen van Prinsterer. *Verweerschrift van Dr. Nuyens*.

aussi; car il gardoit le silence sur le point capital. Il s'efforçoit de prouver la complicité du Comte Louis, mais, voyez vous! il n'avoit pas eu le temps d'examiner une preuve incontestable de son innocence, *un argument décisif en faveur du Comte.*

14.

Mon embarras fut extrême. J'avois dit et abondamment redit ce que j'avois à dire; il falloit recommencer un travail désormais souverainement ennuyeux, afin de dissiper les nuages dans lesquels (pour des lecteurs inattentifs, pour les coreligionnaires de M. Nuyens surtout) la véritable question courroit risque de disparaître. En outre, j'étois engagé dans une lutte très-vive sur de graves dissentiments religieux et politiques. Cependant je ne pouvois oublier que, pour la grande majorité du public, n'ayant pas le dernier mot, on est censé avoir fléchi le genou devant le vainqueur.

*: *Heiligerlee en Ultramontaansche Kritiek* fut terminé le 20 octobre 1868. M. Nuyens ne tarda pas à répondre et la réplique de M. Fruin parut dans le *Gids* du février.

Deux autres dates prouvent que sur ces entrefaites j'étois fort occupé dans une autre sphère d'idées. Le 20 janvier 1869 je terminois *Bijdrage voor Kerkgemeentelijk overleg* et le 18 février *Mr. Keuchenius en zijne wederpartijders*. — Mes compatriotes, se rappelant la nature et l'ardeur de cette double polémique, comprendront aisément que, dans un tel surcroît de travail, je n'avois ni le désir ni le loisir de prouver que M. Nuyens, embarrassant le lecteur dans une foule de détails, n'avoit pas même abordé le *noeud de la question*.

15.

Dans ce moment difficile parut un écrit qui me dispensa de reprendre la plume. Un Essai de M. Fruin *Proeve van Historische Kritiek*. Il adressa une verte réprimande à

l'Abbé, il témoigna son étonnement que j'avois cru devoir lui répondre. Ensuite il déclara qu'il se borneroit à examiner si M. Nuyens avoit été fidèle aux lois de la *critique historique*. Voilà tout et ce fut assez.

*. Wat mij bij dit alles het meest heeft verwonderd, is, dat een man als de Heer Groen zich heeft laten bewegen om tegen zulk een uitdager de handschoen op te nemen. Ik had mij voorgesteld, dat een of ander van onze protestantsche redenaars, even welbespraakt, even vaardig, even zelfvertrouwend als de Abbé, den kansel of de kathedr beklimmen zou hebben, en toegerust met helm en zwaard, uit het arsenaal van eenig onroomsch handboek geleend, een niet minder gelukkige proeve van schermkunst zou hebben vertoond. Had deze dan de andere helft der door den Abbé gehalveerde citaten als projectiel gebruikt, des te beter. Zoo waren de partijen aan elkander gewaagd. Maar dat een strijder van de kracht en de macht van den Heer Groen zich zou hebben verwaardigd om den nieuweling, die niet eens de wetten van het strijdperk scheen te kennen, het geleende wapen uit de hand te slaan, dat had ik mij allerminst voorgesteld.

De Heer Groen is dan ook zelf al spoedig gewaar geworden, dat zijn tegenpartij de eer niet verdiende, die hij hem bewees. Na hem ontwapend te hebben, heeft hij zich van hem afgewend, niet zonder een woord van mededoogen en verontschuldiging over den overwonnene uit te spreken.

16.

Dégageant le problème historique de toutes les questions accessoires dans lesquelles on l'avoit rendu méconnaissable, M. Fruin le ramena à sa simplicité primitive: *Le Comte de Brederode et le Comte Louis ont-ils été complices de l'iconoclasie en 1566?*

En démontrant la fausseté de cette supposition, j'avois particulièrement insisté sur deux lettres de Brederode au Comte Louis, où il exprime, au sujet du *Beeldenstorm* sa surprise, son indignation, ses regrets. Qu'avoit répondu

M. Nuyens? il n'avoit pas eu, quel dommage! le temps de les examiner.

Volontiers je m'efface, me bornant à transcrire la réponse énergique de M. FRUIN.

* * «Onder de Hoofden van het compromis was er zeker geen die in **neiging** en hartstocht meer met de beeldstormers overeenstemde dan **HENDRIK VAN BREDERODE**. In hem leefden de onstuimigheid en de revolutiesin, die de menigte bezielde. Ware er door de aanzienlijken een plan tot het schenden der kerken en het schrikkaanjagen der katholieken beraamd geweest, hij, voor alle anderen, zou daarin betrokken zijn.

Voor een rechter van instructie, belast met het onderzoek naar het al of niet bestaan van een te voren beraamd plan, zou dus tot zijn voorlichting niets gewenschter wezen dan de vertrouwelijke brieven, door Brederode aan een der andere verbondenen, vooral aan Lodewijk van Nassau, die met hem verdacht wordt, geschreven te midden der gebeurtenissen. Zulke brieven nu liggen voor ons. Laat ons zien wat zij bevatten.

Een brief uit de buurt van Haarlem, uit het Huis te Cleeff, den 22^{sten} Aug. geschreven, handelt eerst over andere zaken, en vervolgt dan:

L'on dict icy qu'ils ont fait en Anvers le diable tout cru, je vous prie me mander ce que c'est, et par Flandres; je n'en puis croire la moitié de ce que l'on m'assure. Enfin quand cela seroit, personne n'en est cause que Madame de Parme, car le peuple s'offroit à nous rendre toute obeissance et poser les armes entre nos mains . . . moyennant que leur eussions voussu (?) promettre de ne souffrir qu'ils seroient recherché pour le fait de la religion etc. . . Je prie à Dieu qu'Icelluy mette le peuple en meilleur chemin . . . enfin je doute qu'à la fin, au lieu que nous leur penseront commander, qu'il ne nous commande absolument. . .

In een volgenden brief, van den 27^{sten}, lezen wij:

Monsieur mon frère. J'ai reçu hier vostre lettre datée du 22^{me}, par laquelle j'ai entendu les troubles et insolences qui se font par delà et pareillement me mandez, de votre part et de la part de toute la compagnie, de mettre ordre en ce quartier le plus que je pourrai, que le même n'aveigne.

Dan volgt wat hij gedaan heeft om het klooster te Egmont te beschermen, maar hoe onmogelijk het is te verhinderen dat, zoodra hij den rug wendt, het gemeen niet op nieuw begint. Bedreigingen zouden

olie in het vuur zijn; en de regeering heeft het ook waarlijk niet aan de verbondenen verdiend, dat zij thans voor haar in de bres zouden springen.

Je proteste devant Dieu et le monde, que si je n'avois peur que les peuples s'avancissent, à autre effect, qui occasionneroit la totale ruine du pays, je ne m'y empêcherois jamais, et deussient ils tout rompre, puisque nous sommes esté traictés, même en leurs publiques sermons, de la sorte comme ils nous ont traicté, etc.

Ik behoef niet meer uit te schrijven: het overige is van dezelfde strekking en op denzelfden toon. Is het denkbaar dat Brederode dus, in een vertrouwelijken brief, door een expres overgebracht, tot Lodewijk van Nassau zou hebben gesproken, indien hetgeen waarvan hij spreekt, slechts de uitvoering was van een plan, tusschen hem en zijn correspondent vooruit beraamd en afgesproken? Is vooral zijn laatst aangehaalde betuiging, dat hij alleen om erger voor te komen, den storm wenscht te stillen, nu het nog tijd is, maar overigens zijn vijanden hun schrik en mishandeling van harte gunt, niet het beste bewijs van de oprechtheid, waarmee de geheele brief geschreven is? Zoo hier geen huichelaarij van de fijnste soort in het spel is (en niets is met het karakter van Brederode meer onbestaanbaar), dan zijn deze brieven alleen meer dan voldoende om de onschuld van Brederode en van Lodewijk van Nassau boven alle twijfel te verheffen.

De Heer Groen van Prinsterer had natuurlijk op deze twee brieven met nadruk gewezen. Maar de Heer Nuyens kan niet inzien dat zij iets beteekenen, en het ontbreekt hem aan tijd om ze te bespreken:

Gelijk den brief van Lodewijk van Nassau, welken ik in navolging van den Heer Groen eenigzins uitvoeriger ontleed heb, zou ik ook andere van Brederode, van Willem van Oranje kunnen ontleden. Ik zou, enz.

Ik zou, zeg ik, een tal van brieven kunnen ontleden, maar de tijd ontbreekt mij. Ook bepaal ik mij enkel tot de medeplichtigheid van Lodewijk van Nassau.

Alsof de brieven van Brederode over dat onderwerp geen licht verspreiden? Maar de Heer Nuyens, die voor het ontleden van die brieven geen tijd heeft, heeft tijd gevonden om uit te weiden over een bewijststuk van betrekkelijk geringe waarde. Het is de zelfverdediging der regeering van Utrecht, in 1569 aan Alva ingediend, en daaruit dat gedeelte, waarin verklaard wordt om welke reden men te Utrecht de beeldstormers onverlet hun gang had laten gaan; te weten, omdat deze « jactiteerden ende lieten luiden dat sy meesters tot haerlyder hoofden hadden ende

meerdere dan Brederode,» en omdat de regeering, die dit voorgeven waarschijnlijk genoeg vond, uit vrees voor die machtige meesters, de gemeene beeldenstormers niet bij den kop had durven vatten. Voor dit gezochte excuus en voor dit jactiteeren der beeldstormers (die zich natuurlijk overal op hooger bevelen beriepen en in Vlaanderen zelfs een valsch bevelschrift van Egmont vertoonden), heeft de Heer Nuyens geopende ooren, en tijd om er over uit te weiden. Maar *de eigen vertrouwelijke brieven van Brederode te weêrleggen, dit zou hem te veel tijd kosten. Ik geloof het gaarne, doch acht daarom zijn zwijgen niet minder laakbaar. Naar mijn oordeel is een critiek, die de kemelen doorzweelgt en de muggen uitzuigt, een zeer slechte critiek, waarvoor elk geschiedkundige, die zijn goeden naam op prijs stelt, zich op het zorgvuldigste behoort te wachten.*»

17.

M. Fruin tempère sa juste sévérité par sa modération habituelle. Toutefois il rappelle qu'ayant, plusieurs années auparavant, démontré comment la fausse accusation avoit pris naissance, il n'avoit pu supposer qu'on la reproduiroit peu de temps après si passionnément.

* M. FRUIN avoit écrit en 1867:

« De *predikanten* en de *gereformeerde* edelen zagen in den beeldenstorm een *fout*, maar geen *misdad*. Het volk was zijn bevoegdheid te buiten gegaan, maar met een vrome bedoeling. Het had, zoo als *Marnix* het uitdrukte, « door een onbedwongen en vurigen ijver allen menschen willen te kennen geven, hoe hartelijk hun leed was de *afgoderij*, die zij zoo menig jaar met groote lastering en verachting van God hadden bedreven. » Ware het de overheid geweest, die al die afgodenbeelden versmeten en verbroken had, zij zouden daarin gejuicht en geroemd hebben. Deze *zienswijs* maakte het hun moeilijk zich te rechtvaardigen. Zij konden hun onschuld niet overtuigend bewijzen, omdat zij slechts gedeeltelijk konden instemmen met de verontwaardiging, die de heiligschennis bij de katholieken gewekt had, en omdat zij de beeldstormers de gruwzame straffen niet waardig achtten, die zij volgens de wetten des lands hadden beloopen. Zoo werden zij door velen schuldig gehouden aan een misdrijf, dat inderdaad hun zaak het ergst benadeelde. »

En 1869 il ajoute :

« Toen ik dit eenige jaren geleden schreef, had ik niet gedacht, dat zoo kort daarna hun schuld met zooveel hartstocht op nieuw zou worden bepleit. Maar het is beter zoo dan anders. Immers het vooroordeel bestond steeds in volle kracht. Dat het zich zoo forscht durft uitspreken, is alleen iets nieuws. Het toont dat de katholieken het recht, dat zij zoo lang ongebruikt hebben gelaten, om ook over onze geschiedenis te zeggen wat zij meenen, onbeschoemd gaan gebruiken. Dat is reeds op zich zelf een groote vooruitgang. Een ander voordeel is het dat, nu zij uitspreken wat zij meenen, hun meening besproken en, voor zoover zij onjuist is, weerlegd kan worden. Om die reden vooral hebben ik en anderen het verschijnen van het werk van den Heer Nuyens met bijzonder genoegen begroet. Alleen hij die zich niet uit, die zijn grieven voor zich houdt en in zijn binnenste blijft koesteren, is beveiligd tegen overtuiging. Door spreken en tegenspreken wordt eenzijdigheid weggenomen en eensgezindheid voorbereid.»

Une polémique, même de ce genre, dit M. Fruin, vaut mieux que le silence. Sans doute! appréciations de telles attaques, puisqu'elles fournissent l'occasion de les réfuter.

Postscriptum. — M. Nuyens vient de publier un second et dernier article sur la fin de Barneveldt. Il se propose, dit-il en terminant, de rendre compte de mon travail. Afin, ajoute-t-il, de *persévérer* dans son impartialité.

Wij verwachten met ongeduld het werk over Maurits en diens verhouding tot Oldenbarneveldt, het welk de grijze, maar onvermoeide geschiedvorschcr Groen van Prinsterer heeft toegezegd. Wij zullen dan, *onpartijdig te blijven*, onze lezers op de hoogte brengen van hetgeen die schrijver aanvoert, om Motley's oordeel over Maurits' houding en gedrag te verklaren of te rechtvaardigen.

M. Nuyens a soin de faire remarquer qu'en se prononçant sur les rapports de Maurice et Barneveldt, il n'a

guères fait que communiquer les idées et transcrire jusqu'aux expressions mêmes de M. Motley. Les reproches qu'on lui adresse M. Motley les mérite. Le livre de M. Motley est son bouclier. Il s'anime, il prend le ton haut. Il se rappelle qu'on a été sévère envers lui et les siens, lorsqu'il s'agissoit du Taciturne. D'où vient donc cette tiédeur, cette indifférence, aujourd'hui! Il est avéré que quiconque ose juger librement le caractère et les actes de Guillaume I est, aux yeux de certain parti, coupable de lèse-majesté orangiste. Le biographe de Barneveldt n'a pas hésité de commettre pareil crime envers Maurice. «Eh bien! lui en fait-on un reproche? Aura-t-on le courage d'adresser des remontrances à M. Motley? Si non, pourquoi non? Maurice n'est-il pas un de nos personnages historiques? N'est-il pas lui aussi Prince d'Orange? N'a-t-il pas contribué à fonder l'autonomie et l'indépendance de l'Etat? Y-a-t-il donc, pour vous autres, fils et panégyristes de la Réformation! deux mesures dont vous faites alternativement usage à votre gré?»

Wij eindigen. Zoo wij in dit artikel weinig anders deden dan Motley's zienswijzen en diens eigen woorden, omtrent de verhouding van Prins Maurits tot Oldenbarnevelt, mede te deelen, hebben wij dit niet zonder opzet gedaan. Het is bekend genoeg hoe een ieder die het karakter en de daden van Willem van Oranje vrijmoedig durft te beoordeelen, door zekere partij in den lande, door de Nederlandsche *Chauvinisten* wordt verguisd: hoe het hem schier als een staatsmisdaad wordt aangewreven. Men ziet dat de gevierde Amerikaansche schrijver zich niet minder gispand over Maurits' daden en gedrag jegens Oldenbarnevelt uitlaat. Maakt men hem hiervan eene grievé? — Zoo niet — Waarom niet? — Is Maurits insgelijks niet een der «heroën» van onze geschiedenis? — Is hij niet insgelijks een Oranjevorst? — Heeft hij niet insgelijks den grondslag helpen leggen voor 's lands zelfstandigheid en onafhankelijkheid. — Niet dat wij Motley het recht ontzeggen om een historisch persoon met de

meeste vrijmoedigheid te behandelen: dit zij verre van ons; maar wij vragen aan velen in den lande: waarom niet met denzelfden Chauvinistischen ijver tegen hem die Prins Maurits scherp beoordeeld te velde getogen, met papier en pen, als tegen hem die Willem van Oranje scherp durft te beoordeelen?

Of heeft men twee maten?

A-t-on deux mesures? Quant à moi, ma réponse est hardiment négative. M. Nuyens, examinant mon Etude Historique, reconnoitra que j'ai été consciencieusement sincère, même envers M. Motley.

Toutefois entre les deux écrivains il y a *différence* et même *contraste*.

D'abord, c'est à contre-coeur que Motley accuse Maurice; chez M. Nuyens cette répugnance n'est pas également évidente.

M. Nuyens admet la possibilité d'un prétendu fait, qui a donné lieu de comparer Maurice à NÉRON et que M. Motley, noblement indigné, repousse comme la plus affreuse *calomnie*.

Il s'agit des *on dit* relatifs à la mort de Barnevelt.

Hoe Johan van Oldenbarnevelt werd ter dood veroordeeld, en hij, de eigenlijke stichter van de Republiek der Zeven Provinciën op het schavot zijn leven eindigde is bekend. Over de houding van Maurits zijn verschillende verhalen in omloop. Volgens den een, gedroeg hij zich waardig, volgens den ander, was hij van uit een venster toeschouwer van de terechtstelling. Zelfs leggen de vrienden des Advocaats hem ten laste dat hij, op het oogenblik der terechtstelling, woorden zoude gebezigd hebben, die, zijn zij waar, niet voor zijn karakter, wel voor zijne ingekankerden haat zouden pleiten. Hij zou gezegd hebben «die oude hondsvot.» Wij gelooven echter dat aan dit verhaal, uit den mond van Maurits' heftige vijanden, weinig of geen vertrouwen moet geschonken worden.

Les uns prétendent que Maurice s'est conduit noblement; d'autres qu'il a contemplé l'exécution. M. Nuyens *n'émet aucune opinion à cet égard.*

Ayant laissé passer ainsi, sans se prononcer pour ou contre, une accusation qui fait frissonner d'horreur, il se récrie, dans sa scrupuleuse impartialité, contre un prétendu fait *accessoire*. Il a soin d'avertir qu'on doit ajouter peu ou point de foi à l'assertion que Maurice, contemplant avec une satisfaction diabolique sa victime expirant sur l'échafaud, auroit ajouté « die oude hondsnot », *cette vieille canaille.*

M. Motley rappelle, ce que M. Nuyens semble avoir oublié, qu'il n'y a pas de fait mieux constaté que le maintien sérieux et digne du Prince, jusqu'à ce qu'on vint lui rapporter que tout étoit fini.

En regard de la neutralité apparente et douteuse de M. Nuyens plaçons la qualification simplement et énergiquement véridique de M. Motley. Réunissant les deux *on-dit*, il s'écrie: *C'est une CALOMNIE.* ¹⁾

Ce n'est pas tout. En comparant les deux historiens, on comprend plus ou moins que, même après 1858, M. Motley ait persisté dans son erreur. En Angleterre la *Correspondance* est, à ce qu'il semble, presque inconnue. En Hollande on n'y a guères été attentif. A la Haye, surtout dans les salons aristocratiques, M. Motley aura

¹⁾ « It has been recorded, and has been constantly repeated to this day, that the Stadholder, whose windows exactly faced the scaffold, looked out upon the execution with a spy-glass; saying as he did so.

« See the old scoundrel, how he trembles! He is afraid of the stroke.

« BUT THIS IS CALUNNY. » — Ci-dessus, p. 52 sv.

reçu le conseil de ne pas entamer des discussions plus ou moins théologiques avec un zélé hyperorthodoxe, admirateur du Synode de Dordrecht. Mais M. Nuyens n'a pas quitté la Hollande. Il est difficile de supposer que, durant quinze années, il n'ait pas appris l'existence, senti l'importance de ces documents confidentiels. Il est invraisemblable que le bruit de la perspicacité étonnante de M. Fruin ne soit pas parvenu jusqu'à lui.

Enfin il est impossible d'admettre que, ratifiant la sentence de M. Motley (*il acheva de perdre Barnevelt*) M. Nuyens ait ignoré deux avertissements, très-clairs et très-positifs, postérieurs à la publication de la Biographie, et que par conséquent M. Motley ne pouvoit connoître. Mon *Halte-là!* en février ¹⁾ et le *Prospectus* de M.M. Kemink et Fils en juillet.

M. Nuyens se propose de rendre compte de mon *Etude Historique*. J'en suis charmé. Observons toutefois l'ordre chronologique. Il n'a pas encore rendu compte du *Tome II des Archives*. C'est par là qu'il faudra maintenant encore commencer.

Précédemment M. Motley, selon M. Nuyens, écrivoit

¹⁾ « De Stellingen waren reeds ter drukkerij, toen ik (11 Febr.) MOTLEY *The Life and Death of JOHN OF BARNEVELT* ontving.

Een Standbeeld moet teeken zijn van verzoening, op onbevangen onderzoek en wederzijdsche waardering gegrond. Geen Standbeeld voor BARNEVELT, zoo niet, althans op Nederlandschen bodem, door de deskundigen, in elke rigting (op het voorbeeld van onzen uitnemenden historiekenners Fruin) een onpartijdig oordeel ook aan MAURITS wedervaart.» *Nederlandsche Gedachten* du 17 février 1874. Ci-dessus, p. CLIII.

l'histoire à la *Walter-Scott*. ¹⁾ Aujourd'hui il est un *grand historien*, surpassant les plus renommés par une forme plus appropriée aux aspirations démocratiques de notre époque. ²⁾

Ces éloges magnifiques M. Motley les paye cher. Car, par la violence de son opposition à la *vérité évangélique*, il devient, malgré lui, un allié précieux du *Parti ultra-montain*.

¹⁾ Ci-dessus, p. CLXXI.

²⁾ P. CLXXIV.

*** * L'Arminianisme conduit à ROME.**

M. Hallam et M. Macaulay, ni l'un ni l'autre calviniste, avouent que l'Arminianisme est contraire aux doctrines de l'Eglise anglicane. M. Hallam ajoute qu'elles pouvoient frayer le chemin à la restauration de *la foi catholique*. Ci-dessus, p. 69 et 71.

On trouvera le développement de cette idée dans le Chapitre suivant.

XIII.

L'ARMINIANISME ET LA PAROLE DE DIEU.

M. Motley est *libéral* et *rationaliste*;

Devenu, en attaquant le principe de la Réforme, adversaire passionné des Puritains et de Maurice, apologiste ardent de Barnevelt et des *Arminiens*.

On sait et il n'en fait pas mystère, qu'il incline vers la doctrine vague et indécise des *Unitairiens*.

Un savant allemand observe que, malgré ses qualités éminentes, M. Motley, prévenu contre l'orthodoxie évangélique de la Réforme, n'a pu saisir et apprécier l'esprit des luttes où le dogme chrétien a été l'origine et le ressort d'un grand mouvement social ou politique.

Ich freue mich auf die Bestreitung MOTLEYS. Wer wollte diesem Author seine eminenten Vorzüge bestreiten, die er mit MACAULAY theilt. Aber Quellenforschung, kritischer Scharfblick, Phantasie, die das Vergangene in die Gegenwart zaubert, Farbenfrische und Farbenreichthum der Darstellung, das Alles reicht nicht hin einen Gegenstand zu ergünden, richtig zu erfassen, wahr darzustellen, der seine innersten Lebenswurzeln in christlichen Thaten, christlichen Lehren, christlichen Erfahrungen hat. Es fehlt die *conditio sine qua non*, Christenthum des Authors. Motley ist kein Christ. Aus einem Briefe Tocquevilles sehe ich wie alles christlichen Gehaltes baar der Unitarismus in America ist. Die christlichen Ausdrücke sind Phrase, der Gottesdienst, wo man Gedichte *Drydens*

ueber Gott and Unsterblichkeit liest und die alte Pflichten-Rosinante sammelt, langweilig und lächerlich. Bei dieser Gewöhnung an die Eisgone des Deismus muss Motley den grossen Kampf ganz falsch auffassen. Der tiefste Kern ist Christenthum oder Nichtchristenthum. *Das Volk erhob sich für den alten biblisch-apostolisch-evangelischen Glauben gegen die täuschende zweizungige Truggestalt des Arminianismus.* Es ahnte um was es handele; geleitet vom heiligen Geist. Die Mysteriën der Praedestinations-doctrin hätten es nicht entflammt, aber die *Mysteriën der Gottseligkeit* die eigentlich gemeint waren. Davon weiss Motley nichts. Darum ist sein Urtheil schief und ungerecht. Ist nun für die Erhaltung des ächten Christenthums kein Preis zu hoch, so muss man auf Seiten des gläubigen Volkes und des Statthalters treten gegen den Staatsman. Natürlich gilt dies nur vom innersten Princip, mancherlei Sünde wird auch auf der rechten Seite begangen sein. Die Historiker meinen zur Beurtheilung solcher christlich-theologischen Parthien der Geschichte befähigt zu sein, wenn sie die culturhistorische Bedeutung des Christenthums anerkennen. Aber das genügt nicht. Macaulay hat aus diesem Mangel viele Misgriffe gethan. Aber man lese unter den Essays die Abhandlung *Church and State* und man erstaunt über die Kurzsichtigkeit. Die Whigs berühren sich besonders der Entdeckung, der Staat müsse die Kirche wie eine *Gasanstalt* behandeln. Jedes Kind musz fragen, *ist sie denn eine Gasanstalt?* ist es nicht eine Narrheit einen Gegenstand nicht nach seinem Wesen sondern nach einer Fiction zu behandeln?...

En outre *l'impartialité* de *l'historien* est décidément incompatible avec la *passion* véhémante de M. Motley.

M. Fruin décrit les évènements et les hommes en tenant compte des principes et des idées de chaque époque. M. Motley au contraire se les assimile, par un perpétuel anachronisme, en dénaturant le passé à travers son prisme *individuel* et *contemporain*.

C'est ainsi que dans les *Croisades* on n'a vu que l'entraînement d'une superstition ridicule. ¹⁾

¹⁾ Mr. Fruin écrit:

« Wat zou er van de geschiedenis der zestiende eeuw worden, indien

C'est ainsi que, dans les coryphées de la *Révolution* on n'a souvent vu que des énergumènes ou des scélérats. ¹⁾

C'est ainsi que M. Motley, au seizième siècle, et surtout dans la biographie de Barneveldt, a méconnu le trait caractéristique.

Dès-lors;

Guillaume Premier est martyr de la *liberté*; il n'est plus le témoin de *Jésus-Christ*; ²⁾

wij met den maatstaf van onze eigen verdraagzaamheid den geloofs-ijver der kettermesters en martelaars wilden meten? Wilt Gij het zien, wat er bij zulk een miskenning van de eigenaardigheid der vervlogen eeuwen, van de geschiedenis worden zal, neemt dan slechts de geschiedboeken in de hand, die in het tijdvak der verlichting door filosofen van de Fransche school geschreven zijn. Leest hoe daar over *de kruistogten* gehandeld wordt. Geen onzinniger wanbedrijf kunt Gij U denken dan die godsdienstoorlogen, zoo als Gij ze daar vindt beschreven. Een volk dat tegen Europa niets misdreven had, wordt aangevallen, geplunderd, vermoord, omdat het over God en het goddelijke anders denkt dan de Christenen. Zeker, de voorstelling van het feit is in de hoofdzakelijk juist. Maar er wordt geen acht geslagen op de *drijfveeren*; de daad wordt beoordeeld zoo als zij verdienen zou beoordeeld te worden, ware zij gepleegd in de dagen van onverschilligheid, waarin de schrijvers leefden, die haar dus ten toon stellen.»

¹⁾ Un Chapitre sur la *Terreur* (*Schrikbewind*) dans mon Ouvrage *Onge- loof en Revolutie* (2^e Ed. p. 321—359) démontre que Danton, St. Just, et surtout aussi Robespierre étoient des logiciens sincères, profondément convaincus, et qui avoient le principe révolutionnaire pour règle de leurs actions.

²⁾ M. Motley n'a pu comprendre le mot sublime: «Souffrons que l'on marche sur nous, Aldegonde! pourvu que nous puissions *aider l'Eglise de Dieu*.» — Je crois avoir décrit, sans exagération, le caractère CHRÉTIEN du Prince. *Archives*, 1^e Série, VIII, p. XLVIII—LIV. *Handboek*, § 154—156.

Philippe II est la personnification de tous les vices et un véritable *démon*; ¹⁾

Maurice est un *ambitieux*;

Barneveldt un modèle de *tolérance*; ²⁾

Les Puritains, le peuple Réformé, sont des *idiots* et des *fanatiques*.

Terminons par un coup-d'oeil rapide sur l'*Arminianisme*, dans son développement en sens contraire de la *Réforme Évangélique*.

¹⁾ Quand l'ouvrage de M. Motley parut (en 1856) j'avois depuis longtemps et de diverses manières pris la défense de Philippe II.

En 1836 répondant à M. LEO. Ci-dessus, Chap. V.

En 1841 — *Archives* I, 2^e Edit., p. 149*—157*.

En 1844 à M. M. C. VAN HALL. *Archives*, 1^e Série, VIII.

Néanmoins M. Motley en 1856, vingt ans après ma première apologie, traçoit de lui une image dont le *Quarterly Review* écrit: « From his grotesque caricature of Philip II few of the combined vices of Tiberius, Claudius, and Domitian are absent. »

Aujourd'hui M. Motley se résigne à lui donner le titre de *bigot sincère*.

« Philip possessed at least that superiority over his father, that he was a SINCERE BIGOT. In the narrow and gloomy depths of his soul he had doubtless persuaded himself that it was necessary for the redemption of the human species that the empire of the world should be vested in his hands, that Protestantism in all its forms should be extirpated as a malignant disease, and that to behead, torture, burn alive, and bury alive all heretics who opposed the decree of himself and the Holy Church was the highest virtue by which he could merit Heaven. »

²⁾ Voyez *Prolégomènes*, p. 67. « Zulke plakaten », écrit M. Fruin, en caractérisant les ordonnances contre les Réformés orthodoxes, « waren zeker gematigder dan de bloedplakaten, maar van gelijke strekking. »

L'Arminianisme mène à ROME. L'histoire d'Angleterre en fournit la preuve.

L'Arminianisme contient en germe les doctrines de la RÉVOLUTION.

Le développement de ces deux thèses demanderait un Volume.

Évitons cet écueil. En me bornant à montrer dans le célèbre GROTIUS le *représentant* et dans TOCQUEVILLE l'*historien* et le *prophète* du développement que je viens d'indiquer.

Dorénavant il n'est plus question de M. Motley. Sa responsabilité personnelle disparaît. Il est l'ennemi des Papistes et des Jacobins. Il appartient à cette nombreuse classe de libéraux, ardents et sincères, qui se font illusion sur la nature et la portée de leur doctrine et qui détestent les conséquences logiques du principe qu'ils ont eux-mêmes adopté. ¹⁾

Les analogies de la doctrine d'un Arminien illustre, de GROTIUS, avec Rome et avec la Révolution sont évidentes.

Grotius est une des idoles patriotiques du parti antistadhoudérien. Personne ne contestera son érudition et l'influence universelle et incalculable de ses écrits. ²⁾

¹⁾ Rome n'a pas d'adversaire plus violent que M. Motley. Toutefois sa biographie de Barneveldt prépare MALGRÉ LUI les voies au *parti ultramontain*. Ci-dessus, p. LVI. — Grotius de même (voyez p. CCVIII) ne prévient pas la portée de ses prémisses.

²⁾ Les passages que je vais citer se trouvent dans une Etude de M. FRUIN *Hugo de Groot en Maria van Reigersbergen*; pour la crise religieuse et politique de 1617 du plus haut intérêt.

Ce n'étoit pas un noble caractère. Son manque de sincérité dans les conférences sur la convocation du Synode, poussant Maurice à bout, le décida à trancher la question. La conduite de Grotius envers Barnevelt fut lâchement pusillanime. Il semble n'avoir pas craint de se justifier à ses dépens. ¹⁾

Grotius n'étoit pas *Protestant* dans le sens de la Réforme. Il n'aimoit pas Luther, moins encore Calvin; Erasme étoit l'homme selon son coeur. Sa *tolérance* intolérante étoit exactement conforme à celle de Barnevelt. Elle avoit *l'unité-quand-même* pour devise, la *violence* pour moyen, *l'Eglise Episcopale* d'Angleterre pour modèle, la réconciliation avec *l'Eglise Romaine* pour idéal. ²⁾

¹⁾ « Wat hem eigenlijk ontvallen mag zijn weten wij niet, maar hij zelf erkent dat hij een oogenblik aan de schuld van Oldenbarnevelt begon te gelooven en zich in dien geest tegen de commissarissen uitliet. »

M. Motley n'en fait pas mystère: « He showed faltering in his faith as to his great friend's innocence, and admitted, without any reason whatever, the possibility of there being truth in some of the vile and anonymous calumnies against him. »

²⁾ « In het algemeen was de Groot aan *de uiterlijke eenheid der kerk* meer gehecht dan zij mij voorkomt te verdienen. Immers, wat beteekent uitwendige eenheid bij innerlijke tweespalt? »

De Groot, als ik mijn oordeel zeggen zal, had den aard der gezegende *reformatie* niet begrepen; hij was niet protestant in den waren zin des woords. Zijn ideaal was de eerste Christenkerk; hij haakte naar eene, daaraan beantwoordende, algemeene, apostolische kerk, die, door eenheid alleen in het hoog noodige te vorderen en in al het twijfelachtige vrijheid te laten, alle Christenen, roomsche en onroomsche, zou kunnen omvatten. Daarom verkoos hij boven alle andere de bisschoppelijke kerk van Engeland, die, het midden tusschen katholieken en protestanten houdende, de geschiktste scheen om ze beiden op te nemen. En zoo oordeelde hij in den tijd, toen juist de steeds toenemende *puriteinen*

Cette tolérance des Etats de Hollande, intolérable pour le peuple Réformé, empêcha Grotius et Barneveldt de se prêter à un accord qui eût été simple et facile. 1)

bewezen, hoe ongenoegzaam zulk een tweeslachtige kerk bevonden werd! Hij kon het den kerkhervormers niet vergeven, dat zij aan hun afkeer van de middeleeuwsche misbruiken de eenheid der kerk hadden opgeofferd. Hij begreep niet dat zij iets anders hadden beoogd, dan het herstellen van de apostolische kerk der eerste Christenen; dat zij, onbewust, naar de eischen van hun eigen tijd, niet naar het voorbeeld van een lang vervlogen eeuw, het ontaarde Christendom hadden hervormd. Hij hield niet van Luther, nog veel minder van Calvin; Erasmus was de man naar zijn hart: Erasmus, geleerd als hij zelf, humanist, vrijzinnig, afkeerig van de middeleeuwsche misbruiken der kerk, maar nog afkeerder van de uitspattingen eener eenzijdige overtuiging en van een vervolgzieken geloofsijver; Erasmus, die, liever dan de eenheid der kerk te verbreken, de gewenschte hervorming had opgegeven.

Met zulke inzigten moest de Groot natuurlijk hetzelfde bedoelen, dat de Staten steeds op het oog hadden gehad, het bijeenhouden der gereformeerde kerk, het beschermen der remonstranten in de kerk, het uitdooven van den ijver en het getwist.

Niets scheen billijker, niets verdraagzamer, maar inderdaad was de handelwijs der Staten partijdig en onregtvaardig.»

1) « De regering had een gevaarlijken weg ingeslagen, waarop zij niet kon blijven stilstaan, en die tot volslagen overheersching leiden moest.

En toch, het lag voor de hand hoe op vreedzame wijs de steeds hooger klimmende twisten te eindigen waren. Een van beide: de regering moest zelf, of zoo zij zich onbevoegd rekende, door een synode langs den wettigen weg het godgeleerd geschil laten uitwijzen, en dan aan de veroordeelden vergunnen de kerk te verlaten en een eigen genootschap, zoo als de lutherschen en doopsgezinden, te vormen. Of verkoos zij aan beide partijen in de kerk gelijke regten te verzekeren, dan moest zij toch toelaten, bewerken zelfs, dat zij zich van elkander tot twee gemeenten afzonderden, en het aan de verzoenende werking van den tijd overlaten ze naderhand te hereenigen. Van zulk eene vrijwillige splitsing is meermalen sprake geweest, maar ernstig is zij wel nooit bedoeld.»

Grotius, qui inclinoit vers *Rome*, étoit, en philosophie, le précurseur de la *Révolution*. Son *Contrat Social*, ~~tacite~~ *6.*
~~Tacite~~ ~~mont~~ admis dans le *Droit Public*, a ouvert la voie, par une série de corollaires incontestables, aux sophismes de 1789. 1)

1) En 1847 je fis remarquer ce trait décisif de parenté. a)

«De kiem der Revolutie-leer ligt reeds in de geschriften van een man wiens naam in het beschaafd Europa steeds met eerbied genoemd, en in zijn Vaderland door eene dankbare nakomelingschap veroerd wordt, van DE GROOT; die voorzeker noch ongeloovig, noch radicaal was; maar wien scherpzinnigheid van geest en rijkdom van wetenschap tegen menschelijke feilbaarheid en tegen een dwaling waarvan hij zelf de gevolgen niet voorzag, geenszins behoed heeft.

Vragen wij hoe dezelfde man, die dikwerf met zoo buitengemeene schranderheid het wezen der dingen in het oog houdt, somwijlen ter zelfder plaatse, den Staat definieert, dan lezen wij ook bij hem, dat de Staat een ligchaam is van vrije menschen die zich vereenigd hebben ten algemeenen nutte: ... De Monarchie is ook voor hem eene wijziging der Republiek; elke Staat is eene associatie, eene vereeniging van vrije burgers, welke in overeenkomst haar oorsprong, en in het algemeen belang haar rigtanoer en doel heeft. ...

Het vasthouden aan de Christelijke Openbaring zou voor DE GROOT het aannemen der gevolgtrekkingen van zijn eigen beginsel, indien hij ze vooruitgezien had, onmogelijk hebben gemaakt. Maar; zoodra nu in lateren tijd ook het Staatsrecht door het ongeloof bezielde werd, kon en moest de Hypothese van het Staatsverdrag met uitnemende zuiverheid van omtrekken in het *Contrat Social* van Rousseau, als grondslag voor herboren maatschappijen worden geformuleerd. De weg naar het radicalisme werd gebaad; de onvermijdelijkheid der Revolutie, in de geheele volgorde van wanbegrippen en wanbedrijven, was daar. » b)

a) *Ongeloof en Revolutie*, 1^e Edition, p. 132, svv. — 2^e Ed. 1868, p. 118, svv.

b) *Grondsoortherziening en Eensgezindheid*. P. 515, svv.

Avec son admirable lucidité M. Stahl, dans son Histoire de la Philosophie du Droit, a constaté cette origine.

« Dasz Grotius persönlich und nebenbei sogar an die Christliche Offenbarung sich anschlieszt, das konnte die Folgen desselben nicht abhalten.

Es ist so mit Grotius ein Princip ins Leben getreten, das in seiner Weiterbildung zur Lehre Kants und Rousseau's, zuletzt zur französischen Revolution mit Nothwendigkeit führte. Die Lehre des Grotius, dasz die Unterthanenpflicht ihren Grund in deren stillschweigendem Vertrage habe, ist bei ihm selbst ganz unscheinbar und unverfänglich. Sie brauchte aber nur in ihrem ganzen Inhalt und ihren Folgerungen entwickelt zu werden, so war sie das, was ein Jahrhundert später die Ordnung Europa's umstürzte. So ist eine Schneeflocke, die sich am Bergesgipfel löst, unscheinbar; aber sie wälzt sich fort und fällt dann als zerschmetternde Lavine in die Tiefe.» a)

a) STAHL. *Geschichte der Rechtsphilosophie*. I. 174.

N'oublions pas, dans un tel exemple, que *les erreurs de doctrine* n'obscurcissent pas nécessairement *le regard de la foi*. Il y a une logique du coeur, devant laquelle une chaîne de sophismes vole en éclats, et le même Grotius, aux approches de la mort, entendant lire la parabole du Pharizien et du Péager, s'écrioit: « Ce péager c'est moi! »

TOCQUEVILLE est l'historien et le prophète de la double tendance de l'Arminianisme, dans son développement contemporain et cosmopolite.

Il est un de ces génies exceptionnels, dont l'esprit et le coeur se révèlent dans des accents souvent prophétiques. Surtout peut-être dans sa *Correspondance*, où la profondeur des réflexions se dissimule sous la légèreté apparente d'un style également admirable pour le fond et pour la forme.

D'après la description qu'il en donne, dans la lettre dont il est fait mention ci-dessus ¹⁾, *l'Unitarisme américain* est une dénomination religieuse où la doctrine des *Arméniens* a conservé, en se développant, le cachet de son origine.

La lettre est écrite en 1831, durant son voyage dans les Etats-Unis. Elle signale admirablement le double danger de notre époque.

Le *Christianisme scripturaire*, devenu chez un grand nombre une croyance vague, est, dit-il, battu en brèche par deux extrêmes, par la RAISON individuelle et par L'AUTORITÉ ultramontaine.

1. D'un côté les *Catholiques* augmentent.

La cause de ce progrès n'est pas douteuse. Ayant répudié l'autorité souveraine de la Parole de Dieu, base inébranlable de l'orthodoxie confessionnelle, fatigués des sables arides d'un subjectivisme sans frein, les esprits naturellement religieux parmi les Protestants vont chercher le repos de la conscience sous *l'autorité* tutélaire du Vatican.

Toutes mes observations jusqu'à ce jour me portent à penser que *les catholiques augmentent en nombre*. Beaucoup d'Européens qui arrivent viennent les recruter; mais les conversions sont nombreuses. La Nouvelle-Angleterre, le bassin du Mississippi commencent à s'en remplir. Il est évident que tous les esprits naturellement religieux parmi les protestants, les esprits graves et entiers, que *le vague du protestanisme* fatigue et qui en même temps sentent vivement le besoin d'une religion, abandonnent de désespoir la recherche de la vérité et se rejettent de nouveau

¹⁾ P. ci.

sous l'empire de *l'autorité*. Leur raison est un fardeau qui leur pèse et dont ils font le sacrifice avec joie; ils deviennent catholiques. Le catholicisme, d'ailleurs, saisit vivement les sens et l'âme, et convient plus au peuple que la religion réformée; aussi le plus grand nombre des convertis appartient-il aux classes ouvrières de la société.

2. De l'autre côté, entraînés dans la voie *Arminienne* du libre arbitre, les *Unitairiens* acceptent, avec des allures graves et des formes simples, une doctrine toute philosophique.

Voilà l'un des bouts de la chaîne; nous allons maintenant passer à l'autre bout. Sur les confins du protestantisme, se trouve une secte qui n'a de chrétien que le nom, ce sont les UNITAIRIENS. Parmi les unitairiens, c'est-à-dire parmi ceux qui nient la Trinité et ne reconnaissent qu'un Dieu, il y en a qui ne voient en Jésus-Christ qu'un ange, d'autres un prophète, d'autres enfin un philosophe comme Socrate. Ce sont de purs déistes; ils parlent de la Bible, parce qu'ils ne veulent pas choquer trop fortement l'opinion qui est encore toute *chrétienne*. Ils ont un office le dimanche, j'y ai été. On y lit des vers de Dryden, ou autres poètes anglais sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. On y fait un discours sur quelque point de morale, et tout est dit. Cette secte gagne des prosélytes à peu près dans la même proportion que le catholicisme, mais elle se recrute dans les hauts rangs de la société. Elle s'enriebit comme lui des pertes du protestantisme. Il est évident que les protestants dont l'esprit est froid et logique, les classes *discutantes*, les hommes dont les habitudes sont intellectuelles et savantes, saisissent l'occasion d'embrasser une secte toute philosophique qui leur permet de faire profession presque publique de pur déisme. Cette secte, du reste, ne ressemble en aucune façon aux saints-simoniens de France. Indépendamment du point de départ, qui est tout différent, les unitaires ne mêlent rien de boursoufflé ni de bouffon à leur doctrine et à leur culte. Au contraire, ils visent autant que possible à se rapprocher entièrement des sectes chrétiennes; aussi aucune espèce de ridicule ne s'attache à eux; nul esprit de parti ne les pousse ni ne les arrête. Leurs allures sont naturellement graves, et leurs formes simples.

3. Ces *deux extrêmes* se trouveront bientôt en présence, mais on ne sauroit prévoir le *résultat définitif*.

Ainsi tu vois : le protestantisme, mélange d'autorité et de raison, est battu en brèche tout à la fois par les deux principes absolus de la *raison* et de l'*autorité*. Ce spectacle se présente un peu partout pour qui veut bien regarder ; mais ici il frappe les yeux. Il est apparent, parce qu'en Amérique, nulle puissance de fait ni d'opinion ne vient gêner la marche des intelligences ou des passions humaines sur ce point ; elles suivent leur pente naturelle. Dans un temps qui ne me paraît pas très-éloigné, il me paraît certain que les deux extrêmes se trouveront en présence. Quel sera alors le résultat définitif ? Ici je me perds absolument dans le vague, et je ne vois plus de route indiquée. . .

Néanmoins il ne faut pas prendre ces remarques dans un sens trop absolu. Il s'agit, en 1831, d'une *disposition* et non de *faits accomplis*.

Mais pour revenir à l'état présent des esprits en Amérique, il ne faut pas prendre ce que je viens de dire dans un sens trop absolu. Je t'ai parlé d'une disposition et non de faits accomplis. Il est évident qu'il reste encore ici *un plus grand fonds de religion chrétienne que dans aucun pays du monde*, à ma connaissance, et je ne doute pas que cette disposition des esprits n'ait encore de l'influence sur le régime politique. Elle donne une tournure morale et réglée aux idées ; elle arrête les écarts de l'esprit d'innovation ; surtout elle rend très-rare cette disposition de l'âme, si commune chez nous, qui fait qu'on s'élance à travers tous les obstacles *per fas et nefas* vers le but qu'on a choisi. Il est certain qu'un parti, quelque désir qu'il eût d'obtenir un résultat, se croirait encore obligé de n'y marcher que par des moyens qui auraient une apparence de moralité et ne choqueraient point ouvertement les croyances religieuses toujours plus ou moins morales, même lorsqu'elles sont fausses.

A cette date, en 1831, il y avoit en Amérique encore *un grand fonds de religion chrétienne* ; de Religion Réformée, de Protestantisme Evangélique.

En Amérique et en Europe il y avoit, après la révolution de 1830, un *Réveil Chrétien*.

Quels ont été de 1831 à 1861, en face du CHRISTIANISME EVANGÉLIQUE, les progrès de l'*Ultramontanisme* et de la *Révolution*?

Quel a été, durant ces trente années, le développement des *deux extrêmes*?

Bornons nous à trois *dates* et cinq *témoins*.

Trois dates.

1848. La *Révolution de février*; c'est-à-dire le *Socialisme*. ¹⁾

1852. La recrudescence de l'*Ultramontanisme*; c'est-à-dire la glorification des *rigueurs salutaires* de la *St. Barthélemy* et de la *révocation de l'édit de Nantes*.

1859. La *Guerre d'Italie*; c'est-à-dire le *Droit Nouveau*. ²⁾

Cinq témoins.

1. En 1845 VINET écrit:

« A l'incrédulité négative et sardonique a succédé une incrédulité qui croit, un athéisme fervent, un matérialisme enthousiaste. L'impiété, de nos jours, est une religion. Lasse de démolir, elle bâtit, rassasiée de dissoudre, elle organise. Ses adeptes forment une Eglise. Jamais le mal ne fut si audacieux, car, chose horrible! il est convaincu. Il se fait fort de tous les mauvais penchants qu'il érige en principes, et de toutes les misères auxquelles il promet un terme et une vengeance. »

2. En 1852 un des Chrétiens les plus vénérés du Réveil

¹⁾ Lisez VINET. *Le Socialisme. Considéré dans son principe*. 1846.

²⁾ Lisez A. DE BROGLIE. *Le Droit Nouveau*. 1868.

Evangelique. M. GAUSSEN exprime des craintes, qui alors sembloient incroyablement exagérées.

« Vous ne verrez plus de Jansénistes, bientôt même plus de Gallicans; désormais il n'y a plus d'Alpes; tout est ultramontain; et c'est la France elle-même qui donne aujourd'hui le branle à toute l'Europe, pourqu'on se jette aux pieds du pape avec la Société de Jésus, et qu'on se dispose à de nouveaux combats. . . »

« Il se prépare une grande lutte, où l'armée romaine, enhardie par notre désunion: viendra se jeter sur nous. . . »

« Je ne parle pas ici, d'une guerre d'arguments et de controverses, mais d'une lutte de la violence contre la patience et la foi des saints. — Il me paraît évident que nous sommes très près des temps où, comme nos pères, il nous faudra reprendre notre vie dans nos mains, pour l'offrir à Jésus-Christ. »

3. En 1861 M. Ernest Naville constate le *nec plus ultra* du Droit Public rationnel: l'élément de *théocratie panthéistique* que les systèmes *socialistes* essayent de développer. ¹⁾

« L'Etat organisera un établissement qui, par respect pour la liberté de pensée et l'égalité civile, mettra à la base de l'Eglise LA NÉGATION même du fondement à la fois rationnel et historique de toute communauté religieuse. »

4. En 1861 M. Guizot écrit:

« La force du mal est, en ce monde, moins redoutable que la faiblesse du bien, et si les idées justes se déployaient hardiment, les principes faux n'auraient pas si beau jeu. Et ce n'est pas seulement dans le gouvernement intérieur des Etats que règnent cette hésitation, cette inconsé-

¹⁾ VINET *Questions ecclésiastiques*. — « Eene nationale Kerk met de verlooehening van alle geopenbaarde waarheid ten hoeksteen. » — *On-geloof en Revolutie*, p. 417.

quence, cette faiblesse des gardiens naturels de l'ordre: *le mal a pénétré dans la politique extérieure; il énerve et corrompt la conduite et le langage des grands gouvernements européens en présence des grands troubles qui éclatent en Europe*; les uns, la Russie et la Prusse, par exemple, restent surpris et comme stupéfaits, ne sachant ou n'osant pas discerner, dans de tels événements, ce qui est juste ou injuste, naturel ou factice, sensé ou impraticable et ils renoncent à juger et à agir, comme s'ils n'avaient qu'à attendre et à subir les arrêts de la fatalité. Les autres, l'Angleterre surtout, soit par entraînement de parti, soit dans des vues frivolement intéressées, donnent aux révolutions étrangères une adhésion indistincte, et acceptent pêle-mêle leurs violences comme leurs réformes, leurs usurpations et leurs attentats contre le droit des gens comme leurs réclamations et leurs entreprises les plus légitimes. Appelés à se prononcer et à influencer dans ces obscurs conflits du bien et du mal, du vrai et du faux, des progrès et des chimères, *les chefs des Etats européens abdiquent presque tous leur rôle naturel et grand; les uns se déclarent impuissants, les autres se font complices.* » a)

a) *L'Eglise et la Société Chrétiennes en 1861.*

5. En 1861 Stahl, lors de sa dernière allocution à la Conférence Pastorale de Berlin, s'exprime ainsi:

« Die Signatur der Weltlage ist der ungeheure Abfall vom Glauben an Gottes Offenbarung und dadurch vom Gehorsam gegen alle gottgesetzte Ordnung. Der Kern der Weltbewegung ist: Feindschaft gegen Gottes Offenbarung und gegen Gottes Gebot und Ordnung. Die Signatur der Gegenwart ist die Preisgebung des Gedankens der Obrigkeit und des Gedankes eines bindenden Völkerrechts an den Volkswillen. Sie hat vor Allem zur nothwendigen Folge die Preisgebung auch der Kirche an den Willen der Völker, die jetzt in Masse von Unglauben und Kirchenfeindschaft durchdrungen sind. » a)

a) *Ansprache zur Eröffnung der Berliner Pastoral-Conferenz.* — Stahl mourut en 1861. Tocqueville en 1859.

Depuis lors *quinze ans* se sont écoulés.
 Où en sommes nous aujourd'hui? où allons nous?
 Encore *deux* dates significatives.

1866. *L'Unité Germanique.*

1870. *Les Décrets du Vatican.*

Revenons aux accents *prophétiques* de Tocqueville.
 Voici une lettre écrite en 1857, où il prononce un
 jugement comparatif entre ces *deux extrêmes* qui mena-
 cent l'Europe de nouvelles calamités. ¹⁾

1. La recrudescence de l'Ultramontanisme est le produit,
 non pas de *l'action personnelle du Pape*, mais d'un *réveil*
général de l'esprit catholique.

« Il ne faut pas se dissimuler que tout ce qui se passe à Rome de
 notre temps n'est qu'un symptôme d'un phénomène bien plus curieux et
 auquel je trouve que vous ne faites peut-être pas assez d'attention, à
 savoir: le réveil de l'esprit catholique dans tout le monde, la vie nou-
 velle qui s'est infusée dans ce vieux corps, l'ardeur juvénile qui s'y
 montre de toutes parts. Croyez-vous que ce soit l'action du pape qui
 détruise le *gallicanisme* et qui fasse adopter les maximes ultramontaines
 à la plupart des prêtres et des fidèles en France? nullement. Les catho-
 liques français se portent de ce côté d'eux-mêmes, par un mouvement
 vif qui leur est propre et naît de causes (trop longues à expliquer ici)
 qui sont étrangères à l'influence de la cour romaine. Le pape est plus
 excité par les fidèles à devenir le maître absolu de l'Eglise, qu'ils ne
 le sont par lui à se soumettre à cette domination. Ce mouvement est
 sinon général, au moins très-répandu dans le monde catholique. J'ai
 été surpris de trouver sur ce point le même spectacle en Allemagne
 qu'en France. Ce phénomène seul mériterait de vous une étude spéciale
 que vous êtes mieux que personne en état de faire. L'attitude de Rome

¹⁾ La lettre à Henry Reeve, Esq. — 7 nov. 1856.

dans ce que nous voyons est bien plus un effet qu'une cause. Voilà ma conviction. »

2. L'asservissement de l'Eglise au *Pape*, devenant ainsi *despote absolu*, est la tendance de nos jours.

« Je vous demande la permission de vous faire une autre observation. Quand on parle de la liberté de l'Eglise, on tombe en général dans une confusion à laquelle, il me semble, que vous n'échappez pas absolument. L'Eglise peut être asservie, quand le pape, au lieu d'y être une espèce de souverain constitutionnel, ainsi que le concile de Constance, par exemple, l'a entendu, y devient un *despote absolu* qui commande directement en toutes choses, sans rencontrer d'obstacle dans les libertés générales ou locales des fidèles. *C'est la tendance de nos jours.* »

3. Il y a une autre forme de servitude, encore pire, *l'asservissement de l'Eglise à l'Etat*.

« Vous vous élevez contre cela avec beaucoup de raison suivant moi, et vous dites que cette tendance conduit à la servitude de l'Eglise, mais vous avez l'air de n'apercevoir pour celle-ci que cette forme de servitude; or il y en a une autre qui est encore pire, du moins quand il s'agit d'une Eglise catholique et je crois aussi d'une Eglise protestante, quoique je sois moins en mesure d'affirmer ce dernier point. Cette autre forme de la servitude de l'Eglise consiste à placer tellement cette dernière dans les mains de l'Etat, qu'elle devienne un pur *instrumentum regni*, comme en Russie par exemple. Il n'y a rien à mon sens de plus redoutable et de plus détestable au monde que cette servitude-là. Quand on approuve un souverain catholique de secouer le joug de Rome, il faut donc bien prendre garde qu'en rendant les prêtres indépendants du pape, il ne les rende des serviteurs soumis du prince, et qu'au nom de la religion, du devoir et du salut, il n'en fasse les consécrateurs de ses propres passions, ou de ses volontés despotiques. N'oubliez pas que ce même Bossuet, qui faisait triompher contre Rome la doctrine des quatre articles de l'Eglise gallicane, rédigeait un traité pour prouver que le gouvernement absolu était le plus conforme aux vues de la Providence, et qu'il n'y avait pas de résistance légale à opposer à l'arbitraire des rois. Je crois qu'il existe un chemin mitoyen entre ces deux écueils. Je suis convaincu qu'on peut faire au pape et au roi leur part dans le gouvernement des choses ecclésiastiques. »

4. Le choix entre *les deux extrêmes*, remarquez le ! n'est pas douteux.

« Tout ce que je puis dire, c'est qu'il ne faut appeler liberté de l'Eglise les limites posées à l'autorité du pape, que si en même temps on en pose à l'autorité des rois; car *s'il faut choisir entre les deux modes d'asservissement*, je vous avoue que j'aime encore mieux L'ASSERVISSEMENT DE L'EGLISE à SON CHEF SPIRITUEL, et en ce sens la *séparation exagérée des deux puissances*, que LA RÉUNION DES DEUX DANS LES MAINS D'UNE DYNASTIE LAÏQUE.

L'alternative se dessine et la lutte se prononce entre l'Etat-Pape et le Pape-Roi. Le choc semble inévitable.

Quand les principes sont en marche, l'homme peut s'en servir, mais n'est pas maître de les arrêter.

« Dans un temps qui ne me paraît pas très-éloigné », écrivait Tocqueville, il y a plus de quarante ans, « il me paroit certain que les *deux extrêmes* se trouveront en présence. »

De ce temps sinistre nous sommes contemporains.

Quel sera, lorsque les deux extrêmes se trouveront en présence, *le résultat définitif*? « Ici », disoit-il, « je me perds absolument dans le vague et je ne vois plus de route indiquée. »

Devant ce sombre avenir il se borne à un douloureux : *Que-sais-je?*

On comprend dès-lors ce que cet homme de génie et profondément religieux a dû souffrir; inattentif à *la route indiquée dans les S. Ecritures*, mais prévoyant avec une admirable sagacité ce qu'il s'efforçoit de ne pas voir.

On le comprendra mieux encore en lisant un épanche-

ment confidentiel et mélancolique, en 1857, à l'occasion de son chef-d'oeuvre *L'Ancien Régime et la Révolution*.¹⁾

M. Freslon, un de ses amis les plus intimes, croyoit, non pas à tort, y avoir remarqué une teinte de tristesse et de découragement.

Tocqueville n'en veut pas convenir. Il s'efforce de se persuader qu'il n'en est rien. Au contraire, fortifier, *encourager* a été et demeure le but de ses efforts.

« . . . Remarquez que ce que je blâme, ce n'est pas qu'on ait détruit l'ancien régime, c'est la manière qu'on a mise en oeuvre pour le démolir. Je ne suis pas l'adversaire des *sociétés démocratiques*; ces sociétés sont grandes aussi, et n'ont rien que de conforme aux yeux de Dieu quand la liberté n'en est pas absente. *Ce qui m'attriste*, ce n'est pas que notre société soit démocratique, c'est que l'héritage des vices de nos pères et nos propres vices soient de telle nature, qu'il me paraisse, chez nous, si difficile d'introduire et de faire vivre la liberté régulière. Or, je le confesse, je ne connais rien de plus misérable qu'une société démocratique *sans la liberté*.

Voilà l'état vrai de mon esprit sur toutes ces matières. Je ne pense pas que se reflétant sur mon oeuvre, il soit de nature à la rendre dangereuse. Soyez convaincu qu'il n'y a pas une ressource de mon intelligence qui ne doive être employée à *relever les âmes plutôt qu'à les abattre davantage*; mais *il faut rester soi*. Il n'y a que les passions et les sentiments tirés du plus profond de l'esprit et de la conscience qui, après tout, aient cette vigueur naturelle et cette chaleur interne qui remue ou échauffe le lecteur. Je crois qu'il faut se garder, surtout dans le premier jet, de s'énerver et de s'éteindre. Je suis bien loin d'approcher de la fin de mon travail, et assurément, avant d'en faire part au public, j'en ferai juges mes amis. Quel sera-t-il? En vérité, je l'ignore.»

Toutes les ressources de sa belle intelligence, il dési-

¹⁾ A. M. Freslon, le 11 septembre 1857.

roit les employer à *relever* les âmes plutôt qu'à les *abattre*, mais, ajoute-t-il, dans le sentiment douloureux de son impuissance, *il faut rester soi*.

Surtout le commencement de cette lettre révèle la lutte perpétuelle de ce noble coeur.

«Votre amitié paraît se préoccuper de ce que sera la conclusion de l'étude si prolongée que je fais de la révolution. Je vois que vous craignez que je n'aboutisse à *une sorte de découragement et au désespoir de l'avenir*.

J'ai en effet fort souvent à lutter avec moi-même pour éviter de tomber de ce côté, car j'avoue que mes lumières actuelles ne s'étendent point jusqu'à me faire voir comment, avec *notre passé* et ce qu'il a créé, nous pourrions nous y prendre pour établir jamais des institutions solides qui soient capables de satisfaire des gens comme vous et moi. Je confesse que cette impossibilité où je me sens de trouver quant à présent un remède qui me paraisse de nature à guérir un si grand mal, que cette impossibilité, dis-je, me jette quelquefois dans une sorte d'*humeur noire*, de *spleen politique* dont les produits ne peuvent être que tristes et inefficaces. Mais je vous assure que, d'une part, j'ai la volonté très-arrêtée de combattre de tout mon pouvoir cette *disposition mélancolique*, et que, de l'autre, je suis réellement persuadé qu'au delà de cet horizon où s'arrêtent nos regards se trouve quelque chose d'infiniment meilleur que ce que nous voyons. J'ai la conviction que notre société est fatiguée, épuisée, si vous voulez, mais non pas caduque: elle est malade, mais elle a une constitution vigoureuse. Je crois sincèrement que toutes les comparaisons qu'on fait entre nous et le monde romain sont fausses. Le christianisme, les lumières modernes, l'énergie latente qui se réveille à chaque instant, l'absence de l'esclavage, les liens de patrie, tout est différent. Nous ne ressemblons pas plus aux Romains d'Auguste, malgré l'image d'Auguste qu'on évoque sans cesse devant nous, que nous ne ressemblions, il y a vingt-cinq ans, aux Anglais de 1688, malgré la similitude apparente des révolutions et l'ombre de Guillaume III, qui semblait revivre dans Louis-Philippe. Il n'y a rien de plus trompeur que les analogies de l'histoire. Non, il y a autre chose dans notre avenir que la Rome des Césars, et parce que je ne vois pas le jour nouveau qui doit s'élever, je ne crois pas aux ténèbres.»

« Je ne crois pas aux ténèbres. » Il faut y croire: *Post tenebras lux.*

Le Chrétien croit aux ténèbres, mais il regarde au *Soleil de Justice* et à l'*Etoile de Bethléhem*.

« Que les ennemis du Christianisme ne s'y trompent pas », disoit M. Guizot: « ils lui font une guerre à mort, mais ils n'ont pas affaire à un mourant. »

Le *Réveil Chrétien* au dix-neuvième siècle dans le monde entier est évident. ¹⁾

Toutefois les ténèbres nous environnent. Ce n'est pas tout. Ce ne sont que des symptômes *avantcoureurs* de l'accomplissement des Prophéties; *le commencement de la fin*.

« Je ne crois pas aux ténèbres. » — Cet optimisme factice révèle une prévoyance profondément mélancolique, qui tâche, mais en vain, de se faire illusion.

Les *deux extrêmes* sont à l'envi hostiles au *Christianisme Evangélique*.

Si l'Incrédulité triomphe, a-t-on dit, les Catholiques-romains et les Protestants véritablement Chrétiens monteront ensemble à l'échafaud.

¹⁾ Songez aux oeuvres si remarquablement bénies du Protestantisme Chrétien: à la *Société Biblique*, à l'*oeuvre des Missions*, à l'*Alliance Evangélique*.

Un des théologiens les plus illustres de l'Allemagne écrit: « Der christliche Geist ist in der Gegenwart von einer Klarheit and Stärke, wie nur selten vordem. Man darf nur den Ernst der theologischen Arbeit betrachten, oder die Predigt der Gegenwart mit denen der Vergangenheit, oder die grosze Rührigkeit auf dem praktischen Gebiete und die opfervollen Arbeiten der äusseren und inneren Mission mit früheren Zeiten vergleichen, um zu erkennen dasz der christliche Geist eine Macht is. » LUTHARDT, *Apologetische Vorträge*.

« Siegt die Macht dieser Zeit, Unglaube und Gotteshasz, dann werden die gläubigen Katholiken und die gläubigen Protestanten Hand in Hand das Schaffot besteigen. » STAHL.

La haine contre *le Dieu Vivant* a remis en pleine lumière la vérité de ce paradoxe; mais rappelons nous également que, si l'orthodoxie du *Vatican* triomphe, les Chrétiens évangéliques et les Athées, indistinctement aussi, seront *in majorem Dei gloriam* entraînés en prison, aux galères, aux bûchers.

Appuyé sur la philosophie on « se perd absolument dans le vague. »

Appuyés sur les Saintes Ecritures les martyrs de tous les siècles furent et seront plus heureux.

Verbum Dei manet in aeternum. Nil desperandum
CHRISTO duce.

LA PAROLE DE DIEU DEMEURE ÉTERNELLEMENT ET LE
SEIGNEUR VIENT.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(ARCHIVES DE LA MAISON D'ORANGE-NASSAU.)

PROLÉGOMÈNES.

Les *Prolégomènes*, résultat d'un examen attentif et scrupuleux de la *Correspondance*, sont en contradiction formelle et perpétuelle avec la *Biographie de Barnevelt*. Il sera désirable qu'on y jette un coup-d'oeil, avant de prononcer sur l'ouvrage de M. Motley un jugement définitif.

Dans les deux premiers articles je me suis borné à détacher çà et là quelques fragments. Mais dès la page 24 (*Crise religieuse et politique*) il m'a semblé préférable de reproduire mon travail en entier.

I.

LE COMTE DE NASSAU ET LE PRINCE D'ORANGE.

Le Comte GUILLAUME-LOUIS étoit depuis 1584 gouverneur de la Frise. Dans une lettre familière, le Comte de Leicester écrit : « Il y a ici quelqu'un qui n'est pas de haute stature ; mais, petit ou grand, rarement j'ai rencontré un jeune homme qui eût tant de sagesse et de gravité. Je voudrois bien que chaque province eût un gouverneur pareil. » ¹⁾

Il surpassoit Maurice par sa piété, son zèle pour l'avancement du règne de Dieu, la pureté de sa conduite, l'aménité de son humeur. En parcourant ses lettres, on y retrouve la foi simple, vivante, énergique de son excellent père le Comte Jean de Nassau. Ses moeurs semblent avoir été exemplaires. Dans les relations de famille, difficiles souvent par la diversité des caractères, il exhorte, reprend, console, intercède, aplanit les différends et pacifie les esprits.

Sous cette amabilité se cachoit un naturel sérieux. Il excelloit en clairvoyance et profondeur de vues politiques.

¹⁾ « A little fellow, as little as may be, but one of the gravest and wisest young men that ever I spoke withall ; it is the count William of Nassau, he governes Friesland ; I would every province had such another. » *Correspondence of Leycester* (Londen 1844).

Il eut à lutter, dans le gouvernement de la Frise et de Groningue, en Frise surtout, contre une opposition haineuse et acariâtre, dont la violence et les injustes soupçons augmentoient à proportion de ses services. Il en triompha par la seule voie qui convint à son excellent caractère; par la franchise, la simplicité, la droiture, une politique de bon coeur et de bon sens, un dévouement complet aux devoirs de sa charge, un mélange de fermeté et de douceur, dont le beau surnom de *père* 1) fut la preuve et la récompense.

Véritable ami du peuple, l'emploi de la force lui répugnoit; même quand elle étoit nécessaire. La ville de Groningue refusant obstinément de satisfaire à un arrêt ayant force de loi, cet état de choses étoit intolérable. Les Etats-Généraux envoyèrent des troupes et ordonnèrent la construction d'un retranchement pour dominer la ville. « Je me flattois toujours », écrit-il, « qu'on n'auroit pas besoin d'un si violent remède, contraire à la nature et à la forme de ce gouvernement. Ne croyez pas que j'aye conseillé la chose; longtemps j'ai contredit et différé; enfin, la désobéissance et le mépris de la justice dépassant les bornes, je n'ai plus osé déconseiller. »

Il donna des preuves de ses talents militaires par la défense de ses Gouvernements avec de foibles moyens. Quelquefois le Prince, dans des circonstances critiques, employoit des troupes destinées à la Frise. Le Comte qui en avoit également besoin, faisoit valoir auprès de Maurice

1) « Van de Friezen werd hij met den naam van *Vader*, of zoo als zij in hunne taal spreken, *Hayte*, genoemd en vereerd. » TRIGLANDT, *Kerkelijke Geschiedenis*.

des doléances légitimes. Maurice souvent ne pouvoit y satisfaire; mais, juge compétent, il apprécioit cette résistance malgré des forces évidemment inégales. — Le Comte excelloit dans l'étude savante de l'art militaire, à laquelle tous deux furent redevables de tant de succès. Dès qu'il s'agit de former un plan de campagne, Maurice désire se concerter avec lui. Depuis la bataille de Nieupoort surtout celui-ci étoit réputé le premier capitaine de son temps. Il falloit donc, pour lui donner des leçons, une présomption incompatible avec le caractère simple et modeste de Guillaume-Louis, ou bien la conviction que le Prince étoit sincère en désirant ardemment ses avis.

Il y a des exemples nombreux du ton libre et décisif de sa critique. ¹⁾

Des conseils judicieux, durant une longue suite d'années, lui donnèrent un grand crédit auprès du Prince, même dans la guerre. A plus forte raison devint-il son guide habituel dans les affaires d'Etat.

Général à dix-sept ans, MAURICE se montra au niveau de sa tâche. Appliquant son génie mathématique et calculateur aux nécessités de la guerre, il joignit une tactique savante à la précision du coup-d'oeil sur le champ de bataille. De continuelles études le firent exceller dans toutes les parties de l'art militaire; soit en rase campagne, soit par les travaux de défense ou d'attaque, soit par l'organisation de l'armée et le maintien de la discipline. C'est à lui surtout, illustre par une série de glorieux succès, qu'on dut, malgré les efforts continuels d'un en-

¹⁾ Prolégomènes, p. XXXI—XXXV.

nemi puissant, la sécurité et l'accroissement de la République. De fameux capitaines se formèrent à son école. « Je ne pense point à la vérité », écrit Ernest-Casimir ¹⁾ en 1604, « qu'il y aye place au monde où un soldat qui fait profession des armes puisse tant voir et apprendre qu'en notre Pais-bas. Son Ex^{ce}, qui est notre général, devient tous les jours plus curieux en toutes choses qui touchent l'art et la science militaire. » Pareillement le Duc de Bouillon en 1591 : « Je ne vous saurois dire la joie que j'ai de l'honneur que le Comte Maurice a acquis en la prise de Zutphen et Deventer ; il a effacé en huit jours la réputation que le Duc de Parme a acquis en dix ans, et fait bien paroître que la vertu et générosité de sa Maison est immortelle. »

Ce n'étoient là que les commencements de la mémorable campagne où le jeune capitaine, traversant le pays en tout sens avec une rapidité étonnante, après avoir menacé Groningue et s'être saisi de Delfzyl, fond sur la Gueldre et, forçant le Prince de Parme à une retraite précipitée, se transporte à l'extrémité de la Zélande et se saisit de la ville de Hulst, pour reparoître à l'improviste devant Nymègue et s'en emparer. Dans son récit de cette expédition une page rappelle le *veni, vidi, vici* de César : « Nous comptions tomber sur l'arrière-garde, mais l'ennemi s'étoit trop pressé. » — A Nieuwpoort, où l'existence de la République étoit en jeu, son intrépidité et sa présence d'esprit décidèrent de la victoire. Le Comte Louis-Gunther écrit : « Je vous assure que la victoire courut grand hazard ; car au même instant toute notre infanterie se retiroit aussi de grand

¹⁾ Les Comtes Ernest-Casimir et Louis-Gunther, frères du Comte Guillaume, étoient, ainsi que lui, au service des Provinces-Unies.

pas, et ceste fuite anima tellement nos ennemis, qu'ils vinrent plus furieusement aux mains. Notre cavalerie fuioit jusqu'à son Ex^{ce}, lequel étoit alors la seule occasion de la victoire, car il s'avançoit avec deux compagnies, qui restoient seulement avec lui et parla aux soldats, les priant que, pour l'amour de lui, ils se voulussent rallier à sa troupe et montrer qu'ils estoient gens d'honneur. L'ennemi, voyant ceste troupe en ordre devant lui, s'arrêta et donna loisir à nos gens de se rallier à leur aise. » — Le vainqueur lui-même rapporte avec une admirable simplicité ce triomphe éclatant. « Je fus averti que l'ennemi marchoit tout droit vers moi, tout résolu de me donner la bataille; ce qui fut cause que le lendemain je levois le siège commencé et repassois le havre à basse marée, et, n'étant quasi à peine passé, voilà des nouvelles que l'ennemi marchoit en ordre de bataille tout au long de la mer, ce qui me fit mener mes troupes aussi en ordre et l'attendre à pied coy. a) Il se passoit bien quatre ou cinq heures entre-tant qu'il fit halte et put approcher de moi. L'affaire vint aux mains et fut combattu bien furieusement des deux côtés l'espace de deux heures. Enfin Dieu, par sa grâce, voulut que la victoire demeura de mon côté. »

On auroit tort de supposer Maurice, chef d'armée, dénué d'aptitude pour le gouvernement. Il comprenoit la situation exceptionnelle et difficile du pays; il avoit le sentiment de la vocation spéciale et providentielle d'un Etat issu de la résistance au despotisme et de la fidélité à la réforme évangélique. De là les lignes invariables de sa conduite:

a) tranquille, ferme.

point de réconciliation avec l'Espagne, jamais du moins au détriment de la Religion Réformée; jamais en reniant l'exemple et les principes du Taciturne. Il montrait une grande sagacité et un instinct sûr dans des moments difficiles. — Ainsi, dans les négociations qui amenèrent la Trêve avec l'Espagne, il persistoit à la déconseiller. « Je vois la plupart des Etats procéder de telle chaleur, que, nonobstant tout ce que je leur puis remontrer du contraire, ils se laisseront à la fin emporter au précipice de leur ruine. » — Henri IV déclare que son avis étoit le meilleur. Louise de Coligny écrit en 1609: « On verra à la fin que Maurice, mon beau-fils, a vu plus clair en toutes ces affaires ici que nul autre; cependant il s'accommode aux volontés des Rois et des Etats, pour n'apporter point de division en un pays dont la liberté a été si chèrement acquise par monsieur son père et conservée par lui et les siens. » Les conséquences de la Trêve justifèrent ses prévisions et ses alarmes, par l'accroissement de l'influence espagnole en Allemagne et le développement des germes de discorde dans la République.

Il est évident que, né pour commander une armée, il n'aspiroit guères à gouverner l'Etat. Passionnément adonné aux travaux militaires, il négligeoit, il dédaignoit le reste. Longtemps il s'en remit à Barnevelt. Quand une confiance illimitée fit place à des soupçons, il n'aspiroit guères à lutter contre ce « principal directeur de tout l'Etat ». 1) Grand capitaine, il n'avoit ni les qualités, ni les inclinations, ni les habitudes de l'homme d'Etat, du diplomate, du chef de parti. Il le savoit, il le sentoit lui-même: il lais-

1) Expression de Duplessis-Mornay.

soit volontiers le maniement des affaires d'Etat à d'autres. Déjà en 1594 l'ambassadeur de France M. de Buzanval disait: «il n'y a rien de plus étranger que lui à la politique.» Inébranlable, lorsqu'il s'agissoit d'être fidèle à son serment; d'ordinaire irrésolu. Certaine paresse d'esprit lui faisoit fermer les yeux, surtout dès qu'il entrevoyoit les embarras d'un pénible conflit. Se laissant aller à une condescendance extrême, il se rangeoit à l'avis des autres, là-même où il auroit dû et pu faire prévaloir le sien. Ce trait de caractère, trop peu remarqué, a puissamment influé sur sa conduite.

Cette irrésolution se trahit, même quand il s'agit de combinaisons militaires, qu'il abordait avec l'autorité incontestable de son expérience, de ses talents, de sa haute renommée.

Sans oublier les égards dûs à ses mérites, le Comte Guillaume fait allusion à ce dangereux défaut.

En 1601, combattant un projet sur lequel le Prince semble indécis, il ajoute: «Je m'assure que v. Exc. le comprend fort bien et est de ce même avis, et pour cela je la supplie de ne dissimuler son opinion, mais de parler *franchement*, comme il convient pour la conservation du païs et le maintien de la réputation acquise.»

En 1602 Maurice désapprouve l'invasion du Brabant et néanmoins s'y résigne. «Je m'aperçois», écrit il, «que les Etats ne sont pas enclins d'assiéger quelque place pour l'été qui vient, mais de faire entrer leur armée au pays de l'ennemi, comme ils ont été résolus par cy-devant, et que mal-aisément on les pourra persuader autrement, parquoi il conviendra de se résoudre à l'advenant.» Le Comte répond: «J'ai déclaré rondement et

sincèrement mon avis à monsieur Barneveldt; le reste je le recommanderai à Dieu, et prie v. Exc. de parler de sa part aussi *franchement* et se garder d'entreprendre chose qu'elle ne trouve fondée en raison de guerre et du succès duquel elle-même désespère, étant assuré que l'état du pays et sa réputation propre en souffriront extrêmement. »

En 1605, la désapprobation du Comte et la résignation du Prince est évidente. « Bien que ce soit déjà une grande grâce de Dieu de pouvoir défendre ce que nous avons acquis, les Etats ont désiré et, *de concert avec M. le Prince*, ont résolu d'entreprendre quelque chose de grand et de mettre le siège devant Anvers; entreprise que les gens de l'art jugent hasardeuse et inexécutable. »

En 1607 il exhorte le Prince à ne pas livrer bataille. « Je ne puis laisser, pour mon adieu, de dire à v. Exc. que je demeure encore ferme en mon opinion que, justement en cette conjoncture des affaires, prenant esgard tant à l'ennemi qu'à la France et l'Allemagne, nous devons conduire nos affaires qu'elles ne soyent pas sujettes au *hazard d'une bataille*, vu que la perte d'icelle tire au même instant après soi les trophées des Provinces-unies; et comme la conservation d'icelles dépend seulement de la direction et constance de v. Exc., je supplie qu'elle ne se veuille tant laisser gagner par les faux reproches des ignorans au fait de la guerre que d'impatience elle viendrait à charger justement sur lui le blâme de la perte de la liberté de toute l'Europe. Ce blâme v. Exc. ne pourra éviter, même au tombeau; tout ainsi que Guicciardin accuse au bout du monde le capitaine Alvian, ¹⁾

¹⁾ Barthélemy d'Alviano, capitaine général des Vénitiens, enflammé

pour ce qu'il s'est laissé transporter de son veador ignorant à livrer la bataille contre raison de guerre et de son Etat; mais plustot v. Exc. demeure arrêté à son propre jugement de ne procéder à bataille, sinon par extrême nécessité. Je lui représente, sous le personnage de veador, messieurs les Etats, et lui recommande, pour le zèle que je porte, tant au pays qu'à v. Exc., les dernières paroles que *Fabius Maximus* au même cas tint à Paul-Emile, avant la bataille de Cannes.»

Jamais cette dangereuse facilité à céder aux opinions d'autrui n'eût pu être aussi funeste que dans la glorieuse campagne de 1600. — « On ne peut dire autrement », écrit le Comte Louis-Gunther, « sinon qu'on a vu à l'oeil que Dieu a combattu pour nous. » — La grâce insigne de l'Eternel fit surgir d'un affreux danger un triomphe magnifique, mais cette invasion de la Flandre étoit inconcevablement téméraire selon Guillaume-Louis et le Princee. Tous deux en avoient démontré le péril extrême en cas de défaite, le peu de profit en cas de succès. Lorsque l'armée victorieuse se retire, le Comte écrit: « Même une si belle victoire n'aboutit à rien; dans tout le cours de cette importante entreprise j'ai été presque prophète. » — « Dieu a béni », écrit l'historien Reid, « cette expédition si imprudemment commencée. Le danger où le pays s'est trouvé est si terrible qu'en y songeant je ne puis encore me réjouir; Barneveldt et les hommes de robe longue nous ont poussés vers l'abyme; Dieu toutefois n'a pas voulu nous laisser périr. » En louant l'intrépidité de son Exc.

par des paroles piquantes d'un des provéditeurs, livra la bataille de Vicence et la perdit. (A° 1513.)

et le bon ordre de la bataille, on ne sauroit le disculper de s'être laissé entraîner, par l'importunité de gens ignorants de la guerre, à des extrémités téméraires. Il eût dû, les méprisant, comme jadis Fabius, se dire: « mieux vaut être craint d'un sage ennemi que d'être loué par d'imprudents concitoyens. » ¹⁾ Les conséquences morales de la victoire affermirent la République; toutefois ces Messieurs avoient joué leur Etat à un coup de dé.

Maurice étoit incapable de reculer devant le péril: « craignant qu'on n'attribuât à faute de courage et trop grande appréhension de danger les difficultés qu'il formoit, s'il les eût trop constamment opiniâtrées. » D'ailleurs, ministre et serviteur des Etats, après avoir épuisé les avertissements et les remontrances, il falloit obéir. On doit faire entrer en ligne de compte une espèce d'indolence qui laisse le champ libre aux contradicteurs. A une obstination passionnée, succédoit trop souvent un *laisser-faire* dont profitoient les antagonistes.

S'il en étoit ainsi dans les affaires militaires, malgré la conscience de sa supériorité, combien plus Maurice devoit-il être inhabile à tenir tête dans les combinaisons politiques, à une prudence aussi consommée, à une volonté aussi inébranlable que celle de Barneveldt!

¹⁾ Mr. Fruin observe avec raison que Reid accuse Barneveldt et les siens de *témérité*; qu'il s'agit donc d'*imprévoyance* et non de *perfidie*. Des calomnies de ce genre datent des négociations relatives à la Trêve de 1609.

II.

CARACTÈRE DE MAURICE.

Je ne me hasarde pas à ébaucher son portrait, pourvu qu'on n'admette pas légèrement des portraits de fantaisie où il a été étrangement défiguré. — Sans entrer dans de longs développements, il suffira de montrer que l'opinion défavorable n'a d'autre base que les événements de 1617—1619, d'après le sens que l'animosité de parti leur prête. Elle est entièrement contraire à la physionomie morale du Prince, telle que la retrace, avant l'effervescence des agitations civiles, le jugement calme et désintéressé des contemporains.

On lui attribue une ambition excessive et un caractère faux et vindicatif.

On l'accuse d'avoir méconnu en Barneveldt le défenseur des libertés populaires.

On lui fait un crime d'avoir prêté main forte aux Réformés.

Il convoitoit, dit on, le souverain pouvoir.

Jamais les offres des alliés ou des ennemis, relatives à l'augmentation de son autorité, ont trouvé chez lui un favorable accueil. ¹⁾

¹⁾ En 1607 Maurice déclare à l'ambassadeur de France Jeannin « que du

Quant à devenir, par la grâce de messieurs les Etats, Comte et Seigneur de Hollande et Zélande, aux conditions imposées à son illustre père, il comprit qu'une souveraineté à de telles conditions seroit le moyen pour les Etats de gouverner leur gouverneur et d'asservir leur Souverain. ¹⁾ Il exprimait d'une façon passablement énergique son peu de goût pour cet excès d'honneur. « Avant d'accepter semblable fardeau, je me précipiterois de la tour de la

costé de l'ennemy il a esté assez recherché, avec offre d'un million d'or et achat de grandes seigneuries en Allemagne, s'il s'y vouloit retirer. Ou, s'il se vouloit fier de l'Archiduc et s'unir à son amitié, de lui donner plus d'autorité et de pouvoir es Provinces-Unies qu'il n'en eut oncques, jusqu'à lui faire sentir ou'on lui quitteroit mesme la Souveraineté. Qu'il sçait bien aussi ce qu'il peut dans cet Etat, et sur plusieurs bonnes places qui sont tenues par personnes qui dépendent de lui, mais qu'il n'a point voulu seulement écouter les offres de ses ennemis et ne cherchera jamais son salut chez eux, ne fera non plus chose qui soit contre son honneur ni devoir, ni qui puisse apporter de préjudice au Pays pour lequel il a pris tant de peine et couru tant de périls. »

Buzanval atteste en 1606: « Quant au Prince, je n'ai pu encor voir qu'il ait des *desseins particuliers* en cet Etat; ce n'a pas tenu à moi de lui en faire naître dans diverses occasions; je crois que, pourvu qu'il puisse maintenir sa condition présente, qu'il n'y demanderoit jamais changement ni en celle de l'Etat, mais s'il faut que l'Etat change, je sçai qu'il aimera mieux que le changement se face en nostre faveur que pas en autre. » — De même en 1608: « Quelques uns estiment, s'ils obtiennent la trêve avec la liberté, qu'on doit changer la République en *Principauté* pour s'assurer contre l'Espagne. Je n'obmets rien pour persuader au Prince que S. M. désire son bien et sa grandeur, mais il me semble *esloigné de tels desseins* et qu'ils sont plus avant en la tête de ses serviteurs qu'en la sienne; car c'est un esprit retenu et modéré, qui juge de ses forces par la raison et sans passion. »

¹⁾ Sur la nature de ce pouvoir voyez la 1^e Série des *Archives de la Maison d'Orange-Nassau*, VIII, 410—428.

Haye, la tête en bas » ¹⁾. — Aspiroit-il donc à une souveraineté illimitée? Nullement, mais il n'entendoit pas, sous un titre pompeux, devenir sujet et jouet de soidisant serviteurs. — Henri IV vouloit qu'il fut établi chef de l'Etat. « Souvenez vous de les prier de ma part de donner tel lieu au Prince Maurice et à ceux de sa Maison qu'ils puissent demeurer et vivre cy-après avec eux aussi honorablement et, s'il est possible, avec plus d'autorité encore qu'ils n'ont fait cy-devant. Vous avez déjà si bien ébauché et préparé les choses que j'espère que, *si le Prince suit nos conseils*, il en recueillera le fruit que je lui souhaite. » — L'ambassadeur répond: « Je tiens que cela bien conduit pourroit réussir, *s'il se vouloit aider*. » C'est précisément ce qu'il ne vouloit pas. Il demeura passif. Il ne fit pas la moindre tentative de s'emparer, appuyé sur la France, d'un pouvoir efficace. Des voies illégitimes ne trouvoient chez lui nul appui, quoiqu'il n'ignorait pas la force que lui eussent donné, le cas échéant, l'affection des gens de guerre et du menu peuple. ²⁾

Son ambition n'aspiroit qu'à des sièges et des champs

¹⁾ Barnevelt le déclare dans un de ses interrogatoires. — « Seyt naar zijn beste onthout, zulke of gelyke propoosten van wijlen den heer van Buzenval verstaan te hebben, te weten dat zijn Ex^e. hem liever wilde *precipiteeren van den haagschen toren*, als de graafschap van Hollandt aanneemen op te conditie tusschen den heere prince van Orangien, zijn Ex^e. heer vader, en de heeren staaten van Hollandt ende Westvrieselandt gemaect. »

²⁾ « S'il vouloit troubler l'Etat », écrit Jeannin « avec les gens de *guerre* et quelques-uns du *menu peuple*, il pourroit faire du mal; mais il est sage et homme de bien, et à cette occasion sait juger qu'il ne tireroit aucun profit de tels mouvemens, et qu'en aidant à ruiner le país il y trouveroit aussi sa ruine et celle de sa maison. » — « Le Prince ayant dit que les Etats, si

de bataille. Fort susceptible en ce qui touchoit l'honneur militaire, il négligea trop longtemps de faire valoir contre les empiétements aristocratiques les droits et les prérogatives du Stadhoudérat.

Quelques uns ont prétendu qu'il étoit faux et dissimulé. La condamnation de Barneveldt est considérée comme l'oeuvre de sa perfidie et de son astuce. Dès lors on voit sa vie entière à travers ce prisme accusateur. Nulle preuve, nul indice. Il n'étoit pas exempt de brusquerie et de rudesse. 1) Louise de Coligny s'intéresse à une affaire qui dépend de lui: « Il me semble qu'il vaut mieux ne lui en point parler, car vous connoissez son humeur; quand on lui en parlera, sera l'heure qu'il en fera le moins. » Pareille humeur ne s'allie guère à la finesse et la profondeur de calculs machiavéliques. 2)

S. M. se lâche de son côté, par désir de la trêve consentiront à tout, cela me donna occasion de luy répliquer qu'il devoit juger par là combien il se trompoit, quand il nous vouloit faire croire que tous ces peuples estoient ennemis de la trêve; mais il répond qu'il y a différence bien grande entre l'affection des *peuples* et celle des *magistrats et conseils des villes*, et qu'il ne s'est voulu servir des premiers contre les autres, comme il pouvoit faire et avec leur soulèvement rompre tout traité. » Dès lors on comprend le mot de l'ambassadeur anglois Carleton: « Maurice est un homme *innociae popularitatis*. » — Populaire, mais incapable d'abuser de son influence; populaire, mais sans le vouloir. Incapable de flatter et cajoler le peuple, dans le sens de Jeannin: « Si le Prince se veut donner de la peine et contraindre un peu pour être plus *populaire* qu'il n'a esté jusques-icy, il surmontera tous les autres en créance et pouvoir envers ces peuples. »

1) D'après de la Pise: « d'une mine agissante, un peu *rude*, d'un geste et maintien flamend, assez *mal poli* et qui ne ressenoit guères plus que son *soldat*. »

2) Buzanval et Jeannin, diplomates d'une prudence consommée, ont

Il étoit, dit on, vindicatif. D'Estrades prétend avoir oui dire à son frère, le Prince Frédéric-Henri, qu'on

habité la Haye durant bien des années, ont pris part aux discussions les plus importantes et les plus délicates, ont eu avec le Prince des rapports suivis et des entretiens confidentiels et intimes. Eh bien! dans leurs dépêches comment le dépeignent-ils? Buzanval ne doute point de sa sincérité « Je voy, Sire, qu'il va rondement en besogne Il m'a dit franchement », ou bien « il m'a dit à la soldade. » — Jeannin de même : « Nous croyons qu'il est au dedans tel qu'il nous paroist. Quoique nous lui disions, il ne se peut vaincre, ny desguiser le mescontentement qu'il a de ce que les choses n'ont succédé comme il désiroit, étant d'un naturel si entier et ouvert qu'il ne se peut dissimuler qu'avec très grande peine. Son naturel est si peu enclin à la dissimulation et il se représente si souvent avec déplaisir qu'il a esté vaincu, qu'il ne se peut tenir de faire voir à toutes occasions qu'il y a quelque reste en son esprit de l'ancien mescontentement. Il nous dit avec grande véhémence que proposer la trêve estoit procurer la ruine de leur Estat, qu'il s'assuroit que la Province de Hollande et Zélande n'y consentiroient jamais et qu'elles contraindroient les autres d'en faire autant, veulent ou non; et quand mesme il n'y auroit que trois ou quatre villes en l'Estat qui se veulent opposer, qu'il défendra la liberté du païs avec eux, disant, quand ils ne seront assistez de personne, ils périront plus honorablement que par la trêve, qui les doit faire devenir Espagnols en peu de mois; que c'est le dessein de ceux qui ont commencé cet ouvrage et qu'il est résolu d'y résister par quelque moyen que ce soit et au péril de sa vie. Je lui répondis avec modestie et respect et néanmoins fermement et j'adjoustai plusieurs raisons et luy des répliques toujours avec mesme véhémence. » — Maurice ne se gênoit pas plus dans une assemblée générale des Etats, « où ils étoient près de six vingt personnes. » On y avoit émis une opinion favorable sur un délai à accorder aux députés des Archiducs. Jeannin rapporte « qu'il repartit à l'instant, avec grande véhémence et ardeur, et remontra que personne n'avoit plus d'intérêt à la conservation de l'Estat que lui; que son père y estoit mort, et qu'il y avoit exposé si souvent la vie, comme il étoit encor prest de faire; que personne ne pouroit douter de son affection, que la demande de ce délai n'estoit qu'une piperie et artifice des Espagnols. » Jeannin

avait « aigri tellement son esprit contre Barnevelt qu'il a toujours été depuis son ennemi irréconciliable et n'a point cessé de chercher les occasions de le perdre, jusqu'à ce qu'enfin il lui ait fait trancher la tête. » Même en admettant que Frédéric-Henri ait pu ajouter foi à de si insignes calomnies, le Prince étoit incapable d'une vengeance préméditée. Chez lui un ressentiment profond ne se cachoit pas sous les dehors trompeurs d'une réconciliation apparente. Il apprécioit Barnevelt, il aimoit à lui rendre service; Barnevelt lui-même n'a eu aucun doute à cet égard. ¹⁾

étoit scandalisé de ces éclats de colère et d'un tel abandon à sa verve soldatesque. « Nous lui disons et répétons tous les jours qu'il doit mettre plus *d'artifice* en sa conduite. Quoique luy ayans remontré souvent qu'il se fait tort et perd son crédit par ce moyen envers ces peuples, il n'est pas possible de le changer. »

¹⁾ « Syn Exc. heeft ook metter daat bewesen hem gehouden te hebben voor sijnen getrouwen dienaar, 't sedert de Treves, met veel eeren ende beneficien aan hem, de sijnen en namentlijk sijne twee zoonen, prinselijk en favorabelic bewesen. » *Interrogatoires*, p. 112. — De même Grotius: « Nunquam existimare potui a Principe ipsum haberi inimici loco. »

III.

OLDENBARNEVELT.

Réunissant des témoignages divers, on peut composer, à volonté, un magnifique éloge, ou une violente philippique.

N'allons pas saisir à l'aventure des certificats favorables pour aboutir à un jugement téméraire. L'histoire et l'étude du coeur humain apprennent que le patriotisme peut s'identifier avec l'esprit de parti, la conscience de talents supérieurs et d'un rare mérite devenir de l'orgueil, et la volonté ferme et persévérante aboutir à une funeste obstination.

On ne sauroit chez Barnevelt révoquer en doute l'ascendant de son génie. Sa vie entière en est la preuve. Durant plus de trente années, Avocat des Etats de Hollande et l'âme des conseils de la République. D'après Grotius, témoin oculaire, son ascendant dans l'assemblée de Hollande étoit presque irrésistible; par sa patience à écouter, par son habileté à faire valoir ou à combattre les sentiments divers et à réunir ainsi autour de son opinion la majorité des suffrages. Déjà en 1589 les envoyés de la Reine d'Angleterre attestent : « Il gouverne tout; personne n'ose le contredire; à peine quelqu'un se hasarde-t-il à émettre un avis. ¹⁾ L'histoire des Etats de Hollande, de 1585 à 1618, est son histoire, le journal de ses faits et gestes,

¹⁾ « Seggende dat Olden-Barnevelt alles governeerde; dat niemant

le récit de sa carrière publique. Irrésistible en Hollande, son influence étoit par là-même décisive ailleurs. » Toutes les provinces suivent ordinairement l'avis de celle de Hollande, en laquelle lui, par industrie et la créance qu'il s'est acquise dès longtemps, peut beaucoup. » ¹⁾ La rare vigueur de son intelligence, même dans un âge très avancé, le calme de son esprit, même dans des circonstances très-difficiles, brille dans les procèsverbaux de ses interrogatoires. Là encore il fit preuve de grande finesse et d'une étonnante sagacité.

Disons le hardiment; peu d'hommes d'Etat lui sont comparables, en profondeur de vues, en énergie, en habileté à gouverner les esprits; mais n'allons pas intervertir les rôles et transformer le défenseur de l'aristocratie en patron zélé des libertés du peuple.

La souveraineté des Etats provinciaux fut sa pensée fondamentale. Pour la comprendre, dans ses rapports avec le développement de notre droit public, il faut se rappeler la nature et les résultats de son opposition systématique contre Leicester. A cette époque si agitée, de 1585 à 1587, l'indépendance, aux yeux de la grande majorité de la population protestante, étoit le plus

hem dorst wederspreken, ja geadverteert te zijn dat eenige hem ontsagen en niet derven adviseren. » *Bor* III. 453.

Grotius affirme dans son apologie que souvent lui et d'autres différoient de Barneveldt. « Neque vero tam gravis fuit ejus auctoritas ut non ego et alii saepe ab ispo diversum censeremus. » — D'après l'observation judicieuse de M. Fruin cette remarque même est la plus forte preuve d'un crédit illimité. « Dit was het sterkste dat de Groot zeggen kon: niet altijd had ieder terstond met het gevoelen van den advocaat ingestemd. »

¹⁾ Jeannin.

grand des malheurs. Abandonné à lui-même, le pays sembloit perdu. On voyait les progrès menaçants du Prince de Parme; on ne prévoyait, ni la destruction de la flotte invincible, ni les embarras de Philippe, s'affaiblissant lui-même par son intervention dans les guerres civiles de France et par la grandeur démesurée de ses desseins, ni la carrière brillante de Maurice et l'influence de ses rapides succès. La communauté de dynastie avec la France ou l'Angleterre sembloit compatible avec le maintien des droits, des coutumes, de l'organisation intérieure du pays. Afin donc de ne pas retomber sous un joug tyrannique, on s'estimoit heureux de se réfugier sous le sceptre d'un puissant monarque. La venue de Leicester étoit de bon augure. Espérant fléchir Elisabeth, visiblement appelée à maintenir la Réforme, le peuple réformé n'étoit pas d'humeur à sacrifier follement la cause protestante à une autonomie chimérique. Déjà l'absence du pouvoir royal se faisoit déplorablement sentir. Le régime des Etats n'étoit nullement populaire; on étoit las de leur discorde, de leur incapacité, de leur inertie, de leur arrogance; Barneveldt avoue que le nom des Etats étoit odieux. ¹⁾ Mais, malgré cette impopularité, ils avoient un grand privilège; ils étoient en possession du pouvoir. Les faits vinrent en aide aux idées républicaines, elles gagnèrent rapidement du terrain. Depuis 1572 en Hollande, et bientôt ailleurs, l'autorité réelle fut exercée par les Etats.

¹⁾ Barneveldt écrit: « De gemeente was meest qualyk tot de Heeren Staten gezind. . . . De naam van de Heeren Staten was zeer hatelijk. Het is niet te beschrijven met wat gevaar, moeiten, dreigementen en periculen, ik die twee jaren (1585—1587) deurbracht. Ik ben mede een principaal instrument over alle hetzelfde geweest. »

Acceptant ou se donnant un chef, auquel ils prodiguoient de beaux titres, ils lui imposoient leur contrôle et leur direction. La trahison d'Anjou, la mort de Guillaume, leur ayant fait disposer itérativement de la souveraineté, ils se croyoient souverains, propriétaires du pouvoir dont la force des circonstances les avoit rendus dispensateurs. Cette arrière-pensée, que souvent déjà leurs actes avoient fait pressentir, se produisit sous Leicester sans réserve et avec éclat. Le Stadhouder, autrefois lieutenant du Roi, devint, aux yeux des Etats, leur ministre. Partant de ces prémisses, on emprisonna ce malheureux Comte dans le cercle logique des conséquences légales, on le réduisit à l'impuissance, au désespoir, on le contraignit presque à partir. Par l'habileté et l'audace surtout de Barneveldt, la métamorphose en République devint un fait accompli. Précédemment déjà les Etats avoient exercé l'autorité suprême par nécessité et par intervalles, mais en 1588 leur souveraineté fut finalement reconnue. Les résistances religieuses et nationales cessèrent et le règne de l'aristocratie commença. ¹⁾

Restoit le problème des rapports de la Hollande et les autres provinces avec le corps de l'Union. Y-avait-il, de fait et de droit, un gouvernement central ou un lien simplement fédératif?

L'Union d'Utrecht en 1579, ayant en vue la défense commune, supposoit le maintien de l'autorité royale. Donc après l'abjuration du Roi, afin de donner de la réalité

¹⁾ Barneveldt lui-même marque cette année comme date d'une ère nouvelle. En 1616 « hebben de gedeputeerden van de steden van Hollandt verklaart hen bij de tegenwoordige regeeringe sedert den jaare 1588 wel gevonden te hebben. » *Interrogatoires*, p. 113.

et de la force à un assemblage d'éléments divers, il y avoit eu un Chef, un Vice-roi, le Duc d'Anjou, le Prince d'Orange, Leicester, dirigeant les affaires de concert avec le Conseil-d'Etat et les Etats-Généraux. Entouré d'ennemis on ne pouvoit se passer de gouvernement. Après le départ de Leicester, l'autorité suprême sembloit dévolue à la Généralité.

La province de Hollande, jalouse de son incontestable prépondérance, aspirait au maintien de la situation anormale, à une alliance permanente de Républiques distinctes ¹⁾ où son ascendant seroit irrésistible.

Barneveld étoit trop homme d'Etat, je dirois presque trop homme de sens, pour ne pas être convaincu de la nécessité permanente de l'unité gouvernementale.

Un semblant de concorde, résultat passager de la guerre, avoit fait place à une lutte déjà violente des partis. Il falloit donc à la tête du corps des Provinces-Unies une autorité capable de vaincre les résistances particulières et de donner une impulsion énergique.

L'égalité de Provinces très-inégales étoit, selon Barneveld, une prétention absurde et chimérique. La Hollande exerçoit une primauté incontestable, par son étendue, par les avantages de sa situation maritime, par son commerce, ses richesses, ses glorieux souvenirs. Elle contribuoit pour plus de la moitié aux charges communes et ne pouvoit se soumettre à la majorité numérique des membres de la

¹⁾ Jeannin écrit en 1609: « il n'y a à présent aucun lien qui conjoigne les provinces ensemble, ni aucun magistrat qui ait soin du général; toutes les provinces à part, et les villes meames en chaque province, font un corps séparé qui a tout pouvoir et droit de la souveraineté. »

confédération. Dans la gestion des intérêts communs son hégémonie incontestable devoit avoir un caractère décisif. Quant aux intérêts particuliers des provinces, Barneveldt maintenoit en principe l'autonomie dans sa plénitude; écartant toute direction, toute intervention, tout rapport immédiat de la Généralité avec les sujets des gouvernements locaux.

Ce fut là le fonds de ses maximes politiques. Il en a fait constamment et hautement profession par ses paroles et par ses actes. On en trouve l'exposition franche et hardie dans ses interrogatoires et dans le traité apologétique de son élève, confident et ami, le célèbre Grotius. Les Provinces-Unies forment une alliance semblable à la confédération amphyctionique en Grèce, aux cantons suisses, aux cercles de l'Empire d'Allemagne. Pour les relations extérieures et autres articles énumérés dans le pacte primitif, unité de Puissance; pour le gouvernement intérieur, agglomération de Républiques, formant chacune un peuple autonome et un Etat complet.

Dans les Pays-Bas au moyen-âge le gouvernement étoit mixte. Le peuple, appelé dans les bourgeoisies et les jurandes à une participation directe aux affaires publiques, avoit plus ou moins une double garantie; contre le despotisme royal la résistance des Etats; contre les empiétements de ceux-ci le pouvoir personnel du monarque. — A l'autorité souvent tutélaire du Prince succéda un régime sans contrepoids. Le principe admis que les Etats remplacent le Souverain, il étoit facile d'en déduire ce qu'il y a de plus excessif dans les prétentions aristocratiques. La souveraineté, sans contrepoids et sans bornes, aboutissoit à l'omnipotence d'un patriciat bourgeois. En

Hollande avoient droit de séance, la Noblesse, dont l'influence étoit presque nulle, les députés de dixhuit villes, dont les collèges municipaux (*Vroedschappen*), entièrement indépendants du peuple, régnoient, à l'abri de tout contrôle et de toute responsabilité; séparément dans le conseil communal, collectivement dans l'assemblée des Etats.

Il y a de quoi s'étonner que, durant bien des années, peu ou point de résistance se soit manifestée. Pour expliquer ce phénomène, il faut tenir compte de l'ascendant que donnèrent à Barnevelt les avantages de sa position, la supériorité de ses talents. Il faut se rappeler le caractère de la nation, confiante, absorbée par les intérêts du commerce et les péripéties de la guerre, inclinant à la résignation pour éviter les embarras de la résistance, fournissant à un gouvernement quelconque un inappréciable appui dans l'immobilité docile des classes inférieures. Il ne faut oublier, ni l'insouciance en matière *politique* de Maurice, seul capable de devenir chef d'une opposition efficace et légitime, ni le mérite exceptionnel et incontestable de Barnevelt, dont le zèle pour l'ordre public et l'habileté à tenir le gouvernail consolidaient le pouvoir et le crédit. D'ailleurs il ne faut pas confondre les époques. Les événements développèrent le germe; les tendances se transformèrent en principes, le système justifia la pratique. Ne prévoyant pas jusqu'où le conduiroit la voie où il étoit entré, Barnevelt ne recula point devant les conséquences logiques.

Ils se glorifioit à juste titre d'avoir défendu *les libertés de la Hollande*, mais le bon plaisir de conseils provinciaux et municipaux n'équivalait pas au triomphe de *la Liberté*.

IV.

CRISE RELIGIEUSE ET POLITIQUE.

Probablement Barneveld eût terminé en paix sa longue et glorieuse carrière, si l'application de ses maximes aux différents survenus dans l'Eglise établie ne l'eût entraîné à une opposition violente aux sentiments et aux croyances d'une partie considérable et respectable de la population.

L'Eglise Réformée avoit donné naissance à la République. Le principal but de la guerre, le seul qui fit persister dans la terrible lutte, étoit le maintien du culte évangélique, la profession libre de la foi historiquement constatée dans les livres symboliques, sommaire des croyances individuelles et communes, résultat du libre examen des Saintes Ecritures, règle et garantie de la prédication et de l'enseignement fidèle de ses pasteurs.

Dans les Pays-Bas surtout l'esprit de la Réforme étoit décidément *calviniste*. Avec une soumission complète à la Parole de Dieu, avec la sainte hardiesse du croyant, l'Eglise, et c'étoit une Eglise de martyrs ! avoit posé en principe : quant à l'organisation ecclésiastique, son autonomie ; quant au dogme, la vérité fondamentale remise en évidence par les réformateurs, le salut gratuit de l'homme pécheur par la foi.

Barneveld, ne voulant admettre aucune exception à la

suprématie de l'autorité temporelle, dirigea contre l'Eglise Réformée une double attaque. Contre son *indépendance*, en faisant intervenir l'autorité des magistrats. Contre ses *croyances*, en prêtant main forte aux hétérodoxes.

Selon lui l'Eglise étoit subordonnée au pouvoir *civil*. Il vouloit une influence légalement organisée dans la formation des consistoires, dans les questions de discipline et jusque dans les décisions de controverse. Citant, et en partie dénaturant, de nombreux exemples déduits de l'histoire ecclésiastique ancienne et moderne, de l'antiquité payenne et chrétienne, de l'Angleterre et de l'Allemagne, appuyé sur les empiétements que déjà les Etats de Hollande s'étoient permis, il leur attribuoit le droit de régler les affaires de l'Eglise, même sans avis et concours préalable de ses représentants naturels et légitimes. Il établissoit un *jus in sacra*, une césaropapie, un papisme politique, contraire aux libertés d'une Eglise entrelacée par la communauté des intérêts avec le tissu de l'organisation civile, unie ainsi à l'Etat dont elle étoit la base, mais libre et ne reconnoissant, dans la sphère des choses spirituelles, d'autre règle que la loi divine, d'autre souveraineté que celle de Jésus-Christ, d'autre gouvernement que celui de sa Parole et de son Esprit.

Ce n'est pas tout. Ecartant l'autorité fédérale, il reven- diquoit cette suprématie du pouvoir *civil*, comme apanage de la *province*. D'après le sens littéral, et par là même absurde, d'un article de l'Union, évidemment destiné à favoriser la religion Réformée, il prétendoit que le bon plaisir des Etats de chaque Province en matière de religion avoit force de loi.

Il subordonnoit au bras séculier les droits d'une Eglise

enracinée par les souvenirs de souffrance et de lutte séculaire dans les affections du peuple, base de l'Union, et dont le maintien étoit maxime fondamentale de l'Etat.

Cet assujettissement de l'Eglise convenoit parfaitement aux pasteurs arminiens. S'insinuant dans les bonnes grâces des Etats, en applaudissant à une théorie qui laissoit le champ libre à leurs erreurs, ils se procuroient un abri contre les censures ecclésiastiques. Le système fut mis en pratique à leur profit; la tolérance indéfiniment provisoire fut décrétée par les Etats de Hollande.

C'étoit décider souverainement une question qui devoit être l'objet d'un examen ecclésiastique.

C'étoit exiger l'admission dans l'Eglise Réformée de doctrines incontestablement contraires à sa foi. Les Arminiens eux-mêmes en faisoient l'aveu en exigeant la révision des livres symboliques.

C'étoit attaquer le christianisme, dans son principe caractéristique et fondamental.

Pour ne pas multiplier les témoignages, j'en choisis deux de grande valeur.

D'abord le témoignage de Duplessis-Mornay, d'une piété exemplaire par son inflexibilité et par sa douceur. Dans sa correspondance, déjà en octobre 1606, il écrit: « Je vois naistre un mal dans nos Eglises auquel je pense qu'il faut porter le remède, avant que le feu s'enflamme, qui nous contraigne de nous escrier, ce qui ne se pourroit sans trop de scandale. Plusieurs écrivent que le docteur Arminius enseigne à Leide doctrines dangereuses en ce qui est *le plus essentiel à la religion*, au point nommément de notre *justification*, et vous jugez assez avec quel péril on remue ce point par

lequel a commencé *la réformation*. Les orthodoxes du pays en sont en peine, et en vain jusques ici ont fait leurs remontrances à personnes, comme j'estime, partie occupées à la guerre, partie qui estiment ces différends indifférens, pour ne pas voir du premier coup jusques où ils portent. » — Notez que Mornay n'étoit pas juge sévère, et qu'il désiroit ardemment trouver un moyen de s'entendre. « Pour M. Arminius », écrit-il en janvier 1607, « je l'entends louer à beaucoup de personnages très-louables. Que pleust à Dieu nous tinssions-nous dans les termes de l'Ecriture sans fouiller plus oultre, pour nous bander d'un commun effort contre l'idolâtrie, la superstition et la tyrannie romaine! supportans, au reste, les uns et les autres en ces profonds mystères, ésquels il y a toujours à apprendre et sans doute à reprendre, quelque circonspects que nous voulions estre à les exprimer. C'est mon avis de traiter et ces doctrines *sobrement*, et les personnages qui les traitent *prudemment*, pourvu que de leur part ils y procèdent *religieusement*. » — Un an plus tard ses anxietés redoublent. « Je viens au fait de M. Arminius; car il me tient au coeur que *l'article fondamental de la vraie chrestienté et principe de notre réformation* soit maintenant secoué par nous-mêmes et j'en appréhende, soit le scandale des infirmes, soit l'achoppement du cours de l'Evangile, soit le blasphème des adversaires. » — Ainsi s'exprimoit le patriarche des calvinistes françois sur la portée des opinions arminiennes, ébranlant, selon lui, le dogme de la justification par la foi, du salut accompli, du pardon gratuit, au nom des mérites de notre Seigneur; c'est-à-dire, faisant disparoître l'anneau par lequel la Réforme au seizième siècle ressaisit la chaîne entière de la vérité.

Le second témoignage se trouve dans le serment prescrit par le Synode national des Eglises Réformées de France en 1620: « Je déclare et proteste que je rejette et condamne la doctrine des Arminiens, parcequ'elle fait dépendre l'élection du fidèle de la volonté de l'homme, et attribue tant de pouvoir à son franc arbitre qu'elle anéantit la grâce de Dieu, et parcequ'elle déguise le papisme pour établir le pélagianisme et renverser toute la certitude du salut. »

Les sectateurs d'Arminius, ne voulant, ni dissimuler leur croyance, ni quitter l'Eglise établie, exigeoient liberté complète et immédiate. Les orthodoxes, désiroient le Synode, afin d'examiner les points controversés, sans décréter d'avance une révision dont la nécessité étoit contestée et problématique. Ils s'indignoient que, troublant l'Eglise, on prétendit y renverser par voie illégitime l'ordre établi. Pressentant leur condamnation par un Synode *national*, les Arminiens modifièrent habilement leur tactique. Il falloit, disoient-ils, d'abord, par l'entremise d'un Synode *provincial*, des garanties contre la censure ecclésiastique. Exigeant une tolérance sans examen préalable et tendant ainsi la main au césaropapisme du pouvoir civil.

Barneveldt et les siens, scandalisés de cette résistance, préférant l'esprit flexible de ceux qui, pour rester et régner dans l'Eglise, applaudissoient à l'intervention de l'Etat, prononcèrent, si ce n'est sur la vérité du dogme, au moins sur la valeur relative des articles de foi. Au nom de la tolérance, on permit aux Arminiens de propager leur doctrine. Pour étouffer la discorde, on imposa silence aux contradicteurs. Ceux-ci refusèrent de trahir leur devoir envers le Juge suprême; on les bannit de

l'Eglise, comme rebelles à leurs supérieurs légitimes. Exclues des temples et suivies des fidèles, les ministres de l'Evangile se résignoient à célébrer le culte dans des édifices particuliers. On leur enleva ce refuge; l'autorité civile intervint, par horreur du schisme et au nom de l'ordre public.

En 1611 ordonnance de mutuel support. Vaine tentative; les orthodoxes ne fraternisent pas avec les ennemis de leur foi. ¹⁾

En 1612 remise en vigueur d'une ordonnance de 1591, qui facilite aux magistrats l'introduction de pasteurs arminiens.

En 1614 espèce de formulaire de ce qu'il faut omettre et de ce qu'il est permis d'enseigner. Défense de parler en chaire des questions qui préoccupent la pensée et agitent vivement les esprits.

Pour maintenir ce mutisme on eut recours à la violence. On en vint à interdire la chaire aux pasteurs fidèles, à ne plus tolérer de réunions séparatistes; à confisquer la maison, la grange, le bateau où se tenoit un conventicule; à se permettre des tracasseries de tout genre contre les laïques qui se rendoient aux prédications fidèles. Même on les privoit de leurs droits de bourgeoisie; c'est à dire, on leur enlevoit les moyens d'existence et le pain quotidien. ²⁾

Ainsi s'organisait, sous prétexte d'ordre public et de tolérance, une oppression systématique de l'Eglise Réformée et de sa foi. Entreprise également injuste et témé-

¹⁾ Carleton rapporte: « Ils sont si scandalisés, non seulement des nouvelles opinions que les Arminiens ont introduites dans l'Eglise, mais aussi de ce qu'ils blâment et diffament la religion réformée, qu'ils ne peuvent en charité communier avec eux. »

²⁾ Dans l'ouvrage très-remarquable de Triglandt (*Kerkelycke Geschiede-*

raire. Un tel abus de pouvoir exaspéroit les esprits et rendoit nécessaire l'intervention du Stadhouder et des Etats-Généraux. Les régences de plusieurs villes, et parmi elles le conseil municipal d'Amsterdam, ne cachèrent pas leur désapprobation. Les opinions arminiennes, malgré l'appui du bras séculier, n'avoient pas encore fait des progrès assez considérables pour remporter un triomphe facile. Aux yeux de la grande majorité du clergé et du peuple réformé, elles étoient destructives de la doctrine et de la morale évangélique. Excité par l'injustice on embrassoit la foi de l'Eglise avec un redoublement d'ardeur. Les *Etats-Généraux*, à moins de fléchir le genou devant les envahissements de l'autorité *provinciale*, ne pouvoient demeurer tranquilles spectateurs du renversement de la religion, pour laquelle on avoit fait la guerre et dont la ruine alloit entraîner celle de l'Etat. Les gouverneurs de province ne pouvoient se borner à un rôle passif. Le stadhouderat, magistrature républicaine, n'étoit pas une charge sans droits et sans devoirs. Ce poste éminent dans cinq provinces imposoit à Maurice une large part de responsabilité. Subordonné aux Etats-provinciaux quant aux questions spéciales, il devoit, dès que l'intérêt commun étoit en jeu, obéir aux Etats-Généraux, représentants de l'Union et du corps de la République. Le maintien du culte Réformé étoit une des principales obligations imposées par son serment.

Depuis longtemps Guillaume-Louis, par devoir et par conviction personnelle, n'étoit pas demeuré inactif. Il

nissen) on trouve des détails nombreux et avérés de ces divers genres de persécution acerbe et souvent mesquine.

déplait l'inertie de Maurice. Même au commencement de 1616, celui-ci souhaitoit encore se tenir à l'écart. Les conséquences d'une pareille insouciance étoient incalculables. Sans son intervention, surtout en Hollande, siège et centre des débats religieux et politiques, les réformés alloient succomber; 1) l'affaiblissement du parti orthodoxe devoit profiter au papisme. Peut-être, dans un moment critique et décisif, à l'expiration prochaine de la Trêve, l'existence de la République seroit en danger. Déjà en 1607 Duplessis-Mornay désiroit qu'on priât Arminius « de ne rien précipiter, de considérer l'Etat des églises de la chrestienté, de celles de son pays propre, les ennemis qu'elles ont et spirituels et temporels, pour ne faire encore une ouverture à un vaisseau tant agité et battu de si longtemps, et attirer sur soi le blâme d'avoir achoppé par une nouveauté non nécessaire le cours de l'Evangile et la ruine de la tyrannie papale, lorsqu'en l'autre bout de l'Europe il semble que Dieu veuille acheminer cet oeuvre. » Il avoit également tâché de faire sentir à Maurice le péril d'une discorde mise à profit par l'artifice des voisins. 2)

1) « Van op het kussen te komen was zelfs niet de minste apparentie. Wij zelve die de standvastigheid bemerkten der Regenten van Amsterdam en daarna gewaar werden de goede affectie van den Prins, konden ons zoodanig eene uitkomst niet verbeelden. » TRIGLANDT.

2) « J'ai fait entendre les dangereuses conséquences de l'affaire ecclésiastique que vous scavés à M. le Prince Maurice; même sur ce point qu'il semble que Dieu veuille avancer son oeuvre en tant de lieux, auquel nous ne devons par nos nouveautés apporter aucun achoppement. Joint que, ne faisans que sortir d'un si grand embrasement extérieur, il nous est dangereux de souffrir ces démangeaisons intérieures, qui, fomentées par l'artifice des voisins en l'animosité qui s'y met déjà,

Ce fut probablement Barnevelt lui-même, qui, se confiant trop en l'imperturbabilité de Maurice, le détermina à examiner sérieusement la nature et la portée de ses devoirs.

Mécontente et indignée de l'arminianisme des magistrats, la bourgeoisie réformée dans plusieurs villes n'étoit pas d'humeur à tolérer l'interdiction du culte orthodoxe. L'agitation populaire, la tendance, là où les contra-remoustrants avoient le dessus, à se permettre des représailles, l'animosité croissante, étoient des symptômes précurseurs d'une guerre civile, infiniment plus difficile à apaiser qu'à prévenir. Barnevelt, considérant le Stadhouder comme ministre et serviteur des Etats, tenu d'obtempérer sans hésitation à leur volonté souveraine, exigea péremptoirement sa coopération active, afin, le cas échéant, de réprimer les Réformés et de dissiper leurs attroupements et leur culte par la force militaire.

Voilà ce qu'il osoit attendre du Prince d'Orange! Pour le maintien, disoit-il, de l'autorité publique.

Voilà jusqu'où, se développant par des circonstances imprévues, alloit l'arrogance des Etats de Hollande et la longanimité de Maurice. Il ne se prononçoit pas encore; se flattant, même alors peut-être, de pouvoir se retrancher dans une neutralité parfaite. Mais Guillaume-Louis lui enleva cette illusion et lui fit comprendre qu'il méconnoit sa vocation, violeroit son serment et manqueroit d'une manière inexcusable à des devoirs sacrés.

pourroient se former en ulcère fistuleux, duquel les lèvres difficilement se pourroient rejoindre. » *Mém. et Corr.* X. 416.

V.

APPRÉCIATION DE LA CONDUITE DE MAURICE.

On lui adresse trois reproches.

D'abord, dit-on, prêtant main forte au Synode, il fit triompher violemment une orthodoxie exagérée.

En second lieu, il est clair qu'il fut entraîné à cet abus de pouvoir par son ambition.

Enfin, en ne sauvant point la vie à Barnevelt, il donna dans un événement tragique, la preuve irrécusable de son caractère vindicatif.

1. Je ne saurois intercaler ici un traité apologétique du Synode de Dordrecht. Il suffira peut-être de rappeler ce que ses détracteurs trop souvent oublient. Cette Assemblée de théologiens également distingués par leurs lumières et par leur piété (d'après Baxter, il n'y en avoit pas eu de pareille, depuis le temps des Apôtres) n'admit de règle souveraine que la Parole de Dieu, ne rédigea point une Confession nouvelle, mais déclara celle des Eglises réformées des Pays-Bas conforme aux S. Écritures. Dans l'exposition dogmatique d'un article controversé, poursuivant les raisonnements captieux des adversaires jusque dans leurs derniers replis, elle s'abstint de sonder les profondeurs divines, ne méconnut point les bornes

de l'intelligence humaine, s'inclina, dans un respectueux silence, devant les décrets impénétrables de la justice et de la miséricorde de l'Eternel.

La reconnaissance et l'admiration des Eglises Réformées lui furent acquises et le Réveil Chrétien, de nos jours encore, rendit témoignage à sa fidélité évangélique. « Plus la doctrine est pure, plus la vie est sainte, plus aussi on voit fleurir une Eglise. Si Dieu réserve à l'Eglise réformée en Hollande des temps aussi glorieux que ceux d'illustre mémoire, où les regards de l'Eglise réformée de l'Europe étaient portés sur elle, ce sera en la rattachant avec puissance à cette doctrine de la grâce, que Dieu la chargea alors d'exprimer, d'exposer et de défendre, et qu'elle exposa et défendit en effet dans une assemblée célèbre, avec une fidélité qui lui a acquis la reconnaissance des Eglises évangéliques. L'élection gratuite de Dieu est la couronne de la foi du fidèle, comme celle de la théologie chrétienne ^a. — « Quand est-ce que l'Eglise de Hollande a été triomphante, glorieuse ? quand a-t-elle marché à la tête de toutes les Eglises de la Chrétienté ? c'est lorsqu'il lui fut donné de porter dans les murs de Dordrecht le plus complet, le plus magnifique témoignage qu'il ait jamais été permis aux hommes de rendre à la grâce de Jésus Christ » ^b. — Le Synode ayant, après un examen approfondi et consciencieux, constaté la foi de l'Eglise, la destitution des pasteurs arminiens en fut la conséquence nécessaire, et l'on ne sauroit la taxer d'intolérance, à moins de pré-

^a Le Doyen de la Classe de Vevay écrivant au Synode de l'Eglise Réformée des Pays-Bas en 1837.

^b MERLE D'AUBIGNÉ.

tendre, soit que cette décision n'étoit qu'un prétexte pour faire triompher des opinions particulières et que l'arminianisme étoit conforme aux doctrines de l'Eglise réformée, soit qu'il falloit permettre à des pasteurs d'une Eglise de combattre audacieusement ses croyances et de renverser les fondements de sa foi. — Quant à Maurice, il ne fit que sauvegarder l'Eglise, dans la sphère des attributions et des devoirs ecclésiastiques; loin d'imiter les Etats de Hollande, qui prétendoient imposer à l'Eglise leur volonté et leur *credo*. ¹⁾

2. Maurice profita, dit on, de l'abaissement de la faction arminienne pour étendre les limites de son pouvoir. Sans doute cette intervention opportune et décisive augmenta son influence ^a; ce fut le résultat inévitable de la victoire. Le parti Remontrant abattu, on vit apparôître des conver-

¹⁾ Environ 200 ministres remontrants furent destitués; l'Etat fournit à l'entretien de ceux qui s'engagèrent à ne pas prêcher; les autres furent bannis. — Je ne prétends pas justifier tout ce qui, surtout dans l'exécution de ces mesures, eut lieu à leur égard; mais il y a beaucoup d'exagération à dire: « Wij zien hier niet zonder aandoening een treurtooneel geopend, waarop onregtvaardigheid, wraakzucht en vervolging meesterlijk hare verfoeijelijke rollen speelden. » (*Geschiedenis der Ned. Herv. Kerk door Ypeij en Dermout*, II. 257). C'est aggraver et dénaturer les faits par un commentaire passionné. Permettre l'exercice de leur culte aux remontrants, immédiatement après un ébranlement politique dont le pays se ressentoit encore, eût été une inconcevable anomalie dans le droit public à cette époque.

^a „T quaedste was dat hij gesubjugeert hebbende d'Arminiaense factie, alle autoriteyt van de Provincien, Generale Staten, ende den Raedt van State aan sieh had getrocken, ende niet met tytel, maer in effect als Souverain van alles disponeerde, met advis ende raedt van diegene, die het hem beliefte daertoe te roepen ende gebruicken.” ALEX. VAN DER CAPELLEN, *Gedenkschriften*, I. 348.

sions plus ou moins subites, de surprenantes palinodies, un merveilleux empressement à donner raison et à rendre hommage au parti triomphateur ^a. Nullement charmé de cet avantage, Maurice répugnoit, comme auparavant, à se mêler des affaires politiques ^b. Son inhabileté à se faire valoir, son indolence à porter remède au gouvernement vicieux de la République, se manifesta par un maintien déplorable du *statu quo*. De 1619 à 1625 rien ne fut fait rien ne fut entrepris, pour rétablir, d'après les besoins de la situation nouvelle, les loix constitutives de l'Etat. Tout se réduisit à un changement de personnes. Maurice, considérant ce qui avoit eu lieu comme des mesures exceptionnelles et passagères, oublia que le pouvoir oligarchique tel qu'il s'étoit formé et consolidé de son temps, est essentiellement destructif de toute union réelle et de toute véritable liberté. L'omnipotence provinciale, reprenant le dessus après sa mort, triompha avec une vigueur nouvelle des efforts du Stadhouder et des antipathies de la nation.

^a Le même écrivain fait mention de personnages „die Prince Maurits gado-reert hebben ende hooch verheven, om selfs te meer credyta te hebben.”
I. I. 350.

^b Voici, entre autres, un passage curieux dans les lettres de Carleton: „Je l'ai exhorté (en janvier 1619) à prendre sur lui le maniement des affaires publiques, comme le faisoit le Prince son Père, (en quoi j'ai été secondé par le Comte Guillaume qui étoit présent) ou bien à faire choix de quelques personnes bien intentionnées et intelligentes tirées du corps des Etats, à qui les Ministres publics puissent s'adresser; puisque la confusion qu'il y auroit dans les affaires, tant qu'elles seroient maniées en commun, comme elle le sont à-présent, mettroit les Etats dans la nécessité de les confier avec le tems à quelques personnes en particulier, et qu'ainsi le Prince ne pouvoit mieux faire que de voir lui-même à tems, quelles sont les plus propres pour cela, afin de les obliger par ce choix. Pour lui il ne

3. Maurice, dit-on, commit une faute impardonnable, en ne sauvant pas la vie à Barneveld.

Déjà depuis plusieurs années ^a), les hommes impartiaux et modérés de notre pays, ceux-même qui ne voient pas en lui le défenseur de l'Eglise et de l'Etat contre l'oppression des arminiens et des aristocrates, avouent néanmoins que sa conduite, en laissant à la justice son cours, a été dénaturée. ¹⁾

¹⁾ Après Kluit et Bilderdyk, M. M. da Costa (*Inlichtingen over het karakter van Prins Maurits*, 1824) v. d. Kemp, et van Lennep (*de voornaamste geschiedenissen van Noord-Nederland*, Amst. 1847) ont rectifié l'opinion à cet égard.

Le professeur van Kampen ^b, dans la collection historique de Heeren et Ukert, le professeur Vreede ^c, dans son introduction à l'histoire de la diplomatie néerlandaise, ont persisté à condamner Maurice. Des histo-

me paroît pas disposé à vouloir se charger d'autre chose que de dire son avis dans des occasions de grande importance; on le lui demande aujourd'hui plus fréquemment et avec beaucoup plus de déférence que les dernières années; mais pour nommer ou recommander quelqu'un, il ne croit pas que le tems y soit propre encore, jusqu'à ce que les Etats (qui, pour me servir de son expression, ne font que *sortir hors de page*, se trouvant dans un labyrinthe, ce qui ne peut manquer d'arriver par la multiplicité des affaires et la lenteur des dépêches) le consultent d'eux-même là-dessus; il ajouta que quand même ils n'y penseroient pas de leur propre mouvement, cependant quand le *Synode* seroit fini, que l'affaire des prisonniers seroit expédiée d'une manière ou d'autre, et que l'on auroit renouvelé et raffermi l'union des Provinces, de quoi l'on parle à-présent, il croyoit que ce seroit alors le tems propre pour leur recommander cette affaire."

a 1^e Série, T. I. (2^e ed.) p. 38^e.

b „Es war dem Prinzen nicht genug zu *siegen*, er wolte sich auch *rächen*." *Geschichte der Niederlande* (Hamburg, 1833.) II. 29.

c „Zoo werd (in 1603) de strijd over de toekomst van het Vaderland met beschouwingen en inzigten vermengd, welke daaraan vroomd hadden behooren te blijven en die nogtans *tien jaren daarna, in de rampzalige en bloedige weerspraak van 13 Mei 1619* werden botgevierd." p. 149. — „Ile

Plusieurs épithètes injurieuses et stereotypées disparaîtront, dès qu'une connoissance plus exacte des faits aura mis en évidence que les Etats-Généraux avoient, sur l'ensemble des Provinces-Unies, un droit de surveillance *ne quid respublica detrimenti capiat*; qu'il s'agissoit d'une accusation de lèse-majesté; que la compétence du tribunal a été généralement admise; que, ni les Etats, ni la Cour de Justice en Hollande y formèrent opposition; que la province ne pouvoit être juge et partie; que des 24 membres

riens de grand mérite ajoutant foi à une opinion autrefois accréditée, ont rivalisé en expressions énergiques pour stigmatiser un acte qu'ils ne craignent pas même de qualifier de vengeance et de meurtre judiciaire.

M. von Raumer *a* M. Kurtz *b* M. Bancroft *c* dans son histoire classique des Etats-Unis; surtout aussi un auteur que chacun admire et que personne ne soupçonnera de préventions contre la Maison d'Orange, M. Macaulay *d*.

grijze Staatsman moest als hinderpaal uit den weg worden geruimd." p. 153. — „Droevige gebeurtenissen volgden op den *Coup d'État* van 29 Aug. 1618." p. 160. *Inleiding tot eene gesch. der Ned. Diplomatie* (Utrecht, 1856).

a „Als Barneveld die milderen Remonstranten und deren Duldung vertheidigte, ergriff Moritz den Gedanken sich der leidenschaftlichen Gomaristen zum Sturze seines Gegners zu bedienen." *Geschichte Europas*. III. 202.

b „Der Statthalter Moritz von Oranien nahm Partei für die Gomaristen um durch ihre Unsterklichkeit sich den Weg zum Throne zu bahnen. Es gelang ihm durch einen Gewaltstreich sich der Häupter der Gegenpartei zu bemächtigen." *Abriaz der Kirchengesch.* (Mittau, 1858) S. 157.

c „The excesses of political ambition, disguised under the forms of religious controversy, led to violent counsels. . . . The selfishness of tyranny conducted the most venerable of the patriots of Holland to the scaffold." *History of the United States* (1846) II.

d „The English name is not altogether free from the stain which has been left on the calvinistic party by the judicial murder of Barneveld . . . The dislike of calvinistic metaphysics was very naturally strengthened by the gross injustice, insolence, and cruelty of the party which was prevalent at Dort." *History of England*, I.

du tribunal la moitié appartenait à la Hollande; que la plupart étoient des hommes d'un caractère irréprochable et d'un mérite incontesté.

La condamnation fut unanime et amplement motivée. Les juges firent savoir aux Etats-Généraux qu'on avoit omis plusieurs articles qui le rendoient grandement suspect d'avoir regardé à l'ennemi. Malgré cette insinuation, je désire admettre, jusqu'à preuve du contraire, la déclaration solennelle de Barnevelt au peuple à son heure dernière: « Ne croyez pas que je sois traître à la patrie »; mais, en appréciant son patriotisme, il est presque impossible de révoquer en doute sa culpabilité, et la sentence, dont le ton peut-être n'est pas sans exagération et amertume, dévoile un ensemble de faits incontestables qui ne pouvoient rester impunis. A moins de nier la suprématie des Etats-Généraux ¹⁾, à moins de prétendre que l'indépendance complète des provinces, qui triompha plus tard, étoit acquise ²⁾; à moins de poser en principe que la fin justifie les moyens, en un mot, à moins de se placer au point de vue de l'accusé lui-même, on ne sauroit disconvenir qu'il n'y eut lieu à poursuivre judiciairement les promoteurs des mesures violentes en matière de religion, de la levée des *waardgelders*, et des exhortations à résister par les

¹⁾ Wagenaar lui-même, très partial pour Barnevelt, avoue: « Zo den algemeenen Staaten de opperste magt toekwam, waren Oldenbarnevelt en zy die 't met hem hielden, *zekerlyk schuldig*, omdat zy zich dikwils gekant hadden tegen de besluiten der algemeene Staaten. »

²⁾ Le célèbre professeur Kluit observe qu'il ne faut pas confondre les époques et prétendre justifier Barnevelt par des maximes qui ne prévirent définitivement qu'après la mort du jeune Prince Guillaume II et sous l'administration de J. de Witt.

armes aux ordres de la Généralité; d'actes aboutissant au déchirement de l'Union et à la guerre civile, afin d'imposer à l'Eglise Réformée des opinions contraires à sa doctrine et au principe vital de sa foi.

Mais enfin, malgré les torts de Barnevelt, Maurice n'aurait-il pas dû lui obtenir grâce?

Il y a une réponse très-simple à faire; il ne put accorder un pardon qui ne fut demandé, ni par Barnevelt lui-même, ni par aucun des siens. Je pourrais me borner à cette remarque, mais je ne crains pas de dire franchement mon avis sur la question dans un sens moins restreint: n'eût-il pas pu et dû user de son influence, afin de prévenir la condamnation à la peine capitale?

Auparavant je me permets deux remarques.

Je m'étonne qu'en jugeant sévèrement Maurice, on prenne fait et cause pour des condamnations politiques auxquelles l'épithète de meurtre judiciaire est bien plus applicable, les justifiant par des motifs qui offriront toujours en abondance des prétextes à l'animosité des partis. ¹⁾

¹⁾ La condamnation et la mort du comte de Strafford, par ex., livré en holocauste inutile aux passions parlementaires, me semble infiniment plus difficile à justifier que celle de Barnevelt. Cependant M. Macaulay écrit: «Undoubtedly it seems hard to people living in our days. It would probably have seemed merciful and moderate to people living in the sixteenth century The proceedings against Strafford are justified, by that which alone justifies capital punishment or any punishment, by that which alone justifies war, by the public danger . . . The attainder was in truth a revolutionary measure. It was part of a system of resistance which oppression had rendered necessary.» — «Ce procédé, qui affranchissait les juges de toute loi, n'étoit pas sans exemple,» écrit M.

Ensuite je nie absolument que Maurice fût tenu d'intervenir, par motif de reconnaissance personnelle, vu que, par influence de Barnevelt, les Etats de la Hollande l'avoient promu, très-jeune encore, au stadhoudérat de leur province. Cette bienveillance apparente n'étoit pas de bon aloi, et cachoit un profond calcul politique et un véritable coup de maître. En favorisant le fils du Prince d'Orange, de ce Guillaume Premier martyr pour la religion et le pays, en l'identifiant par un lien officiel avec la province prépondérante, en le détachant de Leicester son allié naturel, en opposant la Maison de Nassau au Gouverneur-général anglois, on sut maîtriser, à l'aide d'un nom populaire, les résistances du peuple et se servir admirablement de Maurice pour triompher dans une lutte qui, au fond et en réalité, étoit dirigée également contre lui. ¹⁾

Parmi les pièces les plus intéressantes de notre Recueil et sans contredit la lettre que, peu de jours après son arrestation, Barnevelt écrivit au Prince et à Guillaume-Louis ^a, pour leur recommander la modération et la douceur. ²⁾

Guizot, « mais, » ajoute-t-il, « toujours dans des temps de tyrannie et toujours qualifié bientôt après d'iniquité.

¹⁾ Kluit, parlant des tentatives de Barnevelt en 1586, et de ses desseins, *bijzonder met Maurits*, ajoute, « de volgende gebeurtenissen zullen doen zien, hoe hij in die pogingen geslaagd, en 't gezag der Staten van Holland, met behulp van den Gouverneur Maurits, gevestigd heeft, » *Holl. Staatsreg.* II. 226.

²⁾ « Nobles et illustres Prince et Comte, gracieux Seigneurs! avant de quitter votre chambre, j'avois humblement prié de pouvoir vous parler sans témoins. Mon intention étoit de soumettre à votre considé-

^a Lettre 455.

On ne peut se défendre d'une émotion douloureuse en lisant ces lignes, que cet homme illustre et captif date de sa chambre de tristesse ^a; mais, en contemplant un tel spectacle de l'instabilité des choses humaines, on doit, pour être juste envers tous, ne pas taire que Barnevelt, qui désiroit une modération dont il avoit besoin après sa chute, n'avoit pas prêché d'exemple et que, dans la bonne fortune, lorsqu'il falloit assurer

ration gracieuse et bienveillant s'il ne vaudroit pas mieux, et s'il ne seroit pas utile pour le pays, pour vous-mêmes, et pour toutes les parties intéressées, de mettre un terme aux malentendus et aux offenses données ou reçues, par le moyen salulaire et toujours approuvé d'amnistie ou d'oubli, et non par une façon d'agir sévère. Par la première voie on concilie les esprits et chacun y gagne; par l'autre des malentendus plus graves encore pourroient aisément surgir; surtout dans le cas présent, à cause du désaccord sur la compétence et la judicature ^b. Je voulois aussi vous prier, en toute humilité, de ne pas vous laisser facilement, dans les circonstances actuelles, engager à vous mettre en route, vñ que, par la faute de gens malintentionnés et par d'autres hasards, dans un concours de peuple, quelque chose de grave et de nuisible au pays et à vos personnes pourroit en résulter. Quant à moi, à mon service, et à mon domicile, pour ce chétif reste de vie, je m'en suis remis toujours et m'en remets encore par la présente, à la discrétion et au bon plaisir de v. Exc. Enfin j'aurois voulu vous prier très-humblement de relire, une fois encore, sans prévention, la lettre que j'ai écrite au Prince en avril dernier. Mon espoir et ma confiance est que vous comprendrez que je suis et de bon coeur souhaite rester, jusqu'à la fin de ma vie, de v. Exc. le serviteur très-humble. Et m'offrant ainsi très-humblement à vous servir en toute chose, je prie le Seigneur Dieu Tout-Puissant qu'il vous maintienne dans sa sainte garde et vous gratifie de son Saint-Esprit, en vous continuant votre sagesse, prudence, gracieuse bénignité et mansuétude accoutumées.»

^a Uyt die camer der drouffheyt.

^b „bysonder in deesen, mits die contentieuse kennisse ende judicature.”

le succès de ses idées politiques, il n'étoit pas enclin à épargner ses antagonistes. . . .

Un exemple mémorable montre ce qu'il y avoit en lui d'énergie et d'inflexibilité pour établir son pouvoir. Au plus fort des débats sur la nature et les limites du pouvoir de Leicester, quelques-uns de ses adhérents, poussés à bout par la tactique astucieuse et malveillante des Etats de Hollande, qui se jouoient de l'inhabile et infortuné Gouverneur, avoient formé, comptant sur l'appui des troupes et du peuple, le projet de s'emparer de la ville de Leide et d'y rétablir l'autorité, à leurs yeux et d'après le jugement de beaucoup d'hommes honorables, la seule légitime. Juges dans leur propre cause, sans tenir compte de l'intervention de Leicester et du Conseil-d'Etat, les Etats firent comparoître, juger, et décapiter les accusés, par un tribunal exceptionnel. Notre annaliste van Meteren écrit : « Ceci eut lieu avec grande compassion des juges eux-mêmes, parcequ'alors la situation du pays rendoit cet arrêt nécessaire. » Il ajoute, dans son langage bref et naïf : « Les Etats ainsi fortifièrent beaucoup leur pouvoir et leur crédit, et firent preuve de Souveraineté » ^a. Sans doute ! comme, en s'emparant de l'objet en litige, le ravisseur fait preuve de propriété.

Ce fut là sans doute un cruel abus de pouvoir, et l'on doit reconnoître, dans le sort qui, trente ans plus tard, frappa Barneveldt lui-même, l'apparition de cette justice vengeresse qu'un observateur attentif rencontre fréquem-

^a De Staten hebben hiermede hun autoriteit en aanzien zeer gesterkt en hun *Souvereiniteit* beloond."

ment dans l'histoire des individus et des nations. Néanmoins il ne faut pas, dans les mystères de la retribution divine, chercher, pour ce qui est mal en soi, une justification ou une excuse. Considérons donc la conduite de Maurice en elle-même et rappelons nous que les iniquités de Barnevelt ne peuvent servir d'apologie à ses antagonistes, si en effet il a été victime de leur excessive sévérité.

Sa condamnation ne fut pas injuste; toutefois j'incline à croire que la clémence eût été de saison.

Je ne saurois supposer que, soit lors de l'expédition de Flandre en 1600, soit peu avant la Trêve, soit dans les dernières années de sa vie, il ait eu des intelligences coupables avec l'ennemi. Je ne doute pas qu'il ne fût sincère, lorsqu'en 1608 il prioit le Prince « de n'ajouter foi aux mauvais rapports qu'on luy avoit faits de luy; qu'il y avoit quarante ans qu'il servoit l'Estat, et s'estoit toujours montré tant ennemi de l'Espagnol, que personne n'avoit tesmoigné plus d'animosité contr'eux que luy, n'ayant à présent changé de volonté, et ce qu'il poursuivait la Trêve, n'estoit pour les gratifier, mais pour le bien et soulagement de son païs. » J'aime à dire avec Jeannin: « Nous le tenons trop homme de bien, trop sage et trop affectionné à son païs tout ensemble pour commettre une si infâme trahison. » Je comprends son indignation douloureuse, lorsqu'on le soupçonne de s'être laissé corrompre et qu'il s'écrie; « souvent par des injures on m'a blessé le coeur; maintenant il semble qu'on veuille le briser » ^a. Je ne crois pas aux sympathies que ses en-

^a „Seyt vuyt deselve vragen (over de dubbelde spaansche pistoletten) te be-

nemis lui attribuèrent pour l'Eglise catholique ^a. Bien au contraire; ayant peu de souci du sens et de la portée des opinions nouvelles, attribuant l'opposition qui se manifestoit contre elles, en grande partie, à des préjugés, à de l'orgueil, à du fanatisme, il redoutoit dans un morcellement de l'Eglise réformée, la disparation de l'unité protestante et un schisme qui favoriseroit grandement les progrès du Papisme. Il considéroit l'Eglise romaine comme entachée d'idolâtrie, d'hérésie et de tyrannie ^b. Peut-être n'étoit-il personnellement pas contraire aux

merken dat zijne vijanden hem nyet en genoeg en hare valse, versierde, injurieuse, saam- en eerrovende geschriften en libellen zijn hert zeer ende wee gedaan of gequetet te hebben, maar dat zij 't zelve zoeken te breeken, daarvoor hij God Almachtig biddet hem genadelijk te bewaren en zijn regtveerdig oordeal over hem en haar te gebruiken." *Interrogatoires*, p. 126.

^a „Seyt dat, hoewel hij weet, dat ook onder de papisten veel opregte beminners van 't vaderlant zijn, gelijk zij van den beginne der oorloge getoont hebben; maar dat hij altijd verstaan heeft en nog verstaat, dat de beste en meeste verseekeringe der landen is en moet blijven bij de religionsverwanten." *Interrogatoires*, p. 40. — „Hij is altoos geweest jegens de scheuringe onder de religionsverwanten, overmits hij geoordeelt heeft 't zelve de religie en religionsverwanten nyet alleen maar ook de staet van de landen int stuk van de verseekeringe van dyen schadelyck zonden moeten weesen, deur het verdeelen van de gereformeerde religionsverwanten, die de beste en seeckerste partye voor de defensie des vaderlands altijd gemaect hebben, ende voorts moeten maken. Want die in twee gedeelt zijnde, ligtelijk nog een meerder verdeeling zoud moge vallen, en daar na maken dat elk van de andere gezindheden, als papisten, lutersen, doopsgezinden en libertijnen sterker zouden weesen als een van de gedeelten der gereformeerde religie, 't welk hij verstaat tot onsekerheid der landen en steeden te moeten strecken, en dat dat alleenlijk zijn de redenen, waarom hij de scheuringe heeft helpen voorecomen, zoo lange hem doenlijk is geweest." *Interrogatoires*, p. 32.

^b Hij verstaat dat in 't pausdom afgoderije, kettarije en tirannije gepleegt en gebruikt werd; van welke drie elk een zeer exorbitantelijk en grootelijk verschelen van zijn verstant in 't stuk van religie." *Interrogatoires*, p. 237.

doctrines strictement réformées ^a; mais, réduisant la querelle à une nuance de vues théologiques ^b, il se flattoit que plus de largeur feroit, même parmi les catholiques, plus de prosélytes ^c. Les prétentions du pouvoir civil, intolérables pour une Eglise qui a la conscience de ses droits et de ses devoirs spirituels, étoient cependant jusqu'à un certain point excusables par l'exemple de l'Allemagne et de l'Angleterre et par la crainte, pas entièrement chimérique, d'un renouvellement, dans le protestantisme, des exigences sacerdotales réprouvées par la Réforme. Je ne veux en aucune façon justifier la morgue aristocratique dont on semble rencontrer dans quelques expressions de Barneveld des indices, mais on ne sauroit s'étonner qu'il redoute la démocratie et ses fureurs ^d, ni

^a „Hij can met waarheit seggen dat hij, ongeveerlijk drie jaaren geleeden, geseyt heeft, dat voor zijn hooft, eer de landen in swaerigheyden ofte on-eenicheden ter oorsake van 't verscheyden gevoelen op 't stuk van de praedestinatatie en gevolge van dyen zonden comen, dat hij liever de opinie van de contreremonstranten alleen in de landen zouden laten leeren, mits dat altyts alle consciëntiedwanck zoude worden geweert.” *Interrogatoires*, p. 181.

^b „Dat 't verstant zoude geweest zijn meer voor de opinie of gevoelen van d' een doctoer of d' andere in de differentiele poincten het oorlog aan te neemen, dat hij daarvan geen kennisse en hadde, ende ook zulks nyet en conde geloven, gelijk hij nog nyet en doet, houdende dat zoo wel voor de opinie in 't stuk van de religie van de poincten in questie bij de meeste oude ingeseetenen van Hollant en West-Frieslant zoo wel verstaan is d'opinie Melanthonis en zijn volgers, als Calvinis, Besae ende hare.” *Interrogatoires*, p. 41.

^c „Seyt, dat hij wel mag hebben geseyt dat te verhoppen was dat veel eenvoudige luterse, papisten, doopsgeinden, hen tot de ware gereformeerde christelijke religie zonden begeven, zoo verre de opinie van de remonstranten eenvoudig ende opregtelijk in de materie van de praedestinatatie ende gevolge van dien vrijstonde geampteert te worden, werdende veele voor 't hoofd gestooten mette zeer precise opinie Gomari ende zijne volgers.” *Interrogatoires*, p. 67.

^d „Hij hout het allerbeswaerlickste, schadelikste en ruincuste dat den staat

disconvenir que l'histoire récente, surtout aussi des Pays-Bas, étoit riche en avertissements sérieux contre les remuements populaires. La perte des provinces méridionales et même de la Flandre, où la réforme sembloit enracinée, étoit en grande partie le triste fruit de troubles de ce genre, amenés par la conduite des ultra-reformés ¹⁾, par leur fougue et par leurs excès. — Voulant, au mépris des ordres de la Généralité, établir une indépendance des provinces dont, ni sous le pouvoir monarchique, ni lors de la formation de l'Union d'Utrecht, on n'avoit eu l'idée, refusant à l'autorité centrale les pouvoirs nécessaires à l'unité de l'Etat, Barnevelt, il est vrai, modifioit considérablement et dangereusement la constitution du pays; néanmoins, quand il déclare, « je ne me plains pas des juges; mais on suit maintenant des règles fondamentales contraires à celles que j'ai trouvées de mon temps »; il faut (même après la repartie de Maurice; « Il ne les a point trouvées, mais il a voulu les introduire, ») reconnoître que, lorsque Barnevelt, en 1585, vint à gouverner l'Etat, un quart de siècle d'agitations et de guerres intestines avoit amené déjà des changements notables; que, surtout quant au sens de l'Union d'Utrecht, livré à des interprétations diverses, il n'y avoit rien de clair et de certain; que deux principes opposés, la cen-

¹⁾ *Archives*, Série I. Tom. VII. p. xxxi, svv.

van den landen ofte steecken mag overkomen, dat 't gemeene volk de overheden de wetten willen geeven, alzoo 't zelve den eenen dag int een begonst, daarna in anderen gevolgt, ende in 't einde de ruine en onderganck veroorzaakt; hebbende over meer als vijftig jaaren geleert, dat beter is verheert als verknegt te zijn, gebruyckende de heeren altijd eenige discretie, maar de knechten geen." *Interrogatoires*, p. 10.

tralisation politique et l'indépendance locale, se combattoient encore, et rendoient la nature et les rapports des autorités souvent problématiques; que le système provincial et communal, ayant cédé sur divers points aux nécessités de la défense militaire, avoit néanmoins, dans l'histoire des siècles précédents et dans le droit public et les habitudes du moyen-âge, de fortes racines; que, si d'un côté on craignoit, non sans motif, de voir fléchir en toute occasion la République entière devant une province redoutable par son extrême prépotence, d'autre part cette province refusoit à juste titre de livrer sa volonté au hasard des délibérations communes, en votant à voix égales, malgré une si prodigieuse inégalité ^a, et que, si elle avoit droit à un ascendant pratique et légalement établi, c'étoit à Barneveldt surtout, premier conseiller de la province, à le faire valoir. Beaucoup de considérations excusent donc ou du moins expliquent ses erreurs. S'il est impossible, en songeant à son influence sur les résolutions des Etats de Hollande, de prendre au pied de la lettre son humble remarque; «il convient au serviteur de garder le silence quand le maître a parlé» ^b (puisque ici le maître souvent gardoit le silence et se bornoit à voter, après avoir oui la parole du serviteur); il y avoit cependant une rigueur extrême à le rendre personnellement responsable de la conduite entière d'un corps, dont on le considéroit à bon droit comme le chef, mais dont légalement il n'étoit que le subordonné et

^a „La Hollande est la meilleure pièce du harnois, et le reste ne sont qu'accessoires et comme frontières.” BUZANVAL.

^b „Seyt, dat, daar de meester spreekt, de dienaar hoort te swygen.” *Interrogatoires*, p. 61.

l'organe. Remarquons encore que, partant du dogme de l'indépendance et de l'omnipotence provinciale, on étoit entraîné, naturellement et par une pente insensible et de bonne foi, aux plus singuliers résultats. L'exposition du système par Grotius, dans son *Apologie*, en fournit une preuve frappante; car, après avoir posé le principe que chaque province contient une *nation séparée*, il en fait découler, pour les Etats-provinciaux, avec une simplicité presque naïve, sans surprise, sans hésitation, leur droit de décider en matière religieuse, et celui de lever des troupes, afin de résister à la Généralité et d'imposer à l'Eglise un programme de conciliation et de fusion ecclésiastique^a. — Par dessus tout il faut tenir compte de ce que, même au point de vue véritablement national, Barneveldt a fait pour l'avancement des intérêts de son pays. Rien ne doit faire oublier la grandeur et la multiplicité de ses services; d'abord lorsque, adhérant aux premiers efforts contre l'Inquisition et l'Espagne, il ne craignit pas d'exposer sa vie, en simple volontaire, pour dégager Haarlem, et fut un des premiers à disposer les esprits pour le pacte d'Utrecht; ensuite lorsque, prenant part à toutes les grandes délibérations militaires et politiques, il put se glorifier d'avoir, par sa sagesse, par son audace, par sa persévérance, par son influence dans l'As-

^a „Summum imperium extra controversiam est penes ipsos Federatos proceres, et penes proceres cujusque nationis.” p. 87. — „Cum probatum sit summum imperandi jus penes unamquamque essestrarum nationum, sequitur penes easdem seorsum esse jus de religione publicâ statuendi.” p. 23. — „Cum natio unaquaeque antiquitus jus summum habuerit imperii, in quo et armorum jus comprehenditur, neque vero per fedus id jus ademptum ipsis sit, sequitur adhuc singulis id jus manere.” *Apologie*, p. 192.

semblée de Hollande, qu'il déterminoit à de fortes et continuelles dépenses, contribué, autant que personne, à fonder et à établir, malgré une infinité de dangers et de traverses, une République dont déjà l'Espagne avoit dû, afin d'obtenir la Trêve, proclamer l'indépendance et la liberté. Rappelons nous enfin que Barnevelt étoit, en 1619, plus que septuagénaire, et, même en ne dissimulant rien de ce que ses tentatives, surtout à mesure qu'il voulut se roidir contre les obstacles, eurent d'inexcusable, déplorons que, patriote sincère et homme d'Etat incomparable malgré ses écarts, ce vieillard, une des gloires de son pays, périt misérablement sur un échafaud.

Contraint de dire avec Triglandt: « telle fut la fin de ce personnage qui, dans son orgueil, parvenu à la toute-puissance, se figura pouvoir diriger, ainsi que les affaires politiques, les affaires de la religion à son gré, et qui introduisit dans l'Eglise réformée une persécution nouvelle » ^a, je me surprends à sympathiser (malgré l'injustice extrême de ses attaques contre les juges de Barnevelt) avec le plus grand de nos anciens poètes, lorsqu'il demande si cette mort ignominieuse étoit le digne salaire de tant de services et de labeurs ^b, et, combattu par des senti-

^a „Soo is dan omghekomen die hoochmoedige ende laetdunckende man, die het gantsche beleyt vande saecken van Hollant en de West-Vrieslant, ende ghenoechsaem van de Vereenichde Nederlanden, in zijn hant ghekreghen hebbende, hem heeft laten voorstaen dat hy, ghelijck als de Politijcke saecken, alsoo oock de saecken der Religie soude ende behoorde te beleijden nae synen appetijt; ... die alsoo eene nieuwe vervolginghe ende conscientie-dwanek in de ghereformeerde kercke heeft aangericht, een politiek Pausdom oprichtende.” *Kerkelijke Geschied.* p. 1160.

^b „Had hy Hollandt dan gedragen, Onder 't hart, Tot syn afgeleefde dagen Met veel smart Om te mesten kray en raven! etc. VONDEL.

ments si divers, je reviens à la simplicité sublime de la note marginale dans les Résolutions de la Hollande, à la date de son trépas: « Personnage de grande conduite, activité, mémoire, et prudence, oui, extraordinaire en toute chose; que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe, et que Dieu fasse grâce à son âme. Amen" »^a.

Voyons, plus particulièrement encore, quelle a été la conduite des deux Stadhouders relativement à cette catastrophe.

Elle fut très-différente.

Guillaume-Louis tâcha de sauver Barneveldt. Dans une lettre à Maurice, déjà connue, mais que, vû son importance, j'ai cru devoir reproduire ¹⁾, il insiste sur l'opportunité de la modération. « Voulant tout redresser par une extrême sévérité, on ne fera, » dit-il, « qu'irriter le parti vaincu; on risquera d'amener de plus grands désordres; on aura l'air d'agir sous l'empire de mauvaises passions, et jamais la faction ne sera déracinée, si l'on se borne ainsi à satisfaire en toute chose un seul parti. La voie de modération au contraire adoucira les esprits. Qu'un emprisonnement moins dur, que la liberté sous caution, ou quelque moyen semblable, soit incompatible avec la

¹⁾ Le style de cette lettre ⁵² ~~443~~, publiée d'après une copie évidemment très-défectueuse, m'a quelquefois fait douter de son authenticité; mais les opinions et les sentiments qu'elle exprime sont parfaitement en harmonie avec la sagacité habituelle de Guillaume-Louis et avec la bonté de son caractère.

^a „Een man van grooten bedrijve, werkzaamheid, geheugen, en beleid, ja singulier in alles; die staat, zie toe dat hij niet valle, en zij God zijner ziele genadig, Amen!"

sécurité du pays, je ne saurois le croire. Assez déjà a été fait pour que personne ne se lance aisément dans des affaires de ce genre. Le chef est trop avisé; il étoit en grand crédit, il faisoit tout et on le laissoit faire; à présent il est sans influence et ne peut se mêler de rien. Si, contre mon espoir, il se passoit quelque chose d'excessif, tout le monde le reprocheroit à vous seul. Surtout qu'il n'y ait pas de torture appliquée, bien moins encore du sang répandu. Tout devrait être prouvé aussi clair que le jour, car le pays est divisé, et plusieurs choses peuvent de part et d'autre être soutenues avec une apparence de légalité ^a. Les qualités et les services de quelques uns des prisonniers, et même le long et dur emprisonnement qu'ils ont déjà subi, doivent aussi entrer en considération, et ce vous sera un grand honneur et une bonne oeuvre, au jugement de chacun, s'il y a moyen de terminer cette affaire sans verser du sang.»

Tel étoit l'avis du Comte. Un mois plus tard, dans un billet dont la brièveté et la sécheresse font une impression pénible, Maurice lui donne avis de l'exécution. La sentence lui en apprendra les motifs; la famille et les amis n'ont fait aucune demande de pardon, et, à cause de leur conduite hautaine et insolente, on n'auroit pu persuader les juges à de l'indulgence, même si du reste ils y eussent été enclins.

Quant au Prince d'Orange, on a fort maltraité, on a calomnié sa mémoire. Constatons d'abord qu'il n'a point assisté au supplice. La fausseté du récit de Grotius, induit en erreur

^a „Diverse zaaken connen met apparentie van wetlykheid van beyde syden gesustineert werden.”

par des rapports infidèles, a été démontrée par les informations scrupuleusement exactes recueillies par un homme digne de foi, le pieux Rivet «. Il est en outre injuste de supposer que, par soif de vengeance, « *manet alia mente repostum*, » il se soit abstenu de démarches en faveur du condamné. On n'est pas même en droit de nier la sincérité de ses paroles, lorsque, celui-ci, peu de moments avant l'exécution, lui ayant fait demander pardon, s'il lui avoit fait injure, il répondit, d'après un témoin oculaire, les larmes aux yeux : « le malheur de l'Avocat m'attriste; je l'ai toujours aimé et souvent averti; j'ai dû, lorsqu'il tâchoit

« Quia magno Principi et de Repùblica et Ecclesiâ bene merito hanc injuriam Grotius intulit ut eum non Neroni tantum compararet, sed ejus crudelitatem supra Neronianam exaggeraret, qui scelera jussisset, non spectasset, diligenter inquisivi an verum esset Principem illum, quem calumniabatur, huic accusationi aliquam dedisse occasionem. Qui autem oculati fuerunt testes mihi negârunt id factum fuisse, quod spectaverit aut paverit oculos hoc spectando. Bene est quod nunc Grotius inter Gallos virum nobilissimum tribunum Altirivium testem adhibere voluit. Hinc enim mihi data est occasio inquirendi ab eo, num quid Princeps ille fuerit illius supplicii spectator. Qui pro eâ quâ est humanitate et veri studio hæc mihi respondit: ante executionem illum ad Principem se contulisse, apud quem Marqueettum, Hautinum et Famarsium reperit, quibus mandata sua ille dederit; jusserit autem ut secum maneret in interiori cubiculo. Vocari eum curasse præsidiorum suorum præfectum, cui hoc in mandatis dederit, ut qui ad portam erant præsidarii et ab ingressu prohibebant cives Hagieneses honoratiores sinerent eos libere ingredi, curaretque ut aulae fenestrae omnes clauderentur, tam vitreae quam ligneae, intus et extra, prohibereturque ne quisquam ex domesticis ejus, qui tesseraâ veste distinguerentur, compareret; nec ante tempus prandii egressum fuisse ex cubiculo interiori, nec scivisse executionem factam, priusquam Matthaeus, qui inter cubicularios ejus erat, ei significasset, quo facto, accedentibus ad eum nonnullis ex Ordinibus, tunc primum fuerat egressus. Hæc sunt quae D. Altirivius mihi respondit, testis oculatus, quae etiam aliunde mihi confirmata fuerunt, ut constet Grotium in eo, ut solebat in multis, fidem adhibuisse rumoribus aut infidis relationibus." RIVET, *Oper.* III. p. 1165.

d'introduire une autre forme de gouvernement, m'opposer à lui, mais je lui pardonne volontiers ses torts à mon égard ». Cependant Maurice, qui s'imaginait avoir fait tout ce qu'il pouvoit faire, eût, par son influence, pu, ce semble, prévenir une si regrettable extrémité. Sans lui attribuer un méchant caractère, avouons que rien n'indique en lui un coeur très-magnanime, et qu'ici encore on retrouve cette insouciance, cette indolence, qui le rendit souvent inactif, laissant aller les choses à l'aventure, au lieu de leur donner une direction meilleure en temps opportun. Si Guillaume-Louis se fût trouvé à la Haye, durant l'hiver de 1619, il est à présumer que, par sa prudence, par son amabilité, par sa généreuse ardeur, et sachant, dans l'intimité des entretiens, faire valoir auprès des juges et auprès de Maurice, parmi bien d'autres motifs encore, la diversité des opinions en politique et l'intérêt du vainqueur à ne point abuser de la victoire, il eût réussi à prévenir un acte sanglant qui, sans nécessité absolue et sans avantage réel, devoit produire une exaspération nouvelle par de funestes et ineffaçables souvenirs. L'événement a justifié ses prévisions. Le supplice de Barnevelt a été mis sur le compte de Maurice, a terni sa gloire et presque effacé l'éclat de ses travaux. Illustré par tant de succès, son nom néanmoins a passé avec défaveur à la postérité. La vivacité des antipathies, dénaturant l'histoire, a fait méconnoître, dans sa conduite en 1617 et 1618, l'accomplissement courageux de ses devoirs, le maintien de la liberté religieuse et civile, et le plus utile peut-être des nombreux et importants services rendus à son pays.

VI.

RÉSULTATS.

Revenons à cette époque, courte et décisive, et examinons quels sont les résultats irrévocablement acquis.

C'est à Guillaume-Louis surtout qu'appartient la responsabilité, l'honneur ou le blâme, d'une conduite que le Prince n'eût pas tenue sans lui. Maurice se fût vraisemblablement résigné à ce que les circonstances sembloient rendre inévitable, et, même dans le cas contraire, après avoir mis la main à l'œuvre, il eût cédé devant les obstacles. Guillaume-Louis le détermina à entreprendre une tâche aussi difficile, et si, malgré des hésitations et des tâtonnements, il montra de la persévérance et de l'ardeur, on en est également redevable au Comte, qui sans cesse le soutint dans la bonne voie par de sages conseils ^a. Il

^a Il y a peut-être plus d'analogie qu'on ne le suppose entre la conduite de Maurice en 1617 et, lors des délibérations sur la Trêve, en 1607. — Jeannin rapporte que, lorsque la France vouloit encore la guerre, Maurice répondoit „que tous ces peuples désiroient le repos avec si grande ardeur qu'il n'y avoit moyen de les retenir, et se contentoit lors d'en dire son avis *et de fumer, sans s'en mêler plus avant*, mais quelqu'un a réveillé son esprit et l'a rendu plus industrieux à ce mestier qu'il n'estoit auparavant.”

est maintenant démontré que l'opposition contre les Etats de Hollande fut dirigée, non par Maurice, que généralement on considère comme enclin à l'injustice et à la violence, mais par Guillaume-Louis, au caractère duquel on s'est toujours plu à rendre hommage et dont notre Recueil fait ressortir, non seulement la droiture et la fermeté, mais aussi la modération et la douceur. La résistance, d'après ce juge intègre et consciencieux, étoit un devoir, et il s'agissoit des droits les plus chers et les plus sacrés.

Maurice ne fut pas agresseur ^a. Il ne fit que défendre l'Eglise réformée et le corps de la République, les droits et l'autorité légitime dans l'Eglise et dans l'Etat. Prenant parti pour le gouvernement central, il protégea le peuple contre des prétentions illimitées et maintint les anciennes maximes et les loix fondamentales du pays.

Des deux côtés on invoquoit la tolérance et Barneveld

^a „Je pense”, écrit Carleton, „que le but de son Excellence, outre le maintien de la cause commune de la Religion, est, plutôt *ad destructionem, quam edificationem* de s'opposer à l'autorité de Mr. Barneveld, qui a longtemps travaillé avec grand soin à l'accroître, en introduisant ces nouvelles opinions, en créant dans toutes les Villes des Magistrats qui les favorisent, et en excluant les autres, ce qui est je crois son principal but.” *Lettres*, I. 196. -- „Le Comte Maurice ne s'est mêlé de cette dispute de Religion que depuis peu de mois, quand il a vu qu'il devoit se déclarer pour la *défensive*, ou laisser opprimer le bon parti.” II. 66. — „Tous les gens sensés pensent ici comme vous, que tout ce qui porte le nom de Religion ne l'est pas; mais qu'il se mêle des vues mondaines dans ces disputes de théologie; chaque parti en accuse ses adversaires: mais si comme témoin indifférent je puis m'en rapporter à ce que j'observe, le Comte Maurice est seulement sur la *défensive* dans ce cas; ce qui paroît parce qu'il est appuyé par la plus grande partie des Etats contre certaines personnes puissantes, qui pendant longtemps ont sapé son autorité, et ne lui ont laissé en effet que le simple titre de Gouverneur du pays.” II. 89.

prétendoit, et peut-être croyoit lui-même, que la liberté de conscience n'avoit pas de plus zélé défenseur que lui «. Mais voici la différence ou plutôt le contraste. Dans les lettres du Prince et du Comte on remarque partout le désir de tenir la balance égale et de ne pas prononcer entre les deux partis, laissant à tous deux la liberté du culte public; la tolérance de Barneveldt au contraire aboutissoit à faire tolérer dans l'Eglise ceux qu'elle jugeoit hétérodoxes, et à faire bannir ceux qui, d'après la vocation de tout membre fidèle, persistoient, malgré la défense des Etats, à combattre des erreurs subversives de sa foi. Ici encore notre Recueil vient à l'appui du témoignage de l'ambassadeur d'Angleterre: « Chaque fois j'ai trouvé et laissé son Exc. très-bien disposée pour le soutien de la meilleure cause, et cependant très-portée aussi à une modération qui, sans préjudice de la vraie religion, puisse prévenir la désunion de l'Etat qu'il craint fort ». La tolérance de Barneveldt équivaloit à une partialité extrême contre les orthodoxes: « sa conscience lui doit dire que, s'il n'avoit été qu'un juge impartial et qu'il ne se fût pas fait le patron d'un parti, ces disputes scroient tombées dans leur naissance, sans troubler le repos de l'Etat. »

Ajoutons que la question, pour Maurice, étoit surtout religieuse et, pour Barneveldt, surtout politique. Dès qu'on renonçoit à imposer de vive force des opinions arminiennes à une Eglise calviniste, le but du Stadhouder étant atteint, les Etats de Hollande eussent continué à jouir

« „Hy is al over 54 of 55 jaren een vyand geweest van alle dwang der consciëntie." *Interrogatoires*, p. 33.

librement d'un pouvoir en partie usurpé. Aussi, quand ils le prièrent de s'employer pour le soutien de l'autorité des Magistrats, il répondit : « cette autorité sera ferme, tant qu'on ne l'emploiera point à supprimer la religion. » Et ce n'étoient pas là des assurances vaines, calculées pour voiler le véritable dessein. Le passage suivant, écrit par Guillaume-Louis peu de semaines avant que le manifeste du 4 août 1617 eut rendu toute conciliation presque impossible, montre clairement qu'il n'y avoit chez lui et chez le Prince pas d'arrière-pensée. « Il seroit à désirer que les remontrants fussent assez avisés pour permettre de bon gré aux contre-remontrants le culte dans les temples. *En conservant ainsi l'autorité dont ils sont si jaloux*, ils rétabliront le repos dans l'Eglise et dans l'Etat, se délivrant de beaucoup de rumeurs et de soupçons. » On ne veut pas renverser, ni diminuer l'autorité établie, mais, « si, sous pretexte de publique autorité, il est licite de bannir la religion réformée et les bons patriots qui font profession d'elle, qui peut douter que tout cela ne tende pour préparation du changement en l'Estat lequel on forge ? » — Au contraire Barneveldt s'efforçoit de ramener le problème au point de vue exclusivement séculier. Il falloit maintenir l'autorité *quand-même*. Identifiant sa personne et sa cause, il ne pouvoit souffrir la moindre contestation de son pouvoir. « Son intérêt particulier gouverne son jugement touchant l'intérêt public ; l'autorité du Magistrat, dont il est très-jaloux, ne peut souffrir aucune éclipse, sans que son autorité particulière en soit diminué, autorité qu'il a longtems exercée, et qu'il conserveroit encore sans opposition, n'étoit qu'il a voulu trop embrasser ; il voit à-présent qu'il faut se roidir contre les

obstacles ou *succumbere*, ce qui est contre son caractère » ^a. Lui-même déclare: « Je puis dire en toute vérité que je n'ai pas pour la dixième partie eu tant à coeur les différences de doctrine que l'autorité des Etats pour faire des lois et des ordonnances ecclésiastiques » ^b. Barnevelt oublia, pour son malheur, qu'intervenant par un motif quelconque, dans des questions essentiellement religieuses, le pouvoir, le plus fort en apparence, court de dangereux hasards. Elles dominent en secret toutes les autres; leur action mystérieuse et profonde trompe tous les calculs, et tend le piège le plus inévitable à la politique mondaine ^c, même la plus habile et la plus énergique.

Remarquons enfin que Maurice suivit les traces de son illustre père, en servant la cause nationale, le protestantisme chrétien, et la liberté.

Le Comte ne manquoit pas de lui rappeler cet exemple. Dans un des passages où il s'élève avec le plus de force contre les Etats de Hollande, il ajoute: « Vous n'ignorez pas à quel point votre père a toujours jugé indispensable, pour le bien-être du pays, l'autorité de la justice, ni avec quelle sollicitude il en a fait confier l'administration à des hommes sages et qualifiés, menant toutes les choses difficiles, par leur avis et crédit, à une heureuse fin. Que

^a Carleton.

^b „Mogende hy met waarheit zeggen, dat hij die differenten op de leer, tusschen de remonstranten ende contreremonstranten in questie, niet op het tiende deel zoo veel behertigt heeft, als 't stuk van de auctoriteit van mijn heeren de staaten om kerkelijke wetten en ordonnantien te maken.”
Interrogatoires, p. 68.

^c VINET.

dire, quand on voit diriger les affaires en sens diamétralement contraire et renverser toutes les maximes de l'Etat »! — Maurice observoit que le Prince Guillaume avoit eu à soutenir la même querelle; « son père aiant eu trois raisons d'être mécontent de l'Espagne; premièrement l'inquisition, en second lieu, la construction des citadelles, et en troisième lieu le déni de justice; trois choses, dit-il, pratiquées par la faction Arminienne, qui employe une espèce d'inquisition pour corrompre, si ce n'est même pour supprimer la religion réformée, qui fait des citadelles des villes mêmes, par ces nouvelles levées, et qui s'oppose au cours ordinaire de la justice, en résistant aux ordres du haut Conseil et de la Cour d'Hollande, dans tous les lieux où ils ont l'autorité en main" ^a.

Il ne seroit pas exact de prétendre qu'en tout point la politique de Guillaume ait été contraire à celle de Barneveldt. Fatigué de l'égoïsme parcimonieux des provinces, qui tâchoient à l'envi d'amoindrir leur part dans les charges communes et qui multiplioient, même lorsqu'il falloit agir, les délais et les entraves, le Prince souhaitoit que l'assemblée des Etats-Généraux ne dégénérât point en une réunion de députés des provinces, sacrifiant l'intérêt public aux avantages particuliers. De même Barneveldt, inflexible quant à la souveraineté provinciale, ne disconvenoit pas qu'un gouvernement général, se bornant à une bonne direction de la guerre et à une intervention efficace dans les différends entre les confédérés, ne fût indispensable ^b. De même le Prince, qui certainement n'eût jamais abandonné le reste du pays aux prétentions de la Hollande, sut néanmoins

^a Carleton, II. 99.

^b Ci-dessus, p. LXI.

apprécier cette province à sa juste et haute valeur et n'hésita pas à rendre hommage au pouvoir démesurément accru de son aristocratie municipale. Après le coup de massue de la St. Barthélemy ^a, quand tout sembloit désespéré, il s'étoit rendu là pour maintenir les affaires tant qu'il possible sera. « Ayant délibéré », dit-il, « de faire illec ma sépulture » ^b, jugeant (et l'expérience le démontra abondamment plus tard) que les provinces commerciales et maritimes étoient, pour une lutte prolongée contre l'Espagne, le plus sûr et le dernier retranchement et le véritable point d'appui. Malgré son habileté incomparable et l'influence de ses services et de ses talents, malgré son ascendant personnel, supérieur à toutes les formes de gouvernement, les conditions auxquelles il dut accepter, avec le titre de Comte de Hollande, une autorité presque illusoire ^c, montrent assez que lui aussi fut contraint de fléchir devant les exigences des Etats. Toutefois si, comme on le prétend, Barneveldt appartient à son école politique, le disciple souvent eût encouru le blâme du maître. Jamais le Prince n'eût approuvé une tendance qui, écartant Leicester et abaissant Maurice au profit des Communes, assuroit un pouvoir sans bornes à ce régime aristocratique de récente date. Barneveldt s'exprime à l'égard du peuple avec dédain et mépris, ou du moins ne semble voir dans les influences démocratiques qu'une source de tumultes et de désordres; le Prince d'Orange au contraire apprécioit,

^a *Archives*, Série I. T. IV. p. CH. ^b l. l. p. 4.

^c „Il devoit être médiocrement flatté d'un accord qui le mettoit sous la dépendance et le livroit à la merci des États" *Archives*, 1^e Série, Tome VIII. p. 413.

dans la participation plus ou moins directe des citoyens aux affaires publiques, la force nécessaire au gouvernement central pour garantir les libertés de tous contre la haute bourgeoisie, aspirant, par la sujétion des classes inférieures, à l'omnipotence politique. On a prétendu que lui aussi avoit admis en principe et introduit dans la pratique la subordination de l'Eglise au pouvoir civil. J'ai combattu cette opinion ailleurs. Loin de là, il semble avoir itérativement protégé les libertés de l'Eglise réformée, menacées par les Etats. Il fut le devancier de Maurice, on ne fera pas de lui le précurseur de Barneveldt ^a. Ami de la tolérance chrétienne, à un degré presque inconnu au milieu des haines et des préjugés de son époque, il avoit voulu la paix de religion entre luthériens et calvinistes, et même, aussi longtemps qu'il y eut quelque chance d'accord, entre protestants et catholiques; mais, attaché de coeur à la vérité évangélique, aux vérités communes remises en évidence par la Réforme et sur lesquelles repose l'édifice entier de la foi ^b, il n'eût pas permis que, sous le nom de tolérance, on forçât l'Eglise à tolérer chez ses ministres le renversement systématique de ses doctrines. Il n'eût pas consenti à donner droit de bourgeoisie ecclésiastique, par ordre supérieur et par mesure de police, à des opinions nouvelles; il eût provoqué un examen préalable et régulier par l'Eglise elle-même, seule appelée à décider des questions pareilles. Illustre défenseur de la liberté évangélique contre Rome et l'Espagne, il n'eût pas abandonné les Réformés orthodoxes à ceux qui, non contents de leur enlever les Eglises, vouloient encore, quand ils se réunissoient dans des

^a 1. 1. Tome VII. p. 83.

^b 1. 1. Tome. p. 1.

maisons particulières et dans des granges, les poursuivre à main armée et les punir, comme rebelles et perturbateurs du repos public. C'est pourquoi on est en droit d'affirmer que les sages avis de Guillaume-Louis à Maurice étoient, par leur énergie et par leur douceur, conformes à la haute politique, au noble caractère, à la vie entière de Guillaume-Premier.

Communément on considère les troubles excités par l'Arminianisme, comme un épisode déplorable sous tous les rapports, et beaucoup de personnes, même en désapprouvant les violences auxquelles les réformés orthodoxes furent en butte, estiment que ceux-ci y donnèrent lieu par un zèle peu éclairé et une ardeur excessive, d'autant plus regrettables, vû qu'on se disputoit sur des questions fort au-dessus de leur portée, et, quant à l'influence sur la vie chrétienne, d'un ordre très-secondaire. Ce misérable acharnement pour des problèmes métaphysiques ou pour des arguties forme, disent-elles, un bien triste contraste avec le dévouement sublime, qui fit souffrir et combattre au seizième siècle pour la grande et sainte cause du protestantisme chrétien.

Je ne saurois souscrire à ces reproches, ni partager ce dédain. Je ne prétends pas que cette crise égale, par la fraîcheur et la vivacité des convictions, soit les premiers temps de la Réforme, illustrés par la patience et le sang des témoins de Jésus-Christ, soit même les commencements de la lutte dans les Pays-Bas, pour la profession libre de l'Évangile; mais je crois qu'on se trompe fort, en supposant que, dans les différends qui agitérent l'Eglise réformée durant la Trêve avec l'Espagne, une

multitude ignorante et fanatisée par de remuants et ambitieux prédicateurs se méprit sur la nature et la gravité de la controverse, et qu'il ne s'agissoit en réalité que de querelles oiseuses, interminables par les entêtements vaniteux des docteurs, tout au plus de raisonnements subtils, objet d'étude pour le philosophe et d'indifférence légitime pour le croyant. C'est méconnoître les questions vitales qui se trouvoient au fond du débat; c'est rabaisser une manifestation de la foi chrétienne au niveau d'une surexcitation passagère; c'est surtout se former une fausse idée du degré de culture intellectuelle et morale que les populations protestantes avoient atteint partout, et particulièrement dans les Pays-Bas. Le mobile religieux, dans la formation de la République, n'avoit pas joué un rôle subalterne; le mouvement sérieux et profond de la Réforme, réveillant les consciences et ouvrant un asyle aux proscrits de pays divers, avoit fait surgir dans ces contrées (dans « ce maudit angle de pays, » comme le désignoit un Jésuite, et, selon nous, dans cette terre bénie et arrosée du sang des martyrs) une nation nouvelle, un peuple craignant l'Eternel, s'humiliant devant sa Parole, cherchant par dessus toutes choses le Royaume de Dieu. Beaucoup de fidèles, dans tous les rangs de la société, se rappeloient l'exemple de leurs pères, vivoient de nobles souvenirs, se nourrissoient de la Bible, se pénétoient du sentiment de responsabilité personnelle qu'inspire le contact immédiat de chaque âme avec la source divine de la vérité, et trouvoient, dans un salut gratuit accepté par le pécheur repentant, le principe de la sainteté des mœurs et de la foi pratique. Subordonnant tous les intérêts terrestres à la seule chose

nécessaire, de tels réformés, dans les classes inférieures, généralement dociles aux autorités établies en ce qui concerne le gouvernement des affaires d'ici-bas, montraient en matière de religion une susceptibilité extrême ; un vif sentiment de leur indépendance ou, pour mieux dire, de cette dépendance de Dieu seul, qui donne le droit et qui impose le devoir de sonder les S. Écritures, d'éprouver les esprits, et d'examiner toute opinion des hommes au flambeau de la lumière divine. Leur religion étoit personnelle et biblique, leurs convictions étoient inébranlables, parcequ'elles étoient enracinées dans les âmes, auxquelles un rayon d'enhaut avoit montré la voie unique de paix et de salut. Loin donc de traiter la résistance populaire aux prétentions des Arminiens et de leurs alliés politiques avec mépris, on devroit plutôt reconnoître, ici encore, que dans le témoignage de la conscience il y a, pour l'homme même vulgaire, une évidence plus forte que tous les raisonnements, par lesquels une dialectique puissante ne réussit que trop souvent à entraîner et à éblouir les esprits. Instruits à l'école de la Bible et de l'histoire de leur pays, ces gens simples et illettrés, artisans, paysans, menu peuple, avoient mieux l'intelligence des graves questions à l'ordre du jour que beaucoup de personnages haut placés dans le monde littéraire et social. En vain s'efforçoit-on de leur faire accroire que les Etats de Hollande, en s'ingérant des affaires de l'Eglise, ne dépassoient pas les bornes de leur autorité, qu'on devoit donc rendre à César ce qui est à César, et que, malgré les divisions apparentes, tous, sur les grands points de doctrine, étoient ou seroient bientôt facilement d'accord. Ils comprenoient

parfaitement qu'il s'agissoit de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, de sauvegarder les grands principes de la Réforme, de maintenir l'indépendance de l'Eglise, son influence légitime et salutaire dans la République, et surtout d'assurer, dans la sphère ecclésiastique, l'enseignement fidèle des vérités fondamentales de sa foi. Devant la sincérité de leur coup-d'oeil venoient s'évanouir les sophismes. Ils savoient qu'une Eglise Chrétienne, bien qu'elle enjoigne l'obéissance consciencieuse aux pouvoirs publics, doit, en ce qui concerne ses croyances ou son organisation, repousser toute intervention étrangère, à moins de devenir infidèle à son divin Roi, et que, si l'autorité civile a un droit de surveillance au nom de l'Etat, elle n'en a aucun à régler les intérêts spirituels de la communauté religieuse. ¹⁾ Ils savoient que dans les Pays-Bas on avoit

¹⁾ M. H. Martin dans son *Histoire de France*, que je ne connoissois pas encore et dont je viens de lire les pages sur les arminiens et les gomaristes (xi. 144—152) avec beaucoup d'intérêt, est assez favorable aux arminiens, et il estime que les calvinistes avoient suivi, avec une inflexible logique, une voie funeste. « Barneveldt étant le patron des arminiens, Maurice, » écrit-il, « prit parti pour les gomaristes. La déposition et l'exil des pasteurs arminiens eût suffi peut-être pour le fanatisme calviniste; ce ne fut point assez pour les féroces ambitions qui se cachaient sous le masque du fanatisme. Il fallait à Maurice le sang de Barneveldt. » Bien que souscrivant ainsi aux opinions généralement reçues, cet auteur, instruit et judicieux, entrevoit la vérité. Il reconnoît « que Grotius et une partie de ses amis joignoient à la foi en la liberté de conscience une tendance fort différente, une certaine inclination pour la hiérarchie qui devait être suspecte au presbytérianisme réformé. » De même il observe que « la suprématie du magistrat civil sur tout ce qui tient au culte et à l'organisation religieuse, » suprématie que s'arrogeoient les Etats de Hollande, étoit conforme à la doctrine de l'*Érastianisme*, dont les conséquences furent si fatales en Angleterre. Puis il ajoute : « Arminius

commencé et continué la guerre, par dessus tout autre motif, pour la religion, *religionis ergo*, et que, le dévouement à la cause évangélique ayant formé entre les Provinces-Unies le noeud le plus indissoluble et fourni à l'opposition contre la puissance espagnole le véritable point d'appui, il y avoit injustice et absurdité à prétendre que les droits et les libertés de l'Eglise réformée, ses rapports avec l'Etat, et jusqu'à son existence publique, fussent subordonnées, dans chaque Province, au bon plaisir des autorités locales. Ils savoient qu'une Eglise n'ayant de lien spirituel que sa foi commune, cette foi est la règle librement acceptée par tous ceux qui en sincérité lui appartiennent, et que, sans se renier et se dissoudre, l'Eglise ne sauroit permettre que ses ministres, substituant

n'avoit pas suffisamment distingué le droit de surveillance sur le culte, qui appartient à l'autorité publique, du droit de réglementer le culte, qui n'appartient qu'à la libre association des croyants.» Là git en effet l'erreur capitale de Grotius et de Barnevelt, transportant le droit civil dans la sphère ecclésiastique, et prescrivant à l'Eglise de tolérer ce qui lui sembloit intolérable, en d'autres termes, de renier sa foi. — Grotius écrit, dans son apologie: «*Hollandiae et Westfrisiae proceres eo semper propenderunt ut dissidentes ferrentur, non sub eodem imperio tantum, sed et in Ecclesia.*» Prescrire l'union dans l'Eglise, mais voilà précisément ce qui n'étoit pas de leur ressort. Les Etats, selon lui, ne vouloient pas opprimer les contra-remoutrants, libres de professer leur opinion, sauf communion fraternelle avec les fauteurs de l'opinion contraire. Mais cette condition pour les Réformés étoit inadmissible et cette équité et charité apparentes étoient une véritable dérision; car la tolérance forcée d'opinions contradictoires, les unes conformes, les autres contraires à la foi de la communauté, introduit dans l'Eglise un germe de mort, et la livre, par l'intervention du pouvoir civil, à ses antagonistes. — Quant à ce que dit M. Martin que «les arminiens repousoient le principe de la persécution,» voyez ci-dessus (par ex. p. 29) où ils en étoient dans la pratique.

leurs opinions à ses doctrines et abusant ainsi de la mission qu'elle leur confère, viennent, en son nom, combattre les vérités qu'elle proclame. Réalisant la promesse du Psalmiste: « l'entrée de tes paroles illumine et donne de l'intelligence aux simples », ils savoient, ils sentoient, avec le tact départi au fidèle, que les raisonnements captieux de leurs adversaires tendoient à obscurcir et à mettre en oubli la grande vérité qui détermina la Réforme, la justification par la pure et souveraine grâce de Dieu. Ayant obtenu par le sang de Jésus-Christ, qui purifie de tout péché, le repos de leur âme, il leur étoit aisé de s'apercevoir qu'il falloit torturer les expressions de leurs livres symboliques, pour ne pas y lire la condamnation réitérée et formelle de tout salut conditionnel, où viendrait se mêler en quelque sorte, à l'oeuvre accomplie et parfaite du Sauveur et à son sacrifice expiatoire, le mérite prévu du croyant. Évidemment pour eux l'ensemble de la révélation étoit en cause; il y avoit une liaison intime entre la négation des articles dans lesquels on s'efforçoit de limiter la controverse, et celle de bien d'autres points encore, relatifs à la nature déchue, au pardon et au renouvellement de l'homme pécheur. ¹⁾ Repoussant de toutes les

¹⁾ M. Hallam, dans son beau travail sur l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre, fait deux remarques, également applicables aux Eglises réformées en général, pour démontrer que l'arminianisme est contraire aux doctrines de l'Eglise anglicane. Premièrement, la réserve extrême et, pour ainsi dire, la sainte terreur avec laquelle est abordé, est effleuré dans les 39 Articles le dogme de l'élection, est, selon lui, une preuve de plus qu'on considéroit ce dogme comme nécessaire et indubitable. « It is manifest that the framers of the articles of our church came, as it were, with averted eyes to the Augustinian doctrine of predestination . . . : but this very reluctance to inculcate the tenet is so expressed as to

forces de leur âme la doctrine impie que Dieu est l'auteur du péché ¹⁾ ils se rappeloient que la foi doit être opé-

manifest their undoubting belief in it. » *Constitutional History of England*. II. 39. (ed. Baudry). Ensuite le système arminien ne sauroit, dit-il, en aucune façon se concilier avec la confession dans son ensemble. « Upon other subjects intimately related to the former, such as the penalty of original sin, and the depravation of human nature, the articles, after making every allowance for want of precision, seem totally irreconcilable with the scheme usually denominated Arminian. » l.l. — De même M. Macaulay atteste que le désaccord avec les puritains n'avoit eu d'abord pour objet que des observances cérémonielles et que, quant à la foi dogmatique, le calvinisme avoit longtemps régné dans l'Eglise anglicane sans contradiction. « There had been no serious quarrel between the contending parties on points of metaphysical theology. The doctrines held by the chiefs of the hierarchy touching original sin, faith, grace, predestination, and election, were those which are popularly called Calvinistic. » *History of England*. I. 77. — Ce double témoignage d'écrivains qui ont une si grande et légitime autorité, est d'autant plus remarquable, vû que tous deux donnent décidément la préférence à l'arminianisme; selon M. Macaulay, « a doctrine less austere logical than that of the early reformers, but more agreeable to the popular notions of the divine justice and benevolence; » selon M. Hallam : « a more reasonable and less dangerous theory on the nature and reward of human virtue than that which the fanatical and presumptuous spirit of Luther had held forth as the most fundamental principle of his Reformation. »

¹⁾ De nos jours encore, on n'attribue que trop souvent aux Réformés, et particulièrement au Synode de Dordrecht, des énormités pareilles. Il convient de renvoyer aux confessions des Eglises Chrétiennes, comme le fit le Synode lui-même, dans une adjuration solennelle à la fin de ses Canons. Après avoir énuméré les calomnies auxquelles la foi réformée étoit en butte, il ajoute : « Quotquot nomen Servatoris nostri Jesu Christi pie invocant, eos Synodus hæc Dordrechtana per nomen Domini obtestatur, ut de Ecclesiarum Reformatarum fide, non ex coacervatis hinc inde calumniis, vel etiam privatis nonnullorum, tum veterum tum recentium doctorum dictis, sæpe etiam aut malâ fide citatis, aut corruptis, et in alienum sensum detortis, sed ex publicis ipsarum Eccle-

rante par la charité, mais, sauvés par grâce, ils vouloient, humblement et hautement, en reporter sans partage la gloire à l'auteur divin de leur salut. Si donc, acceptant de coeur la vérité pour laquelle leurs ancêtres avoient affronté la mort sur les champs de bataille et sur les bûchers, ils se préparoient à se rendre en exil plutôt que de renoncer à la libre profession de leur espérance pour le temps et pour l'éternité, ce n'étoit pas par attachement obstiné et puéril, soit à des opinions d'une médiocre importance, soit même à des erreurs funestes; c'étoit parceque, Chrétiens simplement bibliques, ils se rencontroient avec les Chrétiens les plus illustres par leur science, dans l'unité et la simplicité d'une même foi, de cette *foi centrale*, trésor commun du peuple de Dieu, qui se résume en un seul nom Jésus-Christ et en un seul mot la grâce; Jésus-Christ, mais Jésus-Christ reçu, saisi, invoqué, aimé, adoré comme le Dieu-Sauveur; la grâce, mais une grâce jalouse, qui ne veut entendre à aucun partage avec les mérites de l'homme, et qui ne peut se rendre tant bien que mal que par cette accumulation de St. Jean: « grâce pour grâce, » ou par le pléonasme de St. Paul: « gratuitement par grâce »^a.

A bon droit Duplessis-Mornay, déplorant les erreurs d'Arminius, s'écrioit: « nous secouons nous-mêmes l'article fondamental de la vraie Chrétienté et le principe de notre réformation. » A bon droit les Réformés voyoient, ou prévoyoit, dans la doctrine des Arminiens un retour vers le Papisme. L'expérience a justifié leurs crain-

siarum Confessionibus et ex hac orthodoxae doctrinae declaratione, unanimi omnium et singulorum totius Synodi membrorum consensu firmatâ, judicent. »

^a ADOLPHE MONOD, *Exclusisme ou l'unité de la foi* (Paris 1853).

tes. Les écrits du célèbre Grotius lui-même trahissent la tendance à se rapprocher de Rome, aux dépens même du principe vital de la Réforme. Ces affinités secrètes apparoissent avec éclat dans l'histoire de la Grande-Bretagne et dans le sort tragique de la race infortunée et coupable des Stuart. 1) L'arminianisme envahit l'Eglise anglicane; dès lors on vit, par des innovations successives, reparoître le culte superstitieux qu'on avoit quitté; le pouvoir épiscopal renouvella les prétentions hiérarchiques, et, formant alliance avec le pouvoir civil, introduisit la persécution religieuse et favorisa le despotisme politique. La résistance à ces fausses doctrines, violemment imposées à une nation dont le caractère avoit acquis dans les luttes du seizième siècle une vigueur nouvelle, sauva l'Angleterre, en y faisant triompher la vérité chrétienne, source et garantie de la liberté religieuse et de toutes les autres libertés. Le principe et le nerf de cette résistance salutaire ce fut la Réforme, mais la Réforme complète et vigoureuse, hardie devant les hommes par soumission humble et entière à la Parole de Dieu; ce fut le protestantisme, mais le protestantisme dans sa pureté évangélique et avec cette pieuse inflexibilité, qui, sous le nom de calvinisme, de presbytérianisme, et de puritanisme, fut l'objet souvent du blâme, de la moquerie, et du mépris. Je n'ai garde de justifier ou d'atténuer les

1) M. Hallam me semble entraîné par sa défaveur envers les principes de la Réforme, lorsqu'il donne aux plaintes de la Maison des Communes, conjointement contre l'arminianisme et le papisme, le nom de *bigoted clamour*, et ne voit dans le zèle des évêques pour la prérogative royale qu'un fait passager et accidentel. Néanmoins il avoue que ces théories pouvoient frayer le chemin à la restauration de la foi catholique.

écarts et les excès qui chez les puritains aussi, séduits par des idées mystiques, ou entraînés par des passions diverses, vinrent déshonorer leur cause; mais les erreurs et les foiblesses des hommes ne doivent pas faire oublier que la cause même étoit juste et sainte et que, seuls, les puritains formèrent à l'Eglise de Rome une opposition efficace. A une époque où ils étoient en butte à de violentes haines, un des plus sages conseillers de la Reine Elizabeth, le judicieux Burleigh, sans les affectionner beaucoup, leur rend ce témoignage ^a, et, de nos jours, trois historiens, et des plus illustres, concourent à leur réhabilitation complète. En combinant les observations de M. Macaulay, de M. Guizot, et de M. Bancroft sur la nature et l'influence de la Réforme, il en résulte, d'abord, que la race anglo-saxonne, en Europe et en Amérique, doit sa grandeur et le succès final de ses révolutions, entreprises pour la cause d'une liberté réelle, au protestantisme; ensuite que, si le peuple anglois est devenu protestant, c'est au puritanisme, au calvinisme, en Écosse et en Angleterre, qu'on doit attribuer ce changement salutaire et ces magnifiques résultats ^b.

^a „The Puritans are over squeamish and nice, yet with their careful catechising and diligent preaching they bring fort that fruit which your most excellent majesty is to decire and wish; namely the lessening and diminishing the Papistical numbers.”

^b „For political and intellectual freedom and for all the blessings which political and intellectual freedom have brought in their train, England is chiefly indebted to the Reformation.” MACAULAY.

Pourquoi la Révolution d'Angleterre a-t-elle réussi? „Ce fut, au XVIII^e siècle la fortune de l'Angleterre que l'esprit de foi religieuse et l'esprit de liberté politique y régnoient ensemble... Les novateurs religieux avaient une ancre à laquelle ils tenaient, une boussole à laquelle ils croyaient... L'Evangile étoit leur grande charte;... ils s'humiliaient, malgré leur orgueil,

Il en fut de même dans les Pays-Bas. Là aussi, sous la dénomination injurieuse de puritains ¹⁾, on se moquait de la fidélité dogmatique des réformés orthodoxes et de la sévérité de leurs mœurs; là aussi on remarque de l'exagération, du formalisme et, sinon trop de zèle, du moins trop peu de charité; mais ce parti puritain, objet de dédain et d'antipathie, même pour beaucoup de protestants, n'en étoit pas moins le parti évangélique et national, et, si les ultra-réformés, par l'intempérance de leur zèle, causèrent souvent à Guillaume I de graves embarras et firent quelquefois échouer ses combinaisons, ce fut néanmoins dans ce parti, décidément résolu à ne pas se laisser enlever, en tout ou en partie, des droits dont l'exercice lui sembloit un devoir, c'est dans le parti puritain et calviniste, que le Prince eut son plus ferme soutien. Sans l'énergie et la persévérance de ce parti, une réconciliation dangereuse eût été inévitable, et si en 1618 l'intervention oppor-

¹⁾ Avec beaucoup de finesse Barneveldt, interrogé à cet égard, tâcha d'écarter ce que l'épithète avoit de blessant. « Seyt dat hy meest alle de predicanten al hout puriteins; verstaande 't wordeken puritains dat ze de religie in leere en ceremonien hier te lande zulks hebben als in Engeland versogt wert. » *Interrogatoires*, p. 250.

devant cette loi qu'ils n'avaient point faite." — „La gravité morale et le bon sens pratique des vieux puritains persistaient chez la plupart des Américains admirateurs des philosophes français; et la masse de la population américaine demeurait profondément chrétienne, aussi attachée à ses dogmes qu'à ses libertés." GUIZOT.

„Puritanism was a life-giving spirit; activity, thrift, intelligence, followed in its train and, as for courage, a coward and a Puritan never went together. „He that prays best, and preaches best, will fight best;" such was the judgment of Cromwell, the greatest soldier of his age. . . Puritanism was Religion struggling for the People. . . But for the Puritans, the old religion would have retained the affections of the multitude. . . That the English people became Protestant is due to the Puritans." BANCROFT.

tune de Maurice ne lui fût venu en aide, sa défaite, exposant la République affoiblie à des périls certains, eût produit des conséquences incalculablement funestes pour les intérêts généraux du Protestantisme et les nobles destinées de la Maison d'Orange-Nassau.

Afin d'apprécier l'imminence et la grandeur du danger, il suffit de jeter un coup d'oeil sur la situation des Provinces-Unies et de l'Europe en général. Vraisemblablement la guerre civile eût éclaté et les arminiens, bon gré mal gré, eussent trouvé leur appui naturel dans les catholiques, dont le nombre étoit considérable et auxquels leurs co-religionnaires étrangers eussent tendu la main. « Dans les endroits où il y a plus de papistes, » écrit l'ambassadeur Carleton, « les Remontrants y dominent et les papistes sont généralement pour eux. » Il ajoute: « Si les arminiens n'ont pas de penchant pour le papisme, comme on les en soupçonne, cependant au cas que, comme cela arrive souvent dans les tumultes populaires, les choses en viennent au point qu'on appelle un secours étranger, il est aisé de prévoir à qui cette faction aura recours. » En Frise on croyoit déjà devoir se prémunir contre les menées des Catholiques « La communauté des intérêts eût entraîné vers des alliances inévitables. A. l'extérieur la cause protestante en Europe étoit plus que jamais menacée. Malgré de graves échecs, l'Espagne, avec ses nombreux soldats et les trésors des Indes,

a „Men heeft sekere resolutie te werke geleyt voor eenige tyt genoemen, daerby die papisten uyt die stemminge van die volmachten gesloeten worden, waertoe men te voren noyt wel en heeft connen commen, ende tegenwoordelyc groote redeuen heeft gehad, omdat die voorn. papisten tegens den tegenwoordigen lantdach sonderling die ooren opgestoken ende na die regeringe getracht hebben.” p. 477.

étoit bien redoutable encore; intimement unie, par intérêt de religion et de famille, à la puissante Maison d'Autriche, elle dominoit, conjointement avec cette dynastie ardemment catholique, l'Allemagne et enserroit la France par ses possessions en Italie et dans les Pays-Bas. La froideur et la désolante apathie de la plupart des Princes protestants avoient grandement contribué dans l'Empire aux progrès de la restauration romaine. L'Angleterre étoit paralysée par l'inertie et les velléités pusillanimes de son méprisable Souverain. L'avertissement sérieux du sage Mornay, craignant en 1607 les discordes civiles, fomentées par l'artifice des voisins, étoit bien plus encore de saison dix ans plus tard, puisque non seulement la désunion dans la République avoit pris un développement funeste, mais qu'en outre les périls extérieurs étoient beaucoup plus grands. En France la Reine-régente, inclinant vers l'Espagne, avoit abandonné la politique vigoureuse de Henri IV, sans que rien ne pût faire prévoir qu'elle seroit bientôt reprise avec une ardeur nouvelle par Richelieu. La Trêve de 12 ans alloit bientôt expirer, et déjà les adhérents de l'Espagne, calculant les conséquences inévitables de l'animosité croissante dans la République, se réjouissoient d'avance par la perspective de l'avenir qui sembloit réservé à ce foyer d'hérésie et de rebellion ^a. Que les Etats de Hollande, ne rencontrant

^a „Men kon wel verstaan, als men niet geheel zinneloos was, dat der Magistraten handelwijs strekte om het Land van binnen zijne krachten en zenuwen zoo te verzwakken dat het tegen de uitgaande trêves niet magtig zou zijn den gemeenen vijand behoorlijk wederstand te doen. Waarom ook de gespannoliseerde Papisten dit alles met vreugde aanzagen en lachten in hun vuist; ook de vijanden buiten in de Spaansche en Paapsche landen.” TRIOLANDT.

pas d'obstacle dans l'autorité du Stadhouder et des Etats-généraux, et poursuivant ainsi, malgré les plaintes et les clameurs, leurs audacieuses tentatives, eussent réussi ou non à écraser la résistance; qu'ils eussent éteint le feu ou, ce qui est plus probable, attisé l'incendie en s'imaginant l'éteindre, la République, déchirée par le prolongement de la lutte ou énervée par un triomphe fatal, fût, selon toutes les apparences, retombée sous la tyrannie de Rome et sous le joug des Espagnols.

Je termine. J'ai désiré me prononcer avec réserve sur des événements et des personnages si diversement jugés et sur lesquels on promet des renseignements nouveaux. Toutefois la correspondance publiée dans ce Volume m'autorise à dire que Maurice, dans son opposition à l'aristocratie communale, entraînée à des mesures persécutrices, a été, jusqu'à la fin d'août 1618, fidèle au précepte; «fais ce que dois, advienne que pourra.» Au point de vue de ceux qui apprécient dans la Réforme évangélique, pour notre pays et pour les plus grands intérêts de l'humanité, un bienfait immense, on peut hardiment affirmer qu'il n'y avoit rien d'exagéré dans les louanges que le Comte Guillaume-Louis, donne au Prince Maurice: «Le devoir que v. Exc. faict, contente tous ceux qui sont vrais patriotes, et ils donnent louange à v. Exc., jusqu'au ciel, comme libérateur et conservateur de la patrie et religion reformée, estant si strictement unis qu'ils sont inséparables.» ¹⁾

Le Prince pouvoit accepter cet éloge. Personne, si ce n'est le Comte lui-même, ne l'avoit mieux mérité.

¹⁾ p. 22*.

La Haye, juin 1858.

Pécis
REVUE HISTORIQUE.

∴ Après avoir exposé l'origine de *la crise religieuse et politique* qui vers l'an 1617 devint menaçante et amena la CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE DE MAURICE ET GUILLAUME-LOUIS; il m'a semblé nécessaire, en renvoyant pour une étude plus approfondie aux lettres-mêmes, de donner un aperçu succinct de cette partie si intéressante de notre Recueil.

ainsi que la seconde.

La première lettre est antérieure de quelques mois au commerce épistolaire régulier et intime ¹⁾ que les événements de plus en plus menaçants établirent en 1617.

Elle nous transporte au centre de la question, *in medias res*.

„J'ay entendu”, écrit le Comte, ²⁾ „comment les dissensions en la religion sont venues au plus hault degré, et que, à la première assemblée des Estats d'Hollande, on prendra une finale résolution, et que les bonnes villes et quelques uns de la noblesse s'auroient à la dernière assemblée des Estats vivement opposées et ne vouloir endurer changement de la religion réformée, en laquelle Dieu les avoit l'espace de quarante ans si miraculeusement conservées.”

Et, afin de combattre le penchant du Prince à ne pas se mêler de ce qui néanmoins le concerne, le Comte ajoute un avertissement sérieux: „J'ay entendu qu'il y avoit grande apparence de quelque bon succès, si v. Exc. les seconderoit de son costé, comme la conservation de l'Estat en requiert et vostre charge et intérêt particulier vous doit convier. Or de l'affection de v. Exc. personne ne se doute, mais je ne vois comment elle peut, en ceste conjuncture des affaires, demeurer sans s'entremestre en aucune manière; car d'un costé, si v. Exc. laisse échapper cette occasion, qui ne voit que le mal sera puis après incurable, et que par la dissension cet Estat tombera entre les mains de leur cruel ennemi, demeurant le reproche sur les espauls de v. Exc., que, pour n'offenser aucuns en

¹⁾ La plupart de ces lettres sont, ou la minute autographe, ou la copie du secrétaire avec le *manu propriâ comitis* en marge.

²⁾ Le 27 Mars 1616.

une affaire contre son coeur, icelle auroit procuré sa propre ruine, ou, ce que Dieu ne veuille, par pusillanimité et froideur en la religion, chargé l'ire de Dieu tant sur l'Estat que sa personne propre." ¹⁾

Personne ne peut contester au Stadhouder le droit et le devoir d'intervenir. „Ne sçay comme quelqu'un en cet Estat pourra avec fondement trouver mauvais que v. Exc. s'interpose et cherche moyens légitimes et convenables à sa vocation, soit par remonstrance ou intermise, afin que l'estat peult demeurer en concorde et union, et la religion réformée maintenue." En effet il s'agit de cette religion, laquelle „est le sang, voire le coeur mesme de cet Estat et c'est toucher au point d'honneur de cet Estat et de v. Exc. en particulier, qu'elle y soit opprimée." ²⁾

Une année environ s'écoule. Irrités de la résistance, les magistrats arminiens multiplient les vexations, les menaces. La situation devient de plus en plus tendue. Maurice, alarmé, a recours au Comte. Que doit-on faire, à son avis, pour obvier au danger d'une complète désunion?

Le 17 janvier 1617 celui-ci répond: „V. Exc. ne sauroit être surprise que je partage sa juste sollicitude par rapport à ces dangereuses disputes touchant la religion; certes les façons d'agir sont étranges et semblent contraires à toutes maximes d'Etat; du moins elles sont en opposition si directe avec les anciens et fermes fondements du notre qu'il faut être complètement aveugle pour ne pas s'appercevoir que l'oppression de la religion réformée, pour laquelle on a combattu durant quarante années avec une bénédiction singulière, amènera la perte de la liberté du pays; chose à laquelle personne n'est plus intéressé que v. Exc. et sa maison. C'est pourquoi je prie ardemment que Dieu vous donne du courage et de la

¹⁾ Dans une lettre que je n'ai pu découvrir.

²⁾ p. 3*.

prudence, pour vous acquitter envers Dieu et la patrie de vos hautes fonctions en telle sorte que la religion et la patrie soyent conservées, ou que du moins v. Exc. en ait le coeur en repos et la conscience nette." 1)

Voici, en réunissant divers passages, quelques idées que le Comte met constamment en première ligne.

Incontestablement *la Religion Réformée* est en cause. On ne tend à rien moins qu'à persécuter l'Eglise même qui a fondé l'Etat. — Maurice ayant écrit: „Utenbogart et les siens disent que eux sont la vraie église réformée et que ces disputes ont esté de tout temps" 2); le Comte répond: „que Uytenbogardt maintient que sa religion est réformée, je laisse la décision à l'Eglise réformée de toute l'Europe, mais cela est notoire que, depuis le commencement de la guerre, on n'a pas presché ces nouveautés aux Eglises du Pays-Bas, et que toutes ces procédures tendent à l'extirpation de la religion réformée, laquelle on a presché plus que quarant ans et laquelle est le pillier de la république; on la bannit hors les Eglises et la dépossède par force illégitimement, et persécute ceux qui font profession tyranniquement et par violence. 3) On travaille à supprimer la religion, laquelle est le fondement et le lustre de cet Etat. 4) Il n'est pas mieux que parler rondement et monstrier au vray le tort qu'ils font à l'Etat, et que leurs procédures tendent manifestement au changement d'iceluy par le changement de la religion, et qu'on ne peut laisser opprimer ny tyranniser ceux-là qui en désirent continuer à faire la profession, comme je tiens qu'on est obligé de les prendre en protection, en cas qu'on ne voudroit entendre à raison; à quoy l'événement monstiera le plus salutaire conseil et plus propres moyens pour y conserver le pays et mettre une fois une fin à toutes pratiques dangereuses." 5)

1) p. 4* sv.

2) p. 16*.

3) p. 28*.

4) p. 39*.

5) p. 46*.

Il s'agit de la *religion* d'abord, mais en outre le gouvernement et même l'existence de l'*Etat* est en péril. Sapée par ces divisions intestines, la République devient impuissante contre les Espagnols. „On vise à un changement dangereux en nostre Estat. 1) Par la dissension cet Estat tombera entre les mains de leur cruel ennemi.” 2)

Le Comte désire une solution *régulière et pacifique*. La convocation du Synode *national* est le seul remède. 3) En attendant on doit protéger les Réformés contre une partialité et une injustice intolérables. Introduire, par l'influence du magistrat, des ministres arminiens, forcer ainsi les fidèles à abandonner les temples aux hétérodoxes, leur interdire toute réunion religieuse, ceci ne peut durer. „Il faut rendre aux communautés la libre élection, d'après l'Ecriture et une possession de quarante années; il faut permettre à la communauté ancienne de prêcher, comme ci-devant dans l'Eglise, soit tour à tour, soit en assignant des Eglises séparées et des ministres, proportionnellement au nombre des auditeurs, à chaque parti.” 4)

Se prononçant contre de si criantes iniquités, il insiste sur une *réparation immédiate*. Ceci étoit de la plus haute importance. Car, avec une modération apparente, ne refusant pas absolument le Synode national, se bornant à déclarer que la convocation n'étoit pas opportune, qu'il falloit la différer et qu'un Synode provincial étoit indispensable, par de tels moyens évasifs, par des délais, on pouvoit perpétuer le provisoire et rendre impossible le redressement d'une violation manifeste des droits de l'Eglise établie. Le Comte revient sans cesse à cette idée; avant tout les Réformés doivent être réintégrés dans leurs droits; sans cela rien de plus facile que de maintenir l'injustice par des ajournements sans fin. — „Il me semble que tout gist en cela, qu'on obtienne en cette conjuncture que les contra-remonstrants prêchent aux églises par tour, et

1) p. 1*.

2) p. 2*

3) p. 33*.

4) p. 5*.

qu'après qu'on délibère sur des remèdes; car autrement par un dilay on se trouvera amusé, à quoi il faut surtout avoir esgard qu'on ne soit mocqué puis-après. ¹⁾ Les députés de Groningue sont chargés de demander un Synode national, à condition que préalablement les contra-remoutrants soient rétablis dans la jouissance de ce dont on les a arbitrairement dépossédés. ²⁾ Je crains que on cherche délay pour amuser ceux de la religion réformée et, comme par longue possession, continuer à les poursuivre et à la fin du tout déraciner, à quoy on doit avoir bien esgard et travailler que premièrement ceux de la religion soient réintégrés en leur possession. ³⁾ Il faut surtout insister et diriger les affaires que ceux de la religion réformée soient premièrement réintégrés en leur possession de prêcher aux églises, et puis après presser la convocation d'un synode national, selon la coustume de ce pays, et sur iceluy remettre les différens, comme l'unique remède et manière observée par toute la chrestienté. ⁴⁾ Si longtemps qu'ils peuvent user de dilaies pour empêcher les prêches aux églises, je ne voy nulle apparence d'une bonne issue, et tiens que la conservation du pays et maintièment de la religion réformée gist qu'on presse avec couraige et vigueur la liberté de prêcher aux églises, pour le moins par tours, jusqu'à un légitime concile national, on que on leur concède des églises à part, tels qu'ils soient capables pour recevoir le nombre des auditeurs et non plus tant estre outragés à l'appétit des passions de leurs adversaires." ⁵⁾

Au nom de leur souveraineté les Etats se croyoient en droit de soustraire les plaintes contre les autorités municipales à l'examen des Cours de justice. Il est intéressant de voir à quel point Guillaume-Louis est indigné qu'on enleve ainsi aux citoyens la plus précieuse garantie. — „On veut affoiblir l'autorité de la Cour provinciale. ⁶⁾ Ceci tend manifestement à l'oppres-

¹⁾ p. 14*.

²⁾ p. 30*.

³⁾ p. 33*.

⁴⁾ p. 30*.

⁵⁾ p. 30*.

⁶⁾ p. 1*.

sion de la religion réformée; il faut donc avoir soin que la Cour soit maintenue dans l'administration de la justice; ces menées sont dignes de Catilina et de Machiavel." ¹⁾

Il condamne non moins fortement les tentatives de mettre la force militaire au service du parti arminien. „On trouve ici fort étrange la proposition qui sera faite à l'assemblée de Hollande que les magistrats pourront se servir des troupes contre ceux de l'ancienne religion. ²⁾ J'ay veu une lettre qu'on auroit mis en avant de tirer les gens de guerre hors le serment d'obéissance de vostre Exc., ce que je ne peu croire; tant moins qu'à la faction du Comte de Leycester ceux d'Hollande ont débattu pour un des premiers privilèges et assurance en leur estat." ³⁾

Des intrigues pareilles mériteroient un répression sévère. — „Ici, on est d'avis que la conservation du bien public exigeroit plutôt qu'on intentât une *procédure criminelle* à ceux qui font de telles propositions. „Les prétextes qu'ils mettent en avant pour persécuter les réformés, sont si absurdes qu'en vérité on devroit procéder contre tous ceux comme criminels, qui sont si audacieux d'oser opprimer la religion réformée, comme le fondement et l'unique pilier sur lequel la liberté des provinces confédérées repose. ⁴⁾ Je m'estonne qu'on ose si impudemment s'en couvrir du prétexte de l'infraction de l'autorité publique, laquelle est si ouvertement enfreinte et foulée au pieds par l'oppression de la religion, que tous ceux qui en sont coupables sont plustost tenus de s'excuser devant l'Estat et rendre compte de leurs procédures." ⁵⁾

Une résistance énergique est le seul moyen de prévenir de fâcheuses extrémités. „Il faut répliquer nerveusement. ⁶⁾ Je

¹⁾ „rechte catilinarische practiquen, schoone pretexten en machiavellistische streecken." p. 24^e sv.

²⁾ p. 13^e.

³⁾ p. 28^e.

⁴⁾ p. 34^e.

⁵⁾ p. 50^e.

⁶⁾ p. 45^e.

perds patience quand je vois que nos bons patriotes dans leur simplicité se laissent, comme des enfants, leurrer par des poupées, ^{a)} ne montrant pas un zèle et un courage égal à celui que leurs antagonistes déploient pour renverser les anciennes maximes, pour affaiblir et desservir considérablement la République, et surtout aussi pour mettre en évidence et rendre ridicule la pusillanimité des bons, ce dont ils se glorifient, redoublant d'amertume. Je ne dis pas ceci pour exciter v. Exc. à des partis extrêmes; je ne saurois les conseiller encore; mais pour vous avertir que, si vous ne trouvez moyen promptement de pourvoir aux affaires, les Arminiens eux-mêmes prendront occasion de laisser venir les choses à des extrémités."

Même alors, à l'obstination et la violence il ne faudra opposer que des moyens *réguliers* et *légitimes*; il faudra faire valoir, contre les prétentions et l'outrecuidance provinciales, l'autorité des Etats-Généraux et celle du Stadhouder et vaincre ainsi l'opposition dans deux ou trois provinces par la majorité du gouvernement central. „Vostre Exc. sera contrainct, avec pluralité des provinces, d'y penser aux remèdes, qui sont en tel cas nécessaires pour la conservation de l'Estat, laquelle infailliblement dépend du maintiènement de la religion réformée et de ceux qui font profession d'elle." ¹⁾ Le Stadhouder devra user de ses droits, se rappeler ses devoirs et sa responsabilité. „Je prie v. Exc. de vouloir, selon sa prudence, peser l'importance de cette affaire et prendre cette occasion et le maintien de la religion réformée tellement à cœur, ainsi que la conservation de l'Estat et son particulier intérêt le requiert, et affin que peut demeurer en son entier la grande et immortelle renommée laquelle v. Exc. à bon droit s'est acquise, d'avoir si vaillamment et

a) „Ick verlies de patientie dat sich onse goede slechte patrioten, gelyck de kinderen, met popkens laten stillen." p. 23* sv.

¹⁾ p. 34*.

constamment combattu pour la conservation de sa patrie et de la religion réformée. ¹⁾ Chasser ceux de l'ancienne religion hors des Eglises qui leur appartiennent, ne peut se faire légitimement ou légalement par quelques magistrats; et v. Exc. est tenue, devant Dieu et la république, de veiller à ce que cela n'arrive. ²⁾ Tous les bons patriotes de mon gouvernement tiennent pour remède unique que v. Exc. interpose avec discrétion et à temps son autorité légitime. ³⁾ Il est temps que v. Exc. vise sur l'assurance de l'Estat, qui gist en la conservation de sa légitime autorité, en laquelle v. Exc. se doit et peut maintenir par légitimes moyens et procédures. ⁴⁾

Dans ces moments difficiles, le penchant de Maurice à éviter les luttes politiques, son habitude à se résigner aux volontés des Etats de Hollande, pouvoit tout perdre. Le Comte craint l'ascendant et les belles paroles d'Uytendogaert et de Barneveldt; et se défie, non des bonnes intentions du Prince, mais de sa persévérance et de sa fermeté.

Ce n'étoit pas sans raison; car, après avoir, en janvier, commencé à prendre la cause en main, déjà en février Maurice semble foiblir. Il trouve les conseils du Comte trop hardis. „Vous m'exhortés de tenir la main que ceux de la religion réformée puissent prêcher par provision aux églises si bien que les autres, et cela aux villes où que les Arminiens sont maistres; c'est à quoy je travaille; mais les affaires sont en cet estat que je crois que ce seroit beaucoup faict s'ils pouvoient obtenir liberté de prêches en quelque grange ou maison, et cela aux villes de Rotterdam, Schoonhoven, Bril” ⁵⁾. — C'étoit là un acquiescement à ce que lui-même, déjà en 1616, avoit jugé intolérable. ^{a)} La réplique du Comte

¹⁾ p. 3°.

²⁾ p. 7°.

³⁾ p. 11°.

⁴⁾ p. 28°.

⁵⁾ p. 16°.

a) „Zijn Exc. zeide mij met verwondering en ernst: „Hoe! zouden wij nu in huizen en schuren gaan? de kerken komen ons toe; wij zullen ze ook hebben.””
TRIGLANDT.

ne se fit pas attendre. „Je croy facilement que l'estat de l'Eglise réformée est si déplorable en Hollande, que c'est beaucoup faict d'obtenir aux villes de Rotterdam, Schoonhoven et Briel exercice aux maisons particulières ou granges, mais aussi croy-je réciproquement que, si longtemps on ne permettra que tous les deux parties chasque à son tour presche aux Eglises où les Arminiens sont maistres, qu'il n'y a nul apparence d'accommodation. Toutes leurs procédures montrent qu'il est entièrement nécessaire que v. Exc. ne se laisse divertir à y porter des remèdes convenables.”¹⁾

Le Comte avertissoit, encourageoit, exhortoit sans cesse. „Les vrais patriotes prient Dieu de garder v. E. contre toutes practiques et finesses, desquelles ils ne doubtent qu'on assaille v. E. frauduleusement de le faire fléchir en son héroïque dessein, si nécessaire à la conservation de l'Estat et sa propre personne.”²⁾ Les actions montrent assez que, sous prétexte de réformation, on tend à l'extirpation de la religion et éversion de l'Estat, lequel vostre Exc. est tenu, devant Dieu et le monde, de la maintenir et s'opposer par toutes voyes légitimes; à quoy j'exhorte vostre Exc. qu'elle ne fleschit ni se laisse amuser par bonnes paroles et autres artifices en l'oeuvre si héroïquement et avec tant de louange de tous vrays patriotes commencé, puisqu'il y va de la conservation de cet Estat et de sa propre personne.”³⁾ Je tiens pour le seul remède à conserver cet Estat de maintenir la possession de la religion réformée et s'opposer avec tant de courage aux trop violentes procédures par lesquels on voit à l'oeil qu'on travaille à supprimer la religion, laquelle est le fondement et lustre de cet estat, et vostre Exc. obligée de la maintenir avec le bon conseil et assistance des provinces et bons patriots, qui sans faulte assisteront vostre Exc. pour éviter plus grandes extrémités et l'entière ruine laquelle se

¹⁾ p. 27°.

²⁾ p. 22°.

³⁾ p. 28°.

brasse sous main, me tenant si obligé de seconder vostre Exc. que je perdray plutôt ma vie que de manquer au besoing en mon devoir. ¹⁾ Je ne vois pas d'autre moyen de conserver le pays que de maintenir et protéger la vraie ancienne religion réformée et ceux qui la professent, et, vû que c'est une chose juste et légitime, je supplie v. Exc. qu'elle ne se laisse pas détourner de ses bonnes intentions par des paroles fleuries ^{a)}; ce qui se passe de jour en jour montre suffisamment quel est le but caché." ²⁾

Omettant beaucoup de passages curieux, je fixe particulièrement l'attention sur la lettre du 3 mai 1617. Aucune peut-être ne fait mieux ressortir combien le Comte redoute, et avoit sujet de redouter, l'humeur changeante, les fluctuations, les défaillances de Maurice. Dans aucune il ne montre plus de tact et de finesse, et le respect ne nuit en rien à la vivacité de la réprimande.

Il s'agissoit d'une affaire importante et délicate. La Cour de France insistoit fortement sur le renvoi des régiments françois au service de la République, désirant, à l'aide de ces troupes, soutenir le Maréchal d'Ancre contre le Duc de Bouillon et les autres Princes qui venoient de prendre les armes. Maurice et Guillaume-Louis, tous deux, étoient d'avis que le départ de ces régiments, désiré par Barnevelt, seroit dangereux sous divers rapports; car on privoit ainsi la République (sans y être obligé par les traités) de troupes dont elle avoit grandement besoin; ou prêtoit main forte à un parti qui, abusant du nom d'un Roi mineur, favorisoit Rome et l'Espagne; on s'attiroit les reproches des princes et de ceux de la religion qui, voyant ainsi déjouer leurs projets, „jetteroient la coulpe

¹⁾ p. 39*.

^{a)} „dat sy haer mit gebloemde woorden van haer goet voornemen nyet en wille laten leyden.”

²⁾ p. 43*.

sur cet Estat qu'une réformation ne soit faict, qui est entièrement nécessaire pour la conservation de la France et notre Estat propre. ¹⁾ — Maurice lui-même écrit: „ Vous pouvez aisément juger à quel point le pays seroit denué de gens de guerre, et cela tandis que journellement on apprend des levées de l'ennemi. ²⁾ Les régimens françois, je croys que, si nous les laissons aller, que jamais ils reviendront, et que de nostre vie nous n'aurons de si bonnes gens de cette nation; je vous laisse juger s'il est conseillable de laisser aller hors du pays de troupes aguerries; si les troupes françoises partent, vous ne sçauriez mettre plus que 4000 hommes de pied en campagne. Je crois que on doit tâcher de les retenir, s'il est possible, et excuser l'envoy sur les levées que fait l'ennemy, et, si cela ne veut pas ayder, il faudroit mieux de faire lever pareil nombre en France, et que la Reine les face payer de l'argent qu'elle doit fournir icy, et que messieurs les Estats entretinssent ces troupes icy pour quelque peu de temps et jusques à la fin de ceste nouvelle brouillerie de France. ³⁾ Eh bien! malgré cette désapprobation, en apparence si fermement établie, le Prince, au lieu de résister à Barneveldt, avoit, avec le Conseil-d'Etat, pris l'initiative d'un terme moyen et désarmé ses adhérents par cette fâcheuse connivence. La mort violente du Maréchal d'Ancre étant survenue, l'affaire n'avoit pas eu de suite et le Comte pouvoit se dispenser d'y revenir; mais, prévoyant que le même esprit d'hésitation et de condescendance alloit peut-être tout à l'heure ruiner la cause réformée et livrer le pays aux Arminiens, il jugea sans doute qu'une remontrance sévère, adoucie par les ménagements de la forme, étoit de saison. D'abord il fait sentir ce qu'il y avoit eu de mal-vû dans la concession au favori de la Reine-mère. „ V. Exc. ne peut pas croire en quelle consternation grands et petits ont esté pour la résolution prise d'envoyer

¹⁾ p. 15°.

²⁾ p. 15°.

³⁾ p. 17°.

tels secours en France. C'est trop grande simplicité de penser que tels procédures, tendantes à l'emprisonnement du Roy et privation de son propre gouvernement en son règne, luy pourroient estre agréable, et qu'à un jour il nous n'eust reproché que nous-mesmes eussions procuré, par sa ruine et de l'Estat de France, la nostre propre; un beau exemple que nos maximes modernes sont fondées sur sablon et que nos *neuswyse* ^{a)} politiques feroient beaucoup mieux, pour leur patrie et la cause commune, de se contenter et demeurer ferme aux maximes d'estat, fondées en raison de nature et auxquels on a maintenu jusques à icy la cause commune; sont des absurdités et trop grande audace d'oser proposer et practiquer des maximes toutes contraires aux anciennes fondements de nostre Estat." ¹⁾ — Après avoir ainsi rappelé les inconvenients de la mesure, il adresse ses reproches directement au Prince; il lui fait sentir sa responsabilité personnelle; c'est Maurice qui, lorsqu'il eut pu prévenir une détermination si regrettable, se pliant, malgré son opinion connue, aux volontés des antagonistes, avoit, en décourageant son propre parti, assuré leur succès. „Tous sçavent que le secours a esté tant contre le stomach ^{b)} de v. Exc. et si dangereux pour le pays; tous disent qu'ils n'ont sçeu s'opposer contre l'advis de v. Exc. et conseil d'estat, lequel icelle eust bien sçeu diriger autrement." ²⁾ Mais le Comte, qui avoit surtout en vue la situation générale du pays, n'en reste pas là et, après avoir fait connoître au Prince la gravité de sa fausse démarche, il ajoute avec une sévérité polie: „J'apprends de plus en plus que les plus sages font les plus grandes faultes, et que rien plus n'est tant nécessaire et louable en un Estat, que la constance; l'exhortation de laquelle n'est pas besoing pour v. Exc., ni est aussy mon but, mais ne peux passer sans prier v. Exc.

a) qui ne voyent pas plus loin que le bout de leur nez.

¹⁾ p. 32°.

^{b)} goût.

²⁾ p. 32°.

de se garder d'attribuer plus au conseil d'autrui qu'au sien propre, ni s'accommoder pour complaire aucuns en ce qui concerne la conservation de l'Estat; puisque cela ne se peut faire sans note de faute de jugement ou de courage, et comme cela n'est pas, la coulpe demeure à la fin sur les espauls de v. Exc. ¹⁾ Je prie v. Exc. de prendre cet mien avertissement en bonne part, d'autant que c'est mon devoir, comme d'un vray amy, de ne luy céler rien en quoy sa bonne réputation et extraordinaire renommée puisse estre au moins intéressée. V. Exc. a la barbe grise, il fault faire apparroistre à tout le monde ce qu'il peut en cet Estat, et ne doubter qu'elle sera suivi et secondé d'un chascun qui désirera la conservation de l'estat présent, cognoissant tout le monde l'intégrité de v. Exc. et le rang qui luy appartient." ²⁾

Le Prince doit se souvenir que la cause qu'il défend est la cause de Dieu. „Je prie v. Exc. de ne se laisser amuser par paroles fardées, mais croire les effects et les actions qu'il voit avec ses propres yeux, et de demeurer constant pour y apporter remède convenable; car, si ne pourroit pas estre pour ce coup en ceste assemblée, Dieu y pourvoiera en temps et ne délaissera pas v. E.; car c'est son faict, et son honneur est touché." ³⁾

Maurice prètoit l'oreille à ces avis. En janvier 1617 déjà il déclara, de la manière la plus solennelle, vouloir rester fidèle à son serment. Ayant juré de maintenir la religion réformée, n'ayant ni le droit ni la présomption de prononcer dans des questions de controverse, il insista sur la *tolérance* envers les réformés orthodoxes et sur l'opportunité et l'absolue nécessité d'un Synode *national*.

C'étoit rompre ouvertement avec un parti puissant. „Je

¹⁾ p. 32*.

²⁾ p. 33*.

³⁾ p. 23*.

me réjouis extrêmement," écrit le Comte, „de votre héroïque résolution, vous assurant que vous vous êtes acquis par-là les éloges et l'affection de tous les véritables amis de la patrie. ¹⁾ Tous se félicitent que vous ayez montré, dans ces circonstances si difficiles, tant de sagesse et de courage et que vous vous soyez déclaré de manière à ce qu'on peut en espérer quelque changement en bien. ²⁾ V. Exc. ne peut pas croire quel louange et réputation elle a acquise auprès tous les patriots et tous ceux qui ont en toutes les deux provinces ^{a)} le gouvernement." ³⁾

Le Prince, approuvant les moyens proposés par le Comte, vouloit donc, jusqu'à la décision du Synode *national*, une véritable impartialité; pas de réunion forcée qui introduisit et sanctionnat le latitudinarisme des remontrants. ^{a)} — On doit avoir recours à l'intervention des *Etats-Généraux*. „Je croy que l'on fera plus de profit en l'assemblée des *Etats-Généraux*, que non pas en celle des *Etats d'Hollande*; car ceux de Geldres ont bonne résolution, ceux de Zélande paraillement, Frise et Groninghes joint à cela, on aura quatre voix. Je croy qu'il faudra que les provinces qui sont bonnes se résolvent de tenir un synode à part. Il faut fort travailler à l'assemblée des *Etats-Généraux*; là ce peut faire le plus de profit." ⁴⁾

Le 23 juillet le Prince fit un acte très-significatif. Il assista au culte public à la Haye dans l'église du Cloître, édifice presqu' abandonné, dont les contre-remontrants, auquel on le destinoit, poussés à bout par les délais et les longueurs, venoient de se rendre maître. C'étoit montrer qu'il appartenoit lui-même au parti que les *Etats de Hollande* vouloient opprimer. Aussi le Comte écrit-il: „La joyé de laquelle sont remplis tous les bons patriots et vieux réformez de ce que v. Exc. s'est si ouvertement déclaré par sa présence en

¹⁾ p. 7°. ²⁾ p. 11°. ^{a)} Frise et Groningue. ³⁾ p. 18°. ⁴⁾ p. 47°.

l'Eglise du Voorhout, est si grande qu'ils adjugent à v. Exc. la couronne du conservateur de la religion et du pays, comme aussy je croy que v. Exc. a faict en cela très-sagement, et que c'est le vray moyen." ¹⁾ Mais il faudra, maintenant surtout, de la constance. „Tout se redressera à la fin, non obstant que les remonstrants semblent vouloir mouvoir ciel et terre, par les extrémités qu'ils menacent (et Dieu donne qu'il ne soit au desseing) de ruiner l'Estat; la conservation duquel requiert nécessairement que v. Exc., par sa prudence et constance, porte les remèdes convenables, selon que les procédures des remonstrants requerront estre nécessaire; car v. Exc. est tenu, devant Dieu et cet Estat, de maintenir la religion réformée, comme elle a esté durant ces troubles, et l'estat des affaires est en tel termes qu'il la faut maintenir à présent; car, si v. Exc. se laisseroit amuser ou refroidir, elle se trouveroit avec le pays perdu, et si eux sont les premiers qui commencent les extrémités, seront coupables des inconvénients qu'eux-mesmes ont causé." ¹⁾

Si le désir de réconciliation est sincère, on doit, afin d'y parvenir, faire cesser l'injustice envers les Réformés. „Je me confie que Dieu, qui est juste, ne délaissera pas sa propre cause et assistera v. Exc. avec son Saint Esprit, qui disposera les cœurs de tous ceux auxquels touche au vif la conservation de la religion réformée et de cet Estat, que nous verrons une fin de cette misérable discorde; à quoy je ne voy nul autre moyen au monde plus capable sinon qu'on remet les contre-remonstrants à la possession de prêcher aux églises, et puis après chascune des parties travaille pour se réconcilier; car quelle forme de tolération seroit plus propre et convenable, puisqu'on ne crie que tolération!" ¹⁾

Alors encore, au mois de juillet 1617, Barnevelt étoit à

¹⁾ p. 51°.

même de pacifier le pays, en donnant liberté et protection égale et en laissant les théologiens prononcer sur les questions théologiques. Mais non; il voulut persister, et à sa conduite, en ce moment décisif, est particulièrement applicable ce que rapporte Carleton: „Quelques-uns de ses meilleurs amis confessent que, dans ce cas, l'opiniâtreté du moins, si ce n'est l'orgueil, aveugle son jugement." ¹⁾ Bravant la résistance du Stadhouder et le mécontentement du peuple, les Etats de Hollande, avec un redoublement d'audace, rendirent le conflit inévitable, par la fameuse résolution du 4 août, qui reçut, à cause de son extrême violence, le surnom de *résolution tranchante*. ^{a)} On y refusoit le Synode *national*, on interdisait le recours à la justice ordinaire, on autorisoit les villes à lever des soldats pour leur défense, et, (ce qui mettoit le comble à cette tentative plus que hardie de réaliser le système politique) on y enjoignoit aux troupes de la Généralité d'obéir, nonobstant tout ordre contraire, aux ordres de la province qui payoit leur solde. Cette Résolution, si elle ne rencontroit pas de résistance, étoit *l'anéantissement de l'Union au profit de l'absolutisme provincial*; et, dans le cas contraire, elle étoit un acheminement vers la *guerre civile*.

Maurice en comprit immédiatement la portée: „Les Etats d'Hollande ont pris des résolutions si extravagantes, que je prévois une division en l'Estat, comme il y a à la religion." ²⁾ Quant au Comte, il exprime son opinion sur ces résolutions *exorbitantes*, dans une lettre ^{b)} très-remarquable.

Il ne sauroit, écrit-il, être question de céder. „De les laisser faire le tout à leur souhait, je crains qu'ils s'enorgueilleroient de telle façon, que plus grands désordres et inconvénients en l'Estat suivroient, qui porteroient avec eux la ruine du pays

¹⁾ *Mémoires*, II. 67.

²⁾ p. 52^e.

^{a)} Scherpe Resolutie.

^{b)} Lettre 42.

si on ne s'opposeroit; estant bien à craindre qu'alors les remèdes seroient plus difficiles et le danger plus grand; de sorte que je tiens pour nécessaire et pour le plus sûr, tandis qu'il y est encores moyen d'y pouvoir apporter quelque remède, que les bons et plus sains en l'Etat s'opposent vivement à toutes nouveautés et actions, qui manifestement sont contraires aux fondamentales maximes d'iceluy."

Que faut-il donc faire? il faut maintenir trois points. — D'abord „nuls Estats peuvent changer la religion réformée, comme elle a esté depuis le commencement de la guerre, ce que ceux-ci font en effect, non obstant leur bourdes ^{a)} au contraire; et que sur nul prétext quelconque ceux de la religion réformée peuvent estre dépossédés des temples et travaillés ^{b)}, comme ils sont présentement"; il faut mettre un terme à des innovations arbitraires et à un régime oppressif. — Puis „en matière de religion nuls soldats doibvent estre employez et moins par serment forcés pour l'oppression de ceux de la religion, ni aussy à telle fin levées des nouveaux, mais tels questions et disputes décidées légitimement, selon la coustume en l'Eglise réformée et usance du pays jusq' icy observée." Pas de persécution à main armée. — Enfin, „on ne peut fermer la main à la justice, tant moins qu'il y a question entre les membres de la province ^{c)}, et de tant plus mauvaise conséquence, que tous ceux qui aspirent aux nouveautés en l'Etat, cherchent ordinairement s'eximer de la justice. — Les bons en Hollande doibvent rechercher la Généralité et Conseil-d'estat, affin que, par la pluralité des voix, on maintienne les maximes de l'Etat et qu'on prenne en protection ceux de la religion et leur procure restitution aux temples et en nécessité on s'oppose vivement aux actions et procédures violentes et injustes des Arminiens."

^{a)} mensonges. ^{b)} tourmentés.

^{c)} plusieurs villes désapprouvant fort cette façon d'agir.

Le Comte néanmoins, avec sa prudence caractéristique, ajoute: „Je prie v. Exc. de vouloir premièrement prendre en cecy l'advis des plus sages et surtout viser que rien ne soit proposé qu'on ne pourroit obtenir ni venir à bout... demeurant toujours résolu que ce qui est nécessaire, ou ce qui se peut seulement exécuter pour la conservation de la religion et du pays, qu'on ne l'omette en cette conjuncture et qu'on prenne à l'occasion esguard. Il sera sur tout nécessaire que v. Exc. ne se laisse intimider par des menaces et maintienne courageusement l'Estat par la pluralité des bons, et tien pour assuré que la conservation de la Religion est celle de l'Estat.”

Tout se réduiroit ainsi à un accommodement qui ne nuirait à personne. — „Si, par induction et intercession de v. Exc. et de la Généralité, on pourroit aux villes contentieuses par provision obtenir pour les réformez des églises, jusqu'à ce que, par un synode *national*, sur lequel seroient aussy appelez les églises estrangères, ce différent fust vuydé, ce seroit le plus équitable moyen par lequel tout se redresseroit en tranquillité; à quoy les remonstrants n'ont occasion de se plaindre, veu qu'ils sont mis et demeurent en possession de leurs nouveautés, voulant la raison mesme que les autres seroient restitués aux églises. Car de forcer à cela les autres, est aussi bien impossible et les procédures directement contre la nature et axiome de cet Estat.” Mais, si on ne veut pas admettre une demande si juste et si modérée, à l'obstination il faudra opposer la persévérance: au lieu de „les laisser faire le tout à leur appétit, prévoir les maux et désordres par lesquels ils tascheront de mettre l'Estat en extrême confusion et se résoudre aux remèdes nécessaires pour maintenir l'Estat, selon que le progrès des affaires et le cours qu'ils prendront par leurs actions, monstrera le plus salulaire conseil et moyens plus propres pour le maintenant et redrès du dit Estat.”

Bientôt le voyage du Comte en Hollande mit fin pour quelque temps au commerce épistolaire. Depuis longtemps le Prince désiroit sa venue. Son frère Ernest-Casimir lui écrit: „Son Exc. m'a itérativement exhorté à vous prier encore de vous rendre vers lui; dans les conjonctures présentes il a plus que jamais besoin de vos conseils; n'ayant personne en qui il se puisse confier. ¹⁾ Maurice lui-même insiste vivement. „Je vous prie de ne plus retarder votre venue, et ce de tant plus, afin que vous soyez présent en cette conjuncture, où que se traicte des affaires de plus grande importance que ne s'est fait dès long temps, et entré autres principalement le point de la religion, lequel vous sçavez combien qu'il importe pour le repos et quiétude de tout cet Estat, qu'il soit composé paisiblement, car estant icy présent vous le pourrez veoir à l'oeil et tant mieux juger des procédures qui se font, que je ne vous pourrois escrire.” ²⁾ Le Comte ne se hâtant point, en octobre Maurice redouble ses instances „puisque maintenant le pays est en si grand danger qu'il n'estoit oncques.” ³⁾ Le Comte alors répond: „considérant ce qu'il a plu à v. Exc. me mander sur ce qui regarde ma venue, je suis résolu de m'acheminer par devers icelle.” ⁴⁾

J'ai emprunté à M. Motley deux Lettres du Comte à Barneveldt (N^{os} 50^a et 50^b), peu de jours avant son arrestation.

Sous des formes froidement polies, elles respirent une hauteur nullement habituelle au Comte, mais qui s'explique facilement; car il est indigné de ce que Barneveldt, maintenant encore, persiste à exiger de Maurice ce que, à son point de vue, celui-ci ne pouvoit accorder sans renier ses principes et sans manquer à son devoir.

La seconde lettre finit par un avertissement très-significatif:

¹⁾ p. 87*.

²⁾ p. 42*.

³⁾ p. 66*.

⁴⁾ p. 66*.

„Je me suis apperçu que Son Exc. prend excessivement de mauvaise part la façon d'agir des Députés de la Hollande à Utrecht, disant expressément que c'est *une conspiration contre lui et contre l'Etat*. Vous ferez bien d'y être attentif.”

La correspondance suivie sur la situation périlleuse du pays ne dura que huit mois. Depuis lors, jusqu'au dénouement en août 1618, les lettres manquent. Apparemment le Comte passa une grande partie de cette année à la Haye; quoiqu'il en soit, il est évident que tout se fit de concert avec lui.

S'opposer à la levée de soldats par les régences des villes étoit, selon lui, un point capital. „Je suis convaincu que cette façon de lever des *waertgelders* ne peut que conduire à la confusion et à l'affoiblissement de cet Etat; Dieu veuille qu'elle n'ait pas été expressément méditée et proposée à cette fin par les meneurs; c'est pourquoi il faudra en temps opportun, autant que possible, empêcher et prévenir la chose. ¹⁾ On ne peut rien reprocher à v. Exc. si, à la pluralité dans les Etats-Généraux et le Conseil d'Etat et avec les bonnes villes de la Hollande, elle s'acquitte de sa vocation et de son devoir pour assurer le bien public et prévenir, pendant qu'il en est temps encore, la ruine totale du pays. A mon avis, il faut parler clairement et déclarer sans détours que les procédures sont dirigées contre l'Etat, tout au moins donnent beaucoup de soupçon et d'ombrage; il faut montrer par les actes qu'on veut persévérer jusqu'à la fin dans le zèle et l'affection qu'on a montrés jusqu'ici. Je suis surpris que le gouverneur d'Utrecht ait permis aux *waertgelders* de monter la garde; il n'a qu'à prendre soin qu'à la fin ils ne le mettent dehors, lui et la garnison.” ^{a)} — Aussi écrit-il

¹⁾ p. 67*.

a) „Het verwondert mij dat de Gouverneur van Uytrecht toegelaten heeft de

en août: „Je tiens hors de doute, si on voudroit changer la garnison de la Brill, que v. E. debvroit donner ordre qu'elles ne fussent receues, ou que v. Exc. enuoiait telles compagnies, desquelles elle peut estre assurée de la ville;” ¹⁾ et, apprenant que Maurice a renforcé la garnison: „Je me réjouis que tout ce soit si bien passé; je ne puis juger autrement sinon que v. E. a agi très-sagement, et vous devez être parfaitement sûr des compagnies qui s'y trouvent; vù l'importance de cette place frontière.” ²⁾ Dans un voyage qu'il fit bientôt en Nord-Hollande, le Comte s'oppose à la levée des *waardgelders*, non sans succès.

Il n'est pas nécessaire de décider ici la question ardue sur le droit du Stadhouder à opérer, en certaines circonstances, un changement considérable dans le personnel des régences municipales; mais il n'est pas douteux qu'en ceci encore Guillaume-Louis n'ait approuvé la conduite de Maurice. Déjà en mai 1617 il s'exprimoit nettement à cet égard, dans un passage qui, rayé dans la minute autographe, n'en contient pas moins évidemment la pensée du Comte. „On ne sauroit souffrir que quelques magistrats des villes entreprennent de *tyranniser la communauté réformée, ainsi qu'on a fait jusqu'à présent, ou de l'opprimer de quelque manière que ce puisse être*; parmi ces magistrats il y en a qui sont papistes ou hétérodoxes et donnent ainsi, dans les conjonctures présentes, lieu à de justes soupçons; ils devroient du moins, dans *l'article de la religion*, se conduire aussi modérément que durant la guerre; sinon eux-mêmes seront cause que les Réformés demanderont des magistrats en qui ils puissent se fier.” ³⁾

Enfin lui aussi jugea indispensable l'arrestation et le procès

wacht van de wertgelders; hij mach wel toesien dat se hem selfs met het garnisoen ten letzten nyet uyt en jagen.”

¹⁾ p. 58*.

²⁾ p. 66*.

³⁾ p. 44*.

de Barneveldt. Son consentement, sa coopération à cet acte de vigueur ordonné par les Etats-Généraux, est un fait connu et avéré, et longtemps d'avance il semble avoir prévu que les choses en viendroient là. „Si ces extrémités continuent,” écrivait-il au printemps de 1617, „il faudra délibérer comment y mettre obstacle; le développement ultérieur de la chose amènera le meilleur conseil et plus propres moyens pour y conserver le pays et mettre une fois une fin à toutes pratiques dangereuses.” ¹⁾ Depuis longtemps les violences du parti avoient, à ses yeux, un caractère criminel. Au commencement d'août la tentative téméraire de Barneveldt (*de Scherpe Resolutie*) contenoit le germe d'une guerre civile. Peu s'en fallut que, selon les maximes et par les sourdes menées des Etats de Hollande, faisant appel aux troupes, le parti de Barneveldt ne résistât de vive force au Stadhouder agissant au nom de la République. Maurice répondit à cet insolent Manifeste en licenciant la milice municipale (les *waardgelders*) à Utrecht. Néanmoins il temporisa encore une année. En août 1618 il n'y avoit plus à hésiter.

Les conseils du Comte se résument en deux leçons.

Souvenez-vous de l'exemple de votre Père. Rappelez-vous „combien il a jugé nécessaire le maintien de la justice (contre les empiétements de la politique). Que sera-ce si l'on dirige les choses en sens diamétralement contraire et si l'on renverse toutes les maximes de notre Etat! ²⁾”

Souvenez-vous que la Religion Réformée est la base de la République. „Les prétextes qu'ils mettent en avant pour persécuter les réformés, sont si absurdes qu'en vérité on devrait procéder contre tous ceux comme criminels, qui sont si audacieux d'oser opprimer la religion réformée, comme le fondement et l'unique pilier sur lequel la liberté des provinces confédérées repose.” ³⁾

¹⁾ p. 46*.

²⁾ p. 25*.

³⁾ p. 84*.

* * Le Stadhouders de la Frise résidoit à LEEUWARDEN. Me trouvant dans cette ville en 1867, comme Président d'une *Société pour l'enseignement primaire*, j'ai été heureux de rendre hommage à sa mémoire.

Toen wij, met vriendelijke heuschheid, in het bij uitstek historische deel dezer schoone en bloeiende stad geleid, aan het verblijf kwamen der Stadhouders van Friesland, dacht ik aan één hunner bovenal, aan WILLEM-LODEWIJK, meer dan dertig jaren aan het hoofd dezer provincie vermaard, en die eerst in onze dagen, *door de bekendmaking zijner vertrouwelijke briefwisseling met den Prins van Oranje*, naar verdienste kan worden geschat. Men wist dat hij, in krijgssaken en staatsbeleid, naast Maurits verdienstelijk geweest was. Men wist dat hij, in Friesland en Groningen, voor Kerk en School, ten zegen geweest was. Men wist dat hij, met onverdroten ijver, het evangelisch voorschrift in praktijk gebragt heeft, door onzen christelijk-historischen dichter uitgedrukt in twee regels, voor onze Vereeniging als motto bij uitenemendheid geschikt: „Bouw scholen in wier schoot het Evangeliezout Uit bij- en ongelooft een dierbre jeugd behoud'!” — Dit wist men. Doch men wist niet dat hij, *op elk gebied, Maurits voorgelicht had*. Men wist niet dat, door hem vooral, het Vaderland uit de gevaren der hooggeklommen burgerwisten gered werd. Ook toen was er religiestrijd. Ook toen werd, in Kerk en School, de magt der Overheid ter onderdrukking van een aanzienlijk deel der bevolking misbruikt. Ook toen, onder de leus van tolerantie en van Kerkgemeenschap boven geloofsverdeeldheid, het eigenaardige regt der Kerk en de gewetensvrijheid miskend. — Willem-Lodewijk was de man der zachtmoedige wijsheid, zoodat geen enkele bladzijde die de geschiedenis dezer wisten ontluijstert, ter zijner verantwoording komt; maar tevens was hij de man der kloekmoedige veerkracht; ook dan uit pligtbesef tot doortasten onvervaard, als Maurits, weifelend en besluiteloos, tegen bezwaren opzag. Uit Leeuwarden zijn de brieven gedagteekend. Naar Leeuwarden zag Maurits om raadgeving uit. Van Leeuwarden ontving Maurits van den Stadhouders in Friesland een gestadige wekstem. Nu eens schrijft hij: „De godsdienst is op het spel; de eer en het levensbeginsel, de hartader van den Staat. U, Prins van Oranje, zoon van een vader die voor de godsdienst het leven veil had, u aan wien

niet te vergeefs gezag verleend en een roeping opgelegd is, betaamt het de minderheid te beschermen." Dan weder het: „Liever verlies ik het leven dan dat ik u niet ter zijde zou staan." Telkens wordt de prikkel van het pligbesef aan Maurits geweten gelegd: „Het voegt u, in de dienst van het vaderland vergrijsd, aan iedereen te doen blijken hoe ver uw vermogen in den Staat reikt; verzekerd zijnde van gesteund te zullen worden door elk wien het niet om bederf van den Staat te doen is. Laat u door geen dreigementen afschrikken. Verlaat u op de meerderheid der welgezinden; de handhaving van de godsdienst is het behoud van het land."

Genoeg reeds. Ook gevoel ik, bij het vertalen, het is onvertaalbaar.

Men moet die briefwisseling lezen in haar geheel, in onderling verband van vraag en antwoord en repliek; in de oorspronkelijke oud-hollandsche of fransche zinrijke taal, in het vertrouwelijke en naïve van toon en stijl.

Verlangt gij, in volle kracht, den indruk te vernemen dien ik van de lezing en herlezing dezer onwaardeerbare briefwisseling telkens ontvang, het is dezelfde dien gij vindt in den zwanenzang van onzen da Costa. Waar hij de Nassausche helden onder Maurits in dienst der Nederlanden vermeldt. Dan vervolgt hij aldus:

All' Ridders zonder vrees, all' Nassaus hoog van bloed,
Maar nederig van hart, — voor 't minst wie u geleken,
U, MAURITS trouwate vriend, en meer dan vriend gebleken,
In 't kamp als in den raad u zelven steeds gelijk
In vroomheid, ootmoed, deugd, Graaf WILLEM LODIEWIK!
O Flonkerster, zelfs naast dien MAURITS niet verbleekend,
Maar vaak door zuiver gloed *nog boven hem uitstekend!*

Leeuwarden, van waar deze brieven, in een tijdsgewricht voor het Vaderland beslissend, naar 's Hage gerigt zijn, Leeuwarden is de aangewezen stad, waar eenmaal, aan de verdienstelijksten uit een roemrijk nageslacht dankbaar, *het nederlandsche volk voor WILLEM-LODIEWIK een standbeeld zal oprigten*. Wat mij onverwijd begeerlijk voorkomt is dat, door bestudering van hetgeen hij voor godsdienst, regt en vrijheid geweest is, dit edel en door godsvrucht geheiligd karakter, met de zinspreuk *Wil's Gott, mit Ehren*, in de ziel der nakomelingen worde geprent.

CORRESPONDANCE.

* Pour ne pas se laisser entraîner par un récit remarquablement tragique, il faut comparer les Lettres confidentielles, surtout depuis le commencement de 1617 jusqu'au mois d'août (Lettre 3—39), avec le Chapitre XIV du Second Tome de M. Motley.

Voici, par exemple, quelques passages significatifs.

« The contest to which the Advocate was called had become mainly a *personal* and a *political* one. . . »

The conflict between the civil and the military element for supremacy in a free commonwealth has never been more vividly typified than in this *death-grapple* between Maurice and Barneveld.

« There are two factions in the land, » said Maurice, that of Orange and that of Spain. . . The Prince of Orange's claim to be head of the Orange faction could hardly be disputed, but it was a *master stroke of political malice* to fix the stigma of Spanish partisanship on the Advocate. . .

Meantime the Stadholder remained quiet, but *biding his time*. . .

Feeling himself, with his surpassing military knowledge and with a large majority of the nation at his back, so completely master of the situation, he preferred *waiting on events*. And there is no doubt that he was proving himself a *consummate politician and a perfect master of fence*.

N.B. Les dates suivantes ont été omises.

Lettre 3. 17 janvier.

„ 5. 6/27 février.

„ 7. De la Haye, 16 février.

„ 9. 16 février.

„ 10. 21/11 février.

„ 18. sans date.

De même l'indication des lettres, certaines autographes Maurice domini. Les n. 20, 16, 22, 24, 38, 41, 42, 46.

1616.

1.

Guillaume-Louis à Maurice. Dissensions religieuses.

. Cette Lettre, ainsi que celle qui suit, est antérieure de quelques mois à la Correspondance régulière et intime amenée par la crise de 1617.

Elle transporte au centre de la question: *in medias res*.

Monseigneur, par les dernires de Lyclama ^{a)} j'ay veu que v. Exc. estoit désireux d'entendre l'issue du différent de ceste ville, à quelle fin j'ay mandé les particularitez qui sont passé au dit Lyclama, ayant requis de les communiquer à v. Exc. J'ay bien descouvert qu'on a eu le bust, par ceste occasion, à l'exemple d'Hollande et Utrecht introduire l'Arminianisme et affoiblir l'autorité du Court Provincial et celle du Gouverneur, voiant bien qu'on ne peust venir à une commotion du peuple, si long temps qu'ils sont pourvus des magistrats qui sont zéleus en la religion; à quoy je porte tout ce que je peux, ne pouvant croire aultrement que, par la division en la religion et des magistrats froids, on vise à ung changement dangereux en nostre estat et que v. Exc. sur tout doit estre sur ses guardes et tant plus tenir la bonne main, et porter soing qu'il y soit miz au magistrats personnes sur lesquels on se peult entirement fier, espérant que Dieu donnera à [l'importent] quelque bon remède et telle issue que cet estat demoure conservé, à l'augmentation de sa gloire et de la liberté; priant v. Exc. après

a) Lyclama à Nyeholt, député de la Prise aux Etats-Généraux.

lecture, de jeter cette présente au feu, et me mander ung mot de réponse, si elle a fait, pour estre en repos. Et à tant. De Lewaerde le 2 févr. 1616. *Stylo novo.*

2.

Le même au même. Exhortations à ne pas laisser opprimer la religion Réformée.

. Afin de combattre le penchant de Maurice à ne pas se mêler de ce qui néanmoins le concerne, le Comte lui donne un avertissement sérieux.

Monseigneur. J'ay entendu comment les dissensions en la religion sont venus au plus hault degré et que, à la premiere assemblée des Estats d'Hollande, on prendra une finale résolution, et que les bonnes villes et quelques ungs de la noblesse s'auroient à la dernire assemblée des Estats vivement opposées et ne vouloir endurer changement de la religion réformée, en laquelle Dieu les avoit l'espace de quarante ans si miraculeusement conservées, et qu'il y avoit grande apparence de quelque bon succès, si v. Exc. les seconderoit de son costé, comme la conservation de l'Estat en requiert et vostre chairge et intérêt particulier vous doit convier. Or de l'affection de v. Exc. personne ne se doute, mais je ne vois comment elle peult en ceste conjuncture des affaires demeurer sans s'entremestre en aucune manière; car, d'un costé, si v. Exc. laisse eschaper ceste occasion, qui ne voit que le mal sera puis après incurable, et que par la dissension cest estat tombera entre les mains de leur cruel ennemi, demeurant la reproiche sur les espauls de v. Exc. que, pour n'offencer aucuns en ung affaire contre son coeur, icelle auroit procuré sa propre ruine, ou, ce que Dieu ne veuille, par pusillanimité et froideur en la

religion chairgé l'ire de Dieu tant sur l'Estat que sur sa personne propre; de l'autre costé ne sçay comme quelqu'un en cest Estat pourra avec fondement trouver mauvais que v. Exc. s'interpose et cherche moyens légitimes et convenables à sa vocation, soit par remonstrance ou intermise, afin que l'Estat peult demeurer en concorde et union, et la religion réformée maintenue. a) Ne donnant les procédures que trop manifestement à cognoistre que en paroles on la veult maintenir, mais en effet on tasche par l'affoiblissement d'icelle de miner l'Estat mesme. Par quoy je prie v. Exc. de vouloir, selon sa prudence, peser l'importance de cest affaire et prendre ceste occasion et le maintien de la religion réformée tellement à coeur, ainsi que la conservation de l'Estat et son particulier intérêt le requiert, et affin quil peult demeurer en son entier la grande et immortelle renommée laquelle v. Exc. à bon droit c'est acquise, d'avoir si vaillamment et constamment combattu pour la conservation de sa patrie et [de] la religion réformée, laquelle est le sang, voire le coeur mesme de cest Estat, et que c'est toucher au point d'honneur de cest Estat et de v. Exc. en particulier, qu'elle y soit opprimée. — Quant aulx bruict sur [prextet] l'Empereur on entreprendra encores cest esté quelque chose sur le pays de Juliers, je ne doute nullement que on espiera la plus propre occasion pour pouvoir venir aulx desseing, mais v. Exc. doit surtout prendre esguard qu'il ne se laisse amuser, afin que de son costé il y soit donné du subject, pour la crainte que on laissera v. Exc. au blanc et que on cherchera par telle occasion venir à un nouveau traité, pour diriger tant plus subtilement le tout à une honteuse et dangereuse paix. Priant v. Exc. de prendre ceste

a) Ici le Comte a raturé les mots suivants: laquelle, hélas, on voit ouvertement persécutée et les procédures ouvrent aulx aveugles mesmes les yeulx. [V. Exc. considère] ce qui est dessous caché de sorte qu'il est besoing, que personne peut servir deux maistres, estans trop.

mienne hardiesse en bonne part, comme elle procède d'une sincère affection vers icelle et les Provinces-unies... De Groningue, le 27 de mars, *stilo veteri, anno 1616.*

1617.

† 3.

Le même au même. Il faut protéger les Réformés et trouver un moyen de conciliation.

. Le 13 janvier *le même au même.* „Man kan sich ahn deren von Hollandt und anderer exempel gnugsamb spiegeln, waaz diese unruhige gemüther für wirungen in den kirchen verursachen.”

Irrités de la résistance, les magistrats arminiens multiplient les vexations, les menaces. La situation devient de plus en plus tendue.

Hochgeb. gen. Heer. U Exc. can nyet vrembdt vinden, van dat ick met deselve billick bekommet ben over dese gevaerlicke geschillen der religie, waerin de proceduyren wel vremdt vallen en schynen te stryden tegens alle maximen van staete, emmers so directelijck met de oude en vaste fundamenten van den onsen, dat die wel stockblindt moet syn, die nyet en siet dat door onderdruckinge van de gereformeerde religie, om dewelcke 't orloch 40 jaren met sonderlinge segeninge van Godt Almachtich gevoert is, oock noodtsaeckelyck volgen moet 't verlies. van de verkregene vryheyt des vaderlants, waeraen u. E ende synen huyse, meerder als yemandt anders, in syn particulier ten allerhoochsten gelegen is; daeromme Godt van herten biddende U. E. mannelickheyt ende wysheyt te verleenen, omme sich tegen Godt en het vaderlandt in syn hoochwichtich ampt sulcx te quyten, dat beyde, de

religie en 't vaderlandt, behouden blyven; emmers dat U. E. een gerust gemoet en conscientie daervan hebben mogen.

Soo veel als my aengaet, vreesse wel dat ten vorsc. ^{a)} eynde alles wat alreede gevallen is, zal kunnen geredresseert werden; meene in allen gevalle dat voornamentlyck te letten staet op de suyverheyt van de gereformeerde religie, dewelcke onmogelyck te behouden, ten sy der gemeente de beroepinghe van haer eygen dienaeren en ouderlingen en werde toegelaten, als het sich dan nae Godes heylich woordt ende geduyrige possessie van 40 jaren betaemt, ende dat men d'oude gemeente toestae haere predicaetien in de kercke, als te vooren geschiet is, te mogen houden, 't sy by beurte ofte dat men elcke partye eene besondere kercke inruyme, naedat het sich ten besten sal willen schicken, mits dat, nae de menichte der toehoorders, geobserveert werde het getal der predicanen.

My verlangt te vernemen wat U. E. voor de goede gemeente sal kunnen te wege brengen, wiens goede yver ende genegenheyt ten gemeenen besten, my ende elck een soo wel bekendt is, dat ick onnodich achte U. E. dienaengaende t' animeren, als wel ick begroet werde van veele voorname patrioten, maer alleene deselve t' errinneren, dat U. E. dese tegenwoordige, occasie ten meesten dienste van het gemeene beste soucke te mesnageren.

† 4.

Le même au même. Exhortations à ne pas laisser opprimer les Réformés.

. La Cour Provinciale de Hollande et la Régence de la Haye avoient demandé à Maurice, en sa qualité de Stadhouder, des troupes pour réprimer les contraire-

a) voorschreven.

montrants. Les Etats de la Province n'étant pas réunis, il fit appeler, dans une assemblée solennelle des *Gecommitteerde Raden*, deux membres de la Haute Cour, de la Cour de Hollande et de la Chambre des Comptes. les Nobles qui se trouvoient à la Haye et la Régence de la ville. Là il fit lire le serment prêté par lui en 1586, d'après lequel il étoit tenu, ainsi que les Etats, de protéger la religion Réformée. „Ce serment je le tiendrai.” dit-il, „et cette Religion je la maintiendrai, tant que vivrai.” — Ceci eut lieu le 14 janvier, et c'est à quoi se rapporte le P. S. touchant de *heroicque resolutie by U. Exc. genomen*.

Hoochgeb. Vorst, genediger Heer. De proceduren diewelcke ick verstaë in dese geschillen van de religie voorgenoemen te werden en bevremden my in geene manieren, als diewelcke ick altoos sulcx voorgesihen hebbe dat, by aldien by gude directie van u. Exc. den loop van haer oogmerck nyet by tyt en werde gesteuted, dat dagelicx die schadelicke consequentien soudén gebeuren ende eyntelick soo seer die overhandt nemen, dat het in u. Exc. macht langer nyet en sal wesen met gefuglicheyte dese gevaerlicke ende vervallene saecke te redresseren ende [nyet] beydes, de religie ende het gemeene beste, eene dootwonde te laten ontfangen; daerom u. Exc. meer als oorsaeck hebben op dit stuck wel te letten en sich nyet met schoone woorden te laten payen, maer veel meer acht nemen op die thatten en proceduren, waerdeur men seeckerlick haer herte ende intentie erkennen ende lichtelicken oordelen kan wat consequentien hieruyt volgen moeten, by so verre onder gesochte pretexten die ware oude gereformeerde religie en alle die daeraff professie doen in sulcker voegen soudén werden onderdrückt. Ick houde nochmaelen voor het bequameste middel dat beyde partyen, sonder onderscheid van kercken, haere predication by beurte van dagen ofte stonden doen, als wat meerder tot eenicheyde schynende, ofte emmers dat men elck besondere kercken [geve]; maer die van die oude gemeentē buyten haere kercken, die sy 40 jaren hebben ingehadt, te dryven, kan, mines erachtens, nit wetlich noch formlich van eenige Staten ofte magistraten gedaen

werden, waervoor u. Exc., ten aensien van Gott ende het gemeine beste, schuldich is te sorgen.

lat. Myn secretaris is even aenkommen ende ben ten allerhoogste
 .G. erfrewet van de heroicque resolutie by u. Exc. genomen,
 tin. daelve verseeckerende dat sy by alle patrioten sulcken loff
 ende gunst verworven hebbe, daervoor ick billick Godt den
 Allerhoogsten hebb te dancken ende te bidden u. Exc.
 hierin te stercken ende te bewaren voor alle praticquen en
 ondercruypingen tegens het gemeene beste, die kercke en
 u. Exc. eygen persoon; daerop ick bid dat u. Exc. in desen
 tijt wat meerder wille acht geven.

5.

Le même au même. Les affaires en Frise se trouvent en bon ordre.

Hoochgeboren. U. Exc. sal believet weten dat de ordinairis lantdach van dese provincie altans is aengevangen mit sorgvullen beginsel, dat men sekere resolutie heeft te wercke geleyt voor eenige tyt genoemen, daerby die papisten uyt die stemminge van die volmachten gesloeten worden, waertoe men te voeren noyt wel en heeft connen commen, ende tegenwoordelyc groote redenen heeft gehadt, omdat die voorn. papisten tegens den tegenwoordigen lantdach sonderling die ooren opgestoken ende na die regieringe getracht hebben, uyt dewelcke men sie door dit middel voortaan sal connen weren, in voege dat dese provincie ende te voort in goede ruste, ende myn gouvernement so wel versekert is ten dienste van de Generaliteyt, dat ik merkelyck oorsaek hebbe daervoor Godt te dancken, wesende alle goede patriotten sonder-

ling geanimeert ende geedifieert door die manlyckheit, die by u. Exc. onlangs is betoent in 't stuck van die religie, daervoor sy u. Exc. [eenigen a] danck weten, ende met my vastelyck verhoepen dat die sake zich voortaan sulx sal schicken, dat u. Exc. bequaem middel sal becommen om deselve voortaan t' enemael te moegen redden, gelijk het alhier gebeurt is; indien 't u. Exc. believen sal dese occasie, die sich altans an die handt heeft, na syn voorsichticheit te gebruycken, waeraen ick geen oorsaeck en hebbe te twyfelden: moegende u. Exc. verder niet bergen dat die van de magestraet tot Campen die rechtgesinde, so men contraremonstranten noempt, [desen] in die vroetschap oft geswoeren gemeente aldaer syn, onlangs op den keurdach nyet en heeft willen toelaten tot der [boene b], als off sy infame luyden waeren, by 't welck u. Exc. claerlyck can afnemen waer dese saecke hen uyt wil ende dies te meer daerop hebben te letten. Ick bidde Godt, enz.

† 6.

Ernest-Casimir à Guillaume-Louis. Disputes en fait de religion.

Welgeboren vrientelicke lieve broeder. Wat by canceler ende raden, mitgaders die gedeputeerde der drye quartieren, so uuyt last van de geheele lantschap eenige dagen alhier vergadert geweest, in saken der kerckelicke swaricheden, die verledene weke gedaen is, hebben u. L. hierby t' ontfangen. Hope ende vertrouwe dat hiermede de sake in desen ende den Sutphensen quartiere, in welke beide zy tot deser

a) ewigen (?)

b) boone, fève: c. à. d. on n'a pas voulu les faire concourir aux élections.

tyt toe noch goet geweest is, niet alleene voor allen aencom-
menden onheil zal versekert blyven, maer oock die verderffelicke
wonde van den Nymeghsen quartiere, daerin den grootsten
hoop den niewicheden toegedaen is, metter tyt wederom
sulle geheilet werden. U. L. solden qualic geloven connen
wat bitterheden ende lichtverdicheden by tegenwoordiger ver-
gaderinge sich bevonden onder den predicanten derselven quar-
tiers te schuylen, derwelcker een, die binnen Tiel staet ende
Allardus Frizius heet, sich niet geschaemt met voortstroeyinge
van famose pasquillen *Calvinum*, *Bezum* ende andere getrouwe
dienaren *Christi* by den luyden, in 't stuck der leere, veracht ^{a)}
te maken, ende als hy daerover voor dese aensienlicke vergade-
ringe ter rede gestelt geweest, heeft hy verclaert zy tot 37
exemplaren toe van *Johannem Arnoldi*, predicant binnen Leyden,
ontfangen te hebben om te distribueren. Men heeft d'exemplaren,
so hier daervan voorhanden, in syne ende der andere predicanten
tegenwoordicheit voor ditmael verbrant, ende die wydere
correctie tot andere gelegenheit sich voorbeholden. Heb u. E.
dit niet bergen sullen, die ick, neffens myne ende myner
hertlieven gemalinne dienslicke gebiedenisse, hiermede Gott-
licker bescherminge getrouwelick bevele. Arnhem den 10/20
Februarii 1617.

E. L. dienstwilliger und treuer bruder
undt dihnner,

ERNST CASIMIR, GRAFF ZU NASSAU.

7.

*Maurice à Guillaume-Louis. Il désire être soutenu par les
députés de Frise et de Groningue.*

Monsieur mon frère. Votre secrétaire vous dira en quel estat

^{a)} verdacht (P)

il at laissé les affaires de la religion. Depuis son partement ne c'est rien faict d'importance. Les Estats d'Hollande s'assemblent la semaine qui vient; nous verrons ce que leur assemblée produira; je n'en espère pas beaucoup de bien. Je vous escriis ce mot pour vous prier de procurer que les députés de Frise et de Groninghes, qui comparent icy en l'assemblée, puissent retourner au plus tost icy, car il n'i a personne qui compare au nom des provinces de vostre gouvernement aux Estats-généraux, et, s'il est possible, qu'ils puissent avoir charge expresse de maintenir et favoriser les affaires de ceux de la religion réformé, si l'occasion s'offre. Je vous prie que je puisse avoir responce de vous de ce que vous aurés effectué sur ce sugject et avec quelle charge ils viendront. — Mr. de la Noue a proposé aujourd'huy que la Reine et le Roy désirent que l'on envoie les régimens françois vers France, suivant les traictés, pour estre employés à son service, et si tost que l'occasion pour laquelle il les désire, sera passée, qu'il les renvoyera; il désire pareillement les deux compaignies de cavallerie françoise. Messieurs les Estats seront bien empêchés ce qu'ils doivent faire. Je suis

vostre plus humble frère à vous faire service,

MAURICE DE NASSAU.

† 8.

Guillaume-Louis à Maurice. Louanges et exhortations.

Hochgeboren Vorst, genadiger Heer! U Exc. en kan ick niet bergen hoe dat die Raadsbestellinge alhier ende tot Franeker in aller stilte en ten besten affgeloopen is, waermede, Godt loff, de ruste in deze provintie bevesticht en den onrustigen geesten het middel van toekomende praktiken [des te]

meer benommen is. U Exc. hebben [die] en alle trouwe patrioten ten hoogste verblijt dat sich deselve zoo wijslick en mannelick in dese moeyte en swaricheyt gedragen, ende sich sulcx eens verclaert heeft dat daerdeur eenich redres te verhoopen staet. Want U. Exc. ick met waerheyt verclaeren mach dat alle verstandige en trouwhertige patrioten die ick van begin mijnes Gouvernements sodanich [kenn] eenhellichlick voor het eenige remedie geacht hebben dat U. Exc. haere wettelicke autoriteyt met aller gevouchelickheyt en discretie in tijts behoorde r'interponeren, doordien dese nyewicheyten sulcken scheuringe in de Religie en verswackinge van onsen Staet alreede medegebracht hebben ende die verbitteringe der gemoederen so langer so meer toeneemt, dat U. Exc. sonder [bevrijding] van haer eygen conscientie en het verwijt het gemeene beste ende de gereformeerde religie verlaten te hebben, niet langer [zou] kunnen stilswijgen. ¹⁾ Waertoe ic Gott den Almachtig bidde E. Exc. sterckte und wysheit zu verlehen, [und] in diesem storm het roer zu führen tot sein meeste ehr und behoudnis van 't landt.

¹⁾ Ce qui suit est raturé: „Ick achte wel dat voor het eerste seer qualicken het vervallene t'eenemael sal kunnen geredresseert werden, maer het moderacteste en gevouchelicste middel te wesen dat die gemeente dieweleke bij de oude religie, die alleen in deze Provincie aangenomen en geëxerceert geweest is, begeeren te blijven, en verre die meeste is, wederom toegelaten werde haerluyder predication te mogen dienen in sodanige kereke die se hebben ingehadt a) en die kiesinge haerluyder eygen predicanen en ouderlingen, sonder dewelcke sy luyden in der waerheyt nyet en kunnen verseeckert zijn van de suyerheyt haerer religie, en dat nae proportie van de grootheyt der gemeente het getal der predicanen van beyder sijde, ter plaetsen daer die [quaestien] alreede sijn, gelijck gemaeckt en gelijcke beurtten van predication gehouden werden, met verbod nyemand op den anderen te schelden, dan alleen *pure* het Woordt Godes nae elckeens gezindtheyt uytgeleidt, ten tijt toe deur een National Synode deze geschillen sullen bealist zijn, op hoope God Almachtig sal sich ondertusschen zijns volkes ontfermen en de gemoederen ter wetersijde tot versoeninge bewegen, hetwelcke alles ick tot U. Exc. oordeel en discretie nochtans will gestelt en sonder præjuditie der gereformeerde religie will geseyt hebben.”

a) *Deux mots inutiles.*

a) U. Exc. biddend mij te laten weten off sie dezen ontfangen hebben ende in geene vrembde handen te laten kommen.

Ick verstaë dat die van Campen emmers so starck als wenige andere die van de religie vervolgen, soo oock dat die noch overich zijn in de gesworen gemeente nyet willen toelaten in kisen des magistrats, het lot van de swarte boonen ^{b)} van older gewoonte [aldaer gepleecht], hetwelcke vrembde saecken zijn en van seer quader consequentie, daerop U. Exc. wel letten mach.

† 9.

Le même au même. Affaires de la Religion.

Hoochgeboren Vorst, genadiger Heer. Ick hebbe alhier de saecke soo wydt gebracht datter, in 't point van de religie, eensamentlick van de franse trouppen, soodanige resolutie genomen ende den heere Burmania toegestelt is, als u. E. uit de bygaende copien believeu te sien; hebb oock aen die provintie van stadt Groeningen ende Ommelanden geschreven omme sich met dese te willen conformeren, daeraen ick dan nyet en will twyfelen, sullende Burmania ^{c)} morgen ofte overmorgen van hier vertrecken, gelyck dan Licklama 'tselve mede gelastet is, en Abel Coenders ^{d)} aen my geschreven heeft, indien het syne gesondtheyt eenichsints sal willen lyden, sich in 't laeste van de toekomende weecke derwertz te transporteeren. Sy hebben last met correspondentie van u. E.

a) *Les deux lignes suivantes sont autographes.*

b) *Voyez la note, p. 8°.*

c) *Rienck van Burmania, député de la Frise aux Etats-Généraux.*

d) *A. Coenders van Helpen, Seigneur de Middelstum (1561—1629); député de Groningue aux Etats-Généraux.*

te gaen, hetwelcke ick henluyden ten besten gerecommandeert, oock deselve daertoe willich gevonden hebbe, also dat het alleenlyck by u. E. staet sy ^{a)} wel t'informeren. Het werdt alhier seer vrembdt genomen dat men op dese vergadering in Hollandt sal willen voorstellen dat de magistraten het crychsvolck tegen die van de oude religie souden macht hebben te gebruycken, houdende het daervoor dat de conservatie van 't gemeene beste veel eerder vereyschen omme met justitie tegens al sulcke *criminaliter* te procederen, gantzlick verhoopende dat u. E. [my] op 't stuck sulcx sullen letten dat sie het landt, religie en haer eygen persoon conserveren, wesende onder anderen beducht dat men de franse trouppen by sulcke occasie soude kunnen misbruycken, ofte emmers in de uytterste noot wenich dienst daervan trecken; hoewel ick hen 'te gemoet gevoert dat de tegenwoordige staet van 't gemeene beste in Vranckryck en onse eygene verseeckeringe, voor alsnoch tegenwoordich, d' ontblootinge van sodanich geexerceert crychsvolck nyet lyden en will, emmers dat men hierdoor selffe den oorloch in 't landt van Gulick op ons trecken sullen; altoos is't een point d'Estat wel toe te sien dat de vrembde ons geen wett stellen en kunnen. Hetwelcke ick alleenlyck tot dien eynde movere dat u. E. de gesindtheyt alhier mogen kennen en alles desto beeter daernae dirigeren, en dan oock nyet en behooren toe te staen dat men tot officiers onder de trouppen catholique capitainen promoveren. Tot Dockum is, nae 't stellen van den magistraet, ontstaen een tumult, veroorsaecht door de kuyperye (so als men hier noemt) door eenige die [vri] ende magistraet wilden wesen, maer in 't minste [fryet] van wegent de religie, daerinnen binnen weynich dagen sal werden versien; daervan ick noodich gevonden hebbe u. E. te verstendigen, opdat se weten moge wat hieraff sy.

a) sie *Holl.* hen.

Guillaume-Louis à Maurice. Réponse à la Lettre 7.

Monseigneur. J'ay receu celle de v. E. du 16, le 20/10 de ce mois. Les députés de Frize font estat de partir l'autre sepmaine, je les ferai haster tant que je pourrai, ne doubtant qu'ils seront chargés de maintenir la religion réformée, comme v. E. désire. Le mesme je recommanderai aux députez de Groeningen et Ommelandes, et espère bonne fin; mais je crains qu'Abel Coenders ne se pourra si tost mettre en chemin, combien je l'ay sollicité desjà plusieurs fois. Il me semble que tout gist en cela, qu'on obtient en cette conjuncture que les contra-remonstrants prêchent aux églises par tour, et qu'après qu'on délibère sur des remèdes; car autrement par un dilay on se trouvera amusé, à quoy il faut surtout avoir esgard qu'on ne soit mocqué puis-après, ce que le zèle des affligés et constance des bonnes villes en Hollande ne le permettrons jamais, si long-temps qu'ils verront v. E. si bien résolu de maintenir la religion réformée, comme le vray pilier et honneur de l'estat. — Je trouve ceux de mon gouvernement bien en paine pour les régimens françois; estants informés qu'il y a peu d'apparence qu'ils soient payez de France et que desjà pour leur arriérage l'estat est en dangier de confusion, et principalement quand ils seroient mandés, qu'on pourroit avoir le plus de besoing, leur estant beaucoup de choses suspectes, entre autres qu'ils sont avisés qu'il y auroit desjà tant capitaines que lieutenants et enseignes à 36 hault officiers, sans une grande partie des soldats, catholiques et des plus chagrins jésuites, qui se laissent eschapper des propos estranges, sur lesquelles on devroit avoir esgard, et que vostre Exc. plainct luy-mesme qu'ils ne soient plus en tel ordre qu'ils souloient ^{a)}, tellement qu'ils sont enclins qu'on

a) avoient coutume.

se debvroit défaire et prendre en leur place des autres, desquels l'estat peult estre asseuré de s'en servir seurement au besoing, [le leur] tient le contraire, principalement qu'en cette conjuncture les princes et ceux de la religion jetteroient la coulpe sur cet Estat, qu'une réformation ne soit faict, qui est entièrement nécessaire pour la conservation de la France et nostre Estat propre; que les nouvelles levées de l'Archiducq et toutes autres circonstances nous menacent d'une guerre au pays de Juliers, lequel nous mesmes procurerions par licencement de ses ^{a)} régimens, et que v. E. ne se pourroit fier en campagne sur des gens nouvellement levées, de sorte que je voudrois bien estre informé de l'intention de v. E. pour y pouvoir diriger les affaires à l'advenant. Je tascherai tousjours que les députez seront chargés de soigneusement avoir esgard sur tout et ne rien conclure qu'avec l'advis de v. E. et des députés icy, et ne faudray d'avertir v. E. quelle résolution sera sur ce soubject prinse. Je suis résolu, après la fin de ceste assemblée et que j'auray sceu donner ordre sur les fortifications, de trouver v. E., mais n'en peu sçavoir si je pourrai partir devant l'avril, et suis encore de cette opinion que les bonnes villes d'Hollande doibvent pousser que les réformez soient restitués aux Eglises; car, si eux ne le pouroient obtenir, je crains bien que les remonstrances des autres provinces aurent moins de poids et que les dilayes sont dangereuses. Et à tant, Monseigneur, je suis

de vostre Exc. etc.

Le lendemain le Comte écrit au Prince: „Monseigneur. Astheur j'ay veu la résolution des volmachtes, par laquelle ils autorisent leur députés la manutention de la religion réformée *in optimâ formâ*. comme aussi qu'ils aurent surtout esgard en la révocation des François, sur la seurté du pays, et qu'en tout les deux cas ils entendent l'advis de v. E.,

^{a)} ces.

comme j'envoyeray la résolution mesme avec le premier, car elle n'est pas encore au net et messenger ne peut plus longtemps attendre. J'envoyeray la mesme résolution vers Groningen et les prieray de s'en conformer. En haste." (+ ms.)

11.

Maurice à Guillaume-Louis. Réponse à la Lettre 10.

Monsieur mon frère. J'ay ven par vostre lettre la bonne résolution que messieurs de Frize ont prinse, et la charge qu'ils donneront à leurs députés, qui doiivent venir icy à l'assemblée de messieurs les Estats-généraux, tant pour le fait de la religion que pour le fait des troupes françoises, et que vous espéres que ceux de Groninghes feront le mesme. Je vous prie de les faire haster le plus que vous pourrés. Vous m'exhortés de tenir la main que ceux de la religion réformée puissent prêcher par provision aux églises si bien que les autres, et cela aux villes où que les Arminiens sont maistres. C'est à quoy je travaille; les affaires sont en cest estat que je crois que ce seroit beaucoup fait s'ils pouvoient obtenir liberté de prêches en quelque grange ou maison, et cela aux villes de Rotterdam, Schonhoven, Bril. Icy à la Haye ils prêchent à la chapelle angloise. L'assemblée d'Hollande est commencé; il semble que les directeurs tiennent le mesme chemin qu'ils ont commencé. Utenbogart et les siens disent que eux sont la vraye église réformée et que ces disputes ont esté de tout temps. Il sera nécessaire que vos députés aient charge de communiquer avec moy, devant que faire ouverture aux Etats-généraux de leur advis, et qu'ils aient charge expresse de solliciter les autres provinces de se joindre avec eux, pour, de commune main, induire messieurs d'Hol-

lande à désister de ses procédures. Ceux de Zélande ont desjà donné charge à leurs députés; je procureray que ceux de Geldres facent le mesme. Les régimens françois, je croys que si nous les laissons aller, que jamais ils reviendront, et que de nostre vie nous n'aurons de si bonnes gens de ceste nation. Touchant les papistes que vous dites estre aux troupes, je ne fais pas estat de cela; la plupart sont gens qui ont servy dix ou douze ans et fidèlement, et on les peut mettre en garnison qu'ils ne sont pas ensamble. L'ennemy lève 6000 hommes de pied et 1000 chevaux. Nous avons nouvelles asseurées que ceux de Venise ont donné pouvoir absolu à leur ambassadeur qui est à la cour de l'Empereur, de faire la paix; celle-là estant faite, la guerre de Piémont cesse aussi, car ceux de Venise [font] les despens et fournissent l'argent au Duc de Savoye, tellement que, selon toute apparence, nous pourrions bien avoir la guerre pour l'esté qui vient, pour le moins au pays de Julliers et Clèves. Je vous laisse juger s'il est conseillable de laisser aller hors du pays des troupes aguerries. Si les troupes françoises partent, vous ne sçauriez mettre plus que 4000 hommes de pied en campagne. Je crois que on doit tâcher de les retenir, s'il est possible, et excuser l'envoy sur les levées que fait l'ennemy, et si cela ne veut pas ayder ^{a)}, il faudroit mieux de faire lever pareil nombre en France, et que la Reine les face payer de l'argent qu'elle doit fournir icy, et que messieurs les Estats entretinssent ces troupes icy pour quelque peu de temps et jusques à la fin de ceste nouvelle brouillerie de France. Je suis

vostre bien humble frère à vous faire service,

MAURICE DE NASSAU.

La raison que nous ne pourrions mettre plus de 4000 de

a) *Belgicisme* zoo dat niet wil helpen.

pieu aux champs, est que les garnisons de Clèves, Julliers etc. contiennent tant de compagnies des papistes. Je croy que Fernan vous l'a mandé; il l'a fort en l'esprit.

De la Haye, ce 26 de febvrier 1617.

+ 12.

Guillaume-Louis à Maurice. Il se réjouit des bonnes dispositions du Prince.

Monseigneur. J'ay à la fin tant faict qu'avec mons. Bourmania va aussi joint son adjoinct en la Généralité, qui est fort bon patriot et ferme en la religion, auxquels moy et les députés ont fort recommandé la manutention de la religion. Vostre Exc. ne peut pas croire quel louange et réputation elle a acquise auprès tous les patriots et tous ceux qui ont en toutes les deux provinces le gouvernement; tout gist en cela que les prédications se facent par tours aux Eglises, ce qu'en cette conjuncture sera plus facil que puis-après, à quoy les bons en Hollande fault insister et seconder vostre Exc., car sans tel fondement je craings que l'accommodation sera difficile et que l'animosité s'augmentera tant plus...

De vostre Exc. très-humble serviteur.

27/17 de febvrier 1617.

13.

Emilie, soeur de Maurice, au Comte Guillaume-Louis. Elle désire qu'on résiste aux Arminiens.

Monsieur mon frère. Je vous demande pardon de ce que j'ay si longtemps tardé sans vous respondre sur la lettre qu'il

vous a plu me faire l'honneur de m'escire, l'ocasion a esté que je suis esté malade; maintenant, Dieu mercy, je me porte bien, qui me donne moyen pour faire le devoir que je vous doibs, et vous remercier bien humblement de la souvenance qu'il vous a plu encores avoir de moy. Je ne vous sçaurois exprimer, très-cher frère, la joye que j'ay receu d'entendre par vostre lettre que me faictes l'honneur de la continuation en vos bonnes grâces, lesquelles je tiens aussy cher que chose du monde et tâcheray par tous les services qui seront en mon pouvoir de mériter telle grâce et faveur. Je suis esté quelques jours à la Haye auprès de mon frère le Prince Maurice, duquel j'ay receu tant d'honneur et de contentement que j'ay sujet de m'en louer toute ma vie. Je ne me doubte point que vous sçavez les troubles qu'il y a eu en ce quartier touchant la division qu'il y a en la religion, lesquels nous viennent par ces exécrables hérétiques Arminius et Vorcius et leurs adhérens, lesquels je tiens outre leurs hérésies pour pensionnaires du Roy d'Espagne, qui cherchent de mettre tous ces provinces en ruine. Je loue le Dieu éternel de tout mon coeur, qui m'a faict la grâce de voir et entendre le zèle et affection que mon frère le Prince Maurice a à la gloire de Dieu et à maintenir sa sainte vérité, priant au Tout-puissant de le fortifier et encourager de plus en plus en ceste bonne résolution et à vous aussi pour le bien de son église et conservation de ce pais, et encores que luy et tous ceux qui font une mesme profession ont beaucoup des ennemis et puissans qui cherchent à traverser tant qu'ils peuvent ce saint et bon oeuvre, si est ce toutefois qu'avec une ferme espérance que j'ay en ce bon Dieu qu'il n'abandonnera jamais les siens, ny les instrumens qui travaillent pour maintenir sa gloire et qu'il gardera vos personnes contre tous les embuches de vos ennemis. Prenez courage, mon très-cher frère, une bonne cause ne peut estre que honorable en toute façon, et assurez-vous, depuis que c'est la cause du Seigneur de tous seigneurs et souverain de toute souveraineté,

qu'il vous aydera à sauter les murailles, comme dit le prophète David. Je vous aurois bien à dire encores beaucoup des choses sur ces troubles, car je sçais un peu remarquer les complots qu'on voudroit bien faire pour jetter les bons par terre, mais je ne m'ose fier à cest papier et que je crois que sçavez à peu près tout se qui se passe, je finiray ceste, après vous avoir baisé bien humblement les mains, je vous suis, jusqu'au dernier soupir de ma vie, monsieur mon frère!

vostre bien humble et très-affectionnée
soeur à vous faire service,

EMILIA DE NASSAU.

De Delft, le dernier de febvrier 1617.

Le 28 février de la Noue, envoyé de France, écrit à Richelieu, depuis le 1 nov. 1616 Secrétaire d'Etat: « Il y a quelques années que, par la curiosité de certains esprits, il s'est formé une petite division en la Religion, qui a longtemps couvé; enfin, comme elle a trouvé nombre de fauteurs, cela a esclaté: et de telle façon que, justement à mon arrivée, en divers lieux il y a eu des espèces d'émotions populaires contre les magistrats, lors qu'ils ont voulu empêcher le progrès de leur opinion. Ce mal ne seroit point si grand chose, s'il ne venoit à porter coup à l'Estat: car les uns et les autres sont apuyez et y a péril de pis. Toutesfois Messieurs de la Province de Hollande, où ce mal s'est descouvert, se sont assemblez icy depuis huit jours, qui travaillent tant qu'ils peuvent pour y remédier, ce que j'espère qu'ils feront, et en prie Dieu. »

Le 6 mars: „ Il y a d'autres choses qui les tiennent en peine, et qui les ont fait disputer longtemps s'ils laisseroyent aller des troupes dont ils craignent avoir besoin. Premièrement une espèce de faction qui prend pied en leur Estat, promue par quelques différens survenus en la Religion, où ils n'ont pas remedié de bonne heure. Il y a plusieurs villes divisées pour ce sujet, en la pluspart desquelles le peuple est contre le magistrat: prestes à faire des émotions, comme desjà quelques uns ont commencé, et, n'estoit l'espérance qu'on a que l'assemblée de la province de Hollande qui est icy pour cet effect, y apportera un règlement, il y auroit bien eu desjà de la brouillerie. Certaine froideur qui est intervenue entre M. le prince Maurice et M. de Barneveldt arreste

beaucoup l'expédition des affaires : car la communication qu'ils avoyent ensemble en facilitoit les résolutions, et maintenant ils se voyent rarement."

Le 8 mars Maurice écrit à Guillaume-Louis : « Wat aengaet de kerkelyke saecken, staen deselve alsnoch op den ouden voet, gelyck die van te vooren zyn geweest, eer dese vergaderinge van de staten van Hollandt werde gehouden. Desen morgen sullen wy wederomme dienaengaende by den andern commen. Men sal sien wat uytcampste 't selve sal geven." (+ ms.)

14.

M. Du Maurier à Richelieu. Nouvelles.

.. Aubery, Seigneur du Maurier, fut envoyé par le Roi de France en 1615, pour demander le secours des Etats-Généraux, contre le Duc de Bouillon et les adhérents du Prince de Condé. Celui-ci étoit en prison depuis le 2 sept. 1616. — Maurice est *grandement changé* dans ses sentiments envers la France.

. . . . La maladie intérieure que je vous ay découverte, va plustost en empirant qu'en amandant, une puissante et dangereuse faction ayant éclaté soudainement, comme un coup de tonnerre, parmy eux, sous couleur de disputes de religion. On voyoit bien des nuées s'assembler et grossir, il y a desjà assez long temps, mais on ne croioit pas que jamais elles vinssent à s'entrechoquer de la sorte et à faire un si grand bruit. La meilleure part, qui est celle qui a tousjours esté encliné au bien de la France, est aprez à bon escient à se rallier fermement, ce que j'espère qui se fera avec le temps; mais il luy en faut donner pour cela, les choses bonnes ne se faisans icy qu'avec la patience; d'autant que plusieurs esprits, qui tous pensent avoir égale part à la souveraineté, ne sont ny traitables, ny capables des meilleures raisons en un instant. Je vous doy dire librement une particularité que je vous supply très-humblement

mesnager, car divulguée elle feroit préjudice au service de sa Majesté, qui est que le Prince Maurice se monstre grandement changé en nostre endroit, bien qu'en apparence il dissimule, comme aussy nous faisons, pour n'aigrir son humeur, qu'il faut plustost tascher à reblandir. Puis que *similium insidiarum remedium est, si non intelligantur, transversis cuniculis ipsius cuniculos excipiendo*, à quoy le s^r du Maurier n'omet aucun soin ny diligence. 17 mars.

† 15.

Guillaume-Louis à Maurice. Exhortation à persister dans le maintien de la religion Réformée.

Monseigneur. J'attens avec dévotion une bonne résolution, laquelle soit propre pour assoupir les malentendus de la religion. Le devoir que v. E. faict, contente tous ceux qui sont vrais patriots et donnent louange à v. E., juspu'au ciel, comme libérateur et conservateur de la patrie et religion reformée, estant si strictement unis qu'ils sont inséparables. Ils prient Dieu de garder v. E. contre tous pratiques et finesses, desquelles ils ne doubtent qu'on assaille v. E. frauduleusement de le faire fléchir en son héroïque desseing, si nécessaire à la conservation de l'Estat et sa propre personne; car, si sous prétext de publicque autorité il est licite de bannir la religion réformée et les bons patriots qui font profession d'elle, qui peut doubter que tout cela ne tend pour préparation du changement en l'Estat *) le quel on forge? Dieu veuille qu'il soit au plus grand bien, comme ils prétextent bien, mais, quand à moy, je suis trop lourd de pouvoir comprendre et prie v. Exc. de ne se laisser

a) Les trois mots suivants sont ajoutés en marge et autographes.

amuser par paroles fardées, mais croire les effects et les actions qu'il voit avec ses propres yeulx, et de demeurer constant pour y apporter remède convenable; car, si ne pourroit pas estre pour ce coup en ceste assemblée, Dieu y pourvoiera en tēps et ne délaissera pas v. E., car c'est son faict et son honneur est touché. Si on fauldroit envoyer une partie des troupes françoises, il faut, sur correction, que v. E. aye l'oeil sur l'assurance de cet Estat, et pour donner contentement aux provinces [destiner ^a] les capitaines catholicques. — Nos particulieres affaires sont cause que mon frere Jean s'arrestera quelques jours davantage qu'il n'eust pensé icy; il partira le samedi prochain. Et à tant, Monseigneur, etc.

Le 30/10 du mars 1617.

* 16.

Le même au même. Même sujet.

Monseigneur. Je n'ai voulu céler à v. E. que les députés ont autorisé Bourmania et son adjunct en la Généralité, de dire, pour leur advis, qu'ils trouvent bon que le Duc de Savoye soit assisté avec une bonne somme d'argent, moyennant qu'il continue en la guerre; comme aussi que le Duc de Bouillon soit maintenu et secouru contre le marquis de Spinola, comme souverain prince, lequel on veult opprimer à cause de la religion, affin que v. E. puisse diriger les affaires à l'advenant qu'elle trouvera bon. Toetesfois je prie v. E. de tenir cet avvertissement secret. Je demeure tousjours en peine, jusqu'à ce que le faict de la religion soit redressé, auquel je tiens que tout gist, et que pourtant. v. E. ne doit cesser de continuer à y travailler, jusqu'à ce

^a) destituer (?)

qu'elle aye obtenu une bonne et heureuse issue, de laquelle je ne doute, moyennant que les bons ne se laissent fléchir et amuser par dilais, par lesquels leurs adversaires cherchent leurs avantages à leur totale ruine, mais Dieu y pourvoiera, lequel je prie etc.

Le 27/17 du mars 1617.

a) † 17.

Le même au même. Il le presse de prendre en main la cause de la Religion Réformée.

*. *. Une résistance énergique est le seul moyen de prévenir de fâcheuses extrémités.

Hoochgeboren Vorst, genadiger Heer! Het bevremdet my boven maten de continuatie van die bittere procedures in de saecken van religie, onder anderen van die van Schoonhoven ende de handtsluytinge van het Hoff Provinciael in cas van geweldt, hetwelck immers in deselve proceduyre claerlick blickt dat ^{b)} tegens die van de gereformerde religie in 't werck gestellet werdt; daeromme mynes erachtens wel te letten staet dat het Hoff by de administratie van Justitie gemainteneert blyve, sonder hetwelck de staet van 't Landt nyet en sal mogen bestaen, ende anders nyet (en can) gepresumeert werden off het syn rechte catilinarische practiquen, denwelcken noodtsaekkelick eens moet voorgekommen werden. U Exc. biddend dat sy sich nyet en willen laten in den slaep brengen, noch in haeren loffelicken ende heroiquen yver verflouwen, maer by alle wettelicke ende gevouchelicke

a) *Ecrité à la fin de mars ou au commencement d'Avril.*

b) *Dans la minute suivent, mais raturés, ces mots: die oproerige Arminianen.*

middelen den vervallenen staet van de gereformeerde religie te helpen redresseren ende sorg dragen, als deselve van plicht ende conscientie wegen tegen het gemeenebest schuldig syn, dat, onder schoone pretexts ende Machiavellistische streecken, de tegenwoordige staet van 't Landt en de gereformeerde religie geenen voorderen schade ende inbrenck komme te lyden. U Exc. hebben voor oogen het exempel van h. ^{a)} l. ^{b)} memorie derselver heer Vader, hoe noodig deselve gevonden heeft voor den staet van 't Landt de autoriteyt van de Justitie, als mede hoe sorchvuldich deselve geweest ten eynde de verstandighen en gequalificeerden van 't landt daertoe gestelt wierden, ende dat hy oock alle swaere saecken door haeren raadt en aensien ten besten heeft konnen beleyden. Wat can men oordeelen, als men de saecken regelrecht *in contrarium* siet dirigeren, en alle maximen van onsen Staet omkeeren? U. Exc. syn, Godt loff, in saecken van state soo oudt ende ervaren dat sie seer wel weeten dat men op die wercke selfs sien en daarnaer oordeelen moet, maer ick verlies de patientie dat sich onse goede slechte ^{c)} patrioten, gelyck de kinderen, met popkens laten stillen, nyet bethoonende gelycken yver ende couragie als haer wederpartyen pogen te doen in 't omstooten van alle oude maximen, nyet alleen tot merckelicke verswackinghe en ondienst van de gemeene saecke, maer oock insonderheyt tot groote verkleininge en bespottinge van de kleynherticheyt der goede, daarvan se sich roemen ende nyet dan des te bitterder verthoonen; welcke ick geensins tot dien eynde segge dat ick U. Exc. goede intentie in eenig twyffel brenge, hebbende alle goede patrioten een sonderling benougen ^{d)} aen U Exc. goede debvoiren die se in der daet speuren, noch oock om deselve tot extremiteten te porren, als dewelcke ick voor als noch nyet raden en kan, dan veel meer om U Exc. te waerschouwen, indien by dese

^{a)} hoogh.

^{b)} loffelicker.

^{c)} eenvoudige.

^{d)} genoeg.

toekomende vergaderinge nyet een bequaem middel van redres getroffen werde, dat U Exc. inderdaet bevinden sall dat die Arminianen stoff ende occasie sullen nemen om, tegens haer eygen vermoeden ende hoope, de saecken tot extremiteyten te laten kommen. Want, sooveel ick nyt haere proceduyren oordeelen can, soo vallen sy aff van 't geen alreede geconsenteerd en geresolveert is geweest, omme also de goede gereformeerden des te meer te onderdrucken. *In summâ*, het is noch tyd, indien men toesiet ende groote saecken en willen sonder moeyte, ondauck ende couragie nyet gedaen syn.

† 18.

Le même au même. Réponse à la Lettre 11.

Monseigneur. Celle du 26 m'a esté livrée le 30/30 de ce mois, ne doubtant ou les miennes diverses, que j'ay escript à vostre Exc. de cette matière, luy seront délivrées, et que les députés de ces provinces seront arrivés devant le retour du porteur, estant Abel Coenders parti de Groeningen devant-hier, espérant que vostre Exc. aura eu tout satisfaction et, combien que j'espère que les députés auront desjà communiqué à vostre Exc. leur charge et qu'ils procéderont avec advys et bonne correspondance avec vostre Exc. au point de la religion, si est-ce que d'abondant a) j'ay fait une exhortation aux députés de Frize, et en particulier à Vervou b), de tenir à cela la main, comme aussy à Abel Coenders, comme vostre Exc. c) par les copies icy jointes, que je me tiens assuré

a) ten overvloede.

b) Frederik van Vervou (1550—1621), Frison, membre du Conseil d'Etat.

c) verra probablement omis.

qu'ils ne manqueront à leur devoir et que votre Exc. les peut franchement parler et informer, comme il sera sur tout nécessaire en esgard des troupes françoises. Car quant à ceux de Groeningen, combien qu'ils ont la larme ^{a)} si chaude en teste que ceux de Frise, si est-ce que je croy qu'ils se conformeroient en cela avec les autres provinces, lesquelles votre Exc. pourra induire, de tenir plustost les troupes françoises agueries et vieulx souldats, que des bisoignes ^{b)} et nouvellement levées; mais ceux de Frise sont précisément autorisés, en ces de révocation des François, d'adviser sur le renforcement des compagnies, de quoy je ne les ay sçeu pour cette fois divertir, ny voy apparence, si ce n'est qu'ils voyent que les autres provinces seroient aussi enclins, en quel cas je feray tout devoir possible à leur assemblée, laquelle sera d'icy en 14 jours, asseurant votre Exc. que, non seulement à présent, mais aussi à toutes autres accasions, j'ay suffisamment remonstré combien qu'il leur est besoing d'avoir de diverses, nations avoir des régiments aggueries, et que les compagnies du pais sont pourveues des capitaines et officiers capables.

Je croy facilement que l'estat de l'Eglise réformée est si déplorable en Hollande, que c'est beaucoup faict d'obtenir aux villes de Rotterdam, Schoonhoven et Briel exerce aux maisons particulières ou granges, mais aussi croy-je réciproquement que si longtemps on ne permettra que tous les deux parties chasque à son tour presche aux Eglises où les Arminiens sont maistres, qu'il n'y a nul apparence d'accommodation; ce que toutesfois les Arminiens, soubz prétext de tolérance [présentant], voire ils se mettent tant plus sur le théâtre qu'ils couvent quelque autre chose soubz le masque de religion, comme aussi tous leurs procédures monstrent évidemment qu'il est entièrement nécessaire que votre Exc.

a) l'alarme.

b) nouveaux soldats.

ne se laisse divertir à y porter des remèdes convenables. — J'ay veu une lettre qu'on auroit mis en avant de tirer les gens de guerre hors le serment d'obéissance de vostre Exc., ce que je ne peu croire, tant moins qu'à la faction du Comte de Lycester ceulx d'Hollande ont débattu pour un des premiers privilèges et assurance en leur estat; si est-ce qu'il est temps que vostre Exc. vise sur l'assurance de l'Estat, qui gist en la conservation de la légitime autorité de vostre Exc., en laquelle vostre Exc. se doit et peut maintenir par légitimes moyens et procédures. Et à tant, Monseigneur, je prie le Créateur etc.

De vostre Exc. très-humble s^r.

Que Uytenbogardt maintient que sa religion est réformée, je laisse la décision à l'Eglise réformée de toute l'Europe, mais cela est notoire que, depuis le commencement de la guerre, on n'a pas presché ces nouveautés aux Eglises du Pays-Bas, et que tous ces procédures tendent à l'extirpation de la religion réformée, laquelle on a presché plus que quarant ans et laquelle est le pillier de la républicque; on la bannit hors les Eglises et la dépossède par force illégitimement, et persécute ceux qui font profession tyranniquement et par violence. Tels actions monstrent assez que, sous prétexte de réformation, on tend à l'extirpation de la religion et éversion de l'Estat, lequel vostre Exc. est tenu devant Dieu et le monde de la maintenir et s'opposer par toutes voyes légitimes, à quoy j'exhorte vostre Exc. qu'elle ne fleschit, ni se laisse amuser par bonnes paroles et autres artifices en l'oeuvre si héroïquement et avec tant de louange des tous vray patriots commencé, puisqu'il y va de la conservation de cet estat et de sa propre personne.

Le même au même. Même sujet.

Monseigneur. Messieurs les Estats ont envoyé les deux propositions des ambassadeurs françois, concernantes le secours; sur quoy on a mandé pour responce aux députez de la Généralité de se réguler selon la résolution cydevant prise, prenant esgard surtout sur l'asseurance de l'Estat, tâchant d'excuser les troupes françoises et qu'en les envoyant, il y soit prises des autres en l'advenant en service, et qu'ils portent soin qu'en la responce du Roy on n'engage davantage le pays, veu que le cas présent, auquel le secours est demandé, est fort considérable pour le pays, voire contre l'intention du contract; ce que j'ay mandé vers Groeningen pour se conformer, espérant qu'ils feront le mesme; pleust à Dieu que les provinces feroient aussi le mesme, mais, v. E. trouvera que les Arminiens feront tout le contraire, ayant pour but que par l'affoiblissement de l'Estat ils pourroient tant plus aisément jouer leur personnage, ce qui doibt tant plus mouvoir v. E. de tenir la bonne main qu'il y soit mis fin à la persécution et aigreur contre ceux de la religion, comme je prie Dieu qu'il y soit faict à cete assemblée. Monseigneur

de vostre Exc. très-humble serviteur.

Le 9/19 Avril 1617.

Le même au même. Résolution des Etats de Frise.

.... In de kerckelicke saecke syn se ^{a)} gelast een nationael

a) Les députés Coenders et Claut.

synode te begeeren, midts dat de contraremonstranten eerst herstelt werden in haeren voorigen staet, als sonder een synode gedeposideert wesende. De Heeren van dese provincie hebben den heere Bourmania aengeschreven dat de heeren volmachten, by de resumptie der resolutien over 't senden der Franse trouppen, expres geresolveert hebben 't selve t' excuseren, omme sich destte voorsichtiger te draegen na den last hem voor desen gegeven ende te helpen letten op de verseeckeringe van 't landt, als oock in de kerckelicke saecke op een *Synodum* te dringen, ende de handt daeraen helpen houden dat de contraremonstranten *in integrum* gerestitueert werden, van herten wenshende dat de Gecommitteerden conden obtineren d' intentie van hare principalen, daeraen ick, myns deels, seer twyffele, als kennende de practiquen soo by desen tyden [voorlopen], hebbe nyettemin noodich geacht u Exc. daervan t' adviseren. Hier is tydinge dat myne heeren van Hollandt alreede in 't senden van 2000 Francoisen ende 3000 van andere Natien geconsenteert hebben, indien sulcx is, staet te bevresen dat andere provincien haer mochten volgen. Godt wil syner saecke helpen ende u Exc., hoochgeboren Vorst, genadiger Heer, in syne heylige bescherminge houden ende conserveren. Uyt Leeuwarden, den 19 Apr. 1617.

21.

Maurice à Guillaume-Louis. Nouvelles.

Monsieur mon frère. Vous aurés entendu la mort du maréchal d'Ancre ^{a)}; depuis je n'ay eu nuelles nouvelles de France.

^{a)} Concini, favori de la Reine-mère, assassiné le 24 avril.

Les Etats d'Hollande sont séparés, sans avoir pris aucune résolution sur les affaires ecclésiastiques, mais doivent retourner lundy qui vient, sans faulte, pour en parler de nouveau. Ceux de Zélande ont fait un députation extraordinaire pour se trouver à la prochaine assemblée et recommander à messieurs d'Hollande le fait de la religion et la convocation du Synode. Je vous prie de vouloir procurer que ceux de Groninghes et Ommelandes ayent leurs députés icy pareillement pour la fin de ceste sepmaine, pour tenter si l'assemblée des Etats-généraux pourroit estre induicte de prandre l'affaire en main. J'ay procuré que ceux de Geldres seront icy pour le mesme temps. Je suis

vostre bien humble frère à vous faire service,

Ce premier de May.

MAURICE DE NASSAU.

+ 22.

Guillaume-Louis à Maurice. Il désapprouve son assentiment au secours promis au Roi de France.

Monseigneur. Vostre Exc. ne peult pas croire en quelle consternation grands et petits sont esté pour la résolution prinse d'envoyer tel secours en France, ayants tous les deux provinces résolus d'y demeurer pour le moins ferme au nombre de votre Exc. et conseil d'estat a) , et cela avec protestation contre ceux qui presseroient l'augmentation d'iceluy, mais Dieu soit loué qu'il y a apporté le vray remède; c'est trop grande simplicité d'y penser que tels procédures, tendantes à l'emprisonnement du Roy et privation de son propre gouvernement en son règne, luy pourroient estre agréable;

a) *Mot inlisible.*

et qu'à un jour il nous n'eust reproché que nous-mêmes eussions procuré par sa ruine et de l'Estat de France la nostre propre; un beau exemple que nos maximes modernes sont fondées sur sablon et que nos *neuswyse* politiques feroient beaucoup mieux pour leur patrie et la cause commune de se contenter et demeurer ferme aux maximes d'estat, fondées en raison de nature et auxquels on a maintenu jusques à icy la cause commune; sont des absurdités et trop grande audace d'oser proposer et practiquer des maximes toutes contraires aux anciens fondements de nostre Etat. Comment peuvent-ils estre changées sans changement d'iceluy? si les anciennes maximes sont esté la conservation de l'estat, infalliblement les nouvelles et contraires seront sa perdition. J'apprends de plus en plus que les plus sages font les plus grandes fautes, et que rien plus n'est tant nécessaire et louable en un Estat, que la constance; l'exhortation de laquelle n'est pas besoiin pour vostre Exc., ni est aussy mon but, mais ne pens passer sans prier vostre Exc. de se garder d'attribuer plus au conseil d'autrui qu'au sien propre, ni s'accommoder pour complaire aucuns en ce qui concerne la conservation de l'Estat, puisque cela ne se peut faire sans note de faute de jugement ou de courage, et comme cela n'est pas, la coulpe demeure à la fin sur les espanles de vostre Exc. Comme à l'exemple de l'envoy de cet secours, que tous sçavent qu'il a esté tant contre le stomach ^{a)} de vostre Exc. et si dange-reux pour le pays, tous disent qu'ils n'ont sçeu s'opposer contre l'advis de v. Exc. et conseil d'Estat, lequel icelle eust bien sçeu diriger autrement, si elle n'eest eu esguard aux offenses d'aucuns, en matière que la conservation de l'estat requéroit autrement. Je prie vostre Exc. de prendre cest mien advertissement en bonne part, d'autant que c'est mon devoir, comme d'un vray amy, de ne luy céler rien en quoy sa

a) goût.

bonne réputation et extraordinaire renommée puisse estre au moins intéressée. Vostre Exc. a la barbe grise, il fault faire apparoistre à tout le monde ce qu'il peut en cet Estat, et ne doubter qu'elle sera suivi et secondé d'un chascun qui désirera la conservation de l'estat présent, cognoissant tout le monde l'intégrité de vostre Exc. et le rang qui luy appartient. Et à tant, Monseigneur, etc.

De Leeuwarden, le 3 may 1617. *Stilo novo.*

a) Je crains que, sur prétexte de députer quelques personnages pour projetter quelque préparation d'un sinode provincial, on vise à faire tel préjudice à l'église que le synode national, qui est le seul remède, ne se pourra tenir avec fruit; pour le moins, que on cherche par là dilay pour amuser ceulx de la religion réformée, et comme par longue possession continuer à les poursuivre et à la fin du tout déraciner; à quoy on doit avoir bien esgard et travailler que premièrement ceulx de la religion soient réintégrés en leur possession.

† 23.

Le même au même. Il est urgent de songer au maintien de la Religion Réformée.

Monseigneur J'attends en bonne dévotion une bonne résolution des messieurs d'Hollande au faict de la religion, laquelle je tiens sur tout nécessaire qu'elle y soit une fois prise, sans aultre dilay, et que les bons reformés soient par tout maintenu en possession de l'exercice de la religion, car sans cela je tiens le pays comme desjà perdu, pour le grand orgueil

a) *Autographe.*

qui les fera tant plus audacieux pousser outre en leur des-seing, ou pour le moins que vostre Exc. sera contrainct avec pluralité des provinces d'y penser aux remèdes, qui sont en tel cas nécessaires pour la conservation de l'Estat, laquelle infalliblement dépend du maintienement de la religion réformée et de ceux qui font profession d'elle. Les prétextes qu'ils mettent en avant pour persécuter les réformés, sont si absurdes qu'en vérité on devroit procéder contre tous ceux comme criminels, qui sont si audacieux d'oser opprimer la religion réformée, comme le fondement et l'unique pilier sur lequel la liberté des provinces confédérées repose. Je suis marri que Coenders, Vervou, Licklama se trouvent justement icy; tous s'excusent sur leur particulier, et que leur absence n'empeschera rien. Je les feray haster autant qu'il me sera possible, combien je ne voy apparence dans 14 jours ou trois semaines. Si vostre Exc. jugeroit entretemps nécessaire plus-tost leur retour, je m'employeray très-volontiers. Et à tant, Monseigneur, prie le Créateur d'assister vostre Exc. en cet affaire si important et la garder longues années, à la conservation de cet Estat et augmentation de son honneur.

Il plaira à vostre Exc. soigner que cette ne vienne aux mains estrangieres, et me mander un mot de responce ce qu'elle en a fait.

Le 6 may 1617.

24.

Ernest-Casimir à Guillaume-Louis. Maurice désire sa venue en Hollande.

Wolgeborner freundtlicher lieber Bruder. Vergangen mitt-wochen bin ich alhier ankommen; ziege morgen, wil's Gott,

wieder nahe Arnem, und also s. Exc. verstanden von Mons^r Brampkens dasz E. L. geresolvirt eine reisz hieher zu thun gegen dasz die kirschen reiff wehren, hatt s. Exc. gistern in mein presentie ahn den herren von Poudroyen ahn E. L. zu schreiben befohlen, dasz s. Exc. gern hetten dasz E. L. also baldt hieher wehren gekommen, und wo ehr wo lieber, also die kerckliche sachen hier in Hollandt sehr sober sten und wunder practiken umbgehen, darmitt s. Exc. nit wenig bekümmert, dasselbe werck auch jetzo sehr zu hertzen niempt und sich mit vielen gutten patriotten allerley gedanken macht und nit sonder grose ursach; bitt derohalben E. L. wollen mich mitt den ersten advisiren was sie wegen der reisz hieher zu thun geresolvirt, darmitt ich mich mit dem überbringen von meinen kindern darnach möge regulieren, welche meine hl. a) gemahlin selber zu thun geresolvirt wahr. Von particulariteten gistern ausz Franckreich ahn s. Exc. von Monsieur Hauterive geschrieben, hatt s. Exc. E. L. gecommunicirt. Will E. L. hiermitt dem Almechtiegen zum treulichsten befehlen. Ausz dem Haagen, in eil, den 6 May 1617.

E. L. dienstwilliger und treuer bruder
und diener,

ERNST CASIMIR, GRAF ZU NASSAW.

25.

Guillaume-Louis à Maurice. Il faut protéger les Réformés et convoquer un Synode national.

Monseigneur. J'ay receu celle de v. Exc. à mon lever à ce matin et, devant sortir du logis en ma grange, j'ay incontinent escrit à Coenders de se vouloir trouver, comme

a) herzliche.

aussi aux députés d'y tenir la main, et en cas qu'il s'excuseroit, d'y recommander tellement le fait aux aultres députés, ou pourvoir aultrement, en sorte que la religion puisse estre maintenue; en quoy j'espère qu'ils ne manqueront point. Semblablement ont escrit les députés icy au bourgemaistre de Harlingen de s'en aller aussi tost vers là, si v. Exc. trouveroit nécessaire, et une députation particulière à telle fin; ce qui n'est pas en ces deux provinces si accoustumier comme aux autres. Je ne doute toutesfois qu'on l'obtiendrait facilement, en cas qu'on jugeroit qu'il profiteroit à l'avancement de cest affaire, en quoy me semble-il que fault sur tout insister et diriger les affaires que ceulx de la religion réformée soient premièrement réintégrés en leur possession de prêcher aux églises, et puis après presser la convocation d'une synode nationale, selon la coustume de ce pays, et sur iceluy remettre les différens, comme l'unique remède et manière observée par toute la chrestienté. Ils ne peuvent par raison refuser de faire les prêches aux églises, sur quel prétexte qu'il soit; et si long-temps qu'ils peuvent user de dilaies pour empêcher les prêches aux églises, je ne voy nulle apparence d'une bonne issue, et tiens que la conservation du pays et maintenantement de la religion réformée gist qu'on presse avec courage et vigueur la liberté de prêcher aux églises, pour le moins par tours, jusqu'à un légitime concile national, ou que on leur concède des églises à part, tels qu'ils soient capables pour recevoir le nombre des auditeurs et non plus tant estre outragés à l'appétit des passions de leurs adversaires, à quoy la conjuncture des affaires publiques est, à mon advis, en tels termes qu'on se doit et peult seurement s'en servir, et que v. Exc. est obligé de tenir la bonne main. Et à tant, Daté le 6 du may, *stylo novo*.

Post datum. La députation extraordinaire ne se peult faire, pour ce que les députés sont absens et ne s'assembleront

encore en quatorse jours ou trois semaines; et à Groningen est premièrement fini la sepmaine passée le Landtag, tellement qu'il se fault, pour cestes fois, contenter des dépetés ordinaires de toute les collèges, qui sont de touts les deux provinces autorisés à telle fin et de Frize touts bons, et si Coenders il ^{a)} va, comme j'espère, tout ira bien de la part des Ommelandes.

26.

Ernest-Casimir à Guillaume-Louis. Il le presse de se rendre en Hollande.

Wolgeborner vrientlicke lieve broeder. Ick bin desen avent alhier weder aencomen, om morgen vroeck voorts na Arnhem te gaen, heb oock die staatsheeren Martini ende Essen hier gevonden, die wegen Doctor [Goochts] wervinghe, extraordinarie gedeputeert zijn om voor de bedruckte kercken in Hollant, bij tegenwoordige vergaderinge t'intercederen; daerinne ick te meer hopen wil dat zij yet goedes te wege brengen sullen, also die van Frieslandt ende Groningen sich met hen voegen ende te gelijc audientie bij Hollant versoecken willen, gelijck oock die van Selant te vorens gehadt. Sijne Exc. heeft mij in 't scheiden uuyten Hage anderwerff vermaent U. L. wederom van nieuws te versoecken omme sich bij s. F. G. te willen instellen, ende sulx om so veele te meer, wijl die-selve bij tegenwoordiger geschapenheit van saken U. L. advijs ende goeden raet nodiger hebben als oyt te voren, zijnde niemants ter werrelt daerop sijne Exc. sich alsnu verlaten derf, daeromme ick mijne vorige bede hierbij vernieuwe.

^{a)} y.

Ende om dat U. L. emmers niet zich opholden moge, wegen mijner hertzelieven gemalinne. ende kinders, so wil ick dieselbe, tot U. L. geluckige wedercomste uuyten Hage, tot Vianen` senden. Heb U. L. sulckes in aller ijl van hier aff niet bergen mogen, met bevelinge des Almogenden. Met groter haest uuyt Utrecht desen woensdach den 7/17 May 1617.

E. L. dienstwilliger und treuer bruder
und diner,

ERNST CASIMIR, GRAF ZU NASSAU.

Wijl oock sijne Exc. begeert heeft dat ick mijne Duitse reyse noch voor een maent ofte ses weken instellen wilde, so bin ick geresolveert hare Exc. daerinne te gelieven.

† 27.

Guillaume-Louis à Maurice. Nécessité de résister aux ennemis de la Religion Réformée.

Monseigneur. C'est un de mes plus grands désirs que j'ay d'avoir ce bien de veoir vostre Exc. et de luy tenir pour quelques jours de compagnie; comme j'ay, Dieu aydant, proposé, si tost que les affaires de mon gouvernement et les miennes particulières me le permettront; car j'attends Madame ma soeur, après leur sortir de l'accouchement, ce qu'elle espère dimanche prochain d'entreprendre et mener icy leur trois fils, pour la crainte de la peste à Arnem, et qu'ils puissent estre icy durant le voyage vers Allemagne, lequel elle a entrepris de faire avec mon frère. Pareillement l'estat particulier de mes affaires en Allemagne eussent bien requis ma présence pour cet esté, mais n'ay osé, pour l'amour de la présente conjuncture des affaires publiques, demander

congé, et en esguard de celles mandé mon frère Jean-Louys avec quelqu'un de mes conseillers, pour en donner ordre requis et très-nécessaire, lesquels je croy qu'en dix ou 12 jours seront icy. Entre temps je ne voy que pour mon absence le redrès de la religion en Hollande sera reculé, veu les bonnes résolutions des deux provinces de mon Gouvernement, joint les instructions et directions aux députez de tous les chambres en la Haye données; à sçavoir de tenir tous ensemble la bonne main de se réguler précisément selon leur résolution prise, s'adressant sur tout à vostre Exc. et prendre de luy son bon advis, comme aussy les députés icy, à l'instance de Bourmania, sont mandés pour demain délibérer, s'il ne sera nécessaire d'y députer, à l'exemple de Zélande, des extraordinaires, pour y tant plus assister à vostre Exc., à quoy je tiendray au possible la main: comme aussy desjà préparé le mesme à la province de Groningen et Omlandes, pour suivre l'exemple de celle-cy, et suis entièrement d'opinion que ma présence reculeroit et préjudiceroit plustost le bon progrès d'iceluy affaire, qu'il n'avanceroit; car l'une partie me reprochoit que je me laisseroy plus voir en cet affaire en un gouvernement d'autrui qu'il ne m'appartenoit, ils seront tant plus irrités et prendroient prétext de s'accommoder moins; l'autre, se voyant frustré de leur attente, se mettra tant plustost au désespoir et courera aux extrémités ou perdra entièrement courage: à quoy je serois très-marri d'avoir donné subject, veu je tien pour le seul remède à conserver cet estat de maintenir la possession de la religion réformée et s'opposer avec tant de courage aux trop violentes procédures par lesquels on voit à l'oeil qu'on travaille à supprimer la religion, laquelle est le fondement et lustre de cet estat, et vostre Exc. obligé de la maintenir avec le bon conseil et assistance des provinces et bons patriots, qui sans faulte assisteront vostre Exc. pour éviter plus grandes extrémités et l'entière ruine laquelle se

brasse sous main, me tenant si obligé de seconder vostre Exc. que je perderay plustost ma vie, que de manquer au besoing en mon debvoir. Et à tant, Monseigneur, je prie le Créateur Tout-puissant d'assister vostre Exc. avec son Esprit et la conserver en santé et longue vie à soubhaict.

Le 9/19 de may 1617.

* 28.

Maurice à Guillaume-Louis. Vocation de Bogerman, ministre du St. Evangile, à la Haye.

Wolgeborene vrundtl. lieve Broeder. Wij en twijffelen niet ofte U. L. en is noch veel indachtig dat, nu eenige maenden geleden, die van de Kerckenraedt alhyer beroepinge hadden gedaen van den persoon van *Johannis Bogermannus*, bedienaer des Godtl. Woorts tot Leeuwaerden, om de gemeente alhyer te leeren, stichten en onderwijsen, zonder dat daerop ijetwes is gevolcht. Ende naerdien nu voorsz. Kerckenraedt, naer voorgaende communicatie met ons daerop gehouden, geresolveert hebben brenger dezès derwaerts te zijnden, omme met ernst dese saecke te resumeren ende die van de Magistraet ende Kerckenraedt daertoe sien te bewegen, ten eynde zij tot heur voornemen mogen geraecken, en dat U. L. bekent is hoeveel daeraan is gelegen dat dese plaetse (daer niet alleen alle de Collegien versaemelen, maer ook daer dagheliks vele saecken dependerende van de *Synodi* vervallen) met denselven *Bogermannus* versien werde, als wesende degeene die, van alles de sekerste kennisse hebbende, de beste onderrichtinge mondeling can doen, soo en hebben wij niet willen naerlaeten U. L. hyermede vrundtelick te versoecken de voorsz. gedeputeerden aldaer gecoomen

wesende de favorable handt te bieden, opdat ze met goede vruchte van daer weder herwaerts mogen comen. Waeraen Godes Kercke in 't generael sondere dienst ende ons seer aengename vrundtschap zal geschieden. Ende hyermede, wolgeborene vrundtlicke lieve Broeder, zijt Godt Almachtig bevoolen. In 's Gravenhage, 10 May 1617.

a) E. L. dienstwilliger Bruder

MAURICE DE NASSAU.

29.

Ernest-Casimir à Guillaume-Louis. Il compte se rendre en Frise.

Wolgeborner freuntlicher lieber bruder, E. L. beide schreiben vom 5/15 und 8/18 habe ich sehr wohl empfangen, und weil ich sehe dasz E. L. noch nit geresolvirett im Haagen zu ziehen, auch gerne sehe dasz ich mitt meiner hl. gemahlin und kindern für unserer reisz nahe Teutschlandt eine kehre nach Frieslandt thäte, also E. L. allerley mit mihr zu reden, wil ich mich, will's Gott, über ein tag oder 14 mit meiner hl. gemahlin und allen 3 kinderen von hie ufmachen und E. L. kommen besuchen und ahnsprechen, E. L. bei dieser pest zeitten meine kinder vertrauen, und darnach mit meiner hl. gemahlin ein reisz nahe Dietz thun, weil ich nun zeit und dieser örtter nichts zu thun ist, ich auch schon verloff van den herren Staten General darzu erlangt mit bewilligung von ihrer Exc., es wehre dan dasz ich underdeszen schreibens von E. L. bekehme das dieselbe schon nach dem Haagen verzogen oder in kurtzen ziehen müsten; dan ich dafür haltte dasz ihre Exc. nochmahln umb E. L. in den Haagen zu bekommen dringen werde, also ihre Exc. niemanden haben uff deme sie sich in Hollandt

a) E. — Bruder. *Autographe.*

mögen verlaszen, wegen diese kerckliche sache. Wil E. L. hirmit dem Almechtigen zum treulichsten befehlen. Ausz Arnem, den 13/23 May 1617.

E. L. dienstwilliger und treuer bruder
undt dihner,

ERNST CASIMIR, GRAFF ZU NASSAU.

* 30.

Maurice à Guillaume-Louis. Il désire sa venue; affaires de France.

Monsieur mon frère. J'ay entendu par Bransbec que vous seriez délibéré de faire un tour par-deçà d'icy en quelques jours, ce qui me fait vous prier, comme je le fays par ceste bien affectueusement, si voz affaires le peuvent aulcunement permettre, de ne plus retarder vostre venue, et ce de tant plus, affin que vous soyez présent en ceste conjuncture, où que se traicte des affaires de plus grande importance que ne s'est fait dès long temps, et entre aultres principalement le point de la religion, lequel vous sçavez combien quil importe pour le repos et quiétude de tout cest estat, qu'il soit composé paisiblement, car estant icy présent vous le pourrez veoir à l'oeil et tant mieulx juger des procédures qui se font, que je ne vous pourrez escrire. Je vous prie de me mander sur ce vostre résolution, et pour quand je pourray avoir ce bien de vous veoir; surquoi, en attendant vostre responce, je prie Dieu de vous maintenir, Monsieur mon frère, en sa sainte protection. De la Haye, le 15 de may 1617.

a) Vostre humble frère à vous faire service,

MAURICE DE NASSAU.

a) Vostre — service. *Autographe.*

Guillaume-Louis à Maurice. Députés extraordinaires de Frise à la Haye.

Hoochgebooren Vorst, genadige Heer. De Gecommitteerde Taco van Bourmania en onderlaet nyet t' insisteren by alle syne brieven op extraordinarise deputatie uyt dese provincie derwaertz, ten opsichte, sonder twijffel, dat hem dese saecke difficil ende vrembt voorcompt, hoewel ick qualyck can begrypen dat soodaenige altans wel te pasz sal geschieden, wyl ick hebbe gesien de remonstrantien die bereets gedaen syn by d'andere provincien; insonderheyt soo die nyet en souden continueren gelycke extraordinarise deputatie. Nyettemin oordelende dat die saecke hierby nyet en sal blyven, dan dat men soeckt tot extremiteyten te comen, heb ick alhier te weege gebracht dat vier extraordinarise syn gecommiteert, die sich veerdich sullen houden, om, bij meerder verloop van saecken ende gevolg van de welgesinde provintien, mit advys van u. E. hen ter vergaderinge van de Heeren Staten generaal te vervougen, ende sich t' opponeren tegens alle datelyckheyt die men op die goede solde willen ondernemen. Voor myn persoon en sie ick geen ander middel om 't landt te houden, als dat men maintainere die waere oude gereformeerde religie ende die daervan professie doen, 't welck alsoo eene wettelycke ende billicke saecke is, soo bidde ick u. E. dat sy haer mit gebloemde woorden van haar goet voornemen nyet en wille laeten leyden, aengesien die dagelike proceduren genouchsaem betuygen wat die intentie is ende 't geenige hier onder schuylt, door dien men nyet alleen tegens alle olde manieren gaet, maer oock die actien van hooch loffelicker memorie u. E. heer Vaeder ende die heeren Staten inderdaet condemneert; biddende vorder u. E. te willen in acht nemen dat men het oor van die Coningen van Vranckryck ende van Groot-Britanniën nyet in dier

vougen langer moege misbruycken, als u. E. wel kennelick is, u. E. by jegenwoordige occasie, mynes erachtens, wel solden weten voor te houwen. Ick arbeyde ondertusschen op gelycke extraordinarise deputatie by die Provincie van Stat Groeningen en Ommelanden, en bidde hiermede etc.

Den 17 May 1617.

* 32.

Le même au même. On doit protéger les Réformés.

Hoochgeboren Vorst, genadige Heer. Alsoo de heeren van Vrieslandt tegenwoordich derwertz affsenden vier extraordinarise Gecommitteerden met goede ample instructien, soo will nae myn beduncken ten hoogsten noodich wesen, dat de goede provincien in dit stuck met den anderen gelyck gaen, ende die saecke daertoe beleyden dat een nationael *Synodus* beschreven, ende midtler wyle sulcke ordre te wegen gebracht werde, waerby die olde Gemeente haeren Godesdienst in die groote kercke by beurten mogen oeffenen, gelyck voorheen geweest is, ofte ten alderminsten dat men henluyden kercken inruyme, daerinne sy bequamelick predicken kunnen, ende by soo verre sulcx nyet t' erhouden en ware, en weet ick geen en naerderen raedt, dan dat ten weynichsten die welgesinde provincien mette leeden van die andere, die noch goet syn, eenen *synodum* à part houden, om noodige ordre te stellen op de conservatie van haere religie, ende dat by continuatie van extremiteyten in voordere deliberatie gelegd sal moeten werden ¹⁾, hoe men deselve op het ge-

¹⁾ Ce qui suit est raturé: „hoe men in protectie sal kunnen nemen die olde gemeente voorsz. ende nyet gedooogen dat eenige particuliere Magistraten van de steden dieselve onderstaen te tyranniseren,

vouchlicxst sal konnen beletten, daerin de beste raedt de saecke selfs geven werdt, naerdien se sich vorders sal openbaren. — U. Ex^{te}, hoochgeboren Vorst, genadige Heer, in de protectie des Almogenden bevelende. Uyt Leeuwarden, den 22 May 1617. St. vet. U. Ex^{te} dienstwilliger.

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAU.

† 33.

Le même au même. Même sujet.

Monseigneur. J'ay receu celle de v. E. date du premier juin, aujourd'hui à mon lever, et avois desjà procuré que le vendredy prochain les autres extraordinaires députez partiront au plus tard, comme ils m'ont mandé, surquoy j'avois, devant la vostre, desjà répliqué et prié qu'ils avanceroient quelques jours, comme j'ay insisté encores pour la deuxiesme fois; à quoy je me confie entièrement qu'ils ne manqueront. Ils ont charge expresse de prendre session auprès de la Généralité, pour la direction de ses différens; il sera besoing que ceux de Gueldres se conforment et qu'on réplique nerveusement sur la responce d'Hollande, par laquelle, sans faulte, ils tascheront par toutes artifices et agréables prétext, non

in vougén als tot noch toe geschiet is, ofte oock onder wat schyn sulcx soude mogen wesen, t' opprimeren, wyll onder sulcke Magistraten openbare Papisten ende andersgesinde syn, die billicx by de tegenwoordige conjuncture van saecken met diergelycke proceduren oorsaecke van achterdencken geven, dewelcke sich emmers althans in 't stuck van de religie so moderaet behooren te dragen als sy wel onder den oorloch gedaen hebben; ofte andersins sullen sie self billick veroorsaecken dat die van de religie sodanige Magistraten kommen te begeeren, daerop sie sich behoorlick verlaten konnen."

seulement à appaiser les bonnes provinces , mais à les mettre en division et les tirer à leur corde ; à quoy n'est pas mieux que parler rondement et monstrier au vray le tort qu'ils font à l'Estat, et que leur procedures tendent manifestement au changement d'iceluy par le changement de la religion, et qu'on ne peut laisser opprimer ny tyranniser ceux-là qui en désirent continuer à faire la profession, comme je tien qu'on est obligé de les prendre en protection, en cas qu'on ne voudroit entendre à raison ; à quoy l'événement monstrera le plus salutaire conseil et plus propres moyens pour y conserver le pays et mettre une fois un fin à toutes pratiques dangereuses. Le marquis Spinola n'a esté qu'une nuit à Lingen, et aussitost le lendemain retourné. J'attends mon frère avec Madame et ses trois fils le jeudy prochain, comme aussy le sepmaine suivante mon frère Jean-Louys, avec un de mes conseillers, pour mettre un peu ordre aux mes affaires domestiques en Allemagne. Je voy que ma présence est nécessaire icy, et à tant, Monseign^r, etc.

Le 5 Juin
26 May 1617.

34.

Maurice à Guillaume-Louis. Il faut un Synode.

Monsieur mon frère. J'ay receu vostre lettre du 27 de may, *stilo novo*, et suis très-ayse de voir que vous avés procuré que messieurs de Frize enverront des députés extraordinaires pour le different de la religion, et que vous travaillés que ceux de Groninghes et Ommelanden facent de mesme. Il sera nécessaire que vous les faciés avoir charge expresse de procurer le sinode, non pas seulement en l'assemblée de Hollande, mais aussi de donner leur voix en

l'assemblée des Etats-généraux pour la convocation du dict sinode. Je croy que l'on fera plus de profit en l'assemblée des Etats-généraux, que non pas en celle des Etats d'Hollande, car ceux de Geldres ont bonne résolution, ceux de Zélande pareillement, Frise et Groninghes joint à cela, on aura quatre voix. Je vous prie de procurer que les députés extraordinaires de Groninghes et Ommelanden viennent promptement et ayent charge de consentir au sinode en l'assemblée des Etats-généraux, car ceux de Zélande feront la proposition devant leur parlement de ce lieu. Je croy qu'il faudra que les provinces qui sont bonnes se résolvent de tenir un sinode à part; tous ceux qui sont bons [en] si ^{a)} trouveront. Je croy qu'il n'i at rien qui esbranlera tant ces Arminiens, mais il faut venir à cela pour le dernier, quand on ne les pourra faire venir à la raison d'i consentir. Les affaires en Hollande demeurent tousjours au mesme Estat. Les Etats d'Hollande s'assemblent souvent, et ne font rien. Je crois qu'ils ne tachent que de prolonger le temps pour lasser les bonnes villes et tacher de les gagner. Ceux de Dordrecht demeurent constants, mais ils sont un peu trop froids; Amsterdam et Enkhuisen, Edam et Purmerend sont constants et bien résolus. S'ils y veulent continuer, j'espère que l'on préviendra beaucoup de mauvais dessains. Il faut fort travailler à l'assemblée des Etats-généraux; là ce peult faire le plus de profit. Je vous prie que les députés de vostre province ayent principale charge à cela. Je suis

vostre plus humble frère à vous faire service,

MAURICE DE NASSAU.

Ceux d'Hollande commenceront de se rassembler lundy qui vient.

Ce premier de juin 1617.

a) s'y.

Guillaume-Louis à Maurice. Les Remonstrants devoient ne pas pousser les choses à l'extrémité.

Hoochgeboren Vorst, genadige Heer. Seer geerne heb ick vernomen dat mijne heeren van Gelderlandt oock derwertz affgeveerdicht hebben haere extraordinaris Gedeputeerden, als de heer Momber geschreven heeft aen mijnen broeder Graeff Ernest van Nassau, diens hij dese saecke op mijn versouck hadde geprepareert, latende sich eenige beduncken dat by Overysse van gelycken eene goede resolutie te wege gebracht soude connen werden door de directie van u Exc., dewelcke ick 't selve hiermede alleenlick will te bedencken gestelt hebben; wuschende dat Godt Almachlich middel verleenen wille dat dese gewichtige saecke eens ten gewunschten einde gebracht werde, ende dese seer schadelicke animositeyten cessereren moegen. U Exc. biddende mij te communiceren 't geene deselve uyt Vranckryck vernomen mach hebben. Godt hiermede biddende u Exc.

Hoochgeboren etc. 'T waere te wunschen dat de remonstranten so wijs waren dat se de contra-remonstranten goetwillichlick toestonden de opentlicke exercitie haerer religie in de Kerck, als daerdoor sy emmers houden soudent de autoriteyt daerop sy so seer stan ^{a)}, ende met een maecken rust ende vrede door 't gantse landt, beyde in politie en Kercke, oock sich van groote opspraeck ende suspitie ontlasten, ende indien sy doch na extemiteyten pogen, als haere bittere proceduyren genouchsaem uytwysen, ende hebben deselve nyemanden als sich selven t' imputeren.

Le 30 Juni 1617.

^{a)} staan.

Maurice à l'Electeur Palatin. Affaires de la Religion.

Durchleuchtiger Hoochgeborner Fürst. E. G. seindt unsere gantz gudtwillige dienst jederzeit zuvor, genediger Her. Ausz E. G. schreiben, under *dato*, Heydelbergk, den 18 *Junij*, negstverlauffen, haben wir gespueret die gute sorge undt zuneigung die E. G. zu diser länden wolstandt, undt beforal die freundtliche presentation bey derselbigen in dieser jetzigen gelegenheidt, wegen der reformierten religion gethan, gnugsam verstanden, darob wir unsz gegen dieselbige E. G. zum höchsten bedancken. Es ist für wahr nicht ohn das ermelte sachen sich noch in einen bekhümmerlichen standt undt wesen befinden; desto weniger aber wirdt khein vleysz oder arbeit gesparet, damitt alles unheil, dasz derwegen möchte entstehen, verhütet möge bleyben. Unsers erachtens sol es dahin damitt gebracht werden dasz man etlicher auszheimischer predicanten gudtdüncken undt gefallen darauff ersuchen sol. In dem fal wollen wir nicht underlassen E. G. zu wissen lassen was dieselbige, unsers bedenckens, fruchtbarlichen darinne sol doen mögen, undt da derselbigen wir sunsten angenehme dienste erweysen mögen, seindt wir darzu jederzeit geneigt undt gudtwillig, undt wollen E. G. hirmitt, etc. In 's Gravenhage, den 15^{ten} *Julij* 1617.

Guillaume-Louis à Maurice. Même sujet.

. Le 9 juillet les contraremontrants s'emparèrent à La Haye de l'Eglise du Cloître au *Voorhout*. Le 23 Juillet (voyez la Lettre suivante) le Prince Maurice y assista au culte.

Monseigneur. Je n'ay pas voulu ^{a)} avec seure commodité me ramentevoir aux bonnes grâces de v. E. et l'advertir qu'icy, comme aussy à Groeningen, la résolution est prise que les députez extraordinaires se trouveront, au jour assigné au mois d'augst, pour besongner sur la convocation d'un synode national, selon leur instruction et résolutions prises sur les articles de l'an 1607, qui n'estoient arrestez finalement. J'ay bien apperceu que les Arminiens ont fort travaillé pour l'empêcher icy, mais tout à néant. Je suis bien aise que les réformez sont en possession de l'église au Vorhout, et que l'estat de la religion est en si bons termes. Je ne doute point que Dieu ne bénira leur constance, et que, par la prudence et magnanimité de v. E., la religion réformée demeurera maintenue et le pays conservé en la liberté acquise. Je m'estonne qu'on ose si impudemment s'en couvrir du prétexte de l'infraction de l'autorité publique, laquelle est si ouvertement enfraincte et foulée au pieds par l'oppression de la religion, que tous ceux qui en sont coupables sont plustost tenus de s'excuser devant l'Estat et rendre conte de leurs procédures. Mon frère Ernst m'a envoyé la lettre que v. Exc. luy avoit mandé pour responce sur le transport de Ysercramer, et comme je me doute que mon frère pourroit avoir renvoyé Licklama à v. Exc. et les Estatz, il sera nécessaire que v. Exc. en parle clair; car je l'assure que les députez n'y consentiront point, premier qu'il ayé [agrée-tion] de v. Exc. ou des Estatz.

Monseigneur, priant Dieu etc. De Leuwarden.

Le 23/13 Juillet 1617.

a) Peut-être le copiste aura-t-il oublié qu'

Le même au même. Il se réjouit de sa fermeté.

omini. Monseigneur. La joye de laquelle sont remplis tous les bons patriots et vieulx réformez de ce que v. Exc. s'est si ouvertement déclaré par sa présence en l'Eglise du Voorhout, est si grande qu'ils adjugent à v. Exc. la couronne du conservateur de la religion et du pays, comme aussy je croy que v. Exc. a faict en cela très-sagement, et que c'est le vray moyen. Tout se redressera à la fin, non obstant que les Remonstrants semblent vouloir mouvoir ciel et terre, par les extrémitez qu'ils menacent, et Dieu donne qu'il ne soit au desseing de ruiner l'estat, la conservation duquel requiert nécessairement que v. Exc., par sa prudence et constance, porte les remèdes convenables, selon que les procédures des Remonstrants requireront estre nécessaire; car v. Exc. est tenu, devant Dieu et cet Estat, de maintenir la religion réformée, comme elle a esté durant ces troubles, et l'estat des affaires est en tel termes qu'il la faut maintenir à present; car, si v. Exc. se laisseroit amuser ou refroidir, elle se trouveroit avec le pays perdu, et si eux sont les premiers qui commencent les extrémitez, seront coupables des inconveniens qu'eux-mesmes ont causé. Je me confie que Dieu, qui est juste, ne délaissera pas sa propre cause et assistera v. Exc. avec son Saint Esprit, qui disposera les coeurs de tous ceux auxquels touche au vif la conservation de la religion réformée et de cet Estat, que nous verrons une fin de cette misérable discorde, à quoy je ne voy nul autre moyen au monde plus capable sinon qu'on remet les Contreremonstrants à la possession de prêcher aux églises, et puis-après chascune des parties travaille pour se reconcilier; car quelle forme de tolération seroit plus propre et convenable, puisqu'on ne crie que tolération? Ceux de mon gouvernement se trouve-

ront sans faute vers le 15^{me} d'augst à la Haye pour la convocation du synode national, estant nécessaire, en conformité de mes précédentes, que v. Exc. tienne la main vers messieurs de Zélande et Gueldres de s'y trouver précisément, afin que ceux icy n'ayent subject d'avoir pris telle peine pour néant. Et à tant, etc.

39.

Maurice à Guillaume-Louis. Conduite violente des Etats de Hollande.

. Les „résolutions si extravagantes” (*de Scherpe Resolutie*) furent prises le 4 août.

Monsieur mon frère. Les estats d'Hollande se sont séparés devant-hier sans rien résoudre touchant ces différens ecclésiastiques, mais ont prins des résolutions si extravagantes, que je prévoiy une division en l'Estat, comme il y at à la religion. Ils ont résolu de fermer le chemin de justice aux affaires qui surviendront touchant ces malentendus ecclésiastiques, mais que tout se fera devant eux, sans que les conseils de justice s'en mellent, et que les gens de guerre seront tenus d'obéyr aux magistrats, sans que se pourront excuser en chose quelconque, mesmes pas contre ceux de la religion. Si messieurs des Omelandes et Gruninghes avoient icy leur députés à la Généralité, l'on pourroit redresser beaucoup de choses par pluralité de voix, mais ils ont esté tout l'esté quasi absent, au grand préjudice des affaires du pais. Je vous prie de donner ordre que quelqu'un vienne en diligence avec charge expresse de ne bouger d'icy, sans que un autre de leur province soit premièrement arrivé icy, et que messieurs de

Frize veullent donner le mesme ordre; ce que je vous prie bien sérieusement de vouloir procurer et me mander vostre résolution. Touchant les députés qui doivent venir au sinode de la part des deux provinces de vostre gouvernement, il sera bon que vous les faciés tenir prest de venir. Si tost que je seray adverty de la venue de messieurs de Zélande, je vous l'advertiray, afin que vous leurs faciés entendre. Si vos affaires vous eussent sceu permettre de venir ici et voyr ce que se passe, je crois que vous seriez estonné de voir l'animosité qu'il y at entre ces Arminiens et ceux de nostre religion. Je vous prie encores de faire que quelqu'un de la province de Groninghes soit icy, si tost qu'il sera possible. Je suis

vostre plus humble frère à vous faire service,

MAURICE DE NASSAU.

De la Haye, ce 7 de aust.

* 40.

Le même au même. Il désire la venue des députés de Frise et de Groningue.

Welgeborene vruntlijcke lieve broeder. Wij seynden u. L. hier benefens copie van 'tgene eenige commissarissen uyt het collegie van de heeren Staten van Hollandt binnen den Briele geffectueert hebben, op dat u. L. daeruyt mach sien op wat voet zij beginnen te procederen in dese kerckelijcke saecken, ende al is 't dat wij u. L. bij onse brieven van den 7. deser verwittigt hebben dat u. L. de gedeputeerden van Vrieslandt, Groeningen ende Ommelanden niet ver van daer en zoudet doen vertrecken, om herwaerts te commen, voor ende al eer wij u. L. 't selve naerder veradverteret hadden, soo is het nochtans in dese conjuncture sulx gestelt, dat wij

u. L. mits desen wel ernstelijk zijn versouckende, dat u. L. alle neerstigeyt wilt aanwenden dat deselve gedeputeerden in diligentie, hoe eerder hoe liever, alhier mogen verschijnen, omme benefens d'andere provintien, die mede op den weg zijn, te helpen stemmen tot een nationale synode. Wij zullen dezen morgen compareren in de vergaderinge van mijn heeren de generale ende raeden van Staten, omme dese begoste procedueren zoo veele tegen te houden als 't doenlijck sal wesen; versoucken u. L. ondertusschen andermael deselve gedeputeerden herwaerts aen te doen spoedigen, zoo haest als 't mogelijk sal zijn; want wij niet en sien dat dese kerckelijke disputen anders dan bij de provintien zullen connen gesligt worden, ende ons bij brenger deses te verwittigen jegens wanneer wij deselve gedeputeerden alhier sullen hebben te verwachten. Ende hiermede, welgeborene vruntlijke lieve broeder, willen wij u. L. den Almogende bevelen. In 's Gravenhage den 9^{de} Augusti 1617.

Wij en vinden niet goet dat u. L. yemant van dese acte copie doet geven, opdat men niet en wete dat wij u. L. deselve toegesonden hebben.

a) E. L. dienstwilliger bruder,

MAURICE DE NASSAU.

† 41.

Guillaume-Louis à Maurice. Affaires de la religion.

Monseigneur. J'ay eu, devant la réception de lettres de vostre Exc., advis en quels termes les affaires de la religion en Hollande sont, desquels je m'esbahi moins, que je tiens

a) E. — bruder. *Autographe.*

leur principal desseing, dès le [commencement], tel, qu'ils feront bien autre chose, si le tout succéderoit à leur souhait, à quoy il est besoing que on soit sur ses guardes et que on advise sur remèdes légitimes et convenables, tandis qu'il est encoires temps et les affaires remédiables. Je tiendray les députés extraordinaires prests pour le jour que v. E. me mandera, aultrement ils estoient déjà résolus de partir lundy prochain. J'ay fort instamment requis messieurs de Groningen d'y envoyer l'un des deux des députés ordinaires à la Généralité, ce que j'espère qu'ils ne manqueront, tant moins que aussi bien sans cela Conders devroit partir mercredi prochain. Quant à ma présence en la Haye, je crois que je suis icy nécessaire pour la direction des affaires, jusqu'à ce que la résolution sera prise du synode et les députés ont faict rapport, alors je suis résolu de trouver v. E. en tout cas devant mon partement vers Groningen. Je tien que la Généralité et Conseil d'estat s'y doivent entremetre et nullement permettre que les gens de guerre soient employés contre ceulx de la religion, et que v. E. aye bonne garde sur les villes frontières, que l'ennemi ne puisse jouer entre deux et estre en haste. Monsieur, je prie Dieu d'avoir v. E. en sa sainte garde.

Datum Leeuwarden, le 9 d'augst, *styto novo*.

Il sera nécessaire que v. E. advise ceulx de Gueldres qu'ils attendent sur ^{a)} l'advertissement de v. E., du jour qu'ils doivent estre en la Haye, car je les avois, passé quelques jours, adverti que ceulx icy s'i trouveroient à jour arrêté.

Ce 9 d'augst 1617 *st. v.*

Le lendemain le Comte écrit au Prince :

« Monseigneur. J'ay receu la vostre, et avois desjà procuré que mess. de Frize ont despéché aujourd'huy un messenger exprès pour enjoindre

a) *Belgicisme* wachten op.

à leur députés en la Généralité et Conseil d'estat de ne bouger de la Haye en ceste conjuncture, comme aussi ay escript à mess. de Groningen et Omlanden, et les instamment requis d'envoyer au premier et, s'il est possible, au mesme jour, à sçavoir, mercredi prochain, qu'ils avoient auparavant résolu d'envoyer les leurs les faire partir, comme ceux de Frize feront, qui parleront lundy prochain. » († ms.)

† 42.

Le même au même. Il est urgent de résister aux violences des Arminiens.

Monseigneur. J'ay veu par les exorbitantes résolutions prises des Arminiens, par lesquels ils taschent opprimer ceux de la religion réformée, tant par les gens de guerre que de s'eximer de la justice mesme, et crois fermement qu'ils ne se laisseront destourner de [leur] desseing par nuls remonstrances ni respects quelconque, voire en s'opposant vivement, comme je ne voy nul aultre remède, ils remueront ciel et terre et renverseront le tout dessus que dessous, et ce que le pis est, ils jetteront encores la coulpe sur les bons qui s'auroient opposés, tellement qu'il fault choisir un des deux, ou les laisser faire le tout à leur appétit, ou bien, en s'opposant, prévoir les maulx et désordres par lesquels ils tascheront de mettre l'Estat en extrême confusion et se résoudre aux remèdes necessaires pour maintenir l'Estat, selon que les progrès des affaires et le cours qu'ils prendront par leurs actions, monstrera le plus salutaire conseil et moyens plus propres pour le maintenement et redrès au dit Estat. De les laisser faire le tout à leur souhaict, je crains qu'ils s'enorgueilleroient de telle façon, que plus grandes désordres et inconveniens en l'Estat suiveroient, qui porteroient quant et eulx, la ruine du pays, si on ne s'opposeroit, estant bien

à craindre qu'alors les remèdes seroient plus difficiles et le dangier plus grand: de sorte que je tien pour nécessaire et pour le plus seur, tandis qu'il y est encores moyen d'y pourveoir, apporter quelque remède, que les bons et plus sains en l'Etat s'opposent vivement à toutes nouveaultés et actions, qui manifestement sont contraires aux fondamentales maximes d'iceluy, et que pourtant on maintienne que nuls Estats peuvent changer la religion réformée, comme elle a esté depuis le commencement de la guerre, ce que ceux ^{a)} font en effect, non obstant leur bourdes ^{b)} au contraire, et que sur nul prétext quelconque ceux de la religion réformée peuvent estre dépossédés des temples et travaillés ^{c)}, comme ils sont présentement. Pour le second, qu'en matière de religion nuls soldats doibvent estre employez et moins par serment forcés pour l'oppression de ceulx de la religion, ni aussy à telle fin levées des nouveaulx, mais tels questions et disputes décidées légitimement, selon la coustume en l'Eglise réformée et usance du pays jusq' icy observée. Pour le troisième, qu'on ne peut fermer la main à la justice, tant moins qu'il y a question entre les membres de la province, et de tant plus mauvaise conséquence, que touts ceulx qui aspirent aux nouveaultés en l'Etat, cherchent ordinairement s'eximer de la justice, à quoy les bons en Hollande, à mon advis, doibvent rechercher la Généralité et Conseil d'estat, affin que par pluralité des voix on maintienne les maximes de l'Etat et qu'on prenne en protection ceux de la religion et leur procure restitution aux temples et en nécessité on s'oppose vivement aux actions et procédures violentes et injustes des Arminiens; mais d'autant que je ne peu sçavoir si les députés en la Généralité et Conseil d'estat en trouveront goust ou s'i voudroient si avant déclarer, ou aussi si les villes en Hollande se voudroient adresser à la

a) ceux-ci.

b) tromperies, mensonges.

c) tourmentés.

Généralité et Conseil d'estat, je prie v. Exc. de vouloir premièrement prendre en cecy l'advis des plus sages et sur tout viser que rien ne soit proposé qu'on ne pourroit obtenir ni venir à bout; ce qui m'a tenu en doubte de proposer que la Généralité ou Conseil d'Estat cassast le nouveau serment de la Briel, en esguard aussi que le vieulx n'est pas changé, mais plustost stipulation des mains posée en *crepusculo*, regardant sur l'autorité des magistrats et stipulation, si on voudroit saisir des églises sans leur consentement, affin qu'on ne donne soubject à la partie contraire à plus absurdes procédures, desquels ils ont desjà menacé, comme aussy n'ose proposer pour mesme raison d'y envoyer plus de compagnies pour l'assurance de la ville, à ce qu'ils ne prennent prétexte à résoudre que nuls garnisons soient changées ou receus sans leur sceu, demeurant tousjours résolu que ce qui est nécessaire ou ce qui se peut seurement exécuter pour la conservation de la religion et du pays; qu'on ne l'obmette en cette conjuncture et qu'on prenne à l'occasion esguard; tenant hors de doubte, si on voudroit changer la garnison de la Brill, que v. E. debvroit donner ordre qu'elles ne fussent receues, ou que v. Exc. envoiast telles compaignies, desquelles elle peut estre assurée de la ville. Si, par induction et intercession de v. Exc. et de la Généralité, on pourroit aux villes contentieuses par provision obtenir pour les réformez des églises, jusqu'à ce que, par un synode national, sur lequel seroient aussy appellez les églises estrangières, ce différent fust vuydé, ce seroit le plus équitable moyen par lequel tout se redresseroit en tranquillité, à quoy les Remonstrants n'ont occasion de se plaindre, veu qu'ils sont mis et demeurent en possession de leurs nouveaultés, voulant la raison mesme que les autres seroient restitués aux églises. Car de forcer à cela les autres est aussi bien impossible et les procédures directement contre la nature et axiome de cet Estat, voire les Remonstrants

doivent offrir d'eux-mêmes, pour ne demeurer tousjours sur le théâtre du monde d'estre blasmez à leur grand disréputation et honte, et au contraire ils remetroient leur estat en repos et préviendroient beaucoup des inconveniens et fascheries à leur propre repos. Ce sont mes pensées, lesquels je prie à v. Exc. de les mesnager, qu'ils ne viennent aux mains d'autrui. Et à tant, etc.

Post dat. J'ay depuis entendu qu'on n'a sceu obtenir lettres aux capitaines touchant le serment, pour l'absence de ceux des Ommelandes, ce que se pourroit à leur venue redresser, si v. Exc. trouveroit encores cela nécessaire et qu'il pourroit estre pourveu au payement. Il sera sur tout nécessaire que v. Exc. ne se laisse intimider par des menaces et maintienne courageusement l'Estat par la pluralité des bons, et tien pour assuré que la conservation de la Religion est celle de l'Estat.

Per schedulam. Je tiens encores pour seur que ma présence est icy requise, si les députés debvoient faire quelque rapport, soit par lettres ou autre incident surviendrait, sur lesquels les dit députés se réserveroient à leur principaux, je puisse faire direction requise. Cependant je me tiendray en tout cas prest pour trouver v. Exc., s'il besoiing en sera.

Le ³/₁₃ d'augst 1617.

† 43.

Le même au même. Il faut, sans s'arrêter à l'opposition de la Hollande, hâter la convocation d'un Synode.

Hoochgebooren Vorst, genadiger Heer. De heeren extraordinaris gecommitteerden van dese provincie hebben mij

geadvertteert dat de heeren van Seelandt eyntelick aengecomen sijn, met last omme die heeren van Hollandt te versoucken dat haer gelieve mede te consenteren in de beschrijvinge van 't nationael synode, ofte dat se andersints met d'andere drye welgevoelende provincien daertoe souden moeten procederen, waermede deselve heeren extraordinarise gecommitteerden besorgen de saecke te sullen geraecken op de lange bane, contrarie haer naturel ende gelegenheyt, die beyde sulcx gedisponeert sijn dat het haer E. ten hoochsten beswaerlick soude vallen aldaer lang opgehouden te werden, sonder bevorderinge van de voorgenomene besongne; waeromme, ende alsoo, sonder dat noodich is dat dit hoochwich-tige ende wijtuysende werck met ernst behertiget ende bij der handt genomen ende t'eenen gewunschten eynde gebracht werde, ick u. Exc. hiermede dienstelick bidde ende versoucke, omme die heeren van Seelandt daertoe te disponeren, ten eynde haer E. met d' andere drye welgesinde provincien (wyl doch van Hollandt weynich [apparentie] te verwachten is) sonder lange vertooch in besongne treden ende met gemeenen advyse t' eener vruchtbaren resolutie condescenderen mogen.

Den 2 Sept. 1617.

† 44.

Le même au même. Il ne peut encore se rendre à la Haye.

Hoochgeboren Vorst, genadiger Heer. Uwer Exc. brieff, van 17 deses, is mij desen avont overgelevert. Nu sal u. Exc. bij mijnen gistrigen vernemen dat ick all voor seeckere tijt geresolveert ben geweest mij derwaerts over te begeven, soo wanneer de heeren extraordinaris gecommitteerden gedaen sullen hebben rapport van haer gebesongneerde; mitsdien

't selve in sulcker vougen mocht commen te vallen, dat noodich soude wesen te procederen tot beschrijvinge van den heeren Staaten mijns gouvernements, tot directie van welcke mijne presentie alhier nootwendelijk vereyscht soude werden; te meer, wyl sich de saecken alsoo beginnen op te doen binnen Uytrecht. Ten waere dan dat u Exc. met den voorn. heeren extraordinaris gecommiteerden oordeelen mochte dat ick aldaer meer diensts soude kunnen gedaen als hier, in welcken gevalle ick nyet ongeern en soude sien dat ick daertoe versocht wierd, omme met desten meer gracie aldaer te verschijnen, blijvende ondertusschen geresolveert mij derwaerts te vervougen, naerdatt 't voorn. rapport sal gedaen wesen. Den Almogende biddende dat Hem believe u Exc. Hoochgeboren etc., in gesond- ende welvarenheyt te verleen een lang en salig leven. Uyt Leewarden den 10/20 Sept. 1617.

* 45.

Maurice à Guillaume-Louis. Levée de waerdgelders par la province d'Utrecht.

Welgeborene vruntlijke lieve broeder. Wij hebben u. L. brieven ontfangen ende daeruyt gesien 't gene de extraordinarise gecommiteerden van Vrieslandt, alhier wesende, u. L. geadverteert hebben, ende dat u. L. ons zijt versouckende dat wij soud en helpen bevoorderen dat de welgesinde provintien sonder langer uytstel in besoeigne mochten treden. Wij hebben u. L. daerop tot antwoord wel willen vougen dat wij dagelijcx met ernst alle uysterste debvoir doen, ten eynde 't selve daertoe mochte gedirigeert worden. De Staten van Utrecht hebben ses compagnien soldaten op heur eygen autoriteyt dese weecke aengenomen, zonder daervan eenige kennisse

te geven, noch aen mijn heeren de Generale-Staten, noch aen ons ofte den Raedt van Staten, sulx dat men nyet en can weten tot welcken einde sulx geschiet, dan men presumeert dat het is door instigatie van den advocaet Barnevelt, die tegenwoordich aldaer is. Mijne heeren de Generale Staten hebben, bij expresse resolutie, raedtsaem gevonden aen de voorz. Staten van Utrecht te schrijven, ende hun ernstelijck te vermanen dat se daermede souden supercederen, dan men meynt dat se sulx niet en zullen obedieren; men verwacht dagelijcx 't gene zij daerop zullen antwoorden, omme alsdan voordere resolutie daerop genomen te worden. Ende alsoo wij wel souden wenschen dat u. L. in persoon alhier mogt wesen, omme te sien ende aenhooren in wat gevaer den staet van den lande tegenwoordich is, soo hebben wij u. L. hiermede vrundtlijck willen versoucken (zoo u. L. dispositie en gelegentheyt 't selve eenichsins can toelaten) eene keere herwaerts te willen doen, omme te helpen adviseren wat midelen men best tot deese saecke sal hebben aen te wenden. Ende ons daerop verlatende, willen wij u. L. hiermede, welgeborene, vrundtlijcke, lieve broeder, den Almogenden bevelen. Te 's Gravenhage, den 17^{de} *Septembris* 1617.

a) E. L. dinstwilliger broeder,

MAURICE DE NASSAU.

Soo u. L. provincie in ruste is, gelijk wij nyet en twijfelen ofte het en is alsoo, versoucken wij u. L. eene keere herwaerts te willen doen.

a) Ed broeder. — *Autographe.*

Guillaume-Louis à Maurice. Même sujet.

Monseigneur. J'entendu par messieurs les députés de Frize en quels termes les broilleries sont, et ce que on a escrit à ceulx d'Utrecht, par pluralité de vois touchant la levée des wartgelders; ayant toujours tenu pour seur que, pour le dernier remède, ils tâcheroient de metre confusion en l'estat et singulièrement par diminution des gens de guerre, pour, sur prétext de l'affoiblissement de l'estat, donner à vostre Exc. tant plus d'arrière-pensée, et ausi en effect de venir tant plus aisément au desseing propre; de sorte que, à mon advis, c'est très-saigement faict de prévenir au commencement, aultant qu'on pourra, mesmes pour les mauvaises et dangereuses conséquences lesquels, par changement aux affaires du monde, facilement en pourroient suivre, voire de tels que pour le présent malaisément on peult prévoir, ou pour le moins ose soupçonner. J'attends en dévotion le retour des députés extraordinaires, affin que, après leur rapport, je me pourai résoudre sur mon voyage vers la Haye, lequel je desire infiniment pour voir une fois vostre Exc., et en cette saison, pour moy si propre à voyager, de pouvoir à icelle baiser les mains. Monseigneur priant cependant Dieu tout-puissant de la conserver en bonne santé et vie longue, contre toutes les practiques ennemies. De Lewarden etc.

Ce 9/19 septemb. 1617.

Maurice à Guillaume-Louis. Il vient de renforcer la garnison de la Brille.

Welgeborne vrundtlijke lieve broeder. Alsoo wij hadden

verstaen, ende onderricht waren dat den magistraet der stede
 van den Briele in meyninge was eenige waertgelders te doen
 lichten, hebben wij ons alsoo haest derwaerts vervoeghet,
 ende sijn eergisteren morgen onversiens met het opgaen van
 de poorte daer binnen gecomen, ende, soo haest wij in de
 herberge waren, hebben wij die van den magistraet bij ons
 ontboden, op dewelcke wij begeerden dat se de vroedtschappen
 soudén vergaderen, 't welck in een uur daerna geschiedt zijnde,
 hebben ons op het stadthuys vervoeghet ende aldaer de vroedt-
 schap geproponeert 't gene ons van de lichtinge van de voorsz.
 waertgelders was voorghecomen, ende dat wij daeromme
 ginder gecomen waren, omme hun te disuaderen dat se
 sulcx soudén achterweghe laten. Waerop zijluyden eenigen
 tyt sijn vertrokken, ende, na genomene deliberatie, ons
 gerapporteert hebben dat se nyet van meyninghe waren
 waertgelders te lichten, bij soo verre wij henluyden met
 noch twee compagnien soldaten wilden versien, hetwelcke
 wij hun hebben geaccordeert, ende dienvolgende datelijck
 patenten doen depescheren voor de compaignie van onsen
 vrundtlijcken lieven broeder Prince Henrijck van Nassau etc.,
 dewelcke den magistraet tot Delff hadden doen ophouden tot
 naerderén last. Ondertusschen hadden de Gecommitteerde
 raden van de heeren Staten van Hollandt gedeputeert de
 heeren Maerten Ruychaver ende Dierick Meerman, dewelcke
 ons gisteren morgen, beneffens de heer Verdam (zijnde alle
 dry uit voorsz. college) in den Briel sijn comen vinden,
 versouckende dat wij onses hooghedachten broeders voorsz.
 compaignie, ondertusschen wij noch daer waren, niet binnen
 wilden laten comen, sustinerende 't selve in 't landt meer
 geroep en ombrage soude veroorsaecken, aengesien algeriets
 vele [posten] waren op weghe ende een vreempt geruchte
 gaff dat wij ons dier vougen aldaer hadden laten vinden.
 Desen niettegenstaende vonden wij goedt d'aencompste van
 dezelve compaignie aldaer te verwachten, dewelcke huyden

morgen aldaer is gearriveert, ende zijn wij alsoo haest wederom van daer herwaerts gecomen', achtende dat noch desen avondt de compagnie van den capitein Treslongh oock aldaer zal wesen. Soo haest wij waren verwittiget dat die van Delft de voorsz. compagnie hadden opgehouden, depe-scheerden wij patente voor de compaignie van onsen neve Graeff Jean Ernest van Nassau etc., liggende tot Dordrecht, ende quam dezelve noch gisteren avondt voor de poorte van den Brielle, alwaer se den verleden nacht te schepe bleeff liggen, maer soo haest de compaignie van den hoochgedachten onsen broeder in de stadt was gecomen, deden wij dese andere soo datelijcken wederomme naer Dordrecht vertrecken. Dit is in somme 't geene in de voorsz. zake is ghepasseert, waer aff wij u. L. midts desen hebben willen verwittigen, ofte misschien u. L. daervan eenige andere onwaerachtige geruchten verstaen hadde . . . In 's Gravenhage, den 2^{den} Octobris 1617.

a) E. L. dinstwilliger bruder,

MAURICE DE NASSAU.

* 48.

Le même au même. Il l'exhorte à ne plus différer sa venue.

. Déjà le 30 sept. le Comte avoit écrit au Prince: „J'attens en dévotion des nouvelles de ce qui se passe de delà, mais plus le retour des députés extraordinaires, pour, après avoir ouy leur rapport, m'acheminer par devers vostre Exc.” († ms.)

Vers la mi-octobre: „Combien que je m'estoye proposé d'entreprendre ma diète devant mon parlement, ma disposition le requérant ainsi, considérant toutefois ce qu'il a pleu à v. Exc. me mander le 4 d'octobre sur ce qui regarde ma venue, je me suis résolu de m'acheminer par devers icelle le jedy ou vendredy prochain,

a) E. L. bruder. — *Autographe.*

ne fut que cependant les députés extraordinaires arrivassent pour faire leur rapport, ce qui me pourroit retarder quelques jours, dont, ce cas advenant, je ne faudroy d'en advertir vostre Exc." († ms.)

Monsieur mon frère. J'ay ven, par la vostre du dernier de septembre, que vous estiez encores attendant des nouvelles de ce qui se passe icy et plus le retour des députés extraordinaires, pour, après avoir ouy leur rapport, vous y acheminer; surquoy je vous ay voulu respondre que je ne puis encores veoir aulcune apparence du parlement des dit députés, et puis que maintenant le pais est en si grand danger qu'ii n'estoit oncques, je vous prie, si vous estes d'intention de venir icy, ou que par vostre absence vos Gouvernemens n'en seroient mal asseurés, de vouloir me venir trouver le plustost le mieulx, affin que nous puissions plus particulièrement adviser par ensemble sur ce qui touche le bien de cest Estat, auquel vous en ferez service et à moy en particulier chose très-désirée et agréable. Et à tant je prie Dieu de vous maintenir, monsieur mon frère, en sa sainte protection. De la Haye, le 4 d'octobre 1617.

a) Vostre bien humble frère à vous
faire service,

MAURICE DE NASSAU.

† 49.

Guillaume-Louis à Maurice. Il compte se rendre incessamment à La Haye.

Hoochgeboren Vorst genadiger heer. Even ter selver tijt als ick met verlangen advis verwachtede van 't succes der saecken in den Briel, quam ick te ontfangen uwer Exc^e brieff, van 2

a) Vostre — service. *Autographe.*

Oct., waarbij ick met blijfchap heb vernomen dat alles soo wel afgeloopen is; kan oock anders nyet oordeelen dan dat u. E. seer wijsfclijck daeraen gedaen, ende oock wel te letten heeft dat sich u. E. op de compagnien daer binnen leggende vastelick vertrouwen mach, want aen deselve stadt, als eene frontiere, te meer gelegen is; ick mede anders nyet begriipen en can dan dat dese maniere van lichtinge der wertgelders strecken moet tot confusie ende enervatie van desen Staet, ende Gott geve dat se van de directeurs nyet expresselicken ten selven eynde gepractiseert ende voorgestelt sij geworden, daerom se dan oock bij tijt ende in den beginne soo veel mogelick dient belet ende voorgecommen te werden; waerinne u. E. nyets en can werden verweten, wanneer deselve mette meeste stemmen van mijne heeren de Staten-generael ende Raden van staten, mitsgaders de goede steden van Hollandt, haer ampt ende plicht verrichten, omme het gemeene beste te verseecken ende het landt van de uysterste ruyne, wijl het noch tijt ende doenlick is, te redderen. Ick meyne dat men behoort claer te spreecken ende rondelick te manteneren dat dese proceduren onordentlick tegen den Staet geschieden, emmers daertoe groote ombrage ende suspicie geven, ende dat men met de wercken moet bethoonen dat men ten eynde toe wil continueren in den ijver ende affectie die men tot noch toe wel bewesen heeft. Het verwondert mij dat de Gouverneur van Uytrecht toegelaten heeft de wacht van de wertgelders; hij mach wel toesien dat se hem selfs met het garnisoen ten letzten nyet uyt en jagen, doch getrooste mij daerin dat het Stift alsoo gelegen is, dat mijne heeren de Staten Generael en Raden van state, neven u. E., ordre stellen connen op de betalinge van 't ordinaris krijchsvolck; ick wachte noch alleen op de wedercompste van de extraordinaire gecommitteerden omme, na gedane rapport, mijne reis na den Hage aen te nemen. Godt bidde u. E. Hoochgeboren, te houden in sijne protectie.

Den 26 oct. 1617.

Guillaume-Louis à Barnevelt. Mécontentement du Prince.

Edele, Strenghe, Erentveste, Hoochgeleerde ende discrete besondere goede vrundt, Syner Excellentie hebben wy opt gevouchelycxt voorgestelt, wat U. E. desen voormiddach aen ons versocht hebben, maer bevinden, dat Syne Excellentie nyet en sal bewegen syn eenigen anderen voorslach te doen, als 't Synode Nationael, twelck deselve bij allen Provincien voorgeslagen ende tot bevorderinghe van dien sooveel debvoirs gedaen heeft, twelck oock alreede by Myneheeren de Staten Generael uytgeschreven is, Soodat Syn Excellencie anders nyet dan tot merckelicken ondienst van 't landt ende tsyner eygenen disreputatie en soude kunnen gedoen.

Aengaende de wertgelders, vernemen wy een groot misnoughe in 't affeyschen van eenen particulieren eedt, insonderheyt wyl deselve per indirectum soude kunnen misbruickt werden tot oppressie van die van de religie, emmers in allen gevalle by deser occasie tot verkleineringe van Syner Excellentie nodigen respect ende wettelicke autoriteyt soude moeten kommen te strecken, daerop U. E. nae syne wysheyt kunnen letten.

Wy sullen sien by wat gelegenheyt by Syn Excellentie sal willen vallen d'audientie, ende voor sooveel in ons is U. E. by derselver alle goede offitien doen.

Hebbende nyet eer kunnen antwoorden omdat de Heeren Ambassadeurs van Vranckrijck desen voormiddach audientie gehadt ende nu nae den middach Syn Excellentie gevisiteert hebben.

Wunschende U. E. eenen goeden avont.

Uyt onse kamer den 4/14 Augusti 1618.

U. E. sehr goede vryndt

WILHELM LUDWIG GRAFF ZU NASSAU.

Le même au même. Même sujet.

Edele, Strenghe, Erentveste, Hoochgeleerde ende discrete besundere goede vrundt, Wy hebben d' occasie waergenomen ende Syn Excellencie voorgedragen dat U. E. wel geneycht waeren met deselve te treden in communicatie over d' accommodatie so van de religions differenten als cassatie der waertgelderden; waerop Syn Excellentie ons ter antwoordt heeft gegeven geene veranderinge in 't stuck van 't synode nationael te sullen kunnen voorstaen, maer des nyettemin t' U' E. goede gelegenheyt stellen, wanneer 't derselver believen sal tot haer te komen. Ende also wij vermercken dat Syne Excellencie qualick ende hooch is nemende de proceduren by de Hollandsche Gedeputeerden tot Uytrecht gehouden, seggende expresselick dat het sy eene conspiratie tegens hem ende den staet van 't landt, hebben nijet kunnen verbygaen U. E. hiervan te preadviseren, om sich in de communicatie des te beeter daerna te richten.

U. E. sehr goede vrindt

WILHELM LUDWIG GRAFF ZU NASSAU.

Uyt onse camere
den 5/15ⁿ Augusti 1618.

François d'Aerssen à Maurice. Il loue sa sagesse et sa modération.

. Fr. d'Aerssen, Seigneur de Sommeldyck, (1572—1641 un de nos plus célèbres politiques. Son père étoit Griffier des Etats-Généraux. Il fut agent des Etats en France, déjà du temps de Henri IV, et se montra, de retour dans le pays en 1613, fort opposé à Barneveldt.

Monseigneur! J'envoye à v. Exc. la lettre que je receuz hier de la part de M. le Duc de Bouillon, d'autant qu'elle parle de quelque affaire qui concerne vostre service et dont il désire recevoir esclarcissement pour en continuer ou rompre le traicté. D'ailleurs nous apprenons de toutes partz de France et d'Allemagne qu'on approuve et admire grandement la très-sage et modérée conduite de v. E. pour r'asseurer la fermeté de cet estat contre les factieuses menées de ceux qui avoient entrepris de l'esbranler, et au dedans chacun applaudit à la nécessaire réformation que v. E. faict de ville en ville. Nos voeux secondent vos labeurs, et nous avons tous subject de prier Dieu pour la prospérité et conservation de vostre personne, qui seule peut couper à noz ennemiz toute ressource. J'attends ce que van der Myle a négocié en France; qui pensent en sçavoir le secret, mandent que c'est pour obtenir intercession en faveur de son beau-père ^{a)} et par mesme voye faire courir que M. de Boisis ^{b)} est venu à sa sollicitation. Je suis, Monseigneur,

De vostre Excell. très-humble et
très-fidèle serviteur,

FRANÇOYS D'AERSSEN.

De la Haye, ce 27 sept. 1618.

51.

Le même au même. On veut se saisir du Prince à Haarlem.

Monseigneur! Encor que j'aye cette longue expérience que v. E. compasse ^{c)} assez soigneusement ses actions avec la

^{a)} Oldenbarnevelt.

^{b)} ambassadeur extraordinaire du Roi de France.

^{c)} règle

possibilité, seureté et réputation, la rencontre de Hoorn ¹⁾ toutesfois, avec l'intérest et zèle que j'ay à vostre service, me dispense ^{a)} à vous consigner par un des miens l'advis que le sieur de Kenenburch m'a donné, qui est, que ceulx d'Haerlem, alarmez de la venue et du dessein de v. E. de réformer hors de temps leur magistrat, ont prins résolution de vous ouvrir leurs portes, recevoir voz ouvertures et propositions; mais, quand v. E. vouüdra entreprendre de les changer, d'en protester et par d'aucuns de leur corps à mesme temps faire demander aux chefs de la *schutterye* s'ilz trouvent bon qu'on leur viole les privilèges de la ville; d'acquiescer, s'ilz l'approuvent; sy, au contraire, ilz déclarent que non, de faire par leur moien (qui pour cet effect seront tenuz en armes) ce qui sera nécessaire pour la défense des dits privilèges; qui est, à parler correct, de s'asseurer de la personne de v. E., comme seule ressource au party Remonstrant. Je sçay, Monseigneur, quel aiguillon est le désespoir à une mauvaise cause, avec cela que Madame de la Trémouille ^{b)} a eu d'assez rudes rencontres au dit Haerlem, de Ruychaver et Haen; Verlain n'ayant jamais fait estat de la saluer seulement. J'ay communiqué cet advis à Monseigneur le Conte Guillaume, qui a mieux aymé que je le donnasse à v. E. par un de mes serviteurs, que de s'en remettre à aucun messenger ordinaire; joinct que nous avons quelque occasion de redouter que v. E. peüst estre séduitte de l'apparente, mais inconsiderée affection et facilité de quelques-uns plus zélez que prudens. Vous avez conduit nostre oeuvre à deux doigtz de sa perfection, et il n'est pas raisonnable que rien soit abandonné au hazard. V. Exc., s'il luy plaist, donnera ce mien devoir à l'intérest que je prens en vostre seureté,

¹⁾ Lors de la venue du Prince, dans les premiers jours d'octobre, on y avoit montré des vellétés de résistance.

^{a)} dispose (?).

^{b)} Charlotte de Nassau, soeur consanguine du Prince Maurice.

grandeur et contentement; car je suis et seray à jamais,
Monseigneur,

De v. E. très-humble et très-obéys-
sant serviteur,

FRANÇOYS D'AERSSSEN.

De la Haye, ce 9^{me} d'octobre 1618,
sur les trois heures d'après-disnée.

Le même jour le Comte Guillaume-Louis de Nassau écrit, de la Haye, au Prince d'Orange: « Le Sieur d'Arssens m'a dict les advertences qu'il ast de Harlem, lesquelles j'ay trouvé bon d'en advertir v. E. en diligence, affin qu'elle advise bien de ce qu'il concernera la seurté de vostre personne. Quant à moy, je tien que v. E. doit en ce faict procéder seurement, et s'yl y a le moindre douste, n'aller point à ce coup à Harlem selon la résolution prise à nostre parlement. »

† 52.

Guillaume-Louis à Maurice. On ne doit pas user envers Oldenbarnevelt et les siens de trop de sévérité.

. J'emprunte cette Lettre et la suivante à M. KLUIT, *Historie der Holland sche Staatsregering*. Elles sont copiées par lui d'après un Ma. de la main du griffier D. van Alphen.

Hooggeboren Vorst, Genadige Heer! Ik ben zedert mijn vertrek uit den Haag niet weinig bekommert gebleven over het stuk van de gevangens, in aansieninge, dat in wat maniere ik hetzelve overlegge, ik het bevinde vol zwaarigheid; daarom ik van harten wensch, dat alles wel rijpelijk overwogen worde, opdat men het kwaad niet erger en maake; die zaake meyne ik bestaat voornamentlijk daarin, dat het Land voor het eerste in ruste mag gebragt werden; ende ten anderen in zulken verzekering, als het menschelijk a) ende

a) *Liesz* wenschelijk.

mogelijk is. Daarom dan niets nodiger is, nog bekwaamer, dan dat men die zaake te regten examineren naar de tegenswoordige Constitutie des humeuren ende Lands; dewelke mijns oordeels zoodanig is, dat, indien men alles door uiterste rigueur wil redresseren, men in vreese zal staan van die parthije tot meerder verbetering ^{a)}, ja wel tot desperatie te bewegen ende tot grooter confusien oorzaak te geven; mitsdien die gemeente, geabúseert zijnde door weinig personen, veel eerder wederom te regten te brengen zullen weesen door opregte en waare informatie, het welke als nu, na volending des process, beter als te voren geschieden kan, inzonderheid wanneer zij de moderatie daarbenevens zullen kommen te zien, daar zij andersints, ende soo men met uitersten rechten kwam voort te varen, lichtelijk door persuasie zoude kunnen gehouden worden, als of men door passie en al te groote verbittertheid rigoureuselijk procedeerden, ende daarom des te obstinater blijven zoude. Ik meyne dat men op dat geheele corpus en gantze gemeynte zien moet, ende 't zelve kan niet geschieden als met zich wat te vougen, immers voor so veel het zich met conservatie van den Staat doen laat; van één parthij alles te contenteren, is maar half werk, waarmede het Land nimmermeer van factie zal wesen gesuivert. Te zorgen voor die verzeckertheid van den Staat voor 't toekomstende, is zeer prijsselijk, ende in groote redenen bestaande, maar om dies willen nu voor eerst zorg te draagen, ^{b)} dat men den Staat in ruste gebragt, ende geredresseert werde, waer mijner erachtens die peert agter de wagen gespannen; dan die natuur leert, dat men eerst op het *praesens*, ende daarna op het *futurum* behoort te letten; voornamentlijk in de consideratie van die periculen, die men vreest voor U.E. Excell. persoon, als die bij rigoureuze procedures niet cessen, maar apparentlijk zich veel eerder verdobbelen zullen; want

a) Laissez verbittering.

b) Probablement il faut ajouter eer ou vóór.

niet alleen die vijanden, maar die parthijen zelfs vengeance zoeken zal: daar hiertegen bij wege van moderatie die parthijen binnen 's Lands veel verzachten, ende den vijand tot temperatie gedwongen zal werden. Dat men den weg van moderatie niet zekerlijk zoude kunnen ingaan, het zij bij milde incarceration, confinatie, starcker cautie oft anderzints, en kan ik niet gelooven. Immers houde ik het bij UE. Excell. buiten pericul, wanneer men maar behoorlijke zorg dragen wil: daar is alreede so veel exempels geschied, dat vooreerst zich niemant in gelijke parquet lichtelijk en zal derven steeken, ook soo is die principaal te wijs daartoe; zijne menées zijn op een ander voet aangelegt geweest, ^{a)} van wijdt alles gezocht heeft bedektelijk te beleiden, daartoe nimmer noch occasie noch tijds genoeg voor zijn kan: hij was in groot credit, deed alles, en men liets doen; daar hij tegenwoordig is buiten credit ende alle maniment van affaires. UE. Excell. hebben ook te bedenken, indien wat exorbitants, dat ik verhoopen niet en wil, kwam te gebeuren, dat het bij de gantze wereld UE. Excell. alleen zoude geweeten worden. Ende dat men nu die zaaken tot extremiteten dirigeeren zoude, alleen om eenen *casum fortuitum*, die veellicht niet gebeuren en zal, weesende des Advocaats eynde in apparentie naerder als UE. Excell., dunkt mij dat UE. Excell. al te veel bezwaart zoude worden, wanneer alleen in dien reguard iets exorbitants voorgenoomen wierde; behalve dat, dat die na UE. Excell. kommen, ook het haare daartoe moeten doen, ende te hooopen staat, dat God zijne zaaken dan, zo wel als nu, redden zal. Dat onze vrienden ende wijze *politici* eenpaarlijk raaden, die mannen ^{b)} van den Staat in acht te hebben en exempel te statuieren, hou ik niet vreemd, deur dien zij de gelegentheid van onzen Staat niet kennen en konnen; en overzulks ons toestaat te oordeelen wat die zelve verdragen kan:

^{a)} *Peut-être die a été omis.*

^{b)} *Apparemment maximen.*

mijnes oordeels is die zaake vooral daartoe te dirigeren, dat tot de torture niet geprocedeert, veel min eenich bloed vergoten werde; behoorde alles bewezen te werden so klaar als den dagh, om dat het geheele Landt gedeelt is in partij-schap, ende diverse zaaken met apparentie van wetlijkheid van beyde sijden gesustineert connen werden, die men metter-tijdt richten ende wechnemen kan. Die qualiteyten ende diensten, bij eenige der gevangens eertijds gedaan, jaa die lange en harder gevangenis behoort in consideratie te commen, het welke dan tot UE. Exc. lof strecken moet, ende door de gantsche wereldt voor een groot werck gehouden zal werden, indien deze saak zonder bloedstorting kan werden gevonden. Al 't welke ik t' mijner eygen gerusticheyt niet hebben connen voorbij gaan UE. Excell. in bedenkingen te geeven; mogende wel lijden, dat UE. Excell. deesen met alsulcken heeren, als zij goedvinden sullen, communiceren, opdat dezelve kennisse van mijn gevoelen moogen hebben, aangesien ick dog ^{a)} voor mijn vertreck diergelijke propoosten met den heeren van mijn Gouvernement ende den Griffier Duick hebben gehadt, anders geeve ick geerne mijne voor een beters, inzonderheid dewijl alles ongewis ende alleen staat op den *eventum*, daarnae dan die gantze weereldt oordeelt, niettegenstaande andere praegnante redenen geweest zijn, waarom men niet anders behoort gedaan te hebben. UE. Excell. biddende deze mijne vrijheit ten besten te neemen; ende indien het haar belieft met een woord wetens te laten, off se dese mijne meyninge goedgevonden hebben; mij voorts mededeelende, hoe de saaken staan van Bohemen, Duytslandt ende Vrankrijk; ende wes UE. Excell. ontfangen hebben van die lichtinge ende toerusting van de vijandt etc. etc. 10 April.

a) *Peut-être* dag.

† 53.

Maurice à Guillaume-Louis. Exécution de Barnevelt.

Welgeboorene, vrundtlijke, lieve Broeder. Nadat de Regters, gestelt over de gevangene, alhier nu eenige dagen besig sijn geweest over de uitspraacke van sententie jegens den Advocaat Barnevelt, is eindelijk deselve gewesen, ende op huiden morgen tusschen negen ende half tien uur alhier op 't Binnenhoff voor de groote saale, alwaar een schavotte opgerecht was, metten swaarde ter executie gestelt.

De redenen die sij daartoe gehad hebben, zal UL. connen sien uyt de sententie, die ongetwijfelt in druck sal uytgaan, ende wij UL. hiernae eens sullen oversenden.

De vrouwe van voorschreeven Barnevelt, noch oock eenige van zoons, swaagers ofte andere vrienden hebben nooyt eenige supplicatie van pardon gepraesenteert, maar tot noch toe even heftig aangehouden omme recht ende justitie over hem gedaan te werden, ende hebben dagelijx onder de luyden de roup laten gaan dat sij eerst's daags souden uytcommen; hebben oock voor het huys de meyer ^{a)} laten planten, verciert met cranssen ende canderollen ^{b)}, ende voorts andere vrolijkheden ende impertinentien bedreeven, in plaatse dat se haar behoort hadden humble ende nederig te dragen; hetwelcke geen maniere van doen was, ende over sulcks niet practicabel en was, omme de regters tot eenige gratien te beweegen, al waar 't dat se daartoe genegen hadden geweest.

De saaken van de andere gevangenen sullen zij mede nog deese weeck affdoen; en deese tot geene andere eynde dienende, willen wij UL. hiermede,

Welgeborene, vrundtlijke, lieve Broeder,
^{c)} des Almogende bevelen.

In 's Gravenhage, den 13 Meij 1619.

U. dienstwillige Broeder

MAURICE DE NASSAU.

^{a)} Mei-boom.

^{b)} *Probablement* banderollen.

^{c)} *Le copiste a omis* in de bescherminge *ou quelque expression semblable*

1617—1619.

MAURICE ET BARNEVELT,

D'APRÈS

MR. R. FRUIN.

EXTRAITS

DES

KONST- EN LETTERBODE. ¹⁾

1. Mr. Fruin se plaît à reconnaître mon *impartialité*.

Wij erkennen gaarne dat de heer Groen blijkbaar getracht heeft billijk jegens Oldenbarnevelt te wezen, en dat hij tegen zijne eigene partijdigheid, waarvan hij zich onmogelijk kan ontdoen, en die hij ook niet poogt te verhelen, op zijn hoede is. Vreemd als het schijnen mag, het valt velen nog moeilijk die oude geschiedenis van voor derde halve eeuw zonder hartstogt, onpartijdig aan te zien. De geschillen van die dagen zijn nog niet uitgestorven, zij leven voort hoewel verzwakt, en de kerkelijken van onzen tijd worden nog warm als zij hunne overtuiging in het verre verleden zien beleedigen. Naar de onverzoenlijkheid, waarmee de zoodanigen twee eeuwen lang de nagedachtenis van den advokaat vervolgd hebben, kunnen wij de hevigheid van de haat afmeten, die bij zijn leven zijne vijanden tegen hem koesterden. Het is de moeite waardig de boeken te lezen, die nog in onze dagen door regtzinnigen over den advokaat geschreven worden. Die goede menschen zijn zoo volkomen overtuigd van de ontwijfelbare zekerheid van hun kerkgeloof, dat zij de andersdenkenden voor ziendeblind, voor opzettelijk ongeloovig aanzien, en, bij gevolg, tot alle kwaad in staat achten. Wat moeten zij dan wel van de Staten van Holland denken, die de verkondiging van dat geloof in der tijd belemmerd en de predikers geweerd hebben? En wat vooral van den advokaat van Holland, in wien zij het stelsel der staten verligchamelijkt

¹⁾ Je me suis permis, en soulignant de fixer l'attention sur les passages décisifs.

zien? Hij is hun de zondenbok, op wiens hoofd de schuld van een geheel geslacht geladen wordt. Niets kwaads is er waartoe men zulk een man niet berekend acht, geen zonde of men mag er hem van verdenken: hij heeft ten allen tijde vrede met Spanje gewild, zelfs op voorwaarden die de onafhankelijkheid des lands en de vrijheid der religie in gevaar bragten; tegen beter weten aan heeft hij tot den togt naar Duinkerken gedreven, en dus het leger en het geheele vaderland in de waagschaal gesteld; het sluiten van het bestand heeft hij bewerkt, omgekocht door het goud en de beloften van Spanje; Maurits haatte hij om de redenen waarom elk slecht mensch den goeden haat. Zijn dood was in het welbegrepen belang van het vaderland noodzakelijk. Geen aantijging der schandschriften van 1618 is zoo ontzinnig en ergerlijk, of er leven nu nog wezenlijk brave menschen, die ze gelooven en ter goeder trouw herhalen.

De heer Groen onderscheidt zich gunstig van die onmenschkundige ijveraars zijner partij. Hij weet dat men, ook zonder juist een slecht mensch te wezen, van een andere overtuiging kan zijn dan die hem bezielt. Hij bestudeert de geschiedenis met een betrekkelijk onbevangen oordeel. In Oldenbarnevelt keurt hij het natuurlijk af dat hij de dwaalleer in de kerk begunstigd heeft, maar hij erkent verzaachtende omstandigheden; en om dat ééne misdrijf tegen de religie vergeet hij de groote verdiensten niet van den stichter der republiek. Hij spreekt hem vrij van landverraad. Hij acht hem wel regtvaardig ter dood veroordeeld, maar hij gelooft dat hem genade had kunnen en moeten betoond worden. Al keurt hij de vervolging, tegen de remonstranten aangerigt, niet af, toch verklaart hij die niet in alle opzigten te kunnen goedkeuren. *Zijne partijdigheid wordt getemperd door zijn gevoel van billijkheid en van zijne verplichting als geschiedschrijver.*

2. Maurice et Barnevelt étoient également de bonne foi.

Ook mogen wij niet uit het oog verliezen dat de tegenpartij, de vrienden van Oldenbarnevelt, zich door hartstogt niet zelden tot overdrijving en onbillijk oordeel verleiden laat. Er zijn er die de teregtstelling van den advokaat aan wien het land zoo oneindig veel verplicht was, zulk een gruwelijke misdaad rekenen, als alleen zeer

slechte menschen hebben kunnen begaan. Zij houden Maurits en zijne handlangers van boos opzet verdacht. Zij bedenken niet dat er hoogst zelden opzettelijk en met bewustheid kwaad wordt bedreven; dat de mensch begint met zich zelf te bedriegen, en zich opdringt dat hem door eer en plicht wordt geboden, hetgeen hij om onedele beweegredenen gaat uitvoeren. De mensch veinst voor niemand meer dan voor zich zelven. Zoo is het ook in 1618 gegaan; een onbevangen onderzoek van al de bescheiden, waarop wij ons oordeel moeten vestigen, leert het overtuigend. De handelende personen dier bloedige tragedie, de hoofdpersonen althans en de groote menigte die hun aanhing, waren in de heilige overtuiging dat het heil van staat en kerk hun voorschreef wat zij deden. *Maurits en Oldenbarnevelt beide waren evenzeer ter goeder trouw.* In plaats van verontwaardiging en gramschap tegen een van beiden, wekt het schouwspel van hun strijd weemoed bij ons op over de kortzinnigheid en het misverstand van ons menschen, die elkander miskennen en verfoeijen, omdat wij langs verschillende wegen hetzelfde goede zoeken. Wij zijn bewogen met het ongeluk der overwonnenen, en wij laken den overmoed der overwinnaars, maar de bedoelingen van beide trachten wij te begrijpen en in billijkheid te beoordeelen. Het woord van Mme. de Stael is overdreven, maar binnen zekere grenzen waar: alles te begrijpen zou wezen alles te vergeven.

3. C'est-à-tort qu'on s'attend à des révélations nouvelles.

Beide (de heer Groen en de hoogleeraar Vreede) beklagen het dat het koninklijk huisarchief niet meer brieven en bescheiden uit dit merkwaardige tijdperk bevat. Want behalve een vrij drukke en hoogst gewigtige briefwisseling van 1617 tusschen Maurits en Willem Lodewijk van Friesland, waaruit wij omtrent beider inzichten en karakter veel kunnen leeren, leveren de *Archives* slechts weinige en niet zeer leersame stukken. De heer Vreede oppert dan ook de gissing — of liever hij vraagt of het niet mogelijk is „dat zij, die voorheen een zoo groot aantal bescheiden hebben vernietigd, belang gehad hebben om de waarheid te schuwen. Zijn niet vermoedelijk (vraagt hij) de sporen van medepligtigheid voorbedachtelijk verduisterd, uit vrees dat de daad in hare naaktheid al te afzigtelijk geweest ware?”

Ik acht die gissing te eenen male verwerpelijk. Zij wordt door niets geregtvaardigd. Zij berust niet op feiten, maar op blooten achterdocht. Als wij onbevangen de geschriften en brieven bestuderen, waaruit wij ons een oordeel vormen moeten, zullen wij tot de overtuiging komen dat er nooit bescheiden hebben bestaan, zoo als de heer Vreede er vermoedt, die „de daad in hare naaktheid afzigtelijk” voorstelden. Indien Maurits, die *zonder twijfel ter goeder trouw handelde*, al werd hij onbewust ook door onedelen hartstogt gedreven, van iemand een brief had ontvangen, waarin hij met ronde woorden tot iets afzigtelijks tegen den advokaat werd opgezet, hij zou den briefschrijver ongemakkelijk te regt hebben gewezen. Men had hem niet dieper kunnen beledigen dan door op eenige onedele drijfveer van zijn gedrag te zinspelen. Hij was ongevoelig, hardvochtig, maar juist omdat hij in de gedachte leefde dat hij ijverde voor hetgeen pligt was. Wij kunnen met volkomen zekerheid zijne gezindheid opmaken uit den brief, dien hij op den dag zelven van Oldenbarnevelt's executie aan Willem Lodewijk schreef, en waarvan de heer Groen eerlijk getuigt: „la briéveté et la sécheresse font une impression pénible.” Had het huisarchief meer brieven van Maurits uit dezen tijd bewaard, zij zouden alle denzelfden geest ademen. En de brieven, aan Maurits gerigt, zouden alle gelijken op die twee brieven van Aerssens, die door den heer Groen zijn meêgedeeld (*hier* n° 50 en 51). Zij zouden vleijerij jegens den prins, en aansporing om voort te gaan op den goeden weg bevatten, en raad geven hoe in deze of gene moeilijkheid te handelen; maar van voorbedachtelijke boosheid, van een overleg als van zamenzweerders, zou geen zweem te vinden zijn. Laat ieder onbevooroordeeld de brieven, in het tweede deel der *Archives* gedrukt, en verder de onschatbare correspondentie van den Engelschen gezant Carleton lezen en hij zal, ik twijfel er niet aan, met mij instemmen.

4. L'épithète de *judicial murder* est applicable à l'exécution de Barnevelt. 1)

1) Le sens donné à l'épithète lui enlève, ce me semble, le caractère *intentionnel*.

De heer Groen haalt de uitspraken van eenige beroemde buitenlandsche geschiedschrijvers aan, om te bewijzen hoe onjuist en partijdig buiten af nog altijd over de gebeurtenissen van 1618 geoordeeld wordt. In het bijzonder beklagt hij zich dat Macaulay de teregtstelling van den advokaat „*the judicial murder of Barneveldt*” genoemd heeft; want niemand, zegt hij, zal wel Macaulay van vooringenomenheid tegen het huis van Oranje verdenken. Als of men om Barneveldt onschuldig te achten noodzakelijk het huis van Oranje moet minachten! Zulke gezegden, ik erken het, staan mij tegen; het wordt tijd dat men, bij het beoordeelen van de geschiedenis onzer republiek, de oude partijschap aflegt, en niet in alles een partij trekken voor of tegen Oranje onderstelt. Ik gevoel mij doorgaans meer tot de stadhouderlijke partij dan tot haar tegenpartij aangetrokken, maar ik neem toch de uitspraak van Macaulay gerust over, en zeg het hem na dat het ter dood brengen van Oldenbarnevelt een geregte moord geweest is.

Het komt er maar op aan te bepalen wat wij onder geregtelijken moord verstaan. Al stemden wij in met den heer Groen als hij zegt: „il est presque impossible de révoquer en doute sa culpabilité, et la sentence, dont le ton peut-être n'est pas sans exagération et amertume, dévoile un ensemble de faits incontestables qui ne pouvaient rester impunis” — dan konden wij desniettemin onze stelling nog volhouden. De vraag is niet: had Oldenbarnevelt misdreven? maar wel: had Oldenbarnevelt zich schuldig gemaakt aan een misdrijf tegen de wetten des lands, de bepalingen der Unie en de antecedenten sedert de vestiging der republiek; en verder, was hij daarom wettelijk des doods schuldig? Als wij zoo de vraag stellen, is zij, geloof ik, aanstonds beantwoord. Neen; Oldenbarnevelt had geregeerd naar den wil zijner meesters, overeenkomstig de grondregels van bestuur sedert den afstand van Leicester aangenomen. Om hem te kunnen veroordeelen moest de regering, die hij gediend had, revolutionair veranderd worden, en een nieuwe theorie van de souvereiniteit der Generale Staten worden voorgewend. Het proces was even buitengewoon als de regtbank die men er voor had ingesteld. Willen wij ons vergewissen hoe wij naar den geest des tijds over den aard van het geding te denken hebben, laten wij dan den onvergelykelijk schoonen

brief van Willem Lodewijk, in de *Archives* herdrukt, lezen en bestuderen, waarin hij, die Maurits tot den *coup d'état* gedreven had, hem na de zegepraal tot matiging vermaant. Wij vinden daar de schuld van den advokaat als niet in regten uitgemaakt, en het proces meer als een staatszaak dan als een regtszaak voorgesteld. Om de doodstraf te regtvaardigen, wordt er gezegd, „behoorde alles bewezen te worden zoo klaar als de dag, omdat het geheele land gedeeld is in partij-schap, en *diverse zaken met schijn van wettelijkheid van beide zijden beweerd kunnen worden*, die men metter tijd rigten en wegnemen kan.” Zoo was het inderdaad: *twee stelsels van staatkunde stonden tegenover elkander*, het stelsel voorheen door Leicester voorgestaan, maar sedert opgegeven en openlijk afgekeurd, en het stelsel tegen hem door de Staten gehandhaafd, en voortaan als wettig erkend en nageleefd. Wagenaar heeft het reeds naar waarheid gezegd: het oordeel over de schuld van den advokaat hangt af van het standpunt waarop men zich stelt; uit dat van Leicester gezien was Oldenbarnevelt, en de meerderheid der Staten van Holland met hem, schuldig; van het standpunt waarop men zich na Leicester's afstand geplaatst had, was hij onschuldig. En de grijze staatsman zelf, in den jongsten nacht van zijn leven, drukte hetzelfde met andere woorden uit: „ik ben gevonnisd in een tijd die andere maximen in den staat houdt, dan die waarin ik geleefd heb.” — Men kan verschillen over de noodzakelijkheid en het nut der omwenteling en van den dood van den advokaat — ik kan mij begrijpen dat er zijn die zijne teregtstelling heilrijk achten voor het land — maar niemand zal ooit kunnen bewijzen dat het proces wettig en de schuld regterlijk bewezen was. Daarom zeg ik het Macaulay volmondig na: Oldenbarnevelt is onder den schijn eener regtspleging vermoord.

5. Ce n'est pas *Maurice*, ce n'est pas *une cabale d'ennemis personnels*, c'est *le peuple* qui a renversé Barnevelt.

Aan den anderen kant vereenig ik mij geheel met hetgeen de heer Groen beweert: „Probablement Barnevelt eut terminé en paix sa longue et honorable carrière, si l'application de ses maximes aux différens survenus dans l'Eglise établie ne l'eussent mis en opposition

directe et violente avec les sentiments et les croyances d'une partie considérable de la population." Oldenbarnevelt is niet door een *kabaal* van weinige persoonlijke vijanden ten val gebracht; *het volk is het dat hem heeft omgestort*. Prins Maurits, toen hij den advokaat gevangen nam, misschien zelfs toen hij hem overgaf om te sterven, volvoerde *wat de meerderheid des volks van ganscher harte wenschte*. Want Oldenbarnevelt had de godsdienstige overtuiging der ijverigste gereformeerden diep gekrenkt; hij had in den laatsten tijd in lijnregten strijd met den volkswil geregeerd.

Zijn ongeluk was de oligarchische regeringsvorm, dien hij zelf had helpen invoeren. Ten gevolge van de onlusten gedurende Leicester's landvoogdij was het voortdurend streven der Staten en van hun advokaat geweest de burgerij van allen regtstreekschen invloed op het bestuur te berooven. Nu leden zij de natuurlijke en geregte straf voor die verkeerdheid. Oldenbarnevelt wist dat hij de wettige regering op zijne hand had, en daarmee meende hij alles te hebben. Het volk mogt ontevreden zijn, maar het moest gehoorzamen. Binnen den kring der wettelijkheid sloot hij zich op en rekende hij zich veilig. Maar een omwenteling verbrak dien kring, en trof den gehaten staatsman. Ware de regering minder aristocratisch geweest, had zij den geregelden invloed van den volkswil en van de volksvooroordeelen gevoeld, het zou tot zulk een uiterste niet gekomen zijn. Wij kunnen ons verzekerd houden dat, als de advokaat met de burgerij te doen had gehad, hij, die zoo behendig de Staten wist te winnen en te leiden, ook verstaan zou hebben het volk voor zich in te nemen en naar zijne hand te zetten. Maar de aristocraat minachtte het onberegte volk, en lette niet op zijne wenschen en hartstogten. En het volk, dat zijn wil niet wettelijk kon laten gelden, moest wel geweld te baat nemen. Eene omwenteling werd onvermijdelijk. Ware Oldenbarnevelt een minister geweest in een constitutionelen staat, het zou hem gegaan zijn als bij ons de regering in 1853: de godsdienstige hartstogt der meerderheid had zich langs wettigen weg geopenbaard, had den gewantrouwd staatsman van het bewind verwijderd, maar hem niet onteerd en gedood. Maar aan onze republikeinssche staatsmachine ontbrak de onmisbare veiligheidsklep; de

kwade humeuren, die geen uitweg vonden, deden den ketel springen en doodden den onvoorzigtigen machinist.

Het verwondert mij dat de heer Vreede 1) het aandeel des volks aan de omwenteling buiten reden verkleint, en haar meer aan het opzet van enkele vijanden van Oldenbarnevelt en aan de inblazingen van Jacobus van Engeland toeschrijft. „Men vergete het niet (zegt hij): de oorsprong der kerkvergadering ligt niet in de behoefte der natie, maar in het brein van den waanwijzen en bemoeizieken koning van Groot-Brittanie.” Ik geloof dat de heer Vreede zich hierin zeer vergist. Eene aandachtige beschouwing van het voorgaande tijdperk leert dat het verlangen, de behoefte zelfs naar eene synode, ter vereffening van de sedert lang aanhangige kerktwisten, zich reeds openbaarde voor Jacobus I den troon van Engeland had beklommen. Sints jaren hielden de staten van Holland het houden eener synode, waarop de kerkelijken niet ophielden aan te dringen, voorbedachtelijk tegen. Van nog vroegere dagteekening is de twist tusschen de kerk en den staat over eene in te voeren kerkorde. De hartstogt, die in 1618 tot uitbarsting kwam, had reeds een halve eeuw lang telkens gedreigd, en was met moeite bedwongen. Ik herhaal het, de omwenteling van 1618 is, zoo zeer als eenige, een *daad des volks* geweest. Jacobus, of liever nog Carleton, zijn gezant, heeft meêgewerkt tot de ontkenning, maar heeft de verwikkeling niet veroorzaakt.

1) Professeur à Utrecht. — Dans son ouvrage *Inleiding tot eene Geschiedenis der Ned. Diplomatie*. Utrecht. 1856.

EXTRAITS

DU

GIDS.

1. Les Etats de Hollande et Barnevelt lui-même étoient incompétents et indifférents en matière de religion.

De Staten des lands werden als scheidsregters geroepen in de godgeleerde twisten van Arminius en Gomarus, waaraan alle predikanten en de geheele gemeente deel namen. Bevoegde scheidsregters voorwaar! Velen hunner behoorden tot de zoogenaamde libertijnen, dat is tot de *onverschilligen*, die zelfs den strijd van roomsch en onroomsch niet belangrijk achtten, en die den vrede in de kerk tot elken prijs wilden koopen, die de inquisitie der roomschen en de bloedplakaten en den overmoedigen priesterstand haatten, maar eveneens van predikanten-regering en ketterjagt en afsnijding een afkeer hadden. Zulk een libertijn was de landsadvokaat zelf, wiens geliefkoosde spreuk luidde: niets te weten geeft het zekerste geloof. En daaruit volgde, dat niets te beslissen omtrent de geschilpunten het zekerst eenigheid in de kerk onderhield; naar dien stelregel was de politiek der Staten van Holland, wier leidsman hij was, gerigt. Rust in de kerk verlangde hij, hoe dan ook: of Arminius dan of Gomarus gelijk had en gelijk kreeg was hem tamelijk onverschillig. In den laatsten nacht van zijn leven bewees hem de eerwaarde Walaeus dat hij, zonder het zelf te weten, *op het stuk der praedestinatie regtsinnig contra-remonstrantsch was*.

2. Il étoit absurde alors d'assigner au dogme de la *Prédésination* une importance *secondaire*.

De *praedestinat*ie was het waarover getwist werd, aan dat leerstuk hingen alle andere geschillen. Hoe weinigen waren in staat de betee-kenis er van te doorgronden! Geen dieper verborgenheid voor den denkenden, zich zelf beproevenden Christen, dan hoe naast Gods alwetendheid en albestuur de zedelijke vrijheid van den mensch bestaan kan. En daarover werd door onkundigen op wagens en schuiten, in de kroegen gedisputeerd: het was meer dan Gods naam die daar ijdelijk gebruikt werd. Jaren lang had die twist al geduurd, en gedurig werd hij heviger. Door zich aanhoudend en bijna uitsluitend met dit eene vraagstuk bezig te houden, begonnen de ijveraars het voor het eene noodige aan te zien; een kerk, waarin het niet naar hun zin beslist was, waar hunne opvatting niet als de algemeene belijdenis was aangenomen, was hun geen kerk; liever dan het onbeslist te laten, wilden zij de halve gemeente afsnijden en aan Satan overleveren. Die zoo vurig overtuigd waren wisten de gemeente te ontvlammen; de menigte, die naauwelijks begreep wat eigenlijk het punt in geschil was, hield zich aan hare ijverende leeraars. En zulk een fellen brand dacht de regering met goede woorden te blusschen!

Als regters van het geschil lieten de Staten voor zich de hoofden der partijen hunne meeningen bepleiten; maar zij velden geen vonnis; zij wilden den twist bijleggen, niet beslechten. In hunne plakaten vermaanden zij, „dat niemand zou gevoelen boven hetgeen hij behoort te gevoelen;” zij gelastten den predikanten de geschillen niet op den kansel ter sprake te brengen; zij verklaarden de punten in geschil van ondergeschikt belang. *De voorbeschikking van ondergeschikt belang!* Zij betrof het wezen der gereformeerde belijdenis, oordeelden de regt-zinnigen: het wezenlijke onderscheid tusschen roomsche en hervormde kerkleer was de leer der zaligheid, die volgens de roomsche kerk door goede werken, volgens de gereformeerde kerk door Gods genade alleen te verwerven was; in het stelsel der roomsche godgeleerdheid kwam dus de vrije wil van den mensch te pas; want zonder vrijen wil geen goede werken; maar in de protestantsche theologie mogt het geloof, waardoor de mensch Gods genade deelachtig wordt, niet aan 's menschen vrijen wil, maar alleen aan Gods genadige beschik-king, voor alle eenwigheid genomen, eerbiedig worden toegeschreven.

Dus was de voorbeschikking de grondslag waarop het geheele gereformeerde kerkgeloof berustte; en dien grondslag zou men prijs geven, het ondermijnen er van zou men onverschillig aanzien, alleen omdat een libertijnsche overheid kon goedvinden het leerstuk *onbelangrijk te achten*! Neen, zoo als de ware geloovigen den koning van Spanje minder gehoorzaamd hadden dan God, zoo moesten zij ook nu God meer gehoorzamen dan de verdoolde regering.

3. Grotius, malgré toute sa science, ne comprenait pas le sens et la portée de la *Réformation*. — Unité et repos à tout prix étoit sa devise et elle de Barneveldt.

In het algemeen was de Groot aan de uiterlijke eenheid der kerk meer gehecht dan zij mij voorkomt te verdienen. Immers, wat beteekent *uitwendige eenheid* bij innerlijke tweespalt? Wat baat het of wij zamen komen tot denzelfden eerdienst, maar met verschillend geloof in het hart? En zal het niet altijd gaan als het in den tijd van de Groot gegaan is; zal de eene meening in de kerk de andere niet trachten te verdringen? Zoo brengt men den strijd van buiten naar binnen over; in plaats van strijd tusschen twee gezindheden krijgt men in één genootschap burgeroorlog. Naar eenstemmigheid, naar eensgezindheid te streven is goed; die te veinzen is nutteloos. Beter de tweespalt der meeningen door verscheidenheid van kerkgenootschappen aan den dag gelegd, dan ze vermomd achter een geveinsden vrede.

De Groot, als ik mijn oordeel zeggen zal, had den aard der gezegende *reformatie* niet begrepen; hij was niet protestant in den waren zin des woords. Zijn ideaal was de eerste Christenkerk; hij haakte naar eene, daaraan beantwoordende, algemeene, apostolische kerk, die, door eenheid alleen in het hoog noodige te vorderen en in al het twijfelachtige vrijheid te laten, alle Christenen, roomsche en onroomsche, zou kunnen omvatten. Daarom verkoos hij boven alle andere de bisschoppelijke kerk van Engeland, die, het midden tusschen katholieken en protestanten houdende, de geschiktste scheen om ze beiden op te nemen. En zoo oordeelde hij in den tijd, toen juist de steeds toenemende *puriteinen* bewezen, hoe ongenoegzaam zulk een tweeslacht-

tige kerk bevonden werd! Hij kon het den kerkhervormers niet vergeven, dat zij aan hun afkeer van de middeleeuwsche misbruiken de eenheid der kerk hadden opgeofferd. Hij begreep niet dat zij iets anders hadden beoogd, dan het herstellen van de apostolische kerk der eerste Christenen; dat zij, onbewust, *naar de eischen van hun eigen tijd*, niet naar het voorbeeld van een lang vervlogen eeuw, het ontaarde Christendom hadden *hervormd*. Hij hield niet van Luther, nog veel minder van Calvijn; *Erasmus* was de man naar zijn hart: Erasmus, geleerd als hij zelf, humanist, vrijzinnig, afkeerig van de middeleeuwsche misbruiken der kerk, maar nog afkeeriger van de uitspattingen eener eenzijdige overtuiging en van een vervolgzieken geloofsijver; Erasmus, *die, liever dan de eenheid der kerk te verbreken, de gewenschte hervorming had opgegeven*.

Met zulke inzichten moest de Groot natuurlijk hetzelfde bedoelen, dat de Staten steeds op het oog hadden gehad, het bijeenhouden der gereformeerde kerk, het beschermen der remonstranten in de kerk, het uitdooven van den ijver en het getwist.

4. Les Etats de Hollande et Barnevelt, par leurs décrets de tolérance réciproque, étoient tolérants en apparence et persécuteurs en réalité.

Niets scheen billijker, niets verdraagzamer, maar *inderdaad was de handelwijze der Staten partijdig en onregtvaardig*. De remonstranten verlangden niet meer dan dat hun gevoelen als Christelijk en gereformeerd geduld werd; zij waren dus met de uitspraak der Staten voldaan. Maar de regtzinnige ijveraars — ten onrechte, ik stem het volgaarne toe — achtten het punt van verschil zoo gewichtig, dat zij met de remonstranten geen broederschap konden houden. Was het dan niet hard hen te dwingen vereenigd te blijven met menschen, van welke zij zich ten duurste verplicht rekenden te scheiden? Werd het hun niet ondragelijk daarenboven te moeten zwijgen, als zij zijdelings den grondslag van hun geloof zagen ondermijnen? Als zij van den kansel de gemeente voor de heillooze dwaalleer waarschuwd, dan werden zij als overtreders van de plakaten door de wereldlijke regering bestraft en, bij herhaling, afgezet, soms de stad uitgebannen.

Hier en daar liet men oogluikend toe dat zij in bijzondere gebouwen de welaangename leer der voorbeschikking, die in de kerken verzwegen moest worden, heimelijk verkondigden. Maar elders werd hun ook dat verboden. De beruchte keur van Schieland verbood zulke afzonderlijke prediking op een boete van drie honderd guldens voor den hoorder zoowel als den prediker en op verbeurte van het gebouw. *Zulke plakaten waren zeker gematigder dan de bloedplakaten, maar van gelijke strekking.* Geen wonder dat zij het volk verbitterden. De regering had een gevaarlijken weg ingeslagen, waarop zij niet kon blijven stilstaan, en die tot volslagen overheersching leiden moest.

5. Un accord n'eût pas été difficile. Soit en faisant décider la question par voie légitime, sauf au parti débouté de former une Eglise séparée; soit en tâchant d'amener dans l'Eglise une séparation spontanée, le plus sûr moyen de réconciliation future.

En toch, *het lag voor de hand hoe op vreedzame wijs de steeds hooger klimmende twisten te eindigen waren.* Een van beide: de regering moest zelf, of zoo zij zich onbevoegd rekende, door een synode langs den wettigen weg het godgeleerd geschil laten uitwijzen, en dan aan de veroordeelden vergunnen de kerk te verlaten en een eigen genootschap, zoo als de lutherschen en doopsgezinden, te vormen. Of verkoos zij aan beide partijen in de kerk gelijke regten te verzekeren, dan moest zij toch toelaten, bewerken zelfs, dat zij zich van elkander tot twee gemeenten afzonderden, en het aan de verzoenende werking van den tijd overlaten ze naderhand te hereenigen. Van zulk eene vrijwillige splitsing is meermalen sprake geweest, maar ernstig is zij wel nooit bedoeld; zij streed te zeer met de staatkunde tot nog toe jegens de kerk gevolgd: steeds hadden de Staten getracht de protestanten van alle gezindheden binnen ééne staatskerk te vereenigen; zouden zij nu hun eigen werk gaan sloopen en van de ééne kerk er twee maken, beiden zwak en tegen de roomsche kerk niet opgewassen? Uit vrees voor zulk een scheuring hielden de Staten *sedert twintig jaar* elke synode tegen, die niet door het herzien der geloofsbelijdenis den toegang der kerk voor gematigde lutherschen en wederdoopers wilde openstellen.

6. La plupart des Provinces vouloient un *Synode National*, la religion Réformée ayant dans les Provinces-Unies un caractère fondamental. Bien loin de là les Etats de Hollande et Utrecht se résignoient à peine à un *Synode provincial*, où leurs tendances caesaropapistes devoient prévaloir.

De godsdiensttwisten bepaalden zich tot Holland en Utrecht; in Overijssel en Gelderland waren maar weinige remonstranten, in de andere provinciën zoo goed als geene. Daarom wilden de Staten van Holland en Utrecht de twisten, als hun alleen betreffende, alleen, buiten medeweten van de Staten der overige gewesten, afdoen. Maar dezen oordeelden dat de Nederlandsche gereformeerde kerk een geheel was, en dat de vrede dier kerk een aangelegenheid was van het geheele land. Zij wenschten dat het geschil op een *nationale synode* onderzocht en beslecht zou worden. *Juist hetgeen de Staten van Holland vast besloten waren nooit te gedoogen.* Een provinciale synode, onder hun matigend toezigt, konden zij des noods nog toestaan, maar een nationale synode, die ongetwijfeld de partij, waartoe de meeste regenten behoorden, en die als de zwakste op de regering steunde, de partij der remonstranten, veroordeelen zou, — tot zulk eene synode zouden zij nimmer hunne toestemming geven.

7. En Hollande *le peuple* étoit contre les Etats. Dans les Etats mêmes, il y avoit une minorité considérable, dont faisoit partie la puissante cité d'Amsterdam.

Buitendien het kwetste hun zelfgevoel dat met een aangelegenheid, die hun alleen aanging, de Staten van andere provinciën zich durfden bemoeijen. Sedert Leicester de regering verlaten had, had Holland zich steeds eigenmagtig zelf geregeerd, en op den algemeenen gang der zaken een invloed uitgeoefend, geëvenredigd aan zijn welvaren, zijn magt, zijn bijdrage tot de algemeene uitgaven. Dat had den naijver der kleinere gewesten gaande gemaakt, doch er had zich nog geen goede gelegenheid voorgedaan om Holland te vernederen en te dwingen. Maar in deze kerkelijke twisten was de *bevolking* van Holland blijkbaar tegen de regering ingenomen: en van de Staten zelven werkte

een *minderheid*, waartoe het groote *Amsterdam* behoorde, de bedoelingen en besluiten der meerderheid tegen. Zoo ooit, dan was het thans de tijd om Holland te doen gevoelen, dat *het maar een lid der Unie was*, niet hooger beregtigd dan de andere leden. Vier provinciën besloten, als Holland zich niet vrijwillig naar hun verlangen schikte, het te overstemmen en bij meerderheid van stemmen tot het bijeenroepen van een nationale synode, ter herstelling van den vrede der kerk, te besluiten.

8. Longtemps Maurice, sans dissimuler ses sympathies, avoit exhorté à la concorde; mais quand on en vint à interdire aux véritables Réformés leur culte, même hors des Eglises; quand on ne craignit pas d'exiger sa coopération à des mesures iniques et violentes, alors il refusa décidément et devint, bon gré, mal gré, chef de parti et antagoniste de Barneveldt.

Zoo ontaarde de kerktwist van remonstranten en contraremonstranten in een verzet der kleinere provinciën tegen het overmachtige Holland. Holland werd vertegenwoordigd door Oldenbarnevelt. Tegenover dezen stelde zich prins Maurits als vertegenwoordiger en handhaver der generaliteit.

Sints lang waren Maurits en Oldenbarnevelt van elkander vervreemd, en de hoofden geworden waarom zich de twee partijen in de republiek schaarden. Er was een tijd geweest toen beiden aan het hoofd van een en dezelfde partij gestaan hadden, tegenover Leicester: toen Oldenbarnevelt zijn invloed gebruikte om Maurits van vijf provinciën stadhouder te maken, en Maurits, zich uitsluitend met het voeren van den krijg bemoeijende, aan Oldenbarnevelt de leiding der politiek overliet. Maar die tijd was lang vervlogen. De togt tegen Duinkerken, door Oldenbarnevelt en de Staten aan den onwilligen Maurits opgedrongen, en door dezen niet naar hun zin volvoerd, had de eendracht verstoord, en sedert was de tweespalt gestadig groter geworden; bij de onderhandeling over vrede en bestand met Spanje had de een den oorlog, de ander den vrede, als onmisbaar voor het land, met alle middelen voorgestaan; elk verdacht den ander dat hij zijne eigene belangen boven die van het land bevorderde. Maurits gaf gehoor aan den laster, die den advocaat van verstandhouding met den vijand betichtte; Oldenbarnevelt was

beducht dat de stadhouder zich met revolutionair geweld tot soeverein van het land zou opwerpen. Met zulke verdenking in het gemoed konden zij zich niet ter goeder trouw verzoenen; schijnbaar naderden zij weêr tot elkander, inderdaad bleven zij vervreemd; er was maar een ligte aanleiding noodig om den twist op nieuw te doen uitbreken. Thans bij de kerkelijke geschillen stonden zij weêr tegenover elkander. Oldenbarnevelt begunstigde de zwakke, afhankelijke remonstranten; Maurits gevoelde zich door zijn godsdienstige overtuiging zoowel als door staatkundige beweegredenen tot de contra-remonstranten aangetrokken, die hij de ware religionsverwanten noemde, de vrienden die zijn vader op het kussen hadden geholpen. Toch duurde het lang eer hij, die zich met het staatsbestuur van Holland weinig bemoeide, aan de twisten deelnam; hij hield zich onzijdig, al verborg hij zijn sympathie niet; hij maande tot bevrediging, tot eendragt. Eerst toen de contra-remonstranten verdrukking begonnen te lijden, toen men hunnen predikanten, noch in noch buiten de kerk, de leer, die zij voor de zaligmakende hielden, toeliet te verkondigen, kwam Maurits voor hen op; als stadhouder had hij gezworen de gereformeerde kerk te beschermen, hij achtte zich verplicht voor de ware gereformeerden tegen de Staten partij te kiezen. En toen dezen, hardnekkig en heerszuchtig, van hem vorderden, dat hij zelf hunne besluiten met zijn gezag en zijne wapenen ondersteunen zou, *weigerde hij dit volstrekt*; hij was geen afhankelijk dienaar der Staten, tot onvoorwaardelijk gehoorzamen verplicht; aan zijn ambt waren de regten der grafelijkheid voor een goed deel verbonden.

Zoo werd Maurits het hoofd der contra-remonstranten, die op hem steunende zich oprigkten, en zelfs tegen de Staten van Holland opstonden; hij werd de vertegenwoordiger der generaliteit tegenover Holland, de leider van de minderheid der Hollandsche Staten; om hem schaarden zich allen die den advokaat vijandig waren; *het land werd in twee groote partijen vaneengescheurd onder aanvoering van MAURITS en van OLDENBARNEVELT*.

9. Maurice donna à Barnevelt un avertissement très-intelligible, en assistant à la Haye au culte des contra-remontrants.

De Haagsche contra-remonstranten hadden, door toedoen van den

stadhouder, een kleine kerk verkregen om daar afzonderlijk hunne godsdienst te oefenen. Spoedig werd die te bekrompen voor den toeloop. De ruime kloosterkerk, die juist vertimmerd werd, bemagtigden zij op zekeren zondag, tegen den wil der regering, die zich echter niet sterk genoeg rekende het geweld te straffen of zelfs maar de kerk te hernemen. Veertien dagen na die overweldiging, den drieëntwintigsten Julij 1617, begaf Maurits zich openlijk naar de scheurkerk, zoo als zij tot nog toe genoemd was, de prinskerk, zoo als haar de contra-remonstranten voortaan betitelden. *Dat was de oorlogsverklaring van Maurits aan den advocaat.* Van nu af monsterden beide partijen elken zondag hare krachten bij den kerkgang: Maurits werd door een drom van hovelingen en invloedrijke personen gevolgd; met den advocaat gingen de weduwe van prins Willem en haar zoon Frederik Hendrik, de Gecommitteerde Raden en andere staatslieden naar de groote of naar de hofkerk. Gedurig werd het uitzigt op bevrediging flauwer. Maurits verklaarde ronduit dat de wapenen zouden beslissen.

En de wapenen van den Staat waren in zijne hand: hij had als kapitein-generaal van vijf provinciën het bevel over de krijgsmagt, grootendeels uit vreemdelingen bestaande, die hem alleen gehoorzamen zou. En hij gaf duidelijk te kennen *dat hij de garnizoenen niet tegen de contra-remonstranten gebruikt wilde hebben.* Bij oproer waren dus de meeste stadsregeringen magteloos; want op de schutterijen, die even als de bevolking grootendeels contra-remonstrant waren, viel niet te rekenen. En maakte een stadsregering van haar absoluut regt gebruik, en wees zij verdachte ingezetenen uit de stad, dan trokken zich de hooge gerechtshoven de zaak aan en verleenden aan de ballingen tegen hunne regering regtsingang. Wilden dus de Staten van Holland zich niet onderwerpen, dan moesten zij, door een *forschen maatregel*, zich meester maken van het leger en meester van de regtmagt.

10. La réponse à ce défi ne se fit guères attendre. La Résolution du 4 août 1617, dont Barnevelt fut le téméraire auteur, contenoit en germe la guerre civile.

Daartoe diende de beruchte scherpe resolutie van 4 Augustus 1617,

een der meest roekeloze besluiten die ooit genomen zijn. De resolutie gelastte den soldaten, die door Holland bezoldigd werden, bij opschudding hunne hulp aan de regering hunner garnizoensplaats te leenen, „ook niettegenstaande eenige andere bevelen.” — bevelen van Maurits namelijk — op straffe van oogenblikkelijk te worden afgedankt. Zij magtigde verder elke stad, waar voor oproer te vreezen was, *waardgelders* aan te nemen en in haar *bijzonderen eed* te stellen. Eindelijk verbood zij den Hoogen Raad en het Hof van Holland *regtsingang* te verleenen aan burgers die, door hunne regering buitengewoon gestraft, daarover bij hen in beklag kwamen.

Roekeloos en gevaarvol was deze resolutie in de hoogste mate; onwettig was zij, geloof ik, slechts in zoo ver, als zij de soldaten der Unie, die hun kapitein-generaal gehoorzaamden, met afdanking bedreigde; noch het ligten van waardgelders, noch het verbod aan de geregtshoven ging de bevoegdheid der Staten te buiten; voor beide maatregelen bestonden goede antecedenten. En de nood wettigde het besluit bovendien; als de Staten niet wilden wijken, konden zij niet anders handelen. Maar die noodzakelijkheid had hun moeten leeren dat zij op een dwaalweg waren: een regering, die noch op haar leger, noch op hare gewapende burgerij vertrouwen kan; die, om zich staande te houden, eigene trawanten behoeft, is op den weg van overheersching en omwenteling; *haar hoogste regt ontaardt in onregt.*

De Staten, ik twijfel er niet aan, waren heilig overtuigd dat zij in het welbegrepen belang des volks regeerden; maar zij konden het zich wel niet ontveinzen dat zij tegen den vasten en uitgedrukten wil van de meerderheid des volks handelden. En een vrijheidlievend volk verstaat niet dat men het gelukkig maakt tegen zijn wil. Wat moest er van het land worden, als, gelijk te voorzien was, de soldaten hun bevelhebber meer dan hunnen betaalheeren gehoorzaamden; als de geregtshoven weigerden het hun opgelegde verbod te ontzien? Zouden dan die hooge collegiën afgezet, zouden de geregelde regimenten door, de waardgelders ontwapend moeten worden? *Een burgeroorlog lag in de resolutie opgesloten.*

11. Barnevelt n'avoit pas fait ce pas pour reculer. Il se préparait à des mesures encore plus violentes. Il vouloit

licencier la meilleure partie des troupes de la République ; former une armée dépendante de la Hollande par un serment provincial, et dont le frère de Maurice, Frédéric-Henri, seroit le chef.

Oldenbarnevelt had berekend dat het zoo ver niet komen zou. Zijn plan met de waardgelders, zoo veel wij er van bemerken, was wel overlegd. De kern van het leger, de Fransche regimenten, die volgens verdrag door Frankrijk bezoldigd moesten worden, waren wegens de uitputting der Fransche financiën onbetaald gebleven, en Holland had hun de soldij voorgesloten. Nu dacht Oldenbarnevelt, op grond dat Holland niet meer voorschieten wilde, die vreemde troepen af te danken, en met het dus bespaarde geld de waardgelders te onderhouden en te vermeerderen, en, zoo doende, in plaats der regimenten in den eed van de generaliteit, een nieuw leger in bijzonderen eed der Hollandsche steden aan te werven. *Aan het hoofd van dat nieuwe leger dacht hij Frederik Hendrik te plaatsen, den broeder tegenover den broeder.* Maar tot het volvoeren van een zoo verrekend plan was meer tijd noodig dan aan de Staten van Holland gelaten werd.

12. Enfin Maurice, afin de prévenir la guerre civile, se décida à couper le noeud gordien.

De verwarring in het land werd grenzeloos. De minderheid der Hollandsche Staten protesteerde tegen de scherpe resolutie der meerderheid. De Hoven en de stadhouder weigerden zich daarnaar te gedragen. De Staten-Generaal, zonder zich langer om Hollands tegenstand op te houden, besloten te Dordrecht een nationale synode bijeen te roepen. Daarentegen zocht in de Staten van Gelderland en Overijssel een Hollandschgezinde minderheid de meerderheid te belemmeren. Overal was de bevolking onrustig. Een vreedzame ontkenning langs wettigen weg was niet langer te hopen. *Maurits begon den knoop door te hakken.*

De stad Nijmegen had onder de Staten van Gelderland zich het ijverigst Hollandschgezind betoond. Maar sedert de verovering der stad op de Spanjaarden was de keus der regering gedurende den

oorlog grootendeels aan den stadhouder overgelaten. Maurits maakte van dit regt, dat hij gedurende het bestand had laten rusten, thans gebruik, en veranderde de regering, in dier voege dat hij geen tegenwerking meer van haar te vreezen had. Die eerste nederlaag verschrikte de Hollandsche regenten zeer; zij zagen daarin het voorspel van de tragedie die bij hen vertoond zou worden. Het bolwerk hunner partij was Utrecht, dat op het voorbeeld van Holland met waardgelders voorzien, maar tevens als vesting door troepen der generaliteit bezet was. Die stad was het, waar de Staten-Generaal beginnen wilden hun gezag te doen gelden; de talrijke bezetting maakte het daar gemakkelijker dan in de groote steden van Holland. Zij magtigden den stadhouder en een commissie uit hun midden de Staten van Utrecht te overreden om de waardgelders af te danken. Zoo als te begrijpen was, de Staten lieten zich niet overhalen; om hen tot volharden te bemoeiden, waren de Groot en eenige anderen door de Staten van Holland opzettelijk naar Utrecht afgevaardigd. Toen de overreding faalde, ging Maurits tot geweld over. *Zijn last en zijn bevoegdheid overtredende*, dankte hij zelf de waardgelders af, die geen moed hadden om zich met de troepen der bezetting te meten, en hij veranderde buiten tijds de regering der stad. *Die ééne forsche slag wierp het geheele gebouw van Hollands heerschzucht omver*. De Staten stonden magteloos tegenover het leger der generaliteit. Er viel niet aan te denken tegen dezen met de ongeoeffende, onkrijgshaftige waardgelders den strijd te wagen. Zij begrepen dat zij moesten toegeven. Zoodra de Staten-Generaal — alweêr hunne bevoegdheid te buiten gaande — gelastten de waardgelders overal af te danken, gehoorzaamden zij. Zij toonden zich zelfs bereid in het houden der nationale synode toe te stemmen. Het scheen dat alles nog in der minne geschikt zou worden, dat met de verwijdering van Oldenbarnevelt en enkele zijner vertrouwde vrienden uit het staatsbestuur, de omwenteling haar beslag zou krijgen.

13. L'arrestation de Barnevelt n'entroit pas dans les desseins de Maurice. Il y fut contraint.

Een beuzeling verijdelde die hoop, en bragt het land in beroering en ongeluk.

Tot gematigdheid gezind, was Maurits, naar het mij voorkomt, tevreden met zijne overwinning, en niet voornemens zijn tegenpartij geheel te verderven. Als de ontwapende Staten van Holland en Utrecht zich thans gezeggelijk en inschikkelijk betoonden, en onvoorwaardelijk het houden eener synode tot beslechting der godsdiensttwisten inwilligden, was hij genegen het daarbij te laten. Zijne aanhangers, de persoonlijke vijanden van den advokaat, dreven hem tot harder maatregelen; maar niets bewijst dat hij hun gehoor gaf. Doch de Staten, van den eersten schrik bekomen, begonnen den ouden tegenstand op nieuw, en toonden dat zij zich nog niet overwonnen gevoelden. Zij stemden toe in de synode, mits deze niet beslissen, maar *schikken zou*. Dat beteekende, zij wilden een synode, zoo als zij er altijd een gewild hadden, geen zoo als de Staten-Generaal besloten hadden er een te houden. De discussie in de Staten-vergadering over dit onderwerp was heftig; men kwam in de eerste zitting tot geen besluit. Maar nu besloot Maurits er een eind aan te maken, en den *comp d'état*, waartoe hij reeds lang was aangezocht, te volvoeren. Hij liet zich en de commissie nevens hem in groot geheim door de weinige heeren, die in den verwarden toestand der regering de Staten-Generaal vertegenwoordigden, volmagt geven te doen wat zij ten dienste van de landen bevinden zouden noodig te wezen, en den volgenden dag nam hij Oldenbarnevelt en Hogerbeets en de Groot in hechtenis, vervolgens ook Ledenberg en Moersbergen, de drijvers der Utrechtsche Staten. Zoo als hij het uitdrukte: nu hij de waardgelders had afgedankt, zette hij ook de oversten af.

14. Maurice étoit convaincu de la culpabilité de Barnevelt.

Niet genoeg te bejammeren is het dat Maurits tot dit uiterste gekomen is. Want, al gaf hij voor dat hij slechts uitvoerde hetgeen hem door de Staten-Generaal gelast was, hij is het, die den slag gealagen heeft. Hij, die den Staten van Holland zoo lang weêrstaan had, zou zich niet tegen zijn zin door de veel minder magtige Staten-Generaal als werktuig hebben laten gebruiken. Maar tot zijne verontschuldiging moeten wij opmerken dat hij zich innig van de schuld van den advokaat overtuigd hield, *dat hij ter goeder trouw geloofde, hetgeen de*

laster verbreed had, dat de advocaat in verstandhouding met Spanje stond. Hoevelen geloofden aan den anderen kant de lasteringen, die tegen Maurits in omloop waren, als bedoelde hij zich zelven souverein te maken. Noch het een noch het ander was gegrond. Een die Maurits van nabij kende, heeft teregt geschreven dat deze met zijn *coup d'état* bedoelde af te breken, niet op te bouwen, Oldenbarnevelt van den zetel af te stooten, niet zelf een troon te beklimmen. En even onschuldig was de advocaat aan de hem toegedichte landverraderij. Hij en zijne partijgenooten hadden het land beroerd en benadeeld uit heerschzucht en hardnekkigheid, maar niet met verraderlijke oogmerken.

15. Maurice auroit désiré accorder un pardon que Barnevelt ne pouvoit demander.

Barnevelt en zijne partijgenooten hadden hunne magt misbruikt tot overheersching, maar zij hadden hunne bevoegdheid niet of weinig overschreden. Hunne tegenpartij daarentegen heeft zich èn bij de omwenteling èn bij het proces der gevangenen een reeks van onwettigheden veroorloofd.

Het ongeluk was dat de gevangenneming reeds tot veroordeeling dwong. Zoo als de Fransche revolutionair de doodstraf des konings eischte, omdat anders het uitroepen der republiek een misdaad was, zoo zou de *coup d'état* een misdaad en een gevaar voor de daders geweest zijn, als de gevangenen onschuldig bevonden en vrijgesproken, of zelfs ligt gestraft waren. Dat voorzag Ledenberg en hij bragt zich in den kerker om het leven. „Mij wachtte” — zoo schreef hij tot veronschuldiging van zijn zelfmoord — „een verraderlijk proces, de pijnbank misschien, een valsch ootterend vonnis; want zoo moeten zij doen om mijne gevangenneming te verantwoorden.” Het was juist niet noodig de gevangenen ter dood te brengen; *niemand dacht in den beginne aan de mogelijkheid van een doodvonnis*; maar zij moesten schuldig verklaard, onteerd worden. In hen, in de hoofden, moest de geheele partij worden vernederd en geschandvlekt en voor het vervolg onschadelijk gemaakt. . . .

Vóór de synode nog gescheiden was, was Oldenbarnevelt omgebragt. Zijne misdrijven, zoo als zij in zijn vonnis staan uitgedrukt, zoo als

wij ze in zijne, zorgvuldig geheim gehouden, verhooren zien toegelicht, waren zeker niet zwaar genoeg om een doodvonnis te regtvaardigen. Zijne vijanden erkennen dat men hem met evenveel reden tot levenslange gevangenschap had kunnen veroordeelen. Zij spiegelen ook iets voor van nog andere misdrijven, niet in zijn vonnis vermeld, van verstandhouding met den vijand en soortgelijke, die het best was maar in het duister te laten. Alsof de haat iets verzwegen zou hebben als hij iets had geweten! De eigenlijke misdaad, die de grijsaard met zijn leven boette, was zijne voortdurende betuiging van onschuld, en daarbij de onverschrokkenheid zijner partij. Uit de verslagenheid van het eerste oogenblik had de neêrgeworpen partij zich weêr fier opgericht. Zij erkende zich overwonnen, maar niet schuldig. Zij tartte, door woord en houding, de overwinnaars. Zij daagde hen, als het ware, uit, de gevangenen van schuld te overtuigen en te dooden, zoo zij durfden. *Wat schoot dezen over dan de uitdaging aan te nemen?* Zij hoopten, tot het laatste toe, dat de gevangenen schuld bekennen en genade vragen zouden, of dat althans hunne betrekkingen het voor hen zouden doen. Dan was de gracie, er valt niet aan te twifelen, op oonteerende wijs verleend; de partijhoofden waren blijven leven, maar geschandvlekt; de geheele partij was in hen vernederd. 1)

1) Ici M. FRUIN reçoit le Tome Second des Archives.

„Het bovenstaande was reeds ter perse toen mij het nieuwe deel der „Archives de la maison d'Orange-Nassau” in handen kwam, in welks voorrede Mr. Groen van Prinsterer juist de omwenteling van 1618, hare oorzaken en hare wettigheid bespreekt. Het kan niet bevreemden dat zijne beschouwing in meer dan een opzigt van de mijne verschilt. De oogpunten waaruit hij en ik de geschiedenis beziën, liggen te ver uiteen, dan dat de feiten op ons volkomen denzelfden indruk zouden maken. Des te meer voldoening gaf het mij te bemerken dat er toch, bij veel verschil, ook groote overeenkomst tusschen zijne opvatting en de mijne bestaat. — De in dit deel der „Archives” aan het licht gebragte bescheiden leeren omtrent de hoofdzaak niet veel nieuws. Alleen blijkt daaruit dat prins Maurits nog huiveriger geweest is zich met de godsdiensttwisten te bemoeijen dan ik hem had voorgesteld, en dat hij voornamelijk door zijn neef Willem Lodewijk van Friesland tot stellig partij trekken voor de contra-remonstranten bewogen is.”

16. Le chute de Barneveldt, vers l'expiration de la Trêve, fut salulaire pour le pays.

Hetgeen de vijand beter wist, geloofde menige Hollander ter goeder trouw dat de advokaat in verraderlijke verstandhouding met de aarts-hertogen gestaan had, dat hij liever onder het huis van Oostenrijk dan onder Oranje zou geleefd hebben. Men verbreidde dat Uytenbogaert en de andere uitgewekenen met de Jesuïten omgang hielden en zamen-spanden; dat Uytenbogaert had voorspeld dat de vijand, bij een inval in Overijssel of Gelderland, geringen tegenstand ontmoeten zou. Rustte die voorzegging niet op maar al te goede gronden? Bij het hervatten van den krijg moest men er op rekenen, niet alleen een buitenland-schen vijand, maar nog verraders bovendien in eigen boezem, tegen zich te hebben. — En wat is er van al dien argwaan verwezenlijkt? Niets gelukkig. Na het eindigen van het bestand is het aan het voeren van den oorlog te zien, dat gedurende de wapenstilstand het krijgswezen vervallen is, niet dat inmiddels een zoo heftige tweedragt het volk heeft beroerd. Remonstranten en contra-remonstranten gaan even ijverig den vijand te keer. . . .

En wenden wij dan het oog naar andere landen, naar Frankrijk in het bijzonder, hoe geheel anders zien wij daar de overwonnene staatspartij zich steeds gedragen; om het verloren overwigt te her-nemen, aarzelt zij niet zich met den vijand te verbinden. Het tijdvak der geschiedenis, dat juist was geëindigd, en het nieuwe tijdvak, dat met de verheffing van Richelieu begint, zijn rijk aan voorbeelden. Op dit zelfde oogenblik lieten de Huguenoten zich met den Spanjaard in, en zich door hem als een werktuig gebruiken om Frankrijk te beroeren en magteloos te houden.

Maar niet alleen de onderliggende partij in Holland, ook de nieuwe regering, en Maurits aan haar hoofd, verdienen onze erkentenis, daar zij zich noch door argwaan tegen de remonstranten, noch door den ontredderden toestand des lands, van het hervatten van den krijg lieten afschrikken, en het verlengen van het bestand volstanding weigerden. Zij hebben zich daardoor jegens het vaderland en jegens geheel Europa verdienstelijk gemaakt. Want hadden zij zich laten verleiden om den

verraderlijken wapenstilstand te hernieuwen, dan hadden zij de Spanjaards in staat gesteld eerst hunne Oostenrijksche bondgenooten in het ten onder brengen der Duitsche protestanten te helpen, en vervolgens, door dezen weêrkeurig bijgestaan, met verdubbelde krachten de Nederlanden aan te vallen, en, naar menschelijke berekening, insgelijks te onderwerpen. Misschien was het thans evenzeer in het belang des lands dat de vredelievende Oldenbarnevelt, die hoogstwaarschijnlijk het bestand had willen verlengen, van het staatsbestuur verwijderd was, als het een halve eeuw later een geluk zou wezen dat Jan de Witt voor Willem de derde moest plaats maken. Jammer maar, dat de oligarchische regering slechts door omwenteling en regtsverkrachting in andere handen kon overgaan.

*. En 1861 déjà j'ai fait mention de la perspicacité de M. Fruin.

« Un écrivain dont la sagacité et l'impartialité historique sont reconnues, le professeur Fruin, dans le journal *de Gids*, a émis sur la conduite d'Oldenbarnevelt, dans les dissensions religieuses, un jugement, sous quelques rapports, presque plus sévère que le mien. Cet accord est d'autant plus remarquable, parcequ'il n'avoit pas encore lu les Prolégomènes du tome second de cette Série et que des différences d'opinion assez considérables nous séparent. ... »

Il me semble avoir raison lorsque, sans révoquer en doute la bonne foi de Triglandt, il n'admet pas la vérité du sinistre dessein que celui-ci attribue à Oldenbarnevelt.

Il observe très-judicieusement que la simple dénégation de l'accusé n'eût pas réduit ses juges au silence, et que la chose ne fut pas demeurée secrète jusqu'à l'apparition de l'ouvrage de Triglandt en 1650. ¹⁾

Je ne doute plus, comme alors, de l'authenticité de la Lettre 52 (voyez ci-dessus, p. 72*) où Guillaume-Louis intercède pour Barnevelt."

¹⁾ *Archives de la Maison d'Orange-Nassau*. V. p. CXXVI.

1617.

CARLETON.

AMBASSADEUR D'ANGLETERRE.

*. D'après M. Motley, CARLETON est un des plus dangereux ennemis de Barneveldt. — Dès qu'il entre en scène, il le stigmatise dans une page (II, 109) qu'il intitule *Sir Carleton's ENMITY*.

Sir Dudley Carleton, the new English ambassador to the States, had arrived during the past year red-hot from Venice. There he had perhaps not learned especially to love the new republic which had arisen among the northern lagunes, and whose admission among the nations had been at last accorded by the proud Queen of the Adriatic, notwithstanding the objections and the intrigues both of French and English representatives. *He had come charged to the brim with the political spite of James against the Advocate, and provided too with more than seven vials of theological wrath.*

He was instructed to support the extreme views of the orthodox both as to government and dogma, and to urge the National Synod, as it were, at push of pike. . . .

And faithfully did the Ambassador act up to his instructions. Most sympathetically did he embody the hatred of the King. An able, experienced, highly accomplished diplomatist and scholar, ready with tongue and pen, caustic, censorious, prejudiced, and partial, he was soon foremost among the foes of the Advocate in the little court of the Hague, and prepared at any moment to flourish the political and theological goad when his master gave the word.

Pour adoucir l'impression de ce portrait, je joins ici quelques fragments des Lettres de ce redoutable personnage. On s'apercevra qu'au plus fort de la crise, il est plus calme et plus impartial que ne l'est deux siècles plus tard M. Motley lui-même. — Je dis avec M. Fruin: «Laat ieder onbevooroordeeld de onschatbare correspondentie van den Engelschen gezant CARLETON lezen en hij zal, ik twijfel er niet aan, met mij instemmen.» Ci-dessus, p. 81'.

* * Few men hated Barneveld more bitterly than did
CARLETON.

Shallow observers considered the struggle now taking place as a personal one. Lovers of personal government chose to look upon the Advocate's party as a faction inspired with an envious resolve to clip the wings of the Stadholder, who was at last flying above their heads.

There could be no doubt of the bitter animosity between the two men. There could be no doubt that jealousy was playing the part which that master passion will ever play in all the affairs of life. But there could be no doubt either that a difference of principle as wide as the world separated the two antagonists.

Even so keen an observer as DUDLEY CARLETON, while admitting the man's intellectual power and unequalled services, could see nothing in the Advocate's present course but prejudice, obstinacy, and the insanity of pride. „He doth no whit spare himself in pains nor faint in his resolution,” said the Envoy, „wherein notwithstanding he will in all appearance *succumbere* afore long, having the disadvantages of a weak body, a weak party, and a weak cause.” But Carleton *hated Barneveld*, and considered it the chief object of his mission to *destroy him*, if he could. In so doing he would best carry out the wishes of his sovereign. I. 811.

1. Situation orageuse et menaçante.

1616. 31 oct. Les questions de Religion sont agitées avec la même chaleur soit dans les chaires, soit sous la presse, et aboutiront à quelque grand mal, à moins qu'on ne prenne de meilleurs arrangemens dans la prochaine assemblée des *Etats d'Hollande*; qui doit commencer dans quatre jours.

2. Lettre extrêmement remarquable. La simplicité digne et calme de Maurice contraste d'une manière frappante avec les airs de matamore que M. Motley lui attribue.

1617. janvier 14/24.... Ceux qu'on appelle ici à *la Haye* Contre remontrans ont été renvoyés depuis huit mois d'une assemblée à l'autre, sans

obtenir de satisfaction sur leurs demandes, qui sont ou qu'on rétablisse leurs Ministres dans leurs fonctions, ou qu'on leur accorde un endroit particulier pour prêcher, afin de les délivrer de l'incommodité d'aller à *Ryswick*. Voyant donc aujourd'hui la prochaine assemblée renvoyée si loin, ils ont perdu patience; et aiant loué secrètement une maison dans cette Ville, et l'aïant ajustée pour leur dessein, ils se proposoient d'y avoir sermon, il y eut dimanche passé quinze jours, le 29 du mois dernier; mais ce dessein aiant été découvert par le parti opposé, le Magistrat de la Ville s'y opposa, et mit le Scellé sur les portes de la maison par autorité publique; ce qui cependant ne leur fit pas changer leur résolution, car ils allèrent de là en foule, et avec quelque desordre dans la maison d'un Officier de son Excellence, où ils eurent leur sermon. Le jour suivant six d'entr'eux qu'ils avoient députés pour leurs affaires, furent appelés devant le Conseil de la Province; là le Président leur aiant parlé en termes assez durs, et leur aiant ordonné de se désister de leurs prétensions jusqu'à la prochaine assemblée des Etats d'*Hollande*, ils le refusèrent absolument, ne craignant pas de répondre d'un ton également haut, soit pour leur propre défense, soit au desavantage de leurs adversaires. Là dessus le Conseil eut recours à son Excellence, et lui demanda premièrement une partie de ses gardes pour contenir ces gens dans le devoir jusqu'à la prochaine assemblée; le Comte aiant demandé qu'on l'en dispensât, ils le prièrent de faire venir des soldats des autres Villes, ce qu'il refusa aussi disant que les uns étoient pour la garde de sa personne, et les autres pour la défense des frontières contre l'ennemi, et qu'ainsi ils ne devoient pas être employés contre leurs amis. Les Magistrats de la Ville étant allés chez lui pour le même sujet, reçurent la même réponse. Le *Vendredi* et le *Samedi* suivans, qui étoient le second et le troisième de ce mois, ils laissèrent toutes leurs autres affaires pour ne s'occuper que de celle-ci; leur haut Conseil, le Conseil de la Province, et la Chambre des comptes, n'aïant formé qu'une seule assemblée dans la chambre du Conseil d'*Hollande*, où le premier jour ils agitèrent l'affaire entr'eux. Le lendemain matin ils appellèrent son Excellence dans leur assemblée ^{a)}, où l'affaire aiant été

a) Maurice n'avoit donc pris aucune initiative.

proposée d'une manière favorable aux Rémontrants et au désavantage des Contre-Rémontrants, ils lui demandèrent son avis. Là-dessus il se fit apporter les registres, où étoit couché le serment qu'il fit l'an 86, lorsqu'il prit possession de ses emplois; ce serment aiant été lu en présence d'eux tous, et son Excellence aiant fait remarquer cet Article en particulier, que lui et les Etats s'engagent mutuellement à défendre, même jusqu'à la dernière goutte de leur sang, la Religion réformée qui étoit le premier fondement de leur querelle; „tant que je vivrai, „dit-il, „je garderai ce serment, et je défendrai cette Religion.” 1) Cela causa beaucoup d'altérations, on fit tous les efforts possibles pour persuader à son Excellence, que l'introduction de ces nouvelles opinions n'étoit point un changement de Religion, et qu'elles pouvoient s'accorder avec l'ancienne profession; et s'imaginant qu'ils l'avoient bien convaincu, ils lui donnèrent pleine autorité de faire venir devant lui l'après-midi les députés des Contre-Rémontrants dans la chambre du Conseil de la Province, où étant assis sur la même chaise, qui étoit anciennement la place des Comtes de *Hollande*, où il avoit premièrement prêté serment comme Gouverneur-Général, ou Lieutenant

1) Voici la scène pittoresquement militaire dans la narration de M. Motley.

The Stadholder grew impatient at last, and *clapped his hand on his rapier*.

„No need here,” he said, „of flowery orations and learned arguments. With this good sword I will defend the religion which my father planted in these Provinces, and I should like to see the man who is going to prevent me!”

The words had an heroic ring in the ears of such as are ever ready to applaud brute force, especially when wielded by a prince. The *argumentum ad ensem*, however, was the last plea that William the Silent would have been likely to employ on such an occasion, nor would it have been easy to prove that the Reformed religion had been „planted” by one who had drawn the sword against the foreign tyrant, and had made vast sacrifices for his country's independence years before abjuring communion with the Roman Catholic Church.

When swords are handled by the executive in presence of civil assemblies there is usually but one issue to be expected. II. 128.

La réminiscence de ce geste „*he clapped his hand on his rapier*” apparait dans la page relative au *Sharp Resolve*. — „Thus the deed was done. The sword was drawn. It was drawn in self-defence and in deliberate answer to the Stadholder's defiance *when he rapped his sword hilt in face of the assembly*.” II, 131,

de ces Provinces, et où il n'avoit point été appelé depuis l'an 86, il recommanda à ces députés, par manière d'avis et de prière, de vouloir bien, afin d'éviter le desordre, aller à *Ryswick* le lendemain, qui étoit le dimanche de communion, leur promettant sur sa parole, que le dimanche suivant ils auroient non seulement une maison, mais la principale Eglise pour leurs sermons, avec un prédicateur à leur choix, à des heures convenables pour que les Rémontrans pussent avoir aussi leur tour. S'étant contentés de cela les Contre-Rémontrans allèrent le lendemain à *Ryswick* en plus grand nombre qu'à l'ordinaire; et là, après que le sermon fut fini, ils élurent tout de suite des Diacres et des Anciens d'entr'eux; précipitation dont leurs ennemis prirent avantage pour les accuser de schisme. Aiant été appelés le lendemain devant son Excellence, ils soutinrent ce qu'ils avoient fait, en assurant constamment qu'ils ne vouloient avoir aucune communion avec les Rémontrans, ni en entendant leurs prédicateurs, ni en admettant quelqu'un de leur corps dans les offices Ecclésiastiques, disant pour leur raison, que les aumônes recueillies dans l'Eglise des Rémontrans pendant qu'ils étoient eux-même à *Ryswick*, n'étoient distribuées à aucun des pauvres de leur communion, et qu'ainsi on leur avoit donné l'exemple. Il y eut là-dessus de grandes contestations entre les chefs des Rémontrans, (qui sont aussi ici les chefs en autorité) et son Excellence, ceux-là disant qu'il étoit à présent libéré de sa promesse de donner une Eglise aux Contre-Rémontrans, puisque leur conduite tendoit manifestement à un schisme, et son Excellence persistant à dire qu'elle étoit obligée à tenir sa parole. On se mit alors à faire des listes de ceux des deux partis pour comparer leurs nombres et leurs qualités, et il parut que la plus grande partie des habitans de *la Haye*, et ce qu'il y avoit de mieux, étoient Rémontrans; ce qui rendoit l'affaire d'autant plus sérieuse, puisque l'accusation odieuse d'être indignes de passer pour membres de la vraie Eglise, tomboit sur tant de gens si distingués. On prit là-dessus la résolution d'envoyer des exprès à toutes les Villes d'*Hollande*, et de convoquer incessamment les Etats qui devoient s'assembler au mois de Mars suivant; et par provision il fut arrêté du consentement de son Excellence, à l'autorité de laquelle les Contre-Rémontrans cédèrent, qu'ils auroient la liberté de prêcher

dimanche dernier, dans notre Eglise *Angloise*, et que des Diacres de l'autre parti recueilleroient les aumônes, ce qui se fit en conséquence, sans interrompre notre service, parce qu'ils commencèrent le leur de bonne heure, et qu'ils eurent fini à dix heures. Le jour auparavant quelques députés de leurs trois Conseils réunis me demandèrent mon consentement pour qu'on pût prêcher dans cette Eglise, se servant de cet argument, qu'ils avoient regardé cet expédient comme un moyen d'établir la paix dans leur Eglise: ce qui me donna occasion de la leur recommander *a)* comme une chose agréable à Dieu, conforme aux desirs de sa Majesté; (qui avoit employé souvent ses bons offices, comme je le leur rappelai, pour prévenir ces inconvénients) et nécessaire à la conservation de leur Etat. J'ai eu une conférence avec son Excellence pendant ces disputes, et je l'ai encouragée autant que j'ai pu à soutenir la bonne cause *b)*, ce qui m'a paru nécessaire contre de si fortes oppositions. Il est difficile de conjecturer quelle sera la fin de tout cela, les deux partis étant toujours également animés, et échauffés tous les jours par les Lettres et les messagers qui viennent de toutes les autres Villes d'*Hollande*, auxquelles les résolutions qu'on prendra ici donneront la loi.

Il y avoit dans le même tems de pareils troubles, et même avec plus de violence à la *Brille*; mais il y a une suspension jusqu'à l'assemblée des Etats. On a heureusement empêché que les Contre-Rémonstrans eussent leurs Anciens et leurs Diacres à part; car, quoiqu'on ne doive pas souhaiter l'avantage du parti contraire, une séparation si absolue auroit rendu les deux factions irréconciliables, et l'on n'auroit pu espérer aucune issue, sans la suppression de l'une des deux, ce qui est encore fort à craindre. *c)*

Je prens ici la plume des mains de mon Secrétaire, pour vous instruire plus au long, et plus librement de l'état de cette affaire, afin que sa Majesté en étant une fois informée, je puisse de tems en tems vous donner avis de ce qui se passera, sans vous importuner de

a) Carleton, en recommandant ainsi la paix, ne fomentoit donc pas la discorde.

b) Maurice n'étoit donc pas aussi animé que M. Motley le suppose.

c) Carleton s'efforçoit donc de prévenir une rupture complète.

nouveau par des répétitions inutiles. Cependant je suis fort embarrassé à poser l'état de la question entre ces factions, qui l'ont changé si souvent, et dont la plus mauvaise a les meilleurs patrons. *Litigando jus acquiritur*, l'avantage étant pour les Rémontrants qui se soumettent à l'autorité de leurs supérieurs, et contre les Contre-Rémontrants qui leur résistent; c'est à cela que s'est réduite enfin la dispute, par artifice, et par laps de tems; au moyen de quoi, je connois plusieurs graves et sages personnages, entr'autres votre ami le trésorier *De Bye*, qui aiant été chassé de leur premier terrain, par de longs et continuels assauts, et ne considérant que la face présente de l'affaire, se montrent directement et violemment opposés au parti avec lequel ils concourent d'ailleurs dans l'opinion. ^{a)}

Il est aisé de voir que l'*Arminianisme* est la première cause de ces troubles, dont les effets seront des factions dans l'Etat, et un schisme dans l'Eglise, si l'on ne le prévient incessamment ^{b)}, et dans cette assemblée.

Les factions commencent à se partager entre son Excellence et Mr. BARNEVELT comme leurs chefs, qui joignent leurs anciennes querelles à ce différend. Le schisme est actuellement entre *Uytendogaard* et *Roseus*, dont la jalousie et l'envie particulière, parce qu'ils sont fort suivis et fort applaudis, ne contribuent à rien moins qu'à la tranquillité publique. ^{c)}

Voici comment sont partagées les Provinces. La *Zélande*, la *Frise* et *Groningue* sont absolument pour les Contre-Rémontrants: *Utrecht* tient aussi absolument pour les Rémontrants, et c'est la seule Province qui soit toute entière pour eux. La *Gueldres* et la Province d'*Overijssel* sont divisées; mais les deux tiers y sont pour les Contre-Rémontrants. La *Hollande* est aussi divisée, mais les deux tiers y sont pour les Rémontrants; cependant dans les Villes, où le Magistrat est dans cette disposition, ou dans lesquelles il a été gagné par artifice, le

^{a)} Les chances favorables sembloient être pour le parti arminien et gouvernemental.

^{b)} Carleton veut donc prévenir le schisme.

^{c)} Ici encore Carleton ne trahit aucune partialité pour le ministre contra-remontrant.

peuple pour la plus grande partie est dans le parti opposé, comme à *Dort*, *Leyde*, *Harlem*, *Alcmaer*, la *Brille*, et ailleurs. A *Rotterdam* le Magistrat et le peuple à la réserve d'un petit nombre, sont Rémontrans : et la plus grande partie l'est aussi à *la Haye*, comme je l'ai dit. *Amsterdam*, *Enchuysen*, *Edam*, et *Purmerent* sont absolument du parti contraire, et les villages de *Hollande* aussi bien que ceux des autres Provinces sont généralement pour les Contre-rémontrans.

Si je voulois entrer à présent dans les détails de tous les raisonnemens et de tous les traits qui se débitent sur ce sujet, parmi ce peuple fort libre dans les discours, je ne finirois jamais ; ils vont si loin que de part et d'autre on accuse le parti contraire de vouloir changer le gouvernement ; les Rémontrans imputant à son Excellence *Leicestrana consilia*, comme ils les appellent ; et les Contre-Rémontrans accusant Mr. BARNEVELT et son parti de ramener le Papisme. Pour moi je ne puis porter si loin mes conjectures, mais je pense que le but de son Excellence, outre le maintien de la cause commune de la Religion, est, plutôt *ad destructionem*, *quam ædificationem*, de s'opposer à l'autorité de Mr. BARNEVELT qui a longtems travaillé avec grand soin à l'accroître, en introduisant ces nouvelles opinions, en créant dans toutes les Villes des Magistrats qui les favorisent, et en excluant les autres, ce qui est je crois son principal but. Cependant on peut remarquer une chose qui semble confirmer l'opinion vulgaire. C'est que dans les endroits où il y a le plus de Papistes, tels que la Province d'*Utrecht* et la Ville de *Rotterdam*, les Rémontrans y dominant, et que les Papistes sont généralement pour eux. Quelques uns conjecturent, (et c'est l'opinion de son Excellence) que tout ceci se fait par Mr. BARNEVELT, par voye de préparatif pour le tems où l'on parlera de renouveler la trêve, ou de la convertir en une paix ; comme alors le Roi d'*Espagne* demandera vraisemblablement qu'on mitige le premier Article touchant la Souveraineté de ce gouvernement, et que la Religion Papiste soit tolérée dans ces Provinces, à quoi les oppositions ne viendront que du parti Protestant, on suppose que Mr. BARNEVELT se propose de prévenir cette difficulté en supprimant ce parti. *a)*

a) L'alinéa suivant prouve que Carleton n'admettoit pas légèrement des suppositions défavorables, soit contre Maurice, soit contre Barnevelt.

3. Ici encore, dans une question d'une importance décisive (à qui les garnisons doivent-elles obéissance?) Carleton se borne à exposer ce qui se dit de part et d'autre.

1617. 6/16 février... Il arriva vendredi dernier à la *Brille* quelque petit desordre à l'occasion de ces différends de Religion; le Magistrat aiant fait des recherches, et fait prendre les armes à la bourgeoisie et à la garnison pour trouver un Prédicateur des *Contre-Rémonstrans*, contre l'ordre du Conseil de la Province qui a suspendu toutes procédures, là aussi bien qu'ici et ailleurs, jusqu'à la prochaine assemblée des Etats d'*Hollande*. Le Ministre n'aiant pas été trouvé, il vint des plaintes le lendemain dans cette Ville, où les deux partis ont trouvé des patrons, son Excellence aiant censuré vivement les Capitaines et les Officiers pour avoir été en armes sans son ordre, et sans celui des Etats, et Mr. BARNEVELT soutenant qu'ils n'avoient fait que leur devoir; les garnisons étant, dit il, mises dans les Villes pour le service du Païs, et devant par conséquent recevoir l'ordre des Magistrats, selon les occasions.

La décision de la cause dépend de cette question, car les Magistrats de la plupart des Villes étant pour les *Rémonstrans*, s'ils peuvent disposer der garnisons, ils auront bientôt amenés le Païs à l'obéissance. D'un autre côté, si les garnisons ne peuvent bouger que par l'ordre de son Excellence et des Etats, les *Contre-Rémonstrans*, qui sont en plus grand nombre que les autres, auront l'avantage.

Il est très-remarquable dans cette affaire, que les Magistrats de la plupart, si ce n'est de toutes les Villes frontières, se trouvent être *Rémonstrans* par l'habileté, ou les artifices de celui qui est le Chef ici dans le gouvernement; que les *Rémonstrans* sont pour la plupart *Arminiens*, et si les *Arminiens* n'ont pas du panchant pour le *Papisme*, comme on le en soupçonne, cependant au cas que, comme cela arrive souvent dans les tumultes populaires, les choses en viennent au point qu'on appelle un secours étranger, il est aisé de prévoir à qui cette faction aura recours.

4. Lettre très-intéressante surtout par rapport à Barnevelt.

1617. 18/28 février... Quoique Barnevelt sente assez que la *France*

est mal gouvernée à présent, et les conséquences que cela peut avoir pour ce païs ci, il paroît cependant par plusieurs de ses raisonnemens qu'en son particulier il est résolu de suivre le parti de la Reine Régente, et de ceux qui ont aujourd'hui le maniement des affaires de ce Royaume, et d'inspirer les mêmes dispositions aux Etats autant que cela dépendra de lui.

Comme il se déclare si ouvertement, et qu'il persiste si positivement dans sa résolution, malgré toutes les raisons qu'on allègue au contraire dans les conjonctures présentes, cela fait qu'on cherche davantage à approfondir ses desseins; et il y a des gens qui se rappellent que le Président *Jeannin* à son retour d'ici en *France*, après la conclusion de la trêve, rapporta qu'il avoit la parole et la promesse de la première personne du gouvernement dans ce Païs, qu'en peu de tems on y toléreroit la libre profession du *Papisme*; et on conclut de là que la protection qu'il donne aux *Arminiens* avec tant de chaleur et de passion, a rapport à cela, comme s'il vouloit obtenir par degrés, ce qu'il ne peut emporter *tout-d'un-coup*. Ses grands efforts pour maintenir son autorité dans ces questions de Religion, donnent beaucoup de lieu à ce soupçon, puisqu'il seroit en son pouvoir, quand il auroit une fois les rennes en main, de les lâcher ou de les serrer à son gré, ce qui fait que le parti contraire tient plus ferme, plutôt à cause des conséquences, que pour les inconvéniens présens.

.... Les ETATS-GÉNÉRAUX ont été informés au long par les dernières lettres du Sieur *Noël Caron* de plusieurs choses qui se sont dites nouvellement entre sa Majesté et lui dans une audience; et entr'autres que sa Majesté n'étant point-du-tout satisfaite du gouvernement actuel des affaires de *France*, souhaitoit que les Etats, soit par un Ambassadeur envoyé exprès, soit par leur Ambassadeur ordinaire à *Paris*, concourussent avec ses Ministres pour rectifier les présens desordres de ce Royaume. Aiant été informé de cela, je me suis servi d'une autre occasion pour sonder les dispositions de Mr. BARNEVELT là-dessus; mais je l'y ai trouvé très-opposé, et quoiqu'il sente assez que la *France* est mal gouvernée à présent, et les conséquences que cela peut avoir pour ce païs ci, il paroît cependant par plusieurs de ses raisonnemens qu'en son particulier il est résolu de suivre le parti de la Reine-

Régente a), et de ceux qui ont aujourd'hui le maniement des affaires de ce Royaume, et d'inspirer les mêmes dispositions aux États autant que cela dépendra de lui.

Je me suis entretenu au long cette semaine, avec son Excellence et Mr. Barneveldt à l'occasion de ces évènements. b) J'avois déjà parlé sur ce sujet auparavant avec son Excellence, et chaque fois je l'ai trouvée, et l'ai laissée très-bien disposée pour le soutien de la meilleure cause, et cependant très-portée aussi à une modération qui, sans préjudice de la vraie Religion, puisse prévenir la desunion de l'État qu'il craint fort. . . . c)

M. Barneveldt me dit que dans les *Provinces-Unies*, et en particulier dans la *Hollande*, il y avoit plusieurs Sectes et Religions; que les *Papistes* étoient la *plus saine* (ce fut son expression) et la *plus riche partie*; que les *Protestans* ne faisoient pas le tiers des habitans; et il les distinguoit en puritains et double puritains, suivant, disoit-il, que nous les regardions en *Angleterre*; il ajouta que s'ils restoient ainsi divisés, les *Papistes* seroient les plus forts; que pour prévenir cet inconvénient les États tâchoient de régler et d'établir une certaine forme de gouvernement dans l'Eglise; et que, comme elle étoit composée de diverses Eglises particulières persécutées qui avoient trouvé un refuge dans ce País au commencement de la guerre, ils croyoient que la trêve étoit un tems favorable pour faire aujourd'hui ces réglemens qui n'avoient pu se faire aussi bien pendant que la guerre duroit; et qu'ainsi ils emploieroient leur autorité à prévenir le schisme qui naîtroit dans l'Eglise de la séparation de ceux qu'on appelloit *Rémonstrans* et *Contre-Rémonstrans*.

Je lui dis là-dessus de quelle façon je concevois l'état de la cause; et premièrement je lui fis comprendre que ceux qu'on appelle *Puritains* en *Angleterre*, ne pouvoient être appelés de ce nom ici, puis qu'ils étoient regardés là comme tels parce qu'ils s'opposoient au

a) „qui, abusant du nom d'un Roi mineur, favorisoit Rome et l'Espagne.”
Ci-dessus p. 88.

b) de troubles à Amsterdam.

c) Maurice n'étoit donc nullement disposé à envenimer la lutte.

gouvernement Ecclésiastique reçu et établi, mais qu'ici leurs Eglises étoient composées de gens qu'on pouvoit aussi bien appeller bons *Protestans* que ceux de *France*, ou des autres Eglises réformées, que nous regardons comme étant de notre profession, les différences d'usages et de cérémonies dans différentes Provinces n'en faisant aucune dans l'état de la Religion. Par rapport au gouvernement qu'ils voudroient aujourd'hui établir dans leur Eglise, je lui dis que, s'il tendoit à prévenir une séparation et un schisme, ils auroient dû commencer à l'exercer quand *Arminius* commença la première séparation en introduisant de nouvelles opinions; 1) qu'aujourd'hui la question étant, si ceux qui par scrupule de conscience, ne pouvoient communier avec les *Arminiens*, qu'ils appellent *Rémonstrans*, auroient leurs assemblées à part, comme ils le souhaitent, ou si l'on leur imposeroit silence; user d'autorité pour soutenir les *Arminiens*, et pour opprimer leurs adversaires, cela paroîtroit une nouveauté dans cet Etat, et feroit douter de la légitimité de cette autorité, comme on en doute en effet. J'ajoutai qu'il étoit à souhaiter qu'on ne l'étendit pas trop

1) Les lignes suivantes jusqu'à l'alinéa sont un des nombreux passages des lettres de Carleton qui démontrent au lecteur attentif l'erreur fondamentale de M. Motley dans l'exposé de la question.

„Maurice observed that when he took the oath as stadholder these unfortunate differences had not arisen, but all had been good friends together. This was perfectly true, but he could have added that they might all continue good friends unless the plan of imposing a religious creed upon the minority by a clerical decision were persisted in..." II. 133.

„It was dishonour to the martyrs who had died by thousands at the stake and on the battle field for the rights of conscience if the only result of their mighty warfare against wrong had been to substitute a new dogma for an old one, to stifle for ever the right of free enquiry, theological criticism, and the hope of further light from on high, and to proclaim it a libel on the Republic that within its borders all heretics, whether Arminian or Papist, were safe from the death penalty or even from bodily punishment."

Un accord n'eût pas été difficile. Soit en faisant décider la question par voie légitime, sauf au parti débouté de former une Eglise séparée; soit en tâchant d'amener dans l'Eglise une séparation spontanée, le plus sûr moyen de réconciliation future. Voyez ci-après M. Fruin, p. 90*.

jusqu'à ce qu'elle fût mieux établie, et qu'on devrait avoir recours dans des différends tels que celui-ci, mais sur tout aujourd'hui, au remède ordinaire employé dans toutes les Eglises, aux Synodes Provinciaux ou Nationaux.

Il ne voulut point convenir qu'*Arminius* fût le premier qui avoit élevé ces disputes; mais je soutins qu'il étoit le premier qui eût fait ouvertement profession de ces sentimens dans ce Païs; comme cela paroît parce que ceux qui sont de son opinion, ont pris leur nom de lui. Je conclus en disant que les choses en étoient venues trop loin pour pouvoir être disputées aujourd'hui in *thesi*, puisque jusqu'ici ils avoient contesté *pro aris*, mais qu'aujourd'hui ils commençoient à combattre *pro focis*, qu'ainsi il falloit appliquer un prompt remède à un mal desespéré, sur quoi je lui renouvelai mes offres de services. . . .

J'ai laissé aller ma plume à mesure que la matière s'est présentée, et je vous ai entretenu longtems sur ce sujet, supposant que sa Majesté ne seroit pas fâchée d'être instruite de toutes les circonstances.

5. Les fragments suivans contiennent des particularités remarquables. Jusqu'à la rupture ouverte de *Scherpe Resolutie*, déclaration de guerre de Barneveldt.

1617. 11 mars. . . . Son Excellence parut très-content de ce que sa Majesté étoit si satisfaite de ses démarches, dans lesquelles, dit-il, il persisteroit avec d'autant plus de confiance et de joye, voyant la cause dans laquelle il étoit engagé non-seulement approuvée par le jugement de sa Majesté, mais encore soutenue par son autorité. Cependant il profita de la liberté que je lui laissai de ne pas recevoir la Lettre de sa Majesté, parce que comme c'étoit une affaire qui regardoit le public, il ne pourroit la cacher; et qu'il craignoit qu'en la divulgant, elle ne nuisît à la cause et à lui-même, parce qu'on l'avoit déjà accusé en pleine assemblée des Etats d'*Hollande*, de se servir de ce prétexte dans des vues d'ambition, et de chercher de l'appui chez des Princes étrangers; accusation qu'il crovoit pouvoir rétorquer justement contre son accusateur.

1617. 22 juin. . . . Jusqu'ici il n'y a point eu d'émeutes depuis la séparation des Etats d'*Hollande*, mais je ne vois pas qu'on puisse les prévenir plus longtemps dans cette Ville (La Haye), dont les autres suivront vraisemblablement l'exemple, les *Contre-Rémontrants* ayant déclaré qu'ils ne veulent plus se contenter de l'Eglise *Angloise*, ni de celle qu'on leur prépare dans le *Voorhout*, mais qu'ils veulent avoir l'usage de la grande Eglise, avec leurs Diacres, et leurs Ministres, et sont résolus de ne plus consentir à cette innovation, par laquelle ils ont été molestés si longtemps; ensorte que, si son Excellence ne les en détourne ^{a)}, on s'attend qu'au premier dimanche de communion ils se saisiront de la grande Eglise.

Son Excellence a déclaré la semaine dernière à Mr. Barneveldt, qu'elle ne vouloit plus entendre *Uytendogard*, et qu'elle feroit venir un autre Prédicateur de *France*; ce qui a fort étonné Mr. Barneveldt, qui n'attendoit pas tant de zèle et de chaleur dans cette cause, de la part de son Excellence, sur la modération de laquelle il comptoit beaucoup. . . .

1617. 18/23 juin. J'ai eu ce matin une longue conférence avec M. Barneveldt. . . .

Je crus que c'étoit un moment favorable pour lui parler de la lettre de sa Majesté aux Etats touchant leur différends de Religion. Je lui dis que je présumois qu'ils ne la laisseroient pas sans réponse, et sans satisfaire sa Majesté, ce qu'ils ne pouvoient plus différer de faire sans s'exposer eux mêmes, et sans indisposer sa Majesté, en montrant un tel mépris pour ses salutaires conseils.

Il me répondit à cela, qu'il croyoit qu'il étoit à propos qu'on fit une réponse à sa Majesté, mais qu'ils étoient dans un état à ne savoir que résoudre, ni que répondre, à cause des menées de quelques uns d'entr'eux, d'un côté pour ôter l'autorité aux Magistrats, et la mettre toute entre les mains des Ecclesiastiques; et de l'autre, pour gouverner tout par la faction du peuple, et non par la main du Souverain, savoir de la noblesse et des Etats de leur Province,

a) Il paroît donc que son Exc. les en a détournés, les exhortant à se contenter de l'Eglise du *Clotire*.

ce qu'il étoit bien sûr que sa Majesté ne voudroit pas, sachant qu'elle souhaitoit l'union de cet Etat, et qu'elle ne favorisoit pas les schismes et les factions, où plusieurs voudroient les entraîner; et qu'ainsi quand sa Majesté seroit bien informée de l'état de leurs affaires, (ce qu'il répéta souvent, comme supposant le contraire) il ne doutoit pas qu'elle n'approuvât leurs efforts qui ne tendoient qu'au maintien de l'autorité qui appartient légitimement aux supérieurs.

Je lui dis qu'il avoit bien lieu de juger ainsi des intentions de sa Majesté, par toute sa conduite, soit dans ses Royaumes, soit au dehors avec ses amis, et en particulier par sa dernière lettre, où elle monroit combien elle détestoit le schisme et la faction; et en ce qu'elle jugeoit si nécessaire pour le bien de leur Etat, et pour prévenir de plus grands malheurs, d'assembler un Synode national, par où l'autorité du Magistrat seroit conservée, puisque sans elle le Synode ne pouvoit s'assembler légitimement, et que cette autorité seroit de nouveau employée à faire exécuter ce que le Synode auroit résolu, puisque sans cela ses résolutions ne pourroient avoir aucune force. Je lui dis de plus qu'il pouvoit bien remarquer, comment sa Majesté dans sa lettre leur recommandoit d'employer leur autorité à protéger la vraie Religion réformée, et de ne pas souffrir qu'on s'en servit pour l'opprimer; mais que leurs questions sur l'autorité et sur la Religion étant si fort mêlées et multipliées, et cette même assemblée des *Etats d'Hollande*, à qui il vouloit conserver son autorité, étant divisée en elle-même, les choses en étoient venues trop loin pour qu'on pût y remédier par les moyens ordinaires, et qu'ainsi ils devoient avoir recours à la méthode extraordinaire, mais usitée en pareils cas, que leur recommandoit sa Majesté, et qui étoit conseillée par la plus grande partie de leurs Provinces.

Il me répliqua que leurs Ecclésiastiques étoient si bien décidés, qu'on ne pouvoit leur proposer aucune de ces questions, sur laquelle leur jugement fût libre; et qu'ainsi on ne pouvoit consentir à un Synode. Il s'étendit si fort là-dessus, et avec tant de chaleur, contre sa coutume, qu'il est aisé de voir que non seulement il n'est pas pour cet expédient, mais qu'il y est très-opposé; en quoi il est évident que son intérêt particulier gouverne son jugement touchant l'intérêt public; l'autorité du Magistrat dont il est très jaloux ne pouvant souffrir

aucune éclipse, sans que son autorité particulière en soit diminuée, autorité qu'il a longtems exercée, et qu'il conserveroit encore sans opposition, n'étoit qu'il a voulu *trop embrasser*; il voit à présent qu'il faut ou se roidir contre les obstacles, ou *succumbere*, ce qui est contre son caractère.

Il a proposé ces deux derniers jours dans l'assemblée des Etats d'*Hollande* une méthode pour ramener par la force l'Eglise de *la Haye* à une seule communion, pour servir d'exemple aux autres Villes divisées de la même manière, en quoi il fut soutenu par tous ceux de sa faction, mais les cinq autres Villes s'y opposèrent. Sur cela il s'emporta, disant qu'il voyoit qu'on étoit dégouté de sa personne et de ses services; et qu'ainsi il souhaitoit, à cause de son âge, de pouvoir se retirer du maniement des affaires, à quoi l'on ne répondit rien pour le dissuader.

1617. 21 juillet a) Le *Synode* national recommandé d'abord par sa Majesté, et ensuite désiré et résolu par la *Gueldres*, la *Zélande*, la *Frise*, et *Groningue*, est rejeté entièrement par la plus grande partie des Etats d'*Hollande* assemblés aujourd'hui, qui sont dans les dispositions que vous connoissez bien, et cela sous prétexte qu'il n'est pas de la dignité de cette Province qui a si longtems donné la Loi aux autres, de céder aujourd'hui, et de se laisser gouverner par elles. Ceux même d'entr'eux qui veulent du bien à la cause commune, sont tirés du même côté par ce point d'honneur, de sorte qu'à présent ils parlent d'avoir un *Synode* Provincial, qu'ils voudroient faire regarder comme un préparatif pour conduire à un *Synode* Ecuménique de toutes les Eglises réformées, ce qu'ils croient que sa Majesté approuveroit beaucoup, parce qu'elle l'a souhaité autrefois.

Vous aurez appris par la voix publique que le Comte *Maurice* a quitté sa chapelle à la cour, et va à cette nouvelle Eglise du *Voorhout* b); et que le Comte *Henri* ne va ni à l'une ni à l'autre, pour ne

a) Apparemment il y a une erreur de date. Maurice se rendit à l'Eglise du *Voorhout* le 28 juillet.

b) Il n'est pas question de cette cavalcade brillante et menaçante que décrit M. Motley.

„Maurice went in solemn state to the divine service at the Cloister Church now

déplaie à personne; la chose est trop considérable pour que vous l'ignoriez.

1617. 31 juillet. . . . Les affaires de Religion sont tous les jours dans un plus grand désordre, l'assemblée des Etats d'*Hollande* étant absolument dissoute, et la résolution aiant été prise à la pluralité des voix, toutes de la faction *Arminienne*, sans le consentement des autres, de prescrire aux soldats qui sont en garnison dans cette Province un nouveau serment, par lequel ils s'engagent à assister le Magistrat, en cas de tumulte, et en particulier à repousser ceux du peuple qui voudroient s'emparer ou des Eglises, ou de quelque place publique pour leurs sermons.

. . . . Les Provinces qui ont consenti à un *Synode* National persistent dans la résolution de s'assembler au jour marqué; et ces Villes enver-

thoroughly organized. He was accompanied by his cousin, the famous Count William Lewis of Nassau, Stadholder of Friesland, who had never concealed his warm sympathy with the Contra-Remonstrants, and by all the chief officers of his household and members of his staff. It was an imposing demonstration and meant for one. As the martial stadholder at the head of his brilliant cavalcade rode forth across the drawbridge from the Inner Court of the old moated palace — where the ancient sovereign Dirks and Florences of Holland had so long ruled their stout litthe principality — along the shady and stately Kneuterdyk and so through the Voorhout, an immense crowd thronged around his path and accompanied him to the church. It was as if the great soldier were marching to siege or battle-field where fresher glories than those of Sluys or Geertruidenberg were awaiting him.

The train passed by Barneveld's house and entered the cloister. More than four thousand persons were present at the service or crowded around the doors vainly attempting to gain admission into the overflowing aisles; while the Great Church was left comparatively empty, a few hundred only worshipping there. The Cloister Church was thenceforth called the Prince's Church, and a great revolution was beginning even in the Hague." II. 125.

Ce n'étoit pas (comme je l'ai dit ailleurs inexactement) une *déclaration de guerre* à *Barneveldt*. C'étoit une preuve éclatante que, si Barneveldt avoit recours à la violence, on sauroit lui résister. Barneveldt rendit la guerre inévitable. *Een burgeroorlog lag in de SCHERPE RESOLUTIE opgesloten*. — Voyez M. Fruin, p. 95*.

ront leurs Députés. La raison pour laquelle Mr. BARNEVELT dit que ceux d'*Hollande* ne concourent pas à cette résolution d'un *Synode*, est qu'ils ne veulent pas faire une affaire Nationale, de ce qui en est une de Province; et il prétend justifier leur procédé par un Article de l'acte de l'union d'*Utrecht*, par lequel ceux d'*Hollande* et de *Zélande* ont l'autorité séparément dans les matières de Religion, les autres Provinces étant laissées en liberté à cet égard. Mais on blâme cela comme une fausse interprétation de cet Article, qui fut dressé alors pour qu'ils eussent le pouvoir d'établir la Religion réformée, dans le tems qu'on n'en professoit point d'autre, sans imposer cette nécessité aux autres Provinces qui n'étoient pas encore si bien déterminées; au lieu que cette autorité qu'on donna alors aux deux Provinces entières de régler séparément ce qui regardoit la Religion, seroit employée à présent par celle-ci seule, (ou sa plus grande partie, en comptant les voix des Magistrats sans avoir égard à l'inclination générale du peuple) à corrompre ou à extirper cette même Religion, en introduisant, premièrement par de sourdes pratiques, et établissant à présent par force ces nouveautés de l'*Arminianisme*....

Le lendemain de la séparation des Etats d'*Hollande*, les Députés des Villes qui ont résolu d'avoir un *Synode* National, allèrent en corps chez son Excellence, chez le Comte *Henri*, et chez la Princesse d'*Orange*, pour les prier au nom des Etats d'*Hollande* de s'employer pour le soutien de l'autorité des Magistrats; à quoi son Excellence répondit *que cette autorité seroit ferme, tant qu'on ne l'employeroit pas à supprimer la Religion*. Les autres firent des réponses civiles sans restriction....

Ce petit nombre d'Extraits contribuera peut-être à faire apprécier et suivre avec fruit le conseil de M. Fruin: „Laat ieder onbevooordeeld de brieven, in het tweede deel der

Archives gedrukt, en verder de *onschatbare* correspondentie van den Engelschen gezant Carleton lezen en hij zal, ik twijfel er niet aan, met mij instemmen." 1)

1) Voyez ci-dessus, p. 81*.

RÉCAPITULATION.

I. Thèses de M. Fruin.

A. *Kunst- en Letterbode*. 1—5.

B. *De Gids*. 1—16.

II. Thèses des Prolégomènes.

Apperçu succinct des *résultats acquis ou confirmés* par les Archives
de la *Maison d'Orange-Nassau*.

THÈSES
DE
M. FRUIN.

I.

1. Mr. Fruin se plait à reconnaître mon impartialité.
2. Maurice et Barneveld étoient également de bonne foi.
3. C'est-à-tort qu'en s'attend à des révélations nouvelles.
4. L'épithète de *judicial murder* est applicable à l'exécution de Barneveld. *a)*

a) Voyez la note p. 81*, la remarque de M. Fruin (p. 82* : „Het komt er maar op aan te bepalen wat wij onder geregtelijken moord verstaan”) et les *Additions*.

5. Ce n'est pas Maurice, ce n'est pas une cabale d'ennemis personnels, c'est le peuple qui a renversé Barneveld.

II.

1. Les Etats de Hollande et Barneveld lui-même étoient incompétents et indifférents en matière de religion.
2. Il étoit absurde alors d'assigner au dogme de la Prédestination une importance secondaire.
3. Grotius, malgré toute sa science, ne comprenoit pas le sens et la portée de la Réformation. — Unité et repos à tout prix étoit sa devise et celle de Barneveld.
4. Les Etats de Hollande et Barneveld, par leurs décrets de tolérance réciproque, étoient tolérants en apparence et persécuteurs en réalité.
5. Un accord n'eût pas été difficile. Soit en faisant décider la question par vole légitime, sauf au parti débouté de former une Eglise séparée; soit en tâchant d'amener dans l'Eglise une séparation spontanée, le plus sûr moyen de réconciliation future.

6. La plupart des Provinces voulaient un Synode National, la religion Réformée ayant dans les Provinces-Unies un caractère fondamental. Bien loin de là les Etats de Hollande et Utrecht se résignoient à peine à un Synode provincial, où leurs tendances caesaropapistes devoient prévaloir.

7. En Hollande le peuple étoit contre les Etats. Dans les Etats mêmes, il y avoit une minorité considérable, dont faisoit partie la puissante cité d'Amsterdam.

8. Longtemps Maurice, sans dissimuler ses sympathies, avoit exhorté à la concorde; mais quand on en vint à interdire aux véritables Réformés leur culte, même hors des Eglises; quand on ne craignit pas d'exiger sa coopération à des mesures iniques et violentes, alors il refusa décidément et devint, bon gré, mal gré, chef de parti et antagoniste de Barneveldt.

9. Maurice donna à Barneveldt un avertissement très-intelligible, en assistant à la Haye au culte des contra-remoutrants.

10. La réponse à ce défi ne se fit guères attendre. La Résolution du 4 août 1617, dont Barneveldt fut le téméraire auteur, contenoit en germe la guerre civile.

11. Barneveldt n'avoit pas fait ce pas pour reculer. Il se préparoit à des mesures encore plus violentes. Il vouloit licencier la meilleure partie des troupes de la République; former une armée dépendante de la Hollande par un serment provincial, et dont le frère de Maurice, Frédéric-Henri, seroit le chef.

12. Enfin Maurice, afin de prévenir la guerre civile, se décida à couper le noeud gordien.

13. L'arrestation de Barneveldt n'entroit pas dans les desseins de Maurice. Il y fut contraint.

14. Maurice étoit convaincu de la culpabilité de Barneveldt.

15. Maurice auroit désiré accorder un pardon que Barneveldt ne pouvoit demander.

16. Le chute de Barneveldt, vers l'expiration de la Trêve, fut salulaire pour le pays.

THÈSES

DES

PROLÉGOMÈNES.

1. Les conséquences de la Trêve justifiaient les prévisions et les alarmes de Maurice, par l'accroissement de l'influence espagnole en Allemagne et le développement des germes de discorde dans la République. ¹⁾

2. L'opinion défavorable à son égard n'a d'autre base que les événements de 1617—1619, d'après le sens que l'animosité de parti leur prête. Elle est entièrement contraire à la physionomie morale du Prince, telle que la retrace, avant l'effervescence des agitations civiles, le jugement calme et désintéressé des contemporains. ²⁾

3. Quelques-uns ont prétendu que Maurice étoit faux et dissimulé. La condamnation de Barneveldt est considérée comme l'oeuvre de sa perfidie et de son astuce. Dès lors on voit sa vie entière à travers ce prisme accusateur. ³⁾

4. Disons le hardiment; peu d'hommes d'Etat sont comparables à Barneveldt, en profondeur de vues, en énergie, en habileté à gouverner les esprits; mais n'allons pas intervertir les rôles et transformer le défenseur de l'aristocratie en patron zélé des libertés du peuple. ⁴⁾

5. Depuis 1572 en Hollande, et bientôt ailleurs, l'autorité réelle fut exercée par *les Etats*. Acceptant ou se donnant un chef, auquel ils prodiguoient de beaux titres, ils lui

¹⁾ P. 6.

²⁾ P. 11.

³⁾ P. 14.

⁴⁾ P. 18.

imposoient leur contrôle et leur direction. La trahison d'Anjou, la mort de Guillaume, leur ayant fait disposer itérativement de la souveraineté, ils se croyoient souverains, propriétaires du pouvoir dont la force des circonstances les avoit rendus dispensateurs. Cette arrière-pensée, que souvent déjà leurs actes avoient fait pressentir, se produisit sous *Leicester* sans réserve et avec éclat. Le Stadhouder, autrefois lieutenant du Roi, devint, aux yeux des Etats, leur ministre. Partant de ces prémisses, on emprisonna ce malheureux Comte dans le cercle logique des conséquences légales; on le réduisit à l'impuissance, au désespoir; on le contraignit presque à partir. Par l'habileté et l'audace surtout de Barneveldt, la métamorphose en République devint un fait accompli. Précédemment déjà les Etats avoient exercé l'autorité suprême par nécessité et par intervalles, mais en 1588 leur souveraineté fut finalement reconnue. Les résistances religieuses et nationales cessèrent et le règne de l'aristocratie commença. ¹⁾

6. Le principe admis que les Etats remplacent le *Souverain*, il étoit facile d'en déduire ce qu'il y a de plus excessif dans les prétentions aristocratiques. La souveraineté, sans contrepoids et sans bornes, aboutissoit à l'omnipotence d'un *patriciat bourgeois*. ²⁾

7. Les *événements* développèrent le *germe*, les *tendances* se transformèrent en *principes*, le *système* justifia la *pratique*. Ne prévoyant pas jusqu'où le conduiroit la voie où il étoit entré, Barneveldt ne recula point devant les conséquences logiques. ³⁾

8. Barneveldt se glorifioit à juste titre d'avoir défendu *les libertés de la Hollande*, mais le bon plaisir de conseils provinciaux et municipaux n'équivaut pas au triomphe de *la Liberté*. ⁴⁾

¹⁾ P. 19.

²⁾ P. 22.

³⁾ P. 23.

⁴⁾ P. 23.

9. Probablement Barneveld eût terminé en paix sa longue et glorieuse carrière, si l'application de ses maximes aux différents survenus dans l'Eglise établie ne l'eût entraîné à une opposition violente aux sentiments et aux croyances d'une partie considérable et respectable de la population. ¹⁾

10. Barneveld subordonnoit au bras *séculier* les droits d'une *Eglise* enracinée par les souvenirs de souffrance et de lutte séculaire dans les affections du peuple; base de *l'Union*, et dont le maintien étoit maxime fondamentale de *l'Etat*.

Cet *assujettissement de l'Eglise* convenoit parfaitement aux pasteurs *arminiens*. S'insinuant dans les bonnes grâces des Etats, en applaudissant à une théorie qui lassoit le champ libre à leurs erreurs, ils se procuroient un abri contre les censures ecclésiastiques. Le système fut mis en pratique à leur profit; la *tolérance* indéfiniment provisoire fut décrétée par les Etats de Hollande.

C'étoit décider souverainement une question qui devoit être l'objet d'un examen ecclésiastique.

C'étoit exiger l'admission dans l'Eglise Réformée de doctrines incontestablement *contraires à sa foi*. Les Arminiens eux-mêmes en faisoient l'aveu en exigeant la révision des livres symboliques. ²⁾

11. Les sectateurs d'Arminius, ne voulant, ni dissimuler leur croyance, ni quitter l'Eglise établie, exigeoient liberté complète et immédiate. Les orthodoxes, désiroient *le Synode*, afin d'examiner les points controversés, sans décréter d'avance une révision dont la nécessité étoit contestée et problématique. Ils s'indignoient que, troublant l'Eglise, on prétendit y renverser *par voie illégitime* l'ordre établi. ³⁾

¹⁾ P. 24.

²⁾ P. 25.

³⁾ P. 28.

12. Barneveldt et les siens, scandalisés de cette résistance, préférant l'esprit flexible de ceux qui, pour rester et régner dans l'Eglise, applaudissoient à l'intervention de l'Etat, prononcèrent, si ce n'est sur la vérité du dogme, au moins sur *la valeur relative des articles de foi*. Au nom de la *tolérance*, on permit aux Arminiens de propager leur doctrine. Pour étouffer la discorde, on imposa silence aux contradicteurs. Ceux-ci refusèrent de trahir leur devoir envers le Juge suprême; on les bannit de l'Eglise, comme rebelles à leurs supérieurs légitimes. Exclus des temples et suivis des fidèles, les ministres de l'Evangile se résignoient à célébrer le culte dans des *édifices particuliers*. On leur enleva ce *refuge*; l'autorité civile intervint, par horreur du schisme et au nom de l'ordre public. ¹⁾

13. Pour maintenir ce *mutisme* on eut recours à la *violence*. On en vint à interdire la chaire aux pasteurs fidèles, à ne plus tolérer de réunions separatistes; à confisquer la maison, la grange, le bateau où se tenoit un conventicule; à se permettre des tracasseries de tout genre contre les laïques qui se rendoient aux prédications fidèles. Même on les privoit de leur droits de bourgeoisie; c'est à dire, on leur enlevait les moyens d'existence et le pain quotidien.

Ainsi s'organisait, sous prétexte d'ordre public et de tolérance, *une oppression systématique de l'Eglise Réformée et de sa foi*. Entreprise également injuste et téméraire. Un tel abus de pouvoir exaspéroit les esprits et rendoit nécessaire l'intervention du Stadhouder et des Etats-Généraux. ²⁾

14. Maurice ne se prononçoit pas encore; se flattant, même alors peut-être, de pouvoir se retrancher dans une *neutralité parfaite*. Mais Guillaume-Louis lui enleva cette *illusion* et lui

¹⁾ P. 28.

²⁾ P. 29.

fit comprendre qu'il méconnaîtroit sa vocation, violeroit son serment et manqueroit d'une manière inexcusable à des devoirs sacrés. ¹⁾

15. Le Synode, Assemblée de theologiens également distingués par leurs lumières et par leur piété (d'après Baxter, il n'y en avoit pas eu de pareille, depuis le temps des Apôtres) n'admit de règle souveraine que *la Parole de Dieu*, ne rédigea point une Confession nouvelle, mais déclara celle des Eglises réformées des Pays-Bas conforme aux S. Écritures. Poursuivant les raisonnements captieux des adversaires jusque dans leurs derniers replis, elle s'abstint de sonder les profondeurs divines, ne méconnut point les bornes de l'intelligence humaine, s'inclina, dans un respectueux silence, devant les décrets impénétrables de la justice et de la miséricorde de l'Eternel. La reconnaissance et l'admiration des Eglises Réformées lui furent acquises et le Réveil Chrétien, de nos jours encore, rendit témoignage à sa fidélité évangélique. ²⁾

16. De 1619 à 1625 rien ne fut fait, rien ne fut entrepris, pour rétablir, d'après les besoins de la situation nouvelle, les loix constitutives de l'Etat. Tout se réduisit à un changement de personnes. Maurice, considérant ce qui avoit eu lieu comme des mesures exceptionnelles et passagères, oublia que le pouvoir oligarchique, tel qu'il s'étoit formé et consolidé de son temps, est essentiellement destructif de toute union réelle et de toute véritable liberté. L'omnipotence provinciale, reprenant le dessus après sa mort, triompha avec une vigueur nouvelle des efforts du Stadhouder et des antipathies de la nation. ³⁾

17. Maurice ne fut pas agresseur. Il ne fit que défendre

¹⁾ P. 32.

²⁾ P. 33.

³⁾ P. 36.

l'Eglise Réformée et le corps de la République, les droits et l'autorité légitime dans l'Eglise et dans l'Etat. Prenant parti pour le gouvernement central, il protégea le peuple contre des prétentions illimitées et *maintint les anciennes maximes et les lois fondamentales du pays.*

Des deux côtés on invoquoit la *tolérance* et Barnevelt prétendoit, et peut-être croyoit lui-même, que la liberté de conscience n'avoit pas de plus zélé défenseur que lui. Mais voici la différence ou plutôt le contraste. Dans les lettres du Prince et du Comte on remarque partout le désir de tenir la balance égale et de ne pas prononcer entre les deux partis, laissant à tous deux la liberté du culte public; la *tolérance* de Barnevelt au contraire aboutissoit à faire *tolérer* dans l'Eglise ceux qu'elle jugeoit hétérodoxes, et à faire *bannir* ceux qui, d'après la vocation de tout membre fidèle, persistoient, malgré la défense des Etats, à combattre des erreurs subversives de sa foi. ¹⁾

18. La question, pour Maurice, étoit surtout *religieuse* et, pour Barnevelt, surtout *politique*. Dès qu'on renonçoit à imposer de vive force des opinions arminiennes à une Eglise calviniste, le but du Stadhouder étant atteint, les Etats de Hollande eussent continué à jouir librement d'un pouvoir en partie usurpé. Aussi, quand ils le prièrent de s'employer pour le soutien de l'autorité des Magistrats, il répondit: „cette autorité sera ferme, tant qu'on ne l'employera point à *supprimer la religion.*” ²⁾

19. Barnevelt oublia, pour son malheur, qu'intervenant par un motif quelconque, dans des questions essentiellement religieuses, le pouvoir, le plus fort en apparence, court de dangereux hasards. ³⁾

¹⁾ P. 56.

²⁾ P. 57.

³⁾ P. 59.

20. Illustre défenseur de la liberté évangélique contre Rome et l'Espagne, le père de Maurice n'eût pas abandonné les Réformés orthodoxes à ceux qui, non contents de leur enlever les Eglises, vouloient encore, quand ils se réunissoient dans des maisons particulières et dans des granges, les poursuivre à main armée et les punir, comme rebelles et perturbateurs du repos public. C'est pourquoi on est en droit d'affirmer que les sages avis de Guillaume-Louis à Maurice étoient, par leur énergie et par leur modération, conformes à la haute politique, au noble caractère, à la vie entière de *Guillaume-Premier*.¹⁾

21. Subordonnant tous les intérêts terrestres à la seule chose nécessaire, de tels réformés, dans les *classes inférieures*, généralement dociles aux autorités établies en ce qui concerne le gouvernement des affaires d'ici-bas, montroient en matière de religion une susceptibilité extrême; un vif sentiment de leur indépendance ou, pour mieux dire, de cette dépendance de Dieu seul, qui donne le droit et qui impose le devoir de sonder les S. Écritures, d'éprouver les esprits, et d'examiner toute opinion des hommes au flambeau de la lumière divine. Leur religion étoit *personnelle et biblique*, leurs convictions étoient inébranlables, parcequ'elles étoient enracinées dans les âmes, auxquelles un rayon d'enhaut avoit montré la voie unique de paix et de salut. Loin donc de traiter la résistance populaire aux prétentions des Arminiens et de leurs alliés politiques avec mépris, on devroit plutôt reconnoître, ici encore, que dans le témoignage de la conscience il y a, pour l'homme même vulgaire, une évidence plus forte que tous les raisonnements, par lesquels une dialectique puissante ne réussit que trop souvent à entraîner et à éblouir les esprits. Instruits à l'école de *la Bible* et de *l'histoire de leur pays*, ces gens simples et illettrés, artisans, paysans, menu peuple,

¹⁾ P. 62.

avoient mieux l'intelligence des graves questions à l'ordre du jour que beaucoup de personnages haut placés dans le monde littéraire et social. ¹⁾

22. A bon droit les Réformés voyoient, ou prévoyoient, dans la doctrine des Arminiens *un retour vers le Papisme*. L'expérience a justifié leurs craintes. Les écrits du célèbre Grotius lui-même trahissent la tendance à se rapprocher de Rome, aux dépens même du principe vital de la Réforme. Ces affinités secrètes apparoissent avec éclat dans l'histoire de la Grande-Bretagne et dans le sort tragique de la race infortunée et coupable des Stuart. L'arminianisme envahit l'Eglise anglicane; dès lors on vit, par des innovations successives, reparoitre le culte superstitieux qu'on avoit quitté; le pouvoir épiscopal renouvella les prétentions hiérarchiques, et, formant alliance avec le pouvoir civil, introduisit la persécution religieuse et favorisa le despotisme politique. La résistance à ces fausses doctrines, violemment imposées à une nation dont le caractère avoit acquis dans les luttes du seizième siècle une vigueur nouvelle, sauva l'Angleterre, en y faissant triompher la vérité chrétienne, source et garantie de la liberté religieuse et de toutes les autres libertés. Le principe et le nerf de cette résistance salutaire ce fut la Réforme, mais la Réforme complète et vigoureuse, hardie devant les hommes, par soumission humble et entière à la Parole de Dieu; ce fut le protestantisme, mais le protestantisme dans sa pureté évangélique et avec cette pieuse inflexibilité, qui, sous le nom de calvinisme, de presbytérianisme, et de puritanisme, fut l'objet souvent du blâme, de la moquerie, et du mépris. ²⁾

23. En combinant les observations de M. Macaulay, de

¹⁾ P. 64.

²⁾ P. 70.

M. Guizot, et de M. Bancroft sur la nature et l'influence de la Réforme, il en résulte, d'abord, que la race anglo-saxonne, en Europe et en Amérique, doit sa grandeur et le succès final de ses révolutions, entreprises pour la cause d'une liberté réelle, au *protestantisme*; ensuite que, si le peuple anglois est devenu protestant, c'est au *puritanisme*, au *calvinisme*, en Écosse et en Angleterre, qu'on doit attribuer ce changement salutaire et ces magnifiques résultats. ¹⁾

24. Le parti *puritain*, objet de dédain et d'antipathie, même pour beaucoup de protestants, n'en étoit pas moins le parti *évangélique* et *national*, et, si les ultra-réformés, par l'intempérance de leur zèle, causèrent souvent à Guillaume I de graves embarras et firent quelquefois échouer ses combinaisons, ce fut néanmoins dans ce parti, décidément résolu à ne pas se laisser enlever, en tout ou en partie, des droits dont l'exercice lui sembloit un devoir, c'est dans le parti puritain et calviniste, que le Prince eut son plus ferme soutien. Sans l'énergie et la persévérance de ce parti, une réconciliation dangereuse eût été inévitable, et si en 1618 l'intervention opportune de Maurice ne lui fût venu en aide, sa défaite, exposant la République affoiblie à des périls certains, eût produit des conséquences incalculablement funestes pour les intérêts généraux du Protestantisme et les nobles destinées de la Maison d'Orange-Nassau. ²⁾

25. La Trêve de 12 ans alloit bientôt expirer. Déjà les adhérents de l'Espagne, calculant les conséquences inévitables de l'animosité croissante dans la République, se réjouissoient d'avance par la perspective de l'avenir qui sembloit réservé à ce foyer d'hérésie et de rebellion. Que les Etats de Hollande, ne rencontrant pas d'obstacle dans l'autorité du Stad-

¹⁾ P. 72.

²⁾ P. 73.

houder et des Etats-généraux, et poursuivant ainsi, malgré les plaintes et les clameurs, leurs audacieuses tentatives, eussent réussi ou non à écraser la résistance; qu'ils eussent éteint le feu ou, ce qui est plus probable, attisé l'incendie en s'imaginant l'étouffer, la République, déchirée par le prolongement de la lutte ou énervée par un triomphe fatal, fût, selon toutes les apparences, *retombée sous la tyrannie de Rome et sous le joug des Espagnols.* ¹⁾

26. Au point de vue de ceux qui apprécient dans la Réforme évangélique, pour notre pays et pour les plus grands intérêts de l'humanité, un bienfait immense, on peut hardiment affirmer qu'il n'y avoit rien d'exagéré dans les louanges que le Comte Guillaume-Louis, donne au Prince Maurice: „Le devoir que v. Exc. faict, contente tous ceux qui sont vrais patriotes, et ils donnent louange à v. Exc., jusqu'au ciel, comme *libérateur et conservateur de la patrie et religion réformée*, estant si strictement unis qu'ils sont inséparables.

Le Prince pouvoit accepter cet éloge. Personne, *si ce n'est le Comte lui-même*, ne l'avoit mieux mérité. ²⁾

¹⁾ P. 75.

²⁾ P. 76.

ADDITIONS.

I. M. Motley et M. Fruin.

M. Motley a rendu par ses écrits un service réel, non seulement aux étrangers, mais aux Hollandois eux-mêmes.

Je ne veux pas exclure de ce témoignage *la Vie de Barneveldt*; car, de longtemps encore, je le crains, la Hollande n'aura pas sur cette époque, de *récit circonstancié*, d'histoire aussi détaillée, aussi *européenne*, aussi attrayante, même par ses défauts, à lui opposer.

A cet éloge il a fallu joindre une condition: *Pourvu que le lecteur soit dûment averti.*

Il doit y avoir une *appréciation réciproque*. Nous aimons à rendre justice à M. Motley, mais il est nécessaire que les articles de M. FRUIN soient traduits.

Nous sommes reconnoissants de la *nourriture* que M. Motley nous offre, ne pouvant jouir du repas somptueux futur que dans notre patrie on prépare; mais l'histoire a ses droits, et il faut mettre nos contemporains, en Angleterre et ailleurs, à même de jouir des *résultats acquis en Hollande* par les préparatifs du *festin*.

Un de nos compatriotes les plus érudits, M. van Vloten, avec son franc-parler habituel, a reproché à M. Bakhuizen van den Brink et à M. Fruin d'avoir fait au premier écrit de M. Motley, en le qualifiant de *base* pour les travaux ultérieurs de nos savants, un trop favorable accueil.

« Ik begin met den aanhef van uw schrijven zelf. Gij geeft daar, met de woorden van Dr. Bakhuizen van den Brink, hoogelijk van den « dege-

lijken grondslag» op, door Motley «voor de geschiedenis der wording van ons gemeentebest gelegd;» gij zegt «met dat gunstige oordeel van ganscher harten in te stemmen», en meent dat «aanvulling en verbetering» van Motley het beste is «wat wij voorloopig te doen hebben.» Dat nu Motley alleszins «aanvulling en verbetering» vereischt, ben ik verre van te weerspreken, en meen dan ook reeds een en ander daartoe te hebben bijgedragen; maar deels daarom zelf, deels om 't geen ik — ter inleiding van een vroeger deel mijner schets — omtrent de juiste waardeering van Motley's arbeid aantekende, ben ik het minder met u lieden overgunstig oordeel eens. Motley heeft, mijns inziens, door zijn warm en boeyend tafereel van den Nederlandschen opstand, den vreemdeling, die zich — tot zijn eigen schade — de moeite niet geeft, kennis van onze taal en geschiedenis te nemen, den dienst bewezen, dat merkwaardig tijdvak in sprekende trekken af te malen, zoodat het hem thans, zoo goed als ons, naar zijn algemeene voorstelling, voor oogen ligt. Hij is voor dien vreemdeling, wat (maar, met uw verlof, in veel doorwrochter geschiedwerk) Hooft voor ons — is? neen helaas! wat Hooft had kunnen zijn; — wanneer wij nog liefde genoeg voor onze letteren bezaten, om zijne onovertroffen geschiedboeken op te slaan. Maar wie leest hier Hooft thans? — en ziedaar wel een sprekend blijk van dat verachtelijke zwak van onzen landaard, dat gemis van alle zelfstandigheid, dat ons in alles den voorproef van vreemden schijnt noodig te maken. Is het toch niet, voor genoegzaam al onze landgenooten dezer dagen, als had Motley dien opstand voor 't eerst kenbaar gemaakt; als was er door hem thans een terrein ontgonnen, hun sedert eeuwen ontoegankelijk? En dan zult gij en Bakhuizen nog het uwe doen, om hen in dien waan te versterken; gij vooral, ja; want, zegt gij, «het zou schande zijn, als de landgenooten verzuimden te lezen, wat de vreemdeling belangrijk genoeg geacht heeft te beschrijven.»...

Voortbouwen nu kan men op Motley niet, daartoe zijn — het weinige daargelaten, wat hij hier en daar uit Groens Archives en Gachards Correspondances, overgenomen heeft — daartoe zijn zijne voorstellingen in 't algemeen te verouderd. Ik weet wel, dat hij, in zijn voorrede, zich op al 't in Den Haag, Brussel, en elders in Archieven door hem opgedane beroemt, maar zijn boek was uit de gedrukte bescheiden opgesteld en gereed, voor hij derwaarts kwam, en — tenzij hij het geheel had willen omwerken — was er met den besten wil geen belangrijke verandering meer in te brengen, noch de noodige studie daarvoor meer te maken.»

En lisant ce qui suit et en relisant ce que M. Fruin écrit, la différence apparente s'évanouit.

M. van Vloten *accentue* les imperfections que M. Fruin *indique*. Ils constatent tous deux la nature des travaux de M. Motley, leur côté foible et leur incontestable valeur.

Voici la phrase de M. Bakhuizen van den Brink:

« Het werk van Motley komt mij voor een zoo degelijken grondslag te leggen voor de geschiedenis van de wording van het Gemeenebest der Vereenigde Nederlanden, dat het bijna pligt wordt alles bij te dragen wat men zelf bezit om op dien grondslag voort te bouwen.

Mais voici ce que M. Fruin ajoute:

Zoo gunstig oordeelt Bakhuizen van den Brink, in zijne inleiding tot de Hollandsche vertaling, over het beroemde boek, waarvan wij den titel aan het hoofd dezer bladzijden gesteld hebben. Wij stemmen met dat gunstige oordeel van ganscher harte in; ook ons komt het in het belang der Vaderlandsche geschiedenis wenschelijk voor, dat wij Motley's boek als handboek aannemen, *aan welks aanvulling en verbetering wij arbeiden*, zonder vooreerst aan het samenstellen eener nieuwe beschrijving te beginnen. Juist dit is het nut van zulk een *doorlopend verhaal*, dat het ons een overzicht geeft van wat er reeds voor de samenstelling der bouwstof en voor hare verwerking gedaan is, dat het onze aandacht vestigt op de leemten, die er in onze wetenschap nog bestaan, en, door het opwekken der belangstelling van het publiek, ons lust geeft tot nieuwe navorsching, tot het opsporen van nieuwe bronnen, het vernieuwd onderzoek van hetgeen nog maar gebrekkig begrepen wordt.

De Heer Bakhuizen eindelijk heeft zijne medewerking aan de vertaling van het boek van Motley verleend; hij tracht in breedvoerige aantekeningen en in een meesterlijk geschreven inleiding juist dat te verhelpen, waarin de schrijver vooral te kort schiet, *de opvatting der drijfveeren, die de geschiedenis van den opstand bewegen, de beoordeeling der daden en bedoelingen van de hoofdpersonen*.

De lezing van Motley's boek heeft mij tot het opzettelijk onderzoeken

zijner bronnen geleid, en die studie heeft mij eene andere voorstelling der feiten, van hunne oorzaken en samenhang gegeven, dan ik in zijne boeiende beschrijving had aangetroffen.»

Il n'y a de différence que quant à la forme. Dans le préambule de sa critique M. Fruin se prononce, d'après son habitude, *suaviter in modo* et cependant *fortiter in re*.

Il faut juger les écrits d'après leur *date*. Il faut les juger aussi d'après leur *but*. M. Bakhuizen écrivoit une *Préface* à une *Traduction*.

En écrivant une *Préface*, il faut *avertir*, mais non pas *effrayer* le public.

Relisez la *Préface* de M. Bakhuizen et les notes dont il a enrichi la première partie de la traduction, et vous verrez que lui aussi étoit loin de prendre le mot incriminé *base* au sens littéral.

M. Fruin, à l'occasion de *William the Silent*, publie un traité historique de 215 pages. 1)

Il s'agit du *prélude* à la guerre de 80 ans. Il n'est question du Prince d'Orange que d'une manière indirecte, mais c'est un Essai inappréciable pour connoître à fond les véritables causes et les symptômes avantcoureurs de la Révolution des Pays-Bas.

L'examen des deux premiers Tomes du Second Ouvrage 2) a été publié par M. Fruin dans un article étendu. 3)

Il fait d'abord ressortir les mérites, sous le point de vue littéraire.

1) *Voorspel van den Tachtigjarigen Oorlog*.

2) *History of the Netherlands from the Death of William the Silent to the Synod of Dort*.

3) De 101 pages. — Remarquez, pour apprécier la valeur du chiffre, que les écrits de M. Fruin se recommandent par la concision du style et par l'importance des questions qu'il agite.

Dat het voor onze geschiedenis belangrijke werk, het wegslepende boek, inderdaad onze aandacht spant en boeit, en ons niet loslaat voor wij het geheel hebben uitgelezen, behoeven wij niet te betoogen; wij beroepen ons op de bevinding van een ieder die het ter hand heeft genomen. Door sierlijken stijl, door levendigen verhaaltrant, door schilderachtige beschrijving munt het uit boven de werken die wij gewoon zijn in onze taal over onze geschiedenis te ontvangen. Het vermeerstert onze sympathie door de geestdrift, waarvan het gloeit, door den afschuw van al wat laag en slecht is, en de bewondering voor het grootsche en edele, die het bij ons opwekt. Wij gevoelen ons meêgesleept door den toon van overtuiging en ernst, waarop de schrijver ons zijn denkbeelden, zijn beoordeelingen voordraagt. Het valt ons moeilijk ons zelfstandig oordeel te bewaren, en niet gedwee te volgen waar wij ons met zoo vasten voet zien voorgaan. Zoo te schrijven is waarlijk een kunst. Niemand die ontkennen zal dat het boek hooge kunstwaarde bezit...

Quant au fond de son travail, l'historien a consulté les meilleures sources. Sa sincérité, sa perspicacité, l'exactitude de ses laborieuses recherches sont incontestables.

Bij de geloofwaardigste getuigen heeft hij zijn berigten ingewonnen; met scherpzinnigheid heeft hij uit hun soms tegenstrijdige verklaringen de ware toedragt afgeleid; zijn zedelijk gevoel doet hem van zelf juist en regtvaardig oordeelen. Zeker, niet in alle opzigten zijn wij door ons eigen onderzoek tot dezelfde resultaten, tot dezelve oordeelvellingen gekomen als hij. Maar ook waar wij van hem verschillen, moeten wij hulde doen aan zijn goede trouw, aan zijn scherpzinnigheid, aan zijn vlijtig en naauwkeurig onderzoek...

Dans sa tâche difficile, on peut dire gigantesque, M. Motley malgré son ardeur infatigable, a dû commettre de graves erreurs. L'article de M. Fruin devra être soigneusement médité par quiconque entreprendra d'écrire notre histoire durant l'époque si difficile et si importante de *Leicester*.

Voici un exemple remarquable de ce qu'on regrette de ne pas trouver chez M. Motley.

Wij hadden eene naauwkeurige beschrijving verlangd van den toestand der partijen op het oogenblik toen Leicester hier aanlandde. Het is een gewone dwaling te onderstellen, dat de geschillen, die zijn bestuur kenmerken, eerst in zijn tijd geboren zijn. Het zou de moeite wel waard zijn geweest te toonen, dat zij alle reeds bestonden, eer nog Leicester een voet in het land had gezet. Wij zouden dan tevens hebben gezien, hoe moeilijk het den nieuwen landvoogd vallen moest om zich onzijdig te houden, hoe onweêrstaanbaar bijna *hij tot partijtrekken tegen HOLLAND gedwongen werd*. . . .

Het is bekend, dat Leicester in zijn strijd tegen de Staten van Holland vooral op de *burgerijen van het Sticht* gesteund heeft. Om dien strijd in zijn aard en oorsprong goed te begrijpen, is het dus in de eerste plaats noodig van nabij bekend te zijn met de vroegere geschiedenis van de Utrechtsche staatspartijen, met haar traditie, met haar gestadig streven. *Daarvan is in het werk van Motley ongelukkig geen spoor te vinden*. Men zou bijna gelooven, als men zijn verhaal leest, dat de democraten van het Sticht eerst in Leicester's tijd zijn opgekomen, en dat zij grootendeels vreemdelingen waren. Maar niets is minder waar. De geschiedenis van het Sticht, van de oudste tijden tot op den ondergang onzer republiek, is een gedurige worsteling van de volkspartij tegen de geestelijkheid en den adel. Onder allerlei leuzen wordt die strijd gevoerd, nu eens in vereeniging met de graven van Holland, dan weêr in verbond met de hertogen van Gelderland, nu eens onder de vlag der monarchie, voor Leicester tegen de veelhoofdige regering der Staten, dan weêr, in naam der volksvrijheid, voor de patriotsche regenten tegen den tyran Willem V: alles verandert met de omstandigheden der wisselende tijden, alleen de democratische geest blijft door alle tijden onveranderd dezelfde. Wanneer men dit uit het oog verliest, kan men den tijd van Leicester niet dan in een valsch daglicht beschouwen. Niets is minder waar dan dat de Utrechtsche volkspartij een werktuig in de handen van Leicester zou geweest zijn. De Engelsche landvoogd schikte zich zeker niet minder naar het drijven der Utrechtsche democraten, dan dezen zich naar zijne leiding. Het was een verbond tusschen beiden, ter bereiking van beider doeleinden, geen dienstbaarheid van den een aan de bedoelingen van den ander.

On ne sauroit en faire un reproche à M. Motley.

Wij kunnen het Motley niet ten kwade duiden, dat hij van den aard

der Utrechtsche democratie en van haar invloed op het bestuur van Leicester niet gewaagt. *Er bestaat geen monographie, waaruit hij die kennis had kunnen putten.* Onze historische literatuur, hoe rijk ook aan stadsbeschrijvingen, mist nog altijd een goede geschiedenis van een stadsgemeente, zoo als Augustin Thierry er van enkele Fransche *communes* geleverd heeft. Geen leemte die wij liever in onze geschiedenis aangevuld zouden zien. Want de geschiedenis van de tweede helft der middeleeuwen is niet goed te verstaan zonder een veel naauwkeuriger kennis van het politieke leven der burgerijen, dan die wij tot nog toe bezitten. Een geschiedenis der stad Dordrecht, een geschiedenis der stad Utrecht, met waren historischen zin geschreven, zou een nieuw licht doen opgaan over de algemeene geschiedenis van het Hollandsche graafschap. De bouwstoffen tot zulke geschiedenissen zijn althans voor een goed gedeelte nog voorhanden in de stedelijke archieven. Zij wachten slechts op een navorscher, die bij stalen ijver in het zoeken, genoeg oordeel bezit om te weten wat hij wil vinden.

Après un examen très-détaillé de cette question, une des plus controversées et les plus difficiles, *la nature et la conduite du parti démocratique à Utrecht*, M. Fruin donne à entendre que M. Motley a été souvent contraint de traiter d'une manière obscure et incomplète les complications politiques.

Van al deze gebeurtenissen, die op zich zelf en om haar gevolgen van groot belang zijn, geeft Motley een onvolledig en onduidelijk verhaal. De verwarring, die wij in de regering zien heerschen, deelt zich aan zijn beschrijving mee. Het laat bij ons geene andere herinnering achter, dan aan een ongeredderden, onbegrijpelijken staat. Daarentegen is zijn verhaal van de krijgsbedrijven, bepaaldelijk van den slag bij Warnsfeld, waarin de ridderlijke en dichterlijke Sidney sneuvelde, met warmte geschreven, wegslepend schoon.

Belangrijk zijn verder zijne uittreksels uit de briefwisseling tusschen den landvoogd en de Engelsche regering; maar daarvan heeft hij, naar ons oordeel, te weinig partij getrokken om de verhouding van Leicester tot zijn meesteres te schetsen, en de gevolgen aan te wijzen, die daaruit voor den loop der Nederlandsche zaken moesten voortvloeijen.

Quant à l'inter règne durant l'absence de Leicester, époque

décisive pour le Droit Public de la République, M. Motley ne semble pas même avoir soupçonné de quels problèmes il s'agit.

De tusschentijd, waarin de Nederlandsche regering zonder hoofd bleef, is in vele opzigten merkwaardig. Motley heeft uit de Engelsche archieven er ons veel belangrijks over meêgedeeld, voor ons van dubbel belang, omdat de correspondentie van Leicester, door Bruce uitgegeven, niet verder loopt dan tot het eerste vertrek van den landvoogd. Het is te wenschen dat, nu door Motley's nasporingen het bestaan van deze brieven aan den dag is gekomen, de correspondentie van het tweede jaar van Leicester's landvoogdij, even zorgvuldig als die van het eerste, worde uitgegeven.

Maar over het voornaamste, dat gedurende de tusschenregering van 1587 hier te lande gebeurd is, *de wording van ons republikeinsch staatsregt*, zoo als het zich onveranderd tot op 1618 heeft ontwikkeld, en sinds, wel gewijzigd maar toch wezenlijk hetzelfde, heeft voortbestaan — daarover leeren de Engelsche brieven slechts weinig, en Motley, die verzuimd heeft kennis te nemen van hetgeen over dit onderwerp bij ons geschreven is, loopt er oppervlakkig en zorgeloos over heen. Hij schijnt niet eens te vermoeden op welke punten het hier eigenlijk aankomt. Had hij het boek van den heer van der Kemp, de brochure van den heer Beijerman en wat dies meer zij, gelezen, hij zou gezien hebben, waarop hij in het bijzonder te letten had.

Leicester, ainsi que Maurice et Guillaume-Louis en 1617, apprécioit à bon droit dans une Eglise nationale un élément précieux pour la concorde des Provinces-Unies.

Zij wilden geen zelfstandige Nederlandsche kerk, die een magt in den staat kon worden. Zij hadden derhalve de bijeenroeping van een nationale synode en de invoering van een nationale kerkorde steeds verhinderd, en zelfs aan geen provinciale kerkorde, zoo als de predikanten er een wilden, hun zegel gehecht. Zij gedoogden wel dat de kerk zich met tamelijke ruime vrijheid bewoog en ontwikkelde, maar zij behielden zich het regt voor om tusschen beide te komen, zoo dikwerf het hun noodig scheen. Leicester daarentegen, die zelf regtzinnig en onverdraagzaam

was, vreesde voor geen magtige geestelijkheid, en zag te recht in een nationale kerk een band te meer voor de Unie.

M. Fruin termine ainski.

Vatten wij ons oordeel te zamen, dan prijzen wij in het nieuwe werk van Motley, even als in het vorige, de beschrijving der grootte, schilderachtige gebeurtenissen, maar wij laken de onevenredigheid der deelen, het veronachtzamen van hetgeen minder tot de verbeelding spreekt. Wij roemen den ijver, waarmee een schat van nieuwe bouwstof is aangebragt, maar wij bejammeren het dat zij niet zorgvuldiger van alle nuttelooze bestanddeelen ontdaan, en niet juister met de reeds verwerkte stof tot een geheel is zamengesteld. Voor den vreemdeling, dien het niet zoozeer om den eigenlijken aard onzer staatsgeschiedenis te doen is, als wel om het verband, waarin de lotgevallen van Nederland tot die van Europa stonden, is Motley's werk uitnemend geschikt. Voor ons Nederlanders daarentegen, die onze geschiedenis in haar volle waarheid willen kennen, blijft ook na Motley's verhaal de geschiedenis van Leicester nog altijd te schrijven.

II. Motley et Macaulay.

En 1860 je me suis fait plus ou moins illusion sur la tendance de leurs écrits.

Témoins de tant de bouleversements et de tant de malheurs, des historiens distingués, en s'occupant des siècles passés, n'ont pas résisté au désir, disons mieux, n'ont pas manqué au devoir de combattre, par d'instructifs et saisissans parallèles, l'esprit funeste de la révolution. Ainsi M. Ranke, dans ses lumineux écrits; ainsi M. MACAULAY, dans son *Histoire d'Angleterre*, magnifique commentaire de la thèse de Burke, quand celui-ci oppose les Whigs fondateurs de la constitution britannique aux Whigs admirateurs des maximes qui la renversent; contraste frappant qu'il résume en une seule et mémorable phrase: « c'est parce que nous avons eu une révolution conservatrice au dix-septième siècle, que nous n'avons pas eu de révolution destructive au dix-neuvième. » De même l'écrivain

qui a si admirablement popularisé, en Amérique et en Europe, les souvenirs des grands événements qui firent naître, sous les auspices d'un héros et d'un martyr, la république des Provinces-Unies, M. LOTHROP MOTLEY, proclame la différence entre *des révolutions dans le sens ordinaire* et LA RÉVOLUTION dans l'acception exceptionnelle du mot; entre un *renversement de principes* et un *déplacement de pouvoirs*. Il montre réunis, dans un même amour des libertés nationales et historiques, Guillaume I, Guillaume III et Washington; il oppose à la révolution systématiquement anarchique les révolutions salutaires et légitimes des Pays-Bas, de l'Angleterre, et des États-Unis. a)

a) *Le Parti antirévolutionnaire*, p. 49.

Comparons à ce témoignage hasardé le brillant panégyrique des *Provinces-Unies* dans la Préface de *William the Silent*.

«Itself an organized protest against ecclesiastical tyranny and universal empire, THE REPUBLIC guarded with sagacity, at many critical periods in the world's history, *that balance of power* which, among civilized states, ought always to be identical with the scales of divine justice. . .

The so-called revolutions of Holland, England, and America, are all links of one chain. . .

The Dutch Republic originated in the opposition of the *rational elements of human nature to sacerdotal dogmatism and persecution*, — in the courageous resistance of historical and chartered liberty to foreign despotism. Neither that liberty nor ours was born of the cloud-embraces of a false Divinity with a Humanity of impossible beauty, nor was the infant career of either arrested in blood and tears by the madness of its worshippers. «To maintain,» not to overthrow, was the device of the *Washington* of the sixteenth century, as it was the aim of our own hero (*Cromwell*) and his great contemporaries.»

Protestation contre la tyrannie ecclésiastique et la domination universelle; opposition de la raison humaine (*the rational elements*) contre le dogmatisme et la persécution. — Il n'est pas question de la foi en notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Trois anneaux de la même chaîne. — Sans doute. C'est pour-

quoi, dès qu'on sépare le *dogme chrétien* de la *politique* (voyez ci-dessus p. II) on ne peut apprécier, ni la *Révolution d'Angleterre*, ni celle des *Etats-Unis*; ni Cromwell, ni Guillaume III, ni Washington.

M. Macaulay, sans partager les croyances des Puritains, leur a rendu magnifiquement justice.

L'odieux et le ridicule étaient à la surface, en sorte que le théâtre et le roman ne pouvaient manquer de s'en emparer; mais, ajoute-t-il, « ce n'est pas à l'école des rieurs que l'on apprend la philosophie de l'histoire. Les puritains étaient des hommes aux coeurs desquels la contemplation journalière de l'Etre suprême et des intérêts éternels avait empreint un caractère particulier. Comme ils ne se bornaient pas à croire à une providence générale, mais qu'ils voyaient dans tous les événements la main de Celui pour la puissance duquel il n'est rien de trop grand, pour le regard duquel il n'est rien de trop petit, ils s'étaient accoutumés à vivre avec Dieu face à face. De là leur mépris pour un culte cérémoniel substitué à l'adoration de l'esprit. De là leur dédain pour les distinctions terrestres. Il n'y avait pour eux d'élévation que dans l'ordre de la grâce divine. Aussi celui qui venait de se prosterner dans la poussière devant son Créateur, posait-il fièrement le pied sur le cou de son roi.

« Dans la retraite, le Puritain priait avec tremblement; mais prenait-il son siège dans le conseil, ou ceignait-il le glaive pour le combat, on ne pouvait plus discerner la moindre trace des tempêtes de son âme. Celui qui n'avait entendu que les hymnes des puritains et que leurs soupirs, pouvait rire à leurs dépens, mais non celui qui les avait rencontrés dans la salle des débats ou sur les champs de bataille, car il savait quel était le calme de leur jugement et la force de leur résolution. La vivacité de leurs sentiments pour un seul objet les avait rendus tranquilles sur les autres. »

J'emprunte cette traduction à un article très-remarquable de M. Vulliemin sur *Cromwell*. ¹⁾ „M. Guizot et M. Macaulay

¹⁾ *Revue Chrétienne*. Février 1855.

tous deux”, dit-il, „font partir Cromwell de convictions chrétiennes.”

Sa Correspondance, publiée et si remarquablement commentariée par M. *Carlyle*, a dissipé tous les doutes. Si l'on suppose que, dans son ardeur sympathique, M. Merle d'Aubigné a plus ou moins idéalisé son héros, ¹⁾ il est néanmoins impossible de méconnoître chez Cromwell la sincérité de la foi évangélique. — Une grande autorité, M. Ranke, au style duquel la désignation de *guarded language* est particulièrement applicable, écrit, il est vrai: „Die Partei, die sich um ihn bildet und die ihm Bedeutung gibt, legt ihm auch wieder Pflichten auf: *nicht allemal jedoch noch unbedingt theilt er ihre Doctrinen.*” ²⁾ Toutefois ce n'est qu'après s'être prémuni contre un malentendu. „Alle seine Leute wurden durch die gleiche religiöse Tendenz, die der seinen entsprach, vereinigt.”

Sous bien des rapports peut-être son caractère demeure un phénomène psychologique difficile à expliquer, mais certes ce n'est pas uniquement le calcul *ambitieux* et *politique* qui a pu former un caractère tel que celui de Cromwell.

¹⁾ *The Protector. A Vindication.* 1847.

²⁾ *Englische Geschichte*, III, 444.

III. Le Peuple des Martyrs.

A travers le prisme *rationaliste* on ne peut apprécier la *foi évangélique* dans les *martyrs* de JÉSUS-CHRIST.

Ici encore il y a chez M. Fruin (*Voorspel van den Tachtigjarigen Oorlog*) un admirable correctif.

A l'époque de la *Réformation* surtout, à celle de notre pays en particulier, est applicable la parole de l'Apôtre: „Dieu a choisi les choses foibles de ce monde pour rendre confuses les fortes.”

La République des *Provinces-Unies* a été fondée dans le sang des MARTYRS; ce sont les *petits* et les *méprisés* qui ont donné l'exemple; l'ère des *supplices* a précédé l'ère des *combats*; ce n'est pas la *résistance*, c'est le *témoignage* et la *patience des saints* qui a triomphé.

« Om te handelen wordt overtuiging en ijver vereischt, en dien legden alleen de *protestanten* aan den dag.

Nergens kunnen wij beter de geestkracht der eerste hervormden leeren kennen dan in de MARTELAARSBOEKEN. Wie heeft ze niet wel eens opgelegd, wie heeft ze ooit zonder aandoening uit de hand gelegd? Mij treft daarin, nog meer dan de wreedheid der vervolgers, de edele lijdzaamheid der slagtoffers. Welk een gealacht dat in zulk een school van beproeving werd opgevoed! De Fransche kerken onder het kruis hadden zich tot zinnebeeld het wonderbosch van Mozes gekozen, dat brandde zonder te verteren. Voorzeker, ook in Nederland kon het vuur de nieuwe kerk niet verslinden, slechts louteren en harden...

In hoe rijke verscheidenheid openbaart zich bij de *martelaars* die vastheid van karakter, die liefde voor hetgeen waar en goed is...

Bij de meeste *martelaars* is het vooral hun standvastige lijdzaamheid die ons treft. De moed, waarmee zij vasthouden aan het geloof, dat hun het leven zal kosten, gaat gepaard met schroomvallige onderworpenheid aan de regering die hen vervolgt...

Bedrieg ik mij, of behooren zulke gebeurtenissen inderdaad tot de geschiedenis, zoo goed als de verbindtenissen der grooten, en de smeekschriften en optogten der edelen? Waar is al het bedrijf van dezen op uitgelopen? op onberaden wagen en lafhartig wijken. Maar HET VOLK, dat in den strijd voor HET GELOOF zijn geestkracht had geoefend en versterkt, heeft volgehouden, en aan de leidlieden, zijn eigen heldengeest meêgedeeeld, en zoo ten laatste de overwinning op de overmagt behaald.»

M. van Vloten, souscrivant avec empressement à cette phrase, ajoute: „Sans l'énergie religieuse et populaire les Pays-Bas seroient demeurés une dépendance de l'Espagne.”

Ik wil u op den uitroep verwijzen door de bezielende geloofstrouw des Volks u ontperst... Het hoofdbeginsel was het meest belangelooze,

dat van den GODSDIENST. Zonder dit — zooals het zich vooral in het Noorden, in Holland en Zeeland, voortdurend uitte — ware Nederland zeer zeker een *Spaansch wingewest* gebleven, onder Spaansche of door Spanje ons beschikte vorsten, in monarchieken zin beheerscht.

Oui, sans doute, et les descendants des martyrs, les Puritains, les Protestants Evangéliques, au *dix-septième* siècle, fidèles au témoignage de leurs ancêtres, martyrs eux-mêmes, eurent mieux l'intelligence des questions religieuses que beaucoup de personnages haut placés dans le monde littéraire et social.

L'Histoire de *l'Ecosse*, de nos jours encore, a fourni de ces croyances héréditaires un magnifique exemple. On n'a qu'à parcourir les *Mémoires* d'un successeur de Calvin, qui compte à juste titre parmi les Chrétiens les plus illustres de notre siècle, de *Thomas Chalmers*, pour s'en convaincre.

Voici une page particulièrement remarquable. Il s'agit de la question si des gens illettrés, simples membres d'une Eglise Chrétienne (*idiots*) doivent être admis à refuser un pasteur *sans donner des motifs de leur répugnance*. Les sages de ce monde ne savoient alors en Ecosse qualifier d'une manière assez sévère une aussi ridicule absurdité.

Chalmers n'étoit pas de leur avis. Il ne recule pas devant la hauteur de leur dédain.

« I am fully prepared for all the wanton ridicule which has been cast on a popular antipathy without reasons, or such reasons as can be stated before a bench of judges for them to judge upon. . . .

Now, if there be one thing of which we are more confident than another, it is that here we have all philosophy upon our side, and all that is sound in the experience of human nature. Not in Christianity alone, but in a thousand other subjects of human thought, there may be antipathies and approvals, resting on a most solid and legitimate foundation — not properly, therefore, without reasons, but *reasons deeply felt, yet incapable of being adequately communicated*. And if there

be one topic more than another on which this phenomenon of the human spirit should be most frequently realized, it is the topic of *Christianity* — a religion the manifestation of whose truth is unto the conscience; and the response or assenting testimony to which, as an object of instant discernment, might issue from the deep recesses of their moral nature on the part of men with whom it is a felt reality — *able therefore to articulate their belief, yet not able to articulate the reasons of it.* There is much, and that the weightiest part by far of the internal evidence for Christianity, that rests on the adaptations which obtain between its objective truths and the felt necessities or desires of our subjective nature — adaptations powerfully and intimately felt by many a possessor of that nature, who is yet unable to propound them in language, far less to state or vindicate them at the bar of judgment. And if ever the prerogatives of the human conscience were at one time more cruelly trampled on than at another, it has been within the last century. . . . — when the collective mind of a congregation, *who both knew and loved the truth as it is in JESUS*, has been contemptuously set at nought; and the best, the holiest feelings of our Scottish patriarchs, by lordly oppressors sitting in state and judgment over them, were *barbarously scorned.* In that age of violent settlements, these simple, these unlettered men of a rustic congregation, could say no more, yet said most truly of the intruded minister, *that he did not preach the Gospel, and that in the doctrine he gave there was no food for the nourishment of their souls.* I cannot image a more painful spectacle than such men as these, the worthies of the olden time, at once the pride and the preserving salt of our Scottish commonwealth, placed under the treatment and rough handling of an able, jeering, ungodly advocate; while coarse and contemptuous clergymen, booted and spurred for riding Committees, were looking on and enjoying the scene; and a loud laugh from the seats of these assembled scorners completed the triumph over the religious sensibilities of men, who could but reclaim with their hearts and not with their voices. This was the policy recently lauded in high places, — a policy which has dissevered our population from our Church, and shed most withering influence over the religion of the families of Scotland. Re-enact this policy if you will, and you place your Kirk as a National Establishment on the brink of its sure annihilation. . . .

This discernment of the Gospel, this just perception of truth on the

part of a home-bred peasantry, though unable to assign the principles or reasons, is not more marvellous than is their just perception of beauty, though unable to assign the philosophy of taste. . . .

In the one case our peasant feels, and *correctly feels*, an admiration, which, *unskilled in metaphysics*, he cannot vindicate; in the other he *knows the truth*, though, *unskilled in logic*, he can neither state nor defend the reasons of it.

I would take the verdict of a congregation just as I take the verdict of a jury, WITHOUT REASONS. Their judgement is what I want, not the grounds of their judgment. Give me the aggregate will; and tell me only that it is founded on the aggregate conscience of a *people who love their bibles, and to whom the preaching of the cross is precious*; and to the expression of that will, to the voice of the collective mind of that people, not as sitting in judgment on the minor insignificancies of mode and circumstance and things of external observation, but as sitting in judgment *on the great subject-matter of the truth as it is in Jesus* — to such a voice, coming in the spirit, and with the desires of moral earnestness from such a people, *I for one would yield the profoundest reverence.*» — *Memoirs of Dr. CHALMERS*, IV, p. 112.

IV. Maurice aspirait-il à la Souveraineté des Provinces-Unies?

Selon M. Fruin c'est précisément et uniquement *le manque très-regrettable* d'une ambition pareille qui, après la chute de Barneveldt, a perpetué les dissensions dans la République.

Onverantwoordelijk was in 1618 de gelegenheid verzuimd om den regeringsvorm der republiek, over wiens gebreken zoo dikwerf geklaagd was, eens voor altijd te verbeteren. De tijdsomstandigheden waren zoo gunstig als men ze wenschen kon. De eenheid van de Nederlandsche kerk, die zich zoo onweêrstaanbaar had doen gelden, zou de pogingen tot naauwere vereeniging der gewesten in het staatkundige, als zij maar welberaden en ernstig gemeend waren, stellig bevorderd hebben. Tot eminent hoofd der vereenigde provinciën was Maurits als van zelf aan-

gewezen; zijn partij trekken voor de godsdienst der meerderheid verzekerde hem de liefde en den bijstand van het meerderdeel des volks; niets liever had de gemeente gezien dan Maurits aan het hoofd van den staat. De stadhouder van Friesland, Groningen en Drenthe, de eenige die met Maurits eenigermate had kunnen mededingen, was kinderloos, een boezemvriend en een innig vereerder van Maurits. Hij zou dezen zeker niet in den weg hebben gestaan. *Niets dan DE LUST ontbrak Maurits om stadhouder der Unie te worden.* Had hij zich deze waardigheid met een toereikende magt laten opdragen, dan had men nevens hem een raad van state, overeenkomstig de plannen die reeds bij het onderhandelen over het bestand te berde waren gebragt, met uitgebreiden maar wel afgebakenden werkkring kunnen instellen; een algemeene, op eenparigen voet te heffen, belasting kunnen invoeren; een nationaal geregtshof boven de provinciale hoven kunnen vestigen; en ten laatste, hetgeen niet het minst wenschelijk was, de benoeming der vroedschappen gedeeltelijk althans aan de gezeten burgerij kunnen toevertrouwen. Dan ware de staat in de goede rigting gebragt, waarin hij zich voortaan zonder schokken zou hebben voortbewogen. a)

a) *Hugo de Groot en Maria van Reigersbergen*, p. 57.

V. En quel sens M. Fruin qualifie-t-il la condamnation de Barneveldt de *meurtre judiciaire*? ¹⁾

M. Fruin semble ici plus sévère envers les Etats-Généraux que *Wagenaar* lui-même, dont l'Histoire est rédigée au point de vue décidément antistadhoudérien. Celui-ci convient que, selon les convictions du parti Orangiste, la condamnation de Barneveldt étoit *méritée*. A moins d'un recours en grâce, la justice devoit avoir son cours.

« Ten besluite, 't gantsche geschil over de regtvaardigheid of onregt-

¹⁾ Ci-dessus, p. 40 et p. 81^e svv.

vaardigheid der vonnissen, van welke wy spreken, hangt af van dit ander, of den *algemeenen Staaten* de opperste magt toekomt, over de Vereenigde Gewesten, dan of *de Staaten van elk Gewest*, binnen elk Gewest, de opperste magt hebben, over alles, wat niet aan 't bondgenootschap afgestaan is. 't Laatste is nu 't gemeen gevoelen, en 't was ook 't gevoelen van Oldenbarneveld en van hun, die 't met hem hielden. 't Eerste werd, door Prinse Maurits en door veele anderen, staande gehouden. . . .

Zoo den algemeenen Staaten de opperste magt toekwame, waren zy, zekerlyk, schuldig, om dat zy zich dikwils gekant hadden, tegen de besluiten der algemeene Staaten. Doch zoo de opperste magt ware by de Staaten der byzondere Gewesten, waren zy onschuldig, om dat zy niets gedaan hadden dan op last dier Staaten, en binnen de paalen van dierzelfer gebied. De Advokaat had, acht ik, op dit verschillend begrip over de opperste magt het oog, als hy, naar sommiger verhaal, in den jongsten nacht van zyn leeven, tegen de Predikanten, zeide, Ik wil de Regters niet beschuldigen; maar ik kom in eenen tyd, waarin men andere grondregels van Regeeringe volgt dan men plagt: welk zeggen, den Prinse, naderhand, zynde aangediend, van hem, in deezer voege, beantwoord werd: de Advokaat heeft die grondregels in den Staat niet gevonden; maar zoeken in te voeren. Wiens meening naast aan de waarheid kwame, blyve het oordeel des onpartydigen Leezers aanbevolen.» a)

a) *Wagenaar*, X, p. 379.

M. Fruin considère, il est vrai, la suprématie des *Etats Provinciaux* comme définitivement acquise en 1588. ¹⁾ Mais ce n'est pas pour justifier l'intolérance de Barneveldt; c'est pour faire ressortir d'autant plus la déplorable tendance de sa politique. En systématisant l'influence d'une aristocratie sans contrôle et sans contrepoids, en ne tenant aucun compte des sentiments et des croyances du *peuple*, en opposant à des

¹⁾ Le célèbre professeur KLUIT étoit de l'opinion contraire. Ci-dessus, p. LXXVI.

désirs *légitimes* l'ordre *légal*, Barnevelt rendit en 1618 une intervention pour le maintien du libre exercice de la Religion Réformée inévitable.

VI. Carleton.

Un des personnages qui ont eu le plus à souffrir de l'imagination dramatique et du style passionné de M. Motley. — „Few men hated Barnevelt more bitterly than did Carleton.”

Cette supposition est gratuite. Pour s'en convaincre il suffit de lire ci-dessus p. 104* et 105*, et les extraits p. 106*—121* avec les notes. La Correspondance entière de Carleton est conforme à cet échantillon.

„Au plus fort de la crise,” ai-je dit, „Carleton est plus calme et plus impartial que, deux siècles plus tard, M. Motley lui-même.” Je n'ai pas découvert les moindres traces de sa *haine*, bien au contraire beaucoup d'indices de son estime et de son admiration.

Le Secrétaire d'Etat Winwood a subi, sous la plume de M. Motley, le même sort.

En octobre 1617, écrivant à Carleton, il rend à Barnevelt un témoignage que M. Motley auroit pu choisir pour épigraphe de la biographie: „I know Barnevelt well, and know that he hath great powers and abilities, and malice itself must confess that never man hath done more faithful and powerful service to his country than he.”

Remarquez que c'est ce même Winwood qui eut en 1612 la fameuse entrevue avec Maurice que le pinceau de M. Motley décrit avec de si sombres couleurs. ¹⁾ En tête de cet entretien M. Motley écrit: „They confidentially exchanged their opi-

¹⁾ Voyez ci-dessus, p. XVIII.

nions in regard to the Advocate, and mutually confirmed their suspicions and their jealousies in regard to that statesman."

Après le dialogue: „*Most powerful and deadly enemies were silently banding themselves together against him.*"

Après la Conférence de Winwood avec Barnevelt: „*And so they parted in a mutual rage.*" — Ici encore on reconnoit la touche de M. Motley.

VII. M. Stahl et le Puritanisme.

M. Stahl, caractérisant *l'Eglise Réformée*, entremêle à ses éloges une critique que je ne saurois admettre.

« Die ächte reformirte Kirche nach dem Vorgange Calvin's ist dem Revolutionären ausdrücklich entgegen; aber sie neigt zum Republicanismen und pflegt überwiegend das Moment der gesetzlichen Ordnung vor der persönlichen Autorität und dem Bande zu ihr. Die reformirte Kirche hat demnach einen wesentlichen Antheil an Begründung der ächten bürgerlichen und politischen Freiheit der neuen Weltepoche, aber einen nicht minder wesentlichen an Erschütterung der monarchischen Autorität. Aus dem Puritanismus ist die constitutionelle Monarchie Englands und die Demokratie Nord-America's hervorgegangen, welche die ganze politische Bewegung in Europa so mächtig bestimmten. Namentlich, was in der constitutionellen Monarchie Englands Bürgschaft der gesetzlichen, nach öffentlicher Nothwendigkeit geordneten Gemeinwesens ist, und nicht minder, was in ihr Uebermacht der parlamentarischen und zuletzt der Wählermajoritäten ueber die Krone ist, beides ist hauptsächlich das Werk der puritanischen Parthey. » a)

a) Die gegenwärtige Parteien in Staat und Kirche. S. 53.

Ce que M. Stahl reproche au Puritanisme est, selon moi, un véritable progrès.

La *Monarchie*, dans l'acception littérale, dans le sens *personnel et patrimonial*, me semble de beaucoup inférieure aux gouvernements *mixtes*, issus du Calvinisme, où l'Etat, de domaine *particulier*, est devenu chose *publique*. Ce changement n'a rien de commun avec les idées de 1789. Les Constitutions chrétiennes et historiques de la *Grande Bretagne* et des *Etats-Unis* sont diamétralement contraires aux doctrines de Payne et de Rousseau. A l'apparition de ces erreurs fatales *Burke*, au nom des souvenirs de 1688, en a fait justice. Aujourd'hui encore en Angleterre il y a des hommes d'Etat qui feroient bien de méditer ses écrits.

Quant à M. Stahl, malgré son *luthéranisme* et son *loyalisme monarchique*, nous sommes, sur la question fondamentale, parfaitement d'accord.

«Es wäre ein Irrthum, dass der Puritanismus schon desselben Geistes sei, wie die Revolution. Nach ihrem innersten Geiste sind Puritanismus und Revolution sich nicht *verwandt*, sondern ENTGEGENGESETZT. Die Revolution stellt alles auf den Willen des *Menschen* und zum Zweck des *Menschen*. Der Puritanismus stellt alles auf GOTTES GEBOT und zur EHRE GOTTES.»

VIII. Chapitre XIII.

Tâchons de remédier plus ou moins au laconisme exagéré de ce Chapitre.

Malgré mes nombreux motifs de reconnaissance à M. Guizot et à M. Stahl, je ne suis pas formé à leur école.

Une remarque chronologique le démontrera.

En 1831 mes principes étoient arrêtés. Sous l'influence simul-

tanée (1828—1831) de la *Révolution de 1830* et du *Réveil Evangélique*.

Avant 1848 chef illustre des doctrinaires, M. Guizot étoit une des gloires du Parti *libéral*.

Avant 1848 je ne connoissois guères les écrits de M. Stahl.

Si l'on désire une exposition de mes convictions religieuses et politiques, qui en Hollande, depuis quarante ans, ne sont pas un mystère, il suffira de citer mes opuscules en langue française. 1)

En 1862 j'ai publié en hollandois un Essai nécrologique sur Stahl. 2)

La traduction, immédiatement annoncée dans le *Kreuzzeitung*, n'avoit pas encore paru en 1866.

Après *Sadowa*, quand j'eus refusé de modifier mes principes à la lumière éblouissante des *faits accomplis*, il ne pouvoit en être question. En 1870 bien moins encore. Conjointement avec Stahl lui-même, je fus mis au ban de l'Empire *Germanique* par la plupart de mes Amis de Berlin.

Après 1870 surtout un échange d'idées devint impossible. La langue Hollandaise (*dialecte germanique*, au point de vue *armerioniste*) fut considérée désormais par mes adversaires comme un *idiôme inintelligible*. Ce fut le cas même dans les

1) Les Prolégomènes des Archives;

Un Exposé de principes; (*Le Parti antirévolutionnaire et confessionnel*, 1860.)

Un Discours qui résume, contrairement au rationalisme philosophique de M. Motley, les causes de la grandeur et de la décadence de ma Patrie; (*La Nationalité religieuse*, 1867.)

Deux écrits où j'ai protesté contre la glorification quand-même du succès. — *La Prusse et les Pays-Bas*. — *L'Empire Prussien*. 1867.

2) *Ter Nagedachtenis van STAHL*.

contrées limitrophes, dans les Provinces Rhénanes, pour nos plus proches voisins.

C'est pourquoi il me semble nécessaire de constater ici brièvement que je ne suis pas devenu infidèle, par un silence inexcusable, à mes convictions et à mes devoirs.

Depuis 1869 jusqu'au mai 1874 j'ai continué à prendre la défense spécialement de M. Stahl et en général des principes véritablement *antirévolutionnaires* dans un Journal Politique *De Nederlandsche Gedachten*.

1. La défense de Stahl.

Dans l'Empire Prussien on lui prêtoit, ce qui n'étoit guères dans ses habitudes, des absurdités. Son Droit Public devenoit une véritable caricature. J'ai cru devoir révoquer en doute l'exactitude de ces soi-disant portraits.

Malgré ma persistance, mes réclamations demeurèrent inaperçues. *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor ulli*.

L'exemple le plus frappant de ce silence obstiné et systématique est celui d'un théologien et publiciste distingué, qui depuis longtemps a des droits à notre respectueuse estime, M. le docteur *Fabri*, Inspecteur des Missions à Barmen.

Il attribuoit à Stahl un *conservatisme outré*. Stahl, selon lui, s'acharnoit à un maintien-*quand-même* du *statu quo*. Sa ligne de conduite devoit aboutir à un Droit Public *stéréotypé*.

Le Parti Conservateur avoit-il eu raison de suivre les maximes de Stahl?

La réponse de M. Fabri étoit décidément négative.

« *Hat die Conservative Partei denn nicht recht mit ihrer Haltung? Ist es nicht Pflicht wenigstens jedes wahrhaft christlich gesinnten Mannes, den Sätzen Stahl's beizustimmen? versicht in ihnen die Conservative*

Partei nicht wirkliche Lebensinteressen des Christenthums, der Kirche?

WIR BEZWEIFELN *nicht nur*, wir VERNEINEN *dies*.

STAHL war bekanntlich nicht nur ein ernster und ideenreicher Mann, er war auch ein Meister in der Dialektik. Stets eine verführerische, wenn auch für ein politisches Parteihaupt vielleicht unerläszliche Gabe. Nicht dasz es darum an einer gewissen Kraft und Lauterkeit persönlicher Ueberzeugung fehlen müszte. Man überredet sich selbst und dann Andere. Ein psychologisches Verhältnisz, das tausendmal im Groszen und Kleinen wiederkehrt. Worin liegt denn aber in Stahl's obiger Theorie das Irreführende, der Trugschlusz? Wir können es kurz aussprechen, in der Verwechslung und willkürlichen Vertauschung der Begriffe « geschichtlich » und « göttlich. » Ueber diesen alten Trugschlusz des legitimistischen Doktrinarismus ist auch Stahl im Grunde nicht hinausgekommen. Natürlich nicht, dasz er etwa rundweg dasz Wirkliche für das Vernünftige, das historisch Gegebene für ein unmittelbar Göttliches erklärt hätte. Er war viel zu scharfsichtig und auch viel zu sehr Christ, um nicht zu wissen, dasz auch den von ihm gepriesenen historischen Beständen und organischen Gliederungen, Irrationales, Verkehrtes, Sündhaftes anhange. Aber in den springenden Punkten seiner Darlegungen, wo es sich um Reihen von praktischen Folgerungen handelt, hat er diese Erkenntnisz doch immer wieder verdeckt und für seine historisch-politischen Anschauungen, für seine Apologiën der Ordnung und des Bestehenden, die Prädikate des Göttlichen und Christlichen unmittelbar wieder in Anspruch genommen. Die nothwendige Folge war, dasz er den ihm gegenüberstehenden politischen Parteien nicht nur etwa das Verkehrte, politisch Verderbliche ihrer Anschauungen aufzudecken befiessen, sondern dieselben zugleich als widergöttlich und widerchristlich zu verurtheilen benöthigt war.

Déplorant le *Qui tacet consentire videtur* de la plupart des amis et des disciples de M. Stahl, qui fléchissoient (malgré les protestations énergiques de M. von Gerlach c. s.) devant de si incroyables attaques, j'ai combattu, sans me lasser, une si étonnante injustice envers un Chrétien fidèle, un docteur renommé, un homme d'Etat illustre, dont le caractère inébranlable rappelle le *fortem et tenacem propositi virum* et méritoit du moins un examen plus sérieux.

On paroît ne pas s'être aperçu de ma persistance. 1)

Le temps portera remède. On nous annonce une biographie de Stahl. Par un écrivain qui a compris ses principes et apprécié son caractère;

Par le Dr. Wilkens, dont la biographie du pasteur Mallet (Bremen 1872) fournit la preuve qu'il est au niveau d'une tâche si belle et si difficile.

2. La défense des principes véritablement conservateurs.

Loin d'encenser les résultats étonnants du génie, de l'énergie et du succès en apparence providentiel, je ne me suis pas lassé de dire: Songez aux chutes successives et inattendues des grandeurs contemporaines. Songez au *Respite finem!*

En 1866, sans me ranger parmi les admirateurs de la détestable politique de l'Autriche et de ses Confédérés, sans méconnoître les avantages d'une véritable *Union Germanique*, j'ai cru pouvoir affirmer que l'Empire *Prussien*, résultat d'une guerre fratricide et d'alliances très-équivoques, étoit une *Union forcée et factice*, en sens contraire des idées et des espérances des Niebühr et des Stein. La manière dont la connivence de l'Empereur des Français avoit été acquise rendoit une nouvelle et plus terrible lutte inévitable. 2)

1) *Nederlandsche Gedachten*, Tome IV. En 1872. Par ex. p. 155—160; p. 193—199; p. 249—256.

Pour couper la racine des raisonnements de M. Fabri, on peut être bref. — « Dr. Fabri heeft ten onregte aan Stahl toegeschreven eene *stereotypering van het bestaande*, waartegen niemand met meer kracht zich verzet heeft dan Stahl zelf. Er zijn, volgens Stahl, geen *onveranderlijke toestanden*, maar wel (en dit in het oog te houden is het eerste voorschrift van echt-conservatisme) *onveranderlijke beginsels*. »

2) L'Empire *Prussien* c'est NAPOLÉON qui l'avoit formé.

« Si Napoléon n'avoit pas trahi l'Autriche, en 1866, en autorisant

En 1866 Napoléon, sourd aux avertissements lumineux de M. Thiers, avoit été joué à Biarritz. ¹⁾ A Berlin, après l'écrasement de l'Autriche, on pouvoit en souriant dire: „Et c'est double plaisir de *tromper le trompeur*.”

Oui certes, pour la première fois le nom de Napoléon, le nom d'un Empereur des Français, sembloit frappé de ridicule. Mais une telle satisfaction est dangereuse, quand votre unité est l'unité sanglante de *frères ennemis*; quand votre dupe est le chef d'une grande nation au tempérament électrique, peu accoutumée à un rôle pareil; quand vous forcez votre antagoniste, pour se réhabiliter, à mettre l'Europe en feu.

Après 1866 un choc terrible entre la France et la Prusse étoit inévitable.

Lisez le *Rapport militaire* du 12 août 1869 par M. Stoffel.

Lisez dans *La France Nouvelle* de M. Prévost-Paradol le chapitre prophétique de *l'Avenir*.

et en favorisant l'alliance de la Prusse et de l'Italie, la guerre contre l'Autriche étoit impossible, et la victoire de Sadowa n'auroit pas eu lieu; la guerre insensée de 1870, enfantée par cette victoire de Sadowa, n'auroit eu ni cause ni prétexte; la France seroit encore debout, l'Autriche aurait conservé sa position influente en Allemagne, et l'empire Allemand ne se serait pas fait, au profit de l'unitarisme prussien.

L'unité allemande, l'empire Allemand, c'est presque autant Napoléon III que M. de Bismarck qui l'a formé.» ^{a)}

Plus exactement, ainsi que M. Deschamps ajoute, *la folie de Napoléon*. D'après l'antique adage. «Quos Jupiter perdere vult dementat.»

^{a)} *Le Prince de Bismarck ou l'Entrevue des Trois Empereurs*. 1873. Par M. DESCHAMPS, un des publicistes les plus distingués de la Belgique et de notre époque. Ses écrits politiques seront précieux pour l'étude de l'histoire de notre temps.

¹⁾ «Le trop de succès peut nuire parfois. Précisément à cause des triomphes inattendus de la Prusse, Napoléon semble disposé, *forcé* peut-être à devenir moins désintéressé et pacifique qu'on n'avait supposé.» — *L'Empire Prussien*, p. 66.

Ce n'est pas le génie incontestablement exceptionnel de M. de Bismarck qui a préservé en 1870 l'Allemagne plus que jamais désunie des conséquences de la guerre de 1866; c'est l'intervention, disons-le, miraculeuse de la Providence, qui a répandu sur Napoléon „cet esprit d'imprudence et d'erreur de la chute des rois funeste avantcoureur.”

C'est la déclaration de guerre *insensée* de l'Empereur des Français.

En 1867 la Conférence de Londres venoit d'étouffer la guerre prête à éclater par la question malencontreuse du Luxembourg.

A cette occasion je me permis de demander à un de mes amis en Allemagne :

Si la guerre avait éclaté, si plus tard, dans trois mois, dans un an, elle éclate, *à qui la faute?*

Suffit-il de reprocher à d'autres une ambition démesurée pour mettre à couvert sa propre responsabilité? Si la guerre qu'on nous annonce, est incontestablement la suite de la guerre de 1866, faudra-t-il cette fois s'en prendre au peuple français?

Il est impossible de prévoir à quels déchirements intérieurs et à quel conflits européens aboutiront les efforts pour atteindre QUOVIS MODO un semblant d'unité germanique. Votre politique étonnamment habile n'a pas suffisamment tenu compte d'une grande vérité que nous voyons se réaliser aujourd'hui. Lorsqu'on s'est donné soi-même une mission providentielle, admirablement conforme à ses propres désirs, la grandeur inespérée du triomphe peut devenir la source vengeresse de difficultés inextricables et d'un immense danger. a)

a) *l. l.*

Depuis 1870 j'ai, comme toujours, protesté contre l'*Ultramontanisme*, mais en même temps contre l'*Omnipotence* de

l'Etat et contre le *Droit Nouveau*. Contre la politique du *Vatican* et contre la diplomatie empruntée à M. de Cavour.

Le succès, affirme-t-on encore aujourd'hui, couronne l'habileté et dépasse les espérances de M. de Bismarck.

En apparence.

Mais la concorde et la paix ont-elles des garanties de longue durée? Ne semble-t-il pas que la nature du point d'appui contre *l'Ultramontanisme* et le *Radicalisme*, loin d'atteindre le but, double la force des tendances qu'on combat?

IX. Tocqueville.

Connoissant mon admiration pour son génie et son caractère, on ne s'étonnera guères que je rappelle ici la promesse faite dans l'Avant-Propos de la *Nouvelle Correspondance* (1866) par M. Gustave de Beaumont.

« Le lecteur pourra remarquer que, parmi les correspondants nouveaux, il en est un qui est demeuré anonyme, et dont il n'existe, du reste, dans ce volume, qu'une seule lettre, celle datée de *Warwick*, 26 août 1833. Dans une note placée au-dessous de cette lettre, sans prononcer le nom de la personne à laquelle elle est adressée, nous permettions de le deviner. Aujourd'hui nous n'avons plus la même réserve à garder. Depuis que cette note a été écrite, madame de Tocqueville, qui en était l'objet, a été, par un coup bien cruel, hélas! pour tant d'amis auxquels elle était chère, prématurément retirée de ce monde; et non-seulement elle ne s'est point opposée, en mourant, à ce que ce voile de l'anonyme fût levé, mais encore elle a formellement autorisé la publication de la plupart des autres lettres qu'Alexis de Tocqueville lui a adressées pendant une période de trente années. Elle n'a pas voulu, sans doute, que ces lettres, les plus belles assurément qu'il ait écrites et les plus capables de révéler ce qu'il y avait de cœur dans ce grand esprit; que cette foule de pensées élevées et de sentiments généreux

dont sa correspondance intime abonde; que tous ces jugements de chaque jour portés sur les hommes et sur les choses, dont elle recevait la confiance; elle n'a pas voulu que tous ces trésors d'intelligence et de passion, accumulés dans ses lettres, fussent perdus pour le public; et elle nous en a confié le dépôt, en nous laissant juge du moment opportun à choisir et des convenances à observer pour leur publication. Ses intentions seront remplies. . . .

Nous osons le promettre, sous les auspices de sa pieuse volonté et de son impérissable souvenir.»

Après la mort si regrettable de M. de Beaumont un trésor si précieux sera-t-il perdu?

Dans la Préface de *Memoirs, Letters and Remains of Alexis de Tocqueville* (London 1861) on lit:

«I feel great diffidence in introducing M. de Tocqueville's thoughts, clothed in other words than his own. He attached an almost exaggerated importance to style; he so shrank from exhibiting his ideas, unless expressed in the very best language, corrected and reconsidered again and again, that to change their form is a greater responsibility with regard to him than to almost any other author.»

En effet M. Tocqueville est un de ces auteurs classiques chez qui le fonds est tellement inséparable de la forme qu'ils défient le talent même du plus habile traducteur.

En publiant ses Lettres admirables on a donné à entendre qu'un bien plus grand nombre, à cause de leur importance même, ne pourroit être de longtemps encore communiqué au public. Ce scrupule est respectable sans doute; pourvu qu'on se rappelle que les bouleversements politiques se succèdent de nos jours avec une si effrayante rapidité que, même de votre vivant, l'histoire devient *ancienne* dont vous fûtes *contemporain*.

X. La Bible et l'Histoire de la Réformation.

La Parole de Dieu et Dieu dans l'Histoire au point de vue Chrétien; d'après la définition naïvement sublime ACTA DEI *per Francos*, voilà notre appui!

« Tegen alle wijsheid der menschen, bij het gevoel van eigen zwakheid, heb ik twee woorden, als onderpand der zege, ten leus; *Er staat geschreven!* en *Er is geschied!* een fundament tegen elk schutgevaarte, een wortel tegen iederen wervelwind van filozofisch ongelooft bestand. De HISTORIE, die ook het vlammend schrift van den heiligen God is; de HEILIGE SCHRIFT die, in de onafscheidelijkheid van gebeurtenis en leer, ook de historische schrift is. De Historie, gelijk zij, niet enkel door de reeks der daden, maar vooral door de ontplooiing der begrippen gevormd wordt; gelijk zij, door de feiten der Openbaring, haar aanvang en beteekenis en rigting en eenheid ontvangt.» a)

a) Préface van *Ongelooft en Revolutie*. Voyez ci-dessus, p. CXXVIII, svv.

La foi en JÉSUS-CHRIST est l'origine de notre République issue de la *Réformation*.

La Nationalité des Provinces-Unies est essentiellement *religieuse*.

Appréciez la! d'abord en elle-même et ensuite dans le contraste avec les *Nationalités* qui se forment sous l'influence du principe *anti-chrétien*.

En elle-même.

Notre *Nationalité Historique* est *religieuse* dans toute la force du terme; elle est, simplement et uniquement, le résultat de la foi. Notre Etat n'a pas d'autre raison-d'être que la religion. Il est né de la Réforme. C'est une création de l'Evangile dans sa lutte contre un culte idolâtre.

Au seizième siècle de tous côtés nous venaient des évangélistes, c. à d. des martyrs. Du sang des martyrs naquit l'Eglise. De l'Eglise surgit l'Etat. Aux victimes succédèrent, de tous côtés aussi, les défenseurs. Le Prince d'Orange et ses frères, nos Maccabées, étaient nés en Allemagne.

Français, Anglais, des milliers de Belges, émigrèrent vers nous. Eh bien, de tous ces éléments divers, rassemblés, fondus, nationalisés par le feu de l'épreuve, du milieu de ce chaos, l'Esprit du Seigneur, par la Parole de Dieu, fit naître un Etat, bien chétif encore, mais dont la mission providentielle serait de tenir haut *l'étendard de la souveraine et pure grâce de notre Seigneur Jésus-Christ.*

Chaque fois que notre patrie, puissante et prospère, commençait à dégénérer, des *Réfugiés*, des frères, qui avaient résisté et qui étaient échappés à la *persécution de l'Eglise de Rome*, nous apportaient une vie, une vigueur, une énergie nouvelles et venaient, pour ainsi dire, retremper la Hollande dans le principe générateur de cet Etat.

La Hollande était le *centre d'activité* de la chrétienté protestante; le *foyer* de sa propagande évangélique. *a)*

Placez en regard de ces ineffaçables souvenirs les *Nationalités* d'un genre moins sublime, que forment, dans le siècle de la *Révolution Philosophique*, les *frontières naturelles*, la *communauté de langage* et la *quantité numérique des individus.*

Des NATIONS, si on peut les appeler ainsi, désossées, décolorées, des populations, des multitudes, des masses, des ramassis d'individus, des collections d'atomes; cette poussière qui devient de la boue.

Matière à double usage. Des recrues pour toutes les alternatives de l'anarchie et du despotisme. Comme le disait Vinet, « rebelles aujourd'hui, esclaves demain. »

Avec notre unité de territoire, de langue, de race, les RACES dont parlait, dans ses admirables écrits, Tocqueville; *racés moutonnières* avec leurs bergers, qui les mèneront à la bergerie, à la boucherie, les faisant paître dans les gras pâturages de l'impiété et du vice, *pour les lancer à l'aventure dans le carnage des champs de bataille.*

En un mot, les atrocités d'une barbarie nouvelle, au milieu des raffinements les plus exquis de la civilisation. *a)*

a) La Nationalité religieuse. Amst. 1867.

Retrempons nous, pour échapper au contact de cette bar-

barie antichrétienne et systématique, dans les souvenirs de la *Réforme*.

Parmi ceux dont l'influence a été pour moi la plus spécialement bénie et dont l'amitié chrétienne, depuis 1828 jusqu'en 1872, ne s'est jamais démentie, je compte surtout l'historien populaire de la Réforme M. MERLE D'AUBIGNÉ. ¹⁾

Certes je ne puis mieux terminer qu'en reproduisant ici la fin de la *Notice sur sa vie et ses écrits* par M. Jules Bonnet. ²⁾

Nous aussi, nous l'avons connu ce fidèle témoin, ce vigoureux athlète à Bruxelles, à la Haye, et dans cette maison des *Eaux-Vives*, où l'accueil fraternel répondait si bien à la réalité de ce beau nom évangélique.

« Non loin de cette maison des *Eaux-Vives*, sa résidence aimée des bords du lac, repose l'éminent écrivain, le docteur vénéré, le chrétien fervent et austère, qui ne fut pas seulement l'historien de la rénovation du XVI^e siècle, mais qui en fut pour ainsi dire le *témoin* par la conformité de sa foi et de sa vie avec celle des grands athlètes dont il a retracé les combats et les victoires. Il semblait lui-même comme l'un d'entre eux, au milieu de la génération un peu amollie à laquelle il rappelait les mâles vertus et les grands exemples d'un temps si différent du nôtre. Là est le secret de cette intuition puissante qui, mieux que sa belle intelligence et sa forte imagination, lui a permis de faire revivre ces triomphateurs du monde spirituel dont il sentait en lui les aspirations et les douleurs. Si, comme historien, M. Merle d'Aubigné n'a que rarement atteint à la perfection littéraire de l'art, privilège d'un petit nombre d'élus, il en a obtenu les meilleurs et les plus durables effets sur des centaines de milliers de lecteurs, de toute nation et de toute langue, initiés par lui aux origines de leur foi et aux luttes de ces héros de la conscience qui s'appellent Wicléf, Jean Huss, Luther, Zwingle, Farel, Calvin, et dont la salutaire impulsion se fait encore

¹⁾ Souvent déjà j'ai exprimé mes sentiments à son égard ; mais surtout après son départ en 1872. — *Nederlandsche Gedachten* V, p. 264—274.

²⁾ Paris, 1874.

sentir au milieu des incertitudes et des défaillances de la société moderne. Les images qu'il en a tracées vivront autant que ces glorieux noms dans les contrées où dominent les croyances de la Réforme, dans les colonies où le culte en esprit enfante chaque jour des Etats libres et prospères. Déjà, par le prestige de la distance qui égale celui du temps, l'historien a pu voir de son vivant commencer pour lui la postérité sur ces lointains rivages où l'homme, seul en présence de Dieu, sent davantage sa faiblesse et sa grandeur. *De la Tamise au Gange, de l'Australie au Canada, son œuvre est POPULAIRE, et le pionnier américain, porte avec lui dans les solitudes inexplorees, comme un cordial tout-puissant, ces deux livres qui se complètent l'un l'autre: LA BIBLE ET L'HISTOIRE DE LA RÉFORMATION.*»

ERRATA.

- P. XIX, ligne 28, repated *lisez* repeated.
- " XXXI, ligne 10, ami *Ajoutez* qui soupçonne Maurice d'avoir en 1621 songé à faire rentrer les Provinces-Unies sous l'autorité de Roi et des Archiducs; soupçon que repousseroit, je m'assure, énergiquement M. Motley.
- " XXXIV, ligne 6, Etats-Unies *lisez* Etats-Unis.
- " XXXIX, ligne 13, characters *lisez* characters.
- " LXV, note 1, ligne 4, Verfüllung *lisez* Erfüllung.
- " LXVII, ligne 7, ces *lisez* ses.
- " LXXIII, al. 2 ligne 7, dessentiments *lisez* dissentiments.
- " CXIII, al. 2 ligne 2, antistadhoudérien *lisez* ultrastadhoudérien.
- " CCVIII, ligne 2, Contrat Social, tacitement *lisez* C. S. tacite.
- " 51, note 1, ligne 1, 462 *lisez* 52.
- " 77, Revue *lisez* Précis.
- " 79, ligne 1, La première lettre *Ajoutez* ainsi que la seconde.
- " 104, *Ajoutez au N.B.* De même l'indication des lettres entièrement autographes *manu domini*. Les Numéros 16, 22, 37, 38, 41, 42, 46.
- " 102*, ligne dernière, CCXXVI; *lisez* CXXVI.
- " 132*, ligne 3, protéger *lisez* protegea.
- " 134*, ligne 17, tes *lisez* ces.
-

5

7-1-1

